

443831

NOUVELLES MÉDITATIONS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

D'APRÈS LA DOCTRINE ET L'ESPRIT

DE S. ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI

DOCTEUR DE L'ÉGLISE

A L'USAGE DE TOUTES LES ÂMES QUI ASPIRENT A LA PERFECTION

Par le P. BRONCHAIN, rédemptoriste

TOME PREMIER

(DU 1^{er} JANVIER AU III^e DIMANCHE APRÈS PAQUES EXCLUSIVEMENT.)



PARIS

LIBR. INTERNATIONALE - CATHOLIQUE

Rue Bonaparte, 66

LEIPZIG

L. A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE

Querstrasse, 34

V^{re} H. CASTERMAN

ÉDITEUR PONTIFICAL, IMPRIMEUR DE L'ÉVÊQUE

TOURNAI

NOUVELLES MÉDITATIONS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

APPROBATIONS.

En vertu des pouvoirs qui nous ont été communiqués par notre Révérendissime Père Général, et vu le rapport favorable de deux théologiens de notre Congrégation, chargés d'examiner le livre intitulé : NOUVELLES MÉDITATIONS POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE, D'APRÈS LA DOCTRINE ET L'ESPRIT DE SAINT ALPHONSE, par le P. BRONCHAIN, nous en permettons l'impression.

Bruzelles, 26 avril, fête de N.-D. de Bon-Conseil, 1887.

J. KOCKEROLS, C. SS. R.
Sup. prov. Belg.

Imprimatur.

Tornaci, die 25 Martii 1887.

J. HUBERLAND, can. cens. lib.

443331

NOUVELLES MÉDITATIONS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

D'APRÈS LA DOCTRINE ET L'ESPRIT

DE S. ALPHONSE-MARIE DE LIGUORI

DOCTEUR DE L'ÉGLISE

A L'USAGE DE TOUTES LES AMES QUI ASPIRENT A LA PERFECTION

Par le P. BRONCHAIN, rédemptoriste

TOME PREMIER

(DU 1^{er} JANVIER AU III^e DIMANCHE APRÈS PAQUES EXCLUSIVEMENT.)



PARIS

LIBR. INTERNATIONALE - CATHOLIQUE

Rue Bonaparte, 66

LEIPZIG

L. - A. KITTLER, COMMISSIONNAIRE

Querstrasse, 34

V^{re} H. CASTERMAN

ÉDITEUR PONTIFICAL, IMPRIMEUR DE L'ÉVÊQUE

TOURNAI

1887

TOUS DROITS RÉSERVÉS.

PRIÈRES AVANT LA MÉDITATION.

Veni, sancte Spiritus, reple tuorum corda fidelium, et tui amoris in eis ignem accende.

Emitte spiritum tuum et creabuntur. Et renovabis faciem terræ.

OREMUS. — Deus, qui corda fidelium Sancti Spiritus illustratione docuisti : da nobis in eodem Spiritu recta sapere et de ejusdem consolatione gaudere. Per Christum Dominum nostrum. Amen.

Venez, Esprit-Saint, remplissez les cœurs de vos fidèles et embrasez-les du feu de votre amour. Envoyez votre Esprit, et tout sera créé; et vous renouvellerez la face de la terre.

PRIONS. — O Dieu, qui avez éclairé des splendeurs de l'Esprit-Saint les cœurs des fidèles : accordez-nous de goûter dans le même Esprit ce qui nous conduit à vous et de jouir des consolations dont il est la source. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

Suivent les actes indiqués page ix.

PRIÈRES APRÈS LA MÉDITATION.

Salve, Regina, Mater misericordiæ, vita, dulcedo et spes nostra, salve! Ad te clamamus, exules filii Evæ. Ad te suspiramus, gementes et flentes in hac lacrymarum valle. Eia ergo, Advocata nostra! illos tuos misericordes oculos ad nos converte. Et Jesum benedictum fructum ventris tui nobis post hoc exilium ostende. O clemens! ô pia! o dulcis Virgo Maria!

Salut, ô Reine, Mère de miséricorde! notre vie, notre douceur, notre espérance, salut! Pauvres enfants d'Ève, exilés de la patrie, nous crions vers vous; nous soupirons vers vous, gémissant et pleurant dans cette vallée de larmes. De grâce donc, ô notre Avocate! tournez vers nous vos regards si miséricordieux, et, après l'exil de cette vie, montrez-nous Jésus, le Fruit béni de vos entrailles, ô clémente, ô pieuse, ô douce Vierge Marie!

Puis un *Pater* et un *Ave* aux intentions mentionnées page xi.

TABLEAU DES VERTUS ET DES PATRONS

POUR TOUS LES MOIS DE L'ANNÉE.

Mois.	Vertus.	Patrons : Les Apôtres.
JANVIER.	La Foi.	S. Pierre et S. Paul.
FÉVRIER.	L'Espérance.	S. André.
MARS.	La Charité envers Dieu.	S. Jacques le Majeur.
AVRIL.	La Charité envers le prochain.	S. Jean l'Évangéliste.
MAI.	La Pauvreté ou le Détachement.	S. Thomas.
JUIN.	La Pureté du corps et de l'âme.	S. Jacques le Mineur.
JUILLET.	L'Obéissance.	S. Philippe.
AOUT.	L'Humilité et la douceur.	S. Barthélemy.
SEPTEMBRE.	La Mortification.	S. Matthieu.
OCTOBRE.	Le Recueillement intérieur.	S. Simon.
NOVEMBRE.	L'Oraison.	S. Thaddée.
DÉCEMBRE.	L'Abnégation de soi-même, et l'amour de la croix	S. Mathias.



AVERTISSEMENT.

L'accueil favorable fait par les âmes pieuses aux premières éditions de cet ouvrage, a engagé l'auteur à donner de nouveaux soins à l'édition présente. Forme, méthode, sujets (au moins pour la plupart), tout y est neuf. Nous y avons laissé, en les corrigeant ou en les transformant, un petit nombre de méditations ajoutées à la quatrième édition, en sorte que, comparée aux trois premières éditions, celle-ci peut être considérée comme un nouvel ouvrage offert à la piété des âmes qui méditent. On y traite tout ce qui concerne la vie intérieure, les devoirs d'état et la solide vertu. Toutes les fêtes de la liturgie romaine, beaucoup de dimanches ordinaires, soixante-dix à quatre-vingts Saints les plus célèbres dans l'Eglise ont leurs méditations propres. De même le premier vendredi et le vingt-cinquième jour de chaque mois; de même encore plusieurs octaves solennelles, ainsi que l'Avent et le Carême. Ajoutez à cela des méditations spéciales destinées aux prêtres et aux religieux, et vous aurez une idée de ce travail.

Comme l'exemple est d'ordinaire plus entraînant que la simple doctrine, celle-ci s'y trouve souvent confirmée par des traits frappants tirés de la vie des Saints, mais brièvement cités pour ne pas nuire au développement du sujet. Ce développement, toujours suffisant à une oraison d'une demi-heure, n'est cependant pas trop étendu et laisse au

lecteur le temps de la réflexion. On y a multiplié les idées plutôt que les mots, mais on s'est efforcé de rendre le style onctueux et entraînant, afin de mieux atteindre le but d'une bonne méditation, qui est d'exciter la ferveur et d'encourager l'exercice des vertus.

Quant au plan d'ensemble, le voici : Pendant le mois de Janvier, et depuis le premier Juillet jusqu'à la fin de l'année, on a suivi l'ordre DES JOURS. Mais du premier Février au trente Juin inclusivement, on s'est tenu à l'ordre DES SEMAINES, à cause des fêtes mobiles.

Comme le Carême ne commence pas toujours à la même époque, il a fallu ajouter des Méditations SUPPLÉMENTAIRES, dont on se servira en Février et en Juin, selon les exigences de chaque année. (Voyez l'Avis qui précède le Dimanche de la Quinquagésime.)

Aussi longtemps que nous suivons l'ordre des semaines nous avons placé séparément les Méditations concernant les Fêtes et autres sujets particuliers.

L'usage de choisir dans chacun des mois de l'année une VERTU SPÉCIALE¹ à pratiquer, est recommandé par saint Alphonse, ainsi que la préparation à la mort une fois le mois. Nous en avons tenu compte dans la composition de ce livre.

Le tout soit à la gloire de Dieu et pour la sanctification des âmes !

(1) Voyez-en le Tableau page vi.



MANIÈRE

DE FAIRE L'ORAISON MENTALE

D'APRÈS SAINT ALPHONSE.



L'oraison mentale contient trois parties : la PRÉPARATION, la MÉDITATION, et la CONCLUSION.

I. — LA PRÉPARATION.

Elle consiste en trois ACTES :

1^o De Foi en la présence de Dieu :

Mon Dieu ! je crois que vous êtes ici présent ; je vous adore de tout mon cœur.

2^o D'HUMILITÉ et de CONTRITION :

Seigneur ! je devrais être maintenant en enfer pour mes péchés ; ô Bonté infinie ! je me repens de tout mon cœur de vous avoir offensée.

3^o De DEMANDE :

Mon Dieu ! pour l'amour de Jésus et de Marie, éclairez-moi dans cette oraison, et faites qu'elle me soit profitable.

On adresse ensuite un *Ave Maria* à la sainte Vierge, afin qu'elle nous obtienne les lumières dont nous avons besoin ; on récite pour la même fin un *Gloria Patri*, en l'honneur de saint Joseph, de son Ange Gardien, et de son saint Patron.

Ces actes doivent se faire avec attention, mais brièvement, afin de passer tout de suite à la méditation.

II. — LA MÉDITATION.

Pour la Méditation, qu'on se serve toujours d'un LIVRE au moins dans les commencements, en s'arrêtant aux passages qui touchent le plus. Saint François de Sales dit qu'en cela il faut imiter les abeilles, qui s'attachent à une fleur tant qu'elles y trouvent du miel, et qui volent ensuite à une autre.

Les FRUITS de la Méditation sont de trois sortes : les AFFECTIONS, les PRIÈRES, et les RÉOLUTIONS; en cela consiste le profit de l'oraison mentale. Ainsi, quand vous avez médité quelque vérité et que Dieu a parlé à votre cœur, il faut que vous parliez à Dieu :

1^o Par des AFFECTIONS, c'est-à-dire par des actes de foi, de remerciement, d'humilité, d'espérance; mais surtout répétez les actes d'amour et de contrition. D'après saint Thomas, tout acte d'amour nous mérite la grâce de Dieu et le paradis : *Quilibet actus charitatis meretur vitam æternam.*¹ Il en est de même de l'acte de contrition.

Voici des exemples d'actes d'AMOUR :

Mon Dieu ! je vous aime par-dessus toutes choses. — Je vous aime de tout mon cœur. — Je veux accomplir en tout votre volonté. — Je me réjouis de ce que vous êtes infiniment heureux.

Pour l'acte de CONTRITION, il suffit de dire :

Bonté infinie ! je me repens de vous avoir offensée !

2^o Par des PRIÈRES : en demandant à Dieu les lumières dont on a besoin, l'humilité ou quelque autre vertu, une bonne mort, le salut éternel, mais surtout son amour et la persévérance. Et si votre âme se trouve dans une grande aridité, il suffit de répéter :

(1) 1. 2, q. 114. a. 7. ad 3.

Mon Dieu ! secourez-moi. — Seigneur ! ayez pitié de moi.
— Mon Jésus ! miséricorde.

Quand même on ne ferait pas autre chose que cela, l'oraison serait excellente.

3° Par des RÉSOLUTIONS : avant de terminer l'oraison, il faut prendre quelque résolution particulière, par exemple, de fuir telle occasion, de supporter ce qu'on trouve de fâcheux dans telle personne, de se corriger de tel défaut, etc.

III. — LA CONCLUSION.

La conclusion se compose de TROIS ACTES :

1° On REMERCIE Dieu des lumières reçues.

2° On forme le BON PROPOS d'observer ses résolutions.

3° On DEMANDE à Dieu, pour l'amour de Jésus et de Marie, la grâce d'y être fidèle.

On termine l'oraison par un *Pater* et un *Ave*, pour recommander à Dieu les âmes du Purgatoire, les prélats de l'Eglise, les pécheurs, tous ses parents et ses amis.

Saint François de Sales conseille de noter quelque pensée dont on a été plus particulièrement frappé dans l'oraison, afin de s'en servir le reste de la journée.

N. B. — *Benoit XIV accorde à quiconque fait chaque jour une demi-heure, ou au moins un quart d'heure d'oraison mentale, une indulgence plénière une fois par mois, le jour à son choix, pourvu qu'il se confesse, communie, et prie selon les intentions de l'Eglise. Cette indulgence est applicable aux âmes du purgatoire.*



NOUVELLES MÉDITATIONS

POUR

TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

MOIS DE JANVIER.*

1^{re} VENDREDI. — **Jésus enfant nous donne son cœur.**

PRÉPARATION. ** — « Un Enfant nous est né, dit Sàïe, un Fils nous a été donné.¹ » Considérons 1^o Comment l'Enfant divin nous a donné son cœur. 2^o Jusqu'à quel point il exige le nôtre. Formons souvent des actes d'amour, en pensant à cette parole de l'Apôtre : « La charité de Jésus nous presse. » *Charitas Christi urget nos.*²

1^o COMMENT JÉSUS ENFANT NOUS A DONNÉ SON CŒUR.

Jésus, dès sa naissance, nous donne son Cœur sacré, et c'est avec toute la plénitude dont il est capable. « Un petit Enfant nous est né, s'écrie le Prophète, un Fils nous a été donné. » Pourquoi ce langage, sinon pour nous avertir que le Verbe incarné ne se contente pas de se montrer à nous, mais qu'il se livre tout entier, et se fait l'un des nôtres, afin de mieux travailler à procurer notre bonheur ? Et pour que nous apprécions le don immense qui nous est fait, le Prophète ajoute : « C'est

(*) La foi est la vertu spéciale à exercer pendant ce mois. (Voyez p. vi.)

(**) La PRÉPARATION se lit la veille. Le lendemain matin, on commence par le PREMIER POINT ou le 1^o.

(1) Is. 9. 6.

(2) II Cor. 5, 14.

lui qui est l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père du siècle futur et le Prince de la paix. » O prodige de bonté ! le grand Dieu, le Saint des saints, daigne s'abaisser jusqu'à nous, vers de terre et indignes pécheurs ! il daigne nous aimer, devenir notre propriété, notre trésor ! ô charité sans bornes ! Les saints s'extasiaient devant une fleur, un arbre, une fontaine, bienfaits matériels de la bonté du Créateur. Comment pouvons-nous rester froids, indifférents, en considérant le Créateur lui-même devenir pour nous la Fleur de Jessé, l'Arbre de vie, la Source intarissable des grâces du salut ? — Et avec quelle tendresse ne se communique-t-il pas à tous les hommes, soit justes, soit pécheurs ! Dès l'étable de Bethléem, il se fait tout à tous, et s'applique à guérir tous nos maux. « Etes-vous blessé ? dit saint Ambroise, il est votre médecin, votre remède. Souffrez-vous de la fièvre des passions impures ? il est la fontaine qui purifie et rafraîchit. Quelle que soit la peine qui vous afflige, il est prêt à l'adoucir. Quel que soit le mal qui vous accable, il peut et il veut vous en guérir. » Allez donc à lui ; il s'est mis à la disposition de tous. — Il va même jusqu'à se donner tout entier à chacun de nous. Semblable au soleil qui paraît à l'horizon, Jésus prodigue déjà, dès sa naissance, sa lumière et ses faveurs à chaque homme, avec la même générosité qu'à tout l'univers. « Il m'a aimé, disait l'Apôtre, et il s'est livré pour moi. » Chacun de nous peut tenir le même langage ; il peut s'écrier : « Oui, Jésus Enfant m'appartient comme si j'étais seul sur la terre ; son Cœur est à moi aussi bien qu'à toute l'Eglise. Je puis entrer dans ce Cœur comme dans mon domaine, y déposer mes troubles, mes tristesses, mes sollicitudes, et m'abandonner sans retour à sa tendresse plus forte que ma misère et mon ingratitude. »

2^o JÉSUS ENFANT EXIGE NOTRE CŒUR EN RETOUR DU SIEN.

Le Verbe incarné nous ayant donné son Cœur dès le premier moment de sa conception et de son apparition en ce monde,

(1) Gal. 2, 20.

c'est à bon droit qu'il exige le nôtre sans retard, dès le premier usage de notre raison. Il veut les prémices de notre vie, parce qu'il nous a créés pour lui, et que tous les instants de notre existence lui appartiennent et doivent lui être entièrement consacrés. Quelle criante injustice serait la nôtre, si nous allions lui ravir nos meilleures années, et ne lui réserver que les restes d'une vie souillée par le péché ! Vous flattez-vous peut-être que plus tard vous pratiquerez mieux la pénitence, le recueillement, l'oraison, l'esprit de foi et de charité ? « Ce que vous pouvez faire maintenant, vous répond l'Esprit-Saint, faites-le tout de suite ;¹ » car vous ignorez si vous verrez la fin du jour qui commence, ou même l'heure qui va suivre. — Jésus-Enfant n'a point mis de réserve dans le don qu'il vous a fait de lui-même et de son Cœur divin. De quel droit iriez-vous vous partager entre plusieurs, vous qui lui appartenez déjà aux titres de création, de rédemption et de conquête ? Mesurez, si vous le pouvez, les distances qu'il a dû franchir pour arriver jusqu'à vous. Il a dû s'anéantir, se faire pauvre, se faire esclave, prendre sur lui vos misères, vos péchés, et en subir la peine à votre place. « Après qu'un Dieu, dit Origène, s'est ainsi sacrifié tout entier au bonheur de l'homme, sera-ce trop si l'homme se consacre sans partage au service de Dieu ? » — Et en se livrant à nous si généreusement, l'Enfant divin avait-il l'intention de se reprendre un jour ? Loin de là : il naît à Bethléem ; il se fait placer dans une crèche où mangent les animaux ; et pourquoi ? parce que déjà il a le dessein de se donner à nous en nourriture, et de perpétuer ainsi jusqu'à la fin des siècles, la donation qu'il nous a faite de lui-même et de son Cœur sacré. O constance de l'amour en Jésus ! que vous êtes admirable, et que vous confondez bien notre inconstance habituelle ! Nous commençons avec ferveur à certains jours, puis au moindre ennui ou dégoût, nous tombons dans la lâcheté et la négligence. La dissipation succède alors en nous au recueillement, la vaine gloire à la vie humble et cachée, la sensualité à la mortification et à la pénitence. Notre conduite

(1) Eccli. 9, 10.

est une alternative continuelle de bien et de mal, de bons propos et de rechutes. O Jésus, Enfant divin ! ne permettez pas que je fasse jamais trêve avec mes défauts. Par l'intercession de Marie et de Joseph, accordez-moi la grâce de me conformer en tout à votre aimable Cœur, en pratiquant constamment, à votre exemple, l'humilité, l'obéissance, la simplicité, et toutes les vertus de votre sainte Enfance. Ainsi soit-il !

1^{er} JANVIER. — Circoncision de Jésus.

PRÉPARATION. — « Le huitième jour, dit saint Luc, l'Enfant fut circoncis, et reçut le nom de Jésus.¹ » Méditons 1^o Les vertus que l'Enfant-Dieu pratique dans ce mystère. 2^o La récompense qu'il en reçoit du Père éternel. Prenons la sainte habitude de prononcer souvent avec dévotion et confiance les noms sacrés de Jésus et de Marie, surtout, dit saint Bernard, dans les périls, les angoisses et les doutes. *In periculis, in angustis, in rebus dubiis.*

1^o VERTUS QUE JÉSUS PRATIQUE DANS LA CIRCONCISION.

Quelle humilité dans le Verbe incarné, de se laisser circoncire et de recevoir ainsi dans son corps innocent la marque d'esclave et de pécheur ! C'était, en effet, la pratique des maîtres, d'imprimer sur la chair de leurs esclaves une marque de leur servitude ; la circoncision rappelait de plus le péché originel, dont nous sommes souillés au premier instant de notre existence. Le Fils unique de Dieu paraît donc ici, comme un esclave et un pécheur, lui, le Roi de l'univers et la sainteté infinie ! Quel orgueil pourra tenir contre un tel abaissement ? — Jésus répand son sang sous le couteau de la circoncision, pour nous apprendre qu'il est venu combattre et détruire le péché par la pénitence, et que nous devons, à son exemple, fuir la mollesse, l'amour des aises, de la bonne chère et tout ce

(1) Luc. 2, 21.

qui flatte la sensualité. Celui qui nous sert de modèle est un Dieu fait Enfant, et qui déjà souffre dans ses membres délicats. Quoi de plus capable de nous enflammer d'ardeur à son service, et de nous faire embrasser avec amour les infirmités, les rigueurs de la saison, tout ce qui mortifie nos sens et nous fait mourir à nos satisfactions ? — Jésus aurait pu nous racheter à moins de frais ; mais sa charité lui inspire de nous donner, dès sa naissance, l'exemple de l'abnégation et du sacrifice, afin de mieux nous encourager à marcher sur ses traces. Le renoncement, en effet, est nécessaire à toutes les vertus : à l'humilité, à la douceur, à l'obéissance, à la chasteté, à la patience ; la grâce n'agit en nous qu'en faisant plier la nature, toujours rebelle aux opérations divines. Voyez donc si vous êtes décidé à immoler à Dieu tel défaut, telle habitude, tel attachement, tel désir, telle inclination, qui empêche en vous le règne parfait de Jésus et de sa volonté. Brisez en ce jour tous ces liens vils et terrestres, qui vous privent d'un si grand bien. Opérez en moi ce prodige, ô mon Sauveur ! au début de cette année, qui peut-être sera pour moi la dernière, celle qui m'arrachera sans retour à tout ce qui me retient ici-bas. Créez en moi un cœur pur, un cœur dégagé de tout ce qui n'est pas vous, et je pourrai par là pratiquer sans peine toutes les vertus qui me conduiront à vous et vous feront régner sur mon âme. Ainsi soit-il !

2^o RÉCOMPENSE QUE JÉSUS REÇOIT EN CE JOUR.

Pour récompenser l'humilité de son Fils, dit l'Apôtre, le Père éternel lui a donné un Nom au-dessus de tout nom, un Nom qui fait fléchir tout genou, au ciel, sur la terre et dans les enfers. Toutes les hiérarchies célestes, en effet, révèrent ce Nom sacré dont la vertu doit remplir les trônes laissés vides par la rébellion de Lucifer et des siens. Tous les Bienheureux, sans excepter la divine Mère, lui doivent leur élévation. Le Père éternel lui-même l'honore au point de ne rien refuser de tout ce qu'on lui demande en cet adorable Nom.¹ — Sur la

(1) Joan, 16, 23.

terre, quand on le prononce, les têtes s'inclinent, et ce n'est point sans motif. N'est-il pas le nom de Celui à qui nous devons tout ? Par lui, les Apôtres ont converti les peuples, et les saints opéré leurs prodiges ; les martyrs ont eu la force de souffrir et de mourir pour l'Evangile. Chaque jour encore, jusqu'aux extrémités du monde, l'Eglise, en ce Nom, prie, bénit, absout, consacre, prêche les vérités révélées, administre les sacrements, sanctifie notre lit de mort comme elle a sanctifié notre berceau, et plante la croix sur notre tombe comme le signe de l'espérance et le gage du salut. Combien d'ordres religieux, de fondations pieuses, d'institutions de charité, d'œuvres saintes de tout genre, ont rempli l'univers par la vertu de ce Nom sacré ! — En enfer même on le redoute, et les princes de ténèbres ne savent point résister à son pouvoir, comme on le voit surtout par l'histoire des premiers fidèles. Quelle suggestion, quelle tentation infernale ne cède pas devant ceux qui l'invoquent avec confiance ? Toutes les entreprises de Satan et des impies contre l'Eglise, sont paralysées par la puissance de ce Nom qui a vaincu la mort, l'enfer et le péché. Telle est la récompense, ô mon Sauveur ! de vos humiliations et de vos souffrances ! Ainsi nous serons payés nous-mêmes, des sacrifices que nous ferons pour Dieu. En retour le Père éternel nous rendra forts et puissants, au ciel par nos prières, sur la terre par nos œuvres, et en enfer par les victoires que nous remporterons sur les ennemis de notre salut. O Marie ! faites-moi joindre toujours votre doux Nom à celui de Jésus, dans toutes les suppliques que j'adresse au Seigneur.

PRATIQUE. — En commençant cette année, prions l'Enfant divin de nous accorder la force de souffrir comme lui sans nous plaindre toutes les peines que Dieu nous destine.

2 JANVIER. — **Imitation de l'Enfant Jésus.**

PRÉPARATION. — « Celui qui désire demeurer en Jésus, dit saint Jean, doit marcher fidèlement sur ses traces.¹ » Considérons 1° Combien nous sommes obligés d'imiter le Verbe incarné. 2° Quelles vertus nous pouvons surtout copier en lui. Au lieu de prendre Jésus comme modèle, ne suivons-nous pas plutôt nos idées, nos goûts, nos caprices ? Voyons en quoi nous devons renoncer à nous-mêmes pour suivre fidèlement Jésus-Christ. *Debet sicut et ille ambulavit, et ipse ambulare.*

1° OBLIGATION D'IMITER L'ENFANT JÉSUS.

Comme un roi est en droit de dire à ses sujets : « Suivez-moi, marchez sous mes drapeaux ; » ainsi le Roi Jésus peut nous crier à tous, dès sa naissance : « Je suis la voie ; marchez sur mes traces. » Quand Ethaï entendit le roi David, l'engager à ne point l'accompagner en exil, que répondit ce sujet fidèle ? « Vive le Seigneur, et vive le roi mon maître ! s'écria-t-il, en quelque endroit que vous alliez, Seigneur, mon roi, soit à la mort, soit à la vie, là vous suivra votre serviteur.² » Ainsi chacun de nous devrait dire à Jésus : « Saint Enfant, Prince de la paix, Roi de gloire ! je veux aller à votre suite depuis la crèche jusqu'au sépulcre ; partout, à Bethléem, en Egypte, à Nazareth, au Calvaire, je veux imiter vos vertus. » *Sequar te quocumque ieris.*³ — Tout Enfant qu'il est, le Sauveur nous est aussi donné comme notre Maître, ainsi que l'annonce Isaïe.⁴ Les anciens Juifs, dit l'Apôtre, ont été enseignés par les prophètes ; mais voici qu'aujourd'hui le Père éternel veut nous instruire par son Fils.⁵ Mais ce Fils, comme Verbe éternel, serait un Maître trop sublime pour notre esprit si faible ; voilà

(1) I Joan. 2, 6.

(2) II Reg. 15.

(3) Matth. 8, 19.

(4) Is. 30, 20.

(5) Hebr. 1, 2.

pourquoi il s'incarne, devient Enfant comme nous, et se met à notre portée. O tendresse de la charité d'un Dieu ! Le voilà donc nous instruisant déjà dès sa naissance ! Le voilà choisissant l'étable pour son école, dit saint Bernard, et la crèche, ajoute saint Thomas de Villeneuve, pour la chaire d'où il nous transmet sa doctrine, doctrine d'humilité, de pauvreté, de patience, de douceur, de dévouement. Ses leçons vont d'autant plus au cœur, qu'il les pratique tout le premier. Aussi, avec quelle complaisance le Père céleste ne le considère-t-il pas ! Avec quel amour il nous crie à tous, de l'écouter,¹ d'imiter sa conduite, de devenir comme lui, humbles, simples, dociles, sans aucune prétention ; de vivre, à son exemple, silencieux, recueillis, séparés du monde, n'ayant que notre fin dernière dans l'esprit et dans le cœur ! « Regarde et fais, disait le Seigneur à Moïse, comme le modèle qui t'a été montré.² » « Considérez, et agissez, comme mon Fils Jésus dans l'étable de Bethléem, nous crie le Père éternel ; il est votre modèle ; copiez-le sans relâche, tous les jours de votre vie. » *Debet, sicut et ille ambulavit, et ipse ambulare.*

2° VERTUS À IMITER EN JÉSUS-ENFANT.

Quoique l'Enfant divin soit un modèle universel et qui s'applique à tout, arrêtons-nous cependant à copier en lui cette prédilection qu'il manifeste dès son berceau, pour la vie humble et cachée, vie si opposée à notre soif de paraître et de nous produire par amour-propre. Quel prodige de voir le Roi de gloire, le Maître par excellence, enfouir les trésors de sagesse et de science dont il possède en lui la plénitude ! Au lieu de naître au milieu d'une ville célèbre, et de réunir autour de sa personne tous les savants de l'univers pour les instruire, le Verbe incarné naît dans une grotte ignorée, au milieu du silence et des ténèbres de la nuit ; il fait annoncer son avènement, non aux grands de la terre, mais à de simples bergers qui veillaient sur leur troupeau. O mystère d'humilité, qui

(1) Luc. 9, 35.

(2) Exo. 25, 40.

renverse tous les calculs de la vanité humaine ! mystère qui nous apprend à préférer être ignorés, oubliés, méprisés parmi les hommes, plutôt que d'exposer notre âme au danger de la vaine gloire en brillant parmi eux. — N'est-ce pas dans ce but que l'Enfant-Dieu, notre Modèle, a tant aimé la solitude ? Né dans une étable abandonnée, quand il désire converser avec une âme, il la met dans le calme et l'isolement : « Je la conduirai dans la solitude, s'écrie-t-il, et je lui parlerai au cœur.¹ » Il nous montre par là qu'il veut nous voir entièrement détachés, séparés de tout, afin que lui seul soit notre unique pensée, notre unique amour. Chaque fois donc que nous perdons notre temps à converser inutilement avec les créatures, nous nous éloignons de la volonté de notre divin Modèle. — Saint Paul assure que le Sauveur ne s'est jamais recherché lui-même.² « Je ne cherche point ma gloire, disait-il ;³ je ne fais rien de moi-même,⁴ mais c'est mon Père qui opère tout en moi.⁵ » Jésus s'efface donc au point de rapporter à Dieu, son Père, l'honneur de tout bien. O désintéressement ! Quand comprendrons-nous que renoncer à notre nature déchue, nature faible, ignorante, sensuelle, toujours jalouse de ses satisfactions, c'est échanger le matériel contre le spirituel, le terrestre contre le céleste, l'humain contre le divin ? et pourquoi ? afin de pouvoir dire avec vérité : « Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus qui vit en moi. » Est-ce à ce degré que vous voudriez imiter l'Enfant-Dieu ? Priez la divine Mère de vous en obtenir le désir et la force. Aimez comme lui la vie cachée, la vie retirée du monde, la vie de renoncement à vous-même et à tout ce qui n'est pas Dieu.

(1) O^c. 2. 14.

(2) Rom. 15, 3.

(3) Joan. 8, 50.

(4) Joan. 8. 28.

(5) Joan. 14. 10.

3 JANVIER — Jésus, modèle de l'enfance chrétienne.

PRÉPARATION. — « Un petit Enfant nous est né, » dit Isaïe ;¹ il est le Modèle de tous ceux qui veulent devenir enfants à son exemple. Voyons donc 1° De quels sentiments ceux-ci doivent être animés. 2° Quels effets salutaires ils en retireront. Efforçons-nous de penser, de parler, d'agir avec simplicité et droiture, en ne cherchant que Dieu. *Sentite in vobis quod et in Christo Jesu.*²

1° SENTIMENTS DE L'ENFANCE CHRÉTIENNE.

« Revêtez-vous, dit l'Apôtre, des sentiments du Seigneur Jésus. Il était de la nature de Dieu, et il s'égalait à lui sans injustice. Néanmoins il a voulu s'anéantir, en prenant la forme d'un esclave ; » il a voulu passer, comme tous les mortels, par l'humiliation de l'enfance. L'enfant sent qu'il ne peut rien, qu'il n'a rien, qu'il ne sait rien ; aussi n'a-t-il aucune prétention ; son impuissance, sa pauvreté, son ignorance ne lui sont point à charge ; il les supporte paisiblement et se plait à dépendre d'autrui. Ce qu'il est par nature, nous devons le devenir par vertu, à l'exemple de Jésus Enfant. Quoique ce divin Modèle surpasse en dignité tout ce qui est créé, il ne dédaigne pas de se complaire dans l'obscurité, le silence et la solitude. Au lieu de vouloir manifester nos talents, nos qualités, nos mérites, ne devrions-nous pas, comme lui, aimer à nous cacher, à vivre ignorés et oubliés ? Loin de chercher à briller, à se produire, un enfant n'aperçoit pas même la finesse de son esprit, les beaux sentiments de son cœur, les espérances qu'il inspire, l'admiration qu'il excite autour de lui. Pendant que tous sont enchantés de sa candeur, de sa raison précoce, de sa charmante droiture, lui seul ignore qu'il ait ces qualités. Ainsi les saints en sont venus, au moyen de la grâce, à cette

(1) Is. 9, 6.

(2) Phil. 2, 5.

humilité profonde qui leur faisait oublier, et leur personne, et leurs talents, et leur noblesse, se regardant même comme de grands pécheurs, devant la Sainteté infinie. Ils se mettaient dans leur estime à la dernière place, et plus on les louait et honorait, plus ils devenaient petits à leurs propres yeux. — A cette humilité, ils joignaient les plus tendres sentiments de confiance en Dieu, sentiments qui font partie de l'enfance évangélique. L'enfant, en effet, vit sans soucis de tout ce qui le regarde. Il se repose sur ses parents du soin de lui-même et de sa subsistance. Ainsi nous devrions, tout en remplissant nos devoirs, nous abandonner à la conduite de Dieu, laissant le passé à sa miséricorde, et l'avenir à sa providence paternelle. Où en êtes-vous de ces dispositions d'humilité et de confiance ? Vous défiez-vous de vous-même, et attendez-vous de Dieu seul les lumières et les secours nécessaires à votre âme ? Les demandez-vous par une prière continuelle ?

20 EFFETS SALUTAIRES DE L'ENFANCE CHRÉTIENNE.

Les sentiments d'oubli de soi et d'abandon au Seigneur que nous venons de méditer, doivent produire en nous : Premièrement, la pureté d'intention, qui va directement à Dieu, sans songer à l'intérêt personnel, sans tenir compte des désirs ou des répugnances de l'amour-propre. Or, quel prix cette droiture de vue ne donne-t-elle pas à nos actions ! elle nous conduit à Dieu sans obstacle, puisqu'elle nous fait chercher en tout sa seule gloire et son bon plaisir. — Secondement, le Seigneur, qui ne se laisse point vaincre en amour, pense d'autant plus à une âme, que celle-ci s'oublie elle-même davantage pour s'occuper de lui. Moins elle envisage ses propres intérêts, plus Dieu la comble des biens véritables. Pendant qu'elle dit : « Seigneur ! vous seul me suffisez ; » la grâce se répand en elle, comme une rosée bienfaisante. Il n'est point de prière qu'elle fasse, dans sa simplicité confiante, qui ne soit aussitôt exaucée. Témoin ce vénérable frère François de l'Enfant-Jésus, carme déchaussé, qui obtenait les plus grands miracles, en parlant familièrement à l'Enfant-Dieu, de toutes les affaires

qu'il entreprenait pour lui. — Troisièmement, une paix profonde, une joie céleste, toujours nouvelle, sera le prix de cette droiture de cœur, de cette simplicité de vie, si agréable au Verbe incarné. L'enfant qui vit sans songer à lui-même, n'a jamais de quoi se troubler, s'inquiéter, s'affliger. Ainsi l'âme qui s'oublie et se confie en Dieu, ne perd point la paix, quoi qu'il lui arrive. Elle a tout remis, elle s'est remise elle-même entre les mains de son Bien-Aimé ; comment ne serait-elle pas calme et heureuse ? « Dieu ne saurait me manquer, se dit-elle, ni se manquer à lui-même ; si donc je me contente de lui et de son amour, je serai toujours dans la joie. » Sont-ce là vos dispositions, à vous qui êtes si souvent triste, chagrin, mécontent de Dieu et des hommes, et insupportable à vous-même ?

Aimable Enfant de Bethléem ! par l'intercession de votre divine Mère, inspirez-moi la droiture d'intention, la confiance en vos mérites, et l'abandon sans réserve à la conduite de votre aimable providence.

PRATIQUE. — Imitons saint Alphonse, imitateur fidèle de l'Enfant divin : jamais il ne dédaigna le pauvre et l'homme du peuple. Ne souhaitant que la gloire de Dieu, il se fit tout à tous, et mit sa joie dans l'humilité et dans la simplicité de vie.

4 JANVIER. — Jésus accessible dans l'Étable.

PRÉPARATION. — « Ils trouvèrent, dit l'Évangile, Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans une crèche.¹ » Considérons 1° Combien Jésus Enfant se rend accessible. 2° Ce qui nous empêche d'arriver jusqu'à lui. Corrigeons-nous du défaut qui met le plus d'obstacle à notre progrès spirituel, et nous trouverons facilement l'Enfant de Bethléem. *Invenerunt Mariam et Joseph, et Infantem positum in præsepio.*

(1) Luc. 2, 16.

1^o JÉSUS ENFANT ACCESSIBLE A TOUS.

« Les rois de la terre, dit saint Jean Chrysostome, ne donnent pas audience à tous, ni toujours. » Jésus, le Roi des rois, ne se refuse à personne, quelle que soit l'heure où l'on se présente. Aussi naît-il dans une étable ouverte à tous, et au milieu de la nuit, pour signifier qu'à tout instant il est à la disposition de tout le monde. Lui-même s'appelle la Fleur des champs, exposée aux regards de tous, à la différence des fleurs des jardins, dont jouit seule mentle petit nombre. Nous pouvons donc tous, quand il nous plait, aller trouver Jésus, nous entretenir avec lui, lui demander ses grâces, nous consacrer sans réserve à son amour. Avec quelle constante ardeur, aux fêtes de Noël, les saints se tenaient, jour et nuit, aux pieds de l'Enfant-Dieu, pour l'adorer, le louer, l'aimer, le remercier et réclamer son assistance ! Persuadés que le Lis des vallées aime les âmes détachées et petites à leurs propres yeux, chacun d'eux lui apportait un cœur humble, pur, et rempli de pieuses affections. A leur exemple, allons, nous aussi, répandre nos cœurs en la présence de Jésus Enfant, et disons-lui combien nous sommes aveugles, faibles et misérables, et combien nous souhaitons la guérison de notre âme. N'avons-nous pas, d'ailleurs, comme tous les hommes, l'obligation de rendre au Verbe incarné nos meilleurs hommages, et de le remercier des biens qu'il nous apporte en naissant parmi nous ? Comment pourrions-nous d'ailleurs fermer les yeux aux merveilles de son amour ? De Dieu éternel, immuable, tout-puissant, richesse et sagesse incréées, le voilà devenu Enfant mortel, assujetti à ses créatures, revêtu de notre faiblesse, manquant de tout, et gardant le silence comme les autres enfants. O prodiges ! qui devraient réveiller notre foi, affermir notre confiance, et nous attacher à Jésus sans partage et sans retour ! Visitons-le souvent dans l'étable où il est né, ainsi que dans le sacrement de nos autels ; méditons-y ses grandeurs et ses abaissements, afin d'apprendre de lui à fuir les vanités de la terre, et à n'aimer que le Dieu du ciel descendu jusqu'à nous.

Invenerunt Infantem positum in præsepio.

2° CE QUI NOUS EMPÊCHE D'ARRIVER À JÉSUS.

Pourquoi les Saints pouvaient-ils si facilement passer des jours et des nuits auprès de leur Sauveur, soit dans l'étable, soit dans nos églises, pour l'adorer, l'aimer, le prier, le remercier? C'est que leur cœur n'était point lié par des attachements terrestres, ni par des défauts contraires à l'amour de l'Enfant-Dieu. Ils savaient que Jésus ne veut point d'un amour partagé, et qu'on ne prend des ailes pour voler à lui, qu'autant qu'on est libre des affections mondaines, des penchants vicieux, des recherches de l'amour-propre et de la propre volonté. D'où vient que souvent la misère d'un mendiant nous émeut jusqu'aux larmes, tandis que nous restons insensibles en voyant un Dieu couché sur la paille, manquant du nécessaire et dans le plus touchant état d'abjection? Ah! c'est que l'amour naturel de nos semblables suit la pente de nos inclinations, tandis que l'amour surnaturel de l'Enfant divin les contrarie d'ordinaire et en exige le sacrifice. Ne faut-il pas, en effet, immoler à Jésus nos idées, nos goûts, nos sentiments, notre raison même pour la soumettre à la foi? N'est-ce pas la grâce, plutôt que la sensibilité, qui doit nous attacher à lui? Ce ne sont pas nos forces, mais bien celles que nous puisons en lui par la prière, qui arrachent de nos cœurs les obstacles à son amour, et nous mettent dans les conditions nécessaires à son règne en nous. Impossible, en effet, de voler à ce Roi des Anges, sans ressembler à ces Esprits purs, dégagés de la matière, dont l'existence est toute céleste. « Mon royaume, nous crie l'Enfant de Bethléem, n'est point de ce monde. Je ne règne pas sur ceux qui sont esclaves de leurs sens, de la vaine gloire, de l'estime mondaine. Mon amour ne peut s'établir où dominant les habitudes de fautes légères, d'impatience, de médisance, de dissipation, d'empressement à se satisfaire au préjudice de ma grâce » Et de fait, comment allier nos tentances au luxe, au plaisir, à la liberté, avec ce culte de la mortification et de l'obéissance, que nous rencontrons constamment en Jésus? Comment contempler, à l'exemple des

Saints, notre divin Modèle, si nos cœurs ne sont pas, comme le sien, détachés de tout, et disposés à aimer ce qu'il aime et à haïr ce qu'il déteste? Prions donc Marie et Joseph de nous obtenir ce parfait détachement, sans lequel nous ne pourrions jamais nous unir étroitement à l'Enfant divin, dont l'esprit, la doctrine et les exemples respirent uniquement l'amour des biens qui ne sont pas de la terre mais du ciel. *Invenerunt Infantem positum in præsepio.*

5 JANVIER. — Vigile de l'Épiphanie.

PRÉPARATION. — Jésus étant né à Bethléem, dit l'Évangile, les Mages vinrent de l'Orient pour l'adorer.¹ Considérons 1° La conduite des Mages dans ce mystère. 2° Les enseignements qui nous y sont donnés. Imitons leur foi, leur confiance, leur fidélité à la grâce, afin de trouver comme eux l'Enfant de Bethléem et de nous unir à lui. *Et intrantes domum invenerunt puerum cum Maria, matre ejus.*²

1° CONDUITE DES MAGES DANS LE MYSTÈRE DE L'ÉPIPHANIE.

L'Eglise célèbre principalement en cette fête l'adoration des Mages. C'étaient des sages d'Orient, rois ou princes dans leurs provinces respectives. Descendants d'Abraham, ils vivaient dans la gentilité et attendaient la venue du Messie. Par l'étude des astres, ils reconnurent dans un météore, qui leur apparut sous forme d'étoile, l'accomplissement de la prophétie de Balaam, leur annonçant l'étoile de Jacob, et par suite la naissance de Celui que l'Écriture nomme l'Attente des nations et le Libérateur d'Israël.³ A cette vue, éclairés sans doute par une lumière intérieure, ils se mirent à la recherche du Nouveau-Né, et l'étoile les précéda. Mais, arrivée près de Jérusalem, elle disparut, comme pour les inviter à entrer dans la cité, et

(1) Matth. 2, 1-2.

(2) Matth. 2, 11.

(3) Num. 22, 25.

à consulter les docteurs de la loi, sur le lieu où devait naître le Sauveur. L'ayant fait, et à peine sortis de la ville, les Mages, pleins de joie, revirent l'étoile, et elle les conduisit à Bethléem. Quel ne fut pas leur bonheur de trouver l'Enfant qu'ils cherchaient ! Animés d'une foi vive, ils se prosternent, l'adorent, et, selon la coutume des orientaux visitant leurs princes, ils lui offrent des présents. O mystère ineffable ! c'était de l'or, de l'encens et de la myrrhe, symboles de la royauté, de la divinité et de l'humanité de Jésus. Qui n'admira la docilité des Mages à croire au signe du grand Roi, c'est-à-dire à l'étoile, et à l'inspiration intérieure qui les invitait à la suivre ? Quelle humilité, quelle sagesse dans leur conduite, lorsqu'ils vont soumettre leurs doutes aux docteurs de la loi ! Avec quelle ferveur ils adorent l'Enfant-Dieu, et lui font des dons dignes de leur piété et de leur amour ! O Jésus, qui avez donné aux Mages de si saintes dispositions ! communiquez-moi leurs sentiments de respect, de confiance et de dévotion, leur fidélité à obéir aux attraits de votre grâce, afin que je m'approche de vous à la table sacrée, avec un cœur bien préparé. Formez vous-même en moi ce cœur, ô Marie, Mère de mon âme et de mon salut ! *Invenerunt puerum cum Maria, Matre ejus.*

2^o CE QUE NOUS ENSEIGNE LE MYSTÈRE DE CE JOUR.

Dieu manifeste son Fils, notre Sauveur, aux Juifs et aux Gentils, puisqu'un Ange apparaît aux Bergers, et une étoile aux Mages. Il le fait ainsi connaître aux pauvres et aux riches, aux ignorants et aux savants, aux sujets et aux rois, en un mot, au genre humain tout entier, représenté par les Bergers et les Mages. Que cette conduite du Seigneur est admirable ! elle nous rappelle que la Rédemption s'opère en faveur de tous les hommes, et que notre amour envers eux doit être universel, puisqu'ils sont tous rachetés du sang de l'Homme-Dieu. Pouvons-nous après cela conserver en nous de la haine, des désirs de vengeance, des ressentiments, des aversions ? ne devons-nous pas avoir partout et envers tous, les dispositions saintes

de la plus cordiale charité? — Les Mages obéirent fidèlement à l'appel de Dieu, et quand ils eurent rempli leur mission, ils s'en retournèrent dans leur pays par un autre chemin, selon l'avis céleste qu'on leur en avait donné. De même, après avoir contemplé dans l'étable l'état de pauvreté, d'humilité, de pénitence, où s'est réduite pour nous la Sagesse incarnée, nous ne pouvons plus reprendre la route du siècle et de la nature; mais aspirer au ciel, notre patrie, en combattant dans notre cœur les trois concupiscences du monde, qui font tant de victimes. Prenons donc la résolution de réprimer en nous l'orgueil, la vanité, le désir de paraître, afin d'aimer la solitude, le silence et la vie cachée. Retranchons aux exigences de notre sensualité, toujours avide de ce qui flatte le goût, la vue, l'odorat; mortifions les aises et les commodités d'une chair criminelle, souvent en révolte contre Jésus et contre son règne dans nos âmes. A ce prix, nous trouverons comme les Mages l'Enfant divin, nous ferons alliance avec lui, nous recevrons ses grâces, et surtout la persévérance dans son amour.

Adorable Sauveur! je me prosterne comme les Rois Mages au pied de votre crèche, pour vous adorer, aimer et prier avec eux. Par leur intercession et celle de la divine Mère, accordez-moi l'humilité, le détachement et l'esprit de mortification.

PRATIQUE. — Les Rois viennent de l'Orient pour rendre au Sauveur leurs hommages; hésiterons-nous à visiter chaque jour ce même Dieu, si rapproché de nous au Sacrement de l'autel?

6 JANVIER. — Mystère de l'Épiphanie.

PRÉPARATION. — « Tous les rois de la terre l'adoreront, dit le Psalmiste, et toutes les nations lui seront soumises.¹ » Méditons 1° Le mystère que nous célébrons en ce jour. 2° Les fruits précieux que nous pouvons y cueillir. Imitons les Rois Mages

(1) Ps. 71, 11.

dans leur promptitude à obéir à la grâce, et dans leur fidélité à chercher le Sauveur, malgré les obstacles, les ennuis et les peines. *Vidimus stellam ejus in Oriente et venimus adorare eum.*¹

1^o LE MYSTÈRE DE CE JOUR.

« Lève-toi, Jérusalem, Eglise de Dieu ! s'écrie le Prophète ; sois rayonnante de clarté. Car voici que les nations vont marcher à ta lumière, et les rois à la splendeur de ton aurore. Ils viendront de Madian et d'Ephra, ils viendront de Saba t'apporter de l'or et de l'encens, et publier dans ton sein les louanges du Seigneur.² » Ainsi l'Esprit-Saint nous annonce la conversion de la gentilité. Tous les peuples, excepté les Juifs, étaient plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ils adoraient les démons, divinisaient les vices, et s'enfonçaient ainsi de plus en plus dans les erreurs les plus grossières et l'immoralité la plus honteuse. La cruauté égalait la dépravation, dans ceux même qu'on appelait civilisés. Ce n'est donc point sans motif que le Prophète chante avec un saint enthousiasme le retour de tant d'égarés. Les Rois Mages en sont les prémices. Ils représentent, dit saint Thomas, l'universalité des nations, et leur nombre trois figure les descendants des trois fils de Noë. Ils ont inauguré la conversion des gentils, que l'Eglise célèbre spécialement en ce jour. Réjouissons-nous avec elle de l'insigne bienfait de la foi, sans lequel nous serions encore païens, esclaves de l'enfer et de toutes les passions. Que ne devons-nous pas à cette belle lumière reçue dans le baptême ! Elle nous révèle les mystères de l'autre vie, elle nous fait connaître les grandeurs de Dieu, la laideur du péché, la beauté de la vertu ; elle nous éclaire sur l'origine du mal, de l'ignorance, de la concupiscence, de la souffrance et de la mort ; elle nous en montre les remèdes dans la Rédemption et dans l'Eglise établie par Jésus-Christ. Qui nous dira les biens qu'a reçus l'humanité et que nous recevons nous-mêmes par le moyen de la foi ? Personne ne pourrait les raconter, d'autant plus que

(1) Matth. 2, 2.

(2) Is. 60.

leurs conséquences dureront éternellement. N'êtes-vous pas oublieux de ce don inappréciable, au point de n'en jamais rendre grâces au Seigneur ? Remerciez-en l'Enfant Jésus, et proposez-vous d'agir toujours par des motifs surnaturels, surtout dans l'exercice de la piété, de l'obéissance, de la patience et de la charité.

20 FRUITS A RETIRER DE LA FÊTE DE CE JOUR.

Puisque nous avons été appelés à la foi, nous devons en faire les œuvres. L'Enfant Jésus voulut choisir une vie toute mortifiée, pour nous apprendre à renoncer à nos satisfactions sensuelles et à notre amour-propre. Il dit lui-même dans la sainte Ecriture qu'il se rend à la montagne de la myrrhe, c'est-à-dire des amertumes et des douleurs, afin de nous engager à l'y suivre. La première leçon donc que nous donne la foi, c'est de résister à nos mauvais penchants, d'éviter l'offense de Dieu, de ne négliger aucune occasion de nous vaincre, et de regarder comme un jour perdu celui que nous passons sans pratiquer la mortification intérieure ou extérieure. — Mais cette mortification a besoin d'être soutenue par une fervente oraison. Saint Jean vit un Ange jetant de l'encens sur les braises de son encensoir, et en faisant monter la fumée vers le trône du Tout-Puissant. Cet encens, dit-il, ce sont les prières des justes.¹ Et ces prières, qui exhalent une odeur très agréable à Dieu, nous obtiennent les plus précieuses faveurs. Quelle force n'y trouvons-nous pas, en effet, dans les tentations ? — L'oraison nous enflamme encore de l'amour divin. Or cet amour nous porte à l'exercice de toutes les vertus et nous procure la paix. « Il rend léger, dit l'Imitation, ce qui est pesant ; les peines les plus amères deviennent suaves sous son influence.² » Si donc notre foi en Jésus-Christ est vivifiée par la charité, que s'ensuivra-t-il ? qu'à l'exemple des Mages, nous ne quitterons point l'étable où repose l'Enfant divin, sans emporter avec nous cet esprit de ferveur, qui nous presse de nous dévouer au

(1) Apoc. 8, 4.

(2) L. 3, c. 5.

service de Dieu, malgré les obstacles et les contrariétés. Tels étaient les fruits que les Saints retiraient de leurs visites à Jésus !

O Verbe incarné et abaissé jusqu'à nous ! avec quelle foi vive je devrais m'approcher de vous, et renoncer pour votre amour aux plaisirs et aux satisfactions qui m'empêchent d'être à vous sans réserve ! Par l'intercession de Marie, de Joseph et des Mages, accordez-moi la grâce de vous connaître, de vous aimer, de vous imiter, et de vous offrir chaque jour la myrrhe de la mortification, l'encens de la prière, et l'or pur de la parfaite charité. Ainsi soit-il !

ÉPIPHANIE. OCTAVE. DIMANCHE. — Jésus perdu et retrouvé.

PRÉPARATION. — « L'Enfant Jésus demeure à Jérusalem, dit saint Luc ; ses parents le cherchent et ne le retrouvent qu'après trois jours.¹ » Considérons 1° La douleur qu'éprouva Marie dans ce mystère. 2° Comment on retrouve le Sauveur après l'avoir perdu. Proposons-nous de le chercher lui seul, dans nos pensées, nos désirs, nos actions, nos affections. *Omnia in nomine Domini Jesu Christi.*²

1° DOULEUR DE MARIE, DANS LE MYSTÈRE DE CE JOUR.

Pour nous former une idée de cette douleur ineffable, figurons-nous une reine, qui se voit enlever en un instant l'espérance de sa maison et de son royaume ; un saint qui, de l'abondance des douceurs célestes, tombe subitement dans une désolation semblable à un enfer. Ces rapprochements ne nous donnent qu'une faible idée de la douleur de Marie, dans le mystère qui nous occupe. Elle est Mère, mais quelle Mère ! Mère plus aimante que toutes les mères ensemble. Tout son amour se concentrait sur le Fils le plus aimable qui fut jamais ;

(1) Luc. 2, 43-46.

(2) Col 3, 17.

sur Celui qui fait au ciel la joie des Anges et des Bienheureux. Et c'est ce Fils infiniment aimable et tant aimé, qu'elle perd tout à coup, sans savoir ce qu'il est devenu. O angoisses ! ô tristesse ! ô poignante affliction ! « Espérance de ma vie, s'écriait cette Mère désolée, où êtes-vous ? pourquoi m'avez-vous délaissée ? ou plutôt pourquoi et comment vous ai-je perdu ? » Et cette Vierge fidèle frémissait à la pensée d'avoir peut-être déplu à ce Fils qui est son Dieu ! C'était là surtout ce qui remplissait son cœur d'un regret plus vif, d'une douleur plus profonde, que le repentir si vif et si profond que ressentirent jamais de leurs fautes passées tous les saints réunis. Ah ! que n'avons-nous, comme la Vierge immaculée, cette délicatesse de conscience, qui nous fasse appréhender les moindres fautes, les plus légères imperfections ! Marie ne contracta jamais l'ombre même d'une souillure ; nous au contraire, combien de péchés n'avons-nous pas à déplorer ! En éprouvons-nous un sincère repentir ? « Avoir péché une fois, dit Tertullien, c'est assez pour qu'on doive pleurer à jamais. » *Satis est ad fletus æternos*. Car c'est avoir offensé un Dieu qui mérite infiniment d'être aimé ; c'est avoir blessé ses adorables perfections, et contribué à la Passion de Celui qui a tout sacrifié pour nous sauver. Se peut-il une ingratitude plus horrible, un attentat plus capable de nous briser le cœur de regret ? O Vierge immaculée ! vous ne pouviez vous consoler d'avoir perdu, sans votre faute, la présence sensible de Jésus ; comment pourrais-je oublier d'avoir poussé la malice jusqu'à fouler aux pieds ce bon Sauveur lui-même, en perdant sa grâce et son amour ? Obtenez-moi les plus vifs sentiments de componction, de contrition, jusqu'à mon dernier soupir. Ainsi soit-il.

2^o COMMENT ON RETROUVE L'ENFANT DIEU, APRÈS L'AVOIR PERDU.

Les âmes qui aspirent à la perfection, ne perdent jamais ou presque jamais l'amitié de Jésus, mais bien parfois sa présence sensible. Que faire alors ? Il faut lui montrer que nous lui sommes fidèles, non seulement quand il nous console, mais encore quand il nous laisse en proie à l'aridité, à la désolation,

et qu'il semble s'être éloigné de nous. « Nous vous cherchions, lui disait Marie, pleins de douleur et d'anxiété. » Heureuses les âmes qui continuent de soupirer après le Sauveur, lorsque les ténèbres enveloppent leur esprit, et qu'une dureté apparente s'est emparée de leur cœur ! Qu'elles se gardent bien de chercher alors du soulagement parmi les créatures ou dans les joies du siècle ! Car Marie et Joseph ne retrouvèrent point Jésus au milieu du monde, ni même chez leurs parents, amis et connaissances ; mais dans le temple qui est sa demeure propre, et où il réside pour nous y attendre, et le jour et la nuit. Dans nos sécheresses spirituelles, allons souvent visiter le très saint Sacrement, lui raconter notre peine, nous humilier en sa présence, lui demander la résignation, la ferveur et la constance dans son service. Car pourquoi le Sauveur permet-il nos épreuves et désolations intérieures, sinon pour nous tenir dans l'humilité, affermir notre vertu, nous exercer à la patience, augmenter nos mérites, stimuler notre ardeur, et nous apprendre à estimer davantage la grâce de la dévotion, et à la conserver avec plus de soin ? Sont-ce là les fruits que vous retirez de vos aridités spirituelles ? Hélas ! chez vous la privation de la grâce sensible est souvent un effet de votre tiédeur, de votre lâcheté, de vos fautes vénielles. Vous négligez de veiller sur vos pensées, vos paroles, vos regards ; de secouer votre paresse, de mortifier votre sensualité ; vous manquez de fidélité dans l'accomplissement de vos pratiques pieuses. De là cette obscurité, cette froideur dans l'oraison, la sainte Messe, la Communion. Ne cessez pas toutefois de chercher Jésus avec le courage et la constance dont Marie et Joseph vous ont donné l'exemple. Ils le cherchèrent, selon l'Evangile, jusqu'à ce qu'ils l'eussent retrouvé. De même, ne vous lassez jamais de diriger vers l'Enfant-Dieu vos pensées, vos intentions, vos désirs, vos affections, tous les élans de votre cœur, toutes vos plus chères aspirations.

7 JANVIER. — La foi des Mages.

PRÉPARATION. — L'Enfant Jésus, du fond de sa crèche, appelle à la foi les Mages et toute la gentilité. Méditons 1° Comment ils ont répondu à leur vocation, 2° Comment nous devons nous-mêmes répondre à la nôtre. Examinons si nous croyons vivement et fermement les mystères révélés, et si notre conduite est toujours d'accord avec notre croyance, surtout dans les peines et les difficultés. *Justus autem meus ex fide vivit.*¹

1° FIDÉLITÉ DES MAGES A LA LUMIÈRE DE LA FOI.

Le Verbe incarné ne reste point oisif dans l'Etable où il repose. Du fond de sa crèche il éclaire tout homme venant en ce monde, et donne aux âmes fidèles la lumière de la foi. N'est-ce pas lui qui envoie une étoile aux Mages de l'Orient, et illumine en même temps leur intelligence pour les attirer à Bethléem ? Combien d'autres contemplèrent le météore lumineux, sans en comprendre le sens, et s'en tinrent à une admiration stérile ! Il n'en fut pas ainsi des saints Rois : prévenus par la grâce, sans se laisser intimider, ni par le respect humain, ni par l'opposition de leurs amis et de leurs proches, ils se décident à suivre le signe qui leur est donné du ciel. Ni les difficultés d'un long voyage, ni les privations auxquelles ils s'exposent, ni l'incertitude du succès, rien ne peut les arrêter. Dieu parle, sa volonté se manifeste à eux, et cela leur suffit. Quelle foi ! quelle fidélité ! — Arrivée près de Jérusalem, l'étoile disparaît ; nouvelle épreuve pour eux ! Mais sans se déconcerter, ils vont consulter les dépositaires des Ecritures, afin d'entendre de leur bouche les oracles divins, et de s'y conformer humblement. A peine se remettent-ils en route que l'étoile reparait, en récompense de leur soumission aux représentants de Dieu. Bientôt ils arrivent

(1) Hebr. 9, 38.

à Bethléem, et là que voient-ils ? Hélas ! ils avaient été étonnés de ne pas trouver Jérusalem en fête pour la naissance du Messie. Et maintenant leur étonnement est à son comble : au lieu d'un roi, portant un diadème et environné de sa cour, ils n'ont sous les yeux qu'un enfant pauvre, faible et sans parole. Quelle épreuve pour leur foi ! qui n'y aurait succombé ? Mais ces dignes descendants d'Abraham crurent contre toutes les apparences. Ils se prosternèrent jusqu'à terre, et sans raisonner ils adorèrent l'Eternel devenu mortel pour leur amour. Saisis d'admiration de voir en Jésus tant de grandeur abaissée, de splendeurs obscurcies, de majesté voilée, ils sont partagés entre le respect, la joie, la reconnaissance et la tendresse. Laissons-nous pénétrer des mêmes sentiments, surtout dans l'oraison, l'action de grâces après la communion, et dans nos visites au très saint Sacrement. Ne manquons-nous pas souvent alors de foi vive, de recueillement, d'attention à la présence du Verbe incarné, le même qui fut adoré par les saints Rois dans l'étable de Bethléem ? Unissons-nous à eux, ainsi qu'aux Anges qui l'entourent, et rendons-lui nos hommages d'adoration, d'obéissance, de dépendance de sa volonté sainte, en toutes nos actions.

20 OBLIGATION POUR NOUS DE NOUS SANCTIFIER.

Comme les Rois Mages, Jésus Enfant nous a prédestinés à la foi, à la grâce et à la perfection de son amour. Que de preuves n'en avons-nous pas dans notre vie ! A peine nés, nous voilà portés sur les fonts baptismaux, purifiés du péché, arrachés aux griffes de Satan, faits enfants de Dieu et de l'Eglise, établis héritiers du royaume des cieux ! Pour nous donner le temps d'augmenter nos mérites, le Seigneur a prolongé nos jours, il nous a procuré une éducation chrétienne, nous a prévenus de ses lumières et inspiré le goût de la piété. Que de bons mouvements, d'inclinations vertueuses, ne tenons-nous pas de lui ! Combien de moyens d'en profiter n'avons-nous pas dans la prière, les sacrements, le sacrifice de nos autels ! Tous ces secours nous prouvent l'obligation où nous sommes d'aspirer à la perfection de l'amour divin. Car comment reconnaître

autrement ce que le Seigneur a fait pour nous ? Et quel compte n'aurons-nous pas à rendre, si nous laissons perdre tant de grâces par notre négligence, ou si nous en abusons par notre tiédeur et notre mauvaise volonté ? Il nous importe donc de les réaliser en nous. Or nous ne saurions y parvenir sans tendre efficacement à la sainteté. L'avons-nous fait jusqu'ici ? Comment avons-nous correspondu aux lumières et aux attraits de l'Esprit-Saint ? Ecoutons-nous les reproches intérieurs qu'il nous fait sur notre vanité, notre dissipation, nos attaches, nos désirs empressés, nos vivacités fréquentes, et tant d'autres défauts qui empêchent en nous son règne parfait ? Il voudrait de nous plus d'humilité, de recueillement, de détachement, de calme, de résignation, et nous lui refusons notre concours. Ne savons-nous pas que la perfection de notre âme doit faire notre bonheur ? La croix même devient douce et légère à qui aime véritablement Jésus. Les Mages comptaient pour rien les fatigues de leur pénible voyage, parce que leur foi et leur amour les faisaient soupirer après l'Enfant-Dieu. Et vous, âme peu généreuse ! vous ne voulez servir Jésus que dans la consolation, après que lui-même vous a rachetée, en souffrant pour vous depuis sa naissance jusqu'à sa mort. Il vous a mérité les grâces de sanctification, au prix de tant de privations et de tourments, et vous prétendriez les appliquer à votre conduite sans qu'il vous en coûte ! O Jésus ! O Marie ! c'en est fait : je veux me sanctifier, en imitant votre humilité, votre abnégation, votre patience, toutes les vertus les plus difficiles que vous avez exercées dans l'intention de m'instruire et de m'encourager à marcher sur vos traces.

8 JANVIER. — Les dons des Mages.

PRÉPARATION. — « Ils lui offrirent des présents : de l'or, de l'encens et de la myrrhe. » Ainsi parle l'Evangile. Considérons ce que signifient les présents des Mages 1° Par rapport à Jésus,

2° Par rapport à nous. Proposons-nous de faire souvent des actes d'amour, de demande et de renoncement à nous-mêmes, actes que symbolisent les trois présents des saints Rois. *Obtulerunt ei munera, aurum thus et myrrham.*¹

1° SIGNIFICATION DES DONNÉS DES MAGES PAR RAPPORT A JÉSUS.

Ce n'est pas au hasard que les Mages offrent au Verbe incarné de l'or, de l'encens et de la myrrhe ; non, leur intention se manifeste déjà dès leur passage à Jérusalem, alors qu'ils appellent Jésus Roi ; qu'ils déclarent vouloir l'adorer comme Dieu, et qu'ils s'informent où il est né comme Fils de Marie. Ne reconnaissent-ils pas ainsi sa royauté, sa divinité et son humanité ?² En conséquence, ils lui apportent de l'or, et témoignent par là le révéler comme le Roi très sage dont Salomon n'était que la figure. La reine de Saba vint autrefois de l'Orient visiter le fils de David ; ainsi, conduits par une étoile miraculeuse, ils viennent rendre leurs hommages au Fils unique du Roi des rois. Ils lui présentent de l'encens, comme au Dieu qui a créé l'univers et qui vient le racheter ; de la myrrhe, pour professer leur foi à son humanité sainte et à la mort qu'il doit subir. Eclairés comme ils l'étaient de la lumière céleste, comment auraient-ils ignoré ces mystères ? De là les fatigues qu'ils s'imposent dans la recherche de Jésus ; de là les fruits abondants qu'ils retirent de leur séjour à Bethléem, où leurs dons pleins d'amour leur méritent la grâce de devenir plus tard des apôtres, des saints et des martyrs. O puissance de la foi, animée par la charité ! Pendant que les pieux Rois adorent ainsi leur Sauveur, que fait, de son côté, l'Enfant Jésus ? Il s'offre à son divin Père avec un amour sans bornes représenté par l'or de ses visiteurs ; il s'anéantit devant sa majesté sainte avec une religion profonde, dont les actes montent au ciel comme la fumée du plus pur encens. En hommage à la divine justice et en réparation d'honneur, il lui présente d'avance la myrrhe de sa passion et de sa mort

(1) Matth. 2, 11.

(2) Matth. 2, 2.

douloureuse. Unissons-nous à tous ces actes de l'Enfant de Bethléem ; adorons-le lui-même comme le Roi immortel qui doit régner sur nous ; comme le divin Réparateur qui vient affranchir nos âmes du joug honteux du monde, de l'enfer et du péché. O Jésus ! soyez mon Roi, en régnant sur tous mes penchants et en les soumettant à votre volonté. Soyez mon Dieu Rédempteur, en vous emparant de mon esprit, de mon cœur, de mes désirs et de mes affections. Rendez ma vie conforme aux exemples de vertus que vous me donnez dans la crèche.

20 SIGNIFICATION DES DONS DES MAGES PAR RAPPORT A NOUS.

Les présents des Rois Mages embrassent, dans leur signification, toute la perfection évangélique, c'est-à-dire : les devoirs envers Dieu, que figure l'encens de la prière ; les devoirs envers le prochain, résumés dans l'aumône et représentés par l'or ; les devoirs envers nous-mêmes, compris dans la mortification des sens et des penchants, et indiqués par la myrrhe offerte à l'Enfant divin. Ces différents devoirs renferment toutes les vertus qui font les vrais disciples du Verbe incarné. Pour mieux accomplir les premiers, ou nos pratiques pieuses, quoi de plus efficace que de nous unir à l'Enfant de Bethléem, qui de son humble crèche rend au Père éternel les plus parfaits hommages d'adoration, de dépendance, de reconnaissance et d'amour ? — Nous remplirons les seconds, qui regardent le prochain, si nous méditons souvent les preuves de charité que nous donne l'Enfant divin. Il nous manifeste sa tendresse par sa pauvreté, son abaissement, ses souffrances, et nous enseigne ainsi à nous dévouer et à nous immoler nous-mêmes pour nos frères. N'est-ce pas le contraire que vous faites, vous qui blessez si fréquemment la charité fraternelle par des paroles dures et blessantes ? Soyez, à l'avenir, toujours prêt à pardonner, à excuser, à obliger, à prendre part aux peines comme aux joies de vos semblables. — Mais une telle perfection ne s'acquiert pas sans une entière mortification, c'est-à-dire, sans régler nos sens, nos désirs, notre humeur ; sans combattre en nous la

colère, les aversions, l'impatience; sans faire abnégation de nos aises, de nos inclinations; sans nous plier, en un mot, aux volontés, aux caprices mêmes du prochain, pour l'édifier et le porter à la vertu. Voilà comment on peut remplir les trois sortes de devoirs symbolisés par les présents des Mages.

Adorable Sauveur! par l'intercession de votre aimable Mère et des saints Rois, communiquez-moi la force de rendre à Dieu et à mes semblables, au prix même des plus grands sacrifices, tout ce que la piété et la charité réclament si souvent de moi, en public et en particulier. Réveillez ma foi sur les motifs qui me pressent de renoncer à moi-même, dans l'exercice du recueillement, de l'oraison et de la charité, ou dans mes rapports avec Dieu et avec le prochain.

9 JANVIER. — Les présents des Mages.

PRÉPARATION. — « Les rois de Tharse et les Iles lui offriront des présents; les rois de l'Arabie et de Saba lui apporteront des dons.¹ » Ainsi parle le Psalmiste. Considérons 1° Quels actes d'offrande les dons des Mages peuvent nous inspirer. 2° Quelles vertus spéciales ils recommandent à notre attention. Imitons surtout l'obéissance, l'amour et la résignation de l'Enfant Jésus, afin de nous attirer ses plus précieuses faveurs. *Reges Tharsis et insulæ munera offerent.*

1° ACTES D'OFFRANDE EN RAPPORT AVEC LES DONNÉS DES MAGES.

Au jour de l'Epiphanie, sainte Gertrude offrait à Dieu pour myrrhe, les tourments du Rédempteur, en expiation des crimes du monde; pour encens, l'âme de Jésus et toutes ses opérations, en réparation des négligences du genre humain au service de son Créateur; elle remplaçait l'or, en offrant la divinité du Verbe incarné, pour suppléer à l'insuffisance et à l'imper-

(1) Ps. 71, 10.

fection des créatures. Comme elle achevait ces actes d'offrande, elle vit Jésus traverser le ciel et les porter à la très sainte Trinité; preuve évidente que Dieu les avait agréés. — Combien d'iniquités provoquent chaque jour la colère céleste sur toute la surface de la terre! Combien de fautes plus ou moins volontaires n'y ajoutons-nous pas nous-mêmes! Comment apaiser la justice divine, sinon par l'offrande des souffrances et des mérites d'un Dieu? C'est là cette myrrhe choisie, symbole de la mort et de la sépulture de Jésus, que nous apportons à son berceau, afin de rappeler au Père céleste les mérites de l'Agneau divin qui efface les crimes du monde. — Que de lâchetés, dans la recherche du salut, ne voyons-nous pas autour de nous, parmi la plupart des hommes, sans en excepter les chrétiens! Nous-mêmes, n'avons-nous pas à nous reprocher bien des négligences en travaillant à notre perfection? Or, point de plus digne réparation que d'offrir au Père éternel la ferveur de l'âme de Jésus Enfant, qui produit dans la crèche les plus beaux actes de vertu. Cet encens d'agréable odeur sera reçu du ciel avec complaisance; il réparera notre tiédeur et nos infidélités. — Eussions-nous d'ailleurs l'ardeur des Séraphins, nous serons toujours incapables de glorifier Dieu comme il le mérite. A cette fin, recourons encore à l'Enfant Jésus, et offrons l'or de sa divinité pour rendre au Créateur tous les hommages qui lui sont dûs. O Dieu! Père tout-puissant! par la Victime adorable immolée pour nous dès sa naissance! jetez un regard de compassion sur nos misères; pardonnez-nous nos péchés, et l'abus que nous faisons de vos grâces, au détriment de votre gloire et de notre salut. Recevez les dispositions saintes du Cœur de Jésus, et rendez-nous conformes à ce divin Modèle, en nous donnant l'horreur des moindres fautes, le désir de nous sanctifier, et la volonté sincère de vous contenter en tout.

2^o VERTUS SYMBOLISÉES PAR LES DONZ DES MAGES.

Le jour de l'Epiphanie, la même sainte Gertrude demandant au Sauveur ce qu'elle devait lui offrir pour une personne qu'elle aimait, il lui répondit : « Offre-moi ses pieds, ses mains et son

cœur : SES PIEDS, c'est-à-dire les désirs qui l'animent de me dédommager des tourments de ma Passion, en souffrant patiemment; sa résignation me sera agréable comme une myrrhe de choix; SES MAINS, c'est-à-dire ses œuvres intérieures et extérieures, en union avec les miennes, et qui me seront ainsi un suave encens; SON CŒUR ou sa volonté, ce qui signifie l'exercice de l'obéissance, qui me sera plus précieuse que l'or le plus pur. » Ainsi parla Jésus; et que nous apprend-il? 1° A compatir à ses souffrances, et à unir les nôtres aux siennes. Comme la myrrhe sert à ombrager les corps et les préserve de la corruption, ainsi la pensée des douleurs du Verbe incarné, et les peines que nous endurons patiemment, ont pour effets principaux de garder notre âme contre la contagion du siècle, de faire mourir nos mauvais penchants, et de nous lier étroitement au Rédempteur dont la vie fut un martyre continué depuis la crèche jusqu'à la croix. 2° Comme il ne suffit pas de souffrir, et qu'il faut encore agir ou faire de bonnes œuvres, soit intérieures soit extérieures, nous devons sanctifier celles-ci par la pureté de nos intentions. Unissons-nous donc dans toutes nos actions aux dispositions si parfaites de l'Enfant-Dieu. Ce sera l'encens odoriférant qui parfamera toute notre vie. 3° Mais cet encens devient surtout précieux quand il brûle dans l'encensoir d'or d'une volonté soumise et obéissante. L'obéissance dépouille nos intentions de toute recherche de l'amour-propre; elle les élève jusqu'à l'union la plus intime avec le bon plaisir divin, en sorte qu'en agissant pour obéir, on fait ce qu'il y a de plus sage, de plus parfait, de plus méritoire. Aussi l'Enfant Jésus, dès son entrée en ce monde, se propose uniquement d'accomplir toutes les volontés de son Père.¹ Il en fait sa nourriture, il y met son bonheur et son repos.² A son exemple, ne cherchons dans toutes nos actions que le contentement de Dieu. *Quæ placita sunt ei, facio semper.* Voyez où vous en êtes, de ces dispositions saintes, qui unissent si étroitement le cœur de l'homme au cœur de Dieu.

(1) Hebr. 10, 9.

(2) Joan. 4, 34 et 8, 29.

10 JANVIER — Visite à l'Enfant Jésus.

PRÉPARATION. — « Et entrant dans l'habitation, dit l'Evangile, les Mages trouvèrent l'Enfant avec Marie, sa Mère.¹ » Nous devons 1° Visiter l'Enfant Jésus à Bethléem, avec les dispositions des Anges, des Bergers et des Mages. 2° Lui offrir notre cœur tout parfumé d'innocence, de simplicité et d'amour. Voyons en quoi nous manquons à ces vertus, afin de nous en corriger au moyen de la prière et de l'abnégation. *Et intrantes domum, invenerunt Puerum cum Maria, Matre ejus.*

1° DISPOSITIONS REQUISES POUR VISITER L'ENFANT DIEU.

Les premiers visiteurs de l'Enfant divin, signalés par l'Écriture, sont les Anges, les Bergers et les Mages. Que pouvons-nous faire de mieux que de prendre leurs dispositions, en nous rendant à l'étable de Bethléem ? « Lorsque le Père éternel, dit l'Apôtre, introduisit son Fils premier-né sur la terre, il ordonna à ses Anges de venir l'adorer.² » Et ces Esprits célestes de descendre vers la grotte où repose l'Enfant-Dieu. Avec quel étonnement ils contemplent sa pauvreté, sa petitesse, l'état d'abaissement où il s'est réduit, lui qui jouissait dans les cieux de tant de richesses, de gloire et de puissance ! Leur admiration est à son comble, quand ils considèrent en lui la Majesté divine anéantie, la Splendeur éternelle obscurcie, l'Allégresse du paradis, pleurant et vagissant sur un lit de paille comme un enfant délaissé. Qui de nous ne serait attendri de ce touchant spectacle ? — Ravis eux-mêmes, les Anges vont l'annoncer à des Bergers, qui veillent à la garde de leurs troupeaux. Et voici que ces hommes simples accourent ; et que trouvent-ils ? Un Enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche, comme on le leur avait dit. Ils se prosternent, et remplis d'un

(1) Matth, 2, 11.

(2) Hebr. 1, 6.

respectueux amour, ils l'adorent, se confient en lui, le remercient et répandent en sa présence leurs plus pieuses et plus tendres affections. — Plus tard les Mages, à leur tour, deviennent nos modèles dans les dispositions de foi, de soumission, de détachement, dont nous devons nous animer quand nous visitons l'Enfant-Dieu. En présence de la Crèche ou du très saint Sacrement, sommes-nous, comme les Anges, saisis d'admiration à la vue de l'Infini, réduit au néant, et de la Force invincible, vaincue par la charité et enchaînée pour nous dans notre exil? Avons-nous alors, comme les Bergers, des sentiments de respect pour les grandeurs de Jésus, de gratitude pour ses bienfaits, de confiance en sa bonté, et de tendresse envers lui? Dans ces dispositions, offrons-lui, comme les Mages, ce que nous avons de plus précieux : notre intelligence, notre volonté, notre corps, nos sens, et tout ce que nous sommes. Serait-ce trop de nous donner entièrement nous-mêmes, à un Dieu qui n'hésite pas à se donner tout entier à nous? Tels doivent être les effets de nos visites à Jésus!

20 CE QUE JÉSUS DEMANDE DE CEUX QUI LE VISITENT.

Le Dieu de la Crèche et du Tabernacle crie sans cesse à chacun de nous, quand nous le visitons : « Mon fils, donne-moi ton cœur;¹ c'est-à-dire ta volonté, tes affections, tes désirs, l'arbre et les fruits. » Pour obéir à cette injonction, purifions notre intérieur de toute squillure, de toute attache mondaine et sensuelle, afin de l'embaumer des parfums de l'innocence, si agréables à l'Enfant-Dieu. « Celui qui garde la pureté du cœur, dit l'Esprit-Saint, aura le Roi du ciel pour ami.² » Lis lui-même, l'Enfant divin se plaît parmi les lis. *Pascitur inter lilia.*³ Notre cœur ne peut donc lui être dignement offert, que purifié de tout ce qui blesse tant soit peu la candeur. — Il aime encore tendrement, dit l'Esprit-Saint, les âmes simples qui vont droit à lui, sans détour, sans déguise-

(1) Prov. 23, 26.

(2) Prov. 22, 15.

(3) Cant. 2, 16.

ment.¹ Avec quelle complaisance il considère un cœur qui ne se cherche en rien, vit sans prétention, et désire ardemment la gloire de son Bien-Aimé ! Oh ! qu'un tel cœur fait ses délices ! Travaillons à pouvoir nous glorifier saintement avec l'Apôtre, de nous être conduits en ce monde, non selon les règles de la sagesse charnelle et de la prudence mondaine, mais en toute simplicité de cœur et dans la sincérité de Dieu.² — Que pouvons-nous ajouter encore ? « L'amour, nous répond Jésus ; car j'aime tous ceux dont je suis aimé.³ » L'amour divin doit donc achever de disposer nos cœurs à être offerts au Verbe incarné. Or, nous acquérons cet amour, en méditant les ineffables perfections du ravissant Enfant de Bethléem ; en contemplant les prodiges de charité qu'il opère en notre faveur, et en lui demandant souvent de nous embraser lui-même des flammes de sa charité. Formons-en des actes, afin de nous enrichir de cet or mystique, avant de nous offrir à l'Enfant-Dieu.

O Jésus ! je voudrais vous aimer comme les Anges et les Saints vous aiment dans le ciel ; accordez-moi la grâce de vous obéir en tout, sans intérêt, sans consolation, sans récompense. O Marie, la plus aimante de toutes les créatures ! attirez-moi par les attrails de votre aimable Fils.

PRATIQUE. — Cessez de vous occuper de bagatelles, de rêveries inutiles ; combattez en vous la dissipation des sens, les écarts de l'imagination, les attachements du cœur ; pensez à Jésus, priez-le sans relâche ; et vous obtiendrez le bonheur de l'aimer.

11 JANVIER. — Le baptême de Jésus.

PRÉPARATION. — Dans le mystère de l'Épiphanie, l'Eglise ne célèbre pas seulement l'adoration des Mages, mais encore le baptême du Sauveur. Considérons donc 1° Ce baptême en lui-même. 2° Les leçons qu'il nous donne. Renouvelons à cette

(1) I Par. 19, 27 et Prov. 2, 7. (2) II Cor. 1, 12. (3) Prov. 8, 17.

occasion notre ferveur, en renonçant au péché, à tout ce qui y conduit, et en nous consacrant sans réserve au service de Jésus. *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum et sequatur me.*¹

1^o BAPTÊME DE JÉSUS-CHRIST.

En voulant être baptisé par saint Jean-Baptiste, sur les bords du Jourdain, le Sauveur sanctifie l'eau, destinée à être la matière de notre baptême ; il nous donne de plus l'exemple de l'humilité et de la pénitence. On vit alors ce qu'on n'avait jamais vu, le Fils unique de Dieu aux pieds de sa créature. « C'est moi, lui dit Jean, qui dois être baptisé par vous : je ne donne qu'un baptême d'eau, et vous baptisez dans le Saint-Esprit. — Laissez-moi faire, répond le Sauveur, je dois ainsi accomplir toute justice,² » c'est-à-dire pratiquer toute vertu, jusqu'à m'abaisser au rang des pécheurs. O humilité d'un Dieu !... Jean obéit, et confère à l'innocence même le baptême de la pénitence. Alors les cieux s'ouvrent ; le Saint-Esprit apparaît sous la forme d'une colombe, se reposant sur l'Homme-Dieu, et l'on entend une voix du ciel qui nous dit : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis mes complaisances. » O mystère ineffable ! Ici se révèle à nous l'adorable Trinité : le Père qui parle, le Fils qui est baptisé, et l'Esprit-Saint se montrant à nous sous l'apparence d'une colombe. Le Père déclare qu'il met ses complaisances en son Fils. Pourrions-nous placer les nôtres ailleurs qu'en Jésus ? Il est l'image substantielle du Père, le miroir sans tache de la divinité, et il réunit dans sa personne toutes les perfections du ciel et de la terre. Qui donc mieux que lui mérite nos affections ? Trouverez-vous un roi, un prince, un père, un frère, un ami qui l'égale en amabilité, et soit aussi digne de votre amour ? Quoi ! il ravit les Anges, les Saints, et le Père céleste lui-même, et il ne saurait vous gagner, vous ravir ? Oh ! qu'il est avare et étroit, le cœur qui refuse de se donner à Jésus !... En reposant comme une colombe sur sa tête sacrée, que nous indique

(1) Luc. 9, 23.

(2) Matth. 3, 15.

l'Esprit-Saint, sinon la mansuétude qui caractérise notre aimable Rédempteur ? Ce n'est point un monarque, un conquérant, un juge ; c'est un Sauveur ; c'est celui qui nous dira bientôt : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Apprenez de moi à supporter les défauts du prochain, son humeur, sa rudesse, ses impatiences, ses caprices ; à lui pardonner ses torts, comme je vous pardonne si souvent les offenses que vous me faites. Ainsi nous parle Jésus. Sommes-nous dociles à sa voix ? Travaillons-nous efficacement à devenir comme lui, doux et humbles, dans nos sentiments, nos discours, notre conduite ? Examinons-nous. *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.*

2^e LEÇONS QUE NOUS DONNE LE BAPTÊME DE JÉSUS.

Qui ne serait touché de ce combat d'humilité, qui s'élève sur le bord du Jourdain, entre le Sauveur des hommes et son précurseur saint Jean ? Jésus se mêle à la foule des publicains, qui viennent demander le pardon de leurs crimes. Jean-Baptiste s'étonne de voir son divin Maître parmi les pécheurs ; mais son étonnement redouble, quand il l'entend lui demander le baptême des pénitents. « Quoi ! s'écrie-t-il, moi vous baptiser ? moi qui ne suis pas digne de dénouer les cordons de vos souliers ! Oh ! non, Seigneur, je ne le ferai jamais ; je recevrai plutôt moi-même le baptême, de vos mains sacrées. » Admirez l'humilité du disciple ; mais combien plus admirable est celle du Maître ! elle force Jean-Baptiste à baptiser le Fils unique de Dieu, comme le dernier des mortels. Que ne voyons-nous souvent, parmi les hommes, ces luttes d'une humilité sincère ! Mais, hélas ! on lutte pour l'emporter, pour se distinguer des autres, pour leur être préféré en tout. On discute avec prétention, avec entêtement, et pourquoi ? parce qu'on veut par orgueil triompher de son adversaire, souvent même aux dépens de la vérité. — Le Rédempteur, pureté infinie, semble vouloir encore être purifié dans les eaux du Jourdain. Ce mystère nous apprend à ne jamais nous lasser de purifier notre cœur par le repentir, et de combattre en nous tous les

germes du péché, en réprimant nos passions. Peut-être nous nous croyons purs, parce que nous ne remarquons pas de fautes notables dans notre conduite. Mais la sainteté divine n'en juge-t-elle pas autrement? Ne voit-elle pas dans notre âme des intentions terrestres, des recherches de nous-mêmes, des retours d'amour-propre, des sentiments peu nobles et peu conformes à la perfection? Et cette inconstance de caractère qui nous porte, tantôt à la tristesse, à l'impatience, au découragement, tantôt à la dissipation, à la mollesse et à la présomption, cette inconstance, toujours renaissante, n'est-elle pas en nous la source de mille souillures plus ou moins profondes qui réclament nos regrets et nos larmes? Purifions-nous donc souvent dans le sacrement de pénitence, ou bien formons de cœur des actes d'amour et de contrition.

O mon aimable Jésus! je suis sensiblement affligé de vous avoir tant de fois offensé, malgré les promesses si formelles de mon baptême. Par l'intercession de votre très sainte Mère, accordez-moi l'esprit d'humilité, de componction, et la persévérance dans votre saint amour.

12 JANVIER. — Le baptême nous unit à Jésus.

PRÉPARATION. — « Vous qui avez été baptisés dans le Christ, dit l'Apôtre, vous êtes revêtus de Jésus-Christ. » 1° L'union que nous contractons avec le Sauveur dans le baptême, nous revêt de lui comme d'un vêtement. 2° Elle nous oblige à imiter ses vertus. Examinons si ce sont là nos désirs les plus intimes, de ressembler à l'Homme-Dieu par l'humilité, l'abnégation, la patience, la douceur, la charité. *Quicumque enim in Christo baptizati estis, Christum induistis.*

1° LE BAPTÊME NOUS REVÊT DE JÉSUS.

Le péché nous avait enlevé le vêtement de la grâce ainsi que les vertus et les dons surnaturels qui en faisaient l'ornement.

(1) Gal. 3, 27.

Mais par le baptême cette grâce nous a été restituée, et avec elle la vie, les idées, les inclinations du Sauveur en nous. Voilà pourquoi l'Apôtre a pu dire : « Vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous êtes revêtus de Jésus-Christ. » Ces paroles nous apprennent qu'en vertu des mérites du Rédempteur, le baptême nous a inoculé l'horreur du mal et l'amour du bien ; qu'il nous a dotés de foi, d'espérance, de charité, des autres vertus surnaturelles qui nous unissent et nous rendent semblables à Jésus-Christ. Les dons de l'Esprit-Saint dont le Sauveur possède la plénitude, nous ont été conférés ; le sacrement de la régénération nous fait même participer à la nature divine de l'Homme-Dieu. O mystère ineffable ! « Comme la goutte d'eau mêlée au vin se perd en ce dernier, en prend la saveur et la couleur, dit saint Cyprien ; comme le fer embrasé quitte sa première forme et s'assimile au feu ; comme l'air resplendissant des rayons du soleil, en est tout pénétré, et nous les transmet avec un éclat semblable à celui de l'astre du jour ; ainsi les âmes unies à Jésus par la grâce du baptême, sont revêtues de lui, vivifiées par lui, et rendues en quelque sorte d'autres lui-même. » O sublimité ! la créature revêtue de son Créateur, l'ignorance éclairée par la Sagesse incréée, la faiblesse et le néant, participant à la puissance et à l'être infinis du Verbe ! Oh ! que tant de grandeur et de privilèges nous obligent à aimer Jésus !... Lui êtes-vous toujours uni par la grâce ? ne le contristez-vous jamais par vos fautes, vos négligences, votre tiédeur, vos infidélités ? Aimez-vous, comme lui, à vous humilier, à vous mettre à la dernière place, à rechercher même les humiliations ? La dissipation ne vous empêche-t-elle pas souvent de répondre aux désirs de son Cœur sacré et n'agissez-vous pas d'ordinaire par goût, par plaisir, par passion, au lieu d'obéir uniquement à la voix de l'Homme-Dieu ? Rappelez-vous qu'étant, par le baptême, revêtu de Jésus, vous devez vivre en tout par son esprit, c'est-à-dire, selon les maximes de la foi, les attraites de la grâce et les lois de la vraie sainteté. *Quicumque enim baptizati estis, Christum induistis.*

2^o LE BAPTÊME NOUS OBLIGE A IMITER JÉSUS.

« Chrétien ! s'écrie saint Ambroise, reconnais ta grandeur. Le Christianisme, c'est l'imitation de la nature divine. En qualité de chrétien, tu dois imiter le Christ ; ta vie doit correspondre à ton nom. » Mais est-il possible à notre nature humaine, de retracer des vertus divines ? Oui ; car Jésus, en s'abaissant jusqu'à nous, a mis ses perfections à notre portée. En s'humiliant comme le dernier des mortels, il nous a rendu facile à nous, vers de terre, de nous humilier avec lui. Ce roi éternel et tout-puissant s'est assujéti à ses propres créatures ; serait-il, après cela, difficile à notre néant, de se soumettre à lui, dans la personne de ceux qui nous le représentent ici-bas ? Il a prié, travaillé, souffert ; il s'est mortifié pour notre amour ; comment hésiterions-nous à marcher sur ses traces ? Il n'est pas de ces maîtres qui disent et ne font pas : ce qu'il enseigne, il l'a pratiqué le premier. Ses actions, aussi bien que ses paroles, nous ont appris le renoncement au monde et à nous-mêmes, la charité la plus parfaite envers Dieu et envers le prochain. « Représentez-vous donc, écrit saint Bonaventure, la conduite et l'ensemble de la vie de Notre-Seigneur, soit que vous marchiez, soit que vous preniez vos repas, que vous parliez ou que vous gardiez le silence ; en un mot, seul ou en compagnie, jetez toujours les yeux sur Jésus, comme sur votre Modèle. Ces regards fréquents sur votre Sauveur enflammeront votre amour, animeront votre confiance, attireront sur vous la grâce et vous rendront parfait en toutes sortes de vertus. Que ce soit là votre industriel que ce soit là votre oraison, votre attrait, d'avoir toujours dans votre esprit la pensée de quelques-uns des mystères de Jésus, pour vous exciter à l'aimer et à l'imiter. » Dites-vous souvent à vous-même : « Puisque, par le Baptême, je suis de la race divine, que Jésus vit en moi et que je vis en lui ; qu'il est devenu l'âme de mon âme, l'esprit de mon esprit, le cœur de mon cœur, je veux travailler à me rendre comme lui, doux, patient, chaste, pieux, charitable, entièrement dévoué à la gloire du Père céleste et au bien de mes frères. »

PRATIQUE. — Renouvelez souvent les vœux de votre Baptême, et, si vous êtes religieux, les vœux de votre Profession, avec la résolution de les observer fidèlement.

13 JANVIER. — Les Mages à Bethléem et leur retour.

PRÉPARATION. — « C'est un doux paradis, dit l'Imitation, de se trouver avec Jésus.¹ » Méditons donc 1^o Le séjour que firent les Mages à Bethléem. 2^o Leur retour dans leur pays. Proposons-nous de visiter souvent Jésus au très saint Sacrement, afin de lui tenir compagnie et de nous affermir dans son amour, au moyen de la prière. *Per aliam viam reversi sunt in regionem suam.*²

1^o SÉJOUR DES MAGES A BETHLÉEM.

Combien ne furent pas heureux les jours que passèrent les Mages à Bethléem, auprès de l'Enfant-Dieu ! Sous l'influence de ce divin Soleil de justice ou de sainteté, leur foi fut singulièrement vivifiée, fortifiée, et leur ferveur ne faisait que s'accroître pendant leurs heures de visite à l'aimable Enfant. Que de vives lumières, d'ineffables consolations ne reçurent-ils pas alors ! Ils ne cessaient de remercier Jésus de les avoir appelés, de préférence à tous les gentils, à venir le connaître, l'adorer, l'aimer, se consacrer à lui. Combien de fois ils réitérèrent l'offrande de leur cœur, de leur volonté, de leurs biens, de leur personne, pour témoigner au Sauveur leur entier dévouement ! Marie et Joseph, par leurs saints entretiens, contribuaient à augmenter leurs sentiments de respect, de confiance et d'amour. Dirigés par leurs paroles, et par l'inspiration de l'Esprit-Saint, ces bons Rois adressaient à Jésus de ferventes prières ; ils lui promettaient de renoncer à tout ce qui pourrait lui déplaire, et de pratiquer les vertus, dont l'or, l'encens et la myrrhe sont les

(1) L. 2, c. 8.

(2) Matth. 2, 12.

symboles. Avons-nous de telles dispositions, lorsque nous visitons Jésus dans le très saint Sacrement? De là, il nous invite à nous approcher de lui et à lui rendre nos hommages. Sommes-nous attentifs à le visiter pour l'adorer, le remercier, le prier, nous consacrer à son service? Ce n'est pas qu'il mendie nos adorations, nos louanges, notre dévouement; mais il sait que son règne en nous fera notre bonheur; car par là nous goûterons la paix que donnent le calme des passions, la répression des défauts, l'abnégation du jugement et de la volonté propres, et l'exercice de toutes les vertus. Voyez où vous en êtes de cette docilité et fidélité à la grâce, qui vous presse de ne penser, de ne désirer, de n'agir que par le mouvement de Jésus. N'est-ce pas souvent la nature, le caprice ou l'humeur, une activité fébrile, qui vous poussent à l'accomplissement de vos devoirs? Réprimez cette tendance, toujours nuisible à la vie intérieure, à l'union intime que vous devriez avoir avec votre Sauveur et votre Dieu.

2^o RETOUR DES MAGES DANS LEUR PAYS.

Quel progrès ne firent pas les saints Rois dans la perfection, pendant le peu de temps qu'ils passèrent à Bethléem! Comme les Apôtres sortant du Cénacle après dix jours de retraite, ils étaient remplis de l'Esprit de Dieu, pénétrés de joie, et d'un saint désir de faire connaître partout les merveilles qu'ils avaient vues, les vérités qu'ils avaient comprises, les mystères qui leur avaient été révélés. Enfin ils se décident, bien à regret, à quitter ces lieux bénis où ils avaient reçu tant de grâces. Qui pourrait dire combien furent touchants leurs adieux; avec quelle tendresse ils baisèrent les pieds de l'Enfant divin, et avec quelle docilité ils écoutèrent les derniers avis de Marie et de Joseph, qui les confirmèrent dans la foi et les remplirent de la résolution d'y persévérer jusqu'à la mort? Ils quittent Bethléem, mais avec peine; ils retournent dans leur pays par un autre chemin, et nous enseignent ainsi à ne jamais visiter Jésus dans nos tabernacles sans en devenir meilleurs. Arrivés dans leurs foyers, ils n'ont rien plus à cœur que de publier la naissance du Messie promis, et de gagner des disciples à Jésus. Leur

conduite confirme leurs paroles. Leurs parents, leurs amis sont ravis d'admiration de les voir si humbles, si patients, si recueillis, si assidus à la prière, si pleins de ferveur pour propager la vraie croyance au Messie. Voilà ce que devrait aussi opérer en nous le contact fréquent de notre âme avec Jésus. Nous trouvons, en effet, dans nos églises, ce que les Mages ont rencontré à Bethléem : des avis salutaires, de la bouche des prêtres, au confessionnal et en chaire ; de doux entretiens avec Marie et Joseph, dans leurs images ; des grâces sans nombre de la part du Sauveur présent sur l'autel ou dans nos tabernacles. Plus heureux que les Mages, ne pouvons-nous pas souvent le posséder dans nos cœurs par la sainte Communion ? et alors que de lumières, de faveurs précieuses ne nous accorde-t-il pas ! Etes-vous fidèle à correspondre à ces grâces ? Quand vous revenez de l'église, s'aperçoit-on, à votre air modeste et recueilli, que vous avez visité Jésus, assisté au divin sacrifice et participé au céleste banquet ? Votre humeur chagrine, votre impatience habituelle, ne contrastent-elles pas avec la douceur ineffable de l'innocent Agneau qui est venu vous visiter, et à qui peut-être vous aviez promis de pratiquer la patience et la mansuétude ? Profitez mieux désormais de la dévotion à l'adorable Eucharistie ; Jésus ne l'a instituée que pour vous rendre chaque jour meilleur.

Per aliam viam reversi sunt in regionem suam.

DEUXIÈME DIMANCHE APRÈS L'ÉPIPHANIE. — Le Nom de Jésus.

PRÉPARATION. — Le Nom de Jésus, qui nous est venu du ciel, est de tous les noms 1° Le plus secourable. 2° Le plus aimable. Il nous rappelle les perfections, les bienfaits et les souffrances de notre Sauveur. Invoquons-le donc, avec celui de Marie, non seulement tous les jours, mais pour ainsi dire à chaque instant, puisque nous en recevrons, selon Thomas A-Kempis, une protection puissante. *Hæc sancta oratio, Jesus et Maria, fortis ad protegendum.*

10 COMBIEN EST SECOURABLE LE NOM DE JÉSUS.

En quel triste état était le monde avant la venue du Sauveur ! Les hommes ignoraient leurs devoirs, leurs destinées futures, ils ne connaissaient pas Dieu ; à l'exception des Juifs, tous les peuples étaient plongés dans les abominations de l'idolâtrie ; les neuf dixièmes de l'humanité gémissaient dans l'esclavage ; et combien peu d'âmes se sauvaient ! Comment se sont dissipées ces affreuses ténèbres ? Comment le monde est-il devenu chrétien ? Comment fut inauguré le règne de la chasteté, de la charité, de la piété ? Par la prédication du Nom de Jésus. Les Apôtres ne savaient prêcher que Jésus, et Jésus crucifié.¹ — Or, ce qu'il a été pour l'univers, le Nom de Jésus l'est pour chacun de nous en particulier. Souvent notre âme se remplit de ténèbres vomies par l'enfer ; Satan y allume l'incendie de violentes passions ; il fait briller à nos yeux l'appât des biens et des jouissances terrestres ; comme autrefois à Jésus, il nous dit : « Je te donnerai toutes ces choses, si tu veux m'adorer.² » Semblable à un lion, il rôde en rugissant autour de nous, et cherche à nous dévorer. Comment échapper à ses embûches ? Par l'invocation du Nom de l'Homme-Dieu : « Quiconque invoquera le Nom du Seigneur, dit Isaïe, sera sauvé ;³ » et saint Pierre : « Il n'est point d'autre nom qui puisse assurer notre salut.⁴ » — Mais l'enfer nous laissât-il en repos, les faiblesses de notre cœur ne suffiraient-elles pas à nous précipiter dans tous les désordres ? Heureusement que le Nom de Jésus est un aliment qui nous fortifie ! En nous rappelant les humiliations du Sauveur, il nous donne la force d'humilier notre esprit, de fuir l'honneur mondain, de supporter les mépris. En réveillant en nous le souvenir des privations de Jésus-Enfant, et des souffrances de Jésus crucifié, il nous encourage à imiter son détachement et sa patience. « Rien, comme ce Nom, dit saint Bernard, ne réprime la fougue de la

(1) I Cor. 1, 23.

(2) Matth. 4, 9.

(3) Rom. 10, 13.

(4) Act. 4, 12.

colère, l'enflure de l'orgueil ; rien ne panse mieux les blessures de la jalousie ; rien n'arrête plus sûrement les excès de la luxure. » Prenons donc la résolution de l'invoquer, lorsque Satan nous pousse au péché, que le respect humain nous éloigne de la ferveur, de la piété, et que nos inclinations nous engagent dans la voie du relâchement, voie qui mène à la perdition. *Quicumque invocaverit nomen Domini, salvus erit.*

2^o COMBIEN EST AIMABLE LE NOM DE JÉSUS.

Quoi de plus capable de nous embraser d'amour que le Nom de Jésus ? « Quand je le prononce, dit saint Bernard, je me figure un homme doux, affable, compatissant, rempli de toutes les vertus ; je pense en même temps qu'il est Dieu, et qu'il en a tous les attributs ; qu'il est la Puissance même, l'éternelle Sagesse, l'Amour en personne, descendu jusqu'à moi pour me guérir et me sanctifier. » Mais qui pourrait se défendre d'aimer un tel ami, s'il y pensait souvent, et surtout s'il pensait aux biens immenses dont il nous a comblés ? — Quels bienfaits que l'incarnation du Verbe, sa médiation pour nous auprès de la divine justice, l'offrande qu'il a faite de son sang en notre faveur, et le perpétuel renouvellement de toutes ces merveilles par les sacrements de l'Eglise ! N'est-ce pas lui qui, après nous avoir délivrés, préservés de l'enfer, nous a ouvert le ciel ? Peut-on prononcer son Nom sans se rappeler ces consolants mystères, et sans aimer en conséquence Celui qui en est l'auteur ? O mon Dieu ! qu'avec raison l'Apôtre élu pour porter votre Nom aux gentils, s'écriait dans le transport de sa reconnaissance : « Anathème à quiconque n'aime pas le Seigneur Jésus ! » — Mais ce qui doit surtout nous porter à l'aimer, ce qui doit, selon saint François de Sales, presser nos cœurs, et, comme un doux et violent pressoir, en exprimer de l'amour, c'est la pensée des ignominies et des douleurs endurées pour nous par cet adorable Libérateur que nous appelons Jésus. Et quoi de plus capable de nous faire mourir à nos penchants, à notre volonté propre, et de nous forcer doucement à servir notre Dieu ? « Jésus est mort, dit l'Apôtre, afin que ceux qui vivent

ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui est mort dans l'intérêt de leur salut.¹ » Examinez si vous ne cherchez que Jésus, dans vos pensées, vos intentions, vos affections, votre conduite ; sacrifiez-lui tout ce qui déplaît en vous à sa bonté infinie, surtout le défaut qu'on vous reproche le plus.

O mon aimable Rédempteur ! vous m'avez comblé de biens sans nombre ; vous vous êtes immolé sur le Calvaire pour sauver mon âme ; comment vous oublierai-je jamais ? O Vierge sainte, Marie, ma Mère ! rappelez-moi souvent le doux Nom de Jésus, et ce qu'il signifie.

PRATIQUE. — Pensez fréquemment à ces mots de saint Bernard : « Le Nom de Jésus est une LUMIÈRE pour ceux qui l'entendent prêcher, une NOURRITURE pour ceux qui le méditent, et un REMÈDE pour ceux qui l'invoquent. »

14 JANVIER. — Saint Hilaire, Docteur de l'Eglise.

PRÉPARATION. — « Le zèle de votre maison me dévore, » disait à Dieu le Prophète-Roi.⁴ On peut appliquer ces paroles à notre Saint. 1^o Il fut animé de la foi la plus simple et la plus vive. 2^o Il la défendit avec un courage invincible. Est-ce la foi, la grâce, ou bien la nature qui vous guide en toutes vos actions ? Rentrez souvent en vous-même, pour examiner les motifs qui vous font agir. *Justus autem meus ex fide vivit.*²

1^o FOI VIVE ET SIMPLE DE SAINT HILAIRE.

« La foi seule, disait ce saint Docteur, a la gloire d'élever l'homme où sa raison ne pourrait atteindre. Pour embrasser l'action d'un Dieu éternel et infini, il faudrait une intelligence illimitée. Or, l'esprit humain a des bornes. Il faut donc que la science se soumette à la foi ; et les chrétiens qui croient sont plus sages que les philosophes incrédules les plus renommés. »

(1) Ps. 68, 10.

(2) Hebr. 10, 38.

Pénétré de cette doctrine, le saint Docteur adhérait aux vérités révélées, avec une force et une constance, qui ne se démentirent jamais. Vous me demandez, dit-il, comment il a pu se faire que Jésus ressuscité soit entré dans le Cénacle, les portes fermées. Votre raison révoltée me pose mille objections. Pour moi, je me contente de vous répondre : « Je suis un ignorant ; je crois les choses telles que Dieu les a dites. Tout ce que je puis constater, c'est qu'il les a dites ; ne me demandez pas l'explication des faits. L'Evangile m'assure que Jésus, ayant un corps, est entré dans une chambre sans en ouvrir les portes. Je le crois. Comment s'y est-il pris ? C'est son affaire, et non la mienne. S'il y a des mystères dans la création, pourquoi n'y en aurait-il pas dans la religion ? Prétendez-vous que Dieu ne fasse jamais rien que vous ne puissiez comprendre ? » Telle était la foi simple et vive de ce grand Docteur ! « Si vous ne devenez semblables à des enfants, disait le divin Maître, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » « Un enfant, ajoute saint Hilaire, ne connaît point la prétention ; il écoute avec docilité, et croit aisément les vérités qu'on lui enseigne. Revenez donc à cette droiture de l'enfance. » Ayez horreur de l'artifice et de la dissimulation ; fuyez les vices du monde, son esprit critique, moqueur, dissipé, qui aime la vanité et le mensonge. Croyez sans restriction tous les mystères révélés, et faites-en la règle de votre conduite. Quoi de plus opposé à la foi vive des Saints, que la lâcheté, la négligence, la routine, le manque de sérieux que vous apportez dans vos pratiques pieuses ? Vous méditez les vérités les plus frappantes, sans prendre le temps d'en être touché, pénétré, convaincu. Faites-le désormais avec recueillement, attention, réflexion, afin d'en retirer plus de fruit. *Iustus autem meus ex fide vivit.*

20 ZÈLE DE SAINT HILAIRE.

Ce saint Docteur réunissait dans sa personne toutes les qualités qui font les grands évêques. A un naturel doux et paisible,

(1) Math. 18, 3.

il joignait une vigueur, un zèle et une fermeté apostoliques que rien ne pouvait abattre. Il aurait pu demeurer à l'écart et en repos dans son église de Poitiers, sans s'occuper des disputes des orientaux ; mais la charité dont il brûlait pour l'Eglise et pour Dieu, lui fit prendre la défense de la foi, au péril même de sa vie. Exilé par l'empereur Constance, que n'écrivit-il pas contre les Ariens, qui niaient la divinité de Jésus-Christ ! « Que mon exil dure toujours, disait-il, pourvu que la vérité soit prêchée ! » Il composa plusieurs traités où l'on voit éclater l'ardeur de son zèle, et la vivacité de sa foi aux mystères d'un Dieu en trois personnes, de l'incarnation du Verbe, de la suprématie et de l'infailibilité de Pierre et de ses successeurs. L'hérésie n'osa jamais lutter de front avec lui ; elle employa la ruse et la violence, mais elle ne sut point le vaincre, ni l'intimider. Quel bel éloge saint Augustin et saint Jérôme ne font-ils point de ce glorieux défenseur de la religion ! ils l'appellent « l'illustre Docteur des églises, un orateur très éloquent, et la trompette des latins contre les sectateurs d'Arius. » Ce grand homme mourut dans sa ville épiscopale. Une lumière éblouissante enveloppa son lit de mort, comme pour attester qu'il avait été le phare de son siècle. D'insignes miracles, opérés à son tombeau, vinrent confirmer les doctrines qu'il n'avait cessé d'enseigner. Telle est la force du zèle, vivifié par la foi et par la charité ! il porte des fruits si durables, qu'ils demeurent au delà de la tombe. Avez-vous le zèle de votre perfection et du salut de vos frères ? Ce zèle naît-il en vous d'une foi vive sur le prix de l'âme, et surtout d'un ardent amour envers Jésus-Christ ? Voyez quels motifs vous guident en toutes vos actions : est-ce l'activité naturelle ou la crainte de vous gêner ? est-ce le désir de plaire aux hommes, ou celui de contenter Dieu ? est-ce votre intérêt, votre satisfaction, ou la gloire de Jésus et l'utilité du prochain ? Sondez là-dessus vos dispositions, et proposez-vous d'agir toujours désormais par des principes de foi, surtout dans l'exercice de l'obéissance, de la patience et de la charité. *Justus aulem meus ex fide vivit.*

15 JANVIER. — Les enseignements de la crèche.

PRÉPARATION. — « Celui qui me suit, nous dit l'Enfant divin, ne marche point dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie.¹ » Considérons par la foi : 1^o Le mystère de la crèche. 2^o Les leçons salutaires qu'il nous donne. Proposons-nous de nous exercer, sur le modèle de l'Enfant-Dieu, à l'humble obéissance et à la pratique du parfait détachement. *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris.*

1^o LE MYSTÈRE DE LA CRÈCHE.

Comme le mystère de la croix était une folie aux yeux des gentils, celui de la crèche l'est encore aux yeux des partisans du monde. « Qui pourrait comprendre, disent-ils, comment un Dieu, la Sagesse incréée, a choisi librement une étable pour palais, une crèche pour berceau, et pour compagnes inséparables, l'humiliation, la souffrance, la pauvreté, de préférence à l'opulence des rois dont il aurait pu disposer à son gré ? Ce mystère ne surpasse-t-il pas les lumières de notre raison ? » Et en effet la foi seule peut nous l'expliquer. En prenant ici-bas la forme d'un enfant, enseigne-t-elle, le Verbe de Dieu veut porter un coup mortel au superbe ennemi du genre humain, et nous guérir nous-mêmes de l'enflure de l'orgueil. Or, ce n'est guère s'humilier que d'obéir à l'autorité divine revêtue de gloire et de majesté ; mais quel coup pour l'ambition, de devoir s'assujettir à cette même autorité, cachée sous les dehors d'un enfant ! et quel enfant, grand Dieu ! un enfant chassé de toutes les hôtelleries de Bethléem, et réduit à naître dans une étable d'animaux ! Là il manque de tout ; il n'a ni feu, ni lit, ni nourriture, ni les langes nécessaires. Il est le plus pauvre de tous les indigents. Et c'est sous la puissance de cet enfant, en apparence si faible,

(1) Joan. 8, 12.

que l'orgueil de Satan doit plier, et que nous devons nous-mêmes nous incliner ! et jusqu'où ? jusqu'au sacrifice de nos idées, de nos inclinations ; jusqu'à aimer et rechercher, comme ont fait les saints, ce que notre nature abhorre, la pauvreté, la souffrance et l'abjection ! O sagesse incompréhensible de notre Dieu ! Quel moyen plus capable de briser à la fois, et l'audace de l'enfer, et l'endurcissement de notre orgueil ? Si toutes les intelligences célestes s'étaient épuisées dans la recherche d'un tel remède à notre désir de nous élever, jamais elles ne l'eussent trouvé. Motif de plus pour nous de l'appliquer à notre âme, en nous proposant de supporter patiemment ce qui humilie notre esprit, fait souffrir notre cœur, contrarie notre amour-propre, et nous met au dernier rang dans l'estime d'autrui. Avons-nous soin de nous assujettir au bon plaisir de Dieu dans l'accomplissement de tous nos devoirs ? Aimons-nous les peines, les confusions, les difficultés, les contrariétés de chaque jour, afin de ressembler à l'adorable Modèle offert à notre imitation dans la crèche ? *Qui sequitur me, non ambulat in tenebris.*

2^e LEÇONS QUE NOUS RECEVONS A LA CRÈCHE.

« Je suis la voie, la vérité et la vie, » nous dit l'Enfant divin.¹ « J'instruis sans bruit de paroles, et je donne en un instant plus de science, que personne n'en peut acquérir en plusieurs années. » Puisqu'il en est ainsi, approchons-nous humblement de la crèche, et disons au saint Enfant, avec le prophète Samuel : « Parlez, Seigneur ; car votre serviteur écoute.² » Il nous répondra : « Si vous ne vous convertissez et ne devenez petits comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux.³ Quiconque ne meurt pas à l'orgueil, au point de se soumettre à l'Eglise et à tout ce qu'elle exige pour le salut, sera exclu de la béatitude céleste. Car la porte du ciel est basse et étroite : il faut être petit et humble pour y entrer. De même, si vous ne changez vos idées mondaines, et ne cessez de chercher avec passion les biens périssables, la vie

(1) Joan. 14, 6.

(2) I Reg. 3, 10

— (3) Matth. 18, 3.

molle et sensuelle, vous ne comprendrez jamais les mystères de la grâce ; bien moins encore saurez-vous les réduire en pratique. Au lieu de vous contenter du nécessaire, vous ambitionnerez le superflu, et vous tomberez dans les filets de Satan, dans une multitude de désirs inutiles et nuisibles, et de là dans la perdition.¹ Apprenez donc à mépriser ce qui passe, à prendre en dégoût les vains plaisirs, à souffrir toutes les peines avec résignation, et à placer en moi seul vos espérances et votre amour. Ainsi nous parle l'Enfant de Bethléem. Que chacun de nous sonde ici son cœur, et examine combien souvent s'élèvent en lui des désirs d'estime et de vaine gloire ; combien de craintes de l'abjection, de la confusion et du mépris ; combien de sentiments d'envie en voyant le prochain plus aimé, plus recherché ! Et par rapport au détachement des plaisirs et des biens sensibles, que n'avez-vous pas peut-être à vous reprocher ? combien de dissipation, de sensualité, de paresse, d'amour des aises et du bien-être, en tout ce que vous faites ! Ne dirait-on pas que votre unique occupation soit de soigner votre santé, de fuir ce qui vous gêne, et de jouir de la vie présente, comme ceux qui oublient l'éternité ?

O Jésus, aimable Enfant ! parlez à mon cœur, et donnez-moi la force de me conformer à votre doctrine et à vos exemples. Par l'intercession de Marie, accordez-moi l'esprit d'humilité, de détachement, et de mortification, comme l'ont possédé les saints, vos serviteurs fidèles.

16 JANVIER. — **Fruits de la naissance du Sauveur.**

PRÉPARATION. — Salomon disait de la Sagesse incréée : « Tous les biens me sont venus avec elle.² » Considérons 1° Les trésors spirituels que la Sagesse incarnée nous a procurés. 2° Comment nous pourrions répondre à tant de bienfaits. Soyons attentifs à faire fructifier les grâces de chaque jour ;

(1) I Tim. 6, 9.

(2) Sap. 7, 11.

car on demandera beaucoup à qui aura beaucoup reçu. *Cum enim augentur dona, rationes etiam crescunt donorum.*¹

1^o BIENS QUE NOUS PROCURE L'ENFANT JÉSUS.

Le premier don que nous apporte en naissant le Verbe incarné, est celui de la foi. Qui jamais nous en fera comprendre le prix ? N'est-ce pas en effet la foi qui nous révèle les mystères de l'autre vie ? Etant comme un rayon de la sagesse de Dieu, elle illumine notre entendement et l'élève au-dessus de tout ce qui est créé. Quelles distances incommensurables ne nous fait-elle pas franchir, lorsqu'elle nous transporte de la terre au ciel, de la créature au Créateur, de l'ordre de la nature à celui de la grâce ? — Et cette grâce que Jésus nous procure avec la foi, qu'est-elle elle-même ? C'est en quelque sorte, dit saint Thomas, un nouvel être surnaturel ajouté à notre âme, et qui, nous élevant au-dessus de toute nature créée, nous rend semblables à la divinité. Prodige de grandeur, elle nous fait participer par ressemblance à la sainteté essentielle du Verbe divin ; nous devenons ainsi les enfants adoptifs du Père céleste et les cohéritiers de Jésus. Qui pourrait assez remercier l'Enfant de Bethléem, d'un si précieux privilège ? Par là, toutes nos pensées, paroles, actions et souffrances sont comme divinisées et méritoires de la vie éternelle. — Pour nous conserver de si grands biens, le Verbe incarné fonde son Eglise. Déjà l'Etable semble en être le berceau. Marie et Joseph, les Bergers et les Mages en sont comme les premiers fidèles, les uns représentant la nation juive, et les autres la gentilité. Jésus, qui en est le chef, l'établira définitivement le jour de la Pentecôte. Par son autorité et par ses sacrements, l'Eglise nous conserve la foi, la grâce, et tous les trésors qui en découlent. O inappréciable bienfait ! Ne devrions-nous pas nous en rendre de plus en plus dignes, par notre soumission aux enseignements de cette Epouse de Jésus-Christ, et par une fréquente participation aux sacrements qu'elle nous confère ? Malheur à qui ne profite pas

(1) S. Grég.

des richesses spirituelles dont elle est dépositaire ! Car on demandera beaucoup à ceux qui ont beaucoup reçu. Chaque rayon de lumière surnaturelle a coûté l'anéantissement d'un Dieu. Quel compte n'aurons-nous donc pas à rendre, de tant de moyens de salut, de tant d'inspirations, de bons mouvements, de secours continuels que nous puisons dans la prière et les sacrements ? Examinons si nous répondons fidèlement à toutes ces miséricordes et largesses d'un Dieu, qui s'est fait Enfant pour nous sanctifier et nous conduire au bonheur éternel.

2^o COMMENT RÉPONDRE AUX BIENFAITS D'UN DIEU-ENFANT.

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi prescrivit à deux de ses religieuses, de se tenir pendant les fêtes de Noël, aux pieds de l'Enfant divin, et d'y faire l'office des animaux de l'Etable, c'est-à-dire de réchauffer Jésus tremblant de froid. Elles s'acquittèrent de cet emploi, à l'aide de vives louanges, d'actions de grâces, de soupirs d'amour, et de tous les actes d'une fervente oraison. N'est-ce pas aussi au moyen de l'oraison, que nous pourrions remercier l'Enfant Jésus de ses immenses bienfaits, et nous rendre capables d'y correspondre fidèlement ? L'oraison, en effet, nous fait exercer la foi sur les vérités du salut, sur les mystères de la religion ; elle augmente en nous l'estime de l'amitié divine, nous fait apprécier le bonheur d'être enfants de l'Eglise, et nous inspire le courage d'en remplir les devoirs. Avec quelle douceur et quelle force secrètes, elle nous persuade d'imiter l'Enfant-Dieu, de renoncer comme lui à la gloire humaine, de vivre comme lui, humbles, obéissants et détachés ! Puisque Jésus est le miroir sans tache du Dieu trois fois saint, il faut aussi que nos cœurs soient purs de toute faute ; que nos intentions soient droites, et nos actions conformes au bon plaisir divin. L'Eglise nous rappelle chaque année les touchants mystères de l'Enfant de Bethléem ; nous devons par la méditation nous les approprier, et en faire la règle de notre conduite. Comment en effet contempler un Dieu abaissé, anéanti, et ne pas nous anéantir

nous-mêmes en sa présence? Comment le voir solitaire, silencieux, toujours priant et méditant, sans nous sentir portés à réfléchir aux prodiges de son amour, et à mener comme lui une vie de recueillement, de silence et d'oraison? Et quels exemples de renoncement ne nous donne-t-il pas, en embrasant volontiers pour notre amour les privations de l'Etable où il est né! Proposons-nous donc de supporter toujours, sans nous plaindre, les confusions, les contrariétés, toutes les peines qui se présentent à nous. Ajoutons-y même de petites mortifications, de légers sacrifices, pour honorer les souffrances de l'Enfant de Bethléem. Recommandons ces résolutions à Marie et à Joseph.

17 JANVIER. — **Saint Antoine le grand.**

PRÉPARATION. — « Il commença à pratiquer et à enseigner.¹ » Cette parole, dite du Sauveur, s'applique parfaitement à notre Saint. 1° Il travailla à se sanctifier lui-même. 2° Il porta les autres à la perfection. Ne sommes-nous pas plus attentifs à la conduite du prochain qu'à la nôtre? Corrigeons-nous nous-mêmes, avant de reprendre les autres et de leur rappeler leurs devoirs. *Cœpit Jesus facere et docere.*

1° **SAINTETÉ DE SAINT ANTOINE.**

Admirons la ferveur de ce jeune homme de vingt ans, qui, entendant lire l'Evangile sur le mépris des richesses, vend tout ce qu'il possède, le donne aux pauvres, et se met à la recherche de la perfection. Comme une abeille industrieuse, il va de fleur en fleur, d'ermitage en ermitage, afin de puiser dans les exemples des solitaires de quoi composer le miel de la sainteté à laquelle il aspire. Avec quelle ardeur il étudie les vertus de tous! Il imite l'humilité, la componction, la pénitence des

(1) Act. 1, 1.

uns, la douceur, la patience, la charité des autres ; il emprunte à d'autres leur amour de la solitude et leur esprit d'oraison ; puis il se retire dans sa cellule, priant, jeûnant et travaillant pendant le jour, et passant les nuits à converser avec Dieu. Jaloux de tant de constance, le démon l'assaille par toutes sortes de tentations, pour le dégoûter de sa vie austère et le faire rentrer dans le siècle. Mais plus l'enfer déploie de force et d'audace, plus le Saint s'efforce d'avancer dans la vertu, nous donnant ainsi l'exemple d'un courage invincible dans nos luttes avec nos ennemis. Après plus de vingt ans de combats, Antoine entendit les puissances infernales s'avouer vaincues. Mais tant de glorieux triomphes ne lui suffisaient pas pour témoigner son amour à Jésus-Christ. Il aurait voulu lui sacrifier sa vie. Dans ce dessein, il vint à Alexandrie pendant la persécution de Maximin, et rendit toutes sortes de bons offices aux martyrs en présence de leurs juges ; mais Dieu ne permit pas qu'on jetât les yeux sur lui. — Comparez votre lâcheté à la ferveur de ce grand Saint, et confondez-vous. « Pour fuir la négligence, dit-il, conduisons-nous comme devant mourir chaque jour. Pensons, le matin en nous éveillant, que nous ne vivrons pas jusqu'au soir ; et, en allant nous reposer, que nous ne verrons pas le lendemain. Si nous faisons ainsi, nous ne pécherons point, nous ne souhaiterons rien ici-bas et ne nous fâcherons contre personne ; mais, attendant la mort à toute heure, nous vivrons détachés et nous pardonnerons à tout le monde. » Suivez ces saints avis, et vous ne languirez jamais dans le service de Dieu ; mais, pénétré de la crainte du tribunal suprême, vous agirez avec soin, en pensant au compte qu'il vous faudra rendre à Jésus-Christ.

20 DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINT ANTOINE.

Quoique saint Antoine n'eût point étudié dans les livres des philosophes et des sages du monde, il avait acquis une science céleste, capable de confondre les savants superbes, comme il le prouva en plusieurs occasions. Les ariens le craignaient ; les docteurs le consultaient ; saint Athanase et l'empereur Cons-

tantin lui-même se faisaient gloire de correspondre avec lui. Devenu le patriarche de la vie solitaire, combien n'eut-il pas de disciples à instruire de la science des Saints! « Notre âme, leur disait-il, ayant été créée dans la rectitude, il suffit, pour la sanctifier, de l'y ramener peu à peu. De là vient que la vie parfaite n'offre pas tant de difficultés qu'on le pense généralement; car elle est conforme à l'état primitif du genre humain. » Il plaçait le fondement de la sainteté dans une foi vive, une humilité profonde, une lutte continuelle contre nous-mêmes et nos inclinations. « Gardez-vous, disait-il, de vous relâcher jamais, en pensant aux années passées dans le service de Dieu. Augmentez plutôt de jour en jour votre ferveur, comme si vous ne faisiez que de commencer. Car notre vie est bien courte en comparaison de l'éternité qui en sera la récompense. Ne nous imaginons pas faire beaucoup pour Dieu, puisque les peines d'ici-bas n'ont pas de proportion avec la gloire qui nous est promise. Eût-on même sacrifié la terre entière, qu'est-elle au prix de l'éternité bienheureuse? » Ainsi le Saint encourageait ses disciples à ne jamais compter avec Dieu, à fuir la négligence, à persévérer dans l'oraison, à pleurer leurs fautes, à s'en humilier constamment, et à s'attendre à la tentation jusqu'à la fin de leur vie. Il leur donnait les règles les plus sages pour découvrir les ruses du démon; il recommandait de le mépriser en s'appuyant sur Jésus-Christ. Prenez de ces avis ceux qui vous conviennent le mieux, et appliquez-les à votre conduite.

O mon Dieu! je n'ai point la vertu des Saints, et, par une funeste présomption, je me rassure contre la crainte de vos jugements, pour vivre avec moins de gêne, avec moins d'humilité et de mortification. Par les mérites de la divine Mère et de saint Antoine, accordez-moi cette sagesse chrétienne qui me fasse prendre, dans l'affaire si grave de mon salut, les moyens les plus sûrs de la conduire à bonne fin.

18 JANVIER. — Chaire de saint Pierre à Rome.

PRÉPARATION. — Saint Pierre fut mis à la tête de l'Eglise, parce qu'il se distinguait entre les Apôtres, non seulement par sa foi, mais aussi par son amour envers Jésus-Christ. Considérons : 1° Comment la charité perfectionne en lui la foi. 2° Comment elle la facilite et la rend féconde. Faisons passer notre croyance dans nos sentiments et dans notre conduite, à l'aide des actes les plus fervents d'amour. *Fides, quæ per charitatem operatur.*¹

1° LA CHARITÉ PERFECTIONNE LA FOI DE SAINT PIERRE.

Quand un homme n'exerce plus les fonctions vitales, quand il ne pense plus, n'entend plus, ne respire plus, c'est signe qu'il est mort. Ainsi la foi qui n'est pas animée par la charité, est une foi sans âme; elle ne vit plus de la vie de la grâce. « Celui qui n'aime point, dit saint Jean, demeure dans la mort,² » quand même il croirait toutes les vérités révélées. Saint Pierre prouva que sa foi était vivante, quand par amour pour Jésus, il quitta sa barque, sa maison, tout ce qu'il possédait. Et puis, quelle ardeur son amour ne donnait-il pas à sa foi ! Etant sur une barque ballottée par la tempête, à peine a-t-il entendu Jésus lui dire : « C'est moi, » il répond : « Seigneur ! si c'est vous, ordonnez que j'aille à vous sur les flots. » « Viens, » dit Jésus, et Pierre n'hésita pas à s'avancer sur les eaux écumantes de la mer.³ Pourquoi notre foi est-elle si timide en face des difficultés ? parce que nous aimons peu. Si nous aimions ardemment Jésus, notre foi ne s'étonnerait plus de rien ; elle transporterait les montagnes. — « La charité croit tout, » dit saint Paul,⁴ non seulement les vérités dogma-

(1) Gal. 5. 6

(3) Matth. 14, 27 29.

(2) I Joan. 3 14.

(4) I Cor. 13.

tiques, mais encore les morales. Le Rédempteur a dit : « Bienheureux les pauvres ! Bienheureux ceux qui pleurent ; ceux qui souffrent persécution ; ceux qui sont maudits, calomniés à cause de la justice ! » Ces béatitudes, la foi les admet sans peine en théorie ; mais en pratique, elle ne saurait s'y conformer sans le secours de la charité. Le prince des Apôtres avait cette foi parfaite quand il retournait à Rome où il savait que la croix l'attendait. Examinez si vous avez comme lui des sentiments conformes à la doctrine de Jésus. Estimez-vous la pauvreté, les privations, la pénitence ? Aimez-vous la vie cachée, oubliée, méprisée ? Etes-vous prêt à subir l'épreuve de l'adversité, à pardonner à vos ennemis, à vous dévouer pour Dieu à tous les sacrifices ? A ces signes, vous reconnaîtrez la perfection de votre foi. Formez souvent des actes fervents d'amour envers Jésus crucifié, et bientôt vous embrasserez, pour lui plaire, les humiliations et les peines. *Fides quæ per charitatem operatur.*

20 LA CHARITÉ FACILITE ET FÉCONDE LA FOI DE SAINT PIERRE.

Une âme qui aime tendrement Jésus, croit sans peine tout ce qu'il a enseigné. Ce fut cet amour qui rendit saint Pierre si prompt à croire au mystère de l'Eucharistie. Voyant que plusieurs disciples se retiraient en disant : « Ceci est dur à croire, » Jésus s'adressant aux Apôtres : « Et vous, leur dit-il, me quitterez-vous aussi ? » — « Seigneur ! s'écria Pierre, à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle ; et nous croyons que vous êtes le Fils de Dieu. » De même les multitudes qui avaient vu les miracles du Sauveur, et s'étaient affectionnées à sa Personne, étaient ravies, dit saint Luc,² d'entendre sa doctrine. Si nous aimons véritablement Jésus, ne trouverons-nous pas un saint plaisir à lire, à méditer son Evangile, et à croire aux vérités qu'il nous enseigne ? Sainte Thérèse avait une dévotion spéciale aux mystères les plus profonds, les plus obscurs, tant la foi faisait ses délices. — C'est

(1) Joan. 6, 68 70.

(2) Luc. 4, 22.

encore l'amour qui rend notre foi utile au salut. « Que sert-il, en effet, dit saint Jacques, d'avoir la vraie croyance, si l'on ne fait pas les œuvres que prescrit la charité? »¹ Le Sauveur a demandé à saint Pierre, non pas : « As-tu plus de foi que les autres? » mais bien : « M'aimes-tu plus que les autres? » La suite de sa vie a montré qu'il l'aimait ainsi. Vous croyez au bonheur céleste : pourquoi faites-vous si peu d'efforts pour le mériter? parce que vous désirez peu de vous unir à Jésus. Vous croyez à l'enfer et à ses tourments éternels : pourquoi vous mettez-vous si peu en peine de l'éviter? parce que vous redoutez peu de perdre Jésus. Vous êtes convaincu que le péché est le plus grand des maux : pourquoi n'employez-vous pas les moyens de n'y pas tomber? parce que vous craignez peu d'offenser Jésus. En un mot, vos péchés, vos défauts, votre licheté viennent de ce que votre foi n'est pas soutenue et vivifiée par un ardent amour.

Mon Jésus! je suis négligent dans votre service, parce que ma foi est peu vive, et que mon amour envers vous manque de ferveur et de constance. Par l'intercession de votre divine Mère, augmentez en moi votre lumière et enflammez-moi du désir de vous plaire en toute ma conduite.

PRATIQUE. — Formez souvent des actes d'amour divin pendant l'oraison, dans l'action de grâces après la communion, et au milieu de vos occupations de chaque jour.

19 JANVIER. — Jésus offert dans le Temple.

PRÉPARATION. — Continuons nos méditations sur les mystères de l'Enfant-Dieu, et voyons 1° La douleur de Marie, lorsqu'elle offrit son Fils dans le temple de Jérusalem. 2° Les sentiments de repentir que doit nous inspirer cette douleur. Embrassons en esprit de pénitence toutes les peines inhérentes à nos devoirs d'état. *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius.*²

(1) Jac. 2, 14.

(2) Luc. 2, 35.

1^o DOULEUR DE MARIE DANS CE MYSTÈRE.

Lorsque la Vierge sans tache offrit son divin Fils à Dieu dans le temple de Jérusalem, le saint vieillard Siméon lui prédit ce que devait souffrir Jésus, et le glaive de douleur qui transpercerait en même temps son cœur de Mère. Ce glaive se fit dès lors sentir, et combien il était poignant ! Pendant l'espace de trente-trois ans, Marie eut toujours devant les yeux l'auguste Victime de notre salut, et les tourments qui lui étaient destinés. Avec quelle compassion elle voyait d'avance ce Fils bien-aimé devenu l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. Déjà elle contemplait ses chairs déchirées, sa tête couronnée d'épines, ses mains et ses pieds percés de clous, tout son corps adorable couvert de plaies sanglantes. Qui nous dira combien furent grandes sa douleur et sa résignation ? « Père éternel ! disait-elle, puisque vous le voulez, je vous sacrifie mon Jésus, et je m'immole moi-même avec lui. Je ne souhaite que l'accomplissement de votre bon plaisir. » Ainsi la divine Mère se mettait au-dessus des sentiments de la nature, au-dessus de sa douleur, et même de son amour. Unissant sa volonté à celle de Dieu par un effort digne de l'admiration des Anges, elle nous obtenait, par son courage surnaturel, la constance dans l'adversité, la patience dans les humiliations, la douceur et la tranquillité dans les contrariétés de chaque jour. — Son mérite fut si grand, qu'il ne saurait être compris sur la terre. Et en effet, pour le comprendre, il faudrait le mesurer sur l'intensité de ses immenses douleurs, sur sa charité presque sans bornes envers Jésus, et sur la durée exceptionnelle de son tourment. Pendant tant d'années, comme les eaux des fleuves, qui perdent leur douceur en entrant dans l'océan, les pensées les plus consolantes se changeaient en amertume dans son âme bénie. Que de vertus ne pratiquait-elle pas, dans un martyr si long, si pénible et si bien souffert ! Pouvons-nous y penser sans rougir d'être nous-mêmes si délicats, si impatients, si prompts à nous plaindre et à murmurer dès la moindre contrariété ? Combien de fois, dans nos afflictions, n'oublions-nous

pas ce que vaut la souffrance ! Que d'occasions nous perdons d'expier nos péchés, de combattre nos défauts, d'exercer les vertus, et de mériter ce poids immense de gloire éternelle que tout acte de résignation, selon l'Apôtre, nous fait acquérir auprès de Dieu !¹ Formez la résolution de recevoir en paix, dès aujourd'hui, toutes les peines inhérentes à l'accomplissement de vos devoirs.

20 SENTIMENTS QUE DOIT NOUS INSPIRER LE MYSTÈRE DE CE JOUR.

La componction est le principal effet que doivent produire en nous la douleur de Marie et le mystère d'un Dieu offert en victime pour nos iniquités. Non seulement ce Dieu veut mourir une fois, mais autant de fois qu'il y aura de moments dans sa vie, autant de fois que le veut son divin Père. Il en sera de même de sa Mère désolée. Qui donc ne serait pas ému de repentir, à la pensée d'une telle expiation ? Comme l'affliction de Jésus et de Marie n'eut jamais d'interruption, ainsi ne devrait jamais en avoir la contrition de notre âme. A chaque instant, nous devrions déplorer amèrement le malheur d'avoir offensé un Dieu si bon, si parfait, si aimable, ainsi que sa tendre Mère qui est aussi la nôtre. « Seigneur ! devrions-nous dire, puisque je suis coupable, je me livre à votre justice. Mais cette justice est apaisée par le sang du Sauveur, en faveur des cœurs repentants ; je m'abandonne donc à votre miséricorde. Brûlez, coupez, ne m'épargnez pas en cette vie, pourvu que vous m'épargniez en l'autre. Il me suffit de savoir que cela me vient de vous. » Sont-ce là nos sentiments, lorsque le Seigneur nous éprouve ou nous punit dans sa bonté ? Le laissons-nous libre de nous traiter comme il lui plaît ? Jésus et Marie ne se sont pas seulement offerts à Dieu en paroles, mais ils en sont venus aux effets. Ne les a-t-on pas vus ensemble sur le Calvaire s'immoler d'un même cœur dans un océan d'amertumes ? Il vous est facile de dire à Dieu : « Disposez de moi selon votre bon plaisir. » Mais quand il vous prend au mot, êtes-vous tou-

(1) II Cor 4, 17.

jours résigné, toujours constant à le chercher lui seul ? Remplissez-vous vos devoirs et pratiquez-vous la piété, aussi bien dans la tentation et l'adversité, que dans la tranquillité et la consolation ? Ayez soin désormais de faire servir vos peines à votre avancement dans la ferveur, et non au relâchement que la nature inspire pour se dédommager.

O mon Dieu ! il ne faut souvent qu'une contradiction, qu'un déplaisir pour m'attrister et m'abattre. Accordez-moi l'esprit d'humilité, d'abnégation, et un abandon sans réserve à toutes vos volontés. Ma tendre Mère, Marie ! obtenez-moi la force de servir Dieu pour lui-même, sans soulagement, sans récompense.

PRATIQUE. — En assistant au divin Sacrifice, offrons-nous au Seigneur, en union avec l'adorable Victime immolée sur l'autel.

20 JANVIER. — Des actes d'offrande.

PRÉPARATION. — « Que chacun offre à Dieu, dit l'Esprit-Saint, selon ce qu'il en a reçu !¹ » Tous, aussi bien laïcs que prêtres, nous pouvons offrir au Seigneur 1° Le saint sacrifice de la messe. 2° Nous-mêmes et tout ce qui nous appartient. Gardons-nous de penser et d'agir, sans avoir égard à la volonté de Dieu. Offrons-nous souvent à lui, afin qu'il dispose de nous comme il lui plait. *Offeret unusquisque secundum quod habuerit.*²

1° OFFRANDE DE LA SAINTE MESSE.

La plus riche offrande qui fut jamais faite au Seigneur, est sans contredit celle de Jésus dans le Temple par les mains de l'auguste Marie. C'était comme l'offertoire de la première messe qui fut célébrée sur le Calvaire par l'immolation de l'Homme-Dieu. Cette offrande solennelle, nous pouvons la renouveler par les mains du prêtre ou de Marie, chaque fois que nous assistons au sacrifice de nos autels. Là Jésus s'immole,

(1) Deut. 16, 17.

(2) Ibid.

afin de nous fournir de quoi payer nos dettes au Père éternel et d'obtenir de sa bonté les plus abondantes bénédictions. Or, nous sommes infiniment redevables envers Dieu. Nous lui devons, à tous les instants, des hommages dignes de sa majesté sans bornes, une reconnaissance en rapport avec ses innombrables bienfaits, une expiation équivalente à la multitude et à la malice de nos péchés. Cette triple dette surpasse de beaucoup toutes les ressources de notre pauvre nature; comment pourrions-nous jamais la payer? De plus nos besoins étant immenses et incessants, nous ne pourrions y pourvoir sans l'intervention de Jésus, qui nous dit : « Prends-moi; offre-moi à mon Père, et il sera satisfait; tu obtiendras par moi toutes les grâces du salut. » Pour obéir à ce désir du Sauveur, offrons son divin sacrifice toujours renouvelé quelque part sur la terre, offrons-le à toutes les heures du jour et de la nuit, en nous unissant d'intention aux prêtres qui célèbrent dans tout l'univers. Oh! comme cette intention fera participer nos œuvres, tous les moments même de notre vie, aux mérites infinis de l'immolation d'un Dieu! Quelle force n'auront pas nos prières, unies à la puissance du divin sacrifice? Nos peines, nos occupations, nos actions mêmes les plus indifférentes seront, en quelque sorte, divinisées par leur contact avec l'adorable Victime immolée sur les autels. Que ces pensées vous portent à offrir souvent Jésus au Père éternel, dans l'intention de l'honorer, de le remercier, d'implorer sa miséricorde et d'obtenir les grâces qui font les saints! *Offeret unusquisque secundum quod habuerit.*

20 OFFRANDE DE NOUS-MÊMES A DIEU.

A l'offrande de Jésus au Père éternel, nous devons joindre celle de notre personne et de tout ce qui nous appartient. Ce qui est à nous et ce que nous sommes, tout est la propriété de Dieu par droit de création, comme l'ouvrage appartient à l'ouvrier, le domaine au maître qui le possède. La Rédemption est venue confirmer ce droit du Tout-Puissant, en nous rachetant au prix d'un sang divin. Quelle obligation n'avons-nous

donc pas de nous offrir ou plutôt de nous restituer à Dieu ! Nous l'avons fait sur les fonts baptismaux, et, si nous sommes religieux, nous avons renouvelé, perfectionné nos engagements au jour de notre profession. Pourrions-nous après cela commettre l'injustice de nous reprendre, de rétracter par notre conduite ce que nos lèvres ont si formellement promis ? Jésus, notre modèle, et qui vaut plus que tout le genre humain, n'a pas hésité à se livrer pour nous aux volontés de son Père ; et nous, si misérables et si peu dignes de Dieu, nous osons lui refuser le sacrifice de nos idées, de notre esprit, de notre cœur ? nous prétendons vivre indépendants du Créateur, en nous soustrayant à ses préceptes, à ses désirs, à ses inspirations ? Combien de fois, en effet, ne nous arrive-t-il pas de nous plaindre, lorsque Dieu reprend ses droits sur nous, en nous éprouvant ! Nous allons même jusqu'à lui résister, nous, vers de terre, que sa toute-puissance pourrait si facilement détruire, ou sa juste indignation écraser, comme nous écrasons nous-mêmes un insecte qui se montre rebelle à nos volontés.

O mon Dieu ! comment ai-je osé vous refuser si souvent ce que vous réclamez de moi avec tant de raisons ? Je vous offre dès maintenant et pour toujours, ou plutôt je vous rends et restitue mon esprit, mon cœur, mon corps, tous mes sens. Je veux les assujettir entièrement à votre bon plaisir. O Mère de mon salut ! offrez-moi vous-même à Dieu, en union avec votre divin Fils.

PRATIQUE. — Embrassons les occasions de renoncement, dans les sentiments de soumission de la Victime sacrée toujours immolée sur nos autels. « Dieu est extrêmement glorifié, dit saint Vincent de Paul, lorsque nous nous abandonnons à son bon plaisir, sans chercher à pénétrer ses motifs, nous contentant de penser que sa volonté est son motif, et que son motif est sa volonté » toute sage et toute sainte.

21 JANVIER. — **Virginité de sainte Agnès.**

PRÉPARATION. — « Oh ! qu'elle est belle, s'écrie l'Esprit-Saint, la génération chaste, ornée de l'éclat des vertus ! »
 1^o L'amour d'Agnès envers Jésus fut le principe de sa virginité.
 2^o Cet amour lui mérita les plus précieuses faveurs. Estimons et aimons la vertu angélique plus que les richesses et tous les avantages de cette vie ; gardons-la par la vigilance, la mortification des sens et la prière. *O quam pulchra est casta generatio cum claritate !*

1^o PRINCIPE DE LA VIRGINITÉ DE SAINTE AGNÈS.

Qui n'admirera cette enfant de treize ans, éprise d'amour pour l'Epoux des vierges, et par suite pour la virginité ? « Retire-toi, s'écrie-t-elle, à un indigne solliciteur de sa main, retire-toi, tison d'enfer, toi qui es destiné à servir de pâture à la mort ! Ne te flatte pas de me rendre infidèle à mon Epoux, qui n'a pas son pareil. Car un Dieu est son Père, et sa Mère est une Vierge. Il est si beau que sa splendeur surpasse la clarté du soleil, et que les cieux mêmes en sont ravis d'admiration. Sa sagesse m'a tellement captivée, que je ne sais penser qu'à lui, et quoique je t'aie en horreur, je suis bien aise de te voir pour pouvoir te le dire. Quelle n'est pas sa richesse ! il m'a donné un trésor supérieur à tout l'empire romain, et personne ne le sert sans être comblé de biens ineffables. Que te dirai-je de sa bonté, qui n'a point de mesure ? Ne m'a-t-il pas marquée de son sang ? ne m'a-t-il pas promis de ne m'abandonner jamais, moi qui suis son épouse ; moi qu'il a ornée de vêtements splendides et de bijoux inestimables ? Sa puissance ne connaît point de bornes ; il ne saurait être vaincu par toutes les forces du ciel et de la terre. Le parfum qu'il répand suffit

(1) Sap. 4, 1.

à guérir les malades, et sa voix seule ressuscite les morts. Comment ne serais-je pas entièrement à lui ? Je l'aime plus que mon âme et que ma vie, et je serais heureuse de mourir pour lui plaire. En l'aimant, je suis chaste ; je deviens plus pure, en m'approchant de lui ; et ce sont ses embrassements qui rendent inviolable ma virginité. Aucune menace, aucune promesse ne pourront donc jamais m'éloigner de son amour. » Quel noble et touchant langage, surtout dans une enfant ! Qu'il est capable de nous faire aimer ce Dieu Sauveur, qui réunit en lui toutes les perfections du ciel et de la terre ! Si nous l'aimons, comme sainte Agnès, nous estimerons comme elle la pureté du corps et de l'âme, la candeur de l'innocence, la beauté de l'angélique vertu ; les lis de la chasteté seront l'objet de notre prédilection ; nous les cultiverons dans notre esprit, dans notre cœur, dans tous nos sens. Eloignons donc à jamais de nous ces honteuses souillures, qui flétrissent l'intelligence, dépravent la volonté, et conduisent à la damnation tant de chrétiens, assez malheureux pour sacrifier à un plaisir brutal leur âme, leur Dieu, leur éternité. *O quam pulchra est casta generatio !*

20 FAVEURS QUE REÇUT AGNÈS POUR GARDER SA VIRGINITÉ.

Le discours d'Agnès lui valut l'honneur d'être saisie et conduite devant le tribunal du gouverneur romain. Comme celui-ci la pressait d'accepter la main de son fils, elle répondit : « Rien au monde n'est capable de me faire abandonner l'Epoux que j'ai choisi, et qui m'environne de toutes parts comme un mur que l'on ne saurait forcer. » Le tyran ordonna de la conduire dans un lieu d'infamie. Mais, ô prodige ! les cheveux de l'innocente enfant grandirent en un instant par miracle, et la couvrirent de la tête aux pieds. Une robe blanche lui fut apportée miraculeusement, et un ange se tint à ses côtés, prêt à la défendre. Ce spectacle remplit de crainte et convertit plusieurs païens. Mais Procope, le fils du gouverneur, ayant voulu braver l'angélique gardien d'Agnès, en reçut au cœur un coup qui l'étendit raide mort. Ce fut une désolation suprême dans la famille du jeune homme. Sur les instances du père, la

martyre, oublieuse de ses injures, le ressuscita par ses prières, et en fit un confesseur de la divinité de Jésus. O puissance de l'oraison dans une âme pure ! L'Époux des vierges ne sait rien refuser à ses épouses. Agnès fut enfin condamnée au feu ; mais Jésus ne permit pas aux flammes de la consumer. Il fallut le fer du bourreau pour immoler cette tendre victime, qui bénissait à haute voix le Bien-Aimé de son cœur. Oh ! qui nous dira le prix de la virginité, pour laquelle tant de nobles martyres ont versé leur sang ? Elle exige aussi de nous le martyre des sens, le sacrifice de ce qui les flatte et nourrit la concupiscence. Si donc nous voulons être chastes, ayons soin de mortifier nos yeux, nos oreilles, notre palais. Soyons modestes dans notre maintien ; ne prêtons point d'attention aux discours inconvenants ; pratiquons la sobriété, la tempérance dans nos repas. Par ces moyens, unis à la prière, nous appartiendrons à cette génération chaste, dont l'Esprit-Saint célèbre la louange. *O quam pulchra est casta generatio !*

PRATIQUE. — Dans les tentations contraires à la pureté, ne cessons pas d'invoquer les saints noms de Jésus, de Marie et de Joseph.

22 JANVIER. — L'exil de Jésus.

PRÉPARATION. — « Joseph, dit saint Matthieu, prit l'Enfant et sa Mère, se retira en Egypte, et y fut jusqu'à la mort d'Hérode.¹ » Considérons 1° La fuite de la sainte Famille en Egypte. 2° Son séjour dans cette contrée. Vivons ici-bas entièrement détachés, nous regardant comme des voyageurs, des exilés, qui ne doivent aspirer qu'après la patrie céleste. *Dum sumus in corpore, peregrinamur a Domino.*²

(1) Matth. 2, 14.

(2) II Cor. 5, 6.

10 FUIITE DE LA SAINTE FAMILLE EN ÉGYPTE.

Siméon avait dit à Marie dans le Temple : « Cet Enfant sera en butte à la contradiction.⁽¹⁾ » A peine est-il né, à peine est-il présenté au Seigneur quarante jours après sa naissance, que la contradiction commence. Joseph est averti en songe de fuir devant les émissaires d'Hérode, et de se retirer en Egypte avec l'Enfant et sa Mère. Voilà donc la sainte Famille, Trinité de la terre, figure de la Trinité du ciel, la voilà errante et fugitive à travers le désert, par le froid et la pluie, sur des chemins rompus et fangeux ! Quel spectacle ! le Fils et la Fille de David, avec le Fils unique de Dieu, qui parcourent une distance de trente journées, sans ressources, sans vivres et sans asile ! « Hélas ! disait Marie, le Dieu qui vient sauver les hommes, doit fuir devant eux, comme un criminel et un malfaiteur ! » Apprenons de là à ne nous attacher à rien en ce monde. Soyons comme ces voyageurs qui logent une nuit dans une ville, entendent parler de ce qui s'y fait, puis continuent leur route, sans s'occuper de ce qu'ils ont vu et entendu. La scène de ce siècle périssable ne devrait point nous émouvoir, mais bien la grande affaire de notre éternité. — Que d'épines et de ronces ne rencontrons-nous point sous nos pas ! Elles n'ont pas manqué à la sainte Famille sur la route de l'Egypte. Mais avec quelle résignation ces augustes exilés ne les ont-ils pas endurées ! « Personne ne reçoit les faveurs célestes, disait Marie à l'une de ses servantes, sans les avoir méritées par la souffrance et la patience. » C'est aussi par ce moyen que nous purifierons notre cœur de tout péché, de tout attachement au monde, et mériterons les grâces divines. Quelle honte pour nous d'être si peu résignés, non pas dans de rudes épreuves, mais dans des contrariétés légères inhérentes à nos devoirs de chaque jour ! Prenons la résolution de tenir notre âme libre et dégagée de tout : alors la patience nous deviendra facile, puisque nous aimerons sans réserve la volonté divine, dans la peine comme dans la joie, dans les revers comme dans la prospérité.

(1) Luc. 2, 34.

20 SÉJOUR DE LA SAINTE FAMILLE EN ÉGYPTE.

Les peines de Jésus, de Marie et de Joseph, ne se bornèrent pas au voyage : ils durent passer sept longues années dans ce pays lointain. Leur pauvreté fut extrême pendant tout ce temps, et plus Jésus croissait en âge, plus leurs privations se faisaient sentir. Ce n'était qu'à force de travail et de fatigues qu'ils gagnaient le pain de chaque jour. Inconnus dans le pays, ils y étaient regardés comme des étrangers. Mais loin de déplorer son sort, la sainte Famille en profitait pour mener une vie de recueillement et d'oraison. Sa demeure ressemblait à un sanctuaire, et quel religieux silence n'y gardait-on pas ! Le Verbe incarné se taisait, mais il s'offrait au Père éternel en expiation de nos péchés. La bienheureuse Vierge et saint Joseph s'occupaient intérieurement avec Dieu, le remerciant de les avoir choisis pour habiter constamment avec le Rédempteur, partager ses peines et contribuer ainsi au salut du genre humain. Quelle joie pour la divine Mère, de nourrir de sa main le divin Enfant, de lui apprendre à parler, à marcher ! Comme elle adora les premières paroles et les premiers pas de l'Enfant-Dieu ! Avec quel respect, quelle dévotion, elle lui mit le premier vêtement fait de ses mains maternelles, cette robe sans couture qui, selon la tradition, croissait avec le Sauveur ! Joseph, de son côté, était heureux de fournir par son travail de quoi nourrir et vêtir l'Enfant divin. En un mot, toutes les pensées de Marie et de son chaste Epoux étaient concentrées sur le Verbe incarné. Jour et nuit ils méditaient ses grandeurs et ses abaissements volontaires. Ils le contemplaient, l'adoraient, l'admiraient ; leurs intentions, leurs affections, leurs désirs allaient droit à son Cœur, et en faisaient jaillir des grâces abondantes, et pour eux, et pour nous. Comme Marie et Joseph, consacrons-nous au service de l'Enfant-Dieu ; imitons comme eux son humilité, son esprit de sacrifice, son recueillement et son oraison continuels.

O Sauveur de mon Ame ! serai-je donc toujours épris du désir de voir, d'entendre et de savoir les inutilités de ce

monde, au lieu de m'appliquer à ne penser qu'à vous ? Ah ! daignez bannir de mon esprit les souvenirs qui me distraient de vous, les affections étrangères à votre amour. O Marie, ô Joseph ! enseignez-moi vous-mêmes à m'entretenir avec Jésus Enfant, dans la solitude et le silence. Ainsi soit-il !

23 JANVIER. — **Epousailles de Marie et de Joseph.**

PRÉPARATION. — « L'ange Gabriel, dit saint Luc, fut envoyé à une Vierge, unie à un homme nommé Joseph.¹ » Considérons 1° La pureté de ces saints Epoux. 2° Leur charité mutuelle. Apprenons de Marie et de Joseph à cultiver en nous sans relâche les lis de l'innocence et les roses de l'amour sacré, comme parle saint Bernard, en évitant toute pensée, tout sentiment contraire à ces deux vertus. *Missus est Angelus ad Virginem desponsatam Joseph.*

1° PURETÉ DE MARIE ET DE JOSEPH.

Leur mariage eut pour caractère principal la sainteté. Ce fut, dit Gerson, une virginité qui en épousa une autre. La virginité de Marie fut confiée à Joseph, et celle de Joseph à Marie. Choisi par l'Esprit-Saint lui-même et sanctifié par lui dès avant sa naissance, comme on le croit pieusement, Joseph fut le gardien de la pureté virginale de la Reine des Anges, pureté la plus parfaite qui fut jamais. Quelles grâces ne reçut-il pas en conséquence ? Dieu sans doute l'orna de toutes les qualités, de toutes les vertus les plus sublimes, pour le rendre digne d'un tel emploi. Joseph fut un Ange dans un corps mortel, dit Cornelius A-Lapide. Son union avec Marie ne fit qu'ajouter un nouveau lustre à sa virginité. O mystère que le monde ne saurait comprendre ! « La Vierge sans tache, selon saint Ambroise, avait le privilège de rendre purs ceux qui la regardaient. »

(1) Luc. 1, 26-27.

« Ses yeux, assure Gerson, distillaient une rosée virginale, » qui éteignait dans les cœurs le feu de la convoitise. En un mot, la virginité fut le seul lien conjugal qui unit Marie et Joseph. Semblables aux deux chérubins de l'arche d'alliance, ils protégèrent ensemble l'Humanité sainte du Verbe incarné. N'êtes-vous pas aussi obligé de garder avec soin l'innocence de votre baptême? Si vous êtes prêtre ou religieux, vos obligations n'en sont que plus sacrées. D'où vient donc que vous négligez si souvent les moyens de rester pur? Vous donnez toute liberté à vos regards, vous satisfaites votre palais, vous cherchez vos aises, vous craignez la fatigue, vous fuyez la pénitence. S'il vous arrive d'être tenté, au lieu de vous livrer au travail et de recourir à la prière, vous restez oisif et vous raisonnez avec la tentation. Est-ce là tendre efficacement à la chasteté parfaite, si nécessaire à qui veut se sanctifier? N'est-ce pas plutôt s'exposer au danger de perdre la grâce de Dieu et de périr misérablement? Prenez la résolution d'être plus vigilant, plus mortifié, plus attentif à prier dans les combats, et à éviter les moindres périls, persuadé, comme les Saints, qu'en un point si important, on ne saurait excéder en fait de précautions. *Qui se existimat stare, videat ne cadat.*¹

2^e CHARITÉ DE MARIE ET DE JOSEPH.

Ces deux saints Epoux pratiquèrent dans leur mariage une charité mutuelle, la plus parfaite qui fut jamais. Le saint Patriarche aimait sa virginale Epouse, d'un amour pur, surnaturel, comme l'image la plus sublime de Dieu. Il était ravi de ses vertus, comme les Séraphins sont ravis des perfections divines. De son côté, la Vierge-Mère aimait tendrement son Epoux, mais comme l'Elu du Saint-Esprit, qui l'appelle un homme juste, c'est-à-dire un saint consommé. Voyant en lui son protecteur et sa providence ici-bas, quelle gratitude ne lui témoignait-elle pas! Elle l'aimait surtout parce qu'il était le Père nourricier de Jésus. Car c'était en Jésus, que ces deux

(1) I Cor. 10, 12.

âmes virginales s'unissaient par la grâce, sans aucune ombre d'amour sensuel ou même imparfait. Tels sont les modèles que vous devez suivre, dans l'exercice de la dévotion et de la charité. Aimez Marie, comme la bien-aimée de Dieu, d'un amour spirituel qui vous inspire, comme à Joseph, un entier dévouement à son service. Attachez-vous au saint Patriarche, comme au Représentant du Père éternel auprès du Sauveur, et au Remplaçant de l'Esprit-Saint auprès de la divine Mère. Examinez ensuite si votre charité à l'égard du prochain porte les caractères de l'amour mutuel de Marie et de Joseph. Aimez-vous les âmes? Les aimez-vous en Dieu et pour Dieu, ou plutôt Dieu en elles, puisqu'il y réside comme dans ses sanctuaires de prédilection? Oh! que votre charité serait défectueuse, si vous n'aimiez le prochain que pour ses talents, ses qualités, sa noblesse, sa gaieté, ou autres avantages naturels qui s'accordent avec vos idées et vos goûts! Un tel amour serait indigne de récompense, puisqu'il ne procéderait point de la foi et de la grâce, et n'aurait point de ressemblance avec la charité si pure, si sainte, si désintéressée de Marie et de Joseph.

O Jésus, lien sacré qui unissez votre bienheureuse Mère au plus chaste de tous les époux! daignez communiquer à mon cœur une charité toute surnaturelle qui, en m'unissant au prochain, me conserve entièrement à Dieu.

24 JANVIER. — Le retour en Palestine.

PRÉPARATION. — Selon la pensée de saint Alphonse, qui recommande de se disposer à la mort au moins une fois le mois, méditons 1° Que notre exil finira bientôt, comme celui de Jésus en Egypte. 2° Que nous allons à notre patrie, comme le Sauveur s'achemine vers la sienne. Songeons souvent que la vie est un voyage vers l'éternité, et réglons sur cette vérité nos désirs, nos affections, nos sentiments, notre conduite. *Ibit homo in domum æternitatis suæ.*¹

(1) Eccl. 12, 5.

1^o COMME L'EXIL DE JÉSUS, LE NÔTRE FINIRA BIENTÔT.

Le même Dieu qui délivra la sainte Famille de l'exil, a décrété que notre pèlerinage ici-bas doit avoir un terme. L'arrêt en est porté : il faut que notre vie passe, qu'elle aboutisse à la mort et à l'éternité. *Statutum est hominibus semel mori.*¹ Quel homme osa jamais se flatter d'échapper au trépas ? Notre vie s'écoule malgré nous, malgré les moyens que nous prenons de la prolonger au gré de nos désirs. Quelle puissance humaine, fût-ce même celle des rois, pourrait nous empêcher de nous rapprocher, à chaque instant, de la mort et du tombeau ? — Jésus, regagnant la Palestine, s'arrêtait parfois dans le désert et se reposait sur le sable. Le voyage de notre vie se fait sans halte ni repos. Le temps nous emporte, et le jour et la nuit, sans qu'il nous soit possible d'en retarder le cours. Considérez ce fleuve : ses eaux coulent vers l'océan ; jamais elles ne s'arrêtent, ni se ralentissent. Ainsi s'écoulent continuellement nos heures et nos jours : jamais un instant passé ne revient ; nous fuyons sans relâche, nous disparaissions sans retour.² O Jésus ! combien notre course est rapide ! En traversant le désert, vous avancez à petites journées à cause de votre jeune âge. Mais nous, emportés par le temps, nous courons, nous volons chaque jour vers le terme de notre carrière terrestre. Ah ! qu'avec raison l'Esprit-Saint compare notre vie au vol de l'oiseau, qui fend les airs, et de la flèche lancée par l'archer ! Elle ressemble, dit-il, à une vapeur légère que le vent enlève et fait en un moment disparaître.³ « Le temps est court, ajoute l'Apôtre ; il faut que ceux qui pleurent soient comme ne pleurant pas ; ceux qui se réjouissent comme ne se réjouissant point ; ceux qui usent de ce monde, comme n'en usant pas ; car la figure de ce monde passe. »⁴ Le moyen de ne point passer avec le siècle, c'est de s'attacher à Dieu seul. Examinez donc si vous ne tenez qu'à Dieu ; s'il est seul l'objet

(1) Hebr. 9, 27.

(2) II Reg. 14, 14.

(3) Sap. 5, 11-12. Jac. 4, 5.

(4) I Cor. 7, 29.

de vos pensées, de vos aspirations. Ne formez-vous pas de vains projets, qui vous éloignent de la perfection, et même exposent votre salut ? Pensez souvent que cette vie si courte ne vous est donnée que pour préparer une vie sans fin. Quel malheur si vous alliez vous perdre, après avoir médité et compris cette vérité ! *Ibit homo in domum æternitatis suæ.*

20 NOUS ALLONS A NOTRE PATRIE, COMME JÉSUS A LA SIENNE.

En retournant en Palestine, Jésus pense à sa passion douloureuse. Que n'avons-nous toujours devant les yeux le souvenir de notre mort et de ce qui doit la suivre ! cette pensée adoucira les amertumes de la vie présente, par l'espérance du bonheur qui nous attend après notre dernier soupir. Jésus Enfant souffrait beaucoup, en voyageant par le désert : son lit était la terre nue, sa nourriture, un peu de pain ; souvent il endurait la soif, dans des plages si arides. Mais, ô aimable Enfant ! vous vous consoliez sans doute de ces privations, en pensant aux délices ineffables qui seraient la récompense de vos souffrances, après votre crucifiement sur le Calvaire. Ainsi la pensée de la béatitude qui nous est promise après cette vie, devrait nous soulager dans toutes nos peines. « Un seul moment de tribulation légère, assure l'Apôtre, nous vaudra un poids immense de gloire éternelle. » La félicité du ciel ne se donne qu'à ceux qui ont patiemment souffert et légitimement combattu. Mais pour souffrir et combattre généreusement, il nous faut souvent penser au but et au terme de notre pèlerinage terrestre. Ce souvenir nous inspirera le courage de renoncer à tout et de triompher de nos ennemis. Combien de Saints, en méditant la mort et l'éternité, ont abandonné le siècle, leurs biens, leur patrie, leurs parents, et se sont retirés dans les déserts ! Les anachorètes n'avaient pas de meubles plus précieux, dans leurs grottes solitaires, qu'une croix et une tête de mort. La croix leur rappelait les souffrances et l'agonie du Sauveur, et les encourageait à mourir à eux-mêmes pour imiter Jésus ; la

(1) II Cor. 4, 17.

tête de mort entretenait en eux la pensée du dernier soupir ; elle les détachait du monde, des satisfactions des sens, et les tenait toujours prêts à paraître devant Dieu. Armez-vous aussi du souvenir de la mort pour vivre avec ferveur et vous appliquer uniquement à votre sanctification. Quel bonheur sera le vôtre, à la dernière heure, si dès maintenant vous mettez ordre à votre conscience, et vous disposez chaque soir à quitter cette vie et à comparaître devant Dieu ! Faites, au moins tous les mois, une préparation sérieuse à la mort, sous la protection de Marie et de Joseph.

O mon Dieu ! je vous offre ma vie, et je suis prêt à mourir quand il vous plaira. J'accepte la mort en expiation de mes péchés, pour satisfaire à votre divine justice. En me soumettant à la destruction de mon corps, je veux reconnaître votre souverain domaine sur tout mon être, glorifier votre infinie grandeur, et vous remercier des biens dont vous m'avez comblé. Je veux, en acceptant la mort, vous témoigner que votre volonté m'est plus chère que la vie, et expirer ainsi en union de sentiments avec Jésus, Marie, Joseph et les saints Martyrs. Ainsi soit-il !

25 JANVIER. — Dévotion à l'Enfant Jésus.

PRÉPARATION. — « Un petit Enfant nous est né, dit le prophète Isaïe, et un Fils nous a été donné. » Considérons 1° La dévotion que nous devons avoir à l'Enfant-Dieu. 2° Les fruits que nous pouvons en retirer. Proposons-nous d'imiter les Saints qui ont eu le plus de confiance et de tendresse envers l'Enfant de Bethléem. *Parvulus enim natus est nobis, et Filius datus est nobis.*

1° DÉVOTION QUE NOUS DEVONS A L'ENFANT JÉSUS.

Oh ! que le Père éternel souhaite de nous voir honorer les mystères du Verbe incarné ! Bien des siècles avant l'Incarna-

(1) Is. 9, 6.

N. MÉD. 1.

tion, il nous fait annoncer que le Sauveur devait venir à nous sous la forme d'un petit Enfant. Et pour lui gagner nos esprits et nos cœurs, il ajoute : « Cet Enfant porte sur ses épaules le signe de sa principauté. Son nom est l'Admirable, le Conseiller, le Dieu fort, le Père du siècle futur et le Prince de la paix. » Ce magnifique éloge, tombé de la bouche de la Sagesse incréée, ne suffit-il point à lui seul, pour nous faire rendre nos hommages au Fils unique du Père, descendu du ciel parmi nous ? Qui pourrait d'ailleurs résister aux charmes ineffables de ce ravissant Nouveau-Né ? Non seulement c'est un Enfant royal, mais c'est un Enfant-Dieu, enrichi de toutes les perfections du ciel et de la terre. Si votre cœur est avide de grandeur, de richesse, de science et de sainteté, il trouvera de quoi se rassasier en Jésus. Avez-vous besoin d'un frère, d'un bienfaiteur, d'un consolateur ? Jésus possède éminemment toutes ces qualités. Aussi avec quels sentiments de respect, de confiance et d'amour ne devrions-nous pas nous approcher de lui, le contempler dans la crèche où il repose, et méditer les motifs qui lui font porter les livrées de la pauvreté, de la souffrance et de l'humiliation ! La foi nous apprend que c'est dans notre intérêt ; ce qui devrait nous presser de nous dévouer à son service. Souhaitons de l'aimer avec l'ardeur des plus grands Saints, en particulier de saint Alphonse, qui appelait le jour de Noël le jour du feu, à cause du feu de la charité que cette fête devrait allumer dans tous les cœurs. Il adopta l'usage d'honorer spécialement l'Enfance du Sauveur, le vingt-cinquième jour de chaque mois, en mémoire du 25 Décembre. Prosternons-nous aujourd'hui avec lui devant la crèche, et faisons amende honorable à Jésus de l'avoir si souvent oublié, si peu aimé, si rarement imité. Quel bonheur serait le nôtre, si nous pouvions, de mois en mois, nous retremper dans l'esprit d'humilité, de simplicité, d'obéissance, d'innocence et de droiture, qui est comme un effet naturel de la pensée d'un Dieu incarné ! Je vous demande cette grâce, ô Marie, ô Joseph ! et à vous, Saints du ciel, qui vous êtes sanctifiés ici-bas, en méditant les mystères de l'Enfant-Dieu !

2^o FRUITS DE LA DÉVOTION A L'ENFANT JÉSUS.

La vénérable sœur Marguerite du Saint-Sacrement, carmélite de Beaune, en France, fut choisie de Dieu au dix-septième siècle pour réveiller la dévotion à l'Enfant de Bethléem. Elle établit une association ayant pour but d'honorer les mystères de l'Enfant-Dieu, depuis son incarnation jusqu'à sa douzième année, particulièrement le 25 de chaque mois. Beaucoup de personnes distinguées s'y enrôlèrent, et l'on en vit plusieurs avancer, par ce moyen, rapidement dans la vertu. Les mystères du Verbe anéanti, ne nous apprennent-ils pas, en effet, à mourir à nous-mêmes et au monde, afin de vivre entièrement à Dieu? « Ces mystères, dit un grand serviteur de l'Enfant Jésus,¹ nous mettent dans la séparation des choses de cette vie, pour en user selon le besoin. Ils nous enseignent la docilité à Dieu, sans regard sur nous, sans prétention, mais avec l'abandon d'un enfant, vivant au jour le jour, ne regardant ni devant soi, ni derrière soi, mais s'unissant au saint Enfant Jésus, qui lui-même, abandonné à son divin Père, reçoit tous ses ordres pour vivre à Nazareth et accomplir sa mission jusqu'à sa mort. Bienheureux ceux qui sont appelés à connaître et à goûter ainsi le Dieu fait Enfant! Que de dons ne recevront-ils pas? entre autres : l'INNOCENCE, la PURETÉ et la SIMPLICITÉ. » Examinez donc si vous agissez par grâce, par le mouvement de l'Esprit de Dieu, comme l'enfant agit par nature et par instinct; si vous voyez et opérez INNOCEMMENT, sans recevoir des objets extérieurs leurs impressions malignes; si la PURETÉ règne dans toutes vos pensées, paroles, actions et intentions; si enfin la SIMPLICITÉ vous empêche de faire des retours inutiles sur vous-même, sur votre passé, de multiplier les réflexions vaines, les pensées de complaisance, d'inquiétude, de chagrin, au lieu de vous abandonner à Dieu et de vous confier en lui, comme un enfant de bonne volonté. O mon adorable Sauveur! de l'Etable où vous êtes né, daignez tourner vos regards vers ma pauvre âme, et

(1) Mr de Renty.

la délivrer de la corruption, de la malice et de la duplicité dont elle est si souvent infectée.

PRATIQUE. — Renouvelez au pied de la crèche, sous la protection de Marie et de Joseph, les vœux de votre baptême, et, si vous êtes religieux, ceux de votre profession.

25 JANVIER. (bis.) — Conversion de saint Paul.

PRÉPARATION. — La conversion du grand Apôtre, qui devait en opérer tant d'autres, fut : 1° Un miracle de puissance. 2° Un miracle de grâce et de sainteté. Unissons-nous aux dispositions de Saul terrassé et humilié sur le chemin de Damas, et disons avec lui : « Seigneur ! que voulez-vous que je fasse ? » *Domine, quid me vis facere ?*¹

1° LA CONVERSION DE SAUL EST UN MIRACLE DE PUISSANCE.

Saul, plus tard saint Paul, était l'ennemi déclaré du nom chrétien. Il avait contribué au martyre de saint Etienne, et pendant que les autres lapidaient le saint Diacre, lui gardait les vêtements des exécuteurs, comme si, dit saint Augustin, en rendant service à tous, il eût voulu coopérer au crime par les mains de tous. Son zèle pour la Synagogue s'enflammant de plus en plus, que ne fit-il pas contre les premiers fidèles ? Il alla jusqu'à demander l'autorisation de les poursuivre hors de la Judée, et c'était dans ce but qu'il marchait vers Damas, lorsqu'il fut renversé à terre par une force invisible, et qu'il entendit une voix qui lui criait : « Saul, Saul ! pourquoi me persécutes-tu ? » C'était Jésus qui lui parlait ; et combien sa parole ne fut-elle pas efficace ! Paul se releva entièrement converti, et quelques jours plus tard il prêchait l'Évangile qu'il avait d'abord en horreur. O Jésus ! que votre puissance est admirable ! en un clin d'œil vous changez en agneau le loup

(1) Act. 9. 6.

ravisser ; d'un persécuteur acharné de l'Eglise, vous en faites un défenseur zélé, prêt à répandre son sang mille fois pour elle. Qui pourrait, après cela, désespérer de son salut ? La conversion de Saul, selon saint Augustin, est un prodige plus grand, plus difficile que celui de faire sortir du néant tout l'univers. Et en effet Dieu, pour le ramener, ne dut-il pas lutter contre sa volonté libre, le dépouiller de ses préjugés, de sa haine invétérée contre le christianisme, haine d'autant plus aveugle et plus tenace, qu'elle était fortifiée d'un zèle malentendu pour la loi du Sinaï ? Comment renverser tant d'obstacles, d'un seul coup, et en un instant ? O force victorieuse de la grâce ! que n'avons-nous plus de confiance en vous ! Quelle tentation, quelle adversité ou difficulté pourrait alors nous vaincre ? Examinons si notre foi en Jésus-Christ est à la hauteur de ses bienfaits. N'avons-nous pas un cœur étroit, défiant, pusillanime, qui empêche souvent l'effet de nos prières ? Dilatons-le par la confiance ; enflammons-le du désir d'accomplir en tout, comme l'Apôtre, la volonté du Sauveur. *Domine, quid me vis facere ?* Seigneur ! quel sacrifice voulez-vous de moi ? me voici prêt à l'accomplir.

2^e LA CONVERSION DE SAUL EST UN MIRACLE DE PERFECTION.

Saul ou Paul ne se convertit pas seulement, mais il devint en peu de jours un saint consommé. A peine le Sauveur lui eut-il dit : « Je suis Jésus que tu persécutes ; » que, pénétré de crainte et de respect, il s'écria : « Seigneur ! que voulez-vous que je fasse ? » Pouvait-il mieux répondre à un Dieu qui lui demandait son cœur et sa volonté ? Pour lui donner le mérite de l'obéissance, Jésus l'adresse à Ananie ; et Paul, devenu aveugle, passe trois jours sans boire ni manger. Que faisait-il alors, dans cette totale séparation du monde, dans cette mort entière à ses sens ? Il repassait ce qu'il lui était arrivé sur la route de Damas ; il écoutait ce que Jésus lui disait encore dans le calme de l'oraison, et il se proposait de le mettre en pratique. Telle devrait être l'occupation de toute âme convertie : reconnaître les bienfaits de Dieu, et se rendre

docile à sa voix. Mais Paul alla plus loin : instruit par Jésus lui-même,¹ il devint Apôtre dès son baptême, et fut rempli du Saint-Esprit comme les autres disciples. Dès lors avec quelle ardeur il commença à prêcher dans les synagogues, malgré les menaces et les embûches des Juifs ! « Je lui montrerai, avait dit le divin Maître, combien il devra souffrir pour mon nom.² » Plus fort que tous les obstacles, le nouvel Apôtre ne se laissa point intimider, et annonça l'Evangile, sans jamais faillir à sa noble mission. Le premier sur la brèche, le plus ardent dans les luttes, il fut le plus courageux dans les épreuves et les travaux. La grandeur de son zèle, de sa patience, de sa constance, prouve la perfection de son amour et de ses vertus. O cœur vraiment généreux de l'Apôtre des nations ! que vous confondez bien notre lâcheté ! A peine converti, vous vous donnez à Dieu sans réserve, tandis que nous, depuis tant d'années, nous hésitons à sacrifier au Seigneur une pensée, un défaut, une affection, une inclination, qui empêche notre progrès. O Jésus ! par l'intercession de votre aimable Mère et votre glorieux disciple saint Paul, rendez-moi fervent dans votre service, courageux dans la tribulation, et fidèle aux grâces dont vous me comblez chaque jour.

26 JANVIER. — Jésus à Nazareth.

PRÉPARATION. — Au retour de l'Egypte, Jésus se fixe à Nazareth et y demeure jusqu'à l'âge de trente ans. Considérons 1° Les vertus qu'il y pratique. 2° Le bonheur qu'il répand autour de lui. Exerçons-nous à l'humilité, à l'obéissance et à la charité ; nous trouverons dans ces vertus la paix intérieure, que nous communiquerons à ceux qui vivent avec nous. *Et veniens habitavit in civitate quæ vocatur Nazareth.*³

(1) Gal. 1, 12.

(2) Act. 9, 16.

(3) Matth. 2, 23.

10 VERTUS QUE JÉSUS PRATIQUE A NAZARETH.

L'Esprit-Saint a résumé en trois mots la vie du Sauveur dans la maison de Nazareth : « Il était soumis, dit-il, à Marie et à Joseph. » *Erat subditus illis.*¹ Cette obéissance d'un Dieu à ses créatures, suppose une humilité si profonde, que toutes les intelligences créées ne sauraient la comprendre. Celui qui commande à tout l'univers et aux plus hauts séraphins, Celui dont la seule parole a fait sortir du néant toute la création, ce grand Dieu, de qui les rois de tous les siècles ont reçu leur pouvoir, ce Dieu éternel et infini s'abaisse jusqu'à se soumettre à ses créatures ! Dès sa naissance déjà, il s'est abandonné sans réserve à la discrétion de ses parents. Mais va-t-il continuer d'obéir ainsi, en avançant en âge ? Lui qui possède tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, ne les manifestera-t-il pas, en indiquant à Marie et à Joseph ce qu'ils peuvent ou doivent lui commander ? Loin de là : plus il grandit, plus il montre d'humilité, de docilité, de parfaite obéissance. « Il croissait, ajoute saint Luc, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. »² Or, cette sagesse et cette grâce consistaient principalement à faire en tout la volonté du Père céleste, à la faire parfaitement et constamment par l'exercice de la plus sublime obéissance. Qui pourrait, après cela, préférer son propre jugement et sentiment, aux ordres de l'autorité légitime ? Quel enfant oserait résister aux auteurs de ses jours, quel religieux, quel prêtre, à ses supérieurs et à l'Eglise, en voyant le Rédempteur lui-même s'assujettir à ses inférieurs ? Celui-là montre l'orgueil de son esprit, la faiblesse de sa foi, qui témoigne peu de respect, de soumission à ceux qui le dirigent ou le gouvernent au nom du Seigneur. « Soit que Dieu, dit saint Bernard, soit que son représentant vous donne un ordre quelconque, obéissez avec une égale ponctualité. » Gardez-vous donc de contrôler, de critiquer les dispositions de ceux qui vous commandent, ou de leur obéir en vous plai-

(1) Luc. 2, 51.

(2) Luc. 2, 52.

gnant, en murmurant, et le plus tard possible. Ayez au contraire une volonté prompte, aveugle, généreuse, de faire tout ce qu'ils vous disent. Vous imiterez ainsi le Dieu de Nazareth, toujours soumis, toujours docile. *Erat subditus illis.*

20 BONHEUR QUE JÉSUS RÉPANDAIT AUTOUR DE LUI.

L'obéissance entière du Sauveur, son respect envers ses parents, à Nazareth, sa déférence et sa condescendance à leur égard, son empressement à faire, à prévenir même leurs volontés, tout cet ensemble de vertus aimables, surtout dans la personne d'un Dieu, répandait un charme céleste au foyer de Marie et de Joseph. C'était au point que les personnes affligées se disaient entre elles, selon saint Jean Chrysostome : « Allons voir le Fils de Marie, et il nous consolera. » En effet, on ne sortait jamais de la maison de Joseph, sans être embaumé du parfum de suavité qu'exhalaient l'humilité docile et la charité compatissante du Verbe incarné. Que ne devaient pas éprouver les plus privilégiés des Epoux, à la vue de leur Enfant divin ! Jésus les révérait comme les représentants du Père éternel, et c'était avec une espèce de culte qu'il les saluait le matin et le soir, les assistait pendant le jour, se rendait attentif à tous leurs désirs, et s'efforçait de leur payer l'amour et les services qu'il en recevait, par un amour plus fort et des services plus assidus. Il est vrai que Marie et Joseph souffraient, en prévoyant les peines de l'Agneau divin et les contradictions dont il serait l'objet ; mais cette douleur toute d'amour était de celles dont parle sainte Thérèse : elles torturent, mais si suavement qu'on ne saurait en désirer la fin. O Jésus ! si vous êtes si aimable, même quand vous paraissez entouré d'épines et comme un bouquet de myrrhe, que sera-ce, quand vous enlevez toute amertume, et que vous nous montrez votre amabilité infinie ? Oh ! qu'il faisait bon d'habiter avec vous à Nazareth ! Vous demeurez, il est vrai, dans nos saints tabernacles ; mais la foi seule vous y voit. Quand pourrai-je vous contempler à découvert dans la splendeur des Saints ? En attendant ce bonheur, faites-moi vivre en ce monde avec vous,

qui êtes présent dans l'adorable Eucharistie, comme Marie et Joseph vivaient à Nazareth. Communiquez-moi leur foi, leur respect, leur tendresse, leur dévotion, leur esprit de prière et leur dévouement envers vous.

PRATIQUE. — Examinez si, comme l'Enfant Jésus, vous tâchez de rendre aimables la piété et la vertu, par votre humble obéissance, votre charité prévenante, votre douceur inaltérable, votre patience à toute épreuve, vos procédés pleins de déférence et de bonté envers tous.

27 JANVIER. — **Saint Jean Chrysostome, docteur de l'Église.**

PRÉPARATION. — « Ce qui ne peut être fait pour Dieu, disait souvent saint Jean Chrysostome, il ne faut pas le faire. » Considérons 1° Le zèle de ce grand Docteur. 2° Son amour des souffrances. Répétons souvent comme lui, dans toutes nos peines : « Dieu soit loué de toutes choses ! que le nom du Seigneur soit à jamais béni ! » *Sit nomen Domini benedictum !*

1° ZÈLE DE SAINT JEAN CHRYSOSTOME.

Ce saint Docteur que les païens eux-mêmes regardaient comme le plus grand orateur de son temps, fut le modèle des vrais serviteurs de Dieu et la règle vivante du clergé. Etant à Antioche, il entraînait à sa suite dans les voies de la perfection, tous ceux qui l'écoutaient et qui connaissaient sa sainte vie. Sa parole, quoiqu'elle parût sans art et sans apprêt, ravissait tous les cœurs. Devenu archevêque de Constantinople, quel zèle ne déploya-t-il pas pour la réforme de toutes les classes de la société ! Insensible au respect humain, il ne connaissait que son devoir, et préférerait mille morts à la plus légère offense de Dieu. Avec quelle tendresse il aimait son peuple, et comme il en était aimé ! mais il ne se servait de son ascendant que pour l'éloigner du mal et le porter à la vertu. Il convertit une multitude de païens et d'hérétiques, qui venaient l'entendre attirés

par le charme de son éloquence. Les jeunes gens, les jeunes personnes, jusque-là si empressés d'assister aux spectacles, se pressaient autour de leur pasteur, pour en recevoir le pain de la doctrine. Tant il est vrai que le zèle animé de la charité est le secret de l'éloquence persuasive, de celle qui ramène les cœurs à Dieu. Que d'abus la parole du saint Pontife ne fit-elle pas disparaître ! Que d'esprits elle éclaira ! que de fidèles elle éleva à la plus haute perfection ! On ne saurait exprimer les fruits abondants qu'il produisit dans cette capitale de l'empire, au temps même où la jalousie et les autres passions se déchaînaient contre lui. Oh ! qui nous dira ce que peut dans une âme l'amour envers Jésus ? Si nous en avons une étincelle, n'aurions-nous pas horreur de tout ce qui déplaît à Dieu ? rien même ne nous affligerait si ce n'est l'offense divine, rien ne nous consolerait sinon la gloire et le contentement de Jésus. « Quelqu'un d'entre vous vient-il à pécher, disait notre Saint à son peuple, j'en ressens une douleur qui me poursuit jusque dans mon sommeil. Au contraire, je suis soulevé comme sur des ailes, lorsqu'on me dit du bien de vous. » Avons-nous de tels sentiments, quand il s'agit de Jésus et des âmes rachetées de son sang précieux ? Ne trouverons-nous pas peut-être, en nous examinant, que l'égoïsme est le mobile dominant de nos désirs, de nos paroles, de nos actions ?

2^o AMOUR DE NOTRE SAINT POUR LES SOUFFRANCES.

Quoique d'une complexion assez délicate, saint Jean Chrysostome se traitait durement. Il ne mangeait qu'une fois le jour, vers le soir. Tout mets un peu soigné était proscrit de sa table, et il ne buvait que de l'eau. Son sommeil était court, de trois ou quatre heures chaque nuit, et encore il regrettait le temps qu'il y employait. « Le sommeil, disait-il, est l'image de la mort, l'image du néant. Dans les rues, on n'entend pas une voix ; dans les maisons, tous sont gisants comme dans le sépulcre. Tout cela n'est-il pas propre à éveiller l'âme et à la faire songer à l'heure suprême ? » Mais les austérités du Saint ne suffisaient point à son amour de la croix. Dieu permit qu'il

fût en butte à la persécution, de la part de ceux-là mêmes qui auraient dû le défendre. Pendant cette tourmente, que faisait le saint archevêque? il consolait son peuple attristé. « Les flots sont soulevés, lui disait-il, la tempête gronde; mais que puis-je craindre? La mort? Le Christ est ma vie, et la mort m'est un gain. L'exil? mais la terre tout entière appartient au Seigneur. La perte des biens de ce monde? mais je n'ai rien apporté ici-bas, et je ne saurais rien emporter au tombeau. Donc, mes bien-aimés, conservez le calme et la paix au milieu de cet orage. » Ainsi parlait ce grand cœur, au moment de devenir la victime des puissants de la terre, armés contre lui. Gardé par son peuple, il se livra secrètement aux soldats chargés de le conduire en exil. Ils lui firent endurer toutes sortes de privations, de fatigues et de mauvais traitements. « Mon cœur, écrivait-il alors, goûte une joie inexprimable dans les souffrances; il y trouve un trésor caché. Bénissez le Seigneur qui m'accorde à un tel degré la grâce de souffrir pour lui. » Il mourut le jour de l'exaltation de la sainte croix. Sa dernière parole fut celle-ci : « Dieu soit glorifié de tout ! Amen. » Puis, ayant formé sur lui le signe de notre Rédemption, il rendit au Seigneur son âme bénie. Heureux le chrétien qui vit et meurt à l'ombre de la croix, après avoir souffert ici-bas pour Jésus ! Ne vous montrez-vous pas trop sensible, trop délicat, à la moindre contrariété qui vous arrive ? D'où vient cette disposition ? est-ce de votre orgueil, de votre amour-propre, de l'attachement à votre santé, à votre vie ? Renoncez à toute affection à vous-même et à votre volonté, et vous souffrirez facilement toute peine, en union avec Jésus, avec Marie et avec tous les saints martyrs.

28 JANVIER. — Fruits précieux de l'obéissance.

PRÉPARATION. — Après avoir médité l'obéissance de Jésus à Nazareth, voyons les fruits précieux que nous apportera cette vertu 1° Pour notre sanctification. 2° Pour notre bonheur, si

nous la pratiquons constamment. Proposons-nous de l'exercer toujours avec foi, en toute simplicité, nous soumettant à Jésus-Christ dans ceux qui nous tiennent sa place. *In simplicitate cordis vestri, sicut Christo.*¹

1^o L'OBÉISSANCE NOUS SANCTIFIE.

« Pas de meilleur moyen de rompre les liens du démon, disait saint Philippe de Néri, que de faire la volonté d'autrui dans les choses permises. » Et pourquoi ? parce que par là on se sépare de la volonté propre, toujours si faible, pour s'unir à la volonté toute-puissante de Dieu, manifestée par les supérieurs. Et comment rester alors esclave du péché, du démon et des penchants vicieux ? Qu'on lise la vie des Saints, et en particulier celle du vénérable Gérard Majella, disciple de saint Alphonse, et l'on verra ce que peut l'obéissance quand on la pratique sans réserve. Tous les Saints lui doivent leur perfection ; ne pourra-t-elle pas de même nous élever à la plus solide vertu ? Comme tous nos défauts ont leur racine dans la volonté propre, si nous renonçons à celle-ci en exerçant l'obéissance, nous sortirons de nos misères et attirerons sur nous les grâces qui sanctifient. De là cette assertion de saint Augustin : que cette vertu est la source et la mère de toutes les autres. Et en effet, elle les porte toutes dans son sein, puisque toutes sont filles de la volonté divine, que nous accomplissons en obéissant. Si donc vous êtes dominé par l'orgueil, l'impatience, la susceptibilité ; si depuis si longtemps vous géissez de votre peu de vigilance, de recueillement, d'esprit d'oraison ; ne devez-vous pas l'attribuer à votre manque de foi dans la direction, à votre peu d'exactitude à suivre les avis qu'on vous donne et à vous y confier comme en la parole de Dieu ? N'est-ce pas de là que vous viennent ces faiblesses dans vos luttes contre vous-même, cette inconstance dans vos pratiques pieuses, ces alternatives de ferveur et de lâcheté, de confiance et d'abattement, de paix et de trouble, de bonheur et de tristesse au service de Dieu ? Oh ! si vous obéissiez avec foi et fidélité, quel changement s'opère-

(1) Eph. 6, 5.

rait en vous ! Mais souvent vous écoutez vos supérieurs et confesseurs, sans mettre en pratique ce qu'ils vous conseillent ; ou si vous le faites, c'est par routine, par esprit naturel ; ce qui ne vous attire nullement les grâces célestes. Sanctifiez donc désormais votre obéissance, afin que cette vertu vous sanctifie.

2° L'OBEISSANCE NOUS REND HEUREUX.

Il est impossible de ne pas être heureux, quand on pratique parfaitement cette vertu. Car on sait alors avec certitude qu'on accomplit la volonté de Dieu, et quoi de plus capable de nous donner la paix ? Saint Dorothee jouissant d'une tranquillité inaltérable, et craignant en cela l'illusion, alla trouver un saint abbé et lui dit : « D'où vient, mon père, que je suis si content et si paisible, tandis que saint Paul assure qu'on ne se sauve que par beaucoup de tribulations ? » « Mon fils, lui répondit le saint vieillard, votre bonheur est le fruit de l'obéissance. » Le jeune religieux avait, en effet, consacré tous ses soins à renoncer à son jugement et à sa volonté, pour suivre en tout les avis et les intentions de son supérieur. De là cette paix délicieuse qui embaumait son âme. — La pensée même de la mort et du jugement qui la suit ne saurait troubler un cœur docile. Il sait qu'on ne rendra pas compte à Dieu de ce qu'on a fait pour obéir. « Les supérieurs, dit l'Apôtre, répondront eux-mêmes devant Dieu, des âmes qu'ils auront dirigées et gouvernées. » Quoi de plus capable de nous rassurer pendant la vie et à la mort ? « L'obéissance, selon saint Jean Climaque, est le sépulcre de la propre volonté, » et par conséquent de tous les vices. Or, l'Esprit-Saint déclare heureux les moribonds, morts à eux-mêmes et à leurs défauts, et qui expirent dans le Seigneur.² De là sainte Marie-Madeleine de Pazzi regardait la pratique de l'obéissance, comme le moyen par excellence de faire une heureuse mort. — Et puis, quelle riche récompense n'attend pas ceux qui exercent fidèlement cette vertu ! En nous donnant ses ordres par ses représentants plutôt

(3) Hebr. 13, 17.

(2) Apoc. 14, 13.

que par lui-même, que prétend le Seigneur? Il veut exercer notre foi, et grossir ainsi le trésor de nos mérites. Saint Paul, renversé sur le chemin de Damas, demande au Sauveur ce qu'il doit faire; mais Jésus le renvoyant à Ananie, lui fournit l'occasion d'obéir et de croître en vertu. Si donc nous comprenons bien nos intérêts, nous placerons notre joie dans la pratique d'une entière abnégation de notre jugement et de notre volonté; nous ferons nos délices de nous assujettir à la conduite d'autrui, comme a fait Jésus Enfant dans la maison de Nazareth. A ce prix, l'obéissance sera pour nous, selon saint Jean Climaque, « une navigation sûre, un affranchissement de la crainte de la mort, et une excuse légitime au tribunal de Dieu. » Demandez à Jésus et à Marie qu'il en soit ainsi.

28 JANVIER. (bis.) — De l'observation des règles.¹

PRÉPARATION. — Rien n'est plus important pour tout religieux que d'observer la Règle de son Institut. Voyons-en donc 1° L'excellence. 2° Les mérites qu'elle nous procure. Renouvelez-vous dans l'esprit du noviciat, en examinant vos manquements ordinaires, et en vous corrigeant sans retard, afin de témoigner à Dieu votre amour. *Dilectio, custodia legum illius est.*²

1° EXCELLENCE DE LA RÈGLE RELIGIEUSE.

Saint François d'Assise appelle la Règle des religieux « la moëlle de l'Evangile, » et il la vit un jour représentée sous la forme d'une hostie. Comme le pain d'autel est formé du plus pur froment, ainsi la Règle de chaque Institut approuvé par l'Eglise, se compose des conseils évangéliques, ou des enseignements de perfection donnés aux hommes par Jésus-Christ. Cette Règle, ayant reçu la sanction de l'Eglise, opère en quelque sorte comme une hostie consacrée, c'est-à-dire qu'elle

(1) Pour les religieux.

(2) Sap. 6, 19.

nous transforme en Jésus, en nous communiquant son esprit. Un religieux donc qui observerait parfaitement sa Règle, accomplirait cette parole de l'Apôtre : « Purifiez-vous du vieux levain » du siècle et de la propre volonté ; et « devenez une pâte nouvelle, » par l'obéissance aux enseignements du divin Maître, pratiquement résumés dans votre Règle. Convaincu de ces vérités, le glorieux Patriarche d'Assise ne voulut jamais rien changer à l'observance de son Ordre, lors même que le Pape l'en priait : « Ce n'est pas moi, disait-il, qui ai placé ces prescriptions dans la Règle, mais c'est Jésus-Christ lui-même. » Désobéir à la Règle, c'est donc désobéir à Jésus, c'est renverser son œuvre, c'est-à-dire l'Institut qu'il a fondé par ses serviteurs. Car la Règle et les vœux sont la base et les colonnes de tout Ordre religieux. « De l'observation des Règles, disait saint Alphonse à ses disciples, dépendent la bénédiction de Dieu, la ferveur des membres de la Congrégation, le fruit des missions, la propagation de l'Institut, et l'accomplissement de sa noble fin. » Quel mal ne fait-on pas quand on transgresse les observances de son Ordre, surtout quand il y a scandale et habitude ? Quelle responsabilité devant Dieu ! Ne vous appuyez-vous pas sur votre ancienneté, pour vivre plus à votre aise, pour manquer au silence, à la modestie des yeux, à la simplicité de l'obéissance, et au respect dû à vos supérieurs ? Songez que plus vous êtes âgé, plus vous exercez d'influence ; et quels ravages ne faites-vous pas ainsi dans les plus jeunes ! L'âge et l'ancienneté ne vous donnent d'autre droit que d'être plus observant, puisque vous êtes censé avoir mieux profité que les autres, des leçons de l'expérience, et que les années vous avertissent du compte à rendre bientôt à Dieu.

2^e MÉRITES DU RELIGIEUX QUI OBSERVE SES RÈGLES.

Rien n'est plus méritoire devant Dieu que le sacrifice de la volonté propre ; ce qui a fait dire à l'Esprit-Saint que l'obéissance vaut mieux que les victimes. *Melior est enim obedientia quam victimæ.*¹ Or l'observation des Règles est une suite non

(1) 1 Reg. 15, 22.

interrompue d'actes d'abnégation, de soumission. Chacun de ces actes a le mérite de la vertu d'obéissance, et souvent encore celui du vœu ou de la vertu de religion, la plus noble parmi les vertus morales. De là saint Alphonse a pu dire qu'on gagnera plus en obéissant pendant une seule année, qu'en suivant pendant dix ans sa propre volonté dans l'exercice des bonnes œuvres. Quel bien Dieu demande-t-il d'un religieux, si ce n'est celui que réclament ses Règles? Ce bien là seul sera récompensé. On ne paie pas l'ouvrier qui travaille selon son caprice, sans tenir compte de la volonté de son maître. Quels mérites pourrions-nous acquérir en nous écartant du chemin que Dieu nous a tracé pour arriver à lui? C'est par la Règle que tous les Fondateurs d'Ordre ont conquis leur couronne. Malheur à qui voudrait, dans leurs familles, parvenir au salut par une autre voie! Heureux, au contraire, le religieux qui s'applique constamment à se rendre conforme en tout, à la lettre et à l'esprit de sa Règle! « Car rien n'est petit, disait saint Basile, de tout ce que l'on fait pour Dieu. » Un disciple de saint Alphonse, Dominique Blasucci, mort encore jeune, en odeur de sainteté, avait mis par écrit au commencement de son noviciat, la sentence suivante : « Je renonce à devenir saint, plutôt que de transgresser le plus petit point de ma Règle. » Jamais, en effet, on ne le vit en défaut. Aussi que de mérites n'acquit-il pas en très peu d'années! Comme un grand nombre de petites pièces de monnaie forme des sommes considérables; de même la fidélité à observer les moindres règles nous vaut un poids immense de gloire éternelle.

O Jésus! inspirez-moi la crainte salutaire de vos jugements; que la pensée des mérites perdus par le religieux tiède, et du terrible purgatoire qui le menace, que cette pensée me rende attentif à observer toutes mes obligations, même les plus minimes. Par l'intercession de votre divine Mère, donnez-moi la force de me corriger de mes manquements habituels, surtout de ceux qui blessent le silence, le recueillement, l'obéissance, et portent les autres à la dissipation, au mécontentement et au murmure.

29 JANVIER. — **Saint François de Sales, docteur de l'Église.**

PRÉPARATION. -- On peut dire de saint François de Sales ce que l'Esprit-Saint dit de Moïse : « Il fut cher à Dieu et aux hommes, et sa mémoire est en bénédiction.¹ » 1° Il se rendit cher aux hommes par son extrême douceur. 2° Il fut cher à Dieu par sa conformité parfaite au bon plaisir divin. Prions ce saint Docteur de nous obtenir la grâce de marcher sur ses traces, en pratiquant la mansuétude envers tous, et en nous résignant dans les contrariétés de chaque jour. *Cum mansuetudine et patientia, supportantes invicem.*²

1° DOUCEUR DE SAINT FRANÇOIS DE SALES.

Bien que saint François de Sales ait pratiqué toutes les vertus à un degré héroïque, la douceur est cependant celle qui l'a caractérisé. Saint Vincent de Paul, intimement lié avec lui, assurait n'avoir jamais connu d'homme plus doux sur la terre ; il le considérait comme une image vivante de la bonté du Sauveur conversant parmi les hommes. François, en effet, avait toujours le sourire sur les lèvres ; son air, ses paroles, ses manières polies ne respiraient que mansuétude et charité. Il était doux envers tout le monde sans exception, et il avait coutume de dire que la douceur doit se pratiquer toujours, partout, et avec tous. Et voilà comment il se faisait aimer ; sa bonté convertissait les pécheurs et attirait les âmes à Dieu. Quoi de plus capable, en effet, de gagner le cœur humain que la mansuétude ? Qui pourrait résister aux manières affables, aux regards bienveillants, à cette sérénité de visage et à cette cordialité qui touche et console ? « Tout dans la vie, disait souvent le Saint, doit se mener par douceur, rien forcément ; la rudesse gâte tout, elle ferme les cœurs, elle engendre la haine

(1) Eccli. 45, 1.

N. MÉR. 1.

(1) Eph. 4, 2.

et l'opiniâtreté. » — On se tromperait néanmoins si l'on s'imaginait que cette douceur fût naturelle à François. Né avec un tempérament vif, des passions ardentes, combien ne dut-il pas veiller sur lui-même et se faire violence pour arriver à la sainteté ! Il avouait qu'il avait travaillé vingt-quatre ans à s'exercer à la patience, et que souvent dans la lutte, il devait, selon son expression, tenir son cœur à deux mains. C'est donc en vain que nous prétendons nous excuser de nos brusqueries, de nos emportements, de nos duretés, de nos impatiences, sur notre vivacité naturelle, sur notre tempérament bilieux, nerveux ou sanguin. La vertu n'est point affaire de tempérament. « Les saints ne sont pas nés vertueux, dit saint Jean Chrysostome ; ils le sont devenus par leurs efforts aidés de la grâce. » Demandez à Jésus l'esprit de bonté, de douceur, de condescendance, de compassion, de support, et proposez-vous d'exercer la mansuétude envers ceux surtout qui vous sont antipathiques, ou dont vous avez peine à supporter les défauts.

2^o CONFORMITÉ DE NOTRE SAINT A LA VOLONTÉ DIVINE.

De même que l'humilité jointe à la charité, produit la douceur envers les hommes ; ainsi l'humilité jointe à l'amour de Dieu, enfante l'excellente vertu de conformité à la volonté divine, et c'est elle qui rend les saints consommés dans la perfection. Admirable est sous ce rapport la doctrine de saint François de Sales ; plus admirable encore fut sa conduite. « Quand on est en conversation, disait-il, il faut s'y plaire parce que Dieu nous y veut, et quand on est seul, il faut se plaire dans la solitude par la même raison. Quand on est fixé quelque part, il ne faut pas rêver un changement de position : il faut demeurer en la barque dans laquelle on se trouve pour faire le trajet de cette vie à l'autre ; et il faut y demeurer volontiers, parce que Dieu le veut. » C'est ainsi qu'agissait notre Saint : la volonté du Seigneur était son centre, son trésor, sa vie. Aussi rien ne pouvait altérer sa paix, ni troubler sa sérénité. « Je désire bien peu de choses, avait-il coutume de dire, et le peu que je désire, je le désire bien peu. Et qu'y a-t-il au

ciel et sur la terre à quoi je tiens, sinon Dieu seul ! » De ces nobles sentiments, naissait dans l'âme du Saint une égalité d'humeur, admirable et continuelle. On ne le vit jamais, ni emporté par la joie, ni abattu par la tristesse ; il était toujours calme et heureux. « Comme le pilote, disait-il, se conduit en mer, en regardant sans cesse le pôle, ainsi je traverse la mer de cette vie, en fixant mes regards sur le bon plaisir de Dieu ; et comme ce divin bon plaisir est toujours infiniment aimable, je suis constamment le même parmi la diversité des choses terrestres. » Avez-vous de tels principes, et surtout une telle pratique ? Voyez comment vous pourrez en ce point améliorer vos idées, vos sentiments, votre vie.

« O mon Dieu ! vous dirai-je avec saint François de Sales, que votre volonté soit faite, non seulement en l'exécution de vos commandements, conseils et inspirations, auxquels nous devons obéir, mais aussi en la souffrance des afflictions qui nous arrivent ; que votre volonté fasse par nous, pour nous, en nous, et de nous, tout ce qu'il lui plaira. » Ainsi soit-il !

PRATIQUE. — « Il faut aimer, dit le saint Docteur, non les choses que Dieu veut, mais la volonté de Dieu qui les veut. »

30 JANVIER. — Jésus, ami du travail.

PRÉPARATION. — « J'ai été dans les travaux dès ma jeunesse, » dit le Sauveur par la bouche du Psalmiste.² Considérons 1° Le travail de l'Enfant Jésus à Nazareth. 2° Comment nous devons sanctifier le nôtre, à son exemple. Fuyons avec horreur la paresse, qui est la source de la tiédeur, de la négligence, de tous les vices. Imitons Jésus, notre modèle, qui ne perdit jamais un instant. *Pauper sum ego et in laboribus a juventute mea.*

1° TRAVAIL DE JÉSUS A NAZARETH.

Le travail, tel qu'il est devenu par la chute originelle, nous rappelle notre condition de pécheurs. Il nous est pénible, depuis

(1) Amour de Dieu. L. 9, c. 1.

(2) Ps. 87, 16.

que le Seigneur a dit à notre premier père : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front.¹ » Travailler, c'est donc reconnaître notre culpabilité devant Dieu et nous en humilier. Jésus, le Roi des humbles, n'a pas rougi de s'abaisser jusqu'à servir comme ouvrier dans la demeure de Nazareth. On l'y voyait, tantôt puisant de l'eau, tantôt balayant la maison, tantôt se fatiguant à aider son Père nourricier. Jamais il ne perdait un moment ; il les employait tous d'une manière utile à notre salut. Que de motifs n'avons-nous pas de marcher sur ses traces ! Le travail de l'esprit nous délivrera de l'ignorance ; celui des mains, en fatiguant notre corps, diminuera l'ardeur de notre concupiscence ; les exercices laborieux de l'âme et du corps étant une pénitence imposée à l'humanité déchue, répareront nos torts envers Dieu, guériront nos blessures spirituelles, et nous feront prendre part à la grande satisfaction donnée par le travail de Jésus à la Justice éternelle. Ainsi nous expierons la lâcheté qui nous a tant de fois rendus esclaves de l'enfer. — Nos travaux et nos occupations ordinaires sont encore un grand remède aux tentations. L'oisiveté, dit l'Esprit-Saint, enseigne aux hommes la malice.² Un esprit désœuvré est encore plus exposé que tout autre, aux révoltes des passions et aux pièges de Satan. Saint Antoine, abbé, comprit par une vision céleste le vrai moyen de vaincre, dans la solitude, les ennemis de notre âme. Il vit un Ange priant et travaillant alternativement, comme pour l'inviter à faire de même, contre les attaques de l'enfer et les ennuis de l'isolement. Combien de fois l'oisiveté de votre esprit, de vos sens et de votre imagination, n'a-t-elle pas été cause de vos tentations et de vos chutes ! Comme l'Enfant Jésus travaillant à Nazareth, ne restez jamais inoccupé ; employez votre temps, soit à lire, à prier, à écrire, à étudier, soit à quelque occupation manuelle, qui vous distraie du mal et vous attire au bien. Voyez en quoi vous pourriez être plus actif, plus exact, plus vigilant, et mieux employer tous vos loisirs. *Pauper sum ego et in laboribus a juventute mea.*

(1) Gen. 3, 19.

(2) Eccli. 33, 29

2° COMMENT ON SANCTIFIE LE TRAVAIL.

Jésus nous a donné l'exemple du recueillement au milieu des occupations les plus distrayantes. Jouissant toujours de la vision béatifique, il était incapable de perdre de vue la Divinité. Nous au contraire, nous avons une imagination volage, que nous savons à peine contenir. Que faire ? Saint François de Sales répond : « Parmi les affaires qui ne requièrent pas une attention si forte, regardez plus Dieu que les affaires ; quand celles-ci exigent toute votre attention, au moins de temps en temps alors regardez vers Dieu, pour voir si vos occupations lui sont agréables. » Saint Bernard voyant un jour un de ses disciples bien recueilli pendant son travail, l'exhorta à continuer ainsi le reste de sa vie, lui assurant que cette pratique l'exempterait du purgatoire. Pour rendre ce recueillement plus facile, renouvelons souvent la bonne intention, faisant à Dieu l'offrande de nos travaux, en union avec ceux de Jésus. Joignons-y l'habitude des oraisons jaculatoires, des élans du cœur vers Dieu, surtout quand la fatigue nous accable, ou que les affaires à traiter nous ennuiant. Est-ce ainsi que vous agissez ? Formez-vous souvent pendant la journée des actes fervents d'amour, de résignation, de repentir, de confiance et de demande ? Ne vous livrez-vous jamais au travail des mains, ou à l'étude, sans avoir prié ? Y fuyez-vous toujours l'empressement, l'agitation, le trouble, l'impatience, et tout ce qui dessèche le cœur, diminue la dévotion, amoindrit vos mérites ? Demandez à Jésus Enfant qu'il vous apprenne à sanctifier comme lui vos occupations, par le calme du recueillement, la droiture des intentions, et la ferveur de la prière.

O Jésus, activité infinie ! vous avez dit : « Mon Père agit sans cesse, et moi j'agis avec lui. » Votre action au dehors ne nuit jamais à votre repos intérieur. Qu'il en soit ainsi de moi : que mes travaux extérieurs n'empêchent nullement mon union avec vous ! O Marie, ma Mère ! faites-moi chercher en tout la gloire et le bon plaisir de Dieu.

PRATIQUE. — A l'exemple de saint Alphonse, qui avait fait

le vœu de ne jamais perdre un moment, employons tous nos instants soit à prier, soit à faire quelque chose d'utile.

31 JANVIER. — Les progrès de l'Enfant Jésus.

PRÉPARATION. — Jésus, notre modèle en toutes les vertus, veut l'être encore dans la voie qui y conduit. Saint Luc atteste qu'il croissait en sagesse et en grâce.¹ Nous l'imiterons 1° Par la vivacité de nos désirs et la sincérité de nos résolutions. 2° Par l'emploi des moyens nécessaires à notre avancement spirituel. Souhaitons de tout cœur de grandir chaque jour dans la connaissance et l'amour de Jésus, à l'aide de l'oraison, de l'abnégation et de la fidélité à la grâce. *Proficiebat sapientia, et gratia apud Deum et homines.*

1° DÉSIRS D'AVANCER DANS LA PERFECTION.

Pourquoi Jésus, infiniment parfait dès son incarnation, manifeste-t-il par degrés, à mesure qu'il avance en âge, les trésors de sagesse et de grâce qui sont en lui ? C'est pour nous engager à grandir sans relâche dans la connaissance et l'amour de sa Personne sacrée. Or nous ne saurions y parvenir, sans un désir ardent et continu de notre sanctification. Combien d'efforts, en effet, combien de travail et de luttes n'exigent pas cette connaissance et cet amour, qui renferment toute la sainteté ! On n'y arrive qu'après des années passées dans l'exercice de la mortification des sens, du renoncement au jugement et à la volonté propres, du combat contre le monde, la chair et le démon. Il faut donc qu'un désir fervent, une volonté déterminée nous soutienne dans cette difficile entreprise. Comment expliquer sans cela les vertus héroïques des Saints ? Evidemment Dieu leur avait mis au cœur une résolution inébranlable de se sanctifier à tout prix. Et voilà ce que nous devrions demander avec instance à l'Enfant Jésus. Nos désirs d'aller à lui sont si

(1) Luc. 2, 52.

faibles, si languissants, que nous hésitons, et même retournons en arrière devant la moindre difficulté. Dès qu'il nous faut pratiquer la mortification, supporter quelque épreuve, embrasser un sacrifice, notre courage s'évanouit, et c'est à peine si nous servons Dieu fidèlement au milieu des consolations. Quelles preuves, en effet, avez-vous données jusqu'ici, d'un amour véritable envers Jésus? Où sont vos victoires sur vous-même, sur votre caractère altier, sur votre humeur désagréable, sur vos impatiences habituelles? Quand vous a-t-on vu rendre le bien pour le mal et vous dévouer, comme les Saints, au bonheur de vos ennemis? De tels actes ne sont guère à votre portée, parce que vos désirs de perfection sont trop lâches, trop réservés. Réveillez votre ferveur par de saintes lectures et de sérieuses méditations. Priez chaque jour l'Enfant divin de vous faire croître, à son exemple, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. *Proficiebat sapientia et gratia apud Deum et homines.*

2° MOYENS D'ACQUÉRIR LA PERFECTION.

Quoique l'Enfant Jésus n'ait pas besoin de moyens pour réunir en lui toutes les perfections, il les emploie cependant, parce qu'il veut être en tout notre Modèle. On le voit donc pratiquer le renoncement, se livrer à l'oraison, obéir à l'Esprit-Saint qui habite en lui, trois moyens nécessaires à notre progrès spirituel. Nous devons nous renoncer, pourquoi? parce que nous avons en nous de nombreux défauts et penchants, qui sont opposés aux vertus et aux inclinations de l'Enfant-Dieu. Il nous est impossible de lui ressembler, sans arracher de notre cœur, par l'abnégation, ce qui nous empêche de penser et d'agir comme il pense et agit. — Mais cette abnégation elle-même ne peut subsister sans une vie d'oraison. C'est l'oraison qui la nourrit, lui ôte son amertume, lui donne une direction, un appui, par les lumières et les forces qu'elle lui obtient. — L'oraison et l'abnégation réunies nous conduisent à la fidélité à la grâce, dernière condition de notre avancement dans la vraie sainteté. La grâce travaille sans relâche à nous former sur Jésus, le plus parfait modèle des prédestinés. Si nous y

correspondons à chaque instant, notre progrès sera continu, et notre ressemblance avec le Sauveur, opérée par l'Esprit-Saint, n'en sera que plus complète et plus durable. Examinez où vous en êtes dans l'emploi de ces trois moyens de perfection. Combattez-vous constamment, et sous la direction divine, vos inclinations vicieuses, cet amour excessif de votre propre excellence, qui vous aveugle sur votre mérite ; cette tendance continuelle aux plaisirs des sens, au repos, à la mollesse, au bien-être matériel, qui vous fait oublier votre perfection ? Oh ! que la grâce a de reproches à vous faire sur votre peu de vigilance et de fidélité ! Combien de fois ne refusez-vous pas à Jésus, ce qu'il réclame de vous dans l'intérêt de votre bonheur ?

Adorable Enfant, modèle de tous les Saints ! je regrette le temps que j'ai perdu jusqu'ici à m'occuper de moi-même et des futilités du siècle, au lieu de méditer vos divins attraites. Par les prières de votre Mère Marie, donnez-moi l'amour de l'oraison, afin que j'y puise incessamment l'esprit d'abnégation et la constance à marcher sur vos traces, par l'imitation de vos vertus.

PRATIQUE. — Pensons souvent que le moindre rayon de grâce vaut plus que tout l'univers, puisqu'il a coûté le sang d'un Dieu.

AVIS IMPORTANT. — Ici commencent les MÉDITATIONS SUPPLÉMENTAIRES placées vers la fin du volume. (Voyez la TABLE DES MATIÈRES). On les continuera jusqu'au Dimanche de la QUINQUAGÈSIME, qui est le dernier Dimanche avant le Carême. Nous suivrons alors l'ordre des SEMAINES, jusqu'à la fin de Juin.

QUINQUAGÈSIME. DIMANCHE. — Peines de Jésus.

PRÉPARATION. — « Voici que nous allons à Jérusalem, disait le Sauveur à ses disciples, et le Fils de l'homme sera livré. » En ces jours de désordres, comparissons aux angoisses que souff-

(1) Luc. 18.

frit d'avance le Cœur de Jésus, 1° A cause des péchés du monde. 2° A cause de la perte des âmes. Ne sommes-nous pas insensibles, en voyant les crimes se multiplier sur la terre, et tant d'âmes immortelles se perdre pour l'éternité? Prions Jésus de toucher nos cœurs. *Ploremus ante Dominum qui fecit nos.*¹

1° JÉSUS SOUFFRE A CAUSE DES PÉCHÉS DU MONDE.

« Voici que nous allons à Jérusalem, dit le Sauveur à ses disciples, dans l'Évangile d'aujourd'hui; le Fils de l'homme sera livré aux gentils, il sera moqué, fouetté, on lui crachera au visage, et après qu'ils l'auront flagellé, ils le feront mourir.² »

Nous entrons dans des jours de désordres, où le monde va renouveler la passion du Sauveur. Car, selon l'Apôtre, en offensant Dieu mortellement, on crucifie de nouveau en soi le Fils unique du Père éternel; on le tourne en dérision;³ on va même jusqu'à le fouler aux pieds.⁴ Quel horrible attentat! Combien cruelles furent les angoisses qu'en ressentit le Cœur de Jésus, au Jardin des Olivés! Quoi! des chrétiens, des âmes régénérées, qui tiennent tout de leur Rédempteur, osent outrager en face sa divinité, braver sa puissance et sa justice, dédaigner sa sagesse et sa sainteté infinies, et détruisent autant qu'il dépend d'eux ses adorables perfections! Ils n'épargnent pas même ce tout aimable Sauveur dans le Sacrement de son amour. Combien de fois en effet ne l'ont-ils pas outragé dans nos églises! De telles horreurs arrachent à Jésus ce cri déchirant : « Mon âme est triste à mourir.⁵ » Et qui n'aurait pas le cœur navré, en considérant le Dieu Rédempteur traité si indignement par ses propres créatures? « Je suis devenu, s'écrie t-il, comme un ver de terre, l'opprobre des hommes, et l'abjection du peuple.⁶ Mon cœur s'est liquéfié dans ma poitrine, comme la cire, tant mon affliction est grande et ma douleur profonde!⁷ » Compatissons aux angoisses de Jésus, notre Frère et notre Sauveur. Réparons les injures qu'il reçoit, surtout dans l'adorable Eucharistie. A cette fin, 1° Unissons-nous pendant

(1) Ps. 94. 6. (2) Luc. 18. (3) Hebr. 6, 6. (4) Hebr. 10, 29.

(5) Matth. 26, 38. (6) Ps. 21, 7. (7) Ps. 21, 15.

ces jours, aux Anges et aux fidèles qui lui feront amende honorable dans tous les sanctuaires du monde catholique. 2° Examinons, si notre foi, notre piété ne laissent rien à désirer, lorsque nous avons le bonheur de communier ou d'assister au divin sacrifice. 3° Montrons-nous plus que jamais respectueux dans les églises, assidus à visiter et à prier le très saint Sacrement. *Adoremus, et ploremus ante Dominum.*

2° JÉSUS SOUFFRE DE LA PERTE DES ÂMES.

Qui pourra comprendre la douleur du Cœur de Jésus, en voyant les ravages du péché dans les âmes? Une âme est un chef-d'œuvre plus parfait, plus précieux que ceux des plus grands maîtres, puisque c'est l'ouvrage de Dieu. Or quelle douleur ne ressentirait pas un artiste, s'il voyait son plus beau tableau souillé, détruit, anéanti en un instant par le mauvais vouloir d'un homme comblé de ses bienfaits! Quelle a donc été la tristesse du Rédempteur, au Jardin des Olives, lorsqu'il vit les âmes, créées à l'image de sa divinité, rachetées par les supplices de son humanité sainte, lorsqu'il les vit dépouillées de la robe blanche de leur baptême, traînées dans la fange du péché, assujetties aux plus viles passions, et devenues la proie du démon, le plus cruel des tyrans! Privées de la vie de la grâce, elles ne sont plus à ses yeux que des cadavres spirituels incapables de sortir de leur tombeau. Des larmes de sang peuvent seules pleurer dignement de telles infortunes et réparer de telles ruines. Ces larmes, Jésus les a versées au Jardin des Olives, par tous les pores de son corps sacré. Il n'a pu voir les âmes se perdre en si grand nombre et si misérablement, sans entrer lui-même en agonie, au point qu'une sueur sanglante découlant de ses membres, trempa tous ses vêtements et tomba goutte à goutte sur le sol pour le purifier de nos crimes. O Jésus! combien les âmes vous sont chères, puisqu'elles sont l'objet de tant d'angoisses! Accordez-moi la grâce de les apprécier comme vous, et de comprendre le tort immense que leur fait le péché. — Avons-nous jusqu'ici estimé notre âme et celle des autres à leur juste valeur? Chaque jour Jésus se sacrifie pour

elles sur des milliers d'autels ; il demeure renfermé dans nos tabernacles, résolu d'y rester jusqu'à la fin des siècles, s'offrant sans cesse en victime, et se donnant en nourriture à tous ceux qui le désirent. Est-il possible de faire davantage dans l'intérêt des hommes ? Ne devrions-nous pas aussi nous dévouer, nous sacrifier, à l'exemple de Jésus-Christ et dans le même but ? Mais hélas ! que nous sommes indifférents ! Nous voyons les pécheurs courir à leur perte éternelle, et c'est à peine si nous les recommandons à Dieu ! O Jésus ! je me propose de consoler votre Cœur, en réveillant en moi, pendant ces jours, la dévotion à votre adorable Sacrement. Donnez-moi la grâce de vous y visiter avec amour, et de vous demander humblement la conversion de ceux qui vous affligent, quoiqu'ils aient reçu de vous tant de bienfaits. Par l'intercession de la Mère de miséricorde, changez-les de criminels qu'ils sont, en serviteurs dévoués de votre Cœur sacré. Je veux moi-même vous aimer et vous obéir en toutes mes actions, dans l'intention de vous plaire.

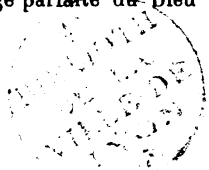
QUINQUAGÈSIME. LUNDI. — L'Eucharistie.

PRÉPARATION. — A l'occasion des prières de Quarante-Heures, méditons sur l'Eucharistie, et voyons 1° Quel don précieux Dieu nous a fait dans ce sacrement 2° Quels secours nous devons en attendre. Réveillons notre foi sur ce mystère ineffable, qui devrait exciter en nous la plus vive reconnaissance et le plus tendre amour. *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?*¹

1° GRAND BIENFAIT DE L'EUCARISTIE.

Quel don magnifique que l'Eucharistie ! Quel est, en effet, Celui qui s'est fait notre Hôte inséparable, le Prisonnier de nos églises ? Est-ce un Ange, un Chérubin, un Séraphin ? Non, c'est un Dieu. « Image parfaite de Dieu invisible, dit l'Apôtre, le

(1) Ps. 115.



Verbe fait Sacrement est né avant toute créature. Tout a été fait par lui, au ciel et sur la terre : les Trônes, les Dominations, les Puissances, les Principautés ; tout a été créé par sa parole, et c'est par lui que tout subsiste.¹ » Et c'est ce Dieu incarné qui demeure avec nous dans son Sacrement ! Si ce bienfait d'un prix infini, nous avait été accordé pendant une heure seulement, quelle reconnaissance éternelle ne devrions-nous pas à notre Dieu, d'avoir permis que son Fils unique, égal à lui-même, habitât une heure parmi nous ; qu'il devint une heure notre Victime et notre Aliment ! O prodige, qui n'a pas son pareil ! Mais que dire, en voyant le Père céleste ne point mettre de bornes à sa bonté, et nous donner son Fils, sans restriction, jusqu'à la consommation des siècles ?² Oui, jusqu'à la fin du monde, ô bonheur ineffable ! Jésus dans l'Eucharistie, sera, sans interruption, notre Ami, notre Avocat, notre Père ; il s'offrira tous les jours pour nous en victime, et nourrira nos âmes de sa chair et de son sang. Adam s'est perdu, en mangeant du fruit défendu, source de mort ; nous serons sauvés, si nous mangeons dignement le fruit de l'arbre de vie, conservé dans nos tabernacles.³ « Vos pères, disait le Sauveur aux Juifs, se sont nourris de la manne, au désert, et ils sont morts. Moi je suis le pain vivant descendu du ciel : Si quelqu'un me mange, il ne mourra point, mais il vivra éternellement.⁴ » O don sublime ! don inappréciable d'un Dieu sacrement ! comment vous oublier jamais ? Sommes-nous reconnaissants d'un si grand bienfait ? Le rendons-nous profitable à notre âme, par notre respect dans les églises, notre ferveur à la table sainte, notre assiduité à visiter Jésus, et notre constance à assister chaque jour avec foi et dévotion au divin sacrifice ? A voir notre indifférence et notre lâcheté dans le culte de l'adorable Eucharistie, ne semble-t-il pas que Jésus réside dans les saints ciboires pour d'autres que pour nous ? Demandons au Sauveur un amour tendre et ardent envers le plus auguste de nos mystères. Que son souvenir nous occupe, et le

(1) Col. 2, 15-17.

(2) Matth. 28, 20.

(3) Joan. 6, 55.

(4) Joan. 6, 49-52.

jour et la nuit, surtout pendant ces temps de désordres et de péchés !

2^o SECOURS QUE NOUS PROCURE L'EUCARISTIE.

Quelles affreuses ténèbres d'erreurs régnaient sur toute la terre, avant la venue de Jésus-Christ, avant l'institution de l'Eucharistie ! Le père du mensonge avait séduit presque tous les esprits. Mais dès que parut la Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, dès que son influence eucharistique put agir sur les âmes, les intelligences s'ouvrirent à la vérité, et les splendeurs de l'Évangile brillèrent à tous les regards. Ne voyons-nous pas encore de nos jours, que les sectes qui abandonnent l'Eucharistie, perdent en peu de temps ce qu'il leur restait de la lumière évangélique ? Jésus, dans le saint Sacrement, est comme le soleil au firmament de l'Eglise : il remplit de ses clartés tous les cœurs fidèles qui s'approchent de lui. *Accedite ad eum, et illuminamini.*¹ — Ne trouve-t-on pas aussi auprès de sa personne tous les secours dont on a besoin ? Il est le même Dieu qui a créé l'univers, qui a triomphé des puissances infernales, qui a dompté la mort et le péché. N'a-t-il pas dit : « Ayez confiance ; j'ai vaincu le monde ? »² C'est donc en nous approchant des saints autels et de la table sacrée, que nous pourrons dominer en nous l'esprit du siècle, les tentations du démon et les mauvais penchants ; c'est en priant Jésus voilé sous les plus faibles espèces, que nous deviendrons forts nous-mêmes, au milieu des peines, des difficultés et des luttes de notre exil. Selon le Docteur angélique, tous les Sacrements ont leur fin et leur consommation dans la divine Eucharistie. L'oraison y trouve son aliment, et la piété son onction. La vertu y rencontre son parfait Modèle : Jésus y est humble et caché ; il y est docile et obéissant : il s'y offre en holocauste à son Père. Son recueillement et sa contemplation y sont continuels ; sa charité, son zèle, son dévouement s'y exercent jour et nuit, en faveur de nous tous. Se peut-il plus de ressources pour notre perfection et notre salut ?

(1) Ps. 33, 6.

(2) Joan. 16, 33.

O mon Dieu ! accordez-moi la plus tendre dévotion envers le très saint Sacrement. Faites-moi profiter de mes communions pour obtenir de Jésus l'humilité, la confiance, la pureté, la douceur, la charité, et toutes les vertus de son Cœur sacré. Et vous, ô Vierge immaculée ! prêtez-moi vos dispositions, pour réparer les outrages que reçoit votre aimable Fils dans nos saints tabernacles.

QUINQUAGÈSIME. MARDI. — **Le sacrifice de l'autel.**

PRÉPARATION. — Pour réparer les outrages que Dieu reçoit en ces jours de désordres, offrons-lui souvent le divin sacrifice par les mains du prêtre 1° Avec les plus pures intentions. 2° Avec les meilleures dispositions. Assistons chaque jour à la sainte Messe, et faisons-le dans les sentiments qui animaient la divine Mère au pied de la croix, car rien de plus sublime que le sacrifice de nos autels. *Nullum aliud opus adeo sanctum ac divinum.*¹

1° INTENTIONS POUR OFFRIR LE DIVIN SACRIFICE.

Selon le Concile de Trente, il n'est point d'action si sainte et si divine, que le sacrifice de nos autels, et conséquemment il n'en est point de plus capable de réparer les outrages infligés à la majesté du Créateur, en ces jours de plaisirs et de désordres. Saint Bonaventure nous propose d'y chercher à rendre gloire à Dieu, à faire mémoire de la Passion, et à procurer le bien de la sainte Eglise. Ces trois fins conviennent parfaitement aux circonstances où nous sommes, puisque les iniquités du monde déshonorent le Dieu qui nous a créés à son image, le Dieu qui nous a refaits à sa ressemblance par les tourments de sa Passion, et l'Eglise qui travaille sans relâche à nous sanctifier et à nous sauver. Et qu'y a-t-il qui puisse mieux opérer cette triple réparation d'honneur, que l'auguste sacrifice ? En l'offrant par les mains du Prêtre, nous glorifions l'infinie

(1) Trid. Sess. 22. De obs. in celebr. M.

Majesté plus que ne sauraient le faire toutes les créatures ensemble ; nous exaltons les souffrances et les ignominies du Sauveur, en les reproduisant mystiquement sur l'autel ; nous dédommageons la sainte Eglise du déshonneur que lui cause la prévarication de ses enfants. Et ces trois grands effets, comment sont-ils produits ? de la manière la plus complète qu'on puisse imaginer. Car dans la sainte Messe, c'est un Dieu qui est Prêtre et Victime : comme Prêtre, il s'offre lui-même avec des intentions qui suppléent à l'imperfection des nôtres ; comme Victime, il s'abaisse et s'anéantit, au point de s'immoler sous les espèces sacrées. Or la valeur d'un hommage s'accroît en proportion de la dignité de celui qui le rend, et de l'abaissement qu'il s'impose en le rendant. Jugeons par là quels fruits immenses doit produire le divin sacrifice, quand nous l'offrons aux trois fins indiquées. Proposons-nous donc d'assister à la Messe le plus souvent que nous pouvons. Car puisque nos prières sont déjà toutes-puissantes par la seule vertu des promesses du Sauveur, combien plus le seront-elles quand nous participons à son immolation dans nos églises ! Si les Anges et les Saints appuyaient nos requêtes auprès de Dieu, quel espoir n'aurions-nous pas d'obtenir ? Combien plus, lorsque Jésus lui-même prie avec nous et pour nous, en se sacrifiant comme victime en notre faveur ! Son corps, son sang, son âme et sa divinité s'unissent pour plaider notre cause, apaiser la justice éternelle, et arrêter le bras vengeur d'un Dieu qui voudrait punir le monde coupable. O Père éternel ! je vous offre, pour chaque instant de ces jours et de ma vie entière, toutes les Messes qui se célèbrent sur toute la surface du globe ; je vous les offre à votre plus grande gloire, en mémoire de la Passion de Jésus, et pour obtenir, à l'Eglise et à nous tous, l'effusion la plus large de vos divines miséricordes.

2^e DISPOSITIONS POUR ASSISTER A LA MESSE.

Si nous comprenions comme les Anges la majesté de Jésus, Dieu et Homme tout ensemble, avec quelle religion profonde ne nous présenterions-nous pas devant l'autel où se célèbre le

divin sacrifice ? « D'où vient, demandait-on à saint Martin, ce tremblement que l'on remarque en vous quand vous entrez dans l'église ? » « Comment ne tremblerais-je pas ? répondit-il, je suis en la présence de mon juge ! » Chétives créatures, ne sommes-nous pas comme des atomes devant l'infinie Majesté ? et si nous lui devons le plus humble respect quand nous le prions dans nos demeures, combien plus quand nous assistons dans son sanctuaire, à la prière par excellence qui est le sacrifice ? *Pavete ad sanctuarium meum.*⁽¹⁾ — Au respect joignons la dévotion. « Elle consiste, dit saint Thomas, dans la volonté de s'employer promptement à tout ce qui regarde le service de Dieu. » On l'obtient, ajoute-t-il, par la considération de la bonté du Seigneur et des bienfaits dont il nous a comblés. Or quel plus grand don pourrait-il nous faire que celui de Jésus, Prêtre et Victime dans nos églises ? Ce seul motif devrait disposer nos cœurs à se dévouer au service d'un si bon Maître ; et en cela consiste la vraie dévotion. Par elle nous devenons victimes volontaires du bon plaisir de Dieu, avec l'auguste victime de l'adorable sacrifice. — La pureté intérieure ajoute un éclat particulier à nos autres dispositions pour entendre la sainte Messe. Avec quelle innocence et quelle horreur du péché, dit le Concile de Trente, ne doit-on pas s'approcher des autels ! L'aube blanche dont se revêt le prêtre, les linges dont il use à l'autel en sont des signes sensibles, qui nous indiquent combien doit être grande la pureté de notre conscience, de nos pensées, de nos désirs et de nos affections. Demandons-la dès le commencement de la Messe, lorsque le prêtre s'incline au bas de l'autel, et récite le *Confiteor*. Formons alors les actes d'un sincère repentir, d'une contrition pleine d'amour ; répétons avec David cette invocation si belle : « Seigneur ! créez en moi un cœur pur, et renouvelez dans mon intérieur l'esprit de droiture. » Donnez-moi ce cœur qui déteste les moindres fautes, et ne s'attache à rien de créé ; communiquez-moi cet esprit droit, qui ne se détourne jamais du ciel pour estimer la terre, ni de sa dernière fin pour chercher ici-bas un autre objet que

(1) Lev. 26, 2.

(2) 2. 2. q. 82. a. 1.

vous. *Cor mundum crea in me, Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis.*¹

PRATIQUE. — Offrons souvent, aujourd'hui, toutes les messes célébrées dans l'univers entier, en réparation des outrages faits à Jésus, pendant ce temps de licence et de péchés.

MERCREDI DES CENDRES. — Cérémonie du jour.

PRÉPARATION. — « Tandis que la tête de vos serviteurs est couverte de ces cendres, dit l'Eglise au Seigneur, remplissez leurs cœurs de l'esprit de componction. » Méditons 1° Ce que signifie la cérémonie des cendres. 2° Ce qu'elle exige de nous. Disposons-nous à y assister avec cet esprit d'humilité et de contrition qu'inspire le saint temps du Carême, et avec la résolution de nous convertir entièrement à Dieu par l'exercice d'une vraie pénitence. *Convertimini ad Dominum Deum vestrum.*²

1° CE QUE SIGNIFIE LA CÉRÉMONIE DES CENDRES.

L'Eglise nous l'indique dans les prières qu'elle récite par ses ministres : « O Dieu, s'écrie-t-elle, vous qui ne voulez pas la mort, mais la conversion des pécheurs ! daignez avoir pitié de la fragilité humaine, et bénir vous-même ces cendres que nous voulons mettre sur notre tête, comme marque de l'humilité chrétienne que nous professons, et en signe de pénitence pour obtenir notre pardon. » C'est donc l'humilité et la pénitence que l'Eglise veut nous enseigner, par la cérémonie de ce jour. Déjà dans l'ancien Testament, on se couvrait de cendres pour exprimer sa douleur et son humiliation.³ Dans les premiers siècles de l'Eglise, les pénitents publics se présentaient à pareil jour devant l'évêque ou le pénitencier, demandaient pardon, revêtus d'un sac, et comme signe de leur contrition, on leur couvrait la tête de cendres. Mais puisque

(1) Ps. 50.

(2) Joel. 2, 13.

(3) Job. 42, 6.

tous les hommes sont pécheurs, dit saint Augustin, on eut soin d'étendre cette cérémonie à tous les fidèles, pour leur rappeler le précepte de la pénitence. Personne n'en était exempt : les pontifes, les évêques, les prêtres, les rois, les âmes mêmes les plus innocentes, tous se soumettaient à cette humiliante expression du repentir. Entrons dans ces sentiments. Pleurons nos fautes, en recevant de la main du ministre sacré les cendres bénites par les prières de l'Eglise. Quand le prêtre dira à chacun de nous : « Souviens-toi que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière, » humilions en ce moment notre esprit par la pensée de la mort qui, nous réduisant en poudre, nous mettra sous les pieds de tous. Loin de flatter ce corps qui va se dissoudre, ne devrions-nous pas nous décider à le traiter durement, à mortifier notre palais, nos yeux, nos oreilles, notre langue, tous nos sens ; à observer, selon nos forces, le jeûne et l'abstinence que nous prescrit l'Eglise ? En un mot, pendant le saint temps de Carême, vivons comme de vrais pénitents, offrant sans cesse au Seigneur un cœur contrit et humilié.

In spiritu humilitatis et in animo contrito.

2^o CE QUE LA CÉRÉMONIE DES CENDRES EXIGE DE NOUS.

L'Eglise termine la bénédiction des cendres par une exhortation aux fidèles. Elle nous engage à ne pas nous contenter des marques extérieures de la pénitence, mais à en prendre l'esprit et les sentiments. Jeûnons, dit-elle, comme le veut le Seigneur, mais accompagnons le jeûne des larmes du repentir, en nous prosternant devant Dieu, et en déplorant dans l'amertume de nos cœurs notre ingratitude envers lui. — Mais cette contrition, pour être véritable, doit être accompagnée de confiance. Aussi l'Eglise ajoute aussitôt que notre Dieu est plein de bonté et de miséricorde, et toujours prêt à nous pardonner. *Quia multum misericors est dimittere peccata nostra.* Quel motif pour nous d'espérer fermement la rémission de nos fautes, si nous en avons du regret ! Dieu ne méprise jamais, en effet, un cœur contrit et humilié. — La liturgie termine, en nous exhortant à prendre de généreuses résolutions. : Corrigeons-

nous, dit-elle, des fautes que nous avons commises, ou par faiblesse, ou par ignorance, ou par malice; ne différons point, de peur que, surpris par la mort, nous n'ayons pas le temps de nous convertir et de devenir meilleurs. » La pensée de la mort reparait encore ici pour nous engager à mieux vivre; et combien ce souvenir n'est-il pas efficace! Qui oserait, en effet, sur le bord de la tombe et comme à la porte du tribunal suprême, qui oserait braver son Juge en l'offensant, en refusant de se repentir, ou en vivant dans la lâcheté, la tiédeur et la négligence? Mettez-vous donc en esprit sur votre lit de mort, et prenez les sentiments de componction que vous voudriez avoir alors. Placez votre confiance dans la miséricorde de Dieu, dans les mérites de Jésus et l'intercession de la divine Mère. Promettez enfin au Seigneur de retrancher dans vos pensées, vos discours, votre conduite, tout ce qui lui déplaît. Faites un examen sérieux de vos dispositions, et déterminez ce que vous allez sacrifier à Dieu pendant tout le Carême.

« Seigneur, vous dirai-je avec l'Eglise, daignez envoyer votre saint Ange, qui bénisse et sanctifie ces cendres, afin qu'elles deviennent un remède salutaire à tous ceux qui se prosterneront aujourd'hui devant vous, avec un cœur contrit et humilié; accordez-leur le pardon de leurs péchés, la santé du corps, et le salut de l'âme. Répandez votre grâce dans leurs cœurs, remplissez-les de l'esprit de componction, exaucez-les en ce qu'ils vous demandent, et conservez-leur les dons que vous leur accorderez. Par Jésus-Christ, notre Seigneur. » Ainsi soit-il!

JEUDI D'APRÈS LES CENDRES. — L'humilité.

PRÉPARATION. — La cérémonie des Cendres, avons-nous dit, doit nous inspirer des sentiments d'humilité. Méditons donc les motifs que nous avons de nous humilier 1° Dans l'ordre de la nature. 2° Dans l'ordre de la grâce. Pensez souvent à la mort, qui est la peine du péché; voyez à quel état humiliant

elle vous réduira, et vous trouverez dans ce souvenir un remède à votre orgueil. *Humiliatio tua in medio tui.*¹

1^o MOTIFS D'HUMILITÉ DANS L'ORDRE DE LA NATURE.

Quels motifs n'avons-nous pas de nous humilier, même selon la nature ! Il y a cent ans, nous n'existions pas, et jamais nous n'eussions reçu l'être, si la Toute-Puissance divine ne nous eût tirés du néant. Dieu, à qui tout est présent, voit sans cesse notre nullité, notre impuissance à exister par nous-mêmes ; et nous ne devrions non plus jamais l'oublier. *Substantia mea tanquam nihilum ante te.*² Le fait même de notre création n'est-il pas bien capable de nous confondre ? Adam fut formé d'un peu de boue, et notre corps n'est que cela, un peu de limon, qui bientôt se dissoudra et accomplira l'oracle du Seigneur : « Tu es poussière, et tu retourneras en poussière. » *Pulvis es et in pulverem reverteris.*³ — Et notre âme, qu'est-elle par elle-même, sinon un pur néant ? En recevant de Dieu l'être, la vie, l'intelligence, la volonté, l'immortalité, la liberté, elle n'en devient que plus dépendante de Celui qui lui a tout donné. D'où vient donc qu'elle ose s'enorgueillir de ses talents, de ses qualités, comme si elle les tenait d'elle-même ? Cela ne peut venir que de son ignorance, de son ingratitude, qui lui fait perdre de vue son Bienfaiteur, méconnaître ses bienfaits et s'approprier la gloire dont le Créateur est le maître et dont il est si jaloux. Gardez-vous de cette rapine que le Seigneur ne laisse point sans châtement. Confessez qu'il est le Dieu par qui vous vivez, le Dieu qui vous conserve, vous donne chaque jour la nourriture et le vêtement, le Dieu qui ne cesse de vous combler de biens, malgré vos défauts, vos manquements, vos infidélités. La reconnaissance, sœur de l'humilité, n'est-elle pas trop souvent absente de votre cœur ? Avez-vous l'habitude de remercier Dieu, le matin, le soir, après vos repas, dans tous vos succès ? Lui faites-vous part de vos joies comme de vos tristesses ? Lui rendez-vous grâces de tout, selon le conseil de l'Apôtre, en

(1) Mich. 6, 14.

(2) Ps. 38, 6.

(3) Gen. 3, 19.

vous avouant indigne de ses moindres faveurs? *In omnibus gratias agite.*¹

2^o MOTIFS D'HUMILITÉ DANS L'ORDRE DE LA GRÂCE.

Si, dans l'ordre de la nature, nous trouvons déjà tant de motifs de nous humilier, combien plus dans l'ordre de la grâce ! Le péché originel, en nous faisant perdre l'amitié divine, nous a rendus des enfants de colère, des esclaves du démon, des êtres dignes de châtiments éternels. Nos péchés actuels n'auraient fait que confirmer cette sentence de réprobation, si la grâce de Jésus-Christ n'était venue nous secourir. C'est à cette grâce que nous devons tout. Sans elle, en effet, que pouvons-nous, sinon vivre dans l'ignorance des choses de Dieu, être tyrannisés par nos mauvais penchants, et subir la honteuse servitude du corps et des sens ? Incapables d'aucun bien surnaturel, nous sommes encore exposés à tomber dans tous les crimes. Quoi de plus capable de nous confondre devant Dieu ? Et ne pensez pas que les faveurs célestes et les vertus que vous pratiquez, vous dispensent de ce devoir ! Au contraire, plus le Seigneur vous élève, plus vous devez vous abaisser. Peut-être que vos péchés et votre orgueil vous rendent plus vil à ses yeux, que bien d'autres moins favorisés que vous. Eussiez-vous reçu d'ailleurs plus de grâces que Lucifer même ; vous pouvez comme lui devenir, en un instant, un réprouvé. L'abondance des grâces divines et les nombreux moyens de salut qui sont à votre disposition ne prouvent que mieux votre misère. Car si tant de secours multipliés vous laissent encore imparfait, et surtout plein de vous-même, qu'en serait-il si l'assistance de Dieu vous manquait ? Quoi ! après tant de lumières, de bons mouvements, d'attraites de l'Esprit-Saint ; après tant d'oraisons, de prières, de messes, de communions, vous êtes à peine recueilli, humble et respectueux devant Dieu, à peine disposé à obéir quand un commandement vous coûte, à peine résigné aux événements, dès qu'ils sont contraires à vos désirs ; et vous prétendez vous élever en vous-même, ayant fait

(1) I Thessa. 5. 18.

si peu de progrès? Tremblez plutôt que tant de miséricordes rendues stériles par votre lâcheté, ne vous deviennent une cause de condamnation au tribunal du souverain Juge.

O Jésus! sans vos mérites, je désespérerais de mon salut. Par l'intercession de Marie, la plus humble des créatures, faites-moi souvent produire des actes de foi sur mon néant, mon ignorance, mon impuissance au bien et mes tendances au mal.

VENDREDI D'APRÈS LES CENDRES. — Couronnement d'épines.

PRÉPARATION. — « Le Seigneur vous a couronné d'une couronne de tribulations, mais elle s'est changée en une couronne de gloire et d'allégresse. » Ainsi parle l'Eglise dans l'office de ce jour. Considérons 1° Ce que la couronne d'épines a été pour Jésus. 2° Ce qu'elle doit être pour nous. Renouvelons-nous dans le détachement du monde et dans la dévotion à la Passion, afin de préférer souffrir avec le Sauveur, plutôt que de jouir avec les partisans du siècle. *Corona tribulationis effloruit in coronam gloriæ et exultationis.*

1° CE QUE LA COURONNE D'ÉPINES A ÉTÉ POUR JÉSUS.

Dieu dit au premier Adam : « La terre te produira des ronces et des épines.⁽¹⁾ » Le second Adam, Jésus-Christ, voulut prendre sur lui cette malédiction : notre terre où il passa trente-trois années, ne lui fournit que les ronces des amertumes et les épines des tribulations. Pendant sa Passion, on lui tressa une couronne d'épines aiguës, on la lui mit sur la tête, on la lui fit entrer jusqu'au cerveau. Oh ! que cette couronne de douleur et d'ignominie le fit souffrir cruellement ! Il en souffrit surtout lorsqu'on la lui enfonça à coups de roseau ; lorsqu'il tomba sur la voie douloureuse ; lorsqu'on le dépouilla au sommet du Calvaire. Elle lui fut une couronne de dérision : car on le traita en roi de théâtre, on le salua roi des Juifs par moquerie, et sur le

(1) Gen. 3, 18.

Golgotha on vint encore insulter à sa faiblesse apparente, en le défiant de descendre de la croix. Mais que cette couronne si amère et si humiliante pour Jésus, fut douce et glorieuse pour nous ! Quand Dieu voulut délivrer Israël, il apparut sous la forme d'un buisson ardent. Voici notre Sauveur, qui se présente à nous, la tête hérissée d'épines et le cœur enflammé d'amour. L'heure de notre délivrance a donc sonné : la couronne d'épines nous présage l'empire que va nous procurer le Rédempteur sur l'enfer et nos passions, afin de nous rendre un jour participants à sa royauté glorieuse ; le feu de sa charité nous montre qu'il est le Roi pacifique, le Prince de la paix, dont parla Isaïe,¹ et que son royaume, quoique parsemé d'épines, n'est que douceur et charité. Avons-nous compris ces importants mystères ? Les épines de la mortification nous séparent-elles du monde et de tout ce qui n'est pas Dieu ? Font-elles brûler constamment notre cœur du feu de l'amour divin ? Oh ! que d'obstacles nous y mettons chaque jour par nos habitudes de légèreté, de dissipation, de sensualité, sans aucune réforme de nos défauts ! La grâce nous presse de rendre notre vie moins vaine, moins naturelle, moins routinière. Car plus nous veillerons à la pureté de notre cœur, plus l'amour sacré règnera sur nous ; il occupe en nous la place que nous lui faisons ; plus nous chasserons de convoitises de notre intérieur, plus il y sera ferme et durable. Ne cessons donc jamais de nous renoncer, de nous mortifier, de retrancher en nous ce qui empêche notre union parfaite avec Dieu. En nous couronnant ainsi avec Jésus des épines de l'abnégation, nous mériterons de porter un jour avec lui la couronne de gloire, dans l'éternelle béatitude. *Corona tribulationis effluit in coronam gloriæ et exultationis.*

20 CE QUE LA COURONNE D'ÉPINES DOIT ÊTRE POUR NOUS.

Le roi de France, Charles V, digne descendant de saint Louis, étant à l'heure de la mort, se fit apporter la couronne d'épines de la sainte Chapelle, et la couronne du sacre des rois. Faisant

(1) Is. 9, 6.

placer la première devant lui, avec piété et dévotion, il ordonne de mettre la seconde sous ses pieds. Puis s'adressant à celle du Sauveur : « O Couronne précieuse, s'écrie-t-il, saint diadème de notre salut ! Combien est doux et délicieux le contentement que tu donnes, en nous rappelant le mystère de notre Rédemption ! Que celui qui t'arrosa de son sang daigne m'être propice, en proportion de la joie que je ressens de ta présence ! » Le roi mourant continua de parler sur ce ton, avec beaucoup de ferveur. Puis s'adressant à la couronne de son sacre : « Couronne royale ! s'écria-t-il, que tu es précieuse et vile ! précieuse pour le mystère de la justice que tu renfermes et exécutes ; mais vile, vile à l'excès, à cause des travaux, des angoisses de conscience que tu donnes, et des périls où tu jettes l'âme pour son salut. » Ces accents convaincus du pieux prince arrachèrent des larmes aux assistants.¹ Voilà donc ce qu'un sage monarque pensait de la couronne d'épines et de la couronne des rois. La première nous représente la vie humble et mortifiée des disciples de Jésus ; la seconde, la vie passée dans les honneurs et les délices de ce monde. Laquelle des deux choisirons-nous ? Avant de donner notre réponse, plaçons-nous au lit de la mort. De là, nous verrons briller la couronne du Sauveur, et ses épines se changer en perles précieuses, tandis que la couronne des princes ou les délices et la gloire du siècle nous paraîtront dignes d'horreur et de mépris, à cause de leurs dangers. Jésus offrit un jour à sainte Catherine de Sienne deux couronnes, l'une d'or, et l'autre d'épines, en l'invitant à choisir. La Sainte prit aussitôt la couronne d'épines et se l'enfonça dans la tête. Bel exemple pour nous ! Combien il nous engage à préférer ici-bas, avec Jésus, la vie mortifiée, laborieuse, ignorée, à une vie de jouissance, de repos, de renommée, où le salut est souvent en péril ! Prenons ces dispositions, et conservons-les jusqu'à notre dernier soupir.

(1) Rohrlacher, hist. de l'Eglise, tom. 21.

SAMEDI D'APRÈS LES CENDRES. — Sanctification du Carême.

PRÉPARATION. — « Jésus, dit l'Evangile, fut conduit par l'Esprit dans le désert. Il y jeûna quarante jours et quarante nuits.¹ » Considérons 1^o Comment il sanctifia cette sainte quarantaine. 2^o Comment nous devons la sanctifier nous-mêmes. Entrons dans les sentiments de Jésus et de son Eglise, pendant ces jours de pénitence et de salut : unissons la prière à la mortification des sens, pour imiter le Sauveur au désert. *Jesus ductus est in desertum a Spiritu.*

1^o COMMENT JÉSUS SANCTIFIA SON SÉJOUR AU DÉSERT.

Quoique Jésus fût la Sainteté même et qu'il n'eût pas besoin de moyens extérieurs pour conserver son âme dans l'union avec Dieu, cependant voulant devenir en tout notre modèle, il se retira dans la solitude pendant quarante jours, et pourquoi ? afin de vaquer plus librement aux exercices de la vie intérieure. Le désert n'est-il pas, en effet, un lieu très favorable à la contemplation ? Le silence, l'isolement, la liberté dont on y jouit, tout y contribue à élever l'âme à Dieu. Toujours favorisé de la Vision béatifique, le Sauveur était partout recueilli ; toutefois il recherche la solitude, pour nous apprendre à nous y retirer nous-mêmes, à son exemple, surtout pendant ces jours si favorables au salut. — Mais quelle est l'occupation du divin Maître au désert ? Il y prie, il s'y abîme devant la majesté de Dieu, se prosterne la face contre terre, pour réparer nos irrévérences, nos légèretés d'esprit et de maintien, dans nos exercices pieux, dans nos entretiens avec notre Créateur. Avec quel respect et quel amour il loue Dieu de ses grandeurs ! Avec quelle ardeur il le remercie des bienfaits qu'il accorde aux hommes, et demande pour nous de

(1) Matth. 4, 1-2.

nouvelles faveurs! — A la prière, il joint la pénitence, afin d'obtenir plus efficacement notre pardon. Il ne mange ni ne boit pendant quarante jours et quarante nuits. Il n'a d'autre lit que la terre nue, et se trouve exposé sans abri à toutes les intempéries de la saison. Quelle n'est donc pas la malice de nos péchés, puisqu'ils exigent une telle réparation, de la part d'un Dieu! Aussi combien de saints l'ont imité dans ce jeûne si rigoureux! Saint Siméon Stylite passait, comme le Sauveur, toute la sainte quarantaine sans prendre ni aliment ni boisson. Jésus n'en demande pas autant de nous. Cependant avons-nous moins péché que les autres? Rappelons-nous nos iniquités, et rougissons de notre délicatesse. Si nous ne pouvons pas suivre les Saints dans leurs austérités, imitons-les du moins dans leur horreur des moindres fautes, leurs sentiments de componction, et leur désir d'être tout à Dieu. Joignons la lecture, la méditation et la prière aux pratiques de la pénitence et de la mortification.

20 MOYENS DE SANCTIFIER LE CARÈME.

Comme le Sauveur, nous sanctifierons le saint temps du Carême, en vivant dans le recueillement, espèce de solitude qui est possible à tous et partout. Saint Philippe de Néri voulait fuir le bruit du monde, pour chercher au loin l'isolement et le silence; mais Dieu lui dit de ne point quitter Rome et d'y vivre comme au désert. Le moyen donc de vivre partout comme au désert, c'est de ne penser qu'à Dieu, de ne s'attacher qu'à lui, de perdre en lui son esprit et son cœur, comme si l'on était seul avec lui sur la terre. — Cette solitude intérieure nous aidera à pratiquer la vie d'oraison, si nécessaire à la sanctification de notre âme. L'Église pendant ce temps de componction, prie plus instamment, et nous invite à faire de même : « En ces jours sanctifiés par les prophètes et par Jésus-Christ, nous dit-elle, crions vers Dieu et supplions-le, prosternés en sa présence. » Ne semble-t-elle pas nous dire par là de faire mieux que jamais nos exercices de piété, avec

(1) Brev. hymn. Ex more.

plus de foi, de respect, d'attention, de ferveur? de méditer, de communier, d'entendre la Messe avec plus de dévotion, et si les sentiments manquent, d'y suppléer par la bonne volonté, par la pureté de nos intentions, par les saints désirs et les oraisons jaculatoires? — A la prière, continue la sainte Eglise, ajoutons la pénitence. « Mortifions-nous, dit-elle, dans le boire, le manger, le sommeil, les paroles, les jeux ou amusements. Evitons tout ce qui est nuisible à nos âmes, surtout le péché et les dangers d'y tomber. Fléchissons la colère de notre juge, en pleurant amèrement devant lui, afin qu'il nous pardonne et nous affermisse dans le bien.¹ » Telles sont les recommandations que nous fait l'Eglise, notre Mère ! Efforçons-nous de nous y conformer par des actes de la mortification des sens, par les sentiments d'un vrai repentir, surtout dans l'oraison du matin, à l'examen du soir, et quand nous approchons du tribunal sacré.

O Jésus, modèle des pénitents, je m'unis à vous dans le silence du désert où vous vous êtes retiré. Inspirez-moi un dégoût profond des biens sensibles et un ardent désir de ne vivre que pour vous. O Marie, Vierge toujours fidèle ! obtenez-moi l'esprit de recueillement, de componction et de prière.

PRATIQUE. — Retranchez dans vos pensées, vos intentions, vos sentiments, votre conduite, tout ce qui vous empêche d'être entièrement à Dieu.

CARÊME. PREMIÈRE SEMAINE. DIMANCHE. — L'évangile du jour.

PRÉPARATION. — « Jésus, dit l'Evangile, fut conduit par l'Esprit dans le désert pour y être tenté du démon.² » Méditons 1° Les trois tentations du Sauveur. 2° Comment nous pouvons profiter des nôtres. Opposons toujours la vigilance et la prière aux embûches et aux assauts de nos ennemis. *Vigilate et orate ut non intretis in tentationem.*³

(1) Brev. hymn. Ex. more.

(2) Matth. 4, 1.

(3) Matth. 26, 41.

10 LES TROIS TENTATIONS DU SAUVEUR.

« Tout ce qui est dans le monde, dit saint Jean, est concupiscence de la chair, concupiscence des yeux, et orgueil de la vie. » La concupiscence de la chair comprend tout ce qui flatte le corps et les sens, sources fécondes de tant de crimes. La concupiscence des yeux n'est autre chose que la soif des biens de ce monde ou des richesses. L'orgueil de la vie est cet amour excessif de notre propre excellence, qui nous rend vains, présomptueux et nous fait oublier Dieu. Ces trois sortes d'ennemis que nous avons à combattre, Jésus voulut les affronter et les vaincre avant nous, et pourquoi ? afin, dit saint Augustin, de nous mériter la victoire dans toutes nos tentations. Satan ose donc suggérer au Sauveur, de soulager par un miracle la faim qui le presse. Combien plus ose-t-il nous tenter de sensualité, de gourmandise, et exciter même en nous les convoitises de la chair ! Que faire alors ? recourir à Celui qui l'a vaincu dans le désert et nous a mérité la force de le vaincre à notre tour, au moyen de la prière. — « Jetez-vous en bas du Temple, dit encore le démon à Jésus ; les anges vous recevront dans leurs mains. » Quelle audace ! il ose proposer un acte d'orgueil, de présomption, de vaine gloire, au modèle par excellence de l'humilité. Mais le Sauveur le repousse victorieusement, et nous obtient ainsi la grâce de réprimer en nous la vaine complaisance, le désir de paraître et de nous faire estimer. — Vaincu dans ces deux premiers combats, Satan fait un dernier effort. Il montre à Jésus les royaumes du monde dans tout leur éclat, et les lui promet, s'il consent à l'adorer. O témérité ! Le divin Maître rejette avec dédain cette offre méprisante, et chasse le démon, qui ne revient plus. Combien de leçons nous donne ici le Sauveur ! « Il est écrit, dit-il à Satan : Vous adorerez le Seigneur, votre Dieu, et vous le servirez lui seul. » Pouvez-vous accorder, avec cette parole, tant de réserves et d'infidélités que vous osez vous permettre au ser-

(1) I Joan 2, 16.

vice de votre Créateur, à qui vous vous devez sans partage ? Que de suffisance, de recherches, d'attachement au monde et à ses maximes, dans vos sentiments et dans votre conduite ! Satan, qui n'avait point d'influence sur Jésus, combien n'en a-t-il pas sur vous, au moyen de vos inclinations perverses que vous combattez si lâchement, et qui lui donnent entrée dans votre imagination, peut-être même dans votre cœur. « Veillez donc et priez, vous dit le divin Maître, afin de ne point succomber à la tentation. » *Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem.*

20 MOYENS DE PROFITER DES TENTATIONS.

AVANT la tentation, c'est-à-dire habituellement, il faut user de vigilance, fuir les dangers, garder la modestie, être fidèle aux pratiques ordinaires de piété, nourrir son esprit de saintes réflexions, et son cœur de prières fréquentes, avec le désir de contenter Dieu seul. Il n'est pas utile mais plutôt nuisible de se préoccuper des attaques qui pourraient survenir, de les craindre d'avance, surtout en matière de pureté ; mais on doit agir simplement, et s'appliquer à chacune de ses actions sans retour sur soi, sans appréhension de l'avenir. — PENDANT le combat, quelle doit être notre conduite ? Il faut éviter de raisonner avec le tentateur, faire promptement diversion, oublier tout de suite la pensée, le regard, la suggestion qui nous a impressionnés. Si l'ennemi revient à la charge, prions aussitôt, en nous distrayant de la tentation, en cherchant quelque sujet frappant, soit religieux, soit profane, qui pique notre curiosité et captive notre imagination. Aidé de ces moyens, non seulement on triomphera, mais on mettra même en fuite l'ennemi du salut. — APRÈS la tentation, il ne reste plus qu'à rendre grâces à Dieu, si l'on a triomphé, et à demander pardon des fautes commises si l'on a succombé. Dans les doutes on doit s'abandonner à la divine miséricorde, supporter en paix le remords, l'inquiétude, la tristesse, qui suivent d'ordinaire certaines attaques. Ce n'est pas en sortant de la lutte, qu'on peut se permettre des retours sur la tentation. Il faut alors prier et penser à Dieu. La prière aura toujours un

bon effet : ou bien elle nous obtiendra la lumière qui nous fera voir notre culpabilité, en cas de consentement ; ou bien elle dissipera les chagrins et les troubles que laisse après lui le combat. Observez-vous exactement ces règles ? Tirez-vous profit, comme les Saints, de vos épreuves et de vos tentations ? Priez le Seigneur de vous éclairer et fortifier en ce point.

Adorable Jésus ! que de fois l'imprudence, l'immortification m'exposent aux embûches de mes ennemis ! et que de fois je raisonne et j'hésite avant de repousser le poison qu'ils me présentent ! Accordez-moi plus de vigilance, de promptitude et de confiance en vous, dans la guerre que me livrent mes passions. O Marie, mon Espérance ! faites-moi recourir à Jésus et à vous dans tous mes combats.

PRATIQUE. — « Vous vaincrez plus sûrement peu à peu, dit l'Imitation, et par une longue patience, aidé du secours de Dieu, que par le dépit contre vous-même et la violence de vos propres efforts. »

CARÊME. PREMIÈRE SEMAINE. LUNDI. — Des tentations.

PRÉPARATION. — L'Évangile d'hier nous rappelle que Jésus fut conduit au désert pour y être tenté par le démon. Méditons donc 1^o L'utilité des tentations. 2^o Les moyens de les faire servir à notre progrès spirituel. Opposons toujours la prière et la confiance en Dieu, aux attaques de nos ennemis. « Vous me prierez, dit le Seigneur, et moi je vous exaucerai, » pour vous donner la victoire. *Orabit, et ego exaudiam.*²

1^o UTILITÉ DES TENTATIONS.

Il en est qui s'impatientent où se découragent, parce qu'ils sont tentés, comme si leurs combats les éloignaient à jamais de la perfection. C'est le contraire qui est vrai. En effet, quoi de

(1) L. 1, c. 13.

(2) Jer. 29, 12.

plus capable que les tentations, de nous faire acquérir la connaissance de nous-mêmes, l'expérience de notre faiblesse, de notre corruption, et de nous former par ce moyen à la véritable humilité ? Combien n'est-on pas porté à prier, à redoubler d'instances auprès de Dieu quand on est tenté ? On fuit alors avec plus de soin les occasions et les dangers ; on est porté à admirer plus que jamais la bonté du Père céleste, qui nous supporte malgré nos tendances au mal, et nous secourt avec tant de puissance et de fidélité. « Si le Seigneur ne m'avait aidé, disait David, j'habiterais maintenant au fond des enfers.¹ » Voilà ce que nous devons dire, quand nous sortons triomphants des tentations. Cette vérité n'est-elle pas de nature à augmenter notre confiance, notre reconnaissance et notre amour ? Si nous n'étions jamais tentés, nous serions souvent exposés à nous relâcher dans nos pratiques pieuses, dans la mortification des sens, et l'abnégation de notre volonté propre. L'eau dormante, dit saint Alphonse, se corrompt bientôt. La tentation nous préserve donc de la tiédeur, de la torpeur spirituelle ; elle nous détache de cette vie pleine de périls, où le salut n'est jamais en assurance. « Qui me délivrera de ce corps de mort ? » s'écriait l'Apôtre dans ses luttes avec lui-même.² — Et quelle solidité n'acquiert pas ainsi notre vertu ? La chasteté, l'obéissance, la charité, la patience s'exercent excellemment au milieu des efforts que fait notre ennemi pour nous les ravir. Nous admirons la foi d'Abram, la chasteté de Joseph, la douceur de Moïse, la résignation de Job, et pourquoi ? parce que nous savons que ces vertus ont été chez eux soumises à l'épreuve de la tentation. C'est donc dans le combat, que notre volonté s'affermir, qu'elle devient forte de la force de Dieu, et conséquemment vertueuse. A chaque victoire, nous obtenons un degré de plus de la grâce sanctifiante et de la vertu contraire à la tentation. Quelle gloire n'aurons-nous donc pas dans le ciel, après une vie de résistance aux ennemis de notre âme ? « Heureux l'homme, s'écrie l'Esprit-Saint, qui est éprouvé et tenté ! après ses épreuves, il recevra la couronne de vie que le

(1) Ps. 93, 17.-

(2) Rom. 7, 24.

Seigneur a promise à ceux dont il est aimé!¹ Formez en conséquence la résolution de combattre courageusement en vous, au moyen de la prière, toutes les révoltes des sens et des passions.

2^o MOYENS DE PROFITER DES TENTATIONS.

« Personne, dit l'Apôtre, ne sera couronné, à moins d'avoir combattu légitimement,² » c'est-à-dire selon certaines règles. Mais quelles sont ces règles à suivre pour mériter la couronne ? La première, c'est de ne point perdre la résignation, ni la paix. Il n'y a jamais de faute mortelle, tant que notre volonté raisonnable n'a pas pleinement consenti, en matière grave, et après une entière délibération. Or notre volonté étant libre, nulle tentation, quelque longue et violente qu'elle soit, ne peut jamais nous forcer à consentir malgré nous ; en d'autres termes, le péché ne saurait souiller notre âme, si nous ne le voulons expressément. Pourquoi donc nous agiter, nous troubler et perdre courage, parce que nous sommes tentés ? pourquoi manquer de patience et de soumission à Dieu ? Le Seigneur ne permet ces combats que pour augmenter notre vertu. Soyons donc calmes et résignons-nous à lutter contre nos ennemis. — Cette lutte consiste surtout dans la prière, le mépris, la diversion. La prière doit être prompte, confiante, persévérante. Il ne faut pas laisser grandir la tentation, mais lui opposer aussitôt l'invocation des noms sacrés de Jésus et de Marie, ou tout autre oraison jaculatoire. Il faut de plus compter sur Dieu, dont la gloire est intéressée à notre triomphe, nos ennemis étant aussi les siens. Mais suffit-il de prier une fois, deux fois ? non, répond saint Alphonse, on doit le faire aussi longtemps que dure l'attaque. Il faut même redoubler d'instance, à mesure que la tentation nous presse davantage. Le soldat ne déploie-t-il pas toute son énergie, toute son adresse, quand il voit sa vie en danger ? Aurions-nous moins de courage et de constance, quand la vie de notre âme est en péril ?... Pour amoindrir le combat, tournons souvent le dos au tenta-

(1) Jac. 1, 12.

(2) II Cor. 12, 7.

teur, ne daignant pas même écouter ce qu'il nous dit, et encore moins lui répondre. Ou bien distrayons-nous, en nous occupant de choses étrangères à la tentation, comme si la plus grande tranquillité régnait dans notre intérieur. Ces moyens et autres semblables nous assureront la victoire, nous affermiront dans le bien, et nous feront acquérir ce poids immense de grâce et de gloire, que tout acte de vertu mérite devant Dieu, surtout quand il est le fruit d'un combat pénible et difficile.

PRATIQUE. — Suivons le conseil de saint Hilaire : « Nous ne devons pas attendre, dit-il, pour veiller et prier, que l'ennemi soit à notre porte ; mais il est nécessaire d'être toujours sur nos gardes, de peur d'en être surpris. Néanmoins, à l'heure de l'attaque, nous devons être sans crainte et nous confier en Dieu. »

CARÊME. PREMIÈRE SEMAINE. MARDI. — *La souffrance.*

PRÉPARATION. — A l'épreuve de la tentation, se joint parfois celle de la souffrance. Méditons donc 1° Les motifs qui nous pressent d'aimer les peines de cette vie. 2° Comment nous pouvons y parvenir. Recevez toujours avec calme les contrariétés qui vous viennent des créatures. Souhaitez même, comme Jésus, les occasions de souffrir, afin de plaire plus sûrement à Dieu. *Et quomodo coarctor usque dum perficiatur.*¹

1° MOTIFS D'AIMER LES PEINES DE CETTE VIE.

Qui n'admira notre aimant Rédempteur, quittant les joies et les splendeurs du royaume éternel, pour chercher ici-bas les douleurs, les privations et les opprobres ? Il n'attendit pas, pour les embrasser, le jour solennel de sa Passion ; dès le premier instant de son Incarnation, il prit sur lui nos iniquités et commença d'en subir la peine. Toute sa vie fut un long supplice : il souffrit continuellement dans son cœur les tourments

(1) Luc. 12, 50.

de sa cruelle mort, et non content d'un tel martyre, il soupirait sans cesse après de nouvelles peines. *Et quomodo caarc-tor usque dum perficiatur?* Tous les saints ont été dans les mêmes sentiments. Le collège apostolique se réjouissait, dit saint Luc, d'avoir été jugé digne de supporter des affronts pour le nom de Jésus-Christ.¹ Les premiers chrétiens et les martyrs tressaillaient d'allégresse, lorsqu'on les persécutait, calomniait, qu'on les dépouillait de leurs biens, et qu'on les mettait à mort. D'où leur venait un tel courage? De la pensée de Jésus souffrant, et de l'espérance des biens futurs. L'amour de leur Sauveur les pressait de lui devenir semblables, et les récompenses qu'il nous a promises stimulaient leur ardeur à souffrir.

« Sachez, disait Jésus à saint François d'Assise, que vos douleurs sont plus estimables que toutes les richesses, et qu'il ne faudrait pas s'en défaire au prix du monde entier, supposé même que toutes les montagnes se changeassent en or pur, toutes les pierres en diamants, et toutes les eaux de la mer en baume précieux. » « Oui, Seigneur ! répondit le saint, c'est ainsi que j'estime les peines que vous m'envoyez. » « On doit regarder comme une grande disgrâce, disait saint Vincent de Paul, de n'avoir rien à souffrir pour Dieu. » Sont-ce là vos idées habituelles ? Hélas ! vous ne vous croyez bien avec le ciel qu'autant qu'il vous exempte des revers, des afflictions, des maladies, et qu'il vous fait prospérer en tout. Dès qu'une épreuve, une tristesse, une peine intérieure altère votre paix ordinaire, vous pensez être abandonné de Dieu. A l'exemple des saints, prenez pour maxime de n'être jamais plus content, plus heureux que lorsque vous êtes moins bien, c'est-à-dire moins bien dans l'estime des autres, moins applaudi, moins considéré, mais en même temps plus résigné, plus patient dans les contrariétés, les privations et les mépris. Les peines que vous endurez avec amour seront autant de rayons de gloire ajoutés à votre couronne durant l'éternité.

(1) Act. 5, 41.

20 DIVERS DEGRÉS DE PATIENCE.

Il y a trois degrés de patience que nous devons tâcher d'acquérir. Le premier consiste à souffrir sans murmurer. Le murmure nous rend semblables au mauvais larron qui se tordait sur sa croix et en faisait l'instrument de sa ruine éternelle. Laissons les damnés blasphémer dans leurs tourments. Sur la terre, nous souffrons avec mesure, avec interruption et soulagement. En enfer, c'est à l'excès, sans relâche et sans adoucissement. La pensée d'avoir mérité de tels supplices par nos péchés, n'est-elle pas bien capable d'arrêter nos plaintes, d'étouffer nos mécontentements? — Le second degré de la patience chrétienne consiste à nous soumettre à la volonté divine, comme fit le bon larron sur le Calvaire, où il ravit le ciel par sa résignation. La croix sur laquelle il expira, lui devint ainsi plus précieuse que les trônes des plus glorieux monarques. La pensée du purgatoire pourrait nous aider à supporter comme lui nos peines en toute douceur et soumission. Quelles tortures n'y endurent pas les défunts? Leurs tourments surpassent tout ce que nous aurons jamais à souffrir en cette vie. Ne vaut-il pas mieux imiter maintenant leur patience, en payant nos dettes à la divine miséricorde, que de nous exposer à tomber sous les coups d'une justice rigoureuse qui exige jusqu'à la dernière obole? — Nous devrions même nous efforcer d'atteindre à la perfection de la patience, en souffrant avec amour et avec joie. « Lorsqu'on vous maltraitera, persécutera, calomnierà, disait le divin Maître, réjouissez-vous et tressaillez d'allégresse.¹ » Ce que le Sauveur a dit, il l'a pratiqué le premier, et ses disciples après lui. Mais que vous êtes éloigné de leurs dispositions! Au lieu de souffrir avec bonheur, vous ne souffrez pas même avec patience. Au lieu de bénir Dieu de vos épreuves, vous vous en plaignez avec amertume. Vous ne savez supporter, sans vous plaindre, les mécomptes de l'amour-propre, les dégoûts de la prière, la fatigue du travail, les critiques, les

(1) Matth. 5, 11.

reproches, les bizarreries des jugements humains. Vous oubliez trop souvent que le Seigneur vous demande de mourir à vous-même, à vos inclinations, et que c'est là l'œuvre de la souffrance, de l'abnégation et de la patience.

O Jésus crucifié ! ô Mère de douleurs ! faites-moi comprendre le bien que me fait l'humiliation, la contrariété, la privation, afin que je m'y résigne constamment en toute paix et suavité.

CARÊME. PREMIÈRE SEMAINE. MERCREDI. — Brièveté de la vie.

PRÉPARATION. — Encourageons-nous à supporter toutes nos épreuves, par la pensée qu'elles seront de courte durée. Méditons donc 1° Ce qu'est notre vie en elle-même 2° Ce qu'elle est aux yeux de la foi. Vivons chaque jour, comme si nous étions à la veille de mourir, de paraître devant Dieu, et d'entrer dans l'éternité. *Ibi homo in domum æternitatis suæ.*¹

1° CE QU'EST LA VIE EN ELLE-MÊME.

La vie est d'une brièveté effrayante pour les mondains qui ont la passion d'en jouir. A leurs derniers instants, que pensent-ils de leurs dignités, de leurs richesses, de leurs jouissances, de leurs plaisirs ? Tout s'est évanoui pour eux comme un songe. A la lueur du flambeau funèbre, ils comprennent le néant de tout ce qui passe, et la vanité de toutes leurs espérances. Ce n'est donc point sans motif que l'Esprit-Saint compare la vie présente à une vapeur légère qui se montre un instant et bientôt disparaît.² Les vapeurs qui s'élèvent de la terre, présentent parfois un bel aspect ; mais soudain le vent les dissipe. Ainsi notre vie a des jours d'éclat et de renommée. Ce sont de brillantes vapeurs, qui parfois nous éblouissent ; mais bientôt que nous en restera-t-il ? un faible souvenir, qui se perdra lui-même, comme une bulle d'air, dans l'atmosphère de l'éternité.

(1) Eccl. 12, 5.

(2) Jac. 4, 15.

Insensé qui se laisse séduire par les honneurs et les succès ! Et combien n'en est-il pas qui sacrifient à cette fumée passagère, leur âme, leur Dieu, leur béatitude sans fin ! — La vie de l'homme, continue l'Ecriture, ressemble à une flèche légère qui vole rapidement à son but. Elle fend les airs en un instant, et n'y laisse aucune trace.¹ Ainsi disparaissent nos heures, nos semaines, nos mois, nos années ; et qu'en reste-t-il autre chose que le sillon de l'âge, qui nous éloigne du berceau et nous rapproche de la tombe ? Combien de fois vous vous êtes dit : « Oh ! que le temps passe vite ! » Et peut-être, vous n'avez pas réfléchi au compte rigoureux que vous devez en rendre. Dieu vous a donné la vie, non comme une somme à dépenser, mais comme un capital à faire fructifier, et qui doit vous rapporter une éternité de délices. L'avez-vous employée jusqu'ici à cette noble fin ? Où sont vos efforts, vos actes de mortification, de renoncement ; vos progrès dans l'humilité, le détachement, le recueillement, l'esprit de prière ? Ne vous voit-on pas, comme toujours, dissipé, impatient, difficile, manquant de charité, de douceur, de support, faisant souffrir tout le monde et ne voulant rien endurer de personne ? Oh ! que votre vie est peu fructueuse, et quels regrets vous vous préparez pour l'heure de votre mort ! Alors vous gémirez, mais trop tard, d'avoir été si peu fervent, et de n'avoir pas mieux employé vos moments dans l'important ouvrage de votre perfection. Demandez pardon du passé, et décidez-vous à suivre désormais l'exemple des vrais serviteurs de Dieu.

2° CE QU'EST LA VIE AUX YEUX DE LA FOI

Le patriarche Jacob, interrogé sur son âge par le roi Pharaon, répondit : « Les jours de mon pèlerinage ici-bas sont de cent et trente ans.² » Pourquoi appelle-t-il la vie un pèlerinage ? parce que, sortis des mains de Dieu, nous retournons chaque jour à Dieu. Un pèlerinage est un voyage entrepris par dévotion. Notre vie n'est donc pas un voyage de plaisir et de fêtes ;

(1) Sap. 5, 12.

(2) Gen. 47, 9.

il s'agit pour nous d'aller à Dieu, d'y aller comme pèlerins, c'est-à-dire, en priant, en remplissant nos devoirs, en répandant sur notre route la bonne odeur de Celui qui a passé, faisant le bien.¹ — Notre vie est un temps d'exil, comme l'appelle la sainte Eglise.² L'exil suppose une patrie dont on est exclu. Notre exclusion du ciel s'est faite au paradis terrestre, après qu'Adam eut prévariqué. Depuis lors, nous ne pouvons entrer dans la cité des Anges, qu'en vertu des mérites du Sauveur. En les appliquant à nos âmes, nous recouvrons l'amitié divine, nous devenons les enfants du Père céleste, les héritiers du royaume éternel. O destinée sublime ! Aspirons-y tous les jours, en travaillant avec ardeur à notre perfection, et en supportant sans nous plaindre, les amertumes de l'exil. — Car la vie présente, qu'est-elle aux yeux de la foi, sinon un temps d'épreuve pour tous les hommes ? Avant d'être confirmés en grâce, les Anges eux-mêmes ont dû manifester au Seigneur leur fidélité ; pourquoi serions-nous exempts de cette règle ? Pour nous sauver, nous devons, selon l'Apôtre, devenir conformes à Jésus, chef des prédestinés.³ Et comment le serons-nous, si ce n'est en triomphant de nous-mêmes, et en portant nos croix avec résignation ? Il nous faudrait donc nous appliquer à ressembler au Sauveur, par l'humilité, la douceur, la patience, l'esprit de dévouement et de sacrifice. Avec quel soin, quelle constance nous devrions employer notre temps à mériter le titre de « bons et fidèles serviteurs, » que Jésus daignera donner à ses amis !⁴ A cette fin, luttons contre nous-mêmes et nos inclinations ; détachons-nous du monde et de tout ce qui n'est pas Dieu. — O ma tendre Mère, Marie ! aidez-moi à sanctifier tous les jours de mon exil terrestre, au moyen de la prière, de l'obéissance, de la conformité à la volonté divine, et de la fidélité à la grâce. Ainsi soit-il !

(1) Act. 10, 38.

(2) Salve Regina.

(3) Rom. 8, 29.

(4) Matth. 25, 21.

CARÊME. PREMIÈRE SEMAINE. JEUDI. — **Bon emploi du temps.**

PRÉPARATION. — Puisque la vie est si courte, comme nous l'avons médité hier, nous devons, selon l'Apôtre, racheter le temps perdu. Considérons donc 1° Les motifs qui nous pressent d'employer saintement notre vie. 2° Par quels moyens nous y parviendrons. Concluons ensuite que c'est une folie de perdre en futilités tant de précieux moments dont le bon emploi ajouterait sans cesse à notre éternelle récompense, quoique nos jours ici-bas soient pleins de périls. *Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt.*¹

1° MOTIFS DE BIEN EMPLOYER LE TEMPS.

Que de motifs n'avons-nous pas d'employer saintement notre vie ! Chaque instant vaut autant que Dieu et que l'éternité, puisque nous pouvons gagner l'un et l'autre par un seul acte d'amour.² Aussi l'Ecriture affirme que c'est la vie sans tache qui honore la vieillesse plutôt que le nombre des années.³ A quoi servent en effet cinquante, soixante, quatre-vingts ans, passés inutilement pour le salut ? Eût-on même alors possédé de grandes richesses, rempli d'importants emplois, à quoi peuvent-ils servir, si pendant ce temps on a vécu loin de Dieu ? Vivre coupable, c'est moins que de ne pas vivre ; il faut donc exclure de nos jours ceux que nous avons passés dans la disgrâce de Dieu. Ainsi l'avait compris un saint solitaire, à qui l'on demandait son âge, et qui, dans sa réponse, supprima les vingt-cinq ans qu'il avait perdus, disait-il, dans les vanités du siècle. La vie, en effet, doit se mesurer sur les œuvres, et non sur le nombre des jours. Elle sera toujours assez longue, si nous atteignons sa fin, qui est de nous sauver. Celui qui gagne Rome en cinq ou trois jours, y arrive aussi bien et même mieux

(1) Eph. 5, 16.

(2) S. Thom. 1, 2. 114. a. 7.

(3) Sap. 4.

que celui qui n'y parvient qu'en un mois. N'a-t-on pas assez navigué, quand on est arrivé au port? Combien de mérites n'ont pas acquis un saint Louis de Gonzague, mort à vingt-trois ans, une sainte Rose de Viterbe, un saint Stanislas Kostka, morts à dix-huit ans? Il n'est donc pas nécessaire d'atteindre la vieillesse pour se sanctifier. Le tout, c'est de bien profiter du temps que Dieu nous donne, de n'en laisser perdre aucune parcelle, de dépenser tout ce trésor comme un avare, pièce par pièce, moment par moment, en vue de contenter le Seigneur. Voyez si c'est ainsi que vous agissez. Combien d'années perdues dans votre enfance et votre adolescence! Combien d'heures employées au sommeil, aux repas, aux jeux, aux récréations, sans aucune fin surnaturelle! Tant de conversations, de lectures, d'études, de démarches inutiles! tant d'oublis de Dieu et de l'éternité! Rachetez donc le temps; peut-être qu'il vous en reste bien peu à vivre. *Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt.*¹

2^o MOYENS DE BIEN EMPLOYER LE TEMPS.

Nous emploierons saintement tous les moments de notre vie, si nous mettons en pratique cette parole du Sauveur : « Soyez prêts; *Estote parati*; car vous ne savez quand le Fils de l'homme viendra vous juger.² » Ce sera même au moment où vous y penserez le moins.³ Pour éviter cette surprise, « vivons comme devant mourir chaque jour, disait saint Antoine, abbé, et représentons-nous avec crainte le dernier jugement. » Saint Jean Climaque ajoute : « De toutes nos pratiques spirituelles, la méditation de la mort est la plus utile. Elle nous détache des choses créées, et nous fait renoncer à notre propre volonté. Celui-là est vertueux qui attend la mort tous les jours; mais celui-là est saint qui la désire à toutes les heures pour être uni à Dieu. » — Plus saints deviendrons-nous encore, si nous y pensons à chaque instant et vivons en conséquence. Alors nous serons toujours prêts. Chaque moment d'ailleurs, ne nous est-il pas donné dans ce but? et ne peut-il pas être le dernier de notre

(1) Eph. 5, 16.

(2) Matth. 24, 44.

(3) Matth. 24, 43.

vie ? Il importe donc de l'employer saintement. Nous le ferons, si nous vivons sans cesse en la présence de Dieu, dirigeant vers lui nos pensées, nos désirs, nos intentions ; si nous correspondons fidèlement à ses grâces, lui obéissant en tout, au prix même de nos satisfactions, de nos goûts, de nos penchants, de nos défauts, de nos répugnances. Nous serons ainsi du nombre de ces heureux serviteurs que le Père de famille trouvera veillant. Examinez si telle est votre conduite, et à quoi vous employez votre temps. Etes-vous exact à faire chaque jour votre méditation et vos autres exercices de piété ? Vous en acquittez-vous avec ferveur, et non avec lâcheté ? Y puisiez-vous de saintes réflexions, de pieux sentiments, que vous entretenez en vous pendant le jour, pour sanctifier vos occupations ? A ce prix, vous profiterez des années que Dieu vous donne, et mériterez l'éternité bienheureuse.

O Jésus ! puisque, selon saint Bernard, la méditation constante de la mort est la suprême sagesse, rappelez-moi fréquemment que je peux mourir à chaque instant et qu'en conséquence je dois me tenir prêt. O Marie, mon Espérance ! faites-moi sanctifier tous mes moments, par les saints désirs, la pureté d'intention, et l'accomplissement de tous mes devoirs.

CARÊME. PREMIÈRE SEMAINE. VENDREDI. — **La lance et les clous.**

PRÉPARATION. — « Considérez les plaies glorieuses que m'ont faites les clous, et mon cœur percé par la lance pour le salut du monde. » Ainsi parle Jésus dans l'office de ce jour. Méditons 1° Les enseignements que nous donnent ces instruments de la Passion. 2° Les services éminents qu'ils nous ont rendus. Promettons au Sauveur de penser souvent à ses souffrances dans l'intention de devenir meilleurs. *Videte gloriosa loca clavorum et latus meum perforatum pro salute mundi.*

1^o ENSEIGNEMENTS DE LA LANCE ET DES CLOUS.

Arrivé sur le Calvaire, Jésus déjà épuisé de sang et accablé de douleurs, laisse encore percer de clous ses mains et ses pieds pour notre salut. Figurez-vous, si vous pouvez, ce qu'il dut endurer dans ce supplice, où les nerfs, les muscles, les veines et les artères de ses mains et de ses pieds furent violemment rompus ; où, pour le mieux ajuster à la croix, on le tira en tous sens, de manière à lui déboîter tous les os. Que de larmes ce spectacle devrait nous arracher, au souvenir de tant de péchés qui nous ont fait contribuer au crucifiement d'un Dieu ! Et la lance qui a percé son côté sacré, ne nous rappelle-t-elle pas tant de désirs et de penchants pervers, qui nous ont fait blesser au vif le cœur de ce même Dieu ? Ah ! gémissons au pied de la croix, et, en réparation de nos offenses, vénérons les instruments de la Passion, qui ont touché la chair de Jésus et se sont empourprés de son sang. Ils nous rappellent que, dans la sainte communion, nous avons le bonheur de toucher aussi le Dieu Rédempteur, de le posséder en nous, et de recevoir, avec son corps sacré, son sang infiniment précieux. Quel respect ne doit pas nous inspirer cette pensée ! respect de la personne du Sauveur qui vient à nous, respect de notre corps et de notre âme, qui ont l'insigne privilège de le posséder sacramentellement. Avec quel soin nous devons éviter de nous souiller d'aucune faute, d'aucune imperfection volontaire ! Examinez en particulier si la pensée de la communion que reçoit aussi le prochain, vous presse d'exercer envers lui la plus parfaite charité. N'êtes-vous pas de ceux qui, toujours prêts à s'excuser eux-mêmes, blâment tout ce qu'ils voient dans leurs semblables, et ne veulent point souffrir qu'on les reprenne ? Ils critiquent, ridiculisent, méprisent leurs frères, et les percent de leur langue comme d'une lance meurtrière ; comme les enfants de Jacob à l'égard de Joseph, ils leur portent envie, et ne peuvent leur parler sans aigreur. Gardez-vous de tels sentiments. Revêtez-vous de la plus humble douceur et de la plus tendre charité, surtout les jours où vous avez reçu

l'Agneau divin immolé sur la croix pour le salut de tous. *Videte loca clavorum, et latus perforatum pro salute mundi.*

2^o SERVICES RENDUS PAR LA LANCE ET LES CLOUS.

Les clous et la lance dont nous célébrons la mémoire, ont contribué à notre Rédemption, en nous ouvrant des sources de miséricorde, de grâces et d'amour. La miséricorde, nous irons la puiser dans ces pieds transpercés, ces piscines salutaires, où la Madeleine s'est lavée de ses souillures, et où tant de pécheurs ont trouvé le pardon. Les grâces qui font les élus, d'où nous viendront-elles, sinon de ces mains généreuses, par lesquelles le monde a été tiré du néant et racheté des supplices éternels ? Et le cœur blessé de Jésus, n'est-il pas pour nous le foyer de cet amour qui a forcé le Fils unique de Dieu à s'incarner sur la terre, et à y mourir suspendu à un infâme gibet ? Cet amour doit nous presser tous, avec une force irrésistible, d'aimer un Dieu si aimant et infiniment digne d'être aimé. « Ah ! si j'avais été à la place de la lance qui transperça Jésus, s'écrie saint Bonaventure, jamais je ne serais sorti de son côté sacré. J'aurais dit : C'est ici le lieu de mon repos, mon cœur l'a choisi ; j'y habiterai sans retour, et rien ne pourra m'en arracher. » « Cette bienheureuse lance, dit à son tour saint Bernard, quoique maniée par la main du soldat, était conduite par Jésus lui-même, qui nous ouvrit son Cœur pour nous y faire entrer. » O entrée mystérieuse ! c'est par toi que nos Ames, comme de chastes colombes, vont fixer leur séjour dans le Saint des saints, dans cette Arche de salut, refuge assuré de qui ne veut point périr sur la mer agitée de ce monde ! Pénétrons souvent par la foi, par la méditation et la prière, dans ces sacrées ouvertures que nous ont faites les clous et la lance, objets de notre vénération. Pleurons amèrement nos fautes dans les plaies des pieds, et promettons au Sauveur de changer de conduite, en évitant comme la mort tout ce qui peut l'offenser. Ce serait une salutaire pratique de demander aux mains de Jésus, dispensatrices des dons célestes, ce qui contribuera le plus à notre progrès dans la vertu, c'est-à-dire l'esprit

d'abnégation, d'oraison, et de fidélité à la grâce. O ma tendre Mère, Marie! enseignez-moi vous-même à puiser, dans les plaies sacrées du Rédempteur, tous les secours qui font les vrais amis de Jésus, les disciples de son divin Cœur.

CARÊME. PREMIÈRE SEMAINE. SAMEDI. — Souffrances de Jésus et de Marie.

PRÉPARATION. — En voyant Jésus et sa divine Mère souffrir ensemble pour nous sur le Golgotha, nous devons concevoir 1° Des sentiments de reconnaissance pour leur dévouement sans bornes. 2° Un vif désir d'imiter les vertus qu'ils pratiquent au milieu de leurs souffrances. Tenons-nous souvent en esprit au pied de la croix, en union avec la Mère de douleurs, afin d'apprendre d'elle la constance et la fidélité. *Stabat autem juxta crucem Jesu mater ejus.*¹

1° RECONNAISSANCE ENVERS JÉSUS ET MARIE.

Si l'un de nous, condamné au dernier supplice, avait vu son père et sa mère s'offrir et s'immoler à sa place comme d'innocentes victimes pour lui sauver la vie, quelle reconnaissance n'en aurait-il pas? Voici Jésus et Marie, à qui nous devons la vie de la grâce, vie infiniment plus précieuse que la vie corporelle, les voici s'immolant sur le Calvaire, et pourquoi? Pour nous remplacer dans les tortures qui nous étaient dues. Nous avons mérité l'enfer et ses éternels supplices; nous y étions condamnés par la justice divine. Qu'ont fait Jésus et Marie? Ils se sont offerts à notre place, et le Seigneur a accepté leur sacrifice. O prodige de la charité d'un Dieu et d'une Mère de Dieu! Sans avoir besoin de nous, enfants ingrats, Jésus et Marie ont pris sur eux tous nos maux, et, à leurs propres dépens, nous ont procuré tous les biens. Qui jamais oublierait de tels services? Qui ne profiterait de si grands bienfaits? Qui

(1) Joan. 19, 25.

n'aimerait les foyers d'un amour si sincère, d'une charité si généreuse? Que ma langue s'attache à mon palais, et que ma main droite se dessèche, ô mon Sauveur et ma Mère! si jamais je vous oublie!... Pour mieux comprendre le prix d'une telle délivrance, il faudrait descendre dans les abîmes éternels, et y endurer, ne fût-ce qu'une seconde, les tourments qui accablent les damnés et le désespoir qui met le comble à leur malheur. Oh! qu'alors nous serions sensibles au bienfait d'avoir été préservés de pareilles tortures! Et si, transportés jusqu'au ciel, nous venions à y goûter un instant la béatitude des Elus, oh! que nous bénirions avec transport Jésus et Marie, de nous en avoir rendus capables! Et à quel prix? nous le savons, au prix de sacrifices dont nous ne pouvons comprendre ni la valeur, ni l'étendue. O mon Rédempteur! ô ma tendre Mère! anathème à qui ne vous aime pas! à qui surtout vous offense et persévère dans ses écarts, en dépit de votre amour et de vos douleurs! Ne permettez pas que je m'égare à ce point; rendez-moi fidèle à fuir les moindres fautes, et à méditer sans cesse votre incompréhensible dévouement, afin de m'embraser de votre amour et de marcher sur vos traces.

2^e COMMENT TÉMOIGNER NOTRE GRATITUDE A JÉSUS ET A MARIE.

Que demandent surtout de nous le Rédempteur et sa divine Mère, en retour de leur dévouement? La reconnaissance la plus vraie et la plus efficace, c'est-à-dire celle qui nous fait profiter de leurs exemples. Du haut de la croix, Jésus appelle sur ses ennemis, sur ses bourreaux eux-mêmes, la miséricorde et le pardon; il va jusqu'à les excuser en disant qu'ils ne savent pas ce qu'ils font. La Mère de douleurs, debout près de son Fils, n'a pas d'autres sentiments que les siens, et nous enseigne ainsi avec lui, à oublier les injures, les affronts, les mauvais traitements, le peu d'estime qu'on nous témoigne, et à traiter avec charité ceux qui nous contredisent, nous contrarient, ou nuisent à notre réputation. N'est-il pas juste que les sacrifices embrassés si généreusement par Jésus et Marie, soient payés de retour? Et comment le faire mieux, si ce n'est en renonçant à

nous-mêmes et en supportant patiemment, à leur exemple, ce qui blesse notre orgueil et notre amour-propre? — Le Sauveur et sa sainte Mère nous enseignent encore, par leur conduite, la constance dans le bien. Jésus demeure sur la croix, malgré les tourments qu'il y endure, et les défis qu'on lui jette d'en descendre par un miracle. Marie reste debout dans un océan d'amertumes, et ne quitte point le Calvaire avant la sépulture de son Fils. Quelles leçons pour nous, qui nous fatiguons si vite de méditer, de prier, de veiller sur nous-mêmes, de tenir compagnie à Jésus dans nos églises! Quand Dieu tarde à exaucer nos demandes, nous perdons confiance, comme si nous ne devions espérer que pour un temps, et non pas spécialement quand tout semble désespéré. Combien d'âmes sont tout ardeur au commencement de leur conversion, de leur vie pieuse, et puis se relâchent au point de commettre des fautes fréquentes et de tomber dans la tiédeur! Est-ce là reconnaître l'amour des deux augustes Victimes de notre salut? N'est-ce pas plutôt nous montrer ingrats?

O mon Rédempteur, qui m'avez tant aimé! lavez-moi dans votre sang précieux, purifiez-moi de mes péchés et de tout attachement à la créature, et surtout à moi-même, afin que je vive uniquement pour vous plaire. Et vous, Mère de mon âme! par les mérites de votre adorable Fils, embrassez-moi du véritable amour envers Jésus et envers vous.

PRATIQUE. — Faisons au Rédempteur et à sa divine Mère le sacrifice de tout ressentiment contre le prochain, en retour de la charité sans bornes qu'ils nous ont témoignée, et dont nous éprouvons, encore tous les jours, les effets salutaires.

CARÈME. DEUXIÈME SEMAINE. DIMANCHE. — **Transfiguration de Jésus.**

PRÉPARATION. — La transfiguration du Sauveur, racontée aujourd'hui par l'Evangile de la messe, nous révèle 1° Le mystère des grandeurs de l'Homme-Dieu. 2° Le mystère de ses

souffrances. Prenons des sentiments de respect et d'amour, à l'égard de Jésus et de sa croix. Condamnons en nous les répugnances qui nous font refuser de souffrir avec ce Roi de gloire. *Speculatores facti illius magnitudinis.*¹

1^o TRANSFIGURATION, MYSTÈRE DES GRANDEURS DE JÉSUS.

« Lorsque nous étions avec Jésus sur la sainte montagne, dit le Prince des Apôtres, nos yeux ont été éblouis de l'éclat de sa majesté, et du sein d'une magnifique gloire est sortie cette parole : Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances, écoutez-le.² » Jésus est le Fils du Père, non pas comme les plus grands Saints, par adoption, mais d'une manière bien plus sublime, à savoir, par nature. Dieu, comme le Père, il est comme lui tout-puissant, éternel et saint par essence. Entre le Verbe incarné et la cour céleste tout entière, quelle distance y a-t-il ? une distance infinie. Dieu le Père déclare qu'il a mis en lui ses complaisances ; et nous ne rougirions pas, nous, de nous complaire en nous-mêmes, qui ne sommes que néant et ignorance, et de préférer nos idées, nos goûts, nos caprices, à la volonté tout aimable de Jésus ? Désormais écoutez-le, nous dit le Père céleste. Ecoutez sa doctrine, ce qu'il vous ordonne de croire, malgré les objections d'une raison peu soumise. Ecoutez ses promesses, ce qu'il vous commande d'espérer, en dépit de toutes vos craintes et de toutes vos défiances. Ecoutez les préceptes et les conseils qu'il vous donne pour vous conduire au salut. Ne vous recommande-t-il pas l'humilité, la simplicité, le détachement parfait ? Ne vous enjoint-il pas d'être chaste, de pardonner les injures, d'aimer Dieu par-dessus tout, et votre prochain comme vous-même ? Ne vous prescrit-il pas la mortification, la patience, la prière, comme des moyens indispensables d'avoir la paix avec vous-même, avec vos semblables et avec Dieu ? Ecoutez donc ses enseignements, suivez ses exemples ; car il a pratiqué avant d'instruire les autres. Il ne vous refuse pas sa grâce ; soyez attentif à ses inspirations, surtout lorsqu'elles vous demandent

(1) II Petr. 1, 16-18.

(2) Ibid.

quelque sacrifice, une vie moins lâche et moins routinière, une abnégation plus entière de vos petites passions, de votre curiosité à tout voir et à tout entendre ; une conduite plus sage, moins dissipée, plus régulière. Examinez en quoi vous devez vous réformer, pour contenter le cœur de Dieu.

20 TRANSFIGURATION, MYSTÈRE DES DOULEURS DE JÉSUS.

Saint Luc rapporte que Moïse et Elie se montrèrent sur le Thabor avec Jésus, et lui parlèrent de sa Passion ou du mystère de ses souffrances.¹ Il semble que dans un tel état de gloire, le Sauveur eût dû se livrer exclusivement à la joie, et éloigner de lui toute idée de tourments ; mais non, il veut qu'on l'entretienne de sa Passion douloureuse, et pourquoi ? afin de nous montrer qu'elle sera pour lui et pour nous la source du vrai bonheur ; que nous ne devons pas espérer de jouir avec lui de la béatitude céleste, si nous ne portons ici-bas la croix avec lui ; qu'ayant été enfantés à la grâce sur le Calvaire, il ne convient nullement que nous vivions toujours au Thabor, sans rien souffrir, ni peine, ni contrariété, ni humiliation, ni lutte contre nous-mêmes, ni contradiction de la part du prochain. Jésus a pris sur lui le châtiment que méritaient nos péchés ; il veut que nous buvions à son calice pour obtenir notre pardon. Chef du corps mystique de l'Eglise, il prétend souffrir dans tous ses membres, après avoir souffert dans sa chair mortelle. Pouvons-nous encore, après cela, refuser la croix qu'il nous présente ? Autant nous souhaitons la gloire et la félicité du ciel, autant devons-nous aimer l'ignominie et la tribulation qui doivent nous y conduire. Nous ne serons couronnés qu'après avoir bien combattu ; exaltés, qu'après avoir été humiliés ; nous n'aurons part aux délices de Jésus ressuscité, qu'après l'avoir suivi au sommet du Golgotha et jusque dans le sépulcre. O mon Rédempteur ! jamais plus à l'avenir je ne me laisserai aller aux plaintes, à l'impatience, dans les peines que vous m'enverrez. Vous savez combien j'ai besoin que la souffrance

(1) Luc. 9, 31.

me purifie, me détache de la terre et de moi-même, me force à vaincre mes penchants et m'exerce dans les vertus. Par l'intercession de votre aimable Mère, rendez-moi patient et résigné dans les contrariétés de chaque jour.

PRATIQUE. — Rappelons-nous souvent cette parole de saint Vincent de Paul : « Le divin Sauveur a été injurié, accusé, méprisé injustement ; pourquoi nous plaindrions-nous, s'il nous honore de ses livrées ? »

CARÈME. DEUXIÈME SEMAINE. LUNDI. — De l'oraison.

PRÉPARATION. — La transfiguration du Sauveur est une image de celle que subit l'âme dans l'oraison. Considérons donc 1° Les effets salutaires de l'oraison 2° Les fins qu'il faut s'y proposer. Gardons-nous d'être négligents dans la méditation et dans les autres pratiques de piété, qui sont pour nous la source de tous les biens. *Beatus vir qui meditabitur die ac nocte !*

1° EFFETS SALUTAIRES DE L'ORAISON.

Jésus était en oraison sur le Thabor, lorsqu'il se transfigura : sa face devint lumineuse, et ses habits resplendirent de blancheur. Image des lumières et de la pureté de cœur que nous puisons dans une oraison fervente. La méditation en effet réveille notre foi, éclaire notre intelligence, en nous mettant en rapport avec Dieu, la sagesse incréée. Elle nous procure ainsi l'avantage d'approfondir les mystères, de découvrir nos besoins intérieurs, les moyens les plus propres à vaincre nos penchants, à nous corriger de nos défauts, à remplir avec mérite tous nos devoirs. C'est dans l'oraison que notre cœur se montre à nous comme une terre à défricher, à cultiver, à rendre féconde en fruits de salut. Et quand ce spectacle a frappé l'œil de notre âme, où trouvons-nous le courage de travailler à notre sanctification, de purifier notre conscience, de nous détacher du monde, de combattre nos inclinations ? Où trou-

vous-nous ce courage, si ce n'est encore dans l'oraison ? O précieux exercice ! que nous y comprenons bien le néant des vanités qui passent, et le prix des trésors éternels ! Que nous y goûtons suavement combien le Seigneur est doux, combien il est digne de toutes nos affections ! Saint Jean Chrysostome compare l'oraison à une fontaine qui jaillit au milieu d'un jardin, et en arrose toutes les plantes. Tant que celles-ci jouissent de cet avantage, elles sont pleines de vie et de fraîcheur ; mais si la source vient à tarir, elles languissent bientôt, et meurent peu à peu. Ainsi en est-il d'une âme : tant qu'elle réfléchit et prie avec ferveur, toutes ses vertus portent des fleurs et des fruits ; mais dès qu'elle cesse de méditer et de prier, sa volonté languit, et elle n'est plus capable, ni de se mortifier, ni de souffrir avec patience, ni de surmonter les difficultés dans l'accomplissement de ses devoirs. Bientôt même elle se relâche au point de tomber dans la tiédeur, et de là dans l'abîme du péché mortel. Sainte Thérèse renonça sous divers prétextes à l'oraison pendant une année. Ce fut là, dit-elle, sa plus dangereuse tentation. En continuant de la sorte, elle se serait à jamais perdue. Gardons-nous de négliger l'exercice de la méditation. Privés de ce secours, nous aurons l'esprit distrait, le cœur froid et desséché, l'âme tourmentée de désirs naturels et terrestres. Par son moyen, au contraire, notre intelligence sera éclairée, notre intérieur touché de componction ; la crainte filiale, la dévotion, l'amour divin se conserveront en nous. *Beatus vir qui meditabitur die ac nocte !*

2° FINS À SE PROPOSER DANS L'ORAISON.

Ce ne sont pas les consolations spirituelles qu'il faut rechercher dans l'exercice de l'oraison, mais le vrai progrès de notre âme. En quoi consiste ce progrès ? dans la répression de nos défauts, la pureté de notre cœur, la conformité à la volonté divine, et l'esprit intérieur. Sainte Thérèse assurait qu'elle se contenterait toute sa vie, d'une oraison aride, pourvu que par là elle en devint plus humble, plus sournoise à Dieu et plus fidèle à la grâce. Les douces sensibiles n'assurent donc pas le succès

de nos méditations, mais bien les convictions profondes qu'on y acquiert des vérités de la foi, et les résolutions qu'on y prend de devenir meilleur. Notre cœur est naturellement dur et indocile ; quoi de plus propre à l'assouplir que le feu de l'oraison ? il y apprendra à se plier à toutes les volontés divines. — Proposons-nous encore dans la méditation d'obtenir les grâces qui sanctifient. Celles-ci ne nous sont accordées qu'en vertu de la prière, sous toutes ses formes : élans du cœur, saints désirs, ferventes aspirations, actes de contrition, de confiance, d'amour et de demande. Ces diverses affections, provenant des réflexions que nous suggère l'Esprit-Saint, sont comme le miel de nos oraisons, miel qui doit nourrir, pendant le jour, notre vie intérieure, et nous rendre ainsi capables de remplir nos devoirs et de pratiquer les vertus. Sont-ce là les fins qui vous dirigent en méditant ? Quels effets produisent en vous les réflexions que vous faites sur les vérités du salut ? Etes-vous par là chaque jour bien résolu de fuir la négligence, de travailler à vous vaincre, d'obéir sans réplique, de recevoir en paix les contrariétés, de supporter les défauts d'autrui, de prier souvent, et de chercher Dieu seul en toutes vos actions ? Ces fruits précieux d'une oraison fervente, les avez-vous toujours recueillis ?

O mon Dieu ! quels trésors de grâces n'ai-je pas perdus, en omettant mon oraison, ou en la faisant avec négligence ! Accordez-moi le courage de m'y appliquer sérieusement, de manière qu'elle sanctifie ma conduite. O Mère du Perpétuel-Secours ! faites-moi converser sans cesse avec vous et avec votre divin Fils.

PRATIQUE. — Emportons toujours de la méditation du matin quelque sainte pensée, quelque pieuse affection, qui nourrisse notre âme pendant la journée.

CARÈME. DEUXIÈME SEMAINE. MARDI. — De la méditation.

PRÉPARATION. — Afin de profiter de l'oraison, il importe, surtout pour les commençants, d'accompagner leurs affections de réflexions sérieuses. Car 1° Selon saint Alphonse, une seule

maxime bien méditée suffit à faire un saint. 2° Les effets de la réflexion sont des plus sanctifiants. « La terre est remplie de maux, s'écriait le Prophète, parce qu'il n'est personne qui réfléchisse dans son cœur. » *Quia nullus est qui recogitet corde.*¹

1° UNE MAXIME BIEN MÉDITÉE PEUT NOUS SANCTIFIER.

Il n'est pas utile, dans l'oraison, de parcourir toute la série des vérités de la foi, de voltiger d'une pensée à l'autre, sans nous arrêter à aucune. Nous devons plutôt choisir, comme l'abeille industrieuse, la fleur ou la maxime qui renferme pour nous le plus de suc vital, le plus de substance capable de nourrir notre intelligence et de fortifier notre volonté. Tel est en réalité le but de l'oraison : reconforter notre vie intérieure, plutôt que de contenter la curiosité de notre esprit. Comme les rayons d'un cercle se réunissent au centre, ainsi tous les mystères de notre foi se concentrent en Dieu. On ne peut donc approfondir une vérité quelconque, sans rencontrer les autres, et arriver à la Divinité, centre de tout bien et de toute perfection. Tant que saint François Xavier entendit superficiellement les exhortations de saint Ignace, il en fut très peu touché ; mais dès qu'il eut mûrement approfondi cette parole tant de fois répétée : « Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il perd son âme ? il quitta tout et se donna pleinement à Dieu. Cette seule maxime bien méditée en fit un apôtre et un saint. — « Qu'est-ce que cela pour l'éternité ? » se redisait à lui-même saint Louis de Gonzague ; et cette sentence appliquée à sa conduite en fit un ange et un séraphin. Saint Alphonse ne devint lui-même un prodige de vertu que par ce cri intérieur dont il avait saisi le sens pratique : « Aimons un Dieu qui nous a tant aimés. » Ces seuls mots résument, en effet, toutes ses actions, tous ses travaux, toute sa doctrine. Ils expliquent son horreur du péché, son amour de la pénitence, son héroïque patience dans les maladies, son zèle dévorant du salut des âmes. — Vous vous plaignez de manquer de dévotion dans vos exercices pieux, et d'ardeur pour servir Dieu. Est-ce étonnant ? Vous faites si légè-

(1) Jer. 12, 11.

rement vos lectures, vos méditations, vos prières vocales ! Le défaut de réflexion ne doit-il pas produire en vous la langueur, la négligence, la vie naturelle et sans ferveur ? « Bienheureux l'homme, dit l'Esprit-Saint, qui médite jour et nuit la loi du Seigneur ! Semblable au palmier planté le long des eaux, et dont le feuillage est toujours vert, il reçoit abondamment les grâces divines, y correspond fidèlement, et produit des fruits de vertu en toute occasion.¹ » Prenez la résolution de vous appliquer sérieusement à réfléchir et à méditer. Emportez chaque fois de votre oraison quelque pensée frappante, qui vous nourrisse pendant le jour.

2^e EFFETS QUE PRODUIT UNE VÉRITÉ BIEN MÉDITÉE.

Saint François d'Assise, étant sur le mont Alverne, fut aperçu tout environné de lumière ; et on l'entendait s'écrier : « Mon Dieu ! qui êtes-vous, et qui suis-je ? » Cette parole lui suffisait pour continuer et prolonger son oraison. N'en soyons pas étonnés : cette simple exclamation renferme à elle seule toute la sainteté, pour une âme qui réfléchit. Dieu est tout, et nous ne sommes rien ; que s'en suit-il ? que nous avons sans cesse besoin de lui. De là naît la nécessité de la prière continuelle ; de là l'obligation de croire tout ce que Dieu enseigne, d'espérer tout ce qu'il promet, d'aimer et d'accomplir ce qu'il nous commande, de recevoir en paix ce qu'il nous envoie de pénible et de fâcheux. Cette seule parole approfondie renferme donc la perfection la plus consommée. — On y arriverait de même, en peu de temps, assure sainte Thérèse, par une constante application à l'exercice de la présence de Dieu. Et en effet, cette pensée : « Dieu me voit, » n'est-elle pas bien capable de me faire vivre saintement ? « Dieu me voit, » c'est-à-dire la grandeur, la majesté, la sagesse, la puissance, la sainteté infinies. Comment oserai-je l'offenser sous ses yeux, même légèrement ? « Dieu me voit : » quel encouragement au bien, quelle force dans les tentations m'inspire ce souvenir ! quelle patience

(1) Ps. 1.

dans les peines, quel recueillement au temps de la prière, quelle exactitude dans l'obéissance, quelle douceur avec le prochain ! Ah ! que n'avons-nous toujours à l'esprit quelque sainte pensée qui nous frappe et nous aide à sanctifier notre conduite ! Nous n'aurions pas tant de distractions dans l'oraison et l'action de grâces après la Communion, ni tant de répugnance à obéir, à supporter un reproche, une contrariété, et les autres épreuves de cette vie. Ne cessons donc pas de méditer certaines maximes ou sentences qui nous reviennent souvent, et qui nous ont vivement impressionnés pendant nos retraites, ou à l'occasion d'une lecture, d'un sermon, d'un événement inattendu. Elles nous seront un remède dans nos accablements et nos tristesses, un encouragement au bien, un aliment pour notre vie intérieure, un excellent moyen de nous affermir dans la vertu et d'y faire chaque jour du progrès. Proposons-nous donc de conserver avec soin, comme des perles précieuses, les réflexions salutaires que l'Esprit-Saint daignera nous inspirer.

CARÈME. DEUXIÈME SEMAINE. MERCREDI. — **La passion de Jésus.**

PRÉPARATION. — Quel plus beau sujet d'oraison pouvons-nous désirer que la passion de l'Homme-Dieu ? Méditons-la, surtout pendant le saint temps du Carême : 1^o Paisons-y de puissants motifs d'aimer notre Sauveur. 2^o Prenons nos meilleures résolutions au pied du Crucifix. Dans les peines et les difficultés de cette vie, recourons avec confiance à Jésus crucifié qui a promis d'exaucer nos prières. *Si quid petieritis me, in nomine meo, hoc faciam.*¹

1^o LA PASSION, MOTIF D'AIMER JÉSUS.

Le mont du Calvaire, disait saint François de Sales, est la vraie école de l'amour sacré. C'est là que les âmes fidèles vien-

(1) Joan. 14, 14.

nent puiser dans les plaies du lion de la tribu de Juda le miel de la charité. Et en effet, quoi de plus capable de nous faire aimer l'Homme-Dieu ? Si vous me dites qu'il est infiniment parfait, infiniment aimable en lui-même, je le crois, mais cette croyance ne va pas jusqu'à mon cœur, comme le spectacle de Jésus crucifié. Car ce spectacle me rend sensible et palpable en quelque sorte, combien mon Sauveur est aimant, aimant jusqu'à la folie de la croix. Quoi ! le Tout-Puissant, l'Infini s'abaisse jusqu'à se faire homme, se faire esclave, jusqu'à prendre sur lui l'apparence du pécheur, que dis-je ? jusqu'à se charger de nos crimes et des châtiments qu'ils méritent, et je ne l'aimerais pas ! Si le plus vil mendiant en avait fait pour moi la millième partie, je le recevrais dans ma demeure, je pourvois à sa subsistance, en reconnaissance de son dévouement. Et voilà que le Roi des rois descend du trône de sa gloire pour venir me remplacer sur le gibet de l'ignominie, et je ne l'aimerais pas ? je ne lui donnerais pas dans mon cœur la première place ? Je ne lui consacrerai pas toutes mes pensées, tous mes désirs, toutes mes affections ? « Anathème, s'écriait saint Paul, à celui qui n'aime pas notre Seigneur Jésus-Christ ! » Jetons donc souvent les yeux sur Jésus en croix afin de nous exciter à l'aimer. « Dans le ciel même, dit encore saint François de Sales, après le motif de la bonté divine considérée en elle-même, celui de la mort du Sauveur sera le plus puissant pour ravir d'amour les Esprits bienheureux. » Si les Elus dans la gloire ne savent oublier les souffrances du Rédempteur, combien plus nous, dans cette vallée de larmes, devons-nous méditer ce qu'il a souffert, pour nous animer à souffrir avec lui ! O Jésus, mon bon Maître, ne me laissez pas oublier ce que vous avez enduré de tortures et d'opprobres pour mon salut. J'accepte d'avance, en vue de vous plaire, les ennuis, les dégoûts, les tristesses et toutes les peines inhérentes à mes devoirs quotidiens. Faites-moi connaître en quoi je manque de patience, de douceur, de support, et donnez-moi la force de me corriger, surtout pendant le saint temps du Carême,

(1) I Cor. 16, 22.

époque de pénitence, d'abnégation et de dévouement à votre service.

2^e RÉSOLUTIONS A PRENDRE AU PIED DU CRUCIFIX.

« Tout amour, dit saint François de Sales, qui n'a pas son origine dans la passion du Sauveur est frivole et dangereux. » Pourquoi ? parce que sans le souvenir de Jésus en croix, on se fait facilement illusion sur la vraie vertu : on la place dans les exercices de piété à son choix, plutôt que dans l'humilité, l'abnégation et la mort à tout ce qui n'est pas Dieu. Cette illusion serait-elle possible, si l'on prenait pour Modèle Jésus crucifié ? Non, car il faudrait alors, selon saint Alphonse, entrer bien avant dans les vertus qui font mourir la nature ; ne pas s'arrêter à l'écorce de la sainteté, mais pénétrer jusqu'à la moëlle de l'amour-propre, pour y faire de profondes incisions qui tuent l'égoïsme et préparent la place à l'amour sacré. Le saint Evêque de Genève conseillait de porter toujours sur soi le Crucifix, de le baiser souvent avec amour, de s'enflammer du désir de l'imiter, et de lui dire parfois avec tendresse : « O Jésus, le bien-aimé de mon âme ! souffrez que je vous serre sur mon sein comme un bouquet de myrrhe ; je vous promets que ma bouche, qui est heureuse de baiser vos plaies sacrées, s'abstiendra désormais de médisances, de murmure, de toute parole qui pourrait vous déplaire ; que mes yeux, qui voient couler votre sang et vos larmes pour mes péchés, ne regarderont plus les vanités du monde, ni rien de ce qui expose à vous offenser ; que mes oreilles, qui écoutent avec tant de consolation les sept paroles prononcées par vous sur la croix, ne prendront plus plaisir aux vaines louanges, aux conversations inutiles, aux paroles qui blessent le prochain ; que mon esprit, après avoir étudié avec tant de goût le mystère de la croix, ne s'ouvrira plus aux pensées et imaginations vaines ou mauvaises ; que ma volonté, soumise aux lois de la croix et à l'amour de Jésus crucifié, n'aura plus que charité pour mes frères ; qu'enfin rien n'entrera dans mon cœur ou n'en sortira qu'avec la permission de la sainte croix, dont je tracerai sur

moi avec vénération le signe sacré, à mon coucher et à mon lever, et parmi toutes les angoisses de la vie.¹ »

PRATIQUE. — Renouvelons aux pieds de Jésus crucifié toutes les résolutions que nous avons prises tant de fois, surtout dans nos retraites annuelles et mensuelles.

CARÊME. DEUXIÈME SEMAINE. JEUDI. — **Le trésor de la croix.**

PRÉPARATION. — Moïse et Elie s'entretenirent avec Jésus sur le Thabor, du mystère de ses souffrances. Considérons donc le trésor caché 1° Dans la croix du Rédempteur. 2° Dans la nôtre. En voyant notre Sauveur embrasser si généreusement les tourments de sa passion, proposons-nous d'endurer avec amour les peines, les difficultés, les contrariétés, si favorables à notre progrès. *In cruce, summa virtutis, perfectio sanctitatis.*²

1° TRÉSOR CACHÉ DANS LA CROIX DE JÉSUS.

Jésus-Christ a racheté les hommes par la croix ; par elle, il a payé notre rançon. Les trois concupiscences du monde ont été vaincues sur le Calvaire : l'orgueil, par les humiliations du Sauveur ; la sensualité, par ses tourments ; la convoitise des richesses, par sa pauvreté et ses privations. Tous les biens nous sont venus de sa passion douloureuse : l'Eglise, sortie de son cœur percé d'une lance ; Marie, devenue notre Mère au pied de la croix ; les sacrements, symbolisés par le sang et l'eau s'échappant du côté ouvert du Rédempteur ; les promesses si généreuses attachées à nos prières et à notre confiance, et sanctionnées sur le Golgotha par les douleurs du divin Maître : quels effets merveilleux ! Maintenant encore Jésus les renouvelle tous les jours sur des milliers d'autels, où il s'immole comme sur le Calvaire, quoique d'une manière non sanglante, mais avec les mêmes fruits. En vertu de son sacrifice, il nous

(1) Bolland. Sa vie.

(2) Imit. chr. l. 2, ch. 12.

lave au Baptême, de la tache originelle, et nous enrichit dans la Confirmation, des dons de l'Esprit-Saint. Mais que n'opère-t-il pas en nous dans le sacrement de Pénitence? Par les mérites de son sang, il nous y purifie de tous nos péchés, nous fait rentrer en grâce avec lui, nous restitue nos droits à l'adoption divine et à l'héritage des Saints. Quand nous possédons ces biens, il les augmente en nous, à chaque absolution. Se peut-il plus de faveurs? Oh! que la miséricorde de Jésus et l'efficacité de sa passion, éclatent merveilleusement au tribunal de la pénitence! Combien plus encore au banquet eucharistique, où l'on nous sert comme aliment, le même corps qui a souffert sur la croix et le même sang qui a rougi ce bois sacré pour la restauration de nos âmes! Méditons souvent ces mystères, et voyons comment nous recevons les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie; si c'est par routine, sans préparation, sans devenir meilleurs; ou bien si c'est avec foi, respect, dévotion, avec un vif désir de nous corriger de nos défauts, de nous exercer à l'humilité, à la douceur, à la patience, à l'obéissance parfaite et à l'oraison continuelle. O Jésus! communiquez-moi ces dispositions, chaque fois que je participe à vos mérites, au moyen des sacrements.

2^o TRÉSOR CACHÉ DANS NOS CROIX DE CHAQUE JOUR.

L'Apôtre assure qu'une peine légère endurée patiemment en cette vie, produit un poids immense de gloire dans le ciel, et qu'un moment très court de douleur sera récompensé par des délices sans fin.⁽¹⁾ Ce langage ne doit pas nous étonner, quand nous méditons le prix de la moindre souffrance. En elle-même qu'est-elle, cette contradiction, cette contrariété qui vous cause tant d'ennui, et dont vous souhaitez si vivement la fin? C'est une participation à la passion du Sauveur; c'est une épine de sa couronne, une parcelle de sa croix rédemptrice. Ce dégoût, cette tristesse qui vous jettent dans l'accablement, ont passé par son divin Cœur, puisqu'il a prévu et souffert toutes les

(1) II Cor. 4, 17.

douleurs du corps mystique de l'Eglise dont il est le chef et dont vous êtes l'un des membres. Comment osez-vous donc, en repoussant la croix, rejeter un bien si précieux, qui vous vient du Cœur même de votre Sauveur ? Oubliez-vous quels trésors immenses sont renfermés pour vous dans chacune de vos croix ? Cette peine, cet affront dont vous murmurez, si vous l'acceptez avec amour, vous vaudra les mérites de l'humilité, de l'abnégation, de la patience, de l'union à la volonté divine et de la conformité à Jésus-Christ. Quel adoucissement, d'ailleurs, ne vous procurez-vous pas, en recevant vos croix sans répugnance ? Une peine quelconque, endurée de bon cœur, perd toute son amertume. Lors donc qu'il s'élève en nous quelque trouble, quelque impatience, disons intérieurement à Jésus : « Seigneur ! cette croix me vient de vous, qui êtes la bonté même et la sagesse infinie : elle ne peut être qu'un bienfait pour mon âme. Ou bien c'est un remède à mon orgueil, à mon amour-propre, à ma sensualité ; ou bien c'est une occasion précieuse d'exercer la résignation et les autres vertus. Fortifiez mon cœur, afin qu'il la supporte avec amour. » Continuons de prier sur ce ton, aussi longtemps que dure la lutte entre la nature et la grâce, entre l'amour de nous-mêmes et l'amour de la croix. Saint Dominique visitant un jour une malade atteinte d'un cancer où fourmillaient grand nombre de vers, prit un de ceux-ci dans sa main, et le changea en une perle précieuse. Image frappante du mérite de nos peines endurées patiemment ! elles deviennent de riches diamants destinés à embellir notre éternelle couronne. O Jésus ! ô Marie ! vous avez aimé les souffrances pour me sauver ; comment ne les aimerais-je pas pour vous plaire et pour être sauvé ? *In cruce salus, in cruce vita.*

CARÈME. DEUXIÈME SEMAINE. VENDREDI. — **Le saint Suaire.**

PRÉPARATION. — L'Eglise fait mémoire en ce jour du linceul dont on enveloppa le corps de Jésus pour le mettre au sépulcre. Méditons donc 1° Les instructions que nous donne le saint Suaire. 2° Les fruits que nous pouvons en retirer. Réveillons en nous la dévotion à la passion du Sauveur, et prenons la résolution de nous ensevelir avec Jésus par une mort totale à nous-mêmes. *Mortui enim estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.*¹

1° INSTRUCTIONS QUE NOUS DONNE LE SAINT SUAIRE.

L'office de ce jour nous rappelle comment Joseph d'Arimatee, homme riche et juste, ayant détaché de la croix le corps inanimé du Sauveur, l'enveloppa d'un linceul neuf, et le mit dans un sépulcre taillé dans le roc, où personne n'avait encore été enseveli. O mystère d'amour ! Le Souverain de l'univers, qui n'a pas eu, en naissant, de berceau à lui, est encore enveloppé après sa mort dans un suaire d'emprunt, et mis dans un tombeau dont il n'est point le propriétaire. Ne nous montre-t-il pas ainsi que son royaume n'est point de ce monde ; qu'il est venu sur la terre, comme nous, en passant ; et qu'il va retourner au ciel pour nous en ouvrir l'entrée ? Qu'avait-il besoin, d'ailleurs, de posséder un linceul et un sépulcre, Celui qui commande à la vie et à la mort, et dont la demeure est plus haut que les cieux ? Son dénûment si complet nous prouve assez qu'il cherche uniquement nos cœurs. Oui, nos cœurs, nos volontés, voilà le seul domaine qu'il est venu conquérir au prix de tant de sacrifices. A cette fin, il s'est laissé lier, flageller, bafouer, couronner d'épines, conduire à la mort ; on l'a crucifié entre deux voleurs, et après son dernier soupir, il fut

(1) Col. 3, 3.

enveloppé d'un suaire. Ce suaire, blanc et neuf, que nous indique-t-il ? les dispositions que Jésus désire des cœurs qu'il veut à lui, c'est-à-dire une grande pureté, et un renouvellement de tout notre intérieur. La pureté s'acquiert par la fuite des moindres fautes et par le détachement parfait. L'homme nouveau se forme en nous par le renoncement aux tendances qui nous pressent de nous élever, de nous produire, contrairement à l'esprit de Jésus, qui s'est caché dans le sépulcre. Examinez si, à l'exemple du Sauveur, vous vous efforcez d'aimer sincèrement la vie obscure, ignorée, oubliée, la pureté d'intention et la recherche de Dieu seul. C'est la première leçon que vous donne le saint Suaire. Il vous rappelle en outre que le Roi de gloire a voulu être renfermé dans un linceul et un tombeau, pour vous apprendre que le vrai moyen de purifier votre cœur de toutes ses attaches, c'est de penser à la mort et au néant de la vie présente. O Jésus ! mettez-moi souvent devant les yeux le linceul et le sépulcre, seul héritage terrestre, après le dernier soupir. Inspirez-moi le courage de m'attacher à vous seul et de ne vivre que pour vous plaire.

2^o FRUITS DE LA DÉVOTION AU SAINT SUAIRE.

La dévotion au saint Suaire ou au linceul de Jésus, que le Saint-Siège a autorisée et que de nombreux miracles ont confirmée, nous rappelle les souffrances du Rédempteur et nous aide à en recueillir les fruits. On lit dans la vie de saint François de Sales, qu'il aimait à contempler l'image du saint Suaire, où était l'empreinte du corps et des plaies du Sauveur. Il l'avait dans son bréviaire, dans sa chambre et son cabinet d'étude, dans sa chapelle et son oratoire, dans son salon de réception et sa galerie ; et quand on lui demandait la raison de son attrait pour cette image : « Ah ! disait-il, c'est le portrait des souffrances de Jésus-Christ, tracé par son propre sang ; et rien n'est plus propre à nourrir la piété, à ranimer la ferveur. ¹ » L'Eglise, dans l'oraison du jour, parle dans le même sens :

(1) Hamon. Vie du Saint.

« O Dieu ! s'écrie-t-elle, qui dans le saint Suaire dont votre corps descendu de la croix fut enveloppé par Joseph, nous avez laissé des vestiges de votre Passion ; accordez-nous dans votre bonté, d'arriver un jour, par les mérites de votre mort et de votre sépulture, à la gloire de votre résurrection. » Comme la mort et la sépulture de Jésus ont précédé sa résurrection glorieuse, ainsi la destruction des vices et des penchants pervers, doit commencer en nous la résurrection spirituelle. Celle-ci exige en effet la mort à l'orgueil, à l'esprit du monde, à la négligence, à la mollesse, à la sensualité. Elle demande que nous ayons le courage de nous ensevelir avec Jésus dans la retraite, le silence, le recueillement ; de nous revêtir du linceul de la mortification et de la pénitence, en sorte qu'on puisse nous appliquer ces paroles de l'Apôtre : « Vous êtes morts, et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Lorsque Jésus, qui est votre vie, apparaîtra au dernier jour, vous resplendirez avec lui dans la gloire ;¹ » et ce sera la récompense de votre constance à mourir à vous-mêmes et à tout ce qui n'est pas Dieu. « Dans cet espoir, continue saint Paul, mortifiez dès maintenant votre corps et vos sens, cherchez les biens du ciel, et non ceux de la terre ; goûtez les joies qui ne sont point d'ici-bas, » les joies de l'âme qui est toute à Dieu. *Quæ sursum sunt quærite, quæ sursum sunt sapite.*² Suivons le conseil de saint Vincent de Paul : « Celui, dit-il, qui veut avancer à grands pas dans la vertu, doit réprimer fortement ses propres inclinations. Car on n'a qu'une vertu imaginaire, lorsque dans les occasions on ne fait pas les sacrifices qu'exige la vertu véritable. »

(1) Col. 3, 3-4.

(2) Col. 3, 1-5.

CARÈME. DEUXIÈME SEMAINE. SAMEDI. — **Martyre de Marie.**

PRÉPARATION. — Ne méditons pas seulement les souffrances de Jésus ; mais prenons aussi part aux douleurs de Marie, sa divine Mère et la nôtre. Considérons 1^o Les motifs qui nous pressent d'y compatir. 2^o Comment nous pouvons y apprendre la patience. Examinez si cette vertu n'est pas chez vous souvent blessée par vos vivacités, vos plaintes et vos murmures. *Patientia autem opus perfectum habet.*¹

1^o MOTIFS DE COMPATIR AUX DOULEURS DE MARIE.

Si nous ne pouvons nous défendre de ressentir les souffrances des auteurs de nos jours, combien plus devrions-nous compatir à Jésus et à Marie, qui nous ont procuré la vie de la grâce, vie infiniment plus précieuse que la vie corporelle ! Et comment nous l'ont-ils procurée ? par des tourments indicibles. « Un homme et une femme, Adam et Eve, dit saint Bernard, nous avaient perdus ; ne convenait-il pas qu'un second Adam, une seconde Eve, Jésus et Marie, travaillassent de concert à nous sauver ? » Or, « Jésus a souffert dans son âme, dit saint Thomas, plus que tous les pénitents ; » il a donc été nécessaire que Marie souffrit de même. Aussi, comme Eve était au pied de l'arbre de la science du bien et du mal, Marie se tenait debout au pied de l'arbre de la croix. Eve vit la chute d'Adam, elle y participa ; Marie vit le supplice du Sauveur expirant, elle y prit une part réelle. Et cette part, comment la mesurer ? Saint Anselme répond : « Elle fut proportionnée à l'incompréhensible tendresse de Marie envers son Fils. » O Ciel !... Comme on représente les martyrs, chacun avec l'instrument de son supplice, ainsi représente-t-on cette Vierge désolée, tenant dans ses bras le corps de Jésus, couvert de plaies sanglantes. C'est,

(1) Jac. 1, 4.

en effet, Jésus qui fut la cause des douleurs sans nombre de sa tendre Mère. Plus il en fut aimé, plus elle souffrit de ses tourments et de sa mort. On reste donc au-dessous de la vérité, assure saint Ildephonse, quand on compare les souffrances de Marie à celles de tous les martyrs réunis. Comme son amour envers Jésus, ajoute-t-il, surpassa celui de tous les hommes, ainsi sa douleur fut plus grande que les peines endurées par tout le genre humain. Considérez ce qu'ont souffert toutes les générations des hommes depuis six mille ans, et vous aurez une idée des souffrances de Marie. Ne négligez-vous pas de vous rappeler fréquemment ces ineffables angoisses ? Comment pouvez-vous penser à Jésus souffrant, faire le chemin de la croix, regarder le crucifix, méditer la Passion, sans vous souvenir des douleurs de cette Vierge fidèle, qui a tant contribué à vous arracher à l'enfer et à vous ouvrir le ciel ? Oublier un tel dévouement, n'est-ce pas de votre part le comble de la froideur et de l'ingratitude ? Triomphez donc de cette dureté de cœur, si indigne d'un Fils envers sa Mère, et récitez chaque jour sept *Ave Maria*, pour honorer les douleurs qui vous ont procuré la vie de la grâce et l'espérance de la gloire future. *Attendite et videte, si est dolor sicut dolor meus.*

20 MOTIFS DE SOUFFRIR PATIEMMENT AVEC MARIE.

Admiron la constance de la Vierge fidèle, se tenant debout au pied de la croix, dans une mer de tribulations, comme un rocher au milieu de l'océan. En la voyant si résignée, si courageuse, qui ne se sentirait la force de tout endurer avec patience ? Souffrir à contre-cœur, c'est se faire de cette vie un enfer anticipé où l'affliction est sans mérite. Au contraire, la résignation change les épines en roses, ou tout au moins en palmes triomphales. Mais comment souffrir de la sorte, à l'exemple de la divine Mère, si l'on ne se propose, comme elle, les fins les plus nobles, les plus élevées ? Pourquoi donc souffrait-elle ? était-ce par contrainte, par nécessité ? Loin de là : elle voulait ainsi honorer son Créateur, reconnaître son domaine souverain, se soumettre à lui sans réserve, glorifier son

autorité, son indépendance, accomplir sa volonté sainte, et imiter Jésus-Christ, le Rédempteur du genre humain. Oh ! si nous avions de tels sentiments dans les épreuves de cette vie ! Mais, hélas ! quelle inconstance dans beaucoup d'âmes ! Elles s'appliquent d'abord avec ferveur aux exercices de la vie intérieure ; mais leur survient-il quelque tempête de tentation, ou quelque longue amertume d'ennui, de dégoût, de tristesse, elles abandonnent leurs pratiques ordinaires et retournent à leur ancienne lâcheté. Qu'elles sont loin d'imiter la Vierge fidèle qui, depuis l'incarnation du Sauveur jusqu'à sa mort, ne goûta plus que la souffrance, et devint toutefois chaque jour plus ardente à servir son Créateur ! Rappelez-vous ce que dit le Seigneur : « Je châtie ceux que j'aime ; j'éprouve ceux que je regarde comme mes enfants. »¹ Si Dieu ne vous éprouvait, vous seriez donc, dit saint Paul, des enfants supposés, et non des enfants légitimes. « Quoi ! vous n'avez pas encore, comme votre Sauveur, ajoute-t-il, combattu jusqu'à l'effusion de votre sang, et vous osez vous plaindre ! »² Examinez si la moindre contrariété ne provoque pas en vous l'humeur, le chagrin, l'abattement, parfois même l'impatience et les murmures. Ne prétendez-vous pas que tous compatissent à vos maux, tandis que vous restez vous-même insensible aux souffrances de Jésus et de Marie ? Dans vos épreuves, vos privations, vos confusions, tenez-vous en esprit avec la divine Mère au pied de la croix de son adorable Fils, et demandez instamment courage, fermeté, patience, et abandon sans réserve au bon plaisir de Dieu.

CARÊME. TROISIÈME SEMAINE. DIMANCHE. — Le péché.

PRÉPARATION. — L'Évangile de ce jour nous parle du malheur d'une âme qui perd la grâce de Dieu. Considérons donc que le péché mortel est tout à la fois 1° Le mal de l'homme,

(1) Hebr. 12, 6.

(2) Ibid. 4.

qu'il entraîne à sa perte. 2° Le mal de Dieu, qu'il outrage indignement. Formons la résolution d'éviter tous les dangers, et de fuir jusqu'à l'ombre même des fautes les plus légères, qui souvent conduisent à de lourdes chutes. *Ab omni specie mala abstinete vos.*¹

1° LE PÉCHÉ MORTEL EST LE MAL DE L'HOMME.

Quoi de plus honteux et de plus funeste pour nous que le péché mortel ? Si l'on voyait une brute se conduire d'après les principes de l'intelligence humaine, ne dirait-on pas qu'elle agit en homme ? Ainsi, quand une âme, contre sa conscience et sa raison, obéit aux inclinations sensuelles, au point d'offenser Dieu mortellement, on doit dire qu'elle se conduit en brute. Elle se ravale même plus encore, puisque l'animal, en suivant ses instincts, ne pèche pas, tandis que l'homme, en écoutant les siens, outrage la majesté souveraine du Créateur ; et se cause à lui-même les plus grands maux. — Quel malheur, en effet, de perdre la grâce sanctifiante, les vertus surnaturelles et les dons de l'Esprit-Saint ! Et voilà ce que fait le péché mortel : il nous donne la mort spirituelle, nous réduit à l'état de cadavre, nous enlève les mérites acquis et la puissance de mériter ; il ne nous laisse que la foi, l'espérance, la prière et les bonnes œuvres pour nous convertir. Et dans cet état lamentable, quels droits avons-nous encore à l'héritage des Saints ? Aucun. Dieu et ses Anges nous regardent comme la proie des démons, qui n'attendent que notre mort pour nous tourmenter sans relâche et sans fin. — Oh ! qui nous fera comprendre la laideur, l'infortune d'une âme qui a perdu l'amitié divine ? Les maladies, les plaies corporelles les plus horribles, toutes les tribulations d'ici-bas ne nous en donnent pas une idée. Réunissez ensemble tous les maux de la terre ; comparez-les aux ravages que le péché mortel fait dans un cœur, et vous n'aurez qu'une ombre, en comparaison de la réalité. Mais que sera-ce, si ce cœur a commis des péchés de rechute ? L'Evangile d'aujourd'hui nous assure que, dans ce cas, le démon va

(1) 1 Thess. 5, 22.

chercher sept autres démons plus méchants que lui, et, entrant dans l'âme coupable, ils y font leur demeure; de sorte que son dernier état est pire que le premier. Comment Dieu a-t-il donc pu nous supporter, nous qui avons péché peut-être tant de fois? Comment la terre ne s'est-elle pas entr'ouverte pour nous engloutir? Ah! rendons-en grâces à la miséricorde du Seigneur; car, s'il eût écouté sa justice, nous serions depuis bien des années dans les supplices de l'enfer. O Jésus! faites-moi pleurer mes iniquités, qui m'ont exposé à un tel malheur. Inspirez-moi la plus profonde aversion de ces penchants funestes qui ont donné la mort à mon âme, lui ont fait perdre le ciel, et l'ont condamnée à des tourments sans remède. Je suis résolu de lutter sans relâche contre l'esprit de présomption et de désobéissance, contre les tendances à la sensualité et à la tiédeur, qui font tant de ravages dans les âmes.

2^o LE PÉCHÉ MORTEL EST LE MAL DE DIEU, QU'IL OUTRAGE.

« La malice d'une injure, dit saint Thomas, se mesure à la personne qui la fait et à la personne qui la reçoit. » Un outrage fait à un homme du peuple est un mal; mais l'offense devient plus grande, si c'est à un noble, à un prince, à un monarque. Or, qui est Dieu, et qui pourra comprendre sa grandeur? C'est l'Etre éternel, infini, auprès de qui tous les rois de la terre sont moins qu'un grain de sable, comme parle Isaïe.¹ Et c'est ce Dieu infiniment adorable que le pécheur outrage! et ce pécheur, qu'est-il? un ver de terre, un vil néant. Et ce néant ose attaquer en face le souverain Dominateur de l'univers, à qui les éléments, les astres, les Anges même obéissent! Quoi! l'homme seul, l'homme qui pêche, refuse de se soumettre à Dieu! Il lève contre lui, comme autrefois Lucifer, l'étendard de la révolte; il brise le joug du Seigneur, et il s'écrie : *Non serviam* :² « Je ne sers plus ce Maître, je ne veux plus de sa loi. » Il dresse sa tête avec orgueil, dit l'Ecriture, et il court contre le Tout-Puissant; il ose même, faut-il le dire? l'atta-

(1) Is. 40, 15.

(2) Jer. 2, 20.

quer, lever la main contre sa majesté sainte et la traiter en ennemie! » *Tetendit adversus Deum manum suam.*¹ — Il y a plus : le pécheur va jusqu'à détrôner son Créateur. Et en effet, le Seigneur habite en l'âme qui possède l'état de grâce. Il règne en elle en qualité de roi et de seul légitime Souverain. En l'offensant mortellement, que fait l'âme ingrate et rebelle? elle chasse Dieu de son palais et y introduit le démon; oui, le démon qui fut homicide dès le commencement, et ne cesse de faire la guerre à Dieu. « O cieux, s'écrie l'Esprit-Saint, soyez dans la stupeur! » L'homme coupable poursuit à mort son Prince, son Bienfaiteur. Il dirige contre son Roi une volonté criminelle dont il se fait un poignard, et pourquoi? ô attentat exécrable! il en transperce le Cœur de son Créateur, de son Père, qui l'a comblé de tant de biens, et qui ne cesse de l'entourer de la plus tendre sollicitude! O Dieu! que vous êtes juste, en condamnant à des supplices éternels les auteurs de tels forfaits! Non, Seigneur! je l'avoue, un enfer n'est pas assez pour me punir. Accordez-moi l'horreur de moi-même, l'amour de la pénitence et de la mortification, afin que je me châtie tous les jours de vous avoir outragé si indignement. O Mère de miséricorde, Mère de mon âme! ne m'abandonnez pas à mes passions aveugles, mais obtenez-moi le courage de me vaincre, au moyen de la prière et de l'abnégation. Faites-moi fuir jusqu'aux moindres fautes, afin que jamais je ne m'expose à tomber dans le plus horrible des malheurs, celui d'offenser mortellement un Dieu infiniment digne d'être aimé par toutes ses créatures.

CARÈME. TROISIÈME SEMAINE. LUNDI. — **Le péché véniel.**

PREPARATION. — Si nous voulons éviter facilement le péché mortel, ayons horreur des moindres fautes. A cette fin, méditons 1° La malice du péché véniel. 2° Ses ravages et ses dan-

(1) Job. 15, 25.

(2) Jer. 2, 12.

gers. Voyez quelle faute, négligence ou imperfection fait le plus de tort à votre avancement spirituel, et vous expose le plus au relâchement. Efforcez-vous de vous en corriger. *Qui timet Deum nihil negligit.*¹

1^o MALICE DU PÉCHÉ VÉNIEL.

Quand une âme offense Dieu véniellement, que fait-elle ? elle manque d'égard à son Créateur ; elle se montre indifférente à son service ; elle semble l'estimer si peu digne de respect et d'amour, qu'elle ne veut ni se gêner ni se contraindre, pour lui faire plaisir. Que penserions-nous d'un ami qui nous refuserait la plus faible marque d'attention ? Nous ne croirions guère à son amitié. Et nous voulons que Dieu nous regarde comme ses amis, alors que nous l'offensons plutôt que de nous imposer un léger sacrifice ? — Nous ne saurions commettre le péché véniel, sans manquer à l'affection que mérite le meilleur des pères, à l'obéissance qui est due au plus grand des rois. Dieu nous le fait entendre par le prophète Malachie : « Si je suis votre Père, nous dit-il, où est l'honneur qui me revient ? Si je suis votre Seigneur, où est la crainte que vous me devez ? »² Dieu daigne nous considérer comme ses enfants ; il veut que nous l'appelions du doux nom de Père, et il nous promet de nous faire entrer en partage de tous ses biens avec son Fils unique Jésus. O bonté ! ô tendresse ! Mais quoi ! pour nous voir sauvés, n'a-t-il pas sacrifié ce même Fils, sur l'autel de la croix, et ne nous le donne-t-il pas encore tous les jours dans la sainte Communion ? Et nous irions, après cela, pour un rien, pour un caprice, faire de propos délibéré ce qui déplaît à un tel Père ? O ingratitude ! — Mais oublions-nous sa grandeur infinie ? oublions-nous qu'il faudrait laisser périr le monde, plutôt que de déplaire à un Dieu infiniment digne de nos respects et de notre obéissance ? Les Séraphins les plus élevés dans la gloire, préféreraient l'anéantissement au malheur de contrevenir au moindre de ses ordres. Et nous, vils et ingrats pécheurs, nous osons l'offenser si facilement, parfois

(1) Eccle, 7, 19.

(2) Malach. 1, 16

même sans passion, en nous jouant ; et nous disons : « Ce n'est qu'une petite faute. » Oh ! quel manque de foi et d'amour ! Les Saints auraient enduré tous les supplices, plutôt que de déplaire à Dieu. « On ne doit craindre que le péché, disait souvent saint Alphonse, on ne doit s'affliger que du péché. Aucune faute, quelque petite qu'elle soit, n'est un mal léger. » Voyez donc quelles sont les occasions où vous tombez le plus souvent. Ne péchez-vous pas par vanité, par impatience, légèreté, dissipation, médisance, sensualité ? Prenez la résolution de vous amender dès aujourd'hui. *Ab omni specie mala abstinete vos.*¹

2^o RAVAGES ET DANGERS DU PÉCHÉ VÉNIEL.

Quels ravages ne fait pas dans les âmes le grand mal du péché véniel ! Il les blesse, les affaiblit, leur ôte ces vives lumières dont Dieu éclaire ses amis fidèles, ces consolations intimes qui donnent tant de charmes à la vertu. La charité se refroidit dans le cœur qui néglige de s'amender ; il n'a plus les joies de l'espérance, ni les tendresses de la dévotion ; les pratiques de piété lui sont à charge, lui inspirent du dégoût ; et ce n'est point sans motif : à chaque faute qu'il commet, il perd un degré de grâce sanctifiante qu'il aurait acquis par sa fidélité, ainsi que les grâces actuelles dont Dieu récompense les âmes ferventes. Comment pourrait-il, dans ces conditions, avancer encore dans la perfection ? On ne s'arrête pas d'ordinaire où l'on tombe, dit saint Grégoire ; de petites infirmités négligées conduisent à de plus grandes ; les blessures légères, quand on ne les soigne pas, produisent des ulcères dangereux. En se familiarisant avec les fautes vénielles, qu'arrive-t-il ? on passe de la négligence à l'indifférence, à un certain endurcissement du cœur. On voit alors sans crainte l'abîme du péché mortel. On y glisse peu à peu, on s'y endort, parfois même on y meurt. Combien d'âmes appelées à la sainteté ont abouti à l'enfer par cette voie ! Témoin le traître Judas, qui commença par un trop vif amour de l'argent, et finit par le plus grand

(1) I. Thess. 5, 22.

des crimes. « Celui qui est injuste ou infidèle dans les petites choses, dit le Sauveur, le sera de même dans les plus importantes.¹ » Cet oracle si formel de la Sagesse incarnée, devrait nous pénétrer de l'horreur la plus sincère des moindres fautes. Dieu menace de vomir de sa bouche, de rejeter de son cœur, ceux qui les commettent habituellement et de propos délibéré.² Comment osez-vous, après cela, blesser encore si souvent et sans retenue l'humilité, la douceur, la patience, l'obéissance, la charité ? Combattez désormais tous vos défauts dans leurs causes, en réprimant la vanité, le désir de paraître, de voir, d'entendre, de parler inutilement ; en fuyant les conversations oiseuses, l'immodestie des regards, les attachements dangereux. Après de telles fautes, on se trouve froid dans la communion, distrait dans la prière, aride en toutes ses pratiques de piété. Dieu nous prive alors de ses vives lumières, de ses grâces de choix, et de cette providence particulière dont il entoure ses vrais amis. N'est-ce pas là pour notre âme un domnage et un danger ? un dommage, à cause des biens que nous perdons ; et un danger, parce que nous manquons de cette protection plus spéciale de Dieu, si nécessaire à notre faiblesse.

CARÊME. TROISIÈME SEMAINE. MARDI. — **Le don de Dieu.**

PRÉPARATION. — Pourquoi faut-il fuir le péché, sinon pour conserver la grâce habituelle ? « Si tu connaissais le don de Dieu, disait Jésus à la Samaritaine, et quel est celui qui te dit : Donne-moi à boire !³ » Considérons 1° Quel est ce don de Dieu, dont parle le Sauveur. 2° Quel est Celui qui demande à boire, et de quoi il a soif. Renouvelons en nous le désir de connaître Jésus-Christ, et d'obtenir de lui l'augmentation de la grâce dont il est la source. *Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : Da mihi bibere !*

(1) Luc, 16, 10.

(1) Apoc. 3, 16.

(3) Joan. 4, 10.

1^o LE DON DE DIEU DONT PARLE JÉSUS.

Oh ! si tu connaissais le don de Dieu ! nous dit Jésus, comme à la Samaritaine ; si tu savais, âme rachetée, ce qu'il y a de beauté, de grandeur, de noblesse, dans le don que je t'apporte de la part de mon Père, dans ce don qui rend la vie perdue par le péché, et qui s'appelle grâce sanctifiante ! Ce don fait disparaître en toi la tache originelle et toutes les honteuses souillures de tes crimes, fussent-ils plus nombreux que les grains de sable de la mer, et plus horribles que les iniquités des plus fameux scélérats. Il rétablit en toi la beauté première, celle d'Adam avant sa chute. Il te sanctifie comme lui, te rend comme lui agréable à la milice des Anges et au Dieu trois fois saint. Tu deviens alors comme moi, enfant du Père céleste, moi par nature, et toi par adoption. Et que suit-il de là ? c'est que tu partages avec moi mes droits les plus sacrés : mes richesses, mes mérites sont à toi ; ma doctrine, mon esprit, mes sentiments, mon cœur, ma vie même passent en toi ; tu peux dire avec l'Apôtre : « Non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus qui vit en moi. »¹ Mais que dis-je ? l'Esprit-Saint qui a reposé sur moi, dès mon incarnation, comme sur la Fleur de Jessé, ce divin Paraclet daigne venir en toi, malgré les souillures de ton passé, afin d'habiter en toi substantiellement, avec Dieu le Père et Dieu le Fils. Te voilà donc enrichie par lui de vertus et de dons plus précieux que l'univers ! Te voilà formée à mon image et à ma ressemblance par l'Esprit-Saint lui-même, afin de participer un jour à ma gloire dans les cieux. Oh ! si tu connaissais, âme rachetée ! la valeur de ce don de la grâce, qui te transforme à ce point ! tu ne cesserais de le désirer, comme le cerf altéré soupire après l'eau vive ; tu ne cesserais de demander d'y persévérer à jamais. — O Jésus ! votre langage me touche ; jusqu'ici je n'ai point assez apprécié le bonheur d'être en grâce avec vous. Dès ce moment, je veux accroître en moi ce bonheur, par une vigilance plus exacte sur moi-même,

(1) Gal. 3, 20.

par la fuite des moindres fautes, par une fidélité plus constante à correspondre à vos inspirations. Accordez-moi l'esprit de recueillement et de prière ; nourrissez en moi la ferveur, et affermissez-moi contre les pièges du démon, si jaloux de m'enlever votre divine amitié.

2^o QUI EST JÉSUS ET QUELLE EST SA SOIF.

« Oh ! si tu savais, disait Jésus à la Samaritaine, quel est celui qui te dit : Donne-moi à boire ! » Si tu savais, âme rachetée de mon sang ! ce que je suis à ton égard, moi qui te crie sans cesse : « Donne-moi ton cœur, ta volonté, ton amour ! » Pour être aimé de toi, que n'ai-je pas fait ? je t'ai chérie avant tous les siècles, lorsque le monde n'existait pas encore, et que les Esprits célestes eux-mêmes n'avaient point été créés. Je t'aimais alors déjà sans intérêt, uniquement par bonté, te distinguant à travers toutes les générations, parmi ces milliards d'êtres que je me proposais de créer. Je te voyais d'avance coupable de tant de fautes, oublieuse de mes bienfaits, poussant même l'ingratitude jusqu'à résister à mes grâces, que dis-je ? jusqu'à renouveler tous les tourments de ma Passion ! Et malgré cela, âme rachetée, le croirais-tu ? je t'aimais, je te chérissais avec tendresse, comme une pauvre brebis égarée que je voulais ramener au bercail de ma grâce. Et pour te ramener à ce bercail, combien ne m'en a-t-il pas coûté ? Je suis descendu du trône de mes grandeurs jusqu'à la condition d'esclave, jusqu'à devenir en quelque sorte « un ver de terre, l'opprobre des hommes et l'abjection du peuple. »¹ Comprends-tu maintenant combien je t'ai aimée ?... O Jésus ! je ne comprends que trop mon ingratitude et ma perfidie envers vous. Vous m'avez donné l'existence sans aucun mérite de ma part, et j'en ai si souvent abusé contre vous ! Au baptême, j'ai reçu de votre libéralité les dons les plus précieux ; mais hélas ! qu'en ai-je fait ? à peine avais-je l'usage de la raison que, nouvel Enfant prodigue, j'ai dépensé tous ces biens pour satisfaire mes penchants. Et cepen-

(1) Ps. 21.

dant, Seigneur! votre tendresse à mon égard ne s'est point rebutée. Toujours vous avez eu soif de mon amour. Vous êtes venu du haut du ciel; vous avez traversé la vie présente, et, après bien des travaux et des fatigues, vous voici, comme au puits de Jacob, dans l'adorable Eucharistie, me criant sans relâche : « Oh! si tu savais quel est Celui qui te dit : Donne-moi à boire : donne-moi ton cœur, ta volonté, ton amour! » O mon Créateur et mon Sauveur, le plus tendre ami de mon âme! comment pourrais-je vous résister encore? Je vous consacre mon esprit, afin qu'il n'ait d'autre pensée que vous; je vous livre entièrement mon cœur, toutes mes affections, tous les instants de ma vie. Disposez de moi et de tout ce qui m'appartient, selon votre bon plaisir. Marie, ma Mère! rendez-moi fidèle à Jésus.

CARÊME. TROISIÈME SEMAINE. MERCREDI. — **Crainte de Dieu.**

PRÉPARATION. — La crainte de Dieu est un préservatif contre le péché, et un excellent moyen de conserver la grâce. Considérons donc 1° Ses effets salutaires. 2° Les récompenses qu'elle nous fait mériter. Formons souvent des actes de foi sur les grandeurs de Dieu, sur la malice du péché, afin de nous pénétrer du respect que mérite la majesté divine, et d'éviter tout ce qui l'offense. *Beatus vir qui timet Dominum! in mandatis ejus volet nimis.*¹

1° EFFETS SALUTAIRES DE LA CRAINTE DE DIEU.

« Nous menons une vie pauvre, disait Tobie à son fils, mais nous posséderons de grandes richesses, si nous avons la crainte de Dieu, si nous fuyons le péché et pratiquons la vertu.² » Le premier effet de la crainte du Seigneur, est donc de nous faire éviter ce qui l'offense, et même ce qui nous expose à lui dé-

(1) Ps. 111.

(2) Tob. 4, 23.

plaire. Elle bannit de nos cœurs le respect humain, suivant cette parole du divin Maître : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et ne peuvent tuer l'âme ; mais craignez celui qui peut précipiter en enfer l'âme et le corps.¹ » De l'horreur qu'elle nous inspire du péché, combien d'heureuses dispositions ne naissent pas en nous ? la promptitude à repousser les tentations, la vigilance à fuir les dangers, l'attention à la prière, la ferveur dans nos exercices de piété, comme moyens de salut. Elle nous porte à réprimer l'orgueil, l'insubordination, l'esprit de suffisance, de présomption, de jactance, et cette tendance que nous avons à rabaisser les autres à notre profit. — Elle va plus loin : elle nous aide dans l'exercice des vertus. Quel respect de la majesté divine, ne nous communique-t-elle pas ! Elle nous fait vivre en sa présence, nous tient recueillis dans la prière, anéantis dans la communion, attentifs à la sainte messe, et dans un maintien modeste devant le saint Sacrement. Selon saint Jean Chrysostome, elle est la gardienne de l'innocence. Et en effet, comment les Saints se sont-ils conservés purs ? N'est-ce pas au prix de précautions continuelles, que leur inspiraient la défiance d'eux-mêmes et leur délicatesse de conscience ? « Celui qui craint le Seigneur, dit l'Écriture, pratique toutes sortes de bien.² » Pressé du désir d'honorer Dieu, de rendre hommage à ses grandeurs, il s'efforce de lui plaire en tout, en exerçant l'humilité, la mortification, le détachement, l'obéissance, la résignation. Demandez souvent à l'Esprit-Saint le don d'une crainte salutaire, qui vous fasse gémir de vos fautes, de vos imperfections, et vous prémunisse contre la paresse, la négligence, l'irrévérence envers Dieu, et contre cette léthargie spirituelle, si préjudiciable à la perfection et au salut. *Beatus vir qui timet Dominum ! in mandatis ejus volet nimis.*

20^e RÉCOMPENSES QUE NOUS ATTIRE LA CRAINTE DE DIEU.

« Quelle abondance de douceur, ô mon Dieu ! s'écrie le Prophète-Roi, n'avez-vous pas réservée à ceux qui vous craignent !³ »

(1) Matth. 10, 28.

(2) Eccli. 15, 1.

(3) Ps. 30, 20.

C'est une des premières récompenses que le Créateur accorde à ceux qui vivent dans sa crainte ; il les exempte, dit l'Écriture, des frayeurs d'une conscience coupable ;¹ il leur fait goûter la paix délicieuse des cœurs fidèles. La joie, l'allégresse, et de longs jours pleins de bonheur seront leur partage. *Lætitiam et gaudium et longitudinem dierum.*² Dieu les couvrira, dit-elle ailleurs, de sa miséricorde ;³ il les environnera d'une providence spéciale, les délivrant de la mort du péché, et les nourrissant au spirituel et au temporel.⁴ Quelles magnifiques promesses ! Ce n'est pas tout ; le Seigneur ajoute qu'il exaucera leurs prières et fera leurs volontés, parce qu'ils sont attentifs à accomplir la sienne.⁵ Jésus, en effet, selon l'Apôtre, fut exaucé dans ses supplications, à cause de la crainte révérentielle et du profond respect qu'il témoignait au Père céleste.⁶ *Exauditus est pro sua reverentia.*⁷ « Rien ne manque, continue l'Esprit-Saint, à celui qui possède la crainte du Seigneur ; il n'a pas besoin de chercher d'autre secours ; elle lui devient comme un paradis de bénédictions ; elle le revêt d'une gloire qui surpasse toutes les gloires.⁸ » « Conservez donc avec soin, ajoute-t-il, cette crainte salutaire ; elle affermira votre espérance à votre dernière heure,⁹ et vous procurera une mort douce et précieuse.¹⁰ » Avec quelle confiance, en effet, les saints n'ont-ils pas rendu leur âme à Dieu, eux qui ont vécu dans sa crainte ici-bas ! De quelles délices le Seigneur ne les a-t-il pas enivrés, dans leurs instants suprêmes, et surtout à leur dernier soupir ! Combattez-vous comme eux, dans votre cœur, non seulement le péché, mais les vices qui vous y conduisent : l'orgueil, la concupiscence, les inclinations perverses ? Avez-vous horreur des moindres fautes, et gardez-vous un respect profond envers la majesté divine, toujours présente à vos actions ? « Celui qui néglige la crainte du Seigneur, dit l'Imitation, ne pourra pas longtemps persévérer, mais il tombera bientôt dans les pièges de Satan.¹¹ » O mon Dieu ! pénétrez-moi de la crainte de vos jugements, afin

(1) Eccli. 34, 16.

(2) Eccli. 1, 12.

(3) Ps. 102, 17.

(4) Ps. 32, 18.

(5) Ps. 144, 19.

(6) S. Anselm.

(7) Hebr. 5, 7.

(8) Eccli. 40, 27-28.

(9) Prov. 23, 17.

(10) Eccli. 1, 13.

(11) L. 1, c. 24.

que j'évite de vous offenser. Faites-moi tendre à la perfection, au moyen de la mortification et de la prière continuelles. O Marie, ma Mère ! intercédez pour moi.

CARÊME. TROISIÈME SEMAINE. JEUDI. — **Confession fréquente.**

PRÉPARATION. — Un autre moyen de se conserver dans l'amitié divine, c'est la confession fréquente. Considérons donc 1° Ses heureux effets. 2° Les dispositions qu'il y faut apporter. Proposons-nous de faire chacune de nos confessions, comme si elle était la dernière de notre vie ; prenons-y de vrais sentiments d'humilité et de contrition. *In spiritu humilitatis et in animo contrito.*¹

1° EFFETS SALUTAIRES DE LA CONFESSION.

Quoi de plus capable de guérir et de réformer l'humanité déchue, que la confession sacramentelle ? Figurez-vous le plus grand des criminels, qui s'agenouille aux pieds d'un prêtre, le cœur contrit et résolu de changer de vie. Au moment où il reçoit l'absolution, qu'arrive-t-il ? Son âme, morte par le péché, reprend vie ; de repaire des démons, elle devient le sanctuaire du Saint-Esprit ; laide et hideuse auparavant, la voilà maintenant revêtue d'une beauté qui réjouit les anges et fait tressaillir les Elus. Ce scélérat, abhorré de l'univers et couvert de la lèpre de ses crimes, le voilà qui sort, comme Naaman, d'un nouveau Jourdain, du sacrement de Pénitence ; il est redevenu pur et agréable à Dieu. — Mais les effets de ce sacrement sont-ils moins merveilleux dans les justes que dans les pécheurs ? Loin de là : quels biens précieux ne reçoivent pas ceux qui se confessent fréquemment ? Outre l'augmentation de la grâce sanctifiante, des vertus infuses et des dons de l'Esprit-Saint, ils acquièrent une grande pureté de conscience,

(1) In Missa.

qui est la grâce sacramentelle. De là cette joie secrète, ce bien-être spirituel que ressentent les bonnes âmes, en sortant du tribunal sacré comme d'un bain de salut. Et en réalité c'est un bain salubre, préparé par le sang d'un Dieu ! Il nous purifie de toutes nos souillures et nous rend plus facile l'exercice des vertus. Après une confession fervente, n'est-on pas plus humble, plus soumis, plus docile, plus ardent pour le bien, et mieux résolu de travailler à se corriger et à devenir meilleur ? Là s'accomplit ce que recommande l'Apocalypse : « Que le juste se justifie encore ! que l'âme sainte se sanctifie de nouveau ! » Et quelle gloire ne méritera pas pour le ciel, celui qui se confesse toujours avec une humilité profonde, avec une vive contrition et un vrai désir de s'amender ! Ne pourrait-on pas dire qu'il évitera le purgatoire ? car s'étant purifié soigneusement, toute sa vie, dans la piscine sacrée de la Pénitence, il n'aura plus rien à soumettre, après sa mort, au feu de l'expiation. O Jésus ! je veux me confesser souvent, et le faire toujours, comme si j'étais sur le point de comparaître à votre tribunal. Montrez-moi quels sont les défauts de mes confessions, et donnez-moi la force de m'en corriger, afin de retirer plus de fruit de ce sacrement si efficace.

20 DISPOSITIONS POUR SE CONFESSER AVEC FRUIT.

L'examen, la contrition, le bon propos sont les trois conditions d'une bonne confession, et plus ces dispositions seront parfaites, plus seront abondants les effets salutaires du sacrement. Ceux qui s'approchent souvent du tribunal sacré, par exemple, tous les huit jours, ne doivent point employer un temps considérable à l'examen des fautes à accuser. Ils peuvent toutefois, pour un plus grand profit spirituel, sonder le fond de leur cœur, peser les motifs de leurs actions, voir les pensées, les désirs, les sentiments qui d'ordinaire les dominent, étudier la racine de leurs fautes, de leurs défauts, et apprendre ainsi à se connaître eux-mêmes pour se corriger, se mépriser et avan-

(1) Apoc. 22. 11.

cer dans les solides vertus. « Considérez, dit saint Bernard, combien vous profitez, ou combien vous perdez. » *Attende quantum proficias vel deficias*. Cependant, au confessionnal, il suffira de dire les seuls manquements réels, en comprenant les imperfections et les fautes de la vie passée sous une accusation générale. — Quant à la contrition, elle est plus nécessaire que l'examen. Il faut s'y disposer par la réflexion et la prière : la réflexion, sur les motifs qui excitent le mieux notre repentir, par exemple, le ciel perdu, l'enfer mérité par le péché mortel, le purgatoire encouru par le péché véniel. Et quels tourments, grand Dieu ! que ceux de l'enfer et du purgatoire ! Ils surpassent, dit saint Augustin, tout ce que nous pouvons souffrir et même imaginer en cette vie. A ces motifs de crainte, ajoutons ceux de l'amour : la bonté de Dieu, ses infinies perfections outragées, ses bienfaits méconnus, ses grâces méprisées, et la Passion de Jésus rendue inutile et renouvelée par nos iniquités. Combien ces motifs ne sont-ils pas capables de briser nos cœurs de repentir, si nous les considérons sérieusement, et si nous demandons en même temps à la Mère de douleurs la grâce d'une vraie contrition ! — Enfin le bon propos doit compléter, perfectionner nos regrets ; car pourrions-nous détester nos péchés passés, sans vouloir sincèrement nous prémunir contre la rechute ? De là vient que ce propos doit être ferme, universel, efficace ; et ces qualités sont de rigueur pour les fautes mortelles. Quand on n'accuse que des péchés véniels, il suffit de diriger la résolution de s'amender, sur l'un ou l'autre de ces manquements, ou bien sur les péchés de la vie passée, que l'on soumet à l'absolution par une accusation générale, en nommant l'espèce ou le commandement violé. Est-ce là votre pratique ? Ne faites-vous pas des confessions nulles, par défaut de repentir ou de bon propos, ou en vous accusant sans donner matière à l'absolution ? Formez au moins la résolution d'éviter les péchés plus graves de la vie passée, ou bien de diminuer le nombre de vos infidélités, vanités, médisances, sensualités, fautes qui vous échappent si souvent.

CARÊME. TROISIÈME SEMAINE. VENDREDI. — Plaies de Jésus.

PRÉPARATION. — « Vous puiserez avec joie, dit Isaïe, les eaux de la grâce aux sources du Sauveur. » Méditons 1° Combien les plaies de Jésus sont glorieuses. 2° Combien elles sont vivifiantes. Contractons la sainte habitude de regarder souvent le crucifix, de baiser avec repentir ses pieds sacrés, de puiser dans ses mains et dans son côté la force de fuir les moindres fautes et d'être fidèles à tous nos devoirs. *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.*

1° LES PLAIES DE JÉSUS SONT DES PLAIES GLORIEUSES.

Avant la Rédemption, les blessures des crucifiés étaient des marques d'infamie ; mais depuis que l'Homme-Dieu a daigné en revêtir son humanité sainte, elles sont devenues glorieuses pour nous et pour lui. Jésus n'en rougit jamais. Lui-même présenta ses mains et ses pieds, aux clous qui devaient les percer ; et il permit à la lance du soldat, de pénétrer jusqu'à son Cœur sacré. Après sa résurrection, les cacha-t-il à ses disciples ? Loin de là : il les leur montra à tous, les faisant même toucher à son apôtre incrédule. Bien plus, dans son Ascension glorieuse, il les porta, plein de joie, devant le Père éternel et les légions angéliques, comme les trophées de sa victoire sur la mort, sur l'enfer, le monde et le péché. O mystère ineffable ! maintenant encore, assis à la droite du Très-Haut, Jésus s'en fait un titre de gloire, et ses plaies brillent comme des soleils, à la grande consolation des élus. Nous les verrons nous-mêmes, quand éclatera d'un pôle à l'autre la majesté de Celui qui viendra nous juger. Malheur alors à ceux qui auront abusé des grâces dont elles sont la source ! « Je vous avais écrits dans mes mains, leur dira le Sauveur, pour ne

(1) Is. 12. 3.

vous oublier jamais ; une mère eût plutôt oublié son enfant. Et vous n'avez répondu à mon amour que par l'ingratitude et l'outrage. Retirez-vous donc de moi, maudits, allez au feu qui ne s'éteindra jamais. » Puis se tournant vers les élus, Jésus leur dira : « Venez, les bénis de mon Père ! mes plaies ont été pour vous des asiles ; je vous y ai trouvés selon mon Cœur. Venez posséder le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde. » Voulons-nous mériter cette bienheureuse sentence ? entrons dans les trous de la pierre, comme la chaste colombe ; demeurons dans les blessures du Sauveur, loin des dangers du siècle et des appâts du péché. Puisons chaque jour dans ces fontaines de grâces le courage de nous vaincre, et la force de rester à jamais fidèles à notre Dieu-Sauveur. *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris.*

20 LES PLAIES DE JÉSUS SONT DES PLAIES VIVIFIANTES.

Selon l'apôtre saint Paul, le péché crucifie de nouveau Jésus-Christ, et nos fautes vénielles mêmes ont pu contribuer à sa Passion. « Il a été blessé, dit le Prophète, pour nos iniquités, et on l'a brisé à cause de nos crimes.¹ » Loin de se venger de nous, qu'a fait le Rédempteur ? il nous a préparé, dans ses plaies, un bain de salut, un bain qui nous purifie, nous ôte la tache de nos offenses et nous rend agréables à Dieu. Ses divines blessures nous sont devenues des foyers de lumières, qui nous éclairent. A peine l'incrédule Thomas les eût-il touchées, qu'il s'écria, plein d'une foi vive : « Mon Seigneur et mon Dieu !² » Que de lumières y ont puisées les Docteurs de l'Eglise, un saint Bernard, un saint Bonaventure, un saint Alphonse, si dévots à la Passion ! Le saint évêque d'Hippone les appelle son refuge dans les combats, sa force dans l'adversité. Du Cœur de Jésus, comme d'un océan de grâces, nous viennent tous les secours qui nous aident à nous vaincre et à nous sanctifier. Ces secours se communiquent à nous par toutes les plaies de l'Homme-Dieu. C'est en arrosant de leurs larmes ses pieds sacrés, qu'une

(1) Is. 53.

(2) Joan. 20, 28.

sainte Marie-Madeleine, pénitente, un saint Augustin, une sainte Marguerite de Cortone et tant d'autres se sont purifiés de leurs souillures, et ont recouvré l'innocence des élus de Dieu. C'est aussi dans ses mains transpercées que tant d'âmes naturellement faibles, ont trouvé la force de se corriger de leurs habitudes vicieuses, et le courage d'agir et de souffrir pour Jésus. Et nous, serons-nous toujours hésitants, ne sachant pas nous donner à Dieu ? Depuis si longtemps la grâce est à la porte de notre cœur, nous pressant de laisser là cette vie toute naturelle, toute humaine, vie sans ferveur, sans générosité ; et nous ne savons pas rompre avec notre amour-propre pour nous consacrer entièrement à Jésus. D'où nous vient une si grande lâcheté ? Ah ! c'est que nous n'exploitons pas les trésors que renferment les plaies du Sauveur. Ces mines précieuses nous sont toujours ouvertes, et nous allons si rarement y puiser ! Demandons la ferveur d'un saint François d'Assise, et de tant d'autres, qui ont médité si efficacement la Passion. Prions la Mère de douleurs, de nous apprendre à demeurer avec elle dans les divines blessures du Rédempteur, afin d'y trouver force, courage, patience et persévérance jusqu'au dernier soupir.

O Vierge très pure ! les mères nourrissent leurs enfants de leur lait ; mais vous, dans l'Eucharistie, vous nous nourrissez du sang qui a coulé des plaies adorables de Jésus. Par vos ineffables douleurs, obtenez-moi la grâce de me faire, comme saint Bonaventure, trois demeures en Jésus crucifié : l'une dans ses pieds, l'autre dans ses mains, et la troisième dans son côté sacré.

CARÈME. TROISIÈME SEMAINE. SAMEDI — Les plaies de Jésus.

PRÉPARATION. — Après avoir considéré la gloire des plaies rédemptrices, voyons 1° Les biens immenses qu'elles nous procurent. 2° Les sentiments de repentir et de confiance qu'elles doivent nous inspirer. En regardant Jésus en croix, disons avec saint Bernard : « Ah ! que ne m'est-il donné de coller mes

lèvres sur ses divines blessures, et d'y sucer le miel de l'amour et l'onction de la plus tendre pitié! » *Liceat mihi sugere mel de petra oleumque de saxo!*¹

10 BIENS QUI NOUS VIENNENT DES PLAIES DE JÉSUS.

A peine le divin Rédempteur est-il élevé de terre, que la vue de ses divines blessures touche les cœurs bien disposés. Lui-même avait prédit ce mystère par la bouche du Prophète : « Ils ont considéré mes plaies, et ils ont pleuré sur moi comme sur un fils unique, comme à la mort d'un premier-né.² » Que de larmes n'ont pas versées les saintes femmes et les amis du Sauveur, présents à sa dernière agonie ! Qui nous dira les immenses douleurs de la Vierge sans tache, contemplant les plaies de son Fils bien-aimé ? Les soldats eux-mêmes et le centurion, ne se frappèrent-ils pas la poitrine, par un effet de leur compassion pour Jésus, et des grâces sans nombre qui découlaient de son corps ensanglanté ? « Si quelqu'un entre par moi, avait dit le divin Maître, il trouvera de gras pâturages. » *Pascua inveniet.*³ Toute âme qui pénètre dans les plaies du Rédempteur, y trouvera tout ce qui lui manque. Est-elle pécheresse, chargée de fautes et d'imperfections ? elle y puisera des sentiments de contrition, capables de la purifier de toutes ses souillures. Est-elle faible, découragée, accablée d'épreuves et de tribulations ? Où pourra-t-elle mieux se consoler, se fortifier, que dans les plaies de son Sauveur ? Saint Augustin les appelle son remède dans les maux spirituels. « Lorsqu'une pensée mauvaise, dit-il, frappe à la porte de mon cœur, je recours aux plaies sacrées de Jésus ; si la chair me livre des assauts, je me souviens des blessures de mon Dieu ; et quand le démon me prépare des embûches, je fuis dans le cœur miséricordieux de mon Sauveur, et l'ennemi s'éloigne de moi.⁴ » « Je n'ai trouvé nulle part, ajoute le saint Docteur, de remède aussi efficace que les plaies de l'Homme-Dieu.⁵ » Après

(1) Serm. 3. de Pass. Domini.

(2) Zach. 12, 10.

(3) Joan. 10, 9.

(4) *Maunale* cap. 22.

(5) *Ibid.* cap. 12.

de tels témoignages, ne devons-nous pas avouer que, si nous sommes misérables, la faute en est à nous? à nous qui négligeons de faire valoir les trésors renfermés en Jésus. Quoi! il possède en lui-même tous les biens; il nous a mérité tout ce qui peut nous sanctifier; il nous ouvre les canaux de toutes les grâces; et malgré cela nous restons pauvres, imparfaits, lâches dans son service? Oh! ne cessons plus désormais de considérer ses plaies sacrées, et quelles que soient nos maladies spirituelles, dit saint Bernard, nous en obtiendrons la guérison. Suçons-y, avec le même saint Docteur, le miel de l'amour et l'onction de la plus tendre piété. *Liceat mihi sugere mel de petra, oleumque de saxo!*

20 SENTIMENTS QU'INSPIRENT LES PLAIES DE JÉSUS.

« Quelles sont, demande le Prophète à Jésus, quelles sont ces plaies au milieu de vos mains? — Je les ai reçues, répond le Sauveur, dans la maison de ceux qui auraient dû m'aimer. » Cette réponse de l'Homme-Dieu nous est une salutaire révélation. Elle nous apprend que nous, enfants de Dieu, frères de Jésus-Christ, rachetés par ses travaux et ses souffrances, et conséquemment obligés de l'aimer, nous avons poussé l'ingratitude jusqu'à transpercer, par nos péchés, les pieds, les mains et le cœur même de notre aimable Rédempteur. Oh! si jamais, dans un accès subit de passion, nous avons versé le sang d'un innocent, d'une personne chérie, quels regrets n'en aurions-nous pas? Et voici l'Innocence même immolée par nos caprices, nos penchants, notre volonté propre; et nous n'en ressentirions pas une douleur indicible? Oh! pleurons, comme les Saints, notre perfidie, notre cruauté, notre injustice envers Dieu, surtout quand nous allons recevoir l'absolution sacramentelle. — Gardons-nous toutefois de tomber dans la défiance. Entrons dans la profondeur des plaies de Jésus; mesurons l'océan des tribulations qui l'abreuvent, et l'abîme des tristesses dont son âme est inondée. Puis disons-nous : « Est-il possible que tant

(1) Zach. 13, 6.

de sacrifices et de dévouement ne touchent point le cœur du Père céleste, en faveur de ceux qui espèrent en Jésus? Le Sauveur est mort, non pour provoquer, mais pour apaiser la justice divine. Pourquoi donc craindre à l'excès, comme si le cœur de l'Homme-Dieu, notre tout-puissant Médiateur, ne nous était point ouvert? La grâce peut-elle nous manquer, lorsque Jésus la fait couler à flots sur tous ceux qui le prient et mettent en lui leur confiance? » « O plaies très aimables de mon Sauveur! s'écrie saint Bonaventure; toujours les yeux de mon cœur seront fixés sur vous : le jour, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher; et la nuit, autant de fois que le sommeil se retirera de ma paupière. Je me tiendrai surtout à l'ouverture du côté sacré, pour y parler au Cœur de mon bon Maître et en obtenir ce que je voudrai. » « Car, continue saint Bernard, la plaie visible du Sacré-Cœur nous révèle la blessure invisible de son amour pour nous. Je demeurerai donc en lui avec d'autant plus d'assurance, qu'il est plus puissant pour me sauver. » Prenons la résolution de regarder souvent le Crucifix, et de lui adresser de tendres paroles, surtout quand la tristesse, la défiance, le découragement veulent s'emparer de nous. Unissons nos faibles prières à la médiation toute-puissante de la Mère de douleurs, qui est la Mère de nos âmes.

CARÈME. QUATRIÈME SEMAINE. DIMANCHE. — **Nourriture eucharistique.**

PRÉPARATION. — L'Évangile de ce jour nous parle du miracle de la multiplication des pains, figure de l'adorable Eucharistie. Considérons donc 1° Pourquoi Jésus se donne à nos âmes sous forme de nourriture. 2° Comment nous pouvons profiter de cet aliment divin. Demandons à Jésus et à Marie les meilleures dispositions pour participer avec fruit au banquet eucharistique. *Accedamus cum vero corde, in plenitudine fidei.*¹

(1) Hebr. 10, 22.

1^o POURQUOI JÉSUS SE FAIT NOTRE ALIMENT DIVIN.

Quel miracle de multiplier cinq pains et deux poissons, jusqu'à rassasier cinq mille hommes et remplir encore douze corbeilles avec les restes ! Mais le miracle eucharistique est bien plus étonnant. Là Jésus multiplie sa présence en autant d'hos-ties et de particules que les prêtres en consacrent dans tout l'univers. Et pourquoi opère-t-il ce prodige ? est-ce pour nourrir nos corps, comme il a fait aux Juifs ? non, c'est pour nourrir nos âmes, les unir à lui, les rendre en quelque sorte d'autres lui-même. O merveille de l'infinie charité ! qui eût jamais osé imaginer un tel témoignage d'amour ? « Je suis le Pain de vie, nous dit Jésus ; celui qui me mange ne mourra pas, mais il aura sur la terre la vie de la grâce, et dans le ciel la vie de la gloire.¹ » Comme le pain matériel soutient la vie du corps, ainsi le Pain eucharistique soutient la vie de l'âme, et cette vie n'est autre que celle de Jésus lui-même : *Et ipse vivet propter me*. Combien donc ce Pain diffère de celui que le Sauveur multiplia pour les Juifs ! Ce dernier pain, mangé par nous, prend notre nature, tandis que l'autre nous communique, en quelque manière, la nature même de Jésus-Christ. De là ces paroles du divin Maître à saint Augustin : « Quand vous me recevez, ce n'est pas vous qui me changez et me faites vivre par vous ; mais c'est moi qui vous change et vous fait vivre par moi. » Jésus nous remplit donc alors de ses lumières, de ses dons les plus précieux ; son esprit dirige le nôtre, sa volonté nous incline au bien, et nous fait avancer dans l'amour sacré. Nous devenons ainsi par la grâce, dit Rupert, ce que le Sauveur est par nature, c'est-à-dire saints et agréables à Dieu. O effets admirables de la nourriture eucharistique ! que vous nous manifestez bien l'ardente charité du Cœur de Jésus ! Hélas ! ô mon doux Maître ! faut-il qu'après vous avoir reçu tant de fois, je reste toujours distrait et dissipé, toujours fécond en promesses, et stérile en actions saintes, toujours

(1) Joan. 6, 52., etc.

prompt à m'exposer au danger, et faible dans le combat ! Ah ! daignez me changer, me conduire vous-même et me gouverner. Inspirez-moi le désir d'aimer le prochain comme vous m'avez aimé, c'est-à-dire avec force, tendresse, dévouement, constance et générosité. Chaque jour vous vous immolez, vous devenez mon aliment divin ; ne permettez pas que j'oublie de tels bienfaits. Embrassez-moi d'amour envers vous et de charité envers mes semblables que vous daignez appeler vos frères.

2^o MOYENS DE SE PRÉPARER A COMMUNIER.

Les Israélites, en mangeant l'Agneau pascal, se tenaient debout, le bâton à la main, comme des voyageurs qui vont quitter le pays. Que signifiait cette cérémonie ? C'était une figure du détachement parfait qu'exige la Communion sacramentelle. Pour participer à l'esprit de Jésus, il faut se dépouiller de l'esprit du monde, se dégager de ses vanités, de ses satisfactions, de ses richesses, de ses plaisirs. Il faut pouvoir dire sincèrement au Sauveur que lui seul est notre gloire, notre trésor, notre félicité, et que rien ne sera capable ici-bas de nous éloigner de sa grâce et de son amour. — Les Israélites devaient ramasser la manne avant le lever du soleil, parce que la chaleur la faisait fondre. Ainsi l'ardeur de nos passions, si elle n'est combattue, mortifiée, empêche les effets de la sainte Communion. Nous devons donc nous y préparer, mais comment ? par l'abnégation de nous-mêmes, la victoire sur nos inclinations, par la pratique des vertus contraires à nos défauts. La manne, selon le mot de l'Écriture, avait toute sorte de goûts. Il en est ainsi de l'Eucharistie. Elle a la saveur de l'humilité, de la pureté, de la mansuétude, selon que nous exerçons ces aimables vertus. *Omne delectamentum in se habentem.*⁽¹⁾ — Ce qui précède s'entend surtout de la préparation habituelle et éloignée. Quant à la préparation prochaine, combien de fervents désirs et de flammes d'amour ne devons-nous pas y apporter ! » Les abeilles, disait Jésus à sainte Mechtilde,

(1) Sap. 16, 20.

ne se jettent pas sur les fleurs pour en sucer le miel, avec une avidité égale à celle qui me porte vers ton âme quand elle désire me recevoir. » « Il faut en outre, dit saint François de Sales, recevoir par amour Celui qui se donne à nous par amour. » Après avoir mangé les pains multipliés par le Sauveur, le peuple fut touché envers lui d'une si grande affection, qu'il voulait le choisir, dit l'Évangile, pour régner sur la Judée. Ainsi, après avoir mangé le Pain de vie, nous devrions établir Jésus Roi de nos cœurs, de nos pensées, de nos désirs, de nos paroles et de nos actions. O Jésus, Aliment divin ! mon âme soupire après vous ; venez me rassasier de votre saint amour. Emparez-vous à jamais de mon cœur et de toute ma volonté. Et vous, ô Vierge immaculée ! purifiez-moi, sanctifiez-moi, afin que j'appartienne sans réserve à votre aimable Fils. Obtenez-moi la grâce de m'approcher toujours de la table eucharistique, comme l'affamé d'une table abondamment servie.

CARÈME. QUATRIÈME SEMAINE. LUNDI. — **Jésus, modèle de charité.**

PRÉPARATION. — L'évangile du dimanche nous montre la tendre compassion du Sauveur dans la multiplication des pains. Méditons donc 1° La grande charité de Jésus, modèle de la nôtre. 2° Comment l'ont imitée les Apôtres et les Saints. Rappelons-nous souvent cette parole du divin Maître : « Voici mon précepte : aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés. » *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem sicut dilexi vos.*¹

1° JÉSUS, MODÈLE DE LA VRAIE CHARITÉ.

Quand le Sauveur parut sur la terre, la charité y était à peu près éteinte ; il la répandit dans le monde autant par ses exemples que par sa doctrine. Non seulement la charité le fit descendre du ciel et remplir à notre égard une mission de

(1) Joan. 15, 11.

clémence et de miséricorde; mais il nous prêcha, toute sa vie, par sa conduite, la bonté, la bienveillance que nous devons témoigner à nos semblables. Avec quelle tendresse n'aima-t-il pas ses disciples? il les traitait comme des frères, leur pardonnant leurs torts, les instruisant patiemment, supportant leur ignorance et leurs défauts, allant même, comme le raconte le pape saint Clément, jusqu'à visiter, la nuit, ses apôtres endormis, les couvrir avec soin pour les garantir du froid et des intempéries de l'air. De quelle tendre compassion n'était-il pas touché pour les misères d'autrui! On le vit pleurer sur Jérusalem, sur Lazare et sur nous tous. Quelle ne fut pas sa miséricorde envers la Madeleine, la femme adultère, le bon Larron et tant d'autres pécheurs qui revinrent à lui? Il aurait accueilli Judas lui-même, si le malheureux n'avait point désespéré. Combien de fois les multitudes le suivirent dans les déserts, attirées par le charme de sa parole et par la douceur de son commerce! Pendant le temps de sa passion, alors qu'il se voyait en butte à la haine des hommes, comment se vengeait-il de leurs mauvais traitements? Par une charité plus douce que jamais. Il remit l'oreille à Malchus, et se tut devant les Juifs qu'il aurait pu confondre; il ne maudissait pas ceux qui le maltraitaient, dit saint Pierre, et ne menaçait pas ceux qui le faisaient souffrir.¹ Au lieu de dire à Dieu : « Punissez-les, » il criait avec larmes : « Pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.² » Oh! que ces exemples d'un Dieu sont capables de nous faire pratiquer la charité jusqu'à l'héroïsme! Voyez comment vous l'exercez envers les pauvres, envers vos inférieurs, et envers ceux qui vous font souffrir. N'êtes-vous pas prompt à vous irriter, et lent à pardonner? Avez-vous compassion des malheureux, et les encouragez-vous par de douces paroles, par des procédés charitables qui les raniment et les consolent? Examinez-vous sur tous ces points, et prenez la résolution de vous montrer toujours bon, affable et bienfaisant envers tous ceux qui s'adressent à vous. *Ut diligatis invicem sicut dilexi vos.*

(1) I Petr. 2, 23.

(2) Luc, 23, 34.

2^o LA CHARITÉ DE JÉSUS EUT SES IMITATEURS.

Après avoir entendu de la bouche du Sauveur que le caractère essentiel de son Eglise est l'union de charité, que firent les Apôtres? Dès qu'ils eurent reçu l'Esprit d'amour, ils travaillèrent avec zèle à établir le règne de Jésus dans tous les hommes et à les unir ensemble en un seul troupeau et sous un même pasteur. On vit alors un spectacle tel que le monde n'en présenta jamais : les chrétiens de Jérusalem, n'ayant plus qu'un cœur et qu'une âme, mettaient leurs biens en commun pour les faire servir aux besoins de tous les fidèles. Ils s'employaient eux-mêmes à aider les pauvres, à consoler les affligés, à rendre service à tous, donnant ainsi à l'Eglise un exemple que les Saints surtout ont imité depuis. Que de serviteurs de Dieu se sont, en effet, dans tous les âges, consacrés au soulagement de l'humanité souffrante ! Combien d'institutions de charité attestent encore de nos jours par tout l'univers que l'esprit de l'Eglise n'a point changé, qu'elle est toujours cette Mère tendre et compatissante, qui relève et pardonne, qui passe ici-bas, comme son céleste Epoux, en faisant du bien à tous, par l'entremise de ses Pontifes, de ses Evêques, de ses Prêtres et de ses enfants de prédilection ! Cet esprit de l'Eglise, qui est celui du Sauveur et des Apôtres, ne l'avez-vous pas reçu dans le baptême, avec la foi et la grâce ? L'Eucharistie n'est-elle pas le foyer où vous pouvez en rallumer l'ardeur et le zèle, au point d'être prêt à vous sacrifier sans réserve au bonheur de vos frères ? D'où vient donc que l'égoïsme et l'amour-propre tarissent encore si souvent en vous la source des bons desirs, qui devraient vous presser de vous dévouer pour vos frères ? Vous êtes avare, réservé, insensible, quand il s'agit d'aider les autres aux dépens de vos biens, de votre tranquillité, de votre repos. Imitiez la divine Providence, de qui vous recevez tant de bienfaits ; elle se montre toujours généreuse, même à l'égard de ses ennemis.

O mon Dieu, infiniment heureux ! vous n'avez besoin de personne, et vous êtes venu du ciel, vous charger de nos misères,

souffrir à notre place et mourir pour notre salut. Par l'intercession de la plus charitable des mères, enflammez-moi du désir de vous témoigner mon amour, en pardonnant à ceux qui m'offensent et en rendant service à tous.

PRATIQUE. — Quand un acte de charité vous paraît pénible, rappelez-vous l'exemple de Jésus s'immolant pour vous, et l'exemple de tant de Saints, victimes de leur dévouement.

CARÈME. QUATRIÈME SEMAINE. MARDI. — **Charité, précepte de Jésus.**

PRÉPARATION. — Après avoir médité comment le Sauveur pratiquait la charité, voyons 1° Ce qu'il pensait de cette vertu. 2° Ce que nous devons éviter, pour ne point la blesser. Etudions nos moindres manquements, afin de nous en corriger, et de mieux ressembler à notre divin Maître. *Ut diligatis invicem sicut dilexi vos.*¹

1° ESTIME QUE JÉSUS FAIT DE LA CHARITÉ.

Quelle importance notre aimable Sauveur n'attache-t-il pas à la charité ! Il en fait un précepte nouveau, et il le nomme son précepte de prédilection. Il institue l'Eucharistie, et pourquoi ? pour établir entre tous les hommes une communion d'idées, de sentiments, de volontés, qu'ils viendront tous puiser en lui, par le sacrement de son corps et de son sang infiniment précieux. O merveilleuse invention ! Ne prouve-t-elle pas à l'évidence combien le Sauveur estime la charité ? Il semble la préférer à sa propre gloire, en nous enjoignant d'aller nous réconcilier avec le prochain avant de lui présenter nos offrandes.² Il place l'amour de nos semblables presque au niveau de l'amour de Dieu, puisqu'il met dans ces deux commandements toute la loi et les prophètes.³ Que dire encore ? Pour nous forcer à estimer nous-mêmes la vertu de charité, il se met à la

(1) Joan. 15, 10. (2) Os. 6, 16 et Math. 5, 23. (3) Math. 22, 41.

place du prochain, et il annonce qu'il tiendra pour fait à sa Personne sacrée, tout ce que l'on fera au dernier des mortels. Oh ! que ces paroles devraient pénétrer de crainte tant de chrétiens qui condamnent, traitent sans ménagement ceux qui les entourent, et n'ont ni respect, ni prévenance pour leurs semblables ! Au contraire, combien elles doivent encourager et réjouir les âmes vraiment charitables ! Saint Louis, roi de France, avait coutume de nourrir de sa main, chaque samedi, deux cents pauvres et de leur laver les pieds. Comme on lui représentait que cette conduite avilissait la majesté royale, il répondit : « Je vénère dans le pauvre la personne du Sauveur, qui a dit : Tout ce que vous avez fait au moindre des miens, vous l'avez fait à moi-même. »¹ Rappelons-nous cette parole chaque fois que nous exerçons la charité ; en voyant Jésus dans le prochain, nous ferons nos délices de l'honorer, de lui plaire, de lui rendre nos bons offices, comme à l'Homme-Dieu lui-même. D'un autre côté, nous nous garderons de le rebuter, de lui parler durement, d'en dire du mal, et de lui causer de la peine. Voyez si c'est toujours l'esprit de foi qui vous guide dans vos rapports quotidiens avec vos supérieurs, vos égaux et vos inférieurs. *Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.*²

20 CE QUE LA CHARITÉ NOUS OBLIGE D'ÉVITER.

Le premier degré dans la pratique d'une vertu consiste à ne point la blesser. Or on blesse la charité par des pensées défavorables au prochain. « La charité, dit l'Apôtre, ne pense mal de personne. »³ « C'est une faute, écrit saint Alphonse, de douter, sans raison, de l'innocence d'un autre ; une plus grande faute, d'admettre contre le prochain un soupçon positif ; une faute plus grande encore, de juger quelqu'un certainement coupable, sans un fondement certain. » « Celui qui juge de cette manière, dit la Vérité incarnée, sera jugé à son tour. »⁴ Cependant il

(1) Sarius.

(2) Matth. 25, 40.

(3) I Cor. 13, 4.

(4) Matth. 7, 1.

est permis aux supérieurs de soupçonner le mal afin de mieux l'empêcher.¹ — « La charité, dit encore l'Apôtre, ne s'enfle pas d'orgueil.² » En s'estimant soi-même, l'orgueilleux est porté à se préférer aux autres et à les mépriser. Rempli de présomption, il s'indigne contre les coupables et ne sait point compatir à leur faiblesse. Ah ! que cette conduite est contraire à celle du Sauveur ! Nous étions ses ennemis, des enfants de colère, de vils esclaves de l'enfer ; et loin de nous dédaigner, il a eu pitié de notre malheur ; et pour nous en tirer, il est descendu du plus haut des cieux, il est venu parmi nous, il s'est chargé de nos croix, de nos crimes mêmes ; et, nous lavant dans son sang, il nous a rendus beaux et agréables à Dieu ; tout odieux que nous étions, il nous a aimés jusqu'à se livrer à la mort pour nous. Oh ! que nous sommes éloignés de cet admirable Modèle ! Au lieu de compatir à la misère du prochain, nous le méprisons ; au lieu de nous réjouir de son bonheur et de sa prospérité, nous lui portons envie. N'est-ce pas imiter le démon, qui poussa notre premier père au péché, parce qu'il le voyait avec dépit, destiné à le remplacer au ciel, d'où lui-même était exclu ? — L'envie, en effet, cette passion détestable, est la tristesse volontaire que l'on ressent du bien d'autrui, par la raison qu'il empêche le nôtre. Fuyez cette tendance funeste, qui a causé tant de maux. Elle est la ruine de la paix intérieure et de la charité fraternelle. Combien surtout n'est-elle pas indigne d'un disciple de Celui qui n'a rien épargné pour nous élever jusqu'à lui et nous rendre en quelque sorte ses égaux, en nous faisant ses frères et les cohéritiers de son royaume ! Avez-vous des sentiments d'envie dans le cœur ? Dépouillez-vous-en au plus tôt. Réjouissez-vous avec ceux qui se réjouissent, pleurez avec ceux qui pleurent ; faites-vous tout à tous, afin de les gagner tous à Jésus-Christ. — Si j'étais plus humble, ô mon Sauveur ! jamais je ne blesserais la charité. C'est mon orgueil qui me fait juger, critiquer, condamner le prochain, et lui porter envie, au détriment de votre gloire et de mon salut. O Marie ! obtenez-moi le senti-

(1) S. Alph. vérité. Epouse.
N. MÉDIT. I.

(2) I Cor. 13.

ment habituel de ma misère, afin qu'en veillant sur moi-même, je cesse de m'occuper des défauts des autres.

CARÊME. QUATRIÈME SEMAINE. MERCREDI. — **Motif de charité.**

PRÉPARATION. — Un grand motif de la charité à exercer envers le prochain, est sans contredit la dignité de son âme. Considérons donc 1° La noblesse de l'âme humaine 2° Sa sublimité destinée. Tirons de là les plus puissantes raisons d'honorer, de respecter le prochain, de travailler à son bonheur et de lui procurer le salut selon notre pouvoir. *Quam dabit homo commutationem pro anima sua?*¹

1° NOBLESSE DE L'ÂME HUMAINE.

Que n'a pas fait le Seigneur pour nous inspirer l'estime de notre âme et de l'âme du prochain ? Il a produit la lumière, le firmament, toute la nature, par un simple *fiat*, tandis qu'il n'a créé notre âme qu'après une sorte de délibération. Le corps humain est formé du limon de la terre, tandis que l'âme est comme un souffle de la bouche divine. Pourquoi ces différences ? parce que l'âme l'emporte immensément en noblesse, sur le corps et sur tout l'univers. La distance qui les sépare est en quelque sorte infinie. Otez du monde l'âme humaine, qu'y restera-t-il ? des ruines : ruines de la culture, ruines de l'éducation, ruines des sciences et des arts. Avec l'âme, tout fleurit : la société s'organise, les hommes communiquent entre eux, le commerce, l'industrie embellissent la vie, et la religion dominant tous les intérêts, nous fait rapporter à Dieu et le matériel et le spirituel. Telle est l'âme humaine dans l'ordre de la nature. — Mais combien n'est-elle pas plus noble dans celui de la grâce ? Créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, elle fut, après la chute originelle, rachetée d'un prix infini, sanctifiée

(1) Math. 16, 26.

par le baptême, ornée de dons et de vertus, nourrie du corps et du sang d'un Dieu, et appelée à la plus parfaite union avec la Divinité. Quoi de plus glorieux ? On estime un tableau en proportion de la dignité de celui qu'il représente, et du talent de l'artiste qui l'a fait. Quelle estime ne devons-nous pas avoir des âmes, qui sont les chefs-d'œuvre du Créateur et ses portraits les plus ressemblants ! Pour une seule d'entre elles, le Verbe éternel se serait incarné ; il aurait embrassé sans hésiter tous les opprobres et les tourments de sa Passion. Et vous, que faites-vous pour les âmes ? Vous ne voulez point vous gêner en leur faveur ; vous refusez de les consoler, de les aider, de leur rendre service, et peut-être même de prier pour elles, quand vous les croyez hostiles à vos idées, à vos desseins, à votre personne. Est-ce là imiter Celui qui a prié pour ses bourreaux, et a versé tout son sang dans l'intérêt de leur salut ? Ah ! si Jésus vous avait traité comme vous traitez les autres, qu'en serait-il de vous ? Et maintenant encore, quand vous vous présentez au tribunal sacré, s'il vous disait ce que vous dites parfois au prochain sans motif plausible : « Je ne puis pas vous secourir, ni vous prendre en pitié, ni vous pardonner ; vous êtes la cause de vos malheurs, tirez-vous-en comme vous pouvez ; » si Jésus vous tenait ce langage, où en seriez-vous après tant de péchés ? Oh ! suivez son précepte divin : « Faites désormais aux autres ce que vous voudriez qu'on vous fit à vous-même. »

20 DESTINÉE SUBLIME DE L'ÂME.

Lorsque Dieu créa le premier homme, non seulement il l'appela à connaître et à aimer son Créateur au moyen du spectacle de la nature, mais il lui donna une fin si sublime, qu'elle doit frapper d'étonnement le ciel et la terre. Il le destina à contempler un jour sa divinité face à face, sans l'intermédiaire d'aucun être créé, à l'aimer de l'amour dont elle s'aime elle-même, et à la posséder éternellement en partageant sa félicité. « Que notre âme, s'écrie saint Augustin, dilate ses desirs, qu'elle étende sa capacité ; jamais elle ne pourra comprendre ce mystère ineffable. Elle peut souhaiter la gloire de sa destinée

et s'y porter avec de saintes ardeurs ; jamais elle n'en concevra la sublimité. » Notre cœur a des désirs insatiables de connaître et d'aimer : l'univers entier ne saurait le rassasier. Cependant il sera pleinement satisfait, quand nous jouirons de la vision béatifique. *Satiabor cum apparuerit gloria tua.*¹ Pour nous conduire à ce bonheur inestimable, qu'a fait le Seigneur ? il nous a donné la grâce sanctifiante, qui divinise l'essence de notre âme ; il a élevé notre intelligence à la foi surnaturelle, notre cœur et notre volonté à l'espérance et à l'amour du Bien suprême que nous devons posséder un jour. Ces dons précieux et autres semblables sont comme des ailes qui facilitent notre vol vers notre fin dernière. Avez-vous jamais réfléchi que des âmes ainsi dotées, et appelées à une destinée si noble, doivent être plus grandes à vos yeux que toutes les merveilles de la création ? On s'extasie devant un chef-d'œuvre d'architecture ; mais qui ne serait saisi de respect, pénétré d'admiration, en voyant par la foi les richesses d'une âme en état de grâce, et les triomphes qui l'attendent dans la patrie bienheureuse ? En pensant à ces vérités, oseriez-vous jamais parler mal du prochain, en faire peu de cas, lui enlever sa réputation, lui nuire dans l'estime des autres, et lui refuser la vôtre, au détriment de la charité ? Formez la résolution de traiter tout le monde avec honneur, bonté, bienveillance. « Nous ne devons voir que Dieu seul dans tous les hommes, disait saint Vincent de Paul, et honorer en eux les perfections divines : cette pensée nous pénétrera d'amour et de respect pour tous ceux avec qui nous nous trouverons. » Recommandons encore à Dieu les âmes qui s'égarent, celles qui vont quitter cette vie, celles enfin qui souffrent dans le feu du purgatoire.

(1) Pr. 16, 15.

CARÈME. QUATRIÈME SEMAINE. JEUDI. — **Charité de Jésus sacrement.**

PRÉPARATION. — L'Evangile de dimanche dernier nous parle de la bonté du Sauveur, qui multiplie les pains en faveur de la multitude. Considérons aujourd'hui 1° Les prodiges de sa charité dans l'Eucharistie. 2° Les sentiments qui l'y animent à l'égard de nous tous. Proposons-nous de l'y visiter souvent, au moins par la pensée, par l'affection, par des actes de confiance et de demande. *Venite ad me omnes; et ego reficiam vos.*¹

1° **PRODIGES DE LA CHARITÉ DE JÉSUS SACREMENT.**

Combien de miracles d'amour n'a pas faits le Sauveur pour se donner à nous dans l'adorable Eucharistie ! Il est descendu du ciel, a-passé par tous les états, et en est venu jusqu'à s'immoler lui-même sur le Calvaire, pour devenir la victime de nos autels. Et sur ces autels, que de prodiges ! Le prêtre, homme faible qui consacre, semble revêtu d'une puissance égale, supérieure même à celle qui a créé l'univers. Par une parole, il change la substance du pain et du vin en celle du corps et du sang d'un Dieu. Et ce Dieu, pour rester avec nous, que ne fait-il pas ? il renverse en quelque sorte toutes les lois de la nature. Il nous fait voir, sentir, toucher et goûter les apparences du pain et du vin qui ont cessé de subsister ; et ces apparences, par miracle, produisent les effets des substances, en conservant la force de nutrition. Et comment Jésus se rapetisse-t-il sous ces humbles espèces et sous chacune de leurs parcelles ? Comment multiplie-t-il sa présence en tant d'églises du monde, en tant d'hosties consacrées, en tant de milliers de particules, au fond des saints ciboires où il se plait à séjourner ? Comment opère-t-il toutes ces merveilles ? par la toute-puissance de son amour

(1) Matth. 11, 29.

qui ne connaît point de réserve, quand il s'agit de se manifester à nous. Il aurait pu, en effet, restreindre le privilège de sa présence réelle à un seul sanctuaire, à une seule hostie, et à un seul jour dans l'année; et alors quelle pompe n'aurions-nous pas déployée, et que de multitudes seraient accourues de tous les points du globe, pour adorer le Dieu demeurant sur un autel, dans un seul ciboire et un seul jour avec nous ! Mais non, la charité du Sauveur ne connaît point de bornes : il habite dans toutes les églises où un prêtre sacrifie et conserve les saintes espèces. Il y habite jour et nuit, et nous pouvons l'y trouver à toute heure dans toutes les hosties consacrées. Oh ! qu'une telle charité est capable de fondre la glace de nos cœurs ! Un Dieu nous aime tous à un tel excès, et nous n'aimerions pas nos frères, qui en sont si tendrement aimés ? nos frères, pour qui Jésus s'immole, pour qui il se fait prisonnier, et à qui il se donne en nourriture dans la sainte Communion ? Examinez en quoi vous manquez à la vertu de charité, et promettez au Dieu sacrement de vous en corriger pour lui plaire. *Quoniam unum corpus multi sumus, qui de uno pane participamus.*¹

2^o SENTIMENTS DE JÉSUS HOSTIE ENVERS NOUS TOUS.

« Quelle consolation pour un pauvre prisonnier, s'écrie saint Alphonse, d'avoir un ami tendre et fidèle, qui vient s'entretenir avec lui, adoucir ses peines, relever ses espérances ! Nous avons dans nos tabernacles le meilleur des amis, Jésus notre Sauveur, qui nous encourage par ces paroles : Me voici, nous dit-il, venu tout exprès du ciel, dans votre exil, dans votre prison, afin d'être continuellement avec vous. Demeurons toujours ensemble, attachez-vous à moi, ainsi vous ne sentirez pas vos misères. Puis vous viendrez dans mon royaume où je vous rendrai pleinement heureux. » Saint Alphonse avait déjà mis en pratique cette tendre exhortation, lui qui, dès sa jeunesse, se rendait chaque jour dans les sanctuaires où se faisait l'exposition du très saint Sacrement, et y restait des heures

(1) I Cor. 10, -17.

entières, à genoux et les yeux fixés sur la divine Eucharistie. Que de saints ont été comme lui nos modèles dans leur assiduité à s'entretenir cœur à cœur avec Jésus dans son adorable Sacrement ! Ils y puisaient cet esprit de charité et de dévouement, dont ils ont donné tant de preuves. Le Sauveur, en effet, dans nos tabernacles, est toujours disposé à nous combler de biens. Le matin, il nous invite à nous unir à lui par la sainte communion, ou du moins par l'assistance au divin sacrifice. Pendant le jour, à tous les instants, il attend la visite des âmes dont il est aimé. La nuit même, il veille sur nous, et quoique solitaire, il reste toujours là avec une bonté et une douceur infinies, afin que celui qui le cherche, le trouve aussi souvent qu'il le désire, au moins par la pensée, par l'affection, par les actes intérieurs d'une tendre confiance et d'un fervent amour. Qui n'admirera une telle charité de la part d'un Dieu ? Toujours prêt à nous accueillir, à nous écouter, à nous exaucer, il ne se rebute jamais de notre importunité. Il nous éclaire, nous défend, nous console ; nos gémissements vont jusqu'à son Cœur et l'attendrissent sur nos misères. Quelle confiance ne doit-il donc pas vous inspirer ! Pendant sa vie mortelle, il sentit son cœur ému, en voyant le peuple souffrir la faim ; combien plus sera-t-il favorable à vos demandes, si vous lui exposez les besoins de votre âme ! Sollicitez de lui la grâce d'être comme lui, bon, bienfaisant, généreux, charitable envers le prochain ; d'être comme lui, le soutien du faible, du pauvre, de l'orphelin ; le consolateur des malades et des affligés ; le refuge bienveillant de tous ceux qui souffrent. « Oh ! s'écriait saint Vincent de Paul, que c'est une bonne chose de n'en point faire d'autre que d'exercer la charité ! » Tel est l'emploi de Jésus au Sacrement de l'autel ! Tel devrait être le nôtre tous les jours de notre vie !

CARÊME. QUATRIÈME SEMAINE. VENDREDI. — **Le sang de Jésus.**

PRÉPARATION. — L'Eglise nous fait réciter en ce jour l'office du Précieux Sang. Méditons donc comment ce sang divin nous délivre 1° De la servitude du péché. 2° De celle du démon. Formons souvent des actes de repentir, en plaçant notre espérance dans le sang de l'Homme-Dieu. *Redemisti nos, Domine, in sanguine tuo.*¹

1° LE SANG DE JÉSUS NOUS DÉLIVRE DU PÉCHÉ.

L'homme tombé, dit saint Thomas, était doublement esclave du péché : il aimait ses liens honteux, et il était incapable de les secouer. Jésus trouvait donc deux obstacles à notre affranchissement : l'un en nous, puisque nous aimions notre servitude, et l'autre en la justice divine, qui ne pouvait, ni ne voulait gracier des obstinés. Voilà pourquoi il a été nécessaire que le Rédempteur nous purifiât dans son sang. En se manifestant à nous, couvert de blessures pour nos crimes, il nous touche le cœur et nous fait haïr la cause de ses tourments. En se montrant à son Père, tout déchiré et ensanglanté pour nous, il l'apaise en notre faveur. « Toutes les plaies de Jésus, dit saint Jean Chrysostome, sont comme des bouches toujours ouvertes pour implorer notre pardon. » Comment voir, en effet, le spectacle d'un Dieu meurtri et répandant à flots son sang précieux, sans être soi-même touché et pénétré de repentir, et sans se résoudre sérieusement à quitter le péché, à secouer le joug des inclinations perverses, pour s'assujettir à celui de Jésus ? D'un autre côté, comment la justice de Dieu pourrait-elle résister à la voix du pécheur qui lui crie : « Seigneur ! ne regardez pas mes iniquités, mais considérez la face

(1) Apoc. 5, 9

de votre Christ ; voyez son sang qui jaillit de ses pieds, de ses mains, de son côté, pour la rémission de mes offenses? » *Respice in faciem Christi tui*. Le sang du Sauveur demande pour nous miséricorde, avec une voix bien plus éloquente que le sang d'Abel ne criait vengeance contre Caïn. Formons donc la résolution de nous exercer à la confiance dans les mérites du sang de l'Homme-Dieu. Plaçons-nous souvent en esprit au pied de la croix rédemptrice, surtout pendant l'oraison, la sainte messe et au tribunal de la pénitence. Laissons alors le sang de Jésus couler sur notre âme, la laver, la purifier, la pénétrer de repentir, d'espérance et d'amour. Promettons au Rédempteur de rompre avec le péché, en fuyant les moindres fautes, en combattant en nous toutes les tendances au mal, à l'orgueil, à la prétention, à la désobéissance, à la colère, à la susceptibilité, à ce qui flatte les sens, la vanité, l'amour-propre, à tout ce qui nous porte à transgresser les préceptes de Dieu, et empêche son règne dans nos cœurs. *Redemisti nos, Domine, in sanguine tuo, et fecisti nos Deo nostro regnum.*

20 LE SANG DE JÉSUS NOUS AFFRANCHIT DU JOUG DE SATAN.

L'homme, par son péché, dit le docteur angélique, s'était constitué volontairement l'esclave du démon. En reniant Dieu et sa domination, il s'était tourné vers Satan, et l'avait choisi pour conseil et pour appui, lui confiant toute sa destinée. La puissance du démon sur nous s'exerçait par une espèce de contrat entre Adam et lui : notre premier père lui livrait nos volontés renfermées dans la sienne, et nous condamnait tous au châtiment éternel. Double servitude, par laquelle le prince des ténèbres nous liait au péché et aux tourments sans fin qu'il mérite. Pour nous arracher à tant de chaînes, ô Jésus, mon Rédempteur ! vous n'avez pas hésité à payer à la justice éternelle le prix de notre rançon, et dans ce but vous avez versé tout votre sang infiniment précieux. Ainsi fut affaibli le pouvoir de Satan, et notre volonté rendue capable de résistance à tous les efforts de l'enfer. Affranchis par là des supplices qui nous attendaient dans l'autre vie, nous avons reçu la force de

jouir en celle-ci, de la glorieuse liberté des enfants de Dieu. Mais comment Jésus nous communique-t-il les mérites et les effets salutaires de son sang divin ? Il le fait au moyen des sacrements. Le baptême, en nous régénérant, nous procure une nouvelle vie, qui n'est plus celle de Satan et du péché, mais la vie même du Sauveur, ou la grâce méritée par l'effusion de son sang. La pénitence nous lave de nos souillures, nous guérit de nos maux spirituels, et rétablit en nous la santé que Jésus nous a méritée par ses adorables blessures. L'Eucharistie achève l'œuvre de notre restauration, en nous faisant boire, à la source même de la vie, le sang qui nous a rachetés, purifiés, régénérés, et nous change, d'héritiers de Satan, en cohéritiers du Fils unique de Dieu. « J'aurais regardé comme un insigne bonheur, dit le bienheureux Henri Suso, d'avoir pu recueillir une goutte du sang du côté blessé de Jésus ; et voici que par son sacrement d'amour, je reçois dans ma bouche, dans mon cœur et dans mon âme, tout ce sang précieux qu'adorent les anges du ciel. » Chaque fois que nous devons communier, préparons-nous-y en répétant avec amour : « O sang de Jésus ! lavez-moi, purifiez-moi, sanctifiez mon corps et mon âme, et transformez-moi tout en vous. » Ainsi soit-il !

CARÊME. QUATRIÈME SEMAINE. SAMEDI. — Obéissance de Jésus souffrant.

PRÉPARATION. — Jésus n'a pas seulement racheté le monde par son sang, mais aussi par son obéissance. Considérons 1° Jusqu'où il a pratiqué cette vertu pendant sa Passion. 2° Quel en a été le fruit. Imitons la soumission du Sauveur, en nous assujettissant à tous ceux qui nous commandent en son nom. *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*¹

(1) 1 Phil. 2, 8.

1^o OBÉISSANCE DE JÉSUS DANS SA PASSION.

« Le Sauveur, dit l'Apôtre, a obéi jusqu'à la mort, » c'est-à-dire à tous les instants de sa vie mortelle, sans se départir jamais de cette conduite de dépendance et de soumission ; « il a obéi jusqu'à la mort de la croix, » ce qui signifie qu'au milieu des tourments mêmes il est resté fidèle à l'obéissance. Il a préféré perdre la vie, dit saint Bernard, plutôt que de perdre cette vertu. » « Afin que le monde sache, disait-il à ses Apôtres, que j'aime mon Père et que je fais ce qu'il m'a commandé, levez-vous, et sortons d'ici.¹ » Où donc va le Sauveur, animé d'un tel courage ? il se rend au-devant de ceux qui veulent le conduire à la mort. Au début de la Passion, une cruelle agonie soulève en lui toutes les répugnances et les appréhensions de la nature. Cède-t-il à ces terribles angoisses ? Au contraire : « Mon Père ! s'écrie-t-il, non pas ma volonté, mais la vôtre !² » Et il s'avance au-devant de ses ennemis, au-devant de Judas lui-même, pour se conformer aux décrets divins. Pendant toute sa Passion, lui le Roi de gloire, le Souverain de l'univers, se soumet ; et à qui ? à ses juges iniques, à ses bourreaux inhumains. « Il se livre tout entier, dit saint Pierre, à celui qui le condamne injustement.³ » Isaïe nous le représente comme une brebis qu'on mène à la boucherie, comme un agneau silencieux devant celui qui le tond. O Jésus ! qui donc enchaîne ainsi votre puissance ? qui vous ferme la bouche pour ne point répondre à vos ennemis ? Ah ! vous l'avez dit vous-même à Pilate : « Tu n'aurais pas de pouvoir sur moi, si tu ne l'avais reçu d'en haut.⁴ » C'est donc l'autorité divine, ô Jésus, qui vous retient ; c'est cette autorité que vous voyez dans vos juges, et que vous respectez jusque dans vos bourreaux. O leçon d'obéissance ! que tu es éloquente !... Jésus enfin meurt sur la croix. Il avait dit : « J'ai gardé les préceptes de mon Père.⁵ » « J'ai achevé l'œuvre qu'il m'a confiée.⁶ » Ces protestations de fidélité à

(1) Joan. 14, 31

(2) Luc. 22, 42.

(3) I Petr. 2, 23.

(4) Joan. 19, 11.

(5) Joan. 15, 10.

(6) Joan. 17, 4.

obéir, il les répète en d'autres termes, avant d'expirer : « J'ai tout accompli,¹ » s'écrie-t-il ; *Consummatum est*. Oh ! que nous serons heureux, si nous pouvons nous rendre le même témoignage avant notre dernier soupir ! Nous le pourrons, si nous avons, comme Jésus, consacré toute notre vie à la pratique d'une obéissance surnaturelle, aveugle, généreuse et constante, qui nous rende en tout conformes aux volontés, aux désirs mêmes de nos supérieurs, et aux desseins de Dieu sur nos âmes. *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis.*

2^o FRUIT DE L'OBÉISSANCE DE JÉSUS.

« Il est impossible, dit l'Apôtre, que le sang des taureaux et des boucs efface nos péchés. Voilà pourquoi, en entrant en ce monde, le Sauveur a dit : Mon Père, vous n'avez plus voulu de victime ni d'offrande, ni de sacrifice offert en expiation du péché. Mais voici que je viens pour accomplir votre volonté.² » Oh ! que ce sacrifice de la volonté du Fils unique de Dieu fut plus agréable au Père céleste, que tous les holocaustes de l'ancienne loi ! Aussi l'Apôtre ajoute que l'acte d'obéissance que fit le Sauveur, en acceptant la mort, fut précisément ce qui nous sanctifia.³ « Comme par la désobéissance d'un seul homme, dit-il ailleurs, beaucoup d'autres ont été faits pécheurs, ainsi, par l'obéissance d'un seul, qui est Jésus-Christ, beaucoup sont devenus justes.⁴ » En d'autres termes, c'est surtout l'obéissance du Sauveur qui nous a justifiés et sanctifiés. Elle vaut donc plus que tous les sacrifices et les victimes. *Melior est enim obedientia quam victimæ.*⁵ — Mais pour qu'elle opère efficacement en nous, il nous faut l'appliquer à notre âme en y joignant la nôtre. Et en effet nous participerons d'autant plus aux fruits de l'obéissance de Jésus, que nous serons, à son exemple, plus dociles et plus soumis. Et cette soumission, envers qui faut-il l'exercer, si ce n'est envers l'Eglise, dépositaire des mérites de l'Homme-Dieu, et envers tous ceux qui sont revêtus de l'auto-

(1) Joan. 19, 30

(2) Hebr. 10, 4-10.

(3) Ibid.

(4) Rom. 5, 19.

(5) I Reg 15, 22.

rité divine, à laquelle le Rédempteur a toujours obéi? — Sainte Mechtilde, méditant un jour la Passion, dit à Jésus : « Seigneur! apprenez-moi à vous honorer comme il faut. » Le Sauveur lui répondit : « Attachez-vous à l'obéissance en l'honneur de mes liens ; soyez fidèle à garder vos règles pour l'amour de moi. Ne dites jamais, quoi qu'on commande : Cela n'est pas raisonnable. » Ainsi parla le divin Maître. Ses paroles s'adressent aussi à nous : honorons ses liens, en enchaînant notre liberté à la volonté de nos supérieurs, aux devoirs de notre état, à tout ce que la grâce demande de nous ; nous aurons ainsi part aux mérites de Celui qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort de la croix.

O mon Rédempteur! je me propose de chercher désormais votre contentement plutôt que le mien, votre bon plaisir plutôt que mes satisfactions. Marie, ma Mère! obtenez-moi la grâce de placer mon bonheur dans la volonté de Jésus.

PRATIQUE. — Obéissons sans raisonner, et quand l'exécution d'un ordre nous semble difficile, regardons Jésus crucifié, qui a préféré la mort à la désobéissance.

DIMANCHE DE LA PASSION. — Jésus souffrant.

PRÉPARATION. — Pendant ces quinze derniers jour du Carême, l'Eglise nous remet spécialement en mémoire la Passion de l'Homme-Dieu. Considérons donc 1° Les motifs qui nous pressent de la méditer. 2° Les enseignements que nous pouvons puiser dans un sujet si touchant. Renouvelons notre ferveur dans la pratique du chemin de la croix, l'assistance à la Messe, et les autres exercices qui ont pour objet les souffrances du Sauveur. *Recogilate eum, ut ne fatigemini animis vestris deficientes.*¹

(1) Hebr. 12, 3.

1^o MOTIFS DE MÉDITER LA PASSION.

Ne semble-t-il pas que Dieu, depuis la chute originelle, ait convié tous les hommes à se souvenir de leur Rédempteur ? Il l'annonce en effet, à nos premiers parents, comme le Réparateur de leur ruine. Il perpétue sa mémoire dans la suite des âges par les figures, les prophéties, les sacrifices. Le serpent d'airain, les livres des prophètes, surtout d'Isaïe, le sang des animaux qu'on fait couler dès le temps des patriarches, en prévision du sang rédempteur, tous ces moyens impriment dans toutes les âmes la pensée du divin Libérateur. S'il en était ainsi avant l'Incarnation, combien plus maintenant devons-nous méditer Jésus crucifié, nous qui jouissons si abondamment du mérite de ses souffrances ! Aussi l'Eglise ne cesse de nous rappeler ce mystère ineffable. Chaque année, elle consacre le Carême, surtout ces quinze derniers jours, à nous remettre en mémoire les scènes émouvantes de la Passion. Avec quels accents elle nous parle dans ses offices, depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques, et de la prière de Jésus, au Jardin des Olives, et de son couronnement d'épines, et de ses plaies adorables, et de son sang infiniment précieux ! La sépulture elle-même de son Epoux divin n'est point oubliée. Les vendredis et les samedis réveillent en nous ces souvenirs. Chaque jour même en renouvelle la réalité, dans le sacrifice de nos autels, où la Victime du Calvaire s'immole mystiquement pour nous, et nous applique les mérites de ses opprobres et de sa mort. Les croix que nous voyons, dans le Lieu saint, sur les tombes des cimetières, au sommet des églises et de leurs tours souvent même le long des routes publiques, ne semblent-elles pas nous crier : « Pensez à votre Sauveur ? » Nous formons sur nous tant de fois le signe auguste de notre Rédemption ; est-ce toujours avec le respect et la piété qu'il réclame si justement de nous ? Souvent, dans nos maisons et ailleurs, nos yeux rencontrent l'image du Crucifix ; avons-nous soin de nous dire alors : « Voilà comme mon Dieu m'a aimé ? » O Jésus ! Jésus souffrant et mourant pour mon âme ! comment puis-je vous oublier jamais ? Vous êtes

mon plus sûr refuge dans les attaques de mes ennemis, puisque vous les avez tous vaincus ; vous êtes un baume pour mes plaies, vous qui avez enduré toutes sortes de tourments. Ah ! daignez jeter sur moi un regard de compassion ; voyez les obscurités de mon esprit, l'aridité de mon cœur, les inquiétudes et les troubles de ma conscience. Faites-moi toujours chercher en vous lumière, force, courage et espérance. Ainsi soit-il !

2^o ENSEIGNEMENTS QUE NOUS DONNE LA PASSION.

Le mystère de Jésus souffrant nous facilite la croyance à tous les autres mystères. Qui mieux qu'un Dieu crucifié peut nous donner une haute idée de la sainteté et de la miséricorde de l'adorable Trinité ; du Père irrité par nos péchés, du Fils qui l'apaise en notre faveur, et de l'Esprit d'amour qui répand partout les effets de la Rédemption ? Qui mieux qu'un Dieu agonisant peut nous parler de l'éternelle agonie dont sont menacés les pécheurs ? Jamais, dit saint Bernard, le Fils unique du Père n'eût pris sur lui tant de tourments, s'il n'eût eu à nous préserver d'un malheur sans fin. Sa mort si étonnante nous aide donc à croire, et l'éternité de l'enfer, et l'éternité du ciel, et tous les mystères les plus incompréhensibles. O Passion de Jésus, phare lumineux ! combien tu projettes de clarté sur notre barque ballottée par les flots, au milieu de l'obscurité de cette vie ! Par toi, nous connaissons la grandeur, la sagesse, la sainteté, la justice et la bonté de notre Dieu. Par toi, éclate à nos yeux toute la doctrine évangélique, que tu nous retraces en caractères sanglants, afin de nous forcer à ne l'oublier jamais. Où trouver ailleurs, en effet, plus éloquemment enseignées, les maximes austères du pardon des injures, de l'amour des souffrances et des opprobres, et de la mort à nous-mêmes ? Les huit béatitudes y sont décrites avec la clarté et l'entraînement de l'exemple. Et quel exemple que celui d'un Dieu !... Les vertus qu'il pratique, il les exerce si divinement au milieu de tant d'angoisses, que les impies eux-mêmes sont forcés de les admirer. Au Jardin des Olives, il prie, se résigne, se confie en son divin Père, malgré la tristesse et l'ennui qui l'accablent.

Devant ses juges, il se tait ou rend hommage à la vérité, selon les desseins de la divine Sagesse ; il exerce l'humilité, la douceur, la patience, la charité, au milieu de tous les supplices. Jusque sur la croix, il fait oraison, pardonne à ses ennemis, s'abandonne à son Père, se dévoue à notre salut, et meurt par obéissance à Dieu et par amour pour les hommes. O Jésus ! qui pourrait se lasser de méditer votre Passion ? L'éternité ne suffira pas, dit saint Alphonse, pour approfondir ce grand mystère et en savourer tous les fruits. Accordez-moi la grâce d'y penser sans relâche, à l'exemple de votre divine Mère, et d'y puiser, chaque jour, les grâces nécessaires à mon progrès spirituel. Ainsi soit-il !

LUNDI DE LA PASSION. — Haine du péché.

PRÉPARATION. — La Passion, si féconde en grands enseignements, nous apprend surtout 1° Quelle est la malice du péché. 2° Combien nous devons le haïr et le combattre en nous. Proposons-nous, comme fruit de cette méditation, de nous pénétrer de l'horreur des moindres fautes, lesquelles ont aussi contribué à la Passion du Rédempteur. *Ipsæ vulneratus est propter iniquitates nostras.*¹

1° LA PASSION NOUS FAIT COMPRENDRE LA MALICE DU PÉCHÉ.

Le spectacle de Jésus en croix a frappé d'étonnement le ciel et la nature. Si vous demandez aux bourreaux qui l'a fait crucifier, ils vous répondront que c'est Pilate ; Pilate en accusera les Juifs ; ceux-ci en rejeteront la faute sur les princes des prêtres, qui à leur tour la renverront à Satan. Mais ce n'est ni Satan, ni les Juifs, ni Pilate, ni même les bourreaux qui ont commis cet attentat : c'est nous-mêmes, pécheurs et pécheresses, nous qui avons offensé Dieu. « Je l'ai frappé, dit le

(1) Is. 53.

Seigneur, à cause des crimes de mon peuple. » Quoi ! le péché est donc un si grand mal, qu'il change la tendresse infinie d'un Père en la rigueur inexorable d'un Juge, et d'un Juge irrité ! Si je voyais tomber du ciel les plus hauts séraphins, j'en serais moins étonné que de voir crucifier un Dieu. La ruine de Sodome et de Gomorrhe, le déluge qui fit périr presque tous les hommes, la malédiction portée contre Adam et qui remplit la terre de maux, tous ces événements célèbres ne m'instruisent pas de la malice de mes offenses, comme le spectacle d'un Dieu crucifié. Lorsque mon esprit descend en enfer, il y trouve des millions d'anges précipités dans les flammes pour une pensée d'orgueil ; il y rencontre des âmes rachetées, plongées dans des tourments indicibles, à cause de leurs péchés ; mais ces supplices, tout effrayants qu'ils sont, ne me frappent point de stupeur comme la vue d'un Dieu crucifié. En enfer, on n'inflige des tortures qu'à de viles créatures, tandis qu'au Calvaire, c'est au Créateur de l'univers ! Et pourquoi le traite-t-on si cruellement, Lui, l'Innocence infinie ? parce qu'il s'est chargé de nos crimes. C'est donc la seule apparence du pécheur, qui est punie en lui si sévèrement. Que deviendrons-nous, nous les vrais coupables, si nous ne faisons pénitence et ne mêlons nos larmes au sang du Rédempteur ? O Jésus ! je le comprends, le péché est un si grand mal, qu'on ne saurait jamais assez le haïr. Inspirez-moi le regret le plus profond de l'avoir commis. Que la vue de vos souffrances augmente chaque jour en moi la contrition ! qu'elle me donne le courage de mortifier mes penchants vicieux, de prier sans relâche, et d'aspirer efficacement à votre plus parfait amour.

20 LA PASSION NOUS PRESSE DE FUIR LE PÉCHÉ.

Si jamais un vil insecte avait blessé à mort un de nos amis, de nos parents, ou un père tendrement aimé, pourrions-nous plus longtemps en supporter la vue, et ne l'écraserions-nous pas avec indignation ? Nos péchés ont crucifié, ont fait mourir, de la manière la plus cruelle, notre Créateur, notre Rédempteur, notre Dieu, et nous pourrions cesser un seul instant de

travailler à les détruire? S'il y avait dans notre jardin une plante assez vénéneuse pour changer en un poison mortel toutes les eaux de l'océan, avec quel empressement nous irions l'arracher! Et voici que nos péchés ont changé en une mer de justice l'océan des divines miséricordes; voici que les flots de la colère de Dieu ont submergé le Saint des saints dans les angoisses et la tribulation, parce qu'il a pris sur lui nos crimes; et nous n'aurions pas, de ces crimes, l'horreur la plus profonde et la plus efficace? Et nous n'emploierions pas toute notre vie à détruire en nous jusqu'aux racines, ces plantes déicides, qui ont empoisonné notre âme et fait mourir notre Dieu?... O Seigneur! c'en est fait. Je veux repousser avec horreur les suggestions de Satan, les séductions du monde et de mes passions. Placé entre vous, le Bien suprême, et la malice du péché, comment pourrais-je encore, ô Jésus! hésiter dans mon choix? Cependant je suis si faible, que je compte sur votre seule grâce. Faites-moi préférer mille fois vivre innocent avec vous dans la souffrance, que coupable loin de vous dans le plaisir. Au lieu de contribuer encore par mes fautes, à vos opprobres et à vos douleurs, je veux désormais vous consoler par mon repentir et ma fidélité. Je fuirai soigneusement, non seulement ce qui vous offense, mais même ce qui pourrait tant soit peu vous déplaire. Plus de pensées, ni de sentiments, ni de paroles, qui puissent blesser l'humilité, la douceur, la charité, l'obéissance, l'innocence et les autres vertus que vous aimez. Plus de dissipation, de légèreté, de distraction dans la prière, de négligence et de lâcheté dans mes devoirs d'état et dans la recherche de la perfection. Je veux, dès ce moment, ô Jésus! m'occuper de vous, méditer votre vie, votre mort, m'habituer à l'idée de la souffrance, de l'humiliation, du sacrifice, afin de me rendre conforme à votre doctrine et à vos exemples. O Mère de douleurs! faites que désormais, par ma conduite, je réjouisse le Cœur de Jésus et le vôtre, autant que je les ai affligés.

MARDI DE LA PASSION. — **Contrition.**

PRÉPARATION. — Puisque le péché est un si grand mal, achevons d'en concevoir de l'horreur, par tous les motifs que nous fournit la foi. Voyons donc le tort qu'il fait 1° A l'âme qui le commet. 2° A Dieu qui est offensé. Repassons, dans l'amertume de notre cœur, toutes les années de notre vie, pour en réparer le désordre par un sincère repentir. *Recogitabo annos meos in amaritudine animæ meæ.*¹

1° TORT QUE LE PÉCHÉ FAIT A L'ÂME.

O mon Créateur et mon Dieu ! j'ai osé dire autrefois dans mon cœur : « J'ai péché, et que m'est-il arrivé de triste ? *Pec-cavi, et quid mihi accidit triste ?* »² Malheureux que j'étais ! j'oubliais alors que perdre votre amitié, c'est perdre un bien d'un prix infini ; que devenir votre ennemi, c'est un plus grand mal que d'avoir contre soi le genre humain tout entier. O infortuné que je suis ! mon âme, d'abord si belle par le baptême, que devient-elle par ses iniquités ? hélas ! faut-il le dire ? elle devient semblable aux esprits immondes. Autrefois l'enfant de Dieu, le sanctuaire de l'Esprit-Saint, elle n'est plus que l'esclave de Satan, et le repaire des démons. Dépouillée des vertus et des dons surnaturels, à quel état de pauvreté ne s'est-elle pas réduite ? Sans mérite, ni pouvoir de mériter, il ne lui reste rien en dehors des moyens de se convertir. O déplorable indigence !... La voilà donc, Seigneur ! la voilà cette âme créée à votre image, rachetée de votre sang, enrichie de vos faveurs, la voilà telle que l'a faite le péché ! Réduite à la plus extrême misère, elle n'a plus ni beauté, ni vigueur ; morte à vos regards divins, elle ressemble à un cadavre infect. Où sont la paix et le bonheur dont elle jouissait naguère ? hélas ! tout s'est évanoui. L'inquié-

(1) Is. 38, 15.

(2) Eccli. 5, 4.

tude l'agite, le chagrin la ronge, le remords la tourmente jour et nuit. Elle n'a plus que l'enfer à attendre avec toutes ses horreurs, si elle ne change de conduite. Ah ! qui me donnera des larmes assez amères pour pleurer le malheur de m'être réduit à un si triste état par ma volonté perverse ? O mon Dieu ! en vous offensant, j'ai commis un mal capable de changer les anges en démons et les saints en réprouvés. Et dans quel espoir l'ai-je fait ? Était-ce pour acquérir une dignité, une fortune, un royaume ? hélas ! c'était pour une fumée d'honneur, un indigne plaisir, un vil intérêt ! et dans ce but, je me suis exposé à une éternité de supplices !... O Jésus ! inspirez-moi la plus vive horreur de ma conduite insensée, et la résolution sincère de fuir désormais jusqu'aux moindres fautes. Faites-moi veiller sur moi-même, prier sans relâche, et aspirer avec ferveur à la perfection de votre amour. Ainsi soit-il !

2^e TORT QUE LE PÉCHÉ FAIT A DIEU.

O mon Seigneur et mon Dieu ! comment moi, vil néant, poussière méprisable, ai-je osé me révolter contre votre Majesté souveraine, qui donne à tous les rois de la terre leur pouvoir et leur dignité ? Au moment où vous me conserviez l'existence, j'ai eu l'audace insensée de vous outrager, au risque d'être frappé de mort par un juste arrêt de votre colère. J'ai offensé votre sagesse, en traversant les desseins de votre Providence ; et, sans avoir égard à votre immensité qui remplit l'univers, j'ai bravé votre sainte présence, en péchant sous vos divins regards. O honte, qui devrait à jamais confondre mon orgueil ! O ingratitude monstrueuse, capable d'arracher des larmes aux cœurs les plus durs et les plus insensibles ! Comment, ô mon Dieu ! votre sainteté infinie a-t-elle pu me souffrir ? O Père, qui m'avez adopté pour votre enfant sur les fonts baptismaux ! j'ai eu la témérité de vous renier, et de dépenser comme l'enfant prodigue les trésors de grâce que vous m'aviez confiés. O Fils, Verbe incarné ! je vous ai déshonoré, foulé aux pieds, comme parle l'Apôtre ; j'ai profané votre sang, et rendu inutiles vos tourments et votre mort. Et vous, ô Esprit d'amour !

combien je vous ai contristé, en résistant à vos inspirations ! que dis-je ? en poussant la perfidie jusqu'à vous étouffer dans mon cœur ! O Dieu éternel ! que d'idoles je me suis créées, en aimant les créatures ! que d'opprobres j'ai infligés à vos attributs divins ! j'aurais dû les adorer et les aimer jusqu'à l'épuisement de mes forces, et je me suis fait leur adversaire. O Roi immortel ! quelle criminelle audace a été la mienne ! je vous ai chassé de mon âme, qui était votre trône, et j'y ai fait asseoir votre plus mortel ennemi, le démon lui-même. Usant de vos bienfaits pour vous attaquer en face, mon esprit s'est mis en révolte, mes passions se sont insurgées, et ma volonté criminelle, ô horreur ! est devenue le poignard que j'ai plongé, hélas ! dans votre cœur, ô mon Père ! mon Créateur, mon Bienfaiteur et mon Dieu ! .

Ah ! qui me donnera le plus sincère et le plus vif repentir, afin que je déplore sans relâche le malheur indicible d'avoir péché. Pour concevoir ce malheur, il faudrait comprendre l'excellence infinie de l'offensé, et la bassesse du néant qui l'outrage. Vous seul, ô mon Rédempteur ! pouvez expier un tel forfait. O Mère de douleurs ! faites-moi mourir de regret d'avoir crucifié si souvent votre tout aimable Fils, mon Sauveur et mon Dieu.

MERCREDI DE LA PASSION. — Effets de la Rédemption.

PRÉPARATION. — Après avoir compris pourquoi Jésus souffrant a dû combattre le péché, méditons les biens que nous procure sa Passion : 1° Elle nous préserve de l'enfer et nous ouvre le ciel. 2° Elle nous fournit, dans l'Eglise catholique, tous les moyens d'arriver au salut. Profitons de ces moyens, en écoutant avec foi la parole de Dieu, et en recevant les sacrements avec confiance et dévotion. *Justificati in sanguine ipsius, salvi erimus.*¹

(1) Rom. 5, 9.

1^o LA PASSION NOUS FERME L'ENFER ET NOUS OUVRE LE CIEL.

Le péché étant un mal infini dans son objet, ce n'est pas trop d'un enfer éternel pour le punir ; et c'est de ce châtimement que nous a délivrés la passion du Sauveur. Quel bienfait ! Pour mieux l'apprécier, persuadez-vous que les chagrins, les tristesses, les maladies, les affronts, les revers, les douleurs qu'on endure en cette vie, ne sauraient jamais vous donner une idée des tourments des damnés. Figurez-vous les supplices les plus nombreux, les plus intenses, les plus variés, appliqués à la fois à un seul homme, et cela sans relâche, sans le moindre soulagement, pendant des jours, des semaines, des mois, des siècles, et vous n'aurez encore qu'une ombre, une apparence de l'infortune des réprouvés. L'enfer, pour le dire en un mot, est l'absence totale de tout bien, et l'assemblage le plus complet de tous les maux, pour le corps et pour l'âme, sans aucune espérance de changement. O Jésus ! si votre Passion douloureuse ne m'avait obtenu d'autre faveur que la préservation de tant de maux, ne vous devrais-je pas une reconnaissance sans bornes ? — Mais le Sauveur a fait plus : il nous a ouvert la Jérusalem céleste, qui est l'absence entière de tout mal, et la réunion de tous les biens à la fois, dans la possession du Bien suprême et infini. Qui nous dira ce qu'est réellement cette possession du souverain Bien, cette participation éternelle au bonheur immuable de la Divinité ? Aucune créature ne saurait comprendre ici-bas la grandeur d'une telle béatitude. Et ce nouveau bienfait, incompréhensible comme le premier, n'a-t-il rien coûté au Rédempteur ? Est-ce à peu de frais qu'il nous l'a procuré ? Loin de là : c'est au prix de privations, d'humiliations, de souffrances, qui ont jeté dans l'étonnement le ciel et la nature. O admirable dévouement d'un Dieu ! ô désintéressement sublime ! Sans avoir besoin de nous, Jésus nous délivre de l'enfer, nous ouvre le ciel, et cela à ses dépens, par trente-trois années de travaux, de prières, de douleurs et d'opprobres ! Que vous rendrai-je, ô Seigneur ! en retour de tels bienfaits ? Vous remercier, c'est trop peu ; vous aimer, c'est

encore peu ; je me consacre tout entier, corps et âme, et pour toujours, à votre service. Je veux diriger vers vous seul toutes mes intentions, toutes mes affections, toute mon activité, pendant la vie et à la mort. Après avoir, par vous, échappé à l'enfer et reçu tant d'assurances du ciel, je ne saurai jamais assez me sacrifier, assez vous aimer et vous servir, pour vous remercier dignement. O Marie, Vierge fidèle et dévouée ! attirez-moi tout à Jésus, mon très aimant Rédempteur.

2^o LA PASSION NOUS A DONNÉ L'ÉGLISE

Non content de nous avoir fermé l'enfer et ouvert le ciel par ses souffrances, le Sauveur voulut nous assurer la jouissance des biens qu'il nous a mérités. Que fit-il ? il fonda son Eglise, et la rendit immortelle, afin de communiquer à toutes les générations humaines les grâces de la Rédemption. L'infailibilité de son Chef, en matière de foi et de mœurs, la vérité de sa doctrine prêchée par toute la terre, l'efficacité de ses sacrements qui, semblables à des canaux mystérieux, répandent dans les âmes dociles, jusqu'aux extrémités du monde, la lumière, l'espérance et la vie ; tous ces moyens précieux rendent le salut facile aux hommes de bonne volonté, surtout quand ils y joignent la lecture des livres de piété, la méditation des vérités révélées, et spécialement la prière que le Sauveur a rendue toute-puissante, en la revêtant de ses mérites et de ses promesses. Qui n'admira comment l'Eglise, au nom du Sauveur, engendre ses enfants par le Baptême, les affermit dans la foi par la Confirmation, les guérit de leurs maladies spirituelles par la Pénitence, et les nourrit, les fortifie du sacrement de nos autels ? Quelle sollicitude ne déploie-t-elle pas pour conserver aux âmes la saine doctrine, les préserver des dangers, les soutenir sur le chemin de la vie, les reconforter à l'heure dernière, et les introduire dans le royaume de la paix ! Partout et à tous, elle offre les grâces du salut ; elle ouvre au pécheur la voie du retour, et il n'est point de coupable si désespéré, qui ne trouve en elle une tendresse maternelle toujours prête à accueillir les cœurs repentants. Combien

de fois ne faites-vous pas l'expérience de sa bonté généreuse ? Tous les jours, partageant ses biens avec vous, elle vous rend participant du divin sacrifice. Si souvent elle vous absout au tribunal sacré, et vous invite au banquet eucharistique, où elle vous sert l'Auteur même de la vie, la source et la plénitude de toute sainteté ! Que conclure de là, sinon que votre perte ne dépendra ni de Jésus, ni de son Eglise ? Etudiez-vous donc à répondre fidèlement au zèle de ceux qui vous conduisent. Voyez si vous obéissez aux inspirations divines, surtout quand elles vous portent à l'esprit de prière, à la réception des sacrements, moyens indispensables pour avancer dans la vertu. Prenez donc garde que la routine ou la négligence ne rende inefficaces vos exercices de piété, qui sont les vrais soutiens de tous vos autres devoirs. Examinez jusqu'où vous profitez de vos lectures, prières, méditations, communions, ainsi que du saint sacrifice de la messe, sources de tant de biens précieux, qui ont élevé les saints à la plus sublime perfection, tandis que vous rampez toujours dans la fange de vos misères et de vos défauts invétérés.

JEUDI DE LA PASSION. — Fruits de la Rédemption.

PRÉPARATION. — Jésus, du haut de la croix, déclare que son œuvre est consommée, qu'il nous a procuré tous les biens nécessaires au salut, c'est-à-dire 1^o La satisfaction. 2^o Le mérite. Prenons part à cette satisfaction et à ce mérite, à l'aide de la pénitence et de la pureté d'intention. *Cum accepisset Jesus acetum, dixit : Consummatum est.*¹

1^o JÉSUS SOUFFRANT SATISFAIT POUR NOUS.

Le Rédempteur, dans sa passion, nous a ouvert une source abondante de satisfaction, qui nous met à même d'apaiser la

(1) Joan. 19, 30.

justice éternelle. « Satisfaire pour une injure, dit saint Thomas, c'est restituer à l'offensé autant ou plus d'honneur qu'on ne lui en a enlevé, et exciter en lui autant ou plus d'amour qu'on n'a provoqué de sa part, de haine et de répulsion. » Or il était impossible à toute créature de payer une telle dette, de s'acquitter d'un tel office. Car il fallait faire réparation à Dieu pour sa gloire enlevée, ses préceptes dédaignés, ses bienfaits rejetés, sa bonté outragée, sa sagesse, sa puissance et sa justice indignement méprisées. Et quel autre qu'un Homme-Dieu eût pu suffire à cette tâche ? Non seulement le Sauveur y a suffi, mais il a même donné à son divin Père une compensation supérieure à nos offenses ; ce qu'il a fait, selon le Docteur angélique, par l'immensité de son amour, par la dignité de sa personne, par l'universalité de sa Passion et la grandeur de ses souffrances. Son amour, qui le comprendra ? il communiquait à la moindre de ses prières, de ses larmes, de ses aspirations, une excellence infinie. La dignité de sa personne et du sacrifice qu'il offrait de lui-même, n'est pas moins admirable. Elle rendait à Dieu infiniment plus de gloire que le péché d'Adam ne lui en avait ravi. Et ses souffrances si multiples, si intenses, si efficaces, ne réparent-elles pas, à leur tour, surabondamment l'injure faite au Créateur par son ingrate créature ? Adam pèche par orgueil ; il veut se rendre, comme Lucifer, semblable au Très-Haut. Jésus s'abaisse au dernier rang ; il prend la forme d'esclave, de criminel, et se laisse traiter comme le plus abject des scélérats. Adam se révolte, il refuse d'obéir à Dieu ; Jésus fait de l'obéissance sa nourriture, sa respiration, sa vie, et il expire par amour pour cette vertu. Le premier homme se rend coupable de sensualité ; il préfère la jouissance à la volonté de Dieu. Le Rédempteur expie sa faute par une vie pauvre et souffrante, et finalement par une mort cruelle, plus douloureuse que celle des martyrs.

O Jésus ! je veux m'efforcer, à l'aide de votre grâce, de réparer en moi les ruines causées par mes péchés. A cette fin, je me propose de lutter chaque jour contre l'orgueil, l'insubor-

(1) Summa, p. 3, q. 48. a. 2.

N. MÉDIT. I

dination, contre la convoitise des plaisirs sensuels, et toutes ces funestes tendances qui me portent à transgresser votre loi. Cette lutte, si elle est sérieuse et persévérante, sera la meilleure pénitence que je puisse offrir à votre Père céleste, en union avec la grande satisfaction du Calvaire et celle que vous renouvelez chaque jour sur nos autels, dans des milliers d'églises où vous résidez pour notre amour.

2^o JÉSUS SOUFFRANT MÉRITE POUR NOUS.

Le Rédempteur, en mourant, ne mérita pas seulement pour lui-même, mais aussi pour toute l'Eglise, dont il est le chef et dont nous sommes les membres. Sa dignité infinie, sa charité sans bornes communiquaient, à toutes ses œuvres et à toutes ses souffrances, un mérite de grâce et de gloire incompréhensible, et qui suffirait à sauver une infinité de mondes plus vastes que le nôtre. Tel est le magnifique patrimoine qu'il nous a laissé, après sa mort, et dans lequel nous pouvons puiser, à tous les instants de notre vie, pour nous former un trésor, un capital de grâce, et mériter un jour l'héritage éternel ! Mais comment aurons-nous part à ces richesses si nobles, si désirables, amassées pour nous par le Sauveur ? Est-ce en les attendant purement de sa bonté, sans nous donner aucune peine ? Loin de là : la Rédemption est un remède, que nous devons nous appliquer ; c'est un travail commencé en nous par le Verbe incarné, et qu'il nous faut achever avec lui, suivant cette parole de l'Apôtre : « J'accomplis en moi ce qui manque à la Passion de Jésus. »¹ Comme remède, la croix du Sauveur nous ouvre les sources vivifiantes des sacrements, spécialement de la Pénitence et de l'Eucharistie. Là nous pouvons fermer nos plaies, guérir nos maladies, restaurer nos âmes et leur rendre une pleine santé. Au moyen de la prière, qui est forte des mérites et des promesses de Jésus, nous pouvons, à tous les instants, conserver la grâce, attirer en nous la lumière, la protection divine, et nous prémunir pour l'heure des combats et des

(1) Col. 1, 24.

épreuves de cette vie. Mais la Rédemption exige encore notre travail, joint à celui du Rédempteur. Depuis le jour où Jésus a versé son sang, il continue de nous en dispenser les mérites par l'action incessante de son Esprit-Saint. Toujours présent dans notre âme, cet Esprit sanctificateur nous presse de secouer notre paresse, de combattre notre torpeur et notre lâcheté. « Jusques à quand, nous crie-t-il, aurez-vous le cœur appesanti par la vanité, la sensualité et le mensonge ? Ne voyez-vous pas comment Dieu a glorifié son Fils, et jusqu'où ce Fils s'est sacrifié pour vous ? Si vous prétendez avoir part à sa gloire, à son triomphe, à son repos, partagez ses travaux, ses privations et ses souffrances. » O Jésus ! ne permettez pas que je reste sourd à ce divin langage ; mais inspirez-moi la force de travailler sans relâche à vous ressembler, en tenant les yeux attachés sur vos plaies sacrées, sources de lumière, de grâce, de vertu, d'espérance et de vie.

VENDREDI DE LA PASSION. — **Compassion de Marie.**

PRÉPARATION. — Considérons le martyre qu'endura sur le Calvaire la Mère de nos âmes 1^o Quand elle assista à la mort de son Fils. 2^o Quand elle reçut dans ses bras son corps inanimé. Renouvelons-nous dans la dévotion à cette Mère affligée, qui doit être notre consolation dans nos peines, et surtout dans nos dernières angoisses. *In novissimis enim invenies requiem in ea.*¹

1^o **MARTYRE DE MARIE AU PIED DE LA CROIX.**

« O Fille de Jérusalem ! s'écriait le prophète, à qui te comparer ? ô Vierge, fille de Sion ! comment te consoler jamais ? Ta douleur est grande comme la mer ; qui pourrait t'en délivrer ?² » Marie, au pied de la croix, souffrait de chaque plaie, de chaque douleur de Jésus. Elle entendait ses ennemis le blas-

(1) Eccli. 6, 29.

(2) Thren. 2, 13.

phémer et se moquer de lui. Oh ! comme chacune de ces paroles dérisoires transperçait son cœur de Mère ! Jésus lui-même se plaignait de la soif ardente qui le dévorait ; et Marie ne pouvait le soulager. Elle le voyait suspendu à trois crochets de fer, ne trouvant aucun repos ; et elle ne pouvait adoucir en rien ses horribles souffrances. Sa douleur fut si grande, dit saint Bernardin de Sienne, que partagée entre tous les hommes, elle eût suffi pour leur donner à tous une mort instantanée. Et que faisait cette Vierge fidèle, au milieu de tant d'angoisses ? Saint Jean nous la représente debout sur le Calvaire, portant avec son Fils le poids de nos péchés, et les coups accablants de la vengeance céleste. Mais où se tenait-elle ? A une longue distance de la croix, comme plusieurs des amis du Sauveur ? Non, mais au pied même de la croix : *Juxta crucem*. La croix était le lit cruel où devait mourir Jésus. Marie ne la fuit pas ; au contraire, elle s'en rapproche le plus qu'elle peut ; car elle sait que c'est l'instrument de notre régénération spirituelle et de notre salut. Debout auprès de cette croix, elle y voyait agoniser son Fils bien-aimé, son Fils unique, son Dieu. « Je contemplais, dit-elle à sainte Brigitte, le spectacle douloureux de Jésus expirant : ses yeux étaient enfoncés, à moitié fermés et éteints ; je voyais de près sa bouche ouverte, ses joues décharnées, son visage pâle, et sa tête tombant sur sa poitrine ; tout son corps n'était qu'une plaie sanglante. » Et quelle était la conduite de Marie, à la vue de tant de tourments ? succombait-elle à sa douleur ? Non ; mais elle s'immolait avec Jésus, et nous apprenait à devenir, à son exemple, des victimes de l'amour du Rédempteur, des victimes de pénitence, d'abnégation, d'obéissance, des victimes de patience, de charité, de zèle, sur le modèle de l'Homme-Dieu. O Vierge aimante et dévouée ! combien je suis éloigné de votre généreux courage et de votre amour des souffrances ! La moindre peine m'abat, me rend insupportable à moi-même et aux autres. Par vos ineffables douleurs et votre sublime résignation, daignez m'obtenir la force de renoncer à mes intérêts, à ma sensibilité excessive, afin d'aimer uniquement la gloire de mon Dieu et son bon plaisir, dans la tribulation comme dans la prospérité, dans les confusions comme

dans les honneurs d'ici-bas. *Benedicam Dominum in omni tempore.*¹

2^o MARIE REÇOIT LE CORPS INANIMÉ DE JÉSUS.

Après que le côté sacré du Sauveur eut été percé d'une lance, ce qui augmenta la douleur de la bienheureuse Vierge ; après qu'on eut descendu de la croix le corps inanimé de Jésus, on le remit, selon la tradition, à sa Mère désolée. Marie put alors contempler de près le pitoyable état de son aimable Fils. Elle l'avait donné aux hommes blanc, vermeil,² et ravissant de beauté. On le lui rend presque méconnaissable, tant il est défiguré par les meurtrissures et le sang.³ Le cœur percé de mille glaives, Marie considère à loisir la profondeur des plaies de son Jésus ; elle voit ses chairs déchirées et ses os découverts. La douleur et l'amour lui font verser des larmes, qui attendrissent tous les assistants. « O vous tous qui passez par le chemin ! nous crie-t-elle, arrêtez-vous et considérez s'il est une douleur comparable à ma douleur.⁴ » Nous serions des ingrats si nous ne contemplions souvent avec amour un Dieu couvert de plaies, dans les bras de sa Mère désolée. Et quel spectacle plus capable de nous attendrir, et de remplir nos cœurs d'une confiance inébranlable ? La bienheureuse Vierge a révélé à sainte Brigitte qu'après la descente de croix, opérée par les disciples, elle put fermer les yeux à Jésus, mais que jamais elle ne parvint à lui plier les bras. Que nous font entendre par là le Sauveur et sa sainte Mère, sinon que les bras du Rédempteur nous sont toujours ouverts, et que nous pouvons y trouver miséricorde quand nous le désirons ? Les plaies de Jésus ne sont-elles pas d'ailleurs les sources de toutes les grâces, et Marie n'en est-elle pas le canal ? C'est donc à bon droit que cette Reine affligée, tenant Jésus dans ses bras, semble nous dire à tous : « Mes enfants ! ce n'est plus le temps de craindre ; c'est le temps d'espérer et d'aimer. La loi des serviteurs est passée ; la loi des enfants commence. Le côté de Jésus vous a été ouvert après sa mort,

(1) Ps. 33, 2.

(2) Is. 53, 2-3.

N. MÉDIT. 1.

(2) Cant. 5, 10.

(4) Thren. 1, 12.

pour vous signifier qu'il vous donne son Cœur, et qu'en retour il exige le vôtre. Ah! que n'aimez-vous Jésus de toute votre âme et de toutes vos forces! Pourquoi ces hésitations à vous donner à lui? que signifient ces craintes, ces appréhensions, en prévision de la croix; ces frémissements de la nature, en présence d'un sacrifice à faire, d'une injure à pardonner, d'une humiliation à subir? Ah! c'est que vous vous aimez encore trop vous-même, au lieu de n'aimer que votre aimable Rédempteur. » Ne soyons point insensibles à ces paroles de Marie; ne vivons désormais que pour elle et pour son divin Fils. A cette fin, méditons chaque jour ses douleurs et celles de Jésus; nous puiserons dans cet exercice le courage de nous vaincre, de nous sanctifier et de parvenir au royaume des Elus.

SAMEDI DE LA PASSION. — Douleurs intérieures de Jésus.

PRÉPARATION. — Autant l'âme est élevée au-dessus du corps, autant les angoisses du cœur de Jésus surpassèrent ses tourments corporels. Considérons donc 1° Ses souffrances intérieures. 2° Comment nous y prendrons part. Formons souvent des actes de repentir en union avec la tristesse mortelle qu'éprouva le Sauveur au Jardin des Olives. *Cæpit contristari et mæstus esse.*¹

1° SOUFFRANCES DU CŒUR DE JÉSUS.

Les angoisses intérieures dépendent, en grande partie, de la sensibilité de l'âme qui les souffre, et cette sensibilité croît avec la perfection de l'organisme, la délicatesse exquise des sentiments, la pénétration des facultés intellectuelles, qui embrassent à fond tout ce qu'il y a d'amer dans la cause de la douleur. Or, en Jésus-Christ, dit saint Thomas, tout était en proportion de sa personne sacrée, c'est-à-dire que tout y était noble, délicat, sensible au premier degré. Son intelligence

(1) Matth. 26, 37. Marc. 14, 33.

voyait sans ombre, ni nuage, toute la malice de nos péchés, leur affreuse laideur, leur nombre incalculable, ainsi que l'injure atroce qu'ils infligent à la majesté du Dieu trois fois saint. Il faudrait comprendre l'amour que Jésus porte à son Père, l'horreur qu'il ressent de nos offenses, et la sensibilité de son cœur sacré, pour avoir une idée de ce qu'il éprouva, lorsqu'il se vit, non seulement en face, mais chargé de ces montagnes d'iniquités, amassées depuis tant de siècles par des milliers de peuples et de générations. Figurez-vous un homme investi de toute part par des serpents sans nombre qui le percent de leurs dards, lui brisent les os et le réduisent en lambeaux. Ainsi fut traitée par nos péchés l'âme très pure de Jésus-Christ. Comme autant de vipères, nos pensées, nos paroles, nos actions coupables se sont acharnées sur son Cœur innocent; et ce fut au point que le sang lui sortit des veines en sueur abondante, au Jardin des Olives, et que la frayeur, le dégoût, l'ennui, la tristesse lui eussent causé mille morts, sans un miracle de sa toute-puissance divine. Ce fut là, dit le Docteur angélique, la première cause des douleurs intérieures de Jésus.¹ Elle fut augmentée par la pensée de la perte des âmes qui abuseraient des grâces de la Rédemption, malgré les tourments du Rédempteur. Elle s'accrut encore par la prévision des souffrances, des opprobres et de la mort cruelle qui attendaient l'Homme-Dieu. O Jésus! je compâtis à vos douleurs, auxquelles j'ai tant contribué par mes péchés. Ne permettez pas que ma tiédeur, ma lâcheté, mes négligences renouvellent en vous les dégoûts, les ennuis, les tristesses de votre passion. Je suis résolu d'apporter plus de ferveur à mes pratiques de piété, et plus de fidélité à vous obéir en tout, afin de consoler votre Cœur attristé par mes offenses. Rendez-moi désormais plus attentif à vous glorifier et à vous plaire.

(1) P. II. q. 46. a. 6. Summ. theol.

20 COMMENT ON PREND PART AUX ANGOISSES DE JÉSUS.

Chef du corps mystique dont nous sommes les membres, le Sauveur a porté dans son cœur toutes nos peines, toutes nos tribulations, toutes nos amertumes. N'est-il pas juste qu'à notre tour, nous compatissions à ses souffrances ? Elles furent telles qu'aucune intelligence créée ne saurait les comprendre. Notre compassion ne peut donc jamais en dépasser la mesure, quand même elles nous arracheraient des larmes de sang. Combien de Saints ont pleuré et sangloté, en méditant la Passion ! Si nous aimons Jésus, nous saurons partager ses douleurs, comme l'enfant vertueux partage celles d'un père tendrement chéri. — Bien plus, nous tâcherons de les adoucir, de les diminuer, en ôtant, selon notre pouvoir, la cause qui les a produites. Cette cause, nous la connaissons, ce sont les péchés des hommes, c'est-à-dire les nôtres et ceux du prochain. Les nôtres, nous pouvons les détruire par la contrition, la confession, le bon propos, la fuite des moindres fautes, la vigilance sur nous-mêmes et la prière habituelle. Ceux d'autrui, nous les rendrons moins amers à Jésus, en les déplorant avec lui et en nous efforçant de les réparer. Ah ! qui nous dira les outrages que reçoit chaque jour le Sauveur, de la part de tant d'impies ? Non seulement ils abusent des grâces divines, mais ils poursuivent même leur Rédempteur dans les églises où il s'immole pour eux ; ils l'enlèvent des tabernacles, le foulent aux pieds dans les hosties consacrées, et poussent leur sacrilège audace jusqu'à l'offrir en hommage à Satan. O terre ! ô ciel ! soyez dans la stupéfaction ! Cœurs pieux ! unissez-vous aux Anges, pour réparer ces attentats criminels, qui tendent à renouveler le déicide des juifs. A cette fin, repassez dans l'oraison les cruelles angoisses de Jésus souffrant. Visitez souvent le Sacrement de nos autels, pour y faire amende honorable au Cœur attristé de l'Homme-Dieu. Consacrez-lui toutes vos pensées, toutes vos affections, et ne vivez plus que pour lui plaire. O Vierge, Mère de douleurs ! daignez m'enseigner vous-même à compatir efficacement aux souffrances de mon Jésus.

DIMANCHE DES RAMEAUX. — **Mystère du jour.**

PRÉPARATION. — Jésus, à l'approche de sa Passion, veut être acclamé par la foule, pour figurer le triomphe qui suivra sa mort ignominieuse. Les princes de la nation en murmurent. 1° Unissons-nous à la multitude, pour louer Jésus et admirer son humilité et sa douceur. 2° Détestons les vices du monde, opposés à la gloire de celui qui nous crie : « Apprenez de moi combien je suis doux et humble de cœur. » *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.*¹

1° TRIOMPHE ET VERTUS DU SAUVEUR.

Sachant que le temps de sa mort arrivait et qu'il devait être crucifié à Jérusalem, Jésus se rendit dans cette ville. A son approche, que fait le peuple ? il se porte en foule à sa rencontre. Les uns étendent leurs vêtements sur la route où il doit passer. Les autres y jettent des branches d'arbre en son honneur. Tous l'acclament, l'appellent Fils de David, et chantent : « Hosanna à Celui qui vient au nom du Seigneur ! » Allons aussi au-devant du divin triomphateur, pour lui dire avec amour : « Soyez béni, ô Fils unique de Dieu, d'être venu en ce monde ! sans vous, nous étions à jamais perdus. » — Qui n'admira l'humble appareil de son triomphe ? « Dites à la fille de Sion, s'écriait le Prophète : Voici venir votre Roi ; il s'avance vers vous, plein de douceur, et assis sur une ânesse et sur son Anon.² » Que signifie l'ânesse, sinon le peuple juif soumis au joug de la loi ? et l'ânon, sinon les gentils, libres de tout frein ou de toute contrainte ? Cette monture convenait sans doute à un prince dont le berceau fut une crèche, et qui, pendant ses prédications, nous disait à tous : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.³ » O leçon sublime,

(1) Matth. 11, 29.

(2) Matth. 21, 5.

(3) Matth. 11, 29.

dans laquelle se trouvent renfermés, et la science du salut, et le repos de nos âmes ! — Jésus pleure sur Jérusalem : « Que n'as-tu connu dans ce jour, s'écrie-t-il, ce qui aurait pu te donner la paix ! mais ces mystères sont cachés à tes yeux.² » Il prévoyait les malheurs que cette ville ingrate allait s'attirer par ses crimes, surtout par son déicide. Ah ! combien de fois le Sauveur n'a-t-il pas pleuré sur nous, quand il nous voyait résister à ses grâces et préférer nos caprices à ses volontés saintes ! Quand le consolons-nous par notre ferveur, notre constance et notre fidélité ? Combien de lumières et d'inspirations ne laissons-nous pas encore sans effet, par notre dissipation, notre négligence ! Prenons la résolution de nous renouveler spirituellement, pendant la semaine sainte, au moyen de la vigilance, de la prière, et de la docilité à la conduite de l'Esprit-Saint. Consolons le cœur de Jésus, par notre attention à lui plaire en toutes nos actions.

2^o LE MONDE EST L'ENNEMI DE JÉSUS.

Qui eût dit qu'après des démonstrations si enthousiastes, ce doux Prince dût devenir sitôt l'objet de la haine et des mépris de ses sujets ? Aujourd'hui, les Juifs se pressent à sa rencontre ; ils portent son nom et ses louanges jusqu'aux nues. Dans quelques jours, ils enverront des soldats le saisir, le garrotter, l'accabler de coups et d'injures. Maintenant on chante : « Hosanna au Fils de David. » Bientôt on lui préférera Barrabas, et l'on crierà : « Crucifiez-le, crucifiez-le. » Telle est l'inconstance du monde ! il maudit le lendemain ce qu'il a exalté la veille. — Avant même la fin d'une si belle journée, le pacifique triomphateur était presque oublié de ceux qui avaient si solennellement fêté son avènement. Entré à Jérusalem, Jésus passa toute la journée à prêcher, à guérir les malades, à répandre autour de lui des bienfaits. Cependant, quand le soir fut venu, qui le croirait ? personne dans la cité ne lui offrit le gîte pour la nuit. O ingratitude ! Mais la mienne est-elle

(1) Luc. 19, 42.

moindre, Seigneur ! n'est-elle pas pire encore, lorsque après vous avoir introduit par la Communion dans mon cœur, je néglige ou je fais seulement par manière d'acquit mon action de grâces ; ou que je retombe aussitôt dans mes habitudes d'impatience, de vanité, de sensualité, de distractions volontaires pendant la prière ? — Tandis que Jésus fait du bien aux Juifs et multiplie ses miracles en leur faveur, les pharisiens et les princes des prêtres se disent entre eux : « Cet homme opère beaucoup de prodiges : si nous le laissons en paix, tous croiront en lui. » Ainsi les bienfaits, la sainteté du Sauveur excitent la haine des méchants. Ils lui reprochent ce qui fait sa gloire, ce qui devrait les attirer à son amour. O monde injuste ! qui peut donc chercher à te plaire ? Mais ici encore en accusant le monde, je me condamne moi-même. Combien de fois j'ai chassé Jésus de mon cœur, après l'avoir reçu ! et qu'ai-je fait depuis que je suis sur la terre, si ce n'est de lui rendre le mal pour le bien, l'outrage pour l'amour ?

O mon Rédempteur ! je me repens de vous avoir tant de fois offensé, vous qui m'avez tant aimé. Je m'en repens, et je voudrais en mourir de douleur. Et vous, ô Mère de miséricorde ! obtenez-moi la grâce de réparer le passé par une conduite toute sainte ; faites-moi profiter si bien de la communion sacramentelle, que je devienne entièrement conforme à mon divin Modèle, votre adorable Fils. Ainsi soit-il !

LUNDI SAINT. — La sainte Face.

PRÉPARATION. — « Sortez, filles de Sion, s'écrie la sainte Eglise, venez voir votre Roi, portant le diadème dont l'a couronné la synagogue. » Considérons 1° Comment fut meurtrie et ensanglantée la face du Sauveur, dans le couronnement d'épines. 2° Comment elle fut donnée en spectacle au peuple juif, dans l'*Ecce homo*. Adorons et aimons cette divine face qui

(1) Joan. 11, 47.

(2) Offc. Spin. Coron.

reflète si bien l'amour que nous porte notre Dieu, et nous force à reconnaître notre ingratitude. *Egredimini et videte, filiæ Sion.*

10 FACE DE JÉSUS, ENSANGLANTÉE ET MEURTRIE

Après que les bourreaux eurent flagellé Jésus, de la manière la plus cruelle, ne trouvant plus rien à déchirer dans son corps tout meurtri, ils imaginèrent de tourmenter sa tête sacrée. Que firent-ils ? Rassemblant la troupe des soldats romains, ils revêtent une seconde fois Jésus du manteau d'écarlate, et tressant une couronne de longues épines, ils la lui enfoncent violemment dans la tête. l'y affermissent à coups de rosaux, sans épargner son beau visage. Où sont maintenant ces traits divins, qui reflétaient tant de douceur et de majesté ? Que sont devenus ces puissants regards qui intimidaient les pharisiens superbes, tout en relevant le courage des petits et des humbles ? Hélas ! ses yeux semblent éteints par la douleur, et son visage couvert de sang et de blessures, est presque méconnaissable. Bientôt commencent les dérisions sacrilèges : les épines qui transpercent le chef sacré du Sauveur, lui tiennent lieu de couronne, et la chlamyde remplace le manteau royal. On lui met un roseau dans la main droite, en guise de sceptre,¹ et les soldats, les uns après les autres, viennent fléchir le genou devant lui, en lui disant par moquerie : « Je te salue, roi des Juifs. » Puis se levant, ils lui crachent au visage, lui donnent des soufflets, lui arrachent les cheveux et la barbe, avec de grands éclats de rire. O Anges du ciel ! où êtes-vous ? Quoi ! vous laissez outrager si indignement votre Roi ? Mais je vous comprends : lui-même retient votre zèle, parce qu'il veut pardonner aux pécheurs. Sa charité l'emporte sur sa puissance, pour nous forcer à tout espérer de lui. Quelque graves qu'aient donc été nos crimes, ils n'égaleront pas la satisfaction qu'en a donnée son amour. Sa couronne a expié notre orgueil ; ses épines ont effacé nos fautes de pensées ; ses yeux divins ont réparé l'immodestie de nos regards ; sa face couverte de sang a rendu la beauté à

(1) Matth. 27.

notre âme. O Jésus! imprimez votre visage adorable dans mon esprit et dans mon cœur, afin que jamais je ne vous oublie, et que j'imité les vertus d'humilité et de patience, dont vous me donnez ici l'exemple. Faites-moi considérer souvent votre face ensanglantée et votre chef couronné d'épines, et apprendre de vous à aimer la confusion, l'humiliation, la dérision, et tout ce qui crucifie mon orgueil. *Egredimini et videte Regem in diademate.*

2^e DE L'ECCE HOMO.

Après que les soldats eurent épuisé sur Jésus tous les genres de tortures et d'avanies, ils le remirent entre les mains de Pilate. Celui-ci s'avança vers les Juifs et leur dit : « Voici que je vous amène l'accusé, afin que vous reconnaissiez qu'il n'y a rien en lui, qui soit digne de mort. » Jésus parut donc couronné d'épines et revêtu du manteau de pourpre, et Pilate s'écria : « Voilà l'homme ! » Et les Juifs de répondre : « Crucifiez-le, crucifiez-le. » O Jésus! que diront ces malheureux, lorsqu'un jour ils vous verront sur les nuées du ciel, revêtu de gloire et de majesté? lorsqu'ils entendront, dans la vallée de Josaphat, votre voix formidable, qui leur criera : « Voilà l'homme! voilà celui que vous avez crucifié! » Que répondront les pécheurs, lorsque vous leur reprocherez d'avoir contribué par leurs crimes à couvrir votre face sacrée de crachats, de meurtrissures, de poussière et de sang? Que dirons-nous nous-mêmes, quand vous nous accuserez d'avoir si souvent rougi de vous par respect humain; d'avoir souillé nos yeux, nos oreilles, notre langue, notre goût par la sensualité, l'immortification, par tant de fautes contre toutes les vertus? O Père éternel! regardez la face de votre Fils. *Respice in faciem Christi tui.*¹ Vous l'avez livré pour nous; il est notre Médiateur. Il s'est laissé couronner d'épines, afin que nous soyons un jour couronnés de gloire. Il s'est laissé défigurer pour embellir nos âmes et les rendre agréables à vos yeux. Ah! ne nous regardez plus qu'à travers la face de votre Christ, à travers son sang, ses blessures et ses épines, afin que nous soyons l'objet

(1) Joan. 19.

(1) Ps. 83, 10.

de vos infinies miséricordes. *Respice in faciem Christi tui.* Et nous aussi, considérons souvent la face ensanglantée de notre Sauveur. Quand la colère, l'impatience, ou la concupiscence nous troublent, jetons les yeux sur ce visage pur et serein où se reflètent l'innocence et la douceur; et aussitôt le calme des passions se fera dans notre âme. Si les peines d'esprit, les désolations, les remords nous portent au découragement, pensons aux épines qui tourmentèrent le chef sacré de Jésus, et la confiance ramènera la paix dans nos cœurs. Que la face du Rédempteur soit donc souvent l'objet de notre contemplation! qu'elle s'imprime dans notre intérieur, et nous devienne une source abondante de saintes pensées, de pieux sentiments, et de constante dévotion! *Respice in faciem Christi tui.*

MARDI SAINT. — La croix de Jésus et la nôtre.

PRÉPARATION. — Comme Jésus porta sa croix sur le chemin du Calvaire, ainsi nous portons la nôtre sur le chemin de la vie. Considérons donc 1° Le prix de ces croix. 2° Les motifs qui nous pressent de les estimer et aimer. Quand nous souffrons, unissons notre peine à celles du Rédempteur, afin d'augmenter notre mérite, en imitant sa résignation. *Ei bajulans sibi crucem, exivit in eum qui dicitur Calvariae locum.*¹

1° PRIX DE LA CROIX DE JÉSUS ET DE LA NOTRE.

Lorsque le genre humain vit le Fils unique de Dieu, chargé d'une lourde croix, s'avancer péniblement sur la route du Calvaire, il aurait pu pressentir l'heure de sa délivrance : l'iniquité de la terre allait être effacée, la justice divine apaisée, l'enfer fermé, et le ciel ouvert à toutes les âmes de bonne volonté. De même, quand le Seigneur nous afflige, c'est un signe qu'il veut nous pardonner, nous préserver de la damnation, nous exempter

(1) Joan. 19, 17.

du purgatoire, nous introduire plus promptement dans la béatitude céleste. Pourquoi donc nous plaindre alors et murmurer? — Jésus portant sa croix pour s'y laisser clouer dans l'intérêt de nos âmes, nous donne en cela le plus fort témoignage d'un véritable amour. N'est-ce pas aussi une marque de sa tendresse, de nous appeler à partager ses peines et ses ignominies, à présenter avec lui notre tête aux épines, notre corps aux coups, et nos épaules à la croix? « Ceux que j'aime, dit-il, je les éprouve et les châtie,¹ » pour les associer à mes opprobres et à mes douleurs. Heureux le disciple fidèle qui, semblable au Cyrénéen, porte la croix, de concert avec Jésus, sans se laisser jamais décourager! — Le bois sacré que porta le Sauveur et sur lequel il mourut, est regardé par saint Jean Chrysostome, comme l'instrument de notre restauration et la clef de la Jérusalem céleste. N'en est-il pas de même des peines que Dieu nous envoie? Elles sont des moyens de guérir notre âme et de la conduire au salut. Comme le feu sépare l'or des scories, ainsi l'adversité nous détache de nous-mêmes et de tout ce qui n'est pas Dieu. « Bienheureux l'homme qui souffre avec patience, dit l'Esprit-Saint, parce qu'il recevra la couronne de vie!² » Examinez quelle est votre croix la plus habituelle, et dans quelles dispositions vous la portez. Est-ce avec chagrin, avec humeur et impatience? Ne vous en faites-vous pas une source de péchés, une occasion de ruine, au lieu d'un moyen de vertus et de mérites? Quels regrets vous aurez, à la mort, d'avoir si mal souffert les contrariétés de cette misérable vie!... O Jésus! faites-moi regarder désormais toutes mes croix, comme des présents du ciel, comme des reliques de votre Croix rédemptrice. Toutes mes afflictions ont passé par votre Cœur si tendre et si compatissant; vous avez porté d'avance toutes mes croix dans la vôtre, et en avez ainsi allégé le poids. Souvent même vous changez en douceurs toutes mes amertumes. Ah! rendez-moi fidèle à penser à vos souffrances et à votre amour, afin d'apprendre de vous la parfaite résignation.

(1) Apoc. 3, 19.

(2) Jac. 1, 12.

20 MOTIFS DE SOUFFRIR AVEC AMOUR.

Jésus aima la croix ; dès son incarnation, il l'eut toujours devant les yeux. Il aima les privations, les tourments, les opprobres qui lui étaient destinés. Qui ne se plairait, à son exemple, à contempler la Croix bénie, sur laquelle s'est opérée l'œuvre de notre salut ? « Jésus a souffert dans sa chair, dit le Prince des Apôtres ; armez-vous de cette pensée ; » soutenez-en votre courage dans les épreuves de cette vie. Après que la Sagesse incarnée s'est abreuvée en votre faveur au calice d'amertumes, oseriez-vous toujours boire à la coupe du plaisir ? Armez-vous donc contre vous-même du souvenir de la Passion. *Eadem cogitatione armamini.*¹ Imitateurs fidèles de Jésus crucifié, que n'ont pas fait les Saints pour marcher à sa suite ? Avec quelle ardeur ils ont embrassé la pénitence, supporté les privations, les douleurs et les opprobres ! « Rien n'est capable de me plaire en ce monde, disait la bienheureuse Marguerite-Marie, sinon la croix de mon divin Maître, mais une croix toute semblable à la sienne, c'est-à-dire pesante, ignominieuse, sans douceur, sans consolation, sans soulagement. Toutes les autres grâces ne sont pas comparables à celle de porter la croix avec Jésus. » Ainsi parle cette amante du Sacré-Cœur et de la souffrance. Animés des mêmes sentiments, tous les Saints se sont fait une loi de renoncer pour Dieu aux satisfactions des sens, aux désirs de l'amour-propre, et de supporter généreusement toutes les tribulations d'ici-bas. Quand donc nous sommes éprouvés, nous entrons dans leur famille. Bien plus, Jésus et Marie sont à notre tête, et nous encouragent par leur exemple. Lorsque vous êtes affligé, figurez-vous que Jésus portant sa croix vient au-devant de vous, comme il le fit à saint Pierre, et qu'il vous exhorte à vous résigner ; ou bien qu'il vous montre ses blessures comme à sainte Thérèse, et qu'il vous dit comme à elle : « Tes douleurs n'iront jamais jusque-là. » Non, créature coupable, jamais tu n'auras à endurer en ce monde autant

(1) I Petr. 4, 1.

que ton Créateur innocent. Est-il juste de refuser la croix, en voyant sa résignation et ses tourments ? Quelles que soient tes répugnances, il te faudra souffrir ; pourquoi ne pas faire de nécessité vertu ? Pourquoi ne pas embrasser avec bonheur ce qui doit te préserver des maux de l'autre vie, et te conduire à l'éternelle béatitude ? O Jésus ! ô Marie ! pardonnez-moi mon peu de courage et de résignation dans les peines et les contrariétés. Je suis résolu de penser à vos douleurs et d'implorer votre secours, chaque fois que je rencontrerai l'une ou l'autre occasion d'exercer la patience.

MERCREDI SAINT. — Du chemin de la croix.

PRÉPARATION. — « Et Jésus portant sa croix, dit saint Jean, s'avança vers le Calvaire.¹ » Considérons 1° Les avantages de la dévotion au chemin de la croix. 2° Comment il nous représente le chemin de la vie. Apprenons de Jésus à porter notre croix chaque jour avec patience et courage, afin qu'en marchant sur ses traces, nous arrivions à la gloire avec lui. *Et bajulans sibi crucem, exivit in eum, qui dicitur Calvariæ, locum.*

1° AVANTAGES DE LA DÉVOTION AU CHEMIN DE LA CROIX.

Sans parler des riches et nombreuses indulgences attachées à l'exercice du chemin de la croix, que d'avantages n'y trouvons-nous pas ! Chacune de ses stations est comme une école de vertus. L'Evangile, il est vrai, et les livres de piété nous exposent la doctrine du Sauveur et nous racontent les scènes de la Passion. Le chemin de la croix va plus loin, il nous y fait assister. Nous sommes en quelque sorte présents à la condamnation du Sauveur, lorsque nous considérons Pilate assis à son tribunal, et le Fils unique de Dieu, debout devant lui, et écoutant la sentence de mort qui le frappe si injuste-

(1) Joan. 19, 17.

ment. Et quel spectacle de voir l'innocence infinie chargée pour nous de la croix des criminels ! de contempler le Tout-Puissant qui s'affaisse sous le fardeau de nos péchés ! Puisque les paroles touchent et que les exemples entraînent, la fidélité à suivre Jésus sur la voie de ses douleurs, semble être un des moyens les plus efficaces de sanctification, un moyen à la portée de tout le monde, et qui, sans fatiguer l'esprit, reconforte puissamment le cœur. Chaque station nous donne, en effet, un enseignement facile et pratique, les exemples d'un Dieu, qui sont par eux-mêmes lumière et force, puisque le Sauveur ne manque jamais d'aider les âmes qui s'appliquent à les suivre. Combien d'instructions n'y trouvons-nous pas pour apprendre à nous humilier, à obéir, à pratiquer la patience, la douceur, la résignation ! Est-ce là ce que vous y cherchez ? Depuis si longtemps que vous exercez cette dévotion, en êtes-vous devenu plus attentif à vous renoncer, à mourir à vos inclinations et à vos défauts ? En voyant Jésus et Marie s'unissant sur la route du Calvaire, pour opérer ensemble le salut de tous les hommes, vous trouvez-vous plus enclin à vous dévouer au bonheur de vos semblables ? En considérant le Cyrénéen aidant Jésus à porter sa croix, êtes-vous plus empressé à rendre service au Sauveur dans la personne de vos frères ? Oh ! combien la faveur accordée à la Véronique devrait vous stimuler à graver dans votre esprit, dans votre cœur les traits sanglants de Jésus couronné d'épines et défiguré pour vous ! Combien toutes les stations, en un mot, devraient vous apprendre cette résignation constante dans les peines de cette vie, résignation qui est le secret de la paix intérieure, de la solide vertu et du véritable mérite ! Demandez à Jésus et à Marie la grâce de retirer toujours de la dévotion au chemin de la croix tous les fruits précieux qu'elle renferme.

2^o LE CHEMIN DE LA CROIX, IMAGE DU CHEMIN DE LA VIE.

La vie présente, comme le chemin de la croix, est une longue carrière de douleurs, entre un Prétoire et un Calvaire. Le Prétoire est figuré par la chambre où nous sommes nés, le Calvaire

par celle où nous mourrons. Dans la première, on nous condamne à mort, puisque dès notre naissance la sentence capitale portée contre Adam se renouvelle contre chacun de nous. Elle s'exécute dans la seconde, lorsque nous expirons sur notre lit de douleur, comme Jésus sur le gibet du Golgotha. Les stations intermédiaires nous représentent les époques ou les jours de souffrances, dont Dieu a parsemé notre route ici-bas. Elles nous rappellent en même temps que notre vie est un voyage plus ou moins long, plus ou moins éprouvé, vers un Calvaire ou un lit de mort, et de là vers un sépulcre. Et que nous apprennent-elles, si ce n'est à vivre saintement et à mourir en prédestinés ? Ne devons-nous pas, en effet, comme le Sauveur, nous charger de notre croix, en entrant dans la vie ; la porter généreusement en avançant en âge, et nous relever courageusement lorsque les peines nous accablent et nous font tomber sous leur fardeau ? Mais pour y parvenir, quelles assistances ne nous faut-il pas ? celle de la divine Mère, qui vient au-devant de Jésus et de tous ceux qui souffrent ; celle de nos frères, représentés par le Cyrénéen, et qui nous consolent, nous soutiennent, nous encouragent par leurs paroles charitables ; celle enfin d'un Dieu couronné d'épines, et que nous rappelle le voile de la Véronique, où l'image de Jésus nous presse d'unir toutes nos angoisses aux douleurs si cruelles de notre Roi, rassasié d'opprobres. Plus nous approchons du Calvaire ou de notre lit de mort, plus nous devons nous humilier, nous repentir, nous détacher. Et n'est-ce pas ce que nous enseigne Jésus, quand il tombe la face contre terre ; qu'il recommande de pleurer sur les pécheurs plutôt que sur lui-même ; et qu'il se laisse entièrement dépouiller comme le plus pauvre des mortels ? — Mais voici la mort qui se présente à nous ! la maladie nous cloue sur un lit de douleur. Ah ! que n'avons-nous les dispositions de Jésus en croix ! Il prie, il pardonne, il soupire après le ciel pour nous et pour lui ; puis il s'abandonne sans réserve à la volonté du Père éternel. Ainsi il expire ; ainsi devons-nous souhaiter de mourir un jour. Et que nous arrivera-t-il après notre dernier soupir ? ce qui est arrivé à Jésus : on nous descendra de la croix ou de notre lit funèbre ; et l'on

nous mettra dans le tombeau, pour y attendre la résurrection. O mon Sauveur et ma tendre Mère, Marie ! faites-moi vivre dans l'exercice continuels de l'humilité, de la patience, de la charité, de la mansuétude, et de toutes les vertus dont vous m'avez donné de si touchants exemples, sur le chemin du Calvaire. Je me propose de parcourir, chaque jour ou du moins chaque semaine, les stations de la voie douloureuse, pour me former sur le modèle du Rédempteur souffrant.

JEUDI SAINT. — La dernière Cène.

PRÉPARATION. — « Après avoir aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin.¹ » Ainsi parle saint Jean, en rapportant la dernière Cène. Celle-ci eut deux parties : 1° Dans la première, Jésus mange l'Agneau pascal avec ses disciples, et leur lave les pieds. 2° Dans la seconde, il institue l'Eucharistie, comme un souvenir de sa charité envers nous. Remercions-le de cet inappréciable bienfait ; consacrons-lui sans réserve nos pensées, nos désirs et nos affections. *Cum dilexisset suos, in finem dilexit eos.*

1^o PREMIÈRE PARTIE DE LA DERNIÈRE CÈNE.

Au jour des Azymes, dit saint Luc,² Jésus envoya Pierre et Jean, préparer la Pâque : « En entrant dans la cité, leur dit-il, vous rencontrerez un homme portant de l'eau ; suivez-le dans la maison où il va, et parlez au Père de famille. Celui-ci vous montrera une grande salle toute meublée ; préparez-y ce qui est nécessaire. » La Pâque figure ici l'Eucharistie. La salle toute meublée, que nous représente-t-elle, sinon l'âme en état de grâce, enrichie des vertus surnaturelles et des dons du Saint-Esprit ? Pierre et Jean, n'est-ce point la foi et l'amour qui doivent nous disposer prochainement à recevoir l'Homme-

(1) Joan. 13, 1.

(2) Luc. 22.

Dieu? — Le soir du Jeudi saint, l'Agneau pascal était sur la table du cénacle où s'assemblèrent les disciples avec leur divin Maître. Cet Agneau figurait l'auguste Victime de la croix et de nos autels. On s'en nourrissait debout, un bâton à la main, et les reins ceints, comme pour se mettre en route. On y joignait des herbes sauvages et amères, et on le mangeait à la hâte. Que nous indiquent ces cérémonies? d'abord, que l'Eucharistie est l'aliment de l'exil et du voyage vers le ciel; ensuite, qu'il faut s'y disposer par la pureté du corps et l'innocence du cœur, par la mortification des sens, et s'en approcher avec une grande avidité spirituelle. — Vers la fin du repas, ô prodige d'humilité et d'amour! le Sauveur se lève de table, prend un linge qu'il passe autour de lui, verse de l'eau dans un bassin, puis, à genoux devant ses Apôtres, il se met à leur laver les pieds. O Anges du ciel! qu'en dites-vous? N'eût-ce pas été une trop grande faveur à ses disciples, s'il leur eût permis de laver de leurs larmes ses pieds sacrés? Mais non, il voulut lui-même se mettre aux pieds de ses serviteurs, afin de nous enseigner l'humilité. Il voulut les leur laver, afin de nous apprendre la pureté intérieure que demande son divin Sacrement. L'humilité et la pureté sont encore, en effet, deux dispositions requises de ceux qui veulent s'unir à Jésus dans le banquet eucharistique. Lors donc que vous voulez communier, préparez-vous-y par la foi, l'humilité, la pureté, la mortification, et un ardent amour envers le Dieu qui se donne à vous.

2^o INSTITUTION DE L'EUCCHARISTIE.

Après avoir donné aux siens ce gage d'amour et cet exemple d'humilité, que fit le divin Maître? il se remit à table et prenant du pain, le bénit, le rompit, en disant : « Ceci est mon corps qui sera livré pour vous. » Puis prenant le calice, il dit : « Ceci est mon sang qui sera répandu. » Ces expressions « sera livré, sera répandu, » nous rappellent les souffrances de l'Homme-Dieu, et, selon l'enseignement de l'Eglise, l'Eucha-

(1) II Cor. 11, 24. Math. 26, 27.

ristie est un souvenir de la Passion perpétuée parmi nous.¹ Aussi après avoir consacré, Jésus dit à ses disciples : « Faites ceci en mémoire de moi ; » de moi qui vais sacrifier mon corps et verser mon sang pour vous. « Lors donc, conclut l'Apôtre, que vous mangez le pain eucharistique et que vous buvez le calice de nos autels, vous annoncez la mort du Seigneur. » N'est-ce pas là nous recommander de penser à la Passion, quand nous assistons au divin sacrifice ? — L'Eucharistie est le mémorial et l'abrégé de toutes les merveilles de la charité divine : la Création du monde, l'Incarnation, la vie, la mort, la résurrection du Rédempteur, tout y est excellemment renfermé. *Memoriam fecit mirabilium suorum.*² — L'Eglise l'appelle « le Gage de notre gloire future. » Et en effet, le Sauveur a dit : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang, a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour.³ » Cette promesse s'accomplit lorsque nous recevons Jésus avec des dispositions convenables. « Alors, dit saint Bernardin de Sienne, l'Eucharistie fortifie notre âme, et, en quelque manière, notre corps : notre âme, afin qu'elle pratique le bien ; notre corps, afin qu'il cesse de nous porter au mal. » Elle nous obtient ainsi la persévérance. Communions toujours avec le désir de nous unir à Jésus dès cette vie passagère, et de mériter, par ce moyen, la vie éternelle. Demandons-lui spécialement une grande pureté de cœur.

Adorable Jésus ! je renonce à tous les biens de la terre pour m'attacher aux trésors de la grâce, qui sont les seuls désirables. Je ne veux plus m'arrêter à la pensée de ce qui me fait plaisir ici-bas, mais seulement au désir de vous glorifier et de réjouir votre Cœur sacré. O Marie ! faites-moi chercher uniquement les intérêts de mon âme et de mon Dieu.

PRATIQUE. — Disposons-nous parfois à la communion, par l'exercice du chemin de la croix.

(1) Offic SS Sacram.

(2) Ps. 110, 4.

(3) Joan 6, 55.

VENDREDI SAINT. — Jésus en croix.

PRÉPARATION. — Jésus en croix est le spectacle le plus capable de confondre notre orgueil : 1° Par l'ignominie du gibet sur lequel il expire. 2° Par la société des crucifiés entre lesquels il meurt. Prions le divin Maître et sa tendre Mère de nous communiquer la force d'aimer l'humiliation, la regardant comme un puissant remède à notre propre estime, source de nos péchés et de nos défauts. *Initium omnis peccati est superbia.*¹

1° IGNOMINIE DU GIBET OU JÉSUS EXPIRE.

La croix était le supplice des esclaves, c'est-à-dire de ceux auxquels l'antiquité déniait la dignité et les droits de l'homme, et qu'il plaçait en quelque sorte au rang de la brute. Il était inouï qu'un homme libre subit ce déshonneur, regardé comme un opprobre et un objet d'horreur par le monde entier. Chez les Juifs, l'Écriture elle-même semblait avoir consacré ce sentiment, en lançant la malédiction contre celui qu'on suspendait à ce bois. *Maledictus qui pendet in ligno.*² Aussi avec quel éloignement et quel dégoût voyait-on en Judée un homme pendu au bois de la croix ! On n'y attachait que les plus grands criminels, les êtres les plus vils et les plus dégradés. O Jésus, sainteté par essence et grandeur infinie ! pourquoi voulez-vous qu'on vous traite de la sorte ? vous allez même au-devant de cette ignominie, en vous offrant à vos ennemis et en vous laissant clouer et élever par eux sur ce gibet infâme ! Oh ! que l'orgueil humain reçoit un coup décisif par cette humiliation d'un Dieu ! Quoi ! le Roi immortel, le Créateur de l'univers est rassasié d'opprobres, et nous nous plaindrions d'être abaissés ? nous voudrions occuper partout la première place dans l'estime et l'affection des créatures ? Ah ! cessons d'être si vains, si prétentieux, si pleins de nous-mêmes, en voyant notre

(1) Eccli. 10, 15.

(2) Deut. 21, 23.

Rédempteur expier notre orgueil par tant d'humiliations. Cet orgueil, qui a pris naissance près de l'arbre de la science du bien et du mal, Jésus l'expie sur l'arbre de la croix. De là il nous instruit comme d'une chaire nouvelle, et nous donne l'humilité, pour base du royaume nouveau qu'il veut établir dans les âmes. Il ne prétend régner que sur les petits et les humbles, c'est-à-dire sur ces esprits soumis qui croient sans peine les vérités révélées, et qui s'assujettissent à l'Eglise, dépositaire de nos croyances. Etes-vous de ces cœurs dociles, toujours prêts à obéir aux autorités établies par le Sauveur? Acceptez-vous sans plainte, ni murmure, les ordres de vos supérieurs, comme vous venant de Dieu, ainsi que les épreuves, affronts et confusions que sa Providence vous envoie? O Jésus! je ne peux être du nombre de vos disciples sans m'assujettir entièrement à vous. Faites-moi méditer souvent mon néant et ma misère, ainsi que les opprobres de votre Passion, afin que j'apprenne de vous, chaque jour, à être doux et humble de cœur.

20 JÉSUS MEURT ENTRE DEUX CRUCIFIÉS.

Le Rédempteur ayant pris sur lui les crimes du genre humain, était devenu par là, comme le pécheur universel portant la confusion de tous les péchés du monde. Il voulut donc s'humilier en proportion. Non seulement il fut crucifié comme le dernier des esclaves, mais il mourut entre deux scélérats, et deux scélérats crucifiés comme lui, c'est-à-dire suspendus au gibet, entre la malédiction du ciel et celle de la terre. Voilà donc le Dieu que saint Paul appelle « Innocent, sans tache, éloigné du péché et plus élevé que les cieux,¹ » le voilà entre deux brigands abhorrés, se faisant l'un d'eux, et les considérant comme ses frères, au point de dire qu'il n'était pas venu pour les justes, mais pour les pécheurs!² O humilité d'un Dieu! ô charité du Rédempteur! Pour nous faciliter l'aveu de nos péchés, il se fait, en quelque sorte, pécheur avec nous, et semble se déclarer, de fait, le dernier et le plus criminel de tous. Heureux

(1) Hebr. 7, 26.

(2) Luc. 5, 32.

ceux qui, imitant le bon larron, confessent humblement leurs iniquités, et en demandent pardon au Sauveur ! Malheur au contraire aux orgueilleux qui, semblables au voleur impénitent, refusent le châtement mérité et s'irritent contre le Dieu qui les punit pour les guérir et les sauver ! Déjà commence sur le Calvaire le jugement que fera subir Jésus à tous les enfants d'Adam. Il semble dire à l'un des larrons ce qu'il dira aux justes, à la fin des siècles : « Venez, le béni de mon Père ! venez posséder le royaume qui vous a été préparé dès l'origine du monde ; car aujourd'hui même, vous serez avec moi dans le paradis. » A l'autre, placé à sa gauche, s'adresse la sentence réservée aux réprouvés : « Allez, maudit, au feu éternel. » L'humilité est donc le caractère des élus, et l'orgueil, celui des damnés. Voulez-vous appartenir à Jésus et partager le sort du larron pénitent ? Humiliez-vous comme lui, quelque coupable que vous soyez. L'Homme-Dieu préfère l'humilité d'un pécheur à l'orgueil d'un innocent. — O mon Sauveur crucifié ! je me prosterne au pied de votre croix, et je vous confesse mon ingratitude, dans l'amertume de mon cœur. Ce sont mes péchés qui vous ont cloué à ce gibet infâme ; j'ai donc contribué par ma malice à faire mourir un Dieu ! O péché maudit, ô mal incompréhensible ! mal plus déplorable que la ruine de la création ! Mère de douleurs ! obtenez-moi, par vos prières, un cœur contrit et humilié.

SAMEDI SAINT. — Sépulture de Jésus.

PRÉPARATION. — Pour nous pénétrer, en ce jour, d'une douce tristesse et d'une suave espérance, méditons 1° La sépulture de Jésus. 2° Son repos dans le tombeau. Proposons-nous de nous purifier aujourd'hui, par la contrition, de toutes les souillures qui mettraient obstacle en nous à une entière résurrection spirituelle. *Quæ sursum sunt quærite, quæ sursum sunt sapite.*¹

(1) Col. 3, 1-2.

1^o LA SÉPULTURE DE JÉSUS.

Puisque rien n'est petit de ce qui regarde l'Homme-Dieu et le salut qu'il nous apporte, l'Esprit-Saint nous raconte dans les plus minutieux détails toutes les circonstances de la sépulture du Sauveur. Joseph d'Arimathie, dit-il, vint demander à Pilate le corps de Jésus. Il l'enveloppa d'un linceul blanc, le mit dans un sépulcre neuf, taillé dans le roc, et roula une grande pierre pour en fermer l'entrée.¹ Saint Jean ajoute que Nicodème apporta, pour l'embaumement de ce corps sacré, cent livres d'un mélange de myrrhe et d'aloès.² Ces détails, en constatant la mort du Rédempteur, servent à confirmer notre foi au grand mystère de sa résurrection. Ils nous donnent, de plus, un modèle à suivre dans l'acquisition des vertus essentielles aux vrais disciples de Jésus. En effet, ne sommes-nous pas, par le baptême, selon l'expression de saint Paul, ensevelis avec Jésus-Christ, dans une mort mystique? Cette mort n'est autre, selon saint Thomas, que la conversion du cœur, par laquelle notre vieil homme disparaît comme dans un tombeau. Mais, comme le premier soin des disciples fut d'embaumer le Sauveur avec une préparation d'aromates, ainsi le devoir d'une âme ensevelie dans le tombeau par la pénitence, est de travailler à recueillir le parfum des vertus qui la rendront parfaite. La blancheur du linceul de Jésus figure la pureté que doit avoir un cœur, pour s'unir étroitement à Dieu. Le mélange de myrrhe et d'aloès indique le moyen à prendre pour arriver à la pureté des saints. Ce moyen, c'est la mortification, laquelle nous sépare des choses extérieures, des biens créés et surtout de nous-mêmes, pour nous unir au souverain Bien. Sont-ce là vos dispositions? N'oubliez-vous pas trop souvent qu'à l'école d'un Dieu crucifié, il faut d'abord mourir à soi avant de vivre à lui? Voyez quel est le plus grand obstacle à votre sanctification. Est-ce la vaine gloire, le point d'honneur, la difficulté d'oublier une offense, de pardonner une injure, un manqué

(1) Math. 27, 58.

(2) Joan. 19, 39.

d'attention ? ou bien, est-ce l'amour des aises, du bien-être, de la santé, de la liberté de tout voir, de tout savoir, sans jamais vous contraindre en rien ? Examinez-vous, et renoncez dès aujourd'hui à tout ce qui empêche votre progrès. *Quæ sursum sunt quærile, quæ sursum sunt sapite.*

20 JÉSUS REPOSE DANS LE TOMBEAU.

Après avoir placé respectueusement dans le sépulcre le corps inanimé du Rédempteur, les disciples l'y enferment, et tous, sans excepter Marie elle-même, se retirent, laissant Jésus dans le sommeil de la mort. Ainsi fera-t-on un jour à l'égard de chacun de nous : après avoir déposé dans la terre nos dépouilles mortelles, tout le monde se retirera, nous laissant dans le lugubre isolement du tombeau. Mais avant que cette heure solennelle arrive, instruisons-nous au sépulcre de Jésus. Qui ne serait touché de la pauvreté de ce grand Dieu, qui non content d'être né dans une étable délaissée, veut encore mourir dépouillé, et être placé dans un monument qui n'est pas à lui ? Heureuse l'âme qui quitte cette triste vie, entièrement dégagée et ne soupirant qu'après le ciel ! Elle possède une des dispositions les plus favorables à une sainte mort. Le tombeau de Jésus était creusé dans un jardin, pourquoi ? pour nous signifier, dit le Docteur angélique, que notre tombe doit être comme un portique du ciel, où l'on ne transplante que les fleurs des vertus. Cultivons-les pendant cette vie si courte ; nous n'avons pas de temps à perdre. — Le sépulcre de Jésus était neuf : c'est dans un cœur tout renouvelé par la contrition, la prière et la grâce, que nous devons le recevoir à la table sainte et en viatique à notre dernière heure. Ce sépulcre, taillé dans le roc, nous marque encore la fermeté avec laquelle nous devons renoncer à nous-mêmes, combattre nos passions, résister à Satan, à la chair et au monde, quand ils veulent nous séparer de Jésus. Est-ce ainsi que vous entendez la perfection ? — O Jésus ! je veux me préparer chaque jour à la mort par une vie de détachement, d'abnégation, par un constant exercice de l'humilité, de l'obéissance, de la patience, de la charité et de toutes les

vertus. Rendez-moi la ferveur qui m'animait autrefois, et qui devrait m'animer à chaque instant, comme si j'étais proche de mon dernier soupir. Par l'intercession de votre Mère désolée, donnez-moi la force d'ensevelir, dans votre tombeau, le vieil homme ou mon amour-propre, afin de ressusciter un jour avec l'homme nouveau, qui n'est autre que vous-même vivant en nous.

DIMANCHE DE PAQUES. — Résurrection de Jésus.

PRÉPARATION. — « Béni soit Dieu, le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, écoutant son infinie miséricorde, nous a régénérés pour la béatitude par la résurrection de Jésus.¹ » Ainsi parle le Prince des Apôtres. Il nous apprend : 1° Avec quels sentiments de joie, de gratitude et de ferveur nous devons célébrer le grand mystère de ce jour. 2° Ce que nous devons y chercher, c'est-à-dire, la régénération de nos âmes, et l'acquisition de l'éternelle béatitude. Passons ce grand jour de Pâques dans le recueillement et la prière. *In oratione confitebitur Domino.*²

1° SENTIMENTS QUE REQUIERT LE MYSTÈRE DE CE JOUR.

Quelle joie pour une famille éplorée, lorsqu'elle voit un père tendrement aimé, passer tout à coup des horreurs de la mort à une vie nouvelle, à une santé parfaite ! Nous avons vu Jésus, notre Père par excellence, plongé dans un océan de tristesse et d'angoisses, submergé par les grandes eaux de mortelles tribulations, et le voilà délivré ! Il vient à nous, comment ? entouré des gloires de sa résurrection. « Quel éclat dans sa personne ! s'écrie sainte Thérèse, quelle beauté ! quelle majesté ! comme la victoire se peint dans ses yeux ! de quelle joie bat son cœur à l'aspect de ce champ de bataille où il a conquis cet immortel royaume qu'il veut partager avec nous !³ » Oh ! que les disciples se réjouissent, et que Marie surtout goûte d'ineffables consola-

(1) I Petr. 1, 3-4.

(2) Eccli. 39, 9.

(3) Chem. de la P. ch. 27.

tions ! Unis à eux et à toute l'Eglise, avec quelle sainte allégresse ne devons-nous pas célébrer le triomphe de notre Rédempteur et Libérateur bien-aimé ! — C'est en ce jour, en effet, qu'il a mis le sceau à notre restauration spirituelle, attendue depuis tant de siècles. Les Patriarches et les Prophètes ont salué de loin ce que nous voyons, mais n'en ont pas joui comme nous. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à Dieu, de nous avoir fait naître après que ce Soleil de Justice a fourni sa course et a rempli l'univers de sa splendeur, de sa chaleur et de sa bienfaisante fécondité ! Pourrions-nous assez le louer d'une si grande faveur, qui est la source de tant de biens ? Les trésors confiés pour nous à l'Eglise sont immenses ; ils surpassent infiniment les faibles moyens de salut que possédait la Synagogue. Comprendons donc la dette de reconnaissance que nous contractons aujourd'hui envers Celui qui est mort et ressuscité pour nous. Le plus sûr moyen de nous en acquitter, c'est de nous décider en ce grand jour à sortir du tombeau de notre lâcheté habituelle, pour commencer à servir Jésus avec ferveur, avec un amour généreux. A cette fin, nous devons fuir le bruit du monde et la vie dissipée ; nous retirer dans notre intérieur par un recueillement doux et paisible ; visiter Jésus dans les églises où il habite, afin de nous entretenir intimement avec lui. Oh ! que l'on goûte de suaves et célestes délices, à repasser dans son cœur les touchantes preuves d'amour que nous a données l'Homme-Dieu pendant sa Passion, et qu'il complète par sa résurrection glorieuse ! Celle-ci est le modèle, la cause exemplaire de notre transformation spirituelle, ou du passage de l'état de péché à l'état de grâce, de la tiédeur à une ferveur constante et continuelle. Voyez si vous êtes vraiment ressuscité de cette manière, et si la grâce prend en vous le dessus sur la nature viciée et portée au relâchement.

20 FRUITS DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS.

Les Juifs, avant Jésus-Christ, ne pouvaient comprendre comme nous ce que signifient la mort à soi et la vie en Dieu, selon l'explication qu'en donne l'Apôtre. « Vous qui avez été baptisés

dans le Christ, dit-il, vous vous êtes revêtus de lui.¹ » Ailleurs il nous engage à nous dépouiller du vieil homme, et à nous revêtir du nouveau, créé dans la justice et dans la vérité.² Cet homme nouveau dont parle saint Paul, n'est autre que Jésus ressuscité. Comme il est sorti du tombeau, nous devons sortir de nous-mêmes et quitter nos inclinations perverses, afin de commencer une vie nouvelle, une vie supérieure à celle du monde et des sens, une vie spirituelle et divine, qui n'est autre que la vie de Jésus en nous. *Ut quomodo Christus resurrexit, ita et nos in novitate vitæ ambulemus.*³ — A ces conditions, nous pouvons espérer d'entrer un jour avec lui dans la gloire. Comme le patriarche Joseph sortit autrefois de prison pour régner sur l'Egypte et y faire partager sa fortune à ses frères ; ainsi le Sauveur est ressuscité glorieux du sépulcre pour entrer peu après dans sa gloire, et y attendre ceux qui, par la conformité de leur vie à la sienne, mériteront d'être appelés ses frères. Mais comment nous rendrons-nous dignes de ce beau titre ? en imitant notre Rédempteur, en devenant comme lui doux, patients, humbles, charitables ; en triomphant de nos vices, comme il a triomphé de la mort et du péché. Rentrez ici en vous-même, et considérez combien peu de progrès vous avez fait dans la mortification de vos passions ; combien vous êtes encore sensible à l'estime, à la louange, ainsi qu'au blâme et au mépris ; combien vous tenez encore aux inclinations de la nature, à tout ce qui flatte le corps, les sens, la vanité, la liberté, à tout ce qui constitue en vous le vieil homme. Désavouez ces dispositions, et si vous êtes ressuscité avec Jésus, cherchez et goûtez ce qui est au-dessus de vous, et non ce qui est terrestre. *Quæ sursum sunt quærite, quæ sursum sunt sapite.*⁴

Adorable Sauveur ! par l'intercession de votre aimable Mère, faites-moi mourir à tout ce qui n'est pas vous, et rendez-moi participant des grâces immenses de votre résurrection.

PRATIQUE. — Passons ce grand jour de Pâques dans la prière, la confiance et la joie sainte.

(1) Gal. 3, 17.

(2) Eph. 4, 24.

(3) Rom. 6, 4-5.

(4) Col. 3, 1-5.

LUNDI DE PAQUES. — Les Disciples d'Emmaüs.

PRÉPARATION. — L'Evangile de ce jour nous parle des deux disciples que Jésus ressuscité entretint sur la route d'Emmaüs. Voyons quelle fut, dans cette rencontre, 1° La conduite du Sauveur 2° Celle des deux disciples. Concluons, en formant le propos sincère de ne plus résister à la grâce, qui depuis si longtemps nous appelle à aimer Jésus sans réserve. *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via?*¹

1° CONDUITE DU SAUVEUR EN CE MYSTÈRE.

Admiron la conduite du Prince des Pasteurs : à peine ressuscité, il se met en devoir de réunir ses brebis dispersées et de les ramener au bercail. Deux disciples s'étaient éloignés des Apôtres pour se rendre à Emmaüs. Leur foi paraissait chancelante. Le Sauveur en a pitié, et que fait-il? Pendant qu'ils conversent ensemble, il se joint à eux sans se laisser reconnaître, et s'informe du sujet de leur entretien. Quelle charitable prévenance! Voyant leur peu de foi, il les en reprend doucement, et leur montre en détails comment l'Ecriture annonce les souffrances du Messie promis, et la gloire de sa résurrection; qu'ils ne doivent nullement se scandaliser de voir mourir le Christ, ni douter qu'il ne rachète Israël, puisque c'est précisément par ses tourments que la Rédemption des hommes doit s'opérer. Mais ô tendresse généreuse de Jésus! pendant qu'il dissipe par sa parole les ténèbres de leur intelligence, il chauffe de sa grâce et de son amour leurs cœurs attristés; ils les dispose ainsi à embrasser promptement sa doctrine. Pour achever son œuvre, il accepte leur invitation, et se rend à leur logis. S'étant mis à table avec eux, il prend du pain, le bénit, et, suivant plusieurs interprètes, le consacre, puis le leur partage. Mais,

(1) Luc. 24, 32.

O prodige ! dès qu'ils l'eurent reçu, ils reconnurent leur divin Maître, qui disparut aussitôt, les laissant convertis. Tels sont les effets précieux de la parole de Dieu et de la sainte Communion ! Reçues par des cœurs dociles, l'une et l'autre dissipent les doutes et la tristesse, affermissent la foi, raniment l'espérance, épurent la charité. « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant, se disaient-ils, lorsqu'il nous parlait dans le chemin ? » Mais il en fut surtout ainsi lorsqu'après avoir écouté son enseignement, ils le reçurent lui-même sous les espèces sacrées. Alors il n'y eut plus de mystère, la foi leur devint sensible, et ils crurent sans peine la résurrection du Sauveur. O puissance de l'Eucharistie ! Heureux celui qui se fait une loi d'unir la pratique à la doctrine ! de ne pas se contenter de connaître les devoirs que la religion impose, mais de les remplir avec fidélité, en s'approchant souvent des sacrements avec les dispositions les plus ferventes ! Si la seule parole du Sauveur enflammait le cœur des deux disciples, que ne fera pas en nous sa présence réelle sous les espèces eucharistiques ? *Nonne cor nostrum ardens erat in nobis, dum loqueretur in via ?*

2^o CONDUITE DES DEUX DISCIPLES EN CE MYSTÈRE.

Quand le Sauveur aborda les disciples d'Emmaüs, il les trouva s'entretenant pieusement des événements de la Passion. N'avaient-ils pas en cela un titre à la visite de Jésus, puisqu'il a dit : « Lorsque deux ou trois s'assemblent en mon nom, je me trouve au milieu d'eux ? » En parlant volontiers de notre aimable Maître, nous méritons qu'il vienne nous éclairer et nous instruire, comme il l'a fait en cette rencontre. « De quoi vous entretenez-vous ? dit-il à ces deux disciples, et d'où vient que vous êtes tristes ? » Si Jésus nous faisait ces mêmes questions, pourrions-nous toujours lui donner des réponses qui lui plaisent ? Pourrions-nous lui dire, par exemple : « Nous parlons de Jésus et de ce qui intéresse sa gloire ; nous sommes tristes de le voir si peu aimé ? Hélas ! que de reproches à nous faire

(1, Matth. 18, 20.

quant aux sujets de nos conversations, et quant aux motifs de nos tristesses ! Nous y suivons bien plus l'attrait naturel que celui de la grâce. De là le peu de fruit que nous rapportent nos entretiens, et le tort que font à notre âme nos chagrins peu raisonnables. — Avec quelle sainte avidité les deux disciples prêtent l'oreille à la parole du divin Maître ! avec quel amour ils s'attachent à sa personne, et lui font instance pour le retenir avec eux ! Aussi méritent-ils la faveur de le recevoir dans la sainte Communion et d'être guéris de leur incrédulité. Voulez-vous faire une Communion fervente ? Lisez quelque livre qui en traite ; parlez-en avec Dieu, les Anges et les Saints ; aimez Celui qui veut bien se donner à vous sous les espèces sacramentelles, et après l'avoir reçu, dites-lui comme les disciples : « Seigneur ! demeurez avec nous. » « Je ne veux plus vous quitter ; restons ensemble, vous en moi, et moi en vous ; vous, pour m'éclairer, me fortifier, me conduire, me gouverner ; et moi, pour vous aimer, vous obéir, vous imiter, et vivre de votre vie. » — Les disciples s'en retournèrent ensuite à Jérusalem et racontèrent aux autres ce qu'ils avaient vu. C'est ainsi qu'après avoir communié, nous devons désirer de gagner des âmes à Jésus. O mon Sauveur ! par l'intercession de votre aimable Mère, faites qu'après vous avoir reçu à la table sainte, je me plaise à penser à vous, à vous prier, à m'entretenir de vous et avec vous. Je me propose de vivre, en ces jours, plus humble, plus modeste, plus recueilli, plus uni à votre bonté infinie.

SEMAINE DE PAQUES. MARDI. — Évangile du jour.

PRÉPARATION. — « Il a fallu que le Christ souffrit et qu'ainsi il entrât dans sa gloire. » Telles sont les paroles du Sauveur lui-même. Considérons 1° Son apparition aux disciples assemblés. 2° Les enseignements qu'il leur donne sur le mystère de ses souffrances. Proposons-nous de regarder souvent Jésus en

(1) Luc. 24, 26.

croix et d'unir nos peines aux siennes, dans l'espérance de participer un jour à sa gloire. *Oportuit pati Christum, et ita intrare in gloriam suam.*

10 APPARITION DE JÉSUS AUX DISCIPLES ASSEMBLÉS.

En ce temps-là, dit l'Évangile de ce jour, Jésus se trouva tout d'un coup au milieu de ses disciples. « La paix soit avec vous, leur dit-il ; c'est moi, ne craignez pas. » Dans le trouble et la frayeur où ils étaient, ils s'imaginèrent que c'était un esprit. « Regardez mes mains et mes pieds, leur dit Jésus ; touchez et voyez que c'est bien moi. Un esprit n'a ni chair, ni os, comme vous voyez que j'en ai. » Il leur montra donc ses mains et ses pieds. Ainsi parle l'Évangile. Ame éprouvée par l'aridité et la tentation ! vous vous imaginez que de telles peines vous arrivent à l'insu du Sauveur, ou qu'il s'est retiré de vous, vous laissant en proie à la malice de vos ennemis. En vain vous le cherchez dans la lecture, dans l'oraison, la sainte Messe, la Communion ; partout il semble se dérober à votre amour. Mais voilà que tout à coup, au moment où vous le croyez éloigné, il se présente à vous ; en voyant votre trouble, votre étonnement, il vous montre ses mains et ses pieds : « Mon enfant, vous dit-il, pourquoi craignez-vous ? ne suis-je pas votre Rédempteur ? ne vous ai-je pas écrite dans mes mains ? ne suis-je point descendu du ciel pour vous chercher ? Pourquoi vous livrer à ces tristes pensées que je vous ai délaissée, livrée à vos ennemis, rejetée loin de ma face ? Une mère pourrait-elle oublier son enfant ? et quand même elle le pourrait, moi, je vous le déclare, je ne vous oublierai jamais. Voyez les plaies de mes mains, de mes pieds, de mon côté ; je les ai conservées, même après ma résurrection, et pourquoi ? pour vous donner des gages de mon amour, amour qui durera toute l'éternité, si vous êtes fidèle. » O consolant langage de la part d'un Dieu ! Il ne demande de nous que la droite intention et la bonne volonté. A ce prix, les épreuves les plus sensibles tourneront à

(1) Luc. 24.

notre avantage. Voyez donc si vous supportez sans chagrin, sans abattement, les tentations, les dégoûts, les ennuis, les peines d'esprit qui vous tourmentent. Proposez-vous de vous y résigner, en vous abandonnant à la conduite de Jésus. Je crois, ô mon Sauveur ! que tout peut servir à mon progrès, même mes fautes, si je ne perds pas confiance en vous, et si j'unis ma volonté à la vôtre dans toutes les peines et les difficultés. *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum.*⁴

2^e ENSEIGNEMENT QUE JÉSUS DONNE A SES DISCIPLES.

Après que le divin Maître eut convaincu ses disciples de la réalité de sa résurrection, que fit-il ? « Il leur ouvrit l'intelligence, dit l'Évangile, pour leur faire comprendre que le Christ devait souffrir comme il l'avait fait, et ressusciter le troisième jour ; » c'est-à-dire qu'il leur découvrit le grand mystère de la croix. Ses tourments, sa flagellation, son couronnement d'épines, son crucifiement, ses opprobres et ses ignominies, tout fut annoncé par les Prophètes, et pourquoi ? parce qu'ainsi l'exigeait le plan de Dieu pour la Rédemption des hommes. « Il a fallu que le Christ souffrit, » non que ses douleurs fussent nécessaires, puisqu'il aurait pu nous racheter par un soupir ; mais parce que telle était la volonté divine. Que nous sommes loin de la soumission parfaite de Jésus aux desseins du Père céleste ! Dès qu'une action nous coûte, nous raisonnons, nous hésitons, nous manifestons nos répugnances, parfois même nous éclatons en plaintes et en murmures. Aurions-nous donc la témérité de vouloir assujettir à la nôtre la volonté toute sage, toute sainte, tout aimable du Dieu de majesté ? S'il a fallu que le Christ béni entrât dans la gloire par la route du Calvaire, comment osons-nous prétendre y entrer à notre tour par la voie du Thabor ? Ceux que le Père céleste a prédestinés à la vie éternelle, ne doivent-ils pas devenir, selon l'Apôtre, les images de son Fils ? Et quel rapport y aurait-il entre des membres délicats, et un Chef couronné d'épines ? Il nous est donc nécessaire

(1) Rom. 8, 28.

de conquérir le ciel par la lutte contre nous-mêmes et nos inclinations, par le support des peines de cette vie. Celui-là ira droit au ciel, sans passer par le purgatoire, « qui, en butte aux outrages, dit l'imitation, s'afflige plus de la malice d'autrui que de sa propre injure ; qui prie volontiers pour ses ennemis, et leur pardonne du fond du cœur ; qui est toujours prêt à demander pardon aux autres, et est plus porté à la compassion qu'à la colère ; qui se fait souvent violence à lui-même, et tâche d'assujettir entièrement la chair à l'esprit.¹ » Voyez si ce sont là vos dispositions.

MERCREDI DE PAQUES. — Nous ressusciterons tous.

PRÉPARATION. — « L'heure vient, dit la Sagesse incarnée, où ceux qui ont fait le bien se lèveront pour la résurrection de vie, mais ceux qui auront fait le mal, pour la résurrection du jugement.² » 1° La résurrection de Jésus est le gage et le modèle de celle des justes ; la résurrection des pécheurs sera une seconde mort. 2° Faisons de notre vie une préparation continuelle à la résurrection glorieuse, en conservant nos corps dans la pureté, et nos âmes dans une ferveur toujours croissante. *Qui sanctus est, sanctificetur adhuc.*³

1° RÉSURRECTION DE JÉSUS, GAGE DE LA NÔTRE.

La résurrection des corps est un article de foi. « L'heure viendra, dit Jésus-Christ, où tous ceux qui sont dans les sépulcres, entendront la voix du Fils de Dieu, et ils sortiront des tombeaux.⁴ » Quelles sont les raisons de ce grand mystère ? C'est, répond saint Thomas, que la résurrection est destinée à mettre en évidence le bien et le mal, les bons et les méchants ; à rendre à chacun ce qui lui est dû, et à faire éclater ainsi

(1) L. 1, c. 24.

(2) Joan. 5, 28-29.

(3) Apoc. 22, 11.

(4) Joan. 5, 28.

l'incorruptible justice du Créateur. Ne faut-il pas aussi, selon la pensée de l'Apôtre, que nous soyons récompensés ou punis dans nos corps, qui ont été les instruments de nos œuvres bonnes ou mauvaises ? — « Les justes, ajoute le Sauveur, ressusciteront pour la vie éternelle. » Leur résurrection sera conforme, selon saint Paul, à celle de Jésus, leur divin Chef.² « Leur corps jouira, comme le sien, de quatre qualités glorieuses : l'Impassibilité, qui les exemptera de la souffrance, de la mort et de toute altération ; la Subtilité, qui rendra les corps en quelque sorte spirituels, de manière qu'ils seront visibles ou invisibles au gré de l'âme ; l'Agilité, qualité par laquelle ils pourront être mus avec la rapidité de l'éclair ; enfin, la Clarté, qui fera de ces corps comme autant de soleils, dont l'éclat ne blessera point la vue. S'il en est ainsi des corps des justes, après la résurrection, qu'en sera-t-il de leurs âmes bienheureuses ? Ah ! quand il nous en coûte de nous mortifier, songeons à nos glorieuses destinées, et avec saint Augustin, disons-nous à nous-mêmes : « Courage ! le prix qui nous est promis vaut bien ce petit effort. » — Un sort tout opposé est réservé aux pécheurs : « Ils ressusciteront, dit l'Evangile, pour le jugement qui les condamnera aux supplices de l'enfer. » La vie présente est une préparation à la vie future. « Chacun récoltera, dit l'Apôtre, ce qu'il aura semé ; celui qui aura semé dans la chair, recevra la corruption.³ » Oh ! que les pécheurs seront hideux aux yeux de tous, et insupportables à eux-mêmes ! Alors le corps maudira l'âme de s'être laissé séduire ; et l'âme, à son tour, maudira le corps de l'avoir entraînée à sa ruine. Quel motif pour nous de mortifier nos sens, surtout la vue, le goût, le toucher, qui sont les plus dangereux, et qui nous exposent à des fautes si graves, parfois même à la damnation ! Examinez quelle occasion, quel défaut pourrait vous faire perdre la grâce sanctifiante ; et apportez remède à ce mal.

(1) II Co-. 5, 10.

(2) Phil. 3, 20-21.

(3) Gal. 6, 8.

2^o II. FAUT MÉRITER LA RÉSURRECTION GLORIEUSE.

On ne mérite cette résurrection qu'en évitant ce qui peut souiller le corps et l'âme. Notre corps, la foi nous l'assure, doit se réunir à notre âme et avoir part à sa gloire : voilà pourquoi il est sanctifié avec elle par le Baptême, l'Eucharistie, l'Extrême-Onction, les bénédictions de l'Eglise, les jeûnes, les abstinences ; et saint Paul nous déclare que nous sommes les membres de Jésus-Christ. « Ne savez-vous pas, dit-il encore, que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit-Saint habite en vous ? Si quelqu'un viole ce temple, qui est votre corps, le Seigneur le perdra. ¹ » C'est en refusant à notre chair et à nos sens les satisfactions défendues, c'est en nous mortifiant, et en pratiquant la chasteté, que nous mériterons de ressusciter pour la vie. *In resurrectionem vitæ.* ² — Quant à nos âmes, ne sont-elles pas les épouses du Dieu de sainteté ? Créées à son image et à sa ressemblance, rachetées au prix du sang de Jésus, n'ont-elles point pour destinée, de contempler après cette vie la Divinité elle-même, de l'aimer, de la posséder éternellement ? Oh ! qu'une fin si sublime demande de notre part une conduite irréprochable ! « Les pécheurs, dit David, ne ressusciteront point pour la gloire. ³ » Ce bonheur exige, selon l'Apôtre, la fermeté et la constance dans le bien. ⁴ Il ne suffit donc pas d'avoir commencé avec ferveur, il faut encore persévérer jusqu'à la fin dans la solide piété. Or, celle-ci réclame de nous que nous mourions à nous-mêmes et que nous vivions à Dieu. A cette fin, nous devons méditer, prier, non seulement quand abonde la dévotion sensible, mais aussi quand elle nous manque. Il nous faut mortifier notre humeur, être doux avec les esprits difficiles, charitables envers ceux qui nous contrarient, bons et patients à l'égard de ceux qui nous affligent. Par là nous mériterons de régner un jour avec Jésus-Christ. *Si sustinebimus, et conregnabimus.* ⁵

(1) I Cor. 3, 16-17 et 6, 15.

(2) Joan. 5, 29.

(3) Ps. 1, 5.

(4) I Cor. 15, 58.

(5) II Tim. 2, 12.

Soyez béni, Seigneur ! de m'avoir créé et racheté pour une fin si belle ! J'espère y arriver par votre secours. Daignez me la rappeler lorsque les tentations m'assiègent et que l'exercice de la mortification et du renoncement me semble trop pénible. Et vous, ô Marie ! rendez-moi fidèle à l'accomplissement de mes devoirs. Faites que dans les épreuves, je me console par la pensée de la résurrection glorieuse, qui attend les chrétiens fervents et résignés.

JEUDI DE PAQUES. — Visites de Jésus.

PRÉPARATION. — Jésus ressuscité apparut à ses Apôtres et les visita à plusieurs reprises, comme le rapporte l'Evangile. 1° Il nous visite aussi de diverses manières. 2° Visitions-le souvent à notre tour dans l'adorable Eucharistie, et que ce soit toujours avec foi, respect, ferveur et amour. *Visitavit nos oriens ex alto.*¹

1° JÉSUS NOUS VISITE DE DIVERSES MANIÈRES.

Jésus visite les âmes par sa grâce, c'est-à-dire, par des lumières et des inspirations. Du fond des tabernacles où il réside, il répand autour de lui ses bienfaits. Divin soleil, il éclaire par la foi nos intelligences, il chauffe nos cœurs à l'aide de la charité ; il féconde nos volontés, en leur inspirant la ferveur, le zèle de leur perfection, le désir de travailler et de souffrir pour sa gloire. Telles sont les visites de Jésus ; mais combien de fois, hélas ! le bruit du monde et la dissipation nous empêchent de les remarquer ! Si nous vivions plus recueillis, nous comprendrions sans peine ce que le divin Maître demande de nous. — Les croix sont une autre sorte de visite de Jésus, et aux yeux des Saints, ce ne sont pas les moins précieuses. Ils ont toujours regardé la tribulation comme un signe de la présence du Dieu qui a dit : « Je suis avec celui qui souffre. »²

(1) Luc. 1, 78.

(2) Ps. 90, 15.

Ils tremblaient quand ils étaient sans affliction, et se plaignaient que Jésus les eût oubliés. « La marque que Jésus a de grands desseins sur une âme, disait saint Vincent de Paul, c'est lorsqu'il lui envoie désolations sur désolations. » Il veut ainsi la purifier, et se l'unir de la manière la plus forte et la plus constante. Avons-nous de la croix, les mêmes idées que les Saints? — Au moyen de la communion sacramentelle, Jésus pousse la bonté jusqu'à nous visiter de sa propre personne. Les Apôtres étaient ravis de joie, à la vue de Jésus ressuscité.¹ Quel bonheur doit inonder nos âmes, quand il nous est donné de communier, et de recevoir ainsi de l'Homme-Dieu lui-même les fruits de sa résurrection ! Avec quels désirs ardents nous devrions nous disposer au banquet eucharistique ! Le Sauveur qui souhaite vivement de venir en nous, nous crie à tous : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous ; celui qui me mange demeure en moi, et moi en lui ; comme je vis par mon Père, il vivra par moi, et je le ressusciterai au dernier jour.² » Méditons ces paroles de la Sagesse incarnée, et voyons si c'est Jésus qui vit en nous, et non plutôt l'amour-propre ou la propre volonté, le désir de nous satisfaire, de contenter notre vanité, nos goûts, nos inclinations. *Et qui manducat me, et ipse vivet propter me.*

2^o NOS VISITES A JÉSUS.

Quel honneur et quel bonheur pour nous, de pouvoir nous rendre chaque jour à quelque sanctuaire où Jésus réside, et de nous y entretenir, au moins quelques instants, avec ce Roi de l'univers ! Pendant qu'il manifeste au ciel sa gloire, sa majesté, ses perfections divines, il demeure sur la terre enfermé dans de pauvres tabernacles, ignoré, méconnu de la plupart des hommes. Qui donc l'enchaîne ainsi tout près de nous ? Quelle puissance retient le Tout-Puissant parmi ses ingrates créatures ? Ah ! ce ne peut être que la force de l'amour. Oui, la charité qui consume Jésus-Christ lui fait braver tous les obs-

(1) Joan. 20, 20.

(2) Joan. 6, 58.

tacles pour rester avec nous. Jésus repose sur nos autels, comme sur un trône de bonté et de miséricorde. Et qu'attend-il de nous, si ce n'est que nous venions lui offrir nos hommages, le remercier de ses bienfaits, lui donner des preuves d'attachement? Il désire surtout que nous lui demandions des grâces, mais des grâces en rapport avec l'immensité de nos besoins.¹ On cite plusieurs saints personnages qui ne passaient pas une heure du jour sans visiter le Seigneur dans son divin Sacrement; beaucoup même restaient des nuits à ses pieds, et rien ne leur était plus avantageux, ni plus doux. Nous aussi, ne devrions-nous pas faire nos délices de demeurer avec Jésus, sous le même toit que lui, de lui parler cœur à cœur; ou du moins de suppléer par la pensée et par de pieuses affections, à l'impossibilité où nous sommes d'imiter ces amis de Dieu? Celui qui règne au ciel sur les Princes de la milice angélique, et dont les plus hauts Séraphins sont les serviteurs, s'abaisse jusqu'à se faire ici-bas le Compagnon de notre exil, ne nous oubliant jamais, ni le jour, ni la nuit. Et nous n'aurions pas le désir de penser à cet Ami fidèle autant qu'il pense à nous; de vivre partout en sa présence comme si nous étions partout dans les églises où il habite? Songeons qu'il a toujours l'œil du cœur fixé sur nos âmes, l'oreille ouverte à nos prières; qu'il est attentif à toutes nos actions, paroles et démarches: cette pensée nous empêchera de l'offenser, elle nous tiendra recueillis, et nous fera souhaiter de lui plaire en tout.

O Jésus, mon Trésor et ma Vie! combien souvent mon imagination m'emporte loin de vous! Par l'intercession de votre aimable Mère, faites-moi trouver mon bonheur à converser avec vous, à vous aimer, à vous servir, et à vous contenter sans aucune recherche de moi-même. Ainsi soit-il!

(1) Joan. 16, 23-24.

VENDREDI DE PAQUES. — **Pouvoirs de Jésus.**

PRÉPARATION. — « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et sur la terre. » Ainsi parle le Sauveur dans l'Evangile de ce jour. Méditons 1° Le pouvoir qu'il a reçu. 2° Celui qu'il a communiqué à son Eglise. Prenons des sentiments de respect et de soumission à l'égard du Rédempteur et des ministres de la religion. Obéissons à ceux-ci comme à Jésus en personne. *Data est mihi omnis potestas in cælo et in terra.*

1° POUVOIR REÇU PAR JÉSUS-CHRIST.

Jésus déclare que toute puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre. Et en effet, n'est-ce pas lui qui commandait aux éléments, apaisait les tempêtes, donnait ses ordres à la mer et marchait sur les eaux ? Combien d'aveugles, de sourds, de muets, de paralytiques lui durent la délivrance de leurs maux ! Toute la nature obéissait à sa voix. La mort elle-même ne savait lui résister ; elle laissait échapper ses victimes au moindre signe de sa volonté. Qu'on se rappelle la résurrection de la fille de Jaïre, celle du fils de la veuve de Naïm, celle de Lazare, enseveli depuis quatre jours, celle de tant de saints personnages qui sortirent des tombeaux en même temps que leur Sauveur, celle enfin de Jésus lui-même, qui se ressuscita par sa propre vertu. O Rédempteur de mon âme ! que vous êtes grand, que vous êtes puissant et invincible ! Vous avez vaincu la mort, vous avez triomphé du péché et de ses funestes suites. L'enfer même a subi malgré lui votre joug : que de démons n'avez-vous pas chassés des corps des possédés ! Vainqueur de Lucifer, vous nous avez reconquis et rendus forts contre les princes des ténèbres dont nous étions la proie. O Jésus ! qui jamais mettra des bornes à votre puissance ? N'êtes-vous pas monté au plus haut des cieux

(1) Matth. 28, 18.

par votre vertu propre ? et vos mérites ne vous ont-ils pas fait prendre place à la droite du trône de Dieu ? De là vous régnerez sur tout l'univers. De là vous viendrez un jour juger les vivants et les morts. Et alors quel aspect formidable aura votre majesté divine, surtout quand elle chassera de sa présence les réprouvés et les démons ! O Jésus ! daignez, à cette heure terrible, avoir pitié de mon âme. En attendant inspirez-moi l'esprit d'obéissance et de soumission à votre autorité souveraine ; que jamais je ne résiste à vos préceptes, à vos désirs, à vos inspirations ! Je me propose de ne me plaindre en rien des dispositions de votre Providence, et d'accepter avec docilité toutes les peines, contrariétés, humiliations, difficultés qui pourront jamais m'arriver. Je veux ainsi honorer cette puissance illimitée que vous avez reçue du Père céleste et que vous employez à notre profit. *Data est mihi omnis potestas, in celo et in terra.*

2^o POUVOIR COMMUNIQUÉ À L'ÉGLISE

Cette puissance admirable que le Sauveur a reçue du Père éternel, il l'a communiquée à son Eglise, en la chargeant d'enseigner les nations et de prêcher sa doctrine jusqu'aux extrémités de la terre. Depuis lors l'Eglise a le droit et le devoir de s'implanter partout, de faire la loi aux princes et à leurs sujets ; de leur apprendre à connaître, à aimer, à servir leur Créateur, et Jésus-Christ, son Fils unique ; de les menacer de la colère de Dieu et des châtiments éternels, s'ils refusent d'obéir ; et de leur promettre les divines miséricordes et une béatitude sans fin, s'ils se soumettent au joug du Rédempteur. Epouse immaculée de Jésus, avec quelle sollicitude elle défend l'honneur de son Epoux céleste, écarte de sa doctrine toute erreur, et empêche l'altération de sa morale si sainte et si pure ! Et de quelle force invincible Dieu ne l'a-t-il pas revêtue ! Il l'a placée sur la terre, comme un mur d'airain, qui jamais ne cède aux ennemis de Jésus. N'a-t-on pas vu, en effet, ses enfants martyrs, triompher par millions de leurs tyrans cruels, et endurer tous les supplices pour être fidèles à l'Homme-Dieu ? N'a-t-on pas vu les Saints égarer, surpasser même leur

divin Maître par l'éclat de leurs miracles? preuve évidente que la puissance du Rédempteur vit toujours dans son Eglise. A tous les âges, il y a fait briller l'esprit de sainteté, de prophétie et les autres dons surnaturels, afin de témoigner à tous combien il est fidèle à sa promesse de rester avec nous jusqu'à la consommation des siècles! O pensée consolante! l'Eglise, notre Mère, est la même qu'au jour où Jésus la fonda : elle a les mêmes pouvoirs d'enseigner, de baptiser, de lier et de délier, d'administrer les sacrements, de purifier les consciences, d'arracher les âmes à l'enfer et de les introduire au ciel. O sainte Eglise de Dieu! que mon cœur se dessèche avant qu'il cesse de vous aimer! Toujours je vous obéirai, je placerai en vous mes espérances. J'approuverai ce que vous approuvez, je rejeterai ce que vous rejetez, je tiendrai comme suspect ce que vous tenez comme tel. Je n'aurai jamais d'autres idées, d'autres sentiments que les vôtres, bien convaincu que je ne saurais être l'enfant, ni l'héritier de mon Dieu, si je ne suis votre fils docile et soumis. O Marie, Secours perpétuel des chrétiens! inspirez-moi la plus entière obéissance à Jésus et à son Eglise.

SAMEDI DE PAQUES. — Confiance en Jésus et en Marie.

PRÉPARATION. — « Le Père éternel, en nous donnant son Fils, dit l'Apôtre, ne nous a-t-il pas donné toutes choses? ¹ » Nous pouvons ajouter : « Et le Fils, en nous donnant sa Mère, ne nous a-t-il pas donné l'assurance qu'il veut nous sauver? » Considérons donc 1° Les motifs qui nous pressent de nous confier en Jésus et en Marie. 2° Quand nous devons surtout pratiquer cette confiance. Invoquons Jésus et Marie, surtout lorsque nous sommes tentés, et lorsque nous endurons quelque affliction. *Hæc invocatio : Jesus et Maria, fortis ad protegendum.* ²

(1) Rom. 8, 32.

(2) Thomas A-Kempis.

1^o MOTIFS DE NOUS CONFIER EN JÉSUS ET EN MARIE.

Jésus-Christ, dit l'Apôtre, venant nous racheter et nous voyant tous coupables, voulut nous donner un gage sensible de pardon. « A cette fin, il effaça de son sang le décret de notre condamnation, et daigna l'attacher à sa croix.¹ » N'est-ce pas là nous rendre comme impossible de penser à la sentence qui nous condamne, sans nous ressouvenir de la médiation qui nous absout, et qui nous arrache au péché et à l'enfer ? Bien plus, quelles sources intarissables de biens spirituels ne nous ouvre-t-il pas dans ses plaies sacrées ? « Quelque chose que vous désiriez, nous dit-il, demandez-la à mon Père en mon nom, et, je vous le promets, vous serez exaucés.² » En nous parlant de la sorte, Jésus n'excepte aucune grâce, ni la fuite des moindres fantes, ni la victoire sur nos penchants, ni l'esprit de prière, ni la persévérance finale. Il promet de tout nous accorder en vertu de ses mérites ; et non content de sceller ses promesses de son sang précieux, que fait-il ? Ô tendresse de sa charité ! il nous donne ce qu'il chérit le plus : sa propre Mère ! « Voici, nous dit-il, voici celle qui m'a fait naître selon la chair, afin que vous naissiez selon l'esprit. Comme elle m'a aimé, ainsi elle vous aimera ; comme elle s'est dévouée à ma gloire, elle se dévouera à votre bonheur et à votre salut. » Après de telles assurances, qui peut douter de l'amour que nous portent et le Fils et la Mère ? Tous deux ne peuvent se rassasier de nous protéger, de nous défendre, et de nous faire du bien. Ne les séparons donc jamais dans notre estime et nos affections ; plaçons en eux toutes nos espérances. Comme les arbres plantés le long des eaux, soyons toujours, par nos prières, auprès de Jésus, source de tout bien, et de Marie, canal des grâces. Ne nous arrive-t-il pas de faire souvent le contraire, en perdant notre temps en lectures, en conversations frivoles, en rêveries, en imaginations inutiles, au moment même de l'oraison et de la communion ? Formons la résolution de nous entre-

(1) Col. 2, 13. -

(2) Joan. 16, 23.

tenir fréquemment avec Jésus et sa divine Mère, sur les grands intérêts de notre âme, sur tout ce qui regarde notre sanctification, notre union avec Dieu et notre éternité. Quoi de plus doux, quoi de plus glorieux et de plus sanctifiant, que de converser avec l'Auteur de tout bien, et avec la Mère de la sainteté? *Beatus homo qui vigilat ad fores meas quotidie!*¹

20 PRATIQUE DE LA CONFIANCE EN JÉSUS ET EN MARIE

Si nous voulons persévérer dans le bien, ne nous fions pas à nos résolutions, mais plaçons tout notre appui en Jésus et en Marie, surtout dans nos combats. Il est facile d'éviter le péché mortel, quand on n'est point tenté, mais combien n'avons-nous pas besoin de la grâce lorsque nous sommes en butte à des attaques violentes, de la part du monde, du démon et de la chair! Les saints ont passé comme nous par l'épreuve des tentations. Saint Paul en demanda la délivrance, mais il lui fut répondu : « Ma grâce te suffit.² » Oui la grâce nous suffit pour vaincre dans toutes nos luttes, mais cette grâce ne s'obtient que par une prière confiante. Quiconque veut vaincre par ses seules forces, deviendra le jouet de ses ennemis. Quel désespoir pour les damnés de s'être perdus, alors qu'il leur eût été si facile de se sauver en invoquant fréquemment Jésus et Marie! Ne manquons-nous pas de le faire, surtout dans les peines, les épreuves, les combats, les obstacles à notre progrès? « Nous sommes pressés, s'écrie l'Apôtre, par toute espèce d'affliction, mais sans en être accablés; nous nous trouvons dans des difficultés insurmontables, mais sans y succomber; nous sommes persécutés, mais non abandonnés; abattus, mais non entièrement perdus.³ » Qui soutenait donc l'Apôtre au milieu de tant d'adversités? sa confiance en Jésus-Christ : « Je puis tout, assurait-il, en Celui qui me fortifie.⁴ » C'est ainsi que dans les accablements qui naissent de la tribulation, nous devons nous appuyer en Jésus et en Marie, trouver en eux, par la prière, lumière, force et

(1) Prov.⁸, 34.

(2) II Cor. 12, 9.

(3) II Cor. 4, 8-9.

(4) Phil. 4, 13.

courage. L'avons-nous fait ou essayé jusqu'ici ? Hélas ! quand nous sommes éprouvés, nous ne pensons qu'à notre peine, et aux moyens de nous en délivrer. Nous oublions de recourir à l'oraison pour souffrir avec patience. Quels consolateurs plus tendres, plus puissants, plus fidèles pouvons-nous souhaiter, que le Rédempteur et la Mère de nos âmes ? en qui mieux qu'en eux trouverons-nous la résignation qui fait les saints, et le courage qui donne la victoire aux Elus ? O Jésus, ô Marie ! à qui irai-je dans mes luttes et mes amertumes, si ce n'est à vous ? Inspirez-moi la plus vive confiance en vos mérites et en votre miséricorde ; faites-moi recourir fréquemment à vous, m'entretenir constamment avec vous de mes occupations, de mes afflictions, de mes devoirs à remplir, en un mot, de tout ce qui regarde mes intérêts spirituels et ceux du prochain.

DIMANCHE DE LA PREMIÈRE SEMAINE. — Paix intérieure.

PRÉPARATION. — « Les disciples étant réunis, Jésus vint au milieu d'eux et leur dit : La paix soit avec vous ! » Ainsi parle l'Évangile de ce jour. La paix que le Sauveur souhaite si souvent aux siens, est un bien inestimable. 1^o Méditons-en la nature et les avantages. 2^o Voyons comment on peut l'acquérir. Gardons la paix du cœur en tout temps et en toute circonstance, recherchons-la quand nous l'avons perdue. *Inquire pacem et persequere eam.*¹

1^o NATURE ET AVANTAGES DE LA PAIX.

Il est deux sortes de paix, celle des pécheurs et celle des justes. La première consiste à contenter ses inclinations vicieuses, à ne rien refuser à son cœur, ni à ses sens. C'est là une sorte de paix, puisque dans une âme qui vit ainsi, il n'est ni lutte, ni combat, ni effort. Mais une telle paix n'est-elle pas

(1) Ps. 33, 15.

aussi honteuse que funeste ? N'est-ce pas celle d'un roi enchaîné par ses sujets, se pliant à tous leurs caprices et sanctionnant toutes leurs volontés ? N'est-ce point celle d'une eau dormante ou d'un cadavre dans un tombeau ? Aussi la voyons-nous aboutir à la corruption, à la perte de l'âme et du corps. Cette paix au reste n'est que superficielle : l'âme, en effet, faite pour régner sur ses sens, pourrait-elle jamais, sans indignation, sans regret, sans honte, se voir asservie à leur joug ? Aussi les plus dépravés cherchent les ténèbres pour faire le mal. — Bien différente est la paix des justes : elle consiste dans l'ordre et dans la tranquillité qui en résulte. Chez eux l'âme est à sa place entre les sens et Dieu ; elle subjugué sa chair, la force de rester soumise à la raison, et elle-même soumet sa raison à la loi divine. Sans doute, pour tenir les passions et les sens assujettis, l'âme doit lutter ; elle ne peut jamais déposer les armes. Mais les expéditions qu'un roi fait sur les frontières de son royaume pour en écarter les ennemis, ou dans quelque province reculée pour y étouffer quelque sédition, l'empêchent-elles jamais de jouir d'une profonde paix dans sa capitale et dans son palais ? Ainsi l'âme du juste reste en paix dans son intelligence et sa volonté, en dépit des révoltes des mauvais penchants et des attaques de l'enfer. — Que de biens d'ailleurs ne nous procure pas cette paix ineffable ! Elle nous fait jouir de cette suave douceur dont parle l'Apôtre, « et qui surpasse, dit-il, tous les plaisirs des sens. » L'Esprit-Saint la compare à un festin perpétuel,² dans lequel l'intelligence et la volonté, nourries des vérités de la foi, fortifiées d'une grâce abondante, goûtent les plus pures délices, en se reposant en Dieu. Témoin le saint homme Job au milieu de ses épreuves, David poursuivi par Saül, saint Paul parmi toutes les tribulations. A leur exemple, cherchons avec ardeur cette paix profonde, qui est un avant-goût du ciel. Mais où la trouver ? Vous la trouverez sûrement 1° Dans la confiance en Jésus et en Marie, contre les inquiétudes du passé. 2° Dans l'abnégation de vous-même et la pureté de conscience, contre les agitations du présent. 3° Dans l'abandon à la volonté divine,

(1) Phil. 4. 7

(2) Prov. 15, 15

contre les appréhensions de l'avenir. *Inquire pacem, et persequere eam.*

2^e MOYENS D'ACQUÉRIR LA PAIX.

Le premier moyen d'avoir la paix, c'est d'éviter à tout prix le péché mortel, qui porte avec soi la crainte et le remords. Quand on a pour ennemi un homme puissant, on ne peut être tranquille; comment le serait-on, en ayant Dieu pour adversaire? L'Esprit-Saint d'ailleurs le dit formellement : une conscience coupable ne saurait trouver de repos.¹ Caïn, ayant tué son frère, croit que tout le monde le poursuit, et il ne cesse de fuir d'un lieu à un autre; David, après son péché, trouve amères toutes les délices de sa cour. D'où leur viennent ces agitations, ces noirs chagrins? c'est que leur cœur est tourmenté de la pensée de leurs crimes; tant il est vrai qu'on n'a point de paix sans une conscience pure. — Pour en goûter mieux les douceurs, il faut même éviter les fautes vénielles délibérées. Quiconque a l'habitude de ces sortes de fautes perd la ferveur, ne sert plus Dieu qu'avec peine, ne trouve plus de dévotion dans ses pratiques de piété. Comment pourrait-il avoir la paix, lorsque les reproches de sa conscience l'avertissent sans cesse de changer de vie? Avec quelle amertume il se rappelle le bonheur dont il jouissait quand il servait Dieu généreusement! mais ces souvenirs, en le rendant malheureux, ne lui donnent point le courage de devenir meilleur. Triste état, qui nous prouve combien il nous est avantageux de rester fervent au service de Dieu! — La conformité parfaite à la volonté divine achèvera de nous établir dans une paix profonde et durable. Sans cette conformité, qu'arrivera-t-il? la seule multiplicité des occupations suffira souvent pour nous troubler, nous agiter; que sera-ce si nous sommes en butte à la contradiction, à l'adversité, à l'injustice, à l'humiliation? Il est donc nécessaire, pour conserver la paix du cœur, de s'armer de courage et de patience, en envisageant les événements comme les Saints les ont toujours considérés, c'est-à-dire avec

(1) Is. 48, 22.

foi, soumission, confiance et abandon à Dieu. A ce prix, nous serons peu et rarement troublés, ou du moins le trouble n'affectera, pour ainsi dire, que la surface de notre âme et ne pénétrera pas dans notre volonté.

O Jésus, qui avez souffert avec tant de calme les tourments de votre passion ! accordez-moi cette paix intérieure, qui est le fruit de votre mort et de votre résurrection. Et vous, ô Vierge sainte ! obtenez-moi la force de ne jamais me troubler, quoi qu'il m'arrive de fâcheux ici-bas, dans ce triste exil.

LUNDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE. — Joie spirituelle.

PRÉPARATION. — La paix conduit à la joie spirituelle, qui en est comme l'expansion. Considérons donc 1° Les avantages de cette joie. 2° Par quels moyens nous pouvons l'acquérir. Remercions souvent le Seigneur des biens sans nombre qu'il nous accorde, et notre cœur sera dans l'allégresse. *Semper gaudete; in omnibus gratias agite.*¹

1° AVANTAGES DE LA JOIE SPIRITUELLE.

Le service de Dieu paraît triste et ennuyeux à beaucoup d'âmes : les mondains le réputent même insupportable. Pourquoi ? Parce que, dit saint Bernard, ils ne voient que les dehors de la vertu, et non l'allégresse intérieure qui inonde le cœur des amis de Dieu. » A l'aide de cette joie délicieuse que donne la grâce, les Saints ont porté le joug du Seigneur avec facilité. Témoin saint François d'Assise, sainte Thérèse, saint Philippe de Néri, le bienheureux Berchmans, le vénérable Gérard Majella. Les sacrifices continuels qu'ils s'imposaient, les plus grandes tribulations elles-mêmes, rien n'était capable de les abattre, de diminuer leur contentement, parce qu'ils le plaçaient en Dieu seul. — Aussi la joie sainte qui rayonnait

(1) I Thess. 5, 16-18.

sur leur visage édifiait le prochain et ramenait les âmes à Jésus. Combien de cœurs épris du monde, se donneraient au Seigneur, s'ils connaissaient le bonheur qu'on trouve à l'aimer ! Or, la joie des bonnes âmes ne démontre-t-elle pas cette vérité ? C'est une prédication muette qui convainc mieux que tous les raisonnements. Combien de païens se sont convertis, en voyant la joie des martyrs au milieu de leurs tourments ! Qu'il serait donc utile à notre piété et à la pratique de nos devoirs, de posséder toujours cette joie céleste qui naît d'une bonne conscience, et qui donne tant de charmes à la religion et à la vertu ! — Notre persévérance dans le bien serait par là comme assurée. Car d'où vient qu'on se dégoûte si facilement de l'oraison, du renoncement et des autres moyens de sanctifier son âme ? C'est qu'on s'y adonne avec peu d'ardeur et de générosité. La joie spirituelle apporte remède à ce mal : elle dilate notre cœur, nous inspire du courage, et double en quelque sorte nos forces. Elle nous rend ainsi capables de rester fidèles à Dieu, malgré les difficultés et les tentations. Demandons à Jésus ressuscité, qu'il daigne nous faire part de cette suave allégresse dont il était enivré, lorsqu'il sortit glorieux du sépulcre. C'est dans l'oraison, la lecture et la pensée de la bonté de Dieu, que nous trouverons les remèdes à nos amertumes. Gardons-nous d'écouter les ennuis, les dégoûts, les inquiétudes, les tristesses ; oublions-nous nous-mêmes, et souvenons-nous de Dieu : en lui seul sont les joies pures, saintes et durables. *Memor fui Dei, et delectatus sum.*¹

2^e MOYENS D'ACQUÉRIR LA JOIE SPIRITUELLE.

Après nous avoir dit : « Réjouissez-vous toujours, » l'Esprit-Saint ajoute aussitôt : « Priez sans interruption, et rendez grâces à Dieu de tout.² » Ne semble-t-il pas nous indiquer ainsi les moyens d'être sans cesse contents et heureux ? « Quelqu'un d'entre vous est-il triste ? dit saint Jacques, qu'il prie !³ » La prière dilate le cœur, le relève dans les découragements, le

(1) Ps. 76, 4.

(2) I Thes. 5, 16-18.

(3) Jac. 5, 13.

console dans les afflictions, lui donne force et courage dans les combats qu'exige la vertu. Quoi de plus capable de nous faire goûter les délices de la dévotion, que de nous entretenir sans relâche avec Celui qui est la béatitude des Anges et des Elus ? Oh ! que les Saints trouvaient de consolations à converser ici-bas avec Dieu ! c'était pour eux le paradis de la terre. — Ils y apprenaient à connaître les tendresses continuelles dont nous sommes l'objet, de la part de notre très aimant Créateur. N'est-ce pas lui, en effet, qui nous donne l'existence et nous conserve la vie ? Nos facultés, nos sens, notre santé, les vêtements qui nous couvrent, les aliments qui nous soutiennent, tout n'est-il pas un don de sa main bienfaisante ? Et dans l'ordre surnaturel, combien de pensées saintes, de bons désirs, de lumières, de grâces plus précieuses que l'univers, ne nous accorde-t-il pas ? Ses bienfaits sont de chaque instant, et provoquent sans relâche notre gratitude. Or, comment ne pas se réjouir en se voyant l'objet des attentions continuelles d'un Dieu si grand, si puissant, si parfait, et si riche en toutes sortes de biens ? Comme le Seigneur ne change pas, et que ses dons, selon l'Apôtre, sont sans repentance,¹ les bienfaits du passé nous sont des gages des bienfaits à venir ; et alors quelle confiance ne doivent-ils pas nous inspirer ? Or, la confiance bannira de notre cœur les soucis, les vaines craintes, si contraires à la joie des enfants de Dieu. « Déposez dans le Seigneur toutes vos sollicitudes, dit saint Pierre, puisque lui-même a soin de vous.² » Oh ! combien ces dispositions de reconnaissance et d'abandon remédieront efficacement aux chagrins peu raisonnables qui empoisonnent notre vie ! O Jésus ! un rien m'abat, me déconcerte, parce que je ne m'appuie pas sur vous. Par l'intercession de votre tendre Mère, rendez-moi toujours attentif à vous prier, à vous remercier et à me confier en votre infinie bonté. *Sine intermissione orate. In omnibus gratias agite.*

(1) Rom. 11, 29.

(2) I Petr. 5, 7.

MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE. — **La mauvaise tristesse.**

PRÉPARATION. — Après avoir médité sur la joie spirituelle, prémunissons-nous contre son plus grand obstacle, qui est la mauvaise tristesse. Considérons-en 1° Les ravages. 2° Les remèdes. Ayons toujours dans l'esprit quelque sainte pensée qui nous élève à Dieu, source de toute joie. *Exultavit spiritus meus in Deo, salutari meo.*¹

1° RAVAGES DE LA MAUVAISE TRISTESSE.

L'Esprit-Saint assure que la tristesse énerve l'homme, ruine sa santé, le fait vieillir avant le temps et abrège ses jours.² Mais les ravages qu'elle fait dans l'âme sont bien plus sérieux. Elle engendre, dit Cassien, la colère et l'aigreur contre le prochain ; elle nous rend soupçonneux, impatient, intraitable, et nous cause beaucoup de tentations et de chutes ; car le démon se plaît à nous attaquer, quand il nous voit tristes et abattus. D'un autre côté nous perdons souvent ainsi le goût de l'oraison et de la lecture, moyens si précieux de nous soutenir dans nos luttes. Et combien de fautes alors ne commettons-nous pas ? De là des remords, des chagrins, des inquiétudes qui ne font qu'augmenter notre mal, et nous jettent dans un état voisin du désespoir. Oh ! combien il est vrai de dire avec l'Esprit-Saint, que la tristesse apporte dans un cœur tous les maux à la fois ! *Omnis plaga tristitia cordis est.*³ Quand vous ressentez les atteintes de cette maladie, demandez-vous, comme le Prêtre au bas de l'autel : « Pourquoi es-tu triste, ô mon âme ! et pourquoi me troubles-tu ? » Que manque-t-il à ton bonheur ? Le Dieu qui fait la joie des Anges, ne te suffit-il pas ? Tu le possèdes, en vivant dans sa grâce et en accomplissant sa volonté. Sois donc contente de lui, dit saint Augustin, et il sera content de toi. *Ille placet Deo, cui placet Deus.* Vos

(1) Luc. 1, 47. (2) Eccli. 30, 24-26. Prov. 17, 22. (3) Eccli. 25, 17.

tristesses ne viennent-elles pas souvent d'un manque de générosité et de résignation ? Tantôt c'est l'amour-propre froissé d'une parole, d'un geste, d'un procédé ; tantôt c'est la vanité humiliée d'un oubli, d'un défaut d'attention ; ou bien c'est la sensualité, l'immortification, qui vous porte au mécontentement, assombrit votre humeur, vous réduit à un morne silence, pendant que la mélancolie vous ronge péniblement. O déplorables résultats ! Comment les prévenir ? en se décidant tout de bon à souffrir avec calme ce qui contrarie ; et même en acceptant de bouche et de cœur des peines plus grandes encore. Ne suis-je pas d'ailleurs, ô mon Dieu ! assez récompensé de servir un Maître tel que vous ? Faut-il encore que vous me consoliez comme on fait à un faible enfant ? Inspirez-moi plus de courage et de force d'âme, afin que je vous serve gratuitement, pour le seul honneur de vous obéir, ô Roi immortel, devant qui toute grandeur, toute royauté disparaît, comme le néant devant l'infini.

2^o REMÈDES A LA TRISTESSE.

Rien ne triomphe mieux de cette maladie, que les réflexions et affections saintes, puisées dans une oraison fervente. Tel est le sentiment de Cassien. Comme David, dit-il, en jouant de la harpe, chassait le démon qui tourmentait Saül, ainsi l'oraison met en fuite le démon de la tristesse. Car elle élève les pensées, dissipe les nuages de l'esprit, dilate et réjouit le cœur. Le bienheureux Henri Suzo, sous le poids d'une affreuse mélancolie, entendit une voix qui lui disait : « Levez-vous, et méditez la passion du Sauveur. » Il le fit, et bientôt il se trouva soulagé. Si un entretien avec un ami, apaise parfois nos chagrins, combien plus la conversation avec Dieu, source de toutes les délices ? « Je les réjouirai, dit le Seigneur, dans l'exercice de la prière. » En pensant seulement à Dieu et à sa divine présence, le Prophète-Roi se sentait rempli de consolations ineffables, comme il le raconte lui-même.¹ Ce n'est donc pas auprès des créatures, mais au pied du Crucifix ou devant les

(1) Ps. 76, 4.

autels et les tabernacles que vous trouverez le remède à vos afflictions. Là vous apprendrez à considérer les événements comme étant dirigés par la sagesse et la bonté de Dieu. Le Seigneur en effet, et vous en êtes convaincu, ne veut que votre bien. Pourquoi donc vous attrister et vous plaindre, quand il vous le procure au moyen de l'épreuve? Le malade se plaint-il du médecin et du remède, quand ils lui apportent la santé? Et vous, âme de peu de foi! vous tombez dans l'abattement, parce que le Seigneur, pour vous sanctifier, permet que votre orgueil soit humilié, votre jugement contredit, votre volonté contrariée, votre patience exercée? Mais qu'allez-vous chercher dans l'oraison? n'est-ce pas la force de mourir à vous-même, à vos vices, à vos inclinations, pour pratiquer les vertus? Ce doit donc être pour vous un motif de joie, plutôt que de tristesse, de rencontrer des occasions de croître en sainteté et de multiplier vos mérites. Quand le frère Junipère, franciscain, était injurié, il tendait le pan de son manteau, comme pour recevoir des perles précieuses, tant il estimait les trésors cachés dans les peines et les humiliations!

O Jésus, ô Marie! rappelez-moi souvent votre paix inaltérable au milieu des souffrances, et les biens sans nombre qui en sont résultés pour nous, afin que j'apprenne à me réjouir en vous, malgré mes plus grands sujets d'affliction. *Et exultavit spiritus meus in Deo, salutari meo.*

MERCREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE. — Tristesse selon Dieu.

PRÉPARATION. — Après avoir médité les suites funestes de la mauvaise tristesse, voyons les avantages de celle qui vient de Dieu. Considérons-en 1° Les sources. 2° Les effets salutaires. Pensons souvent aux motifs que nous avons de nous repentir de nos fautes et d'en faire pénitence. « Bienheureux ceux qui pleurent! car ils seront consolés. » *Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.*¹

(1) Matth. 5, 5.

1^o SOURCES DE LA BONNE TRISTESSE.

Il est une tristesse qui donne la mort, dit l'Apôtre, c'est celle du siècle; mais il en est une qui nous fait opérer notre salut; c'est Dieu qui l'inspire.¹ Elle peut naître en nous de divers motifs. Le souvenir des péchés que nous avons commis cause en nous le regret, la contrition, les larmes de la pénitence. Cette tristesse, dit l'Apôtre, est selon Dieu. Il en est une autre qui provient du désir de nous sanctifier, et qui nous fait gémir amèrement des fautes les plus légères, des imperfections, des inclinations mauvaises que nous remarquons en nous, en un mot, de toutes nos misères spirituelles. La vue du peu de progrès que nous faisons dans la sainteté, est aussi de nature à nous inspirer une douleur utile et salutaire. — Une autre source de tristesse méritoire, est la pensée des péchés qui se commettent dans le monde. Celui qui aime le Seigneur et a du zèle pour sa gloire, peut-il se défendre de ressentir de la peine, en voyant son Créateur offensé? La foi et l'amour fournissaient aux saints une foule d'autres motifs de répandre des larmes devant Dieu. Tantôt c'étaient des larmes de repentir, en considérant leur ingratitude; tantôt des larmes de dévotion et de reconnaissance, en se voyant comblés de bienfaits par la divine bonté; d'autres fois ils pleuraient la Passion du Sauveur, comme le faisait si souvent saint François d'Assise; ou bien, réfléchissant à la longueur de leur exil, ils gémissaient de se voir éloignés du souverain Bien et toujours en danger de se perdre. Oh! que ces larmes devaient vous être agréables, ô Jésus! vous qui avez pleuré sur Jérusalem et sur nous tous, en prévoyant nos ingrattitudes, notre tiédeur, notre lâcheté dans votre service! J'ai plus que tout autre des motifs de gémir et de pleurer; et cependant je ne suis que dissipation; je me répands au dehors; je me complais dans les ris bruyants, les conversations profanes, lorsque j'ai au dedans de moi tant de sujets de tristesse. O mon bon Maître! préservez-moi de la

(1) II Cor. 7, 10.

légèreté, et de la négligence à me corriger de mes défauts. Faites-moi sentir les maux de mon âme, et unissez mon cœur au vôtre, dans les sentiments d'une véritable componction.

2^o AVANTAGES DE LA BONNE TRISTESSE.

La tristesse qui est selon Dieu, entretient en nous l'humilité, en nous rappelant les fautes que nous avons commises, et le fonds de corruption qui est en nous. Elle purifie notre conscience de toutes ses souillures, et détache notre cœur des vanités de la terre. « Quand on est pénétré d'une componction véritable, dit l'Imitation, le monde tout entier est à charge et devient amer.¹ » Loin de se plaire alors dans les entretiens inutiles, on cherche la solitude pour y converser avec Dieu. La curiosité de tout voir, de tout lire, de tout entendre ; le désir de paraître, de se produire, de jouir de sa liberté, ah ! que toutes ces tendances dangereuses s'amortissent dans les larmes du repentir ! La dévotion, au contraire, et l'amour de Dieu s'y raniment, et il n'est point de sacrifice qu'on ne fasse, en esprit de pénitence et pour imiter Jésus-Christ. Tandis que la mauvaise tristesse, dit Cassien, nous rend rudes, impatients, chagrins ; tandis qu'elle nous décourage, nous éloigne du bien et nous porte au désespoir, la bonne tristesse nous apprend à devenir humbles, obéissants, doux, patients, affables, et nous communique les fruits du Saint-Esprit. Et quelle récompense n'en aurons-nous pas dans le ciel ! « Dieu lui-même, dit l'Écriture, essuiera les larmes de ses Elus ² » Après avoir semé dans les pleurs, nous récolterons dans la joie et l'allégresse, comme parle le Psalmiste.³ — N'êtes-vous pas insensible à ce qui faisait pleurer les Saints, c'est-à-dire aux maux de l'Eglise, aux scandales qui se commettent, aux outrages que reçoit la majesté divine, et à la pensée du grand nombre d'âmes qui périssent chaque jour ? Vous êtes cependant si délicat, si susceptible, quand il s'agit de vos intérêts, de votre honneur, de votre réputation. D'où vient cette différence ? Ah ! c'est

(1) L. 1, c 21.

(2) Apoc. 21. 4.

(3) Ps. 125, 5-6.

qu'il y a en vous moins d'amour de Dieu que d'amour de vous-même.

Adorable Jésus ! daignez m'apprendre à me retirer dans le secret de mon âme, et à y demeurer seul avec moi-même et avec vous. Faites-moi répandre de ferventes prières en votre présence ; et, par l'intercession de la Mère de douleur, communiquez-moi l'esprit de componction, qui me détache de la terre et me fasse aspirer sans relâche à l'union la plus étroite avec vous.

PRATIQUE. — Selon le conseil de saint Alphonse, formons souvent des actes d'amour et de contrition, surtout dans l'oraison et dans la réception des sacrements.

JEUDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE. — Trouble de l'âme.

PRÉPARATION. — Jésus ressuscité disait aux disciples d'Emmaüs : « Pourquoi vous troublez-vous ?¹ » Considérons 1° Les motifs qui nous pressent d'éviter le trouble. 2° Les moyens de conserver le calme et la paix. Dès qu'il s'élève en nous quelque agitation intérieure, figurons-nous que Jésus nous dit : « Pourquoi vous troublez-vous ? » *Quid turbati estis ?*

1° MOTIFS D'ÉVITER LE TROUBLE.

Le trouble intérieur est un grand obstacle au bien spirituel. Il obscurcit l'esprit et agite le cœur ; il empêche la réflexion si nécessaire dans les affaires importantes. Or quoi de plus important que de se sanctifier et de se sauver ? Nous avons besoin pour la vie intérieure, d'un calme profond, qui nous laisse le plein usage de nos facultés. Comment, sans cela, vaquer à l'oraison, profiter des lumières célestes, entendre la voix de l'Esprit-Saint, et suivre en tout sa conduite ? Le Seigneur est le Dieu de la paix ;² il se retire d'un cœur agité.³ Car le trouble ne

(1) Luc. 24, 38.

(2) II Cor. 13, 2.

(3) III Reg. 19, 11.

vient point de lui, mais du démon ou de l'amour-propre. « J'écouterai, dit David, ce que me dit le Seigneur, parce que son langage porte avec lui la véritable paix. *Quoniam loquetur pacem.*¹ Que de fautes on évite, en gardant son intérieur calme et tranquille ! « Mon cœur s'est troublé, disait le Prophète-Roi, et par suite la force m'a abandonné, et la lumière de mes yeux s'est éclipsée.² » Alors on ne voit plus comme auparavant la laideur du vice et la beauté de la vertu ; et il semble, dit saint Alphonse, que ce ne soit pas un mal de perdre la grâce sanctifiante, qui est d'un prix infini. Combien d'âmes ont été les victimes de ces funestes illusions ! Dans leurs luttes intérieures, au lieu de recourir paisiblement à Dieu, elles se sont laissé troubler et décourager ; ce qui a causé leur ruine. Ce défaut n'est-il pas le vôtre ? Souvent pour un rien, une inquiétude, une vaine crainte d'avoir péché, une appréhension non fondée, vous perdez la paix, la confiance, la dévotion, vous vous faites un tort considérable sans presque le regretter. Ames de peu de foi ! *Quid timidi estis ?*³ pourquoi cette pusillanimité ? Servez-vous un maître qui ne pense qu'à vous punir ? N'est-ce pas plutôt un père plein de tendresse, qui considère vos intentions et se complait dans votre bonne volonté ? Loin donc de vous arrêter à des inquiétudes qui vous troublent, cherchez la paix et la confiance, dans la prière et l'abandon à Dieu ; et le Seigneur, qui aime la paix, demeurera avec vous. *Et Deus pacis erit vobiscum.*⁴

2^o MOYENS DE CONSERVER LA PAIX DE L'ÂME.

Pour y parvenir, persuadons-nous que le trouble, non seulement ne sert à rien, mais qu'il nous fait beaucoup de mal. Nous avons besoin de calme, surtout dans la tentation, et c'est alors souvent que nous cédon's au trouble. Il nous faudrait cependant, en ce moment critique, avoir assez de présence d'esprit pour nous rappeler les vérités de la foi, celles qui nous portent à prier, à nous confier en Dieu, à attendre de lui seul

(1) Ps. 84, 9.

(2) Ps. 37, 11.

(3) Matth. 8, 26.

(4) Il Cor. 13, 2.

la victoire. Combien d'actes de vertus n'ont pas faits les Saints, en s'appuyant sur Dieu avec une ferme assurance ! Les martyrs auraient-ils pu répondre si sagement à leurs juges, et subir patiemment de si cruels supplices, s'ils n'avaient point gardé la paix intérieure ? C'est parce que nous la perdons, que nous sommes souvent si agités, si énervés, si portés à l'impatience, à la vivacité, et que nous ne savons rien souffrir, ni rien mener à bonne fin. Méditez chaque jour combien le Dieu qui conduit toutes choses, est sage, puissant, charitable ; combien il est attentif à ne point laisser les épreuves dépasser vos forces. Avec quel abandon ne devriez-vous pas vous remettre de tout à sa divine bonté ! et ce serait là le grand remède à vos troubles. Vivant ainsi entre les bras du Père céleste, comme un enfant de bonne volonté, vous vous reposeriez sur lui ; et quand s'élèveraient dans votre âme de furieux orages, vous jetteriez en Dieu l'ancre de l'espérance, et votre cœur n'en perdrait point le calme, ni votre esprit la tranquillité.

O Jésus ! vous l'avez dit : si nous apprenons de vous à être doux et humbles de cœur, nous trouverons la paix et le repos de nos âmes. Par les prières de votre sainte Mère, accordez-moi le mépris de moi-même, la confiance la plus entière en vous, et la fidélité à recourir à l'oraison dans les combats et les peines de cette vie.

PRATIQUE. — « Quittez-vous vous-même, dit Jésus dans l'Imitation, abandonnez-vous à moi, et vous jouirez d'une grande paix intérieure.¹ » *Relinque te, resigna te, et frueris magna interna pace.*

(1) L. 3, c. 27.

VENDREDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE. — Jésus, notre consolateur.

PRÉPARATION. — Le moyen par excellence de conserver toujours la joie spirituelle, c'est d'avoir recours à Jésus, le consolateur des âmes affligées. Méditons donc 1° Avec quelle bonté il nous presse d'aller à lui. 2° A quelle condition il nous fera part des biens et des consolations célestes. « Venez tous à moi, nous crie-t-il, vous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » *Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos.*¹

1° JÉSUS NOUS PRESSE DE VENIR A LUI.

Le Sauveur, pendant sa vie mortelle, disait à la Chana-néenne : « Je ne suis envoyé que pour les brebis perdues de la maison d'Israël.² » Aujourd'hui qu'il est mort et ressuscité, il crie aux hommes de toutes les contrées de la terre sans exception : « Venez tous à moi, » *venite ad me omnes.* « Venez, » que craignez-vous ? pourquoi redouter ma majesté, ma puissance, ma sainteté, ma justice ? Ne suis-je pas votre Créateur, votre Père, votre Frère, votre Rédempteur ? Venez par la foi, le désir, la dévotion, la confiance et l'amour. « Venez à moi » qui vous conserve la vie, la vie du corps et celle de l'âme ; à moi qui vous donne la lumière de la raison et les splendeurs de la foi ; à moi enfin qui vous nourris de ma chair, après vous avoir rachetés de mon sang. Venez à moi dans les églises, pendant la sainte Messe ou dans la Communion. « Venez tous, » sans distinction, avec vos misères corporelles et spirituelles ; je suis le même qui ai rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de leurs membres aux paralytiques ; j'ai guéri les malades, chassé les démons et ressuscité les morts ; il n'est point de miracles que je ne puisse faire en votre faveur. Venez

(1) Matth. 11, 28.

(2) Matth. 15, 24.

donc tous sans exception. Mais venez surtout, « vous qui travaillez » péniblement à l'édifice de votre perfection, « vous qui êtes chargés » de tant de défauts à redresser, de misères à soulager, de devoirs à remplir; vous tous, en un mot, qui sentez le poids de la nature, la révolte des passions, les épreuves de la vie, et qui appréhendez de loin les terreurs de la mort, venez tous, et « je vous soulagerai, je vous réconforterai, » je vous conduirai comme des brebis dans de gras pâturages, moi qui suis votre Pasteur; je vous fortifierai par ma doctrine, ma grâce, mes sacrements; je vous consolerais, réjouirai dans vos afflictions, comme un père ses enfants. *Et ego reficiam vos.* Examinons si nous répondons à des invitations si douces, si pressantes, et qui n'ont en vue que notre bonheur. Ne préférons-nous pas écouter la voix du monde et des passions, de l'orgueil et de la vanité, de la paresse et de la sensualité? Combien de fois Jésus nous appelle, sans que nous répondions à son amour, tandis que souvent nous sommes si dociles à suivre nos instincts et nos inclinations! Demandons-lui l'esprit d'abnégation, de confiance et d'amour pour aller à lui, et il nous fera part de ses biens ineffables. *Et ego reficiam vos.*

2^e CONDITIONS POUR ÊTRE AIDÉ PAR JÉSUS.

Le Sauveur nous a dit le bien qu'il veut nous faire, si nous allons à lui; il ajoute aussitôt les conditions à remplir pour participer à ses faveurs. « Prenez, dit-il, mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes; car mon joug est doux, et mon fardeau est léger.¹ » *Tollite*; prenez de bon cœur, sans contrainte, mon joug sur vous; joug suave, qui ne ressemble en rien à celui du monde, de l'enfer et des passions. Le fardeau que je vous impose ne saurait être pesant, puisque ce sont des devoirs à remplir, mais des devoirs tout conformes à la droite raison, à l'équité, à la justice; des devoirs qui ennoblissent l'âme, et dont l'accomplissement, rendu facile

(1) Matth 11, 29-30.

par ma grâce, lui mérite la paix en cette vie et d'éternelles récompenses en l'autre. Ces devoirs, il est vrai, sont pénibles aux esprits superbes et insubordonnés, mais pourquoi ? parce qu'ils ne veulent d'aucun joug et deviennent par là esclaves de leurs penchants vicieux. Pour vous, entrez dans mon cœur ; puisez-y par la prière des sentiments d'humilité et de mansuétude, et jamais vous ne regretterez de vous être mis à mon service. L'humilité vous apprendra à aimer la dernière place, à vivre cachés et inconnus, sans aucune prétention ; elle vous inspirera la soumission à l'autorité, la fidélité à tous mes préceptes ; et ainsi vous trouverez le repos de vos âmes. Au moyen de la douceur, vous aurez même ce repos au milieu des épreuves et des humiliations ; car cette vertu vous communiquera le calme, la patience dans les contrariétés et les peines de cette vie. Ainsi nous parle Jésus. Sommes-nous dociles à ce langage ? D'où viennent nos troubles, nos agitations, nos mécontentements ? N'est-ce pas toujours du manque d'humilité, de mansuétude, de résignation ? Oh ! que le service de Jésus nous serait facile et suave, si nous étions toujours soumis, dociles, patients, contents de Dieu et de sa volonté sainte. Supprimez toutes les angoisses de l'orgueil, les tortures de l'envie, les tourments de l'ambition, les inquiétudes de la vanité et de l'amour-propre, et vous aurez une idée du bonheur des humbles ou des petits selon Dieu.

O Jésus ! les obligations que vous m'imposez, loin d'être une charge, sont des ailes qui facilitent mon élan vers vous, source de toute félicité. Par l'intercession de votre aimable Mère, faites-moi comprendre combien est dur le joug des passions. Inspirez-moi le courage de m'assujettir sans réserve à vos divins préceptes. Ainsi soit-il !

SAMEDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE. — L'Ave Maria.

PRÉPARATION. — Le samedi étant consacré à la divine Mère, réveillons notre confiance en elle, en méditant 1° L'excellence de la Salutation angélique. 2° Ce que cette prière renferme de doctrine et d'enseignements pour nous. Récitons-la souvent pour mériter la protection de Marie, sans laquelle, dit saint Germain, personne ne peut se sanctifier. *Nisi tu iler aperires, o Maria! nemo spiritualis evaderet.*

1° EXCELLENCE DE LA SALUTATION ANGÉLIQUE.

Comme Jésus nous a révélé la formule de prière que nous devons adresser chaque jour à notre Père qui est aux cieux ; ainsi le Saint-Esprit par l'organe de l'Archange Gabriël, de sainte Elisabeth et de l'Eglise catholique, nous a composé la requête dont nous devons user à l'égard de notre céleste Mère. L'*Ave Maria* ou la Salutation angélique est la plus belle prière après l'Oraison dominicale. Par elle, en effet, que faisons-nous ? nous saluons et exaltons la Mère de nos âmes dans les termes dont Dieu lui-même s'est servi, par son Ambassadeur fidèle, dans le grand mystère de l'Annonciation ; nous la félicitons de la sublime prérogative qui la distingue de toutes les créatures, en la rendant Mère du Créateur. Puis avec Elisabeth et avec l'Eglise, toutes deux inspirées de l'Esprit-Saint, nous la supplions, par sa divine Maternité, de nous venir en aide, pendant la vie et à la mort. N'est-ce pas avec raison que les Saints ont attaché tant de prix à la récitation de cette touchante prière ? Le bienheureux Alphonse Rodriguez la récitait avec une tendre piété chaque fois qu'il entendait sonner l'heure. La nuit, les Anges venaient l'éveiller, afin qu'il s'acquittât de ce tribut de louanges à l'égard de sa Reine bien-aimée. De quelle estime

(1) Luc. 1.

n'était pas pénétré saint Alphonse pour la Salutation angélique ! Il la récitait à chaque quart d'heure, et il assurait qu'elle est plus précieuse devant Dieu que toute la création. Une religieuse bénédictine, apparaissant après sa mort, déclara qu'elle serait prête à subir jusqu'au jugement général, les douleurs de sa dernière maladie, pour obtenir un degré de gloire correspondant au mérite d'un seul *Ave Maria*.¹ Quelle n'est donc pas l'excellence de cette humble supplique ! Avec quelle dévotion nous devrions la réciter, lorsque l'heure sonne, ou quand nous commençons une action, que nous devons sortir, recevoir quelqu'un, donner un conseil ! Faisons-le du moins avant nos repas, notre repos, nos récréations ; dans les combats que nous livrent le monde, la chair et le démon ; dans les peines et les épreuves de la vie, dans les occasions difficiles de patience, d'obéissance, de charité, afin que la Reine des Saints soit notre guide en tout, qu'elle nous protège et nous gouverne, comme une mère ses enfants. Heureuse notre vie si elle est ainsi parsemée d'*Ave Maria* ! Elle nous méritera la plus sainte mort, celle des vrais serviteurs de Dieu et de la Vierge sans tache, dont les liens sont des chaînes de salut. *Vincula illius alligatura salutaris*.²

2^e EXPLICATION DE L'AVE MARIA.

Dans cette prière, nous commençons par féliciter de ses grandeurs la Mère bénie du Verbe incarné. « Je vous salue, Marie, pleine de grâce. » Cette salutation, dit saint Thomas, étonne par sa nouveauté ; jamais on n'en avait entendu de pareille de la bouche d'un Ange. Mais pourquoi appelle-t-il Marie « Pleine de grâce ? » parce que, dit l'angélique Docteur, elle en a reçu une plénitude assez grande pour sauver tous les hommes ; ce qui doit singulièrement fortifier notre confiance, lorsque nous la prions. L'Eglise nous a fait joindre à ce salut le nom de Marie, nom de douceur, d'espérance et d'amour, nom qui éclaire, fortifie et console. « Le Seigneur est avec

(1) S. Alph.

(2) Eccli. 6, 31.

vous, » c'est-à-dire d'une manière plus spéciale qu'avec les autres créatures. Et en effet, le Père n'est-il pas avec Marie, comme avec sa Fille par excellence, le Fils comme avec sa Mère, le Saint-Esprit comme avec son Epouse bien-aimée? « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, » à la différence d'Eve qui est tombée sous la malédiction du péché, et nous a entraînés dans sa ruine. Aujourd'hui nous sommes bénis avec la Mère de Dieu, devenue la Mère de nos âmes. Et d'où nous vient cette bénédiction? De Jésus, le Béni avant tous les siècles, et de Marie, qui intercède pour nous. *Et benedictus fructus ventris tui, Jesus.* Le Sauveur, en effet, a remis à sa Mère toutes les grâces de la Rédemption, afin qu'elle les dispense comme elle veut, quand elle veut, et à qui elle veut. — Après avoir ainsi salué et loué la bienheureuse Vierge, nous jetons un regard sur nous-mêmes, et pénétrés du sentiment de nos misères, nous lui disons : « Sainte Marie, Mère de Dieu ! » Les enfants aiment à redire le nom de leur Mère, et à proclamer ses titres de noblesse ; ils raniment ainsi leur amour et leur confiance. Mais notre misère nous paraît d'autant plus grande, que Marie est plus pure et plus élevée. Voilà pourquoi nous ajoutons : « Priez pour nous, pauvres pécheurs : » priez « maintenant, » maintenant que nous luttons contre nous-mêmes, contre nos vices et nos passions, contre les tentations du monde et de l'enfer. Priez surtout pour nous « à l'heure de notre mort, » alors que la faiblesse où nous aura réduits la maladie, exigera de votre part, ô notre Mère ! un secours plus prompt, plus puissant, plus maternel. Priez pour nous, quand nous recevrons les derniers sacrements, et que notre âme, luttant dans l'agonie, sera sur le point de comparaître devant Dieu. Recevez-la vous-même, ô Mère de notre salut ! afin que nous vous devions la vie de la gloire, comme nous vous sommes redevables de la vie de la grâce. *Ora pro nobis, nunc et in hora mortis nostræ.*

DIMANCHE DE LA DEUXIÈME SEMAINE. — Sépulcre de Jésus.

PRÉPARATION. — L'Eglise fait aujourd'hui mémoire du sépulcre de l'Homme-Dieu. Nous trouvons dans ce mystère l'image 1° De la mort mystique de l'âme. 2° De sa vie cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Proposons-nous de renoncer sans cesse à nos idées, à nos intentions terrestres et naturelles, pour en prendre de célestes et de surnaturelles. *Mortui enim estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.*¹

1° JÉSUS AU SÉPULCRE, IMAGE DE NOTRE MORT MYSTIQUE.

Quand nous considérons le tombeau du Sauveur, quel spectacle, grand Dieu ! frappe nos regards ! Les biens de la terre sont devenus comme étrangers à Jésus ; le sépulcre où il repose, le linceul qui l'enveloppe, ne sont pas à lui. Il n'a pas même une parcelle des biens que ses ennemis possèdent si largement. O mort, mort cruelle ! qu'as-tu fait ? tu as dépouillé totalement le Maître de l'univers. Son corps est sans vie, sans mouvement. Il ne voit plus, n'entend plus, ne goûte plus les choses d'ici-bas. On a beau les lui présenter, les appliquer à ses sens, elles ne lui font plus aucune impression. Qu'on le remue, qu'on le déplace, qu'on le transporte, il n'opposera nulle résistance. En un mot, tout ce qui paraît en Jésus aux regards des hommes, est inanimé et reste insensible au monde présent. Tel est le Modèle à suivre dans la pratique de l'abnégation, ou de la mort à soi et à tout ce qui est créé. Les partisans du siècle vivent de la vie des sens, se complaisent en ce qui flatte les instincts naturels ; mais vous, qui voulez marcher sur les traces de Jésus, il vous faut, dit l'Apôtre, renoncer à vous-même, vous dépouiller du vieil homme, de l'homme porté au péché, et qui se nourrit de pensées et d'affections terrestres. Il vous

(1) Col. 3, 3.

faut préférer la vie pauvre, obscure et cachée, à une vie pleine d'éclat et de renommée. Ainsi vous deviendrez conforme à Jésus dans le sépulcre, c'est-à-dire insensible aux fausses joies de la terre, à ce qui brille dans le monde, à ce qui satisfait la nature et les mauvaises passions. Un mort, en effet, n'a plus de mouvement, ni de volonté propres ; il ne tient plus à sa réputation ; il n'a que faire des richesses, des habits recherchés, des ornements de luxe ; une injure ne l'irrite pas ; la louange ne l'enfle pas d'orgueil ; il n'a ni haine, ni rancune contre personne ; il est indifférent à tout. Sont-ce là vos dispositions ? O Jésus ! daignez me les communiquer par la force de votre grâce, afin que mort à tout, je puisse vous ressembler et m'en-sevelir spirituellement avec vous dans le tombeau. *Mortui enim estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.*

2^o JÉSUS AU SÉPULCRE, IMAGE DE NOTRE VIE CACHÉE EN DIEU.

Après avoir dit « Vous êtes mort, » l'Apôtre ajoute : « Et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. » Le Sauveur dans son tombeau est mort quant à la vie naturelle ; mais la Divinité du Verbe n'a pas quitté son corps : elle lui reste substantiellement unie ; en sorte que, paraissant mort aux yeux des hommes, Jésus vit dans sa divinité. Mais cette vie est cachée aux regards du monde ; Dieu seul la connaît. Ainsi doit-il en être de nous. En nous voyant éloignés de leurs jouissances, de leur liberté, de leurs plaisirs, les mondains nous plaignent et nous croient malheureux. Mais ils ignorent qu'il est une autre vie qui ne tombe pas sous les sens, une vie spirituelle, surnaturelle, toute céleste, tout angélique et divine ; une vie qui a ses gloires, ses richesses, ses plaisirs, dans un ordre bien supérieur à celui de la nature. Le monde voit le dehors, dans les amis de Dieu ; il a horreur de leur silence, de leur recueillement, de leurs pénitences ; mais qu'il est loin de soupçonner les joies secrètes de leur cœur, de leur conscience ! cette paix délicieuse qui surpasse tout sentiment ! Habitué à une liberté plus ou moins licencieuse, le monde regarde l'obéissance comme un esclavage, et le dévouement comme une servitude ; mais com-

bien les âmes qui aiment Dieu s'y trouvent à l'aise ! jamais elles n'échangeraient leur vie d'immolation, contre la vie sans contrainte des prétendus heureux du siècle. Que ceux donc qui vivent en Dieu et pour Dieu avec Jésus-Christ, se réjouissent, parce qu'ils ont choisi la meilleure part ! Qu'ils continuent à se cacher parmi les hommes, à pratiquer la piété, la charité, toutes les vertus, sans s'inquiéter du monde qui les méprise ; un jour viendra, dit l'Apôtre, où leur vie sainte et oubliée sera manifestée à la face de l'univers, lorsque Jésus apparaîtra dans sa gloire. Alors tous ceux qui auront vécu comme lui et avec lui, dans l'abjection, la persécution, en vue de plaire à Dieu, seront exaltés devant les Anges et couronnés parmi les Elus. *Cum Christus apparuerit, vita vestra, tunc et vos apparebitis cum ipso in gloria.*

O mon Dieu ! faites que cette espérance m'encourage à mener ici-bas une vie toujours plus humble, plus intérieure, plus recueillie. Que la pensée du sépulcre de mon Sauveur, me presse constamment de m'ensevelir avec lui, ou de me cacher éternellement en vous, mon Seigneur et mon Dieu ! *Et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo.*

LUNDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE. — **Le bon Pasteur.**

PRÉPARATION. — Dans l'Evangile de ce dimanche, Jésus nous dit qu'il est le bon Pasteur. Voyons 1° Comment il a justifié ce titre. 2° Comment il le justifie tous les jours. Proposons-nous de nous rendre de plus en plus attentifs à la voix de l'Homme-Dieu, afin d'être comptés parmi ses brebis fidèles. *Vocem meam audient, et fiet unum ovile et unus Pastor.*¹

(1) Joan. 10, 16.

1^o JÉSUS A JUSTIFIÉ SON TITRE DE BON PASTEUR.

Infiniment heureux en lui-même et n'ayant nullement besoin de nous, le Verbe éternel a daigné jeter un regard sur notre humanité déchue, mais un de ces regards qui engendrent tout un monde de merveilles, par un effet de l'amour. Désireux de nous préserver de l'enfer, il abaissa les cieus et descendit lui-même jusqu'à notre néant. Il vint du sein du Père éternel dans le sein d'une Vierge, du trône de la gloire dans une étable, des splendeurs de l'éternel patrie dans l'obscurité de notre exil. O bonté généreuse de notre Dieu ! Il nous a préférés à ses anges, et a parcouru, pour nous chercher, les monts, les collines et les vallées. C'est donc à bon droit qu'il nous crie : « Je suis le bon Pasteur. » *Ego sum Pastor bonus.* — « Le mercenaire, dit-il, quand il aperçoit le loup, abandonne son troupeau et s'enfuit. Il agit ainsi parce qu'il est mercenaire, et qu'il ne se soucie pas des brebis.¹ » Le Sauveur a fait tout l'opposé. Loin de délaisser son troupeau, ne l'a-t-il pas défendu au prix de sa vie même ? N'est-il pas allé au-devant de ses bourreaux, pour se remettre entre leurs mains, et recevoir les coups qui nous étaient destinés ? Oh ! qu'il peut nous dire avec assurance : « Je suis le bon Pasteur ; j'ai répandu mon sang et souffert la mort dans l'intérêt de votre salut !² » — Nous étions des brebis, non seulement errantes, mais rebelles, et c'est à force de caresses qu'il a voulu triompher de nos révoltes. Dans le temps même où les hommes l'outrageaient, le faisaient mourir, il nous a comblés de biens. Du haut de la croix où il expirait, il nous donnait l'Eglise, il nous laissait sa Mère, et se livrait lui-même à nous. N'est-ce pas là dompter notre malice par l'excès de la bonté ? N'est-ce pas nous vaincre par la miséricorde, lorsque nous méritions les coups de la justice ? Oh ! remercions ce tendre Pasteur d'avoir envoyé ses bienfaits au lieu de ses châtimens, à la conquête de nos cœurs obstinés. Voyez si vous êtes du nombre de ses brebis fidèles,

(1) Joan, 10, 12-13.

(2) Joan. 11.

de celles qui le connaissent, qui entendent sa voix et le suivent constamment. Etudiez-vous Jésus dans l'oraison ? Etes-vous docile aux lumières et aux attrait qu'il vous donne ? Hélas ! que de raisonnements, de répugnances, avant de vous mettre à exécuter ses désirs, ses volontés ! Cherchez désormais à imiter son humilité, sa douceur, sa modestie, sa patience, sa charité, son dévouement, à l'aide d'une foi vive et d'une oraison continuelle.

20 JÉSUS JUSTIFIE CHAQUE JOUR SON TITRE DE BON PASTEUR.

Jésus assure dans saint Luc, qu'il est ce Pasteur plein d'amour, qui, ayant perdu une de ses cent brebis, abandonne dans le désert les quatre-vingt-dix-neuf autres, et se met à la recherche de la pauvre égarée. Quelle bonté ! un Dieu qui cherche sa créature, malgré l'ingratitude et l'infidélité, dont elle fait encore preuve, tous les jours, en fuyant le Pasteur et le bercail ! — Dès qu'il a retrouvé sa brebis, après beaucoup de fatigues, la voyant faible et impuissante, il ne la fait pas marcher péniblement et ne la frappe pas de sa houlette, mais il la place charitablement sur ses épaules et la rapporte au bercail. Touchante image de sa bonté, et de la douceur de sa grâce ! Avec quel amour il relève le pécheur repentant, l'encourage, le fortifie et lui facilite la voie du retour ! « A peine, dit Isaïe, a-t-il entendu la prière d'un cœur contrit, qu'il se hâte de lui répondre et de lui pardonner. » Il tressaille même d'allégresse, quand un pécheur se convertit. « Le bon Pasteur rentré chez lui, continue-t-il, convoque ses amis et ses voisins : Félicitez-moi, leur dit-il, j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. Il y aura plus de joie dans le ciel, ajoute le Sauveur, à la pensée d'un pécheur qui se convertit, qu'à la vue de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. » O tendresse ineffable de notre Dieu ! C'est la brebis qui devrait se réjouir d'avoir retrouvé son Pasteur et son bercail ; mais non, le Sauveur ne parle ici que de sa propre joie et de celle

(1) Is. 30, 19.

(2) Luc. 15, 7.

des Anges ; tant son Cœur est rempli d'amour envers l'Âme qui revient à lui ! Quand sortirez-vous de la vie tiède, distraite et dissipée dans laquelle vous êtes plongé ? Jésus vous a tant de fois cherché ! il vous inspire encore de reprendre votre ancienne ferveur, cet amour que vous aviez de la solitude, du recueillement, de l'oraison ; ce désir qui vous pressait de vous mortifier et d'aspirer sans relâche à la plus haute sainteté. Ah ! cédez aux instances d'un si bon Maître, et dès aujourd'hui donnez-lui le plaisir de vous voir tout à lui.

O mon Rédempteur ! je me repens de vous avoir si longtemps résisté. Je m'assujettis dès maintenant à tous vos préceptes. Par l'intercession de votre aimable Mère, rendez-moi docile à vos lumières et à vos inspirations. Faites-moi méditer souvent les signes qui distinguent ceux qui vous appartiennent : « Mes brebis, dites-vous, me connaissent ; elles entendent ma voix ; elles me suivent fidèlement. »¹

MARDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE. — **Bonté de Jésus.**

PRÉPARATION. — Jésus, avons-nous médité, est le bon Pasteur ; considérons combien sa bonté est inépuisable. 1° Selon la parole de saint Pierre, « il a passé sur la terre, faisant le bien, » et il le continue après sa résurrection. 2° Il montre surtout sa bonté à l'égard des pécheurs repentants. La douceur, la charité envers tous, sont-elles nos vertus de chaque jour ? Examinons là-dessus nos sentiments et notre conduite. *Ut sitis sine querela et simplices filii Dei.*²

1° JÉSUS OPÈRE SANS CESSER LE BIEN.

Puisque, selon la parole évangélique, tout bon arbre porte de bons fruits,³ quels fruits abondants et précieux ne doit point porter sans relâche l'Arbre de vie, notre divin Sauveur, lui qui est la Bonté même, la Bonté infinie ! Aussi voyons-le

(1) Joan. 10, 3, 15.

(2) Phil. 2, 15.

(3) Matth. 7, 17.

dans sa course si rapide parmi les hommes. « Il parcourait, dit l'Évangile, la Galilée, guérissant toutes les langueurs, toutes les infirmités. Sa renommée vola dans toute la Syrie, et tous lui amenaient des malades, des possédés, des lunatiques, des paralytiques; et il les guérissait.¹ » Partout où il entrait, continue l'Évangile, dans les villes, villages, bourgades, on plaçait les infirmes dans les rues et sur les places publiques,² » et sa charité ne savait résister à leurs désirs. Avec quel empressement on se jetait sur lui pour toucher ses vêtements, parce qu'une vertu secrète sortait de sa personne et guérissait tout le monde!³ Et quelle était cette vertu? Celle de sa tendresse envers les hommes, tendresse toute-puissante et inépuisable, qui ne se lasse jamais de répandre des bienfaits. — Les miracles de sa bonté sur les corps, que sont-ils sinon une faible image de ceux qu'elle opère encore chaque jour dans les âmes? Combien de malades spirituels à qui Jésus rend la santé dans le sacrement de pénitence! Combien d'âmes tourmentées par le démon il soulage, du fond des tabernacles où il réside pour nous faire du bien! Les aveugles ou ceux qui chancellent dans la foi; les muets ou ceux qui n'osent déclarer leurs péchés en confession; les sourds ou ceux qui résistent à la grâce; les paralytiques ou les cœurs découragés qui ne font plus un pas dans la vertu; tous ne sont-ils pas l'objet des attentions, de la sollicitude, de la charité du Rédempteur? Ah! si nous savions recourir à lui avec la foi du Centurion, avec la confiance des dix Lépreux, avec la persistance de la Chananéenne, jamais il ne refuserait rien à nos requêtes. S'il opère, en effet, tant de prodiges en faveur des corps qui périssent, que ne fera-t-il pas pour nos âmes immortelles? Si donc vous êtes encore peu avancé dans la vie spirituelle, si vous manquez d'humilité, de recueillement, de mansuétude, d'union habituelle avec Dieu, ne l'attribuez qu'à votre lâcheté, à votre peu de ferveur et de confiance dans la prière. En vous appuyant sur les mérites de Jésus et sur les promesses qu'il vous a faites, vous pouvez tout obtenir de sa générosité sans bornes.

(1) Matth. 4, 23.

N. MÉDIT. I.

(2) Marc. 6, 56.

(3) Luc. 6, 19.

2^o BONTÉ DE JÉSUS A L'ÉGARD DES PÉCHEURS REPENTANTS.

Pendant sa vie mortelle, le Sauveur avait pour eux une prédilection particulière. Non content de les encourager, de les préconiser même par sa doctrine, en racontant la joie qu'éprouvent les Anges à la conversion de l'un d'entre eux, il se plaisait à les visiter, à manger, à converser avec eux, à vivre même dans leur compagnie. N'est-ce pas même le reproche le plus amer que lui firent les pharisiens ? Et que leur répondit Jésus ? « Ce ne sont pas les bien portants, leur dit-il, mais les malades, qui ont besoin de médecin.¹ Je veux la miséricorde, et non le sacrifice ; car je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs.² » Et de fait, le publicain Matthieu fut un de ses Apôtres ; saint Pierre, quoiqu'il eût renié son Maître, fut constitué par lui Chef de l'Eglise universelle ; et saint Paul, le persécuteur, devint un Vase d'élection et l'Apôtre des gentils par le choix de Jésus. Admirez encore ce qui est arrivé au publicain Zachée. Il souhaitait seulement de voir de loin le Sauveur, et se jugeait indigne de le recevoir dans sa demeure. Mais que fit le divin Maître ? il alla au-devant de ce pécheur, l'appela par son nom avec bonté, et séjourna dans sa maison pour le convertir. O miséricorde de Jésus ! N'est-ce pas aussi à Marie-Madeleine, pécheresse et pénitente, que, selon l'Evangile, il apparut d'abord après sa résurrection ? Oh ! que ces faits et tant d'autres prouvent à l'évidence combien le Sauveur est loin de rejeter un pécheur, quelque coupable qu'il soit, pourvu qu'il apporte une bonne volonté ! *Eum qui venit ad me non ejiciam foras.*³ Ne vous laissez-vous pas intimider par le souvenir de vos fautes passées, au point de manquer de confiance en Jésus-Christ ? Gardez-vous de ces sentiments, surtout pour le moment de la mort. « Ai-je donc servi Mahomet ? » répondait un mourant à celui qui s'étonnait de sa joie en face du trépas. Nous servons un bon Maître, qui toujours pardonne au repentir. Le repentir n'est-il pas un don de sa grâce, le gage de sa tendresse,

(1) Marc, 2, 15.

(2) Matth. 9, 13.

(3) Joann. 6, 37.

le signe et la preuve de sa clémence envers nous ? Formons donc souvent des actes de contrition ; nous y trouverons des titres au salut, puisque Dieu ne méprise jamais un cœur contrit et humilié.¹

O mon Sauveur ! mes péchés m'épouvantent, mais votre bonté me rassure. Comment pourrez-vous me condamner, vous qui avez scellé de votre sang la promesse de m'absoudre si je me repens et me confie en vous ? Par l'intercession de la Mère de miséricorde, accordez-moi le pardon et la persévérance finale.

PRATIQUE. — Dans les tentations de défiance, recourons, comme saint Alphonse, à Jésus crucifié et à la Mère de douleurs.

MERCREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE. — L'Enfant prodigue.

PRÉPARATION. — Après avoir considéré la bonté divine, voyons-en une preuve frappante dans la parabole de l'Enfant prodigue, en méditant 1° Ses égarements. 2° Sa conversion ou son retour. N'hésitons jamais à nous confier en Dieu et à nous approcher de lui, après avoir commis une faute. Il nous recevra toujours avec miséricorde. *Convertimini ad me, et convertar ad vos, dicit Dominus.*²

1° EGAREMENTS DE L'ENFANT PRODIGE.

« Un homme avait deux fils, dit Jésus-Christ ; le plus jeune demande un jour à son père la part d'héritage qui lui revient. L'ayant obtenue, il part, quitte la maison paternelle, emportant avec lui tout son patrimoine. » Telle est l'image du pécheur : en offensant Dieu qui est son Père, que fait-il ? il l'abandonne et rompt avec lui, oubliant les dons qu'il en a reçus : l'être, la vie, les biens de la nature et ceux de la grâce. Plutôt que de rester l'enfant du plus grand des rois, du meilleur des pères, il préfère vivre selon ses caprices. Quel étrange

(1) Ps. 50, 19.

(2) Zach. 1, 3.

aveuglement ! Loin de toute surveillance, le prodigue s'adonna bientôt au vice. Ainsi fait le pécheur : après avoir quitté son Dieu, il oublie les châtimens dont il est menacé, et se laisse dominer par ses passions. Mais au lieu d'y trouver la liberté qu'il cherche, il n'y rencontre que la plus honteuse des servitudes. Chacun de ses vices lui devient une chaîne, qui l'attache au démon dont il est l'esclave. *Omnis qui facit peccatum servus est peccati.*¹ — Réduit à ce triste état, le prodigue se trouva bientôt malheureux. Mourant de faim, il enviait aux plus vils animaux leur grossière nourriture, sans pouvoir l'obtenir. N'en est-il pas de même du pécheur ? après avoir assouvi ses penchans criminels, il tombe dans la plus amère déception. Loin de trouver ce qu'il cherchait, le souvenir des biens qu'il a perdus, le poids des chaînes qu'il s'est forgées, la crainte fondée du tribunal suprême, tout contribue à le remplir de tristesse et de remords. Que conclure de là ? que jamais nous ne trouverons le bonheur dans le péché, dans une vie lâche et molle, dans les satisfactions des sens et des inclinations naturelles. La vraie félicité réside au fond d'un cœur fervent et mortifié. Voyez si vous n'avez pas en vous quelque attache, quelque penchant ou défaut, qui captive votre esprit, votre cœur, et vous empêche de prier, de méditer facilement, sans être préoccupé, ou distrait. Une paix profonde est promise à ceux qui aiment Dieu sincèrement. Procurez-vous donc cette paix, et comment ? en évitant les moindres fautes, en vous acquittant avec ferveur de vos pratiques de piété, en accomplissant exactement tous vos devoirs et en acceptant avec résignation les peines, les épreuves et les contrariétés. A ce prix, vous goûterez le bonheur des vrais enfans de Dieu. *Pax multa diligentibus legem tuam.*²

(1) Joan. 8, 34.

(2) Ps. 118, 165.

2^o CONVERSION DE L'ENFANT PRODIGE.

Se voyant réduit à la dernière misère, le prodigue se dit en lui-même : « J'irai trouver mon père.¹ » Aussitôt il se lève, et il prend le chemin de la maison paternelle. Ainsi doit faire le pécheur, quand il est touché de la grâce : sans aucun retard, il faut qu'il se tourne vers Dieu. Malheur à ceux qui remettent toujours leur conversion ou leur amendement au lendemain ! ils s'exposent à perdre les lumières que le Seigneur leur donne ; souvent même ils sont surpris par la mort au milieu de leurs désordres ou de leur tiédeur volontaire. « Si vous entendez aujourd'hui la voix de Dieu, dit l'Esprit-Saint, n'endurcissez point vos cœurs. » *Nolite obdurare corda vestra.*² — Arrivé près de l'auteur de ses jours, l'Enfant prodigue lui demande miséricorde. « Mon père ! lui dit-il, j'ai péché contre le ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils.³ » Telle doit être la prière du pécheur, quand il revient à Dieu. Il faut qu'il avoue ses fautes, avec un vrai repentir et une profonde humilité. Telle doit être aussi la conduite d'une âme qui retombe souvent dans des fautes vénielles. Est-ce ainsi que vous revenez à Dieu, après l'avoir offensé ? Ne fuyez-vous pas sa présence par une crainte excessive ou une défiance peu raisonnable ? Formez alors un acte de contrition, avec la douce confiance que Dieu ne méprise jamais un cœur contrit et humilié.⁴ — « D'aussi loin que le père aperçut son fils prodigue, continue Jésus-Christ, il courut à sa rencontre, l'embrassa tendrement, le fit revêtir d'une robe précieuse, lui mit un anneau au doigt, ordonna de tuer le veau gras et de célébrer son retour par un festin splendide. » Peinture frappante de l'empressement du Seigneur à accueillir les âmes qui reviennent à lui ! Non content de les revêtir de la grâce sanctifiante, il les reçoit comme ses épouses, leur fait part de ses biens, et les admet au banquet eucharistique. Combien de fois n'avez-vous pas reçu ces

(1) Luc. 15, 18.

(2) Ps. 94, 8.

(3) Luc. 15, 19.

(4) Ps. 50, 19.

marques de bienveillance, de la part de Dieu que vous aviez peut-être tant offensé? Lui êtes-vous reconnaissant? quelles preuves lui donnez-vous de votre filial amour? Hélas! que de froideurs, d'indifférence, d'infidélités! Vous recevez ses grâces, et vous négligez de leur faire porter des fruits. Quel compte n'aurez-vous pas à en rendre un jour? O Jésus! ô Marie! faites-moi réparer mes négligences passées, par un redoublement de ferveur dans votre service. Inspirez-moi la plus entière confiance, afin que je m'applique à ne fuir Dieu qu'en me jetant dans ses bras. Quand même je retomberais souvent dans les mêmes fautes, je suis résolu de m'en relever toujours avec une humilité courageuse et persévérante.

JEUDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE. — Jésus perdu et retrouvé.

PRÉPARATION. — Comme l'Enfant prodigue a perdu et retrouvé la grâce divine, ainsi nous pouvons perdre et retrouver Jésus. Méditons donc 1° Comment on perd l'Homme-Dieu. 2° Comment on le retrouve. Etes-vous toujours fidèle à ne chercher que Jésus, dans vos pensées, vos intentions, vos désirs, vos affections, votre conduite? *Quærite Deum, et vivet anima vestra.*¹

1° COMMENT ON PERD JÉSUS.

Le péché mortel nous fait perdre Jésus, parce qu'il nous sépare totalement de lui.² En le commettant, on rompt formellement avec le Créateur et le Rédempteur : avec le Créateur, en le bannissant de son domaine, qui est le cœur de sa créature; avec le Rédempteur, en le foulant aux pieds, comme parle l'Apôtre, et en profanant son sang précieux qui a détruit l'iniquité.³ Quel horrible attentat! ne mérite-t-il pas bien des supplices éternels? — Mais ce malheur ne concerne guère les âmes qui tendent à la perfection. Celles-ci perdent plutôt de

(1) Ps. 68, 33.

(2) Is. 59, 2

(3) Hebr. 10, 28.

temps en temps la présence sensible du Sauveur, au lieu de le perdre lui-même : elles sont privées de l'onction de sa grâce, des tendresses de son amour. Cette seule privation, quelque peu importante qu'elle nous paraisse, devrait cependant, comme aux saints, nous faire verser des larmes, quand elle nous semble comme à eux une punition de nos infidélités, de nos péchés véniels volontaires, de la dissipation où nous vivons, du manque de vigilance que nous apportons dans nos pratiques pieuses, dans nos oraisons et nos communions. — Mais il arrive parfois que les consolations divines manquent aux âmes les plus ferventes, par une permission spéciale de Dieu, qui veut les éprouver. Que ne souffrent-elles pas alors ? ce sont des obscurités d'esprit, des délaissements, des aridités, des ennuis, des dégoûts mortels, des distractions involontaires, et souvent de violentes tentations, qui leur font penser que Dieu est irrité contre elles en punition de leurs péchés. Oh ! que cet état leur est pénible ! mais aussi quels avantages ne leur procure-t-il pas ? Il les pousse dans les voies de l'humilité, de la résignation et de l'abandon à la conduite de Dieu ; il les purifie de leurs imperfections, les dispose à entrer un jour au ciel sans passer par le purgatoire, et leur fait acquérir d'immenses mérites pour l'éternité bienheureuse. Sont-ce là les fruits que vous retirez des peines intérieures, des combats, des difficultés que vous rencontrez dans la vie spirituelle ? N'êtes-vous pas vous-même la cause de votre froideur, de votre sécheresse dans l'oraison, en ne fuyant pas toute faute, toute dissipation, toute résistance à la grâce ? Vous êtes encore trop souvent sous l'empire de l'amour-propre qui vous dérègle, des désirs qui vous préoccupent, de l'imagination qui vous emporte loin de Dieu et de vos intérêts spirituels. Etrange contradiction ! vous voudriez être recueilli dans l'oraison, la messe, la communion, et vous ne cherchez qu'à vous distraire partout ailleurs. Prenez la résolution de former, de temps en temps pendant le jour, un acte de foi sur la présence de Dieu, et d'élever vers lui votre cœur et vos affections par des élans d'amour, des actes de soumission, de reconnaissance, de contrition et de demande. Oh ! qu'il est important de ne pas oublier le Seigneur pendant

vos occupations et de vivre habituellement sous sa conduite ! Qu'il vous est nécessaire de vous rappeler souvent cette parole de la Sagesse incarnée : « Sans moi vous ne pouvez rien faire ! » *Sine me nihil potestis facere.*

2^o COMMENT ON RETROUVE JÉSUS.

Quand on s'est séparé de Jésus par le péché, comment le retrouver, si ce n'est au moyen du sacrement de Pénitence, ou tout au moins de la contrition parfaite ? Nous ne saurions trop remercier Dieu, qui nous rend si facilement son amitié, la vie spirituelle, nos droits à l'éternité bienheureuse et la paix de notre âme. Combien ne devons-nous pas désirer que nos confessions produisent toujours ces heureux fruits ! — Quant à la tiédeur, qui nous prive des heureux effets de sa présence, les Saints disent qu'elle est en un sens plus dangereuse et plus funeste que le péché mortel. Toutefois est-il un état si désespéré que le divin Médecin ne puisse guérir ? et que demande-t-il à cette fin ? le concours de notre bonne volonté. Commençons donc à reprendre les pratiques de piété que nous avons omises par lâcheté ; récitons nos prières avec plus d'attention ; évitons les fautes si fréquentes dans lesquelles nous tombons. A ce prix la ferveur, comme le soleil au printemps, rajeunira notre âme et lui fera produire les fleurs des bons désirs qui attirent les regards de Jésus. — Mais ces désirs, pour qu'ils donnent des fruits, doivent être forts et constants, en état de résister aux eaux de l'adversité, aux attaques du monde, du démon et de la chair ; ils doivent persévérer à poursuivre le bien vers lequel ils aspirent, c'est-à-dire Jésus-Christ. D'où vient donc que notre vie est une alternative continuelle de vertu et de vice, de retours et de rechutes ? Il semble que nous ne prenions des résolutions que pour les enfreindre, et pour nous rendre ainsi plus coupables envers la divine bonté qui nous les a inspirées. Tantôt pleins d'ardeur, tantôt lâches et abattus, nous passons avec une facilité étonnante du recueillement à la dissipation, de la mansuétude à la colère, de la joie sainte à la tristesse et à l'impatience, au point de ne savoir rien sup-

porter, rien oublier, rien pardonner. O déplorable inconstance, qui nous fait plus de tort que tous les démons ! Prions Jésus et Marie d'y apporter remède. On est si empressé à leur demander la santé du corps et d'autres grâces temporelles ; pourquoi le serions-nous moins à réclamer de leur bonté la guérison de notre âme ?

O mon Rédempteur ! quand serai-je entièrement à vous, sans jamais plus vous perdre, ni m'éloigner en rien de votre aimable volonté ? Accordez-moi votre amour, mais un amour constant, généreux, à l'épreuve de toutes les tentations. O Marie ! obtenez-moi la grâce de me délier de moi-même, et de me confier en vous, pour ne point perdre Jésus.

VENDREDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE. — **Connaissance de Jésus.**

PRÉPARATION. — Pour ne point perdre l'amitié divine, comme l'Enfant prodigue, il faut d'abord connaître Jésus. Voyons donc 1^o Combien peu d'âmes le connaissent, comme il veut être connu. 2^o Les motifs qui nous pressent d'acquérir cette connaissance. Réveillons souvent notre foi sur les perfections de l'Homme-Dieu, sur les mystères de sa vie et de sa mort, afin de nous exciter à l'aimer. *Crescite in gratia et in cognitione Domini nostri et Salvatoris Jesu Christi.*¹

1^o PEU D'ÂMES CONNAISSENT JÉSUS.

« Il y a déjà si longtemps que je suis avec vous, disait le Sauveur à ses Apôtres, et vous ne me connaissez pas encore.² » Ce reproche pourrait s'adresser à bien des fidèles, même parmi ceux qui tendent à la perfection. « Depuis tant d'années, pourrait dire Jésus à chacun d'eux, je vis avec vous dans les relations les plus intimes et les plus multipliées : ma doctrine vous est connue ; vous conversez avec moi dans la lecture et

(1) II Petr. 3, 18.

(2) Joan. 14, 9.

l'oraison ; vous assistez chaque jour à mon immolation dans les églises, et ma croix est sans cesse sous vos yeux ; vous recevez mes bienfaits, mes lumières et mes grâces ; ma chair est votre nourriture et mon sang votre breuvage. Cependant je dois le dire, vous ne me connaissez pas encore ; je suis même pour vous comme un étranger. En effet, si un roi habitait au milieu de vous, dans tout l'appareil de sa puissance, ne cherchiez-vous pas les occasions de lui témoigner votre estime, votre respect, votre soumission, de lui rendre en un mot tous vos hommages ? Par la foi, vous me voyez dans l'admirable Eucharistie, entouré des Anges qui se prosternent pour m'adorer, me louer, me bénir ; et c'est à peine si votre âme se recueille, s'humilie devant moi ; à peine si ma crainte effleure vos sentiments, règle votre maintien, vous inspire la modestie, et chasse les distractions, les préoccupations inutiles, de votre esprit dissipé. Est-ce là me connaître véritablement ? Je ne veux pas d'une science qui n'éclaire que l'entendement, sans perfectionner le cœur et sanctifier la conduite. Vous méditez les mystères de mon Enfance, et vous n'en êtes ni plus obéissant, ni plus docile, ni plus rempli de candeur et de droiture. Vous considérez mes humiliations, sans en devenir plus humble ; vous compatissez à mes souffrances, sans mieux supporter les peines, les privations, les contrariétés. Souvent même, après avoir médité ma Passion, et m'avoir promis d'embrasser toutes les croix, vous rétractez votre parole à la première occasion. » — O Jésus ! que vos reproches sont justes ! Je n'ai fait qu'abuser de vos grâces. Au lieu de pratiquer vos enseignements, je me suis contenté de les étudier. J'ai pensé à vous, et je ne vous ai pas aimé, ni imité comme je le devais. Ah ! pardonnez-moi, et rendez-moi plus sincère, plus actif, plus généreux, afin d'unir en mon âme la charité à la foi, la pratique à la connaissance de votre saint Evangile. *Crescite in gratia et in cognitione Domini nostri Jesu Christi.*

2^e MOTIFS D'Étudier JÉSUS.

La connaissance de Jésus-Christ ainsi comprise, c'est-à-dire perfectionnant notre entendement, notre volonté, toute notre vie, est la plus noble de toutes les sciences, puisqu'elle a pour objet le Verbe incarné, celui qui était hier, dit l'Apôtre, qui est aujourd'hui, et qui sera dans tous les siècles; Celui qui est le centre de tous les âges, de toutes les générations; à qui se rapportent toutes les sciences et qui mérite toutes les gloires. Si l'homme, borné comme il l'est, peut être comparé à un petit monde, selon saint Grégoire de Nazianze, que sera-ce de Celui qui a créé l'univers, et est venu le racheter, le restaurer par son sang? Ô Jésus! qui êtes-vous? et qui suis-je? Comment oserai-je vous étudier, vous contempler, vous le Soleil de justice, le Dieu de sainteté? Mais vous le voulez, et vous m'en donnez la grâce. N'est-ce pas, d'ailleurs, dans la connaissance pratique de votre personne sacrée, que je trouverai, et la pure lumière de l'intelligence, et la vraie noblesse des sentiments, et la perfection du cœur et de toute ma conduite? Quelle autre science pourrait répondre, comme celle-là, aux intimes aspirations de mon âme, à ses désirs insatiables de bonheur, et à ses immortelles destinées? Vous l'avez dit, Ô Jésus! la source de la vie éternelle, c'est de vous connaître ainsi que le Père qui vous a engendré avant tous les siècles.¹ Si quelqu'un entre par vous, il trouvera surabondamment, même dès cette vie, de quoi nourrir sa raison, sa foi, sa piété.² Oh! que les Saints ont été les vrais sages, eux qui ont cherché par-dessus tout à connaître, à aimer et à imiter leur Sauveur! Sainte Chantal regardait l'oraison comme le paradis de la terre, parce qu'elle pouvait y contempler son bon Maître. « Ma bouche ne suffit point à mon cœur, s'écriait saint Bernard, pour raconter les délices qui m'inondent, lorsque je converse avec Jésus. » Qui jamais nous donnera de pénétrer comme les Saints, dans les profondeurs de la science de l'Homme-Dieu,

(1) Joan. 17, 3.

(2) Joan. 10, 9.

science mise à notre portée par la foi, la grâce, l'abnégation, la prière, et la méditation des vérités de l'Evangile ?

O Sagesse incarnée ! par l'intercession de la divine Mère, éclairez mon esprit, touchez mon cœur de dévotion, afin que je me plaise à considérer sans relâche les mystères de votre vie et de votre mort, pour y conformer en tout ma conduite.

SAMEDI DE LA DEUXIÈME SEMAINE. — L'union avec Jésus.

PRÉPARATION. — Celui qui connaît Jésus, comme nous l'avons médité, se sent pressé du désir de s'unir à lui. Considérons donc 1° La nécessité où nous sommes d'être unis au Rédempteur. 2° Comment nous pouvons pratiquer cette union. Appuyons-nous uniquement sur le Sauveur, dans nos prières, dans nos luttes contre nous-mêmes et nos mauvais penchants. *Non est in alio aliquo salus.*¹

1° NOUS DEVONS VIVRE UNIS A JÉSUS.

Jésus-Christ, selon l'Apôtre, est l'unique Médiateur nécessaire entre Dieu et nous.² « Personne ne peut aller à mon Père, dit Jésus lui-même, si ce n'est par moi.³ Je suis la porte : Si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé.⁴ » Saint Pierre ajoute, qu'il n'en est point d'autre que Jésus-Christ, en qui nous puissions trouver le salut.⁵ O précieuse vérité ! Elle embrasse tous les détails de notre vie, et nous force à nous tenir toujours unis au Sauveur. Et en effet, « Sans moi, nous dit-il, vous ne pouvez rien faire. Comme une branche ne peut porter de raisin, à moins d'être attachée au cep de la vigne, ainsi, sans demeurer en moi, vous ne pouvez porter de fruit ;⁶ c'est-à-dire que l'âme séparée de Jésus par le péché, devient incapable de produire des actes dignes de la vie éternelle, et ressemble à une branche

(1) Act. 4, 12.

(4) Joan. 10, 9,

(2) I Tim. 2. 5.

(5) Act. 4, 12.

(3) Joan. 14, 6.

(6) Joan. 15, 6.

morte que l'on destine au feu. Quel motif pour nous de rester unis au Rédempteur ! et comment le ferons-nous ? par la grâce sanctifiante et par la pratique de nos devoirs. Pour nous y engager, Jésus nous a laissé les plus magnifiques promesses. Il nous assure qu'il viendra demeurer en nous avec le Père et le Saint-Esprit ;¹ que nous serons les membres de son corps mystique ;² que nous trouverons en lui de gras pâturages pour notre entretien spirituel ;³ qu'il exaucera toutes nos prières,⁴ et nous fera produire beaucoup d'actes de vertu, actes qui demeureront pour la vie éternelle.⁵ Car le Père céleste aime son Fils.⁶ En lui et pour lui, il nous aime nous-mêmes, comme ses enfants adoptifs et les héritiers de son royaume. Que conclure de là ? 1° Que nous ne devons jamais cesser d'aimer Jésus et de nous tenir unis à lui par l'oraison et la fidélité à la grâce. 2° Qu'il nous faut tout attendre et espérer de ses seuls mérites, sans nous appuyer sur nous-mêmes. 3° Puisque le Seigneur n'aime en nous que son Fils ou notre conformité avec lui, nous devons imiter de plus en plus ce divin Sauveur, afin de plaire au Père éternel. Sondez ici votre cœur. N'êtes-vous pas froid à l'égard de Jésus, et ses intérêts ne vous laissent-ils pas indifférent ? N'agissez-vous pas trop de vous-même, sans vous appuyer sur lui ? Pensez souvent à sa doctrine et à ses exemples, pour vous y conformer. « Si vous cherchez Jésus en toutes choses, dit l'Imitation, vous trouverez partout Jésus. »⁷

2° PRATIQUE DE L'UNION AVEC JÉSUS.

Nous devons perfectionner notre union avec le Rédempteur, jusqu'à ne plus rien faire, sinon par lui, avec lui, et en lui, selon le langage de l'Eglise. *Per ipsum, et cum ipso, et in ipso.*⁸ Agir PAR Jésus, c'est se confier en lui, en ses mérites ; c'est prier, travailler en son nom, et ne prétendre opérer le bien que par sa vertu. L'Eglise elle-même nous donne l'exemple de cette confiance exclusive en son divin Epoux, en adressant en

(1) Joan. 14, 23.

(2) Joan. 6, 58.

(3) Joan. 10, 9.

(4) Joan. 15, 7.

(5) Joan. 15, 16.

(6) Joan. 3, 35.

(7) L. 2, c. 7 et 8.

(8) In Missa.

son nom toutes ses requêtes au Père céleste. Toutes ses oraisons se terminent en ces termes ou à peu près : « Par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. » *Per Christum Dominum nostrum*. N'est-ce pas au nom de ce même Sauveur, ou par son autorité, qu'elle prêche la doctrine du salut, administre les sacrements, console les affligés, assiste les moribonds, et introduit leurs âmes dans la céleste béatitude ? Elle nous apprend ainsi à ne point compter sur nous-mêmes, sur le mérite de nos prières et de nos œuvres, mais uniquement sur Jésus. — Agir AVEC le Rédempteur, *cum ipso*, c'est se mettre d'accord avec lui, dans les pensées, les intentions, les sentiments, la conduite. Nos actions n'auront de valeur qu'autant qu'elles ressembleront à celles de Jésus ; qu'elles auront les mêmes fins, le même esprit de grâce, qui les commence, les dirige, les achève à la plus grande gloire de Dieu. Voulez-vous donc plaire au Père céleste ? formez votre cœur sur celui de son Fils, et pratiquez, d'après cet adorable Modèle, l'humilité, la mansuétude, l'abnégation, l'obéissance, la charité, et la plus entière conformité à la volonté divine. — Vous arriverez ainsi par degrés à vivre totalement en Jésus. *Et in ipso*. Alors on cesse d'avoir un esprit propre, des désirs particuliers, des sentiments personnels ; on renonce à tout, et l'on se remet sans réserve à la direction du Sauveur, jugeant par ses lumières, voulant par sa volonté, au point de pouvoir dire : « Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus qui vit en moi. » Ses idées, ses intentions, ses projets me sont propres ; ma conduite est une continuation de la sienne. Quand je prie, que je travaille, que je souffre, je continue ses oraisons, ses travaux, ses douleurs, ou plutôt lui-même prie, se fatigue et souffre en moi. Il est le chef : c'est à lui de gouverner le corps mystique dont je suis membre.

O Jésus ! que n'en est-il ainsi ! mais hélas ! au lieu de me laisser conduire par vous, c'est la nature, son humeur et ses caprices, qui souvent me pressent et me dirigent. Par l'intercession de Marie, faites-moi mourir à moi-même, afin que je vive en vous seul.



MÉDITATIONS SUPPLÉMENTAIRES

DESTINÉES A COMBLER LES LACUNES

AVANT LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÈSIME ET APRÈS LA FÊTE
DU SACRÉ-CŒUR.*

1^{er} FÉVRIER. — **Saint Ignace, martyr.**

PRÉPARATION. — « Qui me séparera de l'amour de Jésus-Christ? » Cette parole de l'Apôtre est applicable à notre Saint. Il fut uni au Rédempteur 1^o Par la foi la plus vive. 2^o Par l'amour le plus ardent. Voyons où nous en sommes de l'esprit de foi, qui doit animer toutes nos actions. Il est le principe de la ferveur que nous devons apporter au service du divin Maître. *Fundamentum et radix omnis justificationis.*²

1^o FOI DE SAINT IGNACE, MARTYR.

Saint Ignace, disciple de saint Jean l'Évangéliste, confessa sa foi avec une admirable fermeté. Dès qu'il entendit la sentence qui le condamnait à être conduit à Rome, pour y être dévoré par les bêtes, il s'écria : « Je vous rends grâces, Seigneur ! de ce que vous me laissez lier de chaînes, comme votre Apôtre, saint Paul. » Pendant tout le voyage, que d'exhortations ne fit-il pas aux fidèles pour les affermir dans la vérité ! Visitant saint Polycarpe, évêque de Smyrne, il ne put s'empêcher de lui témoigner la joie que ressentait son cœur de souffrir pour l'Évangile ; et dans les lettres qu'il écrivit à plusieurs Eglises, quelle vicacité de croyance, quelle pureté de doctrine, quel désir de combattre partout l'hérésie et d'en préserver les chré-

(*) Voyez l'Avis, page 96.

(1) Rom. 8, 35.

(2) Trid. Sess. 6, cap. 8.

tiens ! Il y recommande avec instance la soumission aux évêques et aux prêtres, et l'union des fidèles entre eux. L'Eucharistie y est à ses yeux un antidote contre le péché et un gage de l'immortalité bienheureuse. Il y parle de la virginité de Marie, de la suprématie universelle de l'Eglise romaine, de la nécessité des bonnes œuvres pour le salut. Enfin on y trouve tous les dogmes que nous croyons, et que tous les catholiques ont crus depuis Jésus-Christ jusqu'à nos jours. Quel consolant témoignage ! combien il est capable d'affermir notre foi, et de nous faire remercier Dieu de nous avoir reçus dans la véritable Eglise, la seule où nous puissions nous sauver ! Combien de moyens de perfection ne trouvons-nous pas dans cette religion sainte ? la prière, le sacrifice, les sacrements, surtout la Pénitence et l'Eucharistie, la présence réelle de Jésus dans nos tabernacles, l'unité de doctrine et de direction qui nous est donnée dans les pasteurs de nos âmes, unis au Vicaire de Jésus-Christ ; tous ces avantages sont les fruits de notre baptême et de notre qualité d'enfants de l'Eglise catholique. Etes-vous reconnaissant de tant de bienfaits ? Remplissez-vous les devoirs qu'ils vous imposent ? Hélas ! que de lâchetés, de négligences et d'infidélités n'avez-vous pas à vous reprocher, soit dans la réception des sacrements, soit dans l'assistance aux offices, aux instructions, à la sainte Messe ? Prenez la résolution de vous amender, en des points si importants, d'où dépend votre avancement spirituel. Formez des actes de foi sur les vérités du salut.

2^e AMOUR D'IGNACE ENVERS JÉSUS.

Cet amour se manifeste par son humilité profonde, son zèle pour l'Eglise, sa soif des âmes et son désir ardent du martyre. Elevé par la grâce au-dessus de toutes les choses terrestres, il ne lui en coûte pas plus de quitter la vie, dit saint Jean Chrysostome, qu'il n'en coûterait à un autre d'ôter ses vêtements. Il ne souhaite que le moment où il sera livré à la fureur des bêtes ; et cet horrible supplice ne lui cause aucune frayeur, tant il est mort à lui-même, tant il est uni à Jésus crucifié ! « Je crains, écrit-il aux fidèles de Rome, que votre charité ne

me nuise, en obtenant ma délivrance. La plus grande preuve de tendresse que j'attends de vous, c'est que vous me laissiez immoler à Dieu, tandis que l'autel est préparé. Je suis le froment du Seigneur, et je dois être moulu par la dent des bêtes. Je serai véritablement le disciple de Jésus, lorsque le monde ne verra plus mon corps. J'apprends dans les chaînes, à ne plus rien désirer de vain, ni de temporel. Les choses visibles et les invisibles, tout m'est indifférent. Pourvu que je jouisse de Jésus-Christ, je ne crains ni le feu, ni la croix, ni les bêtes, ni le brisement de mes os, ni la division de mes membres, ni la destruction de mon corps, ni tous les tourments que la rage du démon peut inventer. Je soupire après Celui qui est mort et ressuscité pour nous. » Quel langage de feu ! qu'il nous montre bien l'amour ardent qui consumait ce grand Saint ! — Arrivé à Rome, il supplie de nouveau les fidèles de ne point retarder son bonheur. Dès qu'il entend les rugissements des lions dans l'amphithéâtre, avec quelle ardeur il répète ces paroles : « Je suis le froment de Dieu ! » et il est dévoré selon son désir. Plusieurs fidèles virent son âme dans une gloire ineffable. Afin d'y participer, imitons ses vertus, son esprit d'abnégation, de sacrifice ; sa douceur, sa patience, sa ferveur, sa charité sans bornes envers Jésus et les âmes.

O glorieux Martyr ! c'est dans l'oraison et le renoncement que vous avez puisé cet ardent amour envers le divin Maître. Obtenez-moi la foi la plus vive pour me connaître et me mépriser moi-même, pour connaître les perfections de Jésus et m'attacher à lui seul, à sa grâce, à sa volonté et à sa croix.

2 FÉVRIER. PURIFICATION. — Marie offre Jésus.

PRÉPARATION. — « Quand furent accomplis, dit saint Luc, les jours de la purification de Marie, ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.¹ » Méditons dans ce

(1) Luc. 2, 21.

mystère 1° Les dispositions de Marie. 2° Ce que nous devons copier en elle, surtout l'obéissance à la volonté divine, ou la docilité aux inspirations de la grâce. « Gardez-vous, dit l'Apôtre, de contrister jamais l'Esprit-Saint. » *Nolite contristare Spiritum Sanctum Dei.*¹

1° DISPOSITIONS DE MARIE EN OFFRANT JÉSUS.

Afin de nous faire comprendre quelle part importante Marie aurait dans l'affaire de notre salut, le Fils de Dieu avait fait dépendre son incarnation du consentement de cette Vierge fidèle, et le lui avait fait demander par un Ange. Aujourd'hui qu'exige-t-il d'elle? Qu'elle le présente de ses propres mains au Père céleste, non pas seulement, comme le faisaient les autres mères, pour le remercier de le lui avoir donné, et pour reconnaître son domaine sur la vie et la mort de l'homme, mais pour l'offrir d'avance comme la Victime seule capable d'expier tous les péchés de l'humanité. O générosité! ô charité! C'est ainsi que Marie a aimé le monde : pour le sauver, elle a livré son Fils unique. Ne fallait-il pas, en effet, dans une circonstance aussi solennelle, que la volonté de la Mère fût unie à celle du Fils; que le sacrifice offert dans le Temple par la bienheureuse Vierge, se trouvât en tout semblable à celui qu'elle offrirait un jour sur le Calvaire, où l'on verrait deux victimes, s'immolant d'un même Cœur, à la gloire du Père céleste et dans l'intérêt de nos âmes? Poussée donc par l'Esprit-Saint, que fait la divine Mère? Elle se rend à Jérusalem, portant dans ses bras l'auguste Victime de notre salut. Elle entre dans le Temple, s'approche de l'autel, et là, toute remplie d'humilité, de dévotion et d'amour, elle immole son cher Fils au Seigneur, et consent à le voir un jour expirer dans les tourments. Et à partir de cette heure, Marie, faisant l'office de prêtre, dit saint Epiphane, ne cesse plus de renouveler son sacrifice, le sacrifice de l'unique objet de son amour. O sublime abnégation! que vous condamnez bien notre égoïsme! Nous tenons à nos idées et à nos volontés si capricieuses, tandis que

(1) Eph. 4, 30.

Marie immole ses plus légitimes affections. Dieu veut que Jésus meure un jour sur la croix ; et Marie, qui ne saurait penser, ni vouloir autrement que Dieu, le veut aussi. O renoncement sans exemple ! Depuis combien de temps le Seigneur vous demande-t-il le sacrifice de tel défaut, de telle attache ou passion, de tel désir ou empressement, de telle habitude ou inclination, et il n'a pas encore pu l'obtenir ! On remarque toujours en vous les mêmes répugnances à obéir, le même esprit de critique et de médisance, les mêmes penchants pour vous répandre au dehors et mener une vie peu intérieure, sans esprit de foi, de recueillement et de prière. Quand serez-vous, comme Marie, entièrement à Dieu et à ses volontés ?

2^e CE QU'IL FAUT IMITER EN MARIE.

Que la conduite de Marie en ce jour nous apprenne à renoncer généreusement à notre volonté, pour faire celle du Seigneur et nous rendre dociles aux inspirations de sa grâce ! La plus petite grâce a coûté les travaux, les douleurs, les opprobres, le sang même de Jésus-Christ. Quand donc Dieu parle à notre cœur, il le fait en vertu des mérites de son Fils, et par un don gratuit infiniment précieux. Avec quelle humilité et quelle reconnaissance ne devrions-nous donc pas recevoir ses lumières et obéir à ses attrait ! Mais, hélas ! n'arrive-t-il pas souvent que nous résistons, ou inventons des prétextes pour nous dispenser de suivre les mouvements de l'Esprit-Saint ? Agir de la sorte, c'est négliger le don de Dieu, c'est en abuser, et nous exposer à subir un jour un jugement rigoureux. Lors donc que nous remarquons en nous l'action divine, c'est-à-dire les lumières, les inspirations, les reproches, les remords de notre conscience, nous devons nous y prêter sans retard. Si c'est un défaut à corriger, une faute à expier, une parole à retrancher, un sacrifice à faire, un acte de douceur, de patience, de charité à produire, n'hésitons pas. Le Seigneur aime la promptitude à obéir ; et d'ailleurs l'occasion passe et ne revient plus ; elle emporte avec elle le mérite qu'aurait obtenu notre fidélité. — Bien loin de rétracter l'offrande qu'elle avait faite de son

Fils, Marie, disons-nous, la renouvelle à chaque instant, avec une perfection toujours croissante, jusqu'au moment où elle l'offre en réalité sur le Calvaire. Ainsi nous devrions non seulement rester toujours fidèles à la grâce, mais nous efforcer d'augmenter de jour en jour cette fidélité. Combien n'en est-il pas cependant qui craignent les opérations divines, et pourquoi ? de peur d'être obligés de se renoncer en tout. Ils tremblent que Dieu ne leur demande le sacrifice de tel objet, de telle affection, de telle amitié, de telle étude ou lecture frivole, de telle occupation sans but et sans fruit. N'est-ce pas là, ô aveuglement ! préférer rester esclave de viles inclinations, plutôt que d'embrasser le joug si noble, si doux, si aimable du Souverain de l'univers ? N'est-ce pas encore sacrifier, pour un rien, d'immenses mérites et de solides vertus ? Ah ! souhaitons plutôt que l'Esprit de Dieu s'empare entièrement de nous, qu'il nous contrarie, nous mortifie, nous affranchisse de nous-mêmes, afin de n'être plus dirigés, gouvernés que selon le bon plaisir de Jésus.

III. — De la confiance en Dieu.*

PRÉPARATION. — Puisque Dieu a coutume de mesurer ses miséricordes sur notre confiance, méditons 1° Comment nous pouvons acquérir cette vertu. 2° Quand nous devons surtout l'exercer. Se défier de Dieu, c'est l'offenser ; se confier en lui, c'est honorer sa puissance et sa bonté. Aussi la véritable espérance n'est jamais confondue. *Nullus speravit in Domino, et confusus est.*¹

1° MOYENS D'ACQUÉRIR LA CONFIANCE.

Pour acquérir une grande confiance en la bonté de Dieu, il faut se former une juste idée de sa miséricorde, qui n'est que

(*) La confiance est la vertu spéciale à exercer pendant le mois de Février. (Voyez le tableau, p. vi.)

(1) Eccli. 2, 11.

l'exercice de sa bonté infinie, bonté qui lui est naturelle, et par conséquent une même chose avec lui. « La miséricorde, dit saint Grégoire, est une vertu qui nous fait compatir à la misère des autres et nous porte à la soulager quand nous le pouvons, au spirituel et au temporel. » L'objet de la miséricorde est donc la misère du prochain ; un cœur miséricordieux est un cœur tout dévoué aux misérables : *Cor datum miseris*. Or, dit le Docteur angélique, la miséricorde appartient tout particulièrement à Dieu. Plus donc nous sommes misérables, plus nous devons nous confier en lui. Car nous avons par là plus de titres à une plus grande compassion, de la part de sa bonté sans bornes. D'ailleurs Dieu ne se plaît-il pas à exalter dans l'Écriture son infinie miséricorde ? « Elle remplit l'univers, dit-il ; comme une mer sans rivages, elle s'étend de génération en génération,¹ et s'élève jusqu'aux cieux, où les Anges et les Saints la glorifient.² » Et en effet, cette miséricorde ne s'est-elle pas manifestée dès l'origine du monde dans la promesse d'un Rédempteur ? n'a-t-elle pas éclaté dans tous les temps en faveur du genre humain déchu ? et, pendant que la justice punissait les mauvais Anges, la bonté divine n'appelaient-elle pas les hommes à les remplacer dans la gloire ? Combien de milliers de pécheurs ont trouvé grâce devant Dieu, depuis Adam jusqu'à nos jours ! Combien sont devenus des Saints, de criminels qu'ils étaient ! Maintenant encore la miséricorde du Seigneur s'exerce sans relâche sur toute la surface de la terre. Que de prodiges elle opère chaque jour dans le sacrement de Pénitence ! elle y fait passer les âmes des ténèbres à la lumière, de la mort à la vie ; de la laideur des démons à la beauté des Anges ; de l'état de damnation à l'espérance certaine de l'héritage des Saints. D'où vient que nous manquons si souvent de confiance en Dieu ? Ah ! c'est que nous connaissons peu sa bonté et sa miséricorde. Nous oublions qu'il nous a donné Jésus et Marie, pour arrêter ses foudres vengeresses ; que lui-même s'est engagé à pardonner à notre repentir. Si donc nous avons du regret de nos fautes, pourquoi craignons-

(1) Ps. 32, 5 et Luc. 1, 50.

(2) Ps. 56, 11.

nous? pourquoi ne jouissons-nous pas de la paix qui convient aux enfants de Dieu? Sans cette paix, nous ne pouvons que marcher péniblement sur le chemin du ciel, tandis que la confiance et la tranquillité nous y feraient courir et voler. Imitons la conduite des Saints qui, tout en se disant pécheurs, surabondaient d'espérance en Dieu. *Quia in judiciis tuis super-speravi*. Formez des actes d'abandon à la bonté divine.

2^o QUAND IL FAUT SURTOUT PRATIQUER LA CONFIANCE.

Nous devons exercer la confiance en la divine miséricorde, quand le sentiment de nos misères nous domine, nous accable et tend à nous décourager. C'est alors qu'il nous faut dire : « Quel honneur rendrais-je à la miséricorde de Dieu, si je me confiais seulement en elle, quand je n'ai rien à me reprocher? Les hôpitaux ne sont-ils pas faits pour les malades? n'a-t-on pas plus de droit d'y être reçu, quand on est plus infirme et plus en danger? La miséricorde du Seigneur est l'hôpital des misérables; nul donc n'y sera mieux accueilli que celui qui sent toute l'étendue de ses misères. A quoi serviraient la Rédemption et les blessures de Jésus, si nous n'avions des fautes à expier et des plaies à guérir? Bien loin donc de me défier de mon Dieu, parce que je suis pauvre et infirme, je me confierai en lui selon l'étendue de mon indigence et de ma faiblesse. » Ainsi devrait parler toute âme tentée contre l'espérance. — « Mais, dira quelqu'un, ce raisonnement convient à ceux qui ont toujours bien vécu. Pour moi, la multitude et la malice de mes péchés sont si dignes de châtiments, que je n'ose espérer. » Écoutons l'Enfant prodigue, que Jésus propose à notre imitation. Quoiqu'il eût commis tous les crimes, et se fût rendu, par ses débauches, le pardon comme impossible, le Sauveur lui met dans la bouche des paroles de courage et d'espérance : « Je me lèverai, s'écrie-t-il, j'irai à mon Père, et je lui dirai : Mon Père! j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils.¹ » Le père ne put

(1) Luc, 15, 18.

tenir devant une telle confiance, et il embrassa son fils. Ainsi Dieu accueille tous les pécheurs confiants et repentants ; Judas lui-même eût été reçu à bras ouverts, s'il n'eût point désespéré. Quel reproche ne méritons-nous pas, nous qui manquons si souvent à la confiance en Dieu, après des fautes légères et de petites infidélités ! Le Seigneur n'a-t-il donc promis sa miséricorde qu'à ceux qui n'ont point péché ? O mon Rédempteur ! à quoi me servirait votre médiation, si, pour l'obtenir, je devais être innocent ? et quelle gloire recevrait de moi votre bonté, si je n'espérais en elle, qu'en m'appuyant sur mon mérite, ou sur une conduite irréprochable à mes yeux ? O Jésus, ô Marie ! je veux désormais espérer surtout en vous, lorsque tout en moi me semblera désespéré.

PRATIQUE. — Saint Alphonse nous donne les lois de la vraie confiance, quand il nous enseigne « de travailler à notre perfection comme si tout dépendait de nous, et de nous appuyer sur Dieu, comme sur notre unique ressource. »

IV. — Moyens d'acquérir la confiance.

PRÉPARATION. — Puisque la confiance est une vertu si nécessaire, considérons les moyens de l'acquérir. Il faut à cette fin, 1° Fuir la présomption. 2° Redoubler de confiance à mesure qu'on sent mieux son impuissance et sa misère. Ne nous appuyons jamais sur nous-mêmes, mais uniquement sur la miséricorde de Dieu, qui sauve les plus misérables, quand ils espèrent en lui. *Fiat misericordia tua, Domine, super nos, quem admodum speravimus in te !*¹

1° POUR ESPÉRER EN DIEU, IL FAUT FUIR LA PRÉSOMPTION.

Saint Paul nous apprend que nous ne sommes pas capables d'avoir par nous-mêmes une pensée sainte et salutaire,² que

(1) Te Deum.

(2) II Cor. 3, 5.

nous ne saurions invoquer le nom de Jésus, si ce n'est par l'assistance de l'Esprit-Saint.¹ « C'est Dieu, ajoute-t-il, qui opère en nous et le vouloir et le faire, ou la volonté de le servir.² » Leçon précieuse, qui devrait nous rappeler constamment que sans la grâce, nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut, pas même concevoir l'idée du bien, ni le désir de nous sauver, moins encore la résolution ferme de fuir le péché et de pratiquer la vertu. Jésus-Christ n'a-t-il pas dû payer de tout son sang la plus petite inspiration que nous recevons de Dieu, le plus faible élan de notre cœur vers le souverain Bien? « Sans moi, nous crie-t-il, vous ne pouvez rien faire.³ » Instruments libres dans les mains du Créateur, de quel droit osons-nous nous élever, nous enorgueillir? « Est-ce que la hache, demande l'Esprit-Saint, se glorifie aux dépens de l'ouvrier qui l'emploie?⁴ » La branche s'attribue-t-elle la sève qu'elle ne reçoit que du cep et des racines? « Comme elle ne saurait porter du fruit par elle-même, dit le Sauveur, ainsi vous, si vous ne demeurez en moi.⁵ » L'hémorroïse fut guérie en touchant le bord du vêtement de Jésus. Ce vêtement, demande saint Bernard, eût-il jamais pu revendiquer cette guérison? Non, répond le Saint, puisque la force ou la vertu bienfaisante ne sortit pas du vêtement, mais de la personne de Jésus-Christ.⁶ Et vous osez encore, après cela, vous confier en vous-même, compter sur vos lumières, vos talents, vos vertus, comme si tout le bien que vous faites dépendait de vous seul? « Qu'avez-vous, dit l'Apôtre, que vous n'ayez reçu? Et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifier, pourquoi vous l'attribuer comme si vous le teniez de vous-même?⁷ » Lucifer a péché dans le ciel en face de la Divinité; Adam dans le paradis, parmi les délices; Judas à l'école même du Sauveur des hommes. Comment prétendez-vous échapper à votre ruine, si vous vous confiez en votre force? Présumer de soi, c'est compter sur le néant, sur l'ignorance, sur la faiblesse, c'est courir à sa perte éternelle. N'est-ce pas

(1) I Cor. 12, 3.

(2) Phil. 2, 13.

(3) Joan. 15, 5.

(4) Is. 10, 15.

(5) Joan. 15, 4.

(6) Luc. 8, 46.

(7) I Cor. 4, 7

souvent ce que vous faites ? Comptant sur votre vertu, vous vous exposez au danger, vous manquez à la prudence chrétienne, vous gardez mal vos yeux, votre cœur, vos affections, vous vous mettez en péril de tomber. Combien de fois n'omettez-vous pas vos pratiques pieuses, comme peu utiles à votre âme ! Ignorez-vous donc que sans la prière vous êtes, dans la vie spirituelle, comme un enfant sans nourrice, comme un oiseau sans ailes ? O Jésus ! préservez-moi du malheur de placer mon espoir en moi-même, plutôt qu'en vous seul.

20 IL FAUT ESPÉRER, QUAND TOUT SEMBLE DÉSPÉRÉ.

Si nous étudions comme les Saints le fond de corruption qui est en nous, nous concluons avec eux que nous ne sommes que ténèbres, malice et méchanceté. « Personne n'a de soi-même, enseigne le concile d'Orange, que le péché et le mensonge. » « Mais, dira-t-on, cette connaissance peut nous pousser au désespoir. » Au contraire, elle augmentera plutôt notre confiance en Dieu. En effet, si vous disiez à un enfant d'une famille opulente : « Mon enfant, vous êtes jeune, faible, incapable de travailler pour vous nourrir et vous vêtir ; vous êtes en outre peu instruit, par conséquent vous ne sauriez pourvoir à votre subsistance. » Que répondrait cet enfant ? Se livrerait-il au découragement, en voyant son impuissance personnelle ? Non, mais il répondrait : « Mes parents étant riches pour moi, je suis assuré de trouver dans leurs trésors et plus encore dans leur tendresse le nécessaire et le surabondant. » Ainsi doit parler toute âme qui se sent la plus misérable des créatures : « Je suis enveloppée de ténèbres, tentée contre la foi, contre l'espérance, contre toutes les vertus ; une sécheresse désolante s'est emparée de mon cœur ; je n'ai de goût ni pour la méditation, ni pour la lecture, ni pour la prière. Je fais tout avec peine, et combien souvent je me trouve en danger de péché mortel ! et alors ma volonté ne tient plus qu'à un fil. Mais à quoi bon me désespérer ? Dieu n'est-il pas ma lumière, ma force, ma richesse, mon appui ? Sa volonté toute sage, toute bonne, toute-puissante me protège. Elle est pour moi l'unique source de

tout bien ; pourquoi donc me décourager ? » Est-ce ainsi que vous raisonnez, lorsque la consolation vous manque, que la grâce sensible vous délaisse, que le démon vous tente, et se sert de vos passions pour vous livrer les plus rudes assauts ? Ne dites-vous pas : « Dieu m'a délaissé ? » O Seigneur ! vous qui n'abandonnez personne ! ne permettez pas que je vous fasse cette injure de douter de votre fidélité. Est-il au ciel et sur la terre un ami plus fidèle que vous ? Mais vous êtes plus qu'un Ami ; vous êtes un Père plein de tendresse, qui faites passer vos enfants par les eaux de la tribulation, pour les purifier, les sanctifier comme dans un nouveau baptême, et les rendre dignes de la gloire des élus. O Marie ! obtenez-moi la plus ferme confiance en Jésus crucifié et en votre intercession puissante.

PRATIQUE. — « Quand les tentations viennent nous assaillir, disait saint Alphonse, nous n'avons d'autre ressource que de nous abandonner entre les mains de Dieu ; les autres moyens sont trompeurs. ¹ »

V. — Le Ciel, terme final de notre espérance.

PRÉPARATION. — Pour nous encourager et fortifier notre espérance, pensons souvent au bonheur du ciel. Considérons 1^o Combien ce bonheur est incompréhensible. 2^o Les motifs qui nous pressent de nous exercer à l'espérer. Vivons détachés des biens qui passent, et aspirons sans relâche, par la prière et les bonnes œuvres, à l'éternelle béatitude que Dieu nous promet, si nous lui sommes fidèles. *Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ.* ²

1^o BONHEUR DU CIEL.

Qui nous fera comprendre la béatitude des Saints ? Tout ce que Dieu a créé dans l'univers, les merveilles de la terre, de la

(1) Card. Villecourt, l. 5, c. 5.

(2) Apoc. 2, 10.

mer, du firmament, ne peuvent nous donner une idée de la beauté et de la richesse du séjour qu'ils habitent. Comparer cette demeure aux palais des rois, au temple de Salomon, c'est mettre en parallèle l'œuvre des hommes et celle de Dieu. Assurer que c'est une cité de princes, une Jérusalem aux portes de diamant, aux murailles de pierres précieuses, c'est en quelque sorte contredire l'Apôtre, qui déclare que l'œil de l'homme n'a point vu, ni son oreille entendu, ni son cœur conçu ce que Dieu réserve à ceux dont il est aimé.¹ Là, dit saint Jean, point de deuil, ni de pleurs, ni de souffrances.² Point de vicissitudes de jour et de nuit, de froid et de chaud, de santé et de maladie, de contentement et d'affliction. Tout y est constamment selon les désirs de ceux qui possèdent ce délicieux royaume. Plongés dans l'océan des joies divines, ils participent au bonheur de Dieu même, sans aucune crainte d'en déchoir jamais. Que dire de plus? Puisque la Divinité est la félicité essentielle, immuable et éternelle, ce n'est pas sans motif que nous appelons incompréhensible cette ineffable béatitude. Pour en avoir quelque idée, il faudrait réunir tout ce que Dieu a fait, tout ce que Jésus a souffert, tout ce que l'Eglise opère encore chaque jour afin d'arracher les âmes à l'enfer et de leur procurer le ciel. Il faudrait mesurer les souffrances, compter les sacrifices des Martyrs et des Saints, et ajouter à cela le travail de la grâce, l'économie de la Providence qui n'a d'autre but que d'enfanter des élus. Aussi quels efforts incessants ne font pas les démons pour nous empêcher d'arriver à cette incomparable félicité dont ils sont exclus? Ne craignons donc pas de travailler, de nous renoncer, dans le but d'y parvenir. « Dix siècles de ferveur au service de Dieu, dit saint Anselme, ne sauraient nous en mériter la jouissance, ne fût-ce qu'un demi jour. » Pourquoi donc avoir si peur de nous humilier, de nous faire violence, d'embrasser les contrariétés, les infirmités, les travaux et les fatigues? Oubliez-vous que ces peines si courtes et si légères vous vaudront un poids immense de gloire durant l'éternité? *Æternum gloriæ pondus operatur in nobis.*³ O

(1) I Cor. 2, 9.

(2) Apoc. 21, 4.

(3) II Cor. 4, 17

mon Dieu ! répandez dans mon cœur cette douce espérance de la béatitude des Elus ; que sans cesse elle m'encourage à travailler, à combattre, à souffrir et à me dévouer pour votre amour !

2^e MOTIFS DE NOUS EXERCER A L'ESPÉRANCE DU CIEL.

L'espérance élève notre esprit à la pensée des biens qui nous sont promis, et au désir de les posséder un jour. « Quand je considère, disait saint Grégoire de Nazianze, le grand bonheur que l'on gagne en mourant, et le peu que l'on perd en perdant la vie, je ne puis m'empêcher de dire à Dieu : Quand sera-ce, ô Seigneur ! que vous me retirerez d'ici-bas pour m'introduire dans ma patrie ? » Tels devraient être aussi nos sentiments ! Pourrions-nous, en effet, dit saint Augustin, être admis dans le ciel comme citoyens, si nous n'avions pas gémi sur la terre comme exilés, en conservant intérieurement l'espérance de voir Dieu ? Et quoi de plus capable de nous détacher des biens passagers, que d'en attendre d'éternels ? Dans les infirmités, dans la maladie, disons avec le saint homme Job : « Oui, je sais que mon Rédempteur est vivant, et qu'un jour je le verrai dans ma chair, et le contemplerai de mes yeux ; c'est cette confiance qui fait la joie de mon cœur, » au milieu de mes douleurs corporelles.¹ Lorsque notre âme est dans la tristesse, l'ennui, le dégoût, qu'elle subit l'épreuve de la tentation ou de l'adversité, consolons-nous par l'espérance de voir Dieu dans la gloire, de l'aimer et de jouir à jamais de sa félicité. Si les horreurs et les angoisses de la mort se présentent à nous, et que notre corps s'effraie de sa prochaine dissolution, quoi de plus rassurant que l'espoir de ressusciter un jour plein de vie et d'immortalité ? Oh ! combien l'espérance de la céleste béatitude élève nos sentiments, anime notre courage, et nous rend supportables les peines de chaque jour ! Y a-t-il ici-bas quelque caractère difficile, quelque personne remplie de défauts, de préjugés, d'antipathie, dont Dieu se sert pour vous exercer à la patience, à l'abnégation, à l'esprit de sacrifice ? fortifiez-vous contre elle,

(1) Job. 19, 25.

par la confiance de vivre un jour dans la famille du Père céleste, famille la plus distinguée, la plus sainte, la plus aimante et la plus aimable. Elle se compose de la Charité incréée, de l'Amour incarné, de Marie, la plus tendre des mères, des Anges et des Elus, tous dévoués à votre bonheur. Quelles délices d'habiter à jamais en Dieu, avec une assemblée si choisie, dont vous serez aimé, et que vous aimerez vous-même si parfaitement, si vous êtes patient et charitable ici-bas ! Tous ces motifs ne vous pressent-ils pas de vous exercer souvent à attendre avec assurance les biens du ciel ? Aussi l'Apôtre nous exhorte à ne jamais laisser notre espérance languir et se perdre, de peur que la tristesse, le chagrin, l'abattement, un funeste dégoût de la vie ne s'emparent de nous et ne conduisent notre âme à sa ruine. *Nolite itaque amittere confidentiam vestram.*¹ Priez la divine Mère de vous obtenir cette grâce insigne.

VI. — De la confiance en Jésus.

PRÉPARATION. — « Je vis, dit saint Paul, dans la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé au point de se livrer pour moi.² » 1^o Jésus s'est livré pour moi : ce motif est bien capable de m'animer à la confiance. 2^o Les promesses qu'il m'a laissées, achèvent de me faire surabonder d'espérance. Exerçons notre foi sur ces promesses et sur la fidélité que Jésus met à les garder. « Bienheureux l'homme qui espère en lui ! » a dit l'Esprit-Saint. *Beatus vir qui sperat in eo !*³

1^o MOTIF D'ESPÉRANCE EN JÉSUS-CHRIST.

Jésus s'est livré pour moi ; il ne m'a pas envoyé un Séraphin, chargé de me racheter, de me sauver ; s'il m'en avait envoyé un pour me couvrir de sa protection, je serais déjà rassuré. Mais combien plus ne dois-je pas l'être, lorsque le Fils de Dieu

(1) Hebr. 10, 35.

(2) Gal. 2, 20.

(3) Ps. 33, 9.

lui-même entreprend de me sauver ? Et il le fait comme si j'étais seul sur la terre, et il emploie à ce grand ouvrage, non seulement ses biens, ses trésors, mais lui-même. « Il s'est livré, » dit l'Apôtre, lui, la bonté, la majesté infinie ! mais quand s'est-il livré ? Lorsque, dans le Jardin des Olives, il est allé au-devant de ses ennemis, lorsqu'il s'est laissé lier, maltraiter, conduire de tribunal en tribunal ; lorsqu'il a tendu ses mains aux chaînes, qu'il a présenté ses joues aux soufflets et aux crachats, sa tête aux épines qui devaient la percer. Il s'est livré, quand ? lorsqu'il s'est chargé volontairement de la croix, qu'il l'a portée sur ses épaules au sommet du Calvaire, et qu'il s'y est laissé clouer pour y mourir suspendu entre le ciel et la terre. Il s'est livré ; et pour qui ? pour moi ; pour moi, à qui il ne doit rien et dont il a reçu tant d'offenses ; pour moi, favorisé par lui de tant de grâces que j'ai rendues inutiles. Il le sait, et malgré cela il se livre dans l'intérêt de mon salut. O charité toute pure, charité sans bornes ! comment désespérer de vous ? » Il m'a aimé et il s'est livré pour moi ! » O parole qui doit faire tressaillir d'espérance ceux-là mêmes qui sont plongés dans l'abîme du désespoir ! parole capable de bannir de nos cœurs tout sentiment de défiance ! Et maintenant encore, ce Dieu qui s'est livré pour moi renouvelle chaque jour son sacrifice sur des milliers d'autels : jour et nuit on l'offre dans quelque coin du monde, et il n'est pas de contrée sur la terre, où je ne puisse à tout instant trouver en lui un refuge contre la divine justice, et un moyen de l'apaiser pleinement. O douce confiance ! le Fils de Dieu s'est livré et se livre encore pour moi ; comment me défier de sa bonté et craindre encore les jugements de Dieu ? O Père ! jetez les yeux sur la face de votre Christ. Ne permettez pas que tant de marques de son amour me laissent toujours timide, pusillanime à son service. Je me propose de combattre à l'avenir les sentiments de doute, d'inquiétude, de défiance, qui troublent en moi la paix et me rendent moins généreux dans l'exercice des vertus. Faites-moi vivre, comme l'Apôtre, dans la foi et la fidélité à Celui qui m'a aimé jusqu'à se livrer à la mort pour mon âme et mon salut. *In fide vivo Filii Dei, qui dilexit me et tradidit semetipsum pro me.*

20 AUTRE MOTIF DE CONFIANCE EN JÉSUS.

L'amour que Jésus nous témoigne en se livrant pour nous, est un motif bien pressant de confiance en sa bonté ; cependant les promesses qu'il nous a faites y ajoutent encore, en déterminant plus nettement ses intentions envers nous. Si un homme riche, puissant, bon, vertueux, nous donnait sa parole, la confirmait par écrit, la scellait de son sang, et la rendait inviolable par les serments les plus sacrés, pourrions-nous douter un seul instant de l'efficacité de sa promesse ? Le Sauveur est la Vérité même, la Sagesse infailible, la Puissance à qui rien ne résiste, et il nous assure avec serment qu'il veut nous sauver et qu'il nous sauvera réellement si nous le voulons. Il nous a transmis cette promesse par l'Écriture et par la tradition, après l'avoir scellée de son sang ; que voulons-nous de plus ? Abraham croit à la parole de Dieu, et espère contre toute espérance. Comment Isaac immolé sera-t-il le père d'une grande postérité ? Cela n'est pas vraisemblable. Mais il est plus impossible encore que Dieu manque à sa promesse. Isaac donc ressuscitera ? S'il le fallait, Dieu le ressusciterait mille fois, plutôt que de trahir sa parole. « Comme on ne peut pas trop croire les vérités de la foi, dit saint Vincent de Paul, on ne peut pas trop espérer en Dieu. » L'espérance véritable ne saurait jamais être trop grande, étant fondée sur la fidélité de Celui qui ne trompe pas. Mais nos misères ne sont-elles point un obstacle à la véritable confiance ? Nullement, puisque le Seigneur nous donne ses grâces, non pas à cause de nos mérites, mais en vertu de ses promesses et des mérites de Jésus. Si donc nous péchons par défiance, c'est un signe que notre appui est encore en nous-mêmes, et non pas en Dieu seul. De là vient que vous tressaillez d'espérance, quand la grâce sensible vous visite, et que vous tombez dans l'abattement dès qu'elle vous abandonne. Corrigez-vous de ce défaut si contraire à votre progrès dans la perfection, et qui indique un manque de foi à la parole divine. — O Jésus ! ne permettez pas que mon cœur vous estime d'après sa petitesse et sa misère ; mais dilatez-le par la confiance

en vous. Dans tous mes besoins spirituels, faites-moi recourir à vous comme à un Père, déposant dans votre Cœur sacré toutes mes peines, mes ennuis, mes tristesses, et attendant de vous et de votre aimable Mère la lumière dans les doutes, la force dans les combats, le courage dans les difficultés, enfin toutes les grâces nécessaires à ma sanctification et à mon salut. Accordez-moi le don de la plus parfaite confiance en votre bonté, en vos promesses et en vos mérites infinis.

VII. — De l'abandon à Dieu.

PRÉPARATION. — « Remettez en Dieu toutes vos sollicitudes, dit saint Pierre, parce que lui-même a soin de vous, » Cet abandon, qui nous est ici recommandé, est l'acte le plus parfait de la confiance. 1^o Il nous fait pratiquer cette vertu de la manière la plus entière, et la plus glorieuse pour Dieu. 2^o Il nous la fait exercer surtout dans les épreuves intérieures, et dans notre dernière maladie. Apprenons à vivre d'abandon au bon plaisir du Père céleste, comme des enfants aimants et dociles. *Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum.*

1^o L'ABANDON EST LA PERFECTION DE LA CONFIANCE.

L'abandon est un acte de confiance, par lequel on se remet entièrement à la conduite et au bon plaisir de Dieu : à la conduite pour les œuvres, au bon plaisir pour les souffrances. Cette disposition est la perfection de la confiance, parce que par là on semble dire à Dieu : « Seigneur ! je ne veux plus compter sur moi, pas plus que sur un néant ; mais je me repose totalement en vous. Votre sagesse est ma seule lumière ; je ne souffrirai donc jamais que mon esprit si ténébreux raisonne sur les arrangements de votre Providence. Votre puissance est ma seule force ; jamais je n'hésiterai à embrasser ce que vous

(1) 1 Petr. 5, 7.

m'ordonnez, à porter les croix que vous m'envoyez; car, je le sais, vous n'avez en vue que mon bien, et toujours vous proportionnez votre secours aux besoins de mon âme. » Ainsi parle et doit parler tout cœur qui s'abandonne à Dieu sans réserve. — Oh ! que de tels sentiments, réduits en pratique, contribuent puissamment à la gloire du Seigneur ! Qu'y a-t-il, en effet, dans la religion, de plus honorable pour lui, que le sacrifice ? Par là, nous reconnaissons le mieux son souverain domaine sur la création. Or l'abandon parfait est l'immolation la plus complète que nous puissions faire de nous-mêmes à Dieu. Elle vaut plus que la pénitence, où nous immolons seulement notre corps; plus que la foi qui assujettit notre raison; plus que l'obéissance et l'abnégation, qui supposent des actes successifs plus ou moins restreints. Dans l'abandon, par un seul acte, on se remet entièrement et sans retour à la volonté de Dieu : le corps, l'âme, les biens, la vie, le passé, le présent, l'avenir, le temps et l'éternité, tout est laissé à la sagesse et à la bonté divines, sans aucune défiance ni inquiétude, et sans aucun partage. Se peut-il un acte qui dise mieux à Dieu : « Seigneur je me fie à vous ? » Et quand ce n'est pas seulement un acte, mais une vie d'abandon, quelle gloire le Père céleste n'en retire-t-il pas ? Nous qui sommes ses enfants, donnons-lui ce plaisir et cette gloire. Produisons cet acte en ce moment, et aimons à le répéter dans l'oraison, la communion, et souvent dans la journée. Sainte Thérèse le faisait cinquante fois chaque jour; et saint Alphonse en recommande la pratique à tous ceux qui veulent appartenir entièrement au Seigneur.

2^o QUAND IL FAUT SURTOUT EXERCER L'ABANDON.

Le saint abandon au bon plaisir de Dieu doit s'exercer tout particulièrement dans les épreuves intérieures, qui sont les plus difficiles à subir. On est alors tourmenté par des doutes, des perplexités, des scrupules, par d'étranges ténèbres qui obscurcissent notre intelligence et nous empêchent de voir la route à suivre pour arriver au Seigneur. Bien plus, des aridités, des ennuis, des dégoûts, des distractions, des tentations

d'impureté, de blasphème, de désespoir, jettent le cœur dans des angoisses, qui lui font souffrir une espèce d'enfer. Pourquoi Dieu laisse-t-il les âmes en proie à des peines si affreuses, sinon pour les forcer à s'abandonner à lui? Ne trouvant plus de ressource en elles-mêmes, elles sont par là contraintes de se jeter aveuglément dans les bras du Père céleste. Et c'est vraiment le seul remède à ces maux et le seul moyen de les rendre salutaires, sous la conduite de l'obéissance. Telle fut la pratique des Saints qui ont passé par ce creuset. — La dernière maladie est un autre creuset que nous fait subir le Seigneur, avant de nous admettre dans l'éternelle béatitude. Selon saint Alphonse, les moribonds sont souvent tentés d'inquiétude, de défiance, au sujet de leur salut. L'accablement où les réduisent les maux du corps, joint au saisissement instinctif que donne l'approche de la mort et de l'éternité, tout contribue en ces moments suprêmes à les troubler, à les effrayer, à les décourager. Comment prévenir en nous de telles angoisses? en nous habituant pendant la vie, à nous confier en Dieu, à nous abandonner à sa bonté infinie; en nous appuyant sur les mérites de Jésus et sur la protection de sa divine Mère. Ces actes de confiance, fréquemment répétés, enracineront cette vertu dans notre âme; ils nous rendront forts contre les frayeurs qu'inspire aux mourants la pensée des jugements de Dieu.

O mon Sauveur! je m'unis à votre parfaite résignation sur la croix. Accordez-moi la plus entière soumission, la plus constante confiance en vous, au milieu des épreuves de cette vie. O Mère de miséricorde! soyez ma protectrice et mon espérance après Jésus, surtout à l'heure de la mort.

PRATIQUE. — « Nous devons offrir nos personnes et tous nos biens à Dieu, dit saint Vincent de Paul, afin qu'il en dispose selon sa sainte volonté. » « Dieu est extrêmement glorifié, ajoute le Saint, lorsque nous nous abandonnons à son bon plaisir, sans chercher à pénétrer ses motifs. »

VIII. — Jésus, modèle d'abandon.

PRÉPARATION. — « Mon Père, je remets mon âme entre vos mains.¹ » Cette parole, qui fut la dernière du Sauveur, résume toute sa vie : il n'a vécu que d'abandon au Père éternel. Considérons donc 1° Les exemples qu'il nous en a donnés. 2° En quelles circonstances nous devons les suivre. « Remettez en Dieu toutes vos sollicitudes, dit saint Pierre, parce que lui-même a soin de vous.² » *Quoniam ipsi cura est de vobis.*

1° EXEMPLES D'ABANDON DONNÉS PAR JÉSUS.

L'abandon à la conduite et à la volonté de Dieu est la perfection de la confiance et de la résignation. Jésus l'a exercé au suprême degré, et nous en a donné l'exemple. Dès son incarnation et à sa naissance, il s'offre à Dieu, son Père, comme le rapporte saint Paul, afin qu'il dispose de lui selon son bon plaisir. Il s'abandonne à la providence divine, qui le fait naître dans une grotte ouverte et délaissée, exposé aux intempéries de l'air. Bientôt on le porte dans un pays ennemi ; on le ramène ensuite à Nazareth pour y attendre, dans une apparente inutilité, le temps marqué pour ses travaux ; et Jésus se soumet à tout, ne fait aucune objection, n'oppose aucune résistance, tant il se confie parfaitement en la sagesse, en la puissance et en la bonté divines ! — Que de sujets de plainte et de découragement n'eut-il pas à l'époque de ses prédications. Il venait racheter les hommes, les instruire, les ramener tous au bercail d'où ils s'étaient éloignés par le péché, et cependant, quoiqu'il fût dévoré de zèle, il dut se borner à rechercher les seules brebis d'Israël.³ Et encore ses travaux, qui eussent été couronnés de succès relatifs chez les Gentils, n'aboutirent chez la plupart des Juifs qu'à un endurcissement plus complet, à une ruine

(1) Luc. 23, 46.

(2) I Petr. 5, 7.

(3) Matth. 15, 24.

plus entière. Quelle peine pour le cœur si aimant de Jésus ! Mais il renonçait à toute volonté propre ; il ne jugeait, disait-il, que selon la sagesse du Père,¹ et ne savait que s'abandonner à son divin plaisir.² — Et quand vint le temps de sa Passion, avec quel courage il se remit sans réserve à la disposition de ses juges et de ses bourreaux ! Son corps, son âme, sa réputation, sa vie, tout fut à la merci d'une vile soldatesque, qui lui fit boire jusqu'à la lie la coupe des douleurs et des opprobres. — Comme on n'est chrétien qu'à la condition de ressembler à Jésus-Christ, voyez jusqu'où vous le suivez dans la voie royale de l'abandon à Dieu. N'êtes-vous pas inquiet, triste, abattu, dès que l'épreuve frappe à votre porte ; que le succès ne répond pas à votre attente ; que le souffle de l'estime et de la bonne réputation ne flatte point votre amour-propre ? Si cela était, ce serait un signe que vous comptez plus sur les créatures, que sur le Créateur, en qui doivent reposer toutes vos espérances.

2^o QUAND IL FAUT EXERCER L'ABANDON A DIEU.

Nous devons le pratiquer, à l'exemple du Sauveur, dans toutes les circonstances de la vie. Nous ignorons, en effet, les liens qui unissent le passé, le présent et l'avenir, nous ne sommes jamais sûrs d'une heure d'existence. Comment donc prétendons-nous prévoir les choses futures, les arranger d'avance, les combiner selon les calculs de notre faible raison, selon les désirs intéressés de notre amour-propre ? Nous oublions trop souvent, hélas ! que ce soin appartient à Dieu, et que si l'homme propose, c'est Dieu qui dispose. Faute de nous rappeler cette vérité, qu'arrive-t-il ? nous nous inquiétons, nous nous livrons à mille anxietés, comme si nous avions seuls la charge de nous conduire et que la Providence ne s'en mêlât en rien. Oh ! que ces dispositions sont contraires à l'exercice du saint abandon ! « Si le Seigneur ne bâtit la maison, dit l'Esprit-Saint, en vain travaillent ceux qui veulent la construire.³ » Vainement nous cherchons ici-bas la perfection et le bonheur, si nous espérons

(1) Is. 50, 5. Joan. 5, 30.

(2) Joan. 4, 34. et 8, 29.

(3) Ps. 126, 1.

les trouver en dehors des desseins de Dieu. C'est en nous y conformant, dit saint Vincent de Paul, en nous y abandonnant sans réserve, que nous trouverons le repos et la sanctification de notre âme. — Cette vérité s'applique surtout à l'heure si solennelle et si terrible où nous devons quitter cette terre pour entrer dans l'éternité. Que d'obscurités alors dans notre esprit ! Au seuil du tribunal suprême, effrayés des jugements de Dieu, nous dirons peut-être avec David : « Seigneur ! si vous examinez nos iniquités, qui pourra soutenir votre examen ? ¹ » Pour qui manque d'abandon à Dieu, cette pensée est formidable, elle est écrasante. « Mais je sais que Dieu est mon Père, dira l'âme confiante, il m'a toujours aimée, toujours assistée. Puis-je croire qu'il veuille me perdre ? Non, je me fie plus à lui qu'à moi-même. Personne n'est plus tendre ni plus charitable que lui. Je me jette donc dans ses bras, me confiant aux mérites de Jésus et aux prières de Marie. »

O mon Rédempteur ! du haut de la croix, vous m'ouvrez vos bras ensanglantés, pour me recevoir au baiser de paix. Je viens à vous, contrit et humilié, mais plein de confiance en vos miséricordes. Et vous, Mère de mon âme ! obtenez-moi le plus parfait abandon à Jésus, mon Sauveur, et à votre protection puissante.

PRATIQUE. — Pensons souvent à cette parole de saint Paul : « Le Père éternel pourra-t-il nous refuser quelque chose, après nous avoir donné son Fils ? ² »

IX. — Marie, modèle de confiance en Dieu.

PRÉPARATION. — Puisque l'Eglise célèbre en ce jour l'octave de la Purification de Marie, méditons 1^o La confiance que pratiqua la divine Mère. 2^o Les motifs qui nous pressent de marcher sur ses traces. A son exemple, vivons toujours contents de Dieu, nous confiant en sa puissance, en sa bonté et en la fidélité

(1) Ps. 129, 3.

(2) Rom. 8, 32.

qui lui fait toujours accomplir ses promesses. *Jacta super Dominum curam tuam, et ipse te enutriet.*¹

1^o CONFIANCE DE MARIE EN LA PROTECTION DIVINE.

Quelle foi suréminente et incompréhensible ne reçut pas la Vierge immaculée, au premier instant de sa conception ! qui pourra jamais la comprendre ? Or sa confiance en Dieu y fut proportionnée, puisque l'espérance naît de la foi, comme de son principe et de sa racine. Dieu n'a-t-il pas promis, même avant la Rédemption, d'exaucer nos prières, de nous fortifier dans nos peines, de nous défendre contre nos ennemis et de nous conduire à la gloire éternelle ?² Forte de cette parole infailible, la bienheureuse Vierge ne chercha jamais auprès des créatures ce qu'elle trouvait si parfaitement en Dieu, c'est-à-dire la lumière, le courage, les dons de la grâce, les consolations et le salut. Combien de fois ne s'écriait-elle pas avec David : « Mon bonheur est de m'attacher à Dieu seul, et de placer en ce Bien suprême toute mon espérance !³ » Toute sa vie s'écoula dans ces dispositions. --- Bien plus, elles ne firent que grandir avec les épreuves que dut subir sa confiance. Quel abandon à la Providence divine ne pratiqua-t-elle pas, en épousant saint Joseph, après avoir fait vœu de virginité ; et en tenant cachée à ce saint Epoux sa dignité de Mère de Dieu ! Son voyage et son séjour à Bethléem, son exil en Egypte sans parents, ni amis, ni ressources, toute sa conduite, en un mot, dans des circonstances si difficiles, prouve à l'évidence combien sa paix était inaltérable et son courage appuyé sur l'assistance du ciel. Et que dirons-nous de son attitude pendant la Passion de Jésus ? Quel rocher fut jamais plus inébranlable au milieu des vagues de la mer, que ne le fut alors Marie dans cet océan de tribulations ? Et d'où lui venait cette fermeté ? De son espérance en Celui qui mortifie et qui vivifie, qui conduit aux portes du tombeau et qui en ramène.⁴ Tout expirant que fût Jésus, elle le regardait toujours comme le Dieu qui triomphe, et sa confiance

(1) Ps. 54. 23. (2) Ps. 49 et 90. (3) Ps. 72, 28. (4) I Reg. 2, 6

en ses promesses ne se démentit jamais. Aussi attendit-elle avec assurance l'heure de sa résurrection. — Oh ! que nous sommes aveugles de nous laisser aller à la défiance, parce que tout, en nous et autour de nous, nous semble désespéré ! N'est-ce pas alors que nous devons nous appuyer plus fortement sur Dieu, alors que la présomption, si contraire à la confiance, est entièrement détruite en nous ? Tant que nous prions et espérons, jamais nous ne serons vaincus par l'enfer, ni dominés par nos penchants, ni accablés sous le poids des devoirs à remplir et des peines à endurer ici-bas. *Nullus speravit in Domino, et confusus est.*¹

2^o MOTIFS D'IMITER LA CONFIANCE DE LA DIVINE MÈRE.

Si nous nous appliquons à imiter la bienheureuse Vierge dans sa ferme espérance en Dieu, nous participerons aux biens immenses qui en ont été le fruit. « Ceux qui espèrent dans le Seigneur, dit Isaïe, changeront de force. » Au lieu de leur énergie naturelle, qui n'est que faiblesse contre leurs ennemis invisibles, ils se verront revêtus de la toute-puissance divine, qui les fera triompher dans tous les combats. « Ils ne sentiront aucune fatigue dans le chemin du salut, continue le Prophète, ils y courront sans relâche et sans peine, tous les jours de leur vie. »² N'est-ce pas là l'histoire des Saints que l'Eglise honore sur les autels ? Ils ont trouvé plus facile de s'exercer aux vertus héroïques, que nous de marcher dans la voie ordinaire. Et d'où leur venait cette énergie de volonté, cette dilatation de cœur, qui les transportait d'allégresse au milieu des tribulations ? C'était de leur confiance en Dieu. « Mon abandon à la conduite du Seigneur me donne une telle force, disait sainte Thérèse, que je me crois capable de lutter contre le monde entier, tant que le Tout-Puissant est avec moi. » Comment la divine Mère aurait-elle pu porter le poids de ses douleurs, aux pieds de son Fils expirant, si ce n'est en s'appuyant sur Dieu ? Sans la grâce, dans l'ordre surnaturel, notre nature est impuis-

(1) Eccli. 2, 11.

(2) Is. 40, 31.

sante au bien. — Mais la grâce, comment l'obtient-on ? par une prière pleine d'espérance. « La charité, dit saint Thomas, rend nos supplications méritoires, mais la confiance leur donne l'efficacité. » « C'est moi qui vous le dis, s'écriait le divin Maître ; tout ce que vous demanderez par l'oraison, croyez que vous le recevrez, et vous l'obtiendrez certainement.¹ » Quelle assurance une promesse si formelle ne doit-elle pas nous inspirer ? Quand donc nous prions au milieu des peines, des difficultés, des luttes avec l'enfer et nos passions, écoutons la voix de Jésus qui nous crie : « Ayez confiance, car j'ai vaincu le monde ;² » j'ai vaincu les trois concupiscences dont il enchaîne les âmes, et les persécutions dont il les afflige. *In mundo pressuram habebitis, sed confidite, ego vici mundum.* Voyez si la défiance, la crainte excessive, la pusillanimité ne sont pas souvent la cause de l'inefficacité de vos prières. N'est-ce pas de là que vous vient cette faiblesse de volonté, lorsque vous devez vous vaincre, éviter une faute, ou vous corriger d'un défaut ? Demandez chaque jour à Jésus et à Marie le don d'une confiance forte et persévérante, surtout pour le temps de la prière, de la tentation et de la souffrance.

X. — Puissance de la prière.

PRÉPARATION. — « Quiconque demande obtient.³ » Ainsi parle le Sauveur, en faveur de tous ceux qui prient ; il ne fait pas de distinction entre justes et pécheurs. D'où il suit : 1° Que la prière est toute-puissante auprès de Dieu, indépendamment de nos mérites. 2° Qu'elle peut nous obtenir ce qu'il y a de plus difficile. Demandons souvent à Dieu l'esprit de recueillement et de prière. *Domine, doce nos orare.*⁴

(1) Marc. 11, 24.

(2) Joan. 16, 33.

(3) Luc. 11, 10.

(4) Luc. 11, 1.

1^o PUISSANCE DE LA PRIÈRE AUPRÈS DE DIEU.

La prière porte en elle-même une force qui calme et adoucit les esprits les plus farouches : combien plus quand elle s'adresse à un cœur tendre et compatissant ! Or le cœur de Dieu, par sa nature qui est la bonté, est enclin à pardonner, à faire du bien, à se répandre, à donner de sa plénitude à toutes ses créatures. *Deus cujus natura bonitas.*⁽¹⁾ Dieu est charité, dit saint Jean,⁽²⁾ et le propre de la charité n'est-ce pas d'aimer et de témoigner cet amour par des bienfaits ? Un des plus grands que Dieu nous ait accordés, est celui de nous avoir confié la clef de ses trésors, en nous disant à tous : « Je vous le certifie, *Dico vobis*, tout ce que vous demandez dans la prière, toute faveur quelconque, *omnia quæcumque*, croyez que vous la recevrez, et elle vous sera donnée.⁽³⁾ » « En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous demandez quelque chose à mon Père en mon nom, il vous l'accordera.⁽⁴⁾ » Quel prince a jamais ainsi parlé à ses sujets ? Quel père à ses enfants ? En vertu de ces promesses, de la part de Celui qui ne trompe pas, la prière participe à la toute-puissance de Dieu. Autant le Seigneur est fidèle, autant il est impossible que la prière manque de force dans la bouche du pécheur même, quand il prie avec confiance. De là saint Alphonse a pu dire : « Il est certain que celui qui prie se sauve ; il est certain que celui qui ne prie pas se damne. Tous ceux qui se sont sauvés, se sont sauvés par la prière. Tous ceux qui se sont damnés, se sont damnés pour avoir négligé de prier ; et ce sera là leur plus grand sujet de désespoir en enfer.⁽⁵⁾ » — Votre conduite accuse-t-elle une foi pratique à ces grandes vérités ? Avez-vous l'esprit de prière, c'est-à-dire cette tendance à recourir sans cesse à Dieu, le matin, le soir, avant et après les repas, pendant les occupations, dans les rues, à la promenade ? Partout et toujours, ne pourriez-vous pas vous rappeler que Dieu vous voit, vous entend, qu'il est dans votre cœur, et est

(1) S. Léon.

(2) I Joan. 4.

(3) Marc. 11, 24.

(4) Joan. 16, 23.

(5) Tom. I, Prépar. à la mort.

sans cesse disposé à vous écouter, à converser avec vous? Prenez l'habitude de lui parler intérieurement de vos affaires spirituelles et temporelles, et vous aurez l'esprit d'oraison. *Sine intermissione orate.*¹

2^o QUAND SE MONTRE SURTOUT LA FORCE DE LA PRIÈRE.

Jésus étant un jour monté sur une barque, ses disciples l'y suivirent. Il s'éleva tout à coup une grande tempête, au point que les flots menaçaient de faire couler l'embarcation. Cependant le Sauveur s'était endormi. Les disciples effrayés courent à lui, et l'éveillent en lui disant : « Seigneur! sauvez-nous, nous périssons. » Et Jésus de leur répondre : « Hommes de peu de foi! pourquoi êtes-vous si timides? » Puis se levant, il commanda aux vagues de la mer, et il se fit un grand calme.² Combien de fois, comme une tempête impétueuse, la tentation ne fond-elle pas sur notre âme? Que faire alors? éviter de se troubler et de se décourager; puis, comme les Apôtres, crier à Jésus : « Seigneur! sauvez-nous; » et répéter ce cri aussi longtemps que dure l'attaque. A ce prix, Jésus commandera à nos passions, et la paix se rétablira dans notre âme. Combien de signalées victoires les Saints n'ont-ils pas remportées par ce moyen si simple! — Combien de difficultés et d'épreuves n'ont-ils pas surmontées! L'adversité est comme un poids qui pèse sur notre cœur et semble l'écraser, s'il n'est soutenu par une force divine. Or cette force, la prière nous l'obtient. « J'ai crié vers le Seigneur, dit David, lorsque j'étais dans l'affliction, et il m'a exaucé,³ » c'est-à-dire : il m'a fortifié, consolé, et parfois même délivré de ma peine. Les martyrs priaient dans leurs tourments, et le Seigneur leur communiquait le courage et la constance. N'est-ce pas aussi dans la souffrance, la tristesse et l'angoisse, que vous avez surtout besoin de secours? Et c'est peut-être alors que vous priez le moins. Tout entier à votre douleur, vous oubliez de demander au ciel la force de la porter. Vous ne songez qu'au soulagement présent, et nullement à la

(1) I Thess. 5, 17.

(2) Matth. 8, 23-28.

(3) Ps. 119, 1.

récompense que mériterait votre résignation. Soyez désormais plus chrétien, ou plus attentif à recourir au Seigneur, afin de souffrir avec calme, patience et amour, comme un vrai disciple de Jésus crucifié. O Vierge toujours constante, toujours fidèle ! obtenez-moi l'amour de l'oraison et la confiance dans son efficacité.

PRATIQUE. — Rappelons-nous souvent que la prière tire sa force, non de nos mérites, mais des mérites et des promesses de Jésus.

XI. — Comment on doit prier.

PRÉPARATION. — « Vous demandez, et vous n'obtenez pas, dit saint Jacques, parce que vous priez mal.¹ » Pour obtenir, nous devons prier 1° Avec une humilité pleine de foi. 2° Avec une confiance persévérante. Humilions-nous et appuyons-nous sur les promesses divines, chaque fois que nous demandons quelque grâce au Seigneur. *Omnia quæcumque orantes petitis, credite quia accipietis, et evenient vobis.*²

1° IL FAUT PRIER AVEC FOI ET HUMILITÉ.

Un Centurion, dit l'Evangile, avait un serviteur mortellement malade, dont il désirait beaucoup la guérison. Ayant entendu parler de Jésus, il eut l'heureuse pensée d'envoyer vers lui des vieillards juifs, ne se croyant pas digne d'aller lui-même. Ils vinrent donc au Sauveur et le prièrent de guérir le serviteur de cet homme, qui leur avait fait du bien. Et le divin Maître de les suivre, pour aller trouver le malade. Mais le Centurion, confus d'une telle bonté, lui envoya dire par ses amis : « Seigneur ! je ne suis pas digne de vous recevoir dans ma maison, ni même de me présenter devant vous. » Quelle humilité ! Mais aussi quelle foi ! « Dites seulement une parole,

(1) Jac. 4, 3.

(2) Marc. 11. 24.

ajoute-t-il, et mon serviteur sera guéri. Car tout homme que je suis et dépendant d'un autre, je me vois cependant obéi par mes subalternes; combien plus le serez-vous, si vous commandez à la maladie de quitter mon serviteur! » Ayant entendu ces paroles, Jésus en fut dans l'admiration, et il dit à ceux qui le suivaient : « Je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël. Allez, ajouta-t-il, et qu'il vous soit fait selon votre foi, » et à l'heure même le serviteur fut guéri.¹ — Combien cet exemple ne mérite-t-il pas nos réflexions ! Le Centurion se juge indigne de s'approcher du Sauveur, et le Sauveur l'exauce sans même entrer dans sa maison. Oh ! que l'humilité confiante lui est agréable ! « La prière du cœur humble, dit l'Esprit-Saint, pénétrera les nues ; elle ne s'éloignera pas du trône de Dieu, avant d'être exaucée.² » Est-ce humblement que vous priez ? N'est-ce pas plutôt avec cette prétention orgueilleuse qui pose des conditions à Dieu, et qui se plaint de lui, quand il tarde à vous exaucer ? Une telle prière n'est pas même écoutée. Dites plutôt, avec une humble foi, comme le Centurion : « Seigneur ! je suis indigne d'un seul de vos regards ; je n'ai de moi-même que le néant et le péché. Mais votre miséricorde peut me changer de pécheur en saint. Accordez-moi donc la grâce de vous servir avec amour et avec une dépendance continuelle de vos lumières et de votre conduite. » Ainsi soit-il !

20 IL FAUT PRIER AVEC CONFIANCE ET PERSÉVÉRANCE.

Si la foi humble est exaucée, la confiance persévérante ne l'est pas moins. Nous en avons un exemple frappant dans la Chananéenne dont parle l'Evangile. Quoique étrangère à la Judée, elle vint demander au Sauveur la guérison de sa fille. « Seigneur, fils de David, criait-elle, ayez pitié de moi, car ma fille est tourmentée par le démon.³ » Oh ! que cette prière est belle ! s'écrie Origène ; humble et confiante en elle-même, qu'elle est touchante par le ton et l'explication du mal dont elle demande la délivrance ! Cependant le Sauveur semble vou-

(1) Luc. 7. Matth. 8.

(2) Eccli. 35, 21.

(3) Matth. 15, 23.

loir la rebuter. D'abord il ne répond pas un mot à l'infortunée mère et paraît ne pas l'entendre. « Mais elle, dit saint Augustin, criait et insistait. » Jésus néanmoins continue sa marche et lui tourne le dos ; mais elle continue de le suivre, répétant toujours la même supplication : « Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi. » Les Apôtres, ennuyés de ses cris, disent au Sauveur : « Renvoyez-la, car elle ne cesse de crier derrière nous. » Jésus alors refuse positivement de l'exaucer. « Je ne suis envoyé, dit-il, que pour sauver les brebis d'Israël. » Que fait alors la Chananéenne ? se retire-t-elle en murmurant ? se montre-t-elle découragée ? Loin de là : elle suit le Sauveur où il entre pour se dérober à ses instances ; elle se jette à ses pieds, l'adore et le prie de l'aider. « Mais, lui répond Jésus, il ne convient pas de donner aux chiens le pain des enfants, » c'est-à-dire de donner aux païens les bienfaits destinés aux Juifs. Réponse foudroyante, capable de déconcerter une constance moins invincible ! « Il est vrai, Seigneur, reprend aussitôt la suppliante ; mais les chiens peuvent bien ramasser ce qui tombe de la table de leurs maîtres. » A ces paroles, l'Homme-Dieu est vaincu : « O femme, s'écrie-t-il, votre foi est grande ; qu'il soit fait comme vous voulez. » Et à l'heure même sa fille fut guérie : O sainte tenacité de la prière ! que tu es puissante sur le Cœur de Jésus, même dans une païenne ! Le Sauveur a les plus justes motifs de lui refuser sa demande, mais il ne peut résister à sa persévérante confiance. Qu'il nous prouve bien par là que l'importunité de nos prières lui plait, puisqu'il la loue dans la Chananéenne, et la récompense si magnifiquement ! Formons donc la résolution de prier sans relâche, d'insister, de presser, pour obtenir les grâces qui doivent nous sanctifier. — O Mère de miséricorde ! faites-moi recourir à vous avec constance, surtout dans les épreuves, les tentations et toutes les difficultés de cette misérable vie. Que la prière soit désormais comme la respiration de mon âme. Ainsi soit-il !

XII. — De la prière continue.

PRÉPARATION. — « Priez sans interruption,¹ » nous dit l'Apôtre. Ce qu'il nous recommande ici, le Sauveur nous l'a inculqué plus fortement encore 1° Par sa doctrine. 2° Par son exemple. Apprenons de ce divin Modèle à ne jamais perdre notre temps, mais à employer tous nos moments, tous nos loisirs à converser cœur à cœur avec le Seigneur, notre Dieu. *Sine intermissione orate.*

1° JÉSUS NOUS ENSEIGNE À PRIER SANS CESSER.

Déjà dans l'ancienne Loi, l'Esprit-Saint nous avertit de ne pas mettre obstacle en nous à la prière continue. *Non impediaris orare semper.*² Mais combien le Sauveur est plus formel encore en ce point ! « Il enseignait, dit saint Luc, qu'il faut prier toujours et ne se lasser jamais, quand même Dieu semblerait rebuter nos prières. » Etant un jour en oraison, il fut entouré par ses disciples, et l'un d'entre eux lui dit : « Seigneur ! apprenez-nous à prier, comme Jean-Baptiste l'a appris à ses disciples. » Que leur répond le divin Maître ? « Vous avez un ami, leur dit-il, et au milieu de la nuit, vous allez vers lui, et lui criez : Mon ami, prêtez-moi trois pains ; mais il refuse de se lever, pour vous rendre ce service. Croyez-vous que, si vous persévérez à frapper à la porte, vous ne le forcerez pas à vous donner ce que vous demandez, sinon parce que vous êtes son ami, du moins pour se débarrasser de votre importunité ? Et moi, je vous le dis, demandez et vous recevrez, cherchez et vous trouverez, frappez et l'on vous ouvrira.³ » Ce qui signifie qu'à toute heure, de jour et de nuit, Dieu est toujours attentif à nos prières ; en outre, il nous presse d'imiter à son égard les mendiants, de tendre la main vers lui, de réclamer

(1) I Thess. 5, 17.

(2) Eccli. 18, 22.

(3) Luc 18, 1-7.

son assistance, de frapper à la porte de son cœur, de l'importuner par nos cris, par la vivacité de nos désirs et l'ardeur de nos prières. A ce prix, nous serons toujours exaucés. Oh ! que vous perdez de temps en discours inutiles et en occupations sans but, au lieu d'employer tous vos moments libres à la prière, ou au commerce avec Dieu ! Pour le mérite d'un *Ave Maria*, les Saints se seraient donné mille peines ; et vous négligez si souvent d'élever votre cœur vers le ciel ; ce qui vous vaudrait un poids immense de grâce et de gloire. Demandez au Seigneur l'esprit de prière, comme l'ont obtenu un saint Antoine, abbé, un saint François d'Assise, un saint Dominique, un saint Ignace, une sainte Thérèse, un saint Alphonse. Tous se sont sanctifiés par l'oraison ; en vain prétendez-vous arriver autrement à la solide vertu. *Oportet semper orare et non deficere.*

20 JÉSUS, MODÈLE DE L'ESPRIT DE PRIÈRE.

Les exemples du Sauveur confirment admirablement sa doctrine : toute sa vie n'a été qu'une prière continue. La vision béatifique et la prévision de sa passion douloureuse, qui l'accompagnaient partout, mirent son âme dans une incessante application à Dieu, depuis son incarnation jusqu'à sa mort. A son entrée en ce monde, que fait-il ? il s'offre à son Père,⁽¹⁾ dit l'Apôtre ; et saint Alphonse nous le représente formant sans relâche dans la crèche à Bethléem des actes d'adoration, d'amour et de demande. Plus tard, en Egypte, à Nazareth, jusqu'à l'âge de trente ans, il s'adonne au travail des mains, mais toujours uni à la prière et à la contemplation. Sur le point de commencer à prêcher son évangile, lui, l'auteur de toute grâce, semble avoir besoin de s'y disposer ; car il se retire au désert pendant quarante jours et quarante nuits. N'est-ce pas là nous enseigner à ne jamais rien entreprendre, avant de nous être recommandés à Dieu ? Saint Luc raconte que pendant le jour le Sauveur instruisait le peuple, et que la nuit il se retirait sur le mont des Oliviers pour prier ; ce qui arrivait

(1) Hebr. 10, 5.

fréquemment, c'est-à-dire lorsqu'il était aux environs de Jérusalem.¹ Parfois, dit saint Marc, il se levait de grand matin, et s'en allait prier au désert.² D'autres fois encore il s'écartait de la foule ou la renvoyait pour s'adonner à l'oraison.³ Saint Matthieu remarque dans une circonstance qu'il prolongea sa prière pendant douze heures consécutives.⁴ O tendresse ineffable du Cœur de Jésus ! sans avoir besoin de prière, il prie des nuits entières, pour nous donner l'exemple de l'oraison continue. Il nous presse ainsi de faire de notre vie sur la terre, un apprentissage de la vie du ciel, où l'on s'entretient constamment avec Dieu. Quoi de plus noble, de plus doux, de plus avantageux pour la créature, que de communiquer sans cesse avec son Créateur, qui est la plénitude de tous les biens ? Et cependant combien n'êtes-vous pas avide de lectures et d'entretiens profanes, tandis que vous éprouvez tant de dégoût de la prière et des communications intimes avec Dieu ? Votre cœur n'est-il pas lié à la créature, enchaîné à l'amour du monde, de son estime et de ses vanités ? Oh ! quels regrets vous aurez, à la mort, d'avoir perdu, pendant votre vie, tant de moments précieux que vous auriez pu employer à invoquer Jésus et Marie et à vous unir au souverain Bien !

XIII. — Empêchements à la prière continue.

PRÉPARATION. — Nous avons tous, à chaque instant, d'après saint Alphonse, la grâce actuelle de prier. D'où vient donc que nous ne prions pas sans relâche ? De deux causes : 1° De l'ignorance pratique de nous-mêmes. 2° Du peu d'estime que nous faisons des biens célestes. Ranimons notre foi sur notre misère et sur le prix des richesses de la grâce, et nous souhaiterons vivement de prier sans cesse. *Non impediatis orare semper.*⁵

(1) Luc. 21. 37. Joan. 18. 2.

(2) Marc. 1. 35.

(3) Luc. 5. 6. Matth. 14. 23.

(4) Matth. 14. 23.

(5) Eccli. 18. 22.

1^o L'IGNORANCE DE SOI EMPÊCHE DE PRIER TOUJOURS.

Pouvons-nous réfléchir à ce que la foi nous enseigne de notre impuissance à penser, à vouloir, à agir par nous-mêmes dans l'ordre du salut, sans trembler constamment de faire quelque chute qui entraîne notre perte éternelle ? Les Saints redoutaient sans cesse leur fragilité. Saint Alphonse se recommandait aux prières de tous, « de peur, disait-il, que je ne me damne. » Saint Arsène, le jour de sa mort, tremblait jusqu'à faire trembler son lit, et il assurait que cette crainte l'avait accompagné toute sa vie. Quand on considère le Prince des Apôtres, cette pierre fondamentale de l'Eglise, reniant trois fois son divin Maître, après lui avoir promis une inviolable fidélité, n'est-on pas tenté de se demander : « Pourquoi suis-je si paisible, si rassuré ? est-ce confiance ou présomption ? » Hélas ! il arrive trop souvent qu'on peut nous dire, comme à l'évêque de Laodicée : « Tu te crois riche, dans l'abondance des biens de la grâce, et tu ignores que tu es un misérable, un aveugle, un pauvre manquant de tout. » Et c'est là une des causes de notre lâcheté dans la prière, de notre peu de ferveur dans la recherche de Dieu. Ah ! si nous étions pratiquement pénétrés du sentiment de notre faiblesse, des dangers que nous courons, du peu de progrès que nous avons fait dans la vertu, pourrions-nous cesser de crier jour et nuit vers le Seigneur et de le supplier de nous venir en aide ? Voyez ce mendiant qui meurt de faim et de froid, comme il sait implorer la compassion d'autrui, sans se lasser jamais ! Et cet aveugle qui ne voit plus la route à suivre, comme il tend les mains vers les passants pour se faire conduire ! Et nous, si nous étions bien convaincus de notre ignorance, de nos besoins toujours renaissants, n'importunerions-nous pas le Ciel par nos supplications ? Etudions-nous donc nous-mêmes, à l'exemple des Saints, et quand nous connaissons comme eux notre profonde misère, nous implorerons comme eux, sans relâche, les infinies miséricordes. *Non impe-*

(1) Apoc. 3, 17.

N. MÉD. I.

diaris orare semper. Examinez en quelles circonstances et à quels moments vous devriez mieux répondre à la grâce de la prière, qui ne vous manque jamais.

2^o LE PEU D'ESTIME DES DONS CÉLESTES EMPÊCHE DE PRIER TOUJOURS.

« Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, dit le Sauveur, parce qu'ils seront rassasiés.¹ » Pourquoi rassasiés ? parce que la soif de la justice inspire la soif de la prière, et qu'en priant nous obtenons tout de la bonté divine. *Omnia quæcumque*.² La prière est comme un vase sacré donné aux hommes par Jésus-Christ, pour puiser sans relâche aux sources de la Rédemption. Si donc nous désirons vivement les biens spirituels et célestes, nous ne cesserons de les demander à Dieu. Mais pourquoi les souhaitons-nous si peu, tandis que les Saints en étaient si épris ? c'est parce que nous manquons de foi. Ce qui frappe les sens nous fait plus d'impression que ce qui parle à notre esprit. Nous estimons les palais, les dignités, les grandeurs et l'opulence des princes, parce que ces biens exaltent notre imagination. Mais que sont-ils en comparaison des richesses éternelles ? Ils ne sont que vanité et affliction d'esprit, nous répond le plus sage et le plus grand des rois. Oh ! qu'il vaut mieux posséder l'amitié divine, pratiquer les vertus, acquérir des mérites, s'unir étroitement à Dieu, plutôt que de régner sur tout l'univers ! « J'ai préféré, dit Salomon, la sagesse qui vient du Seigneur, à tous les trônes et à tous les royaumes. Je n'ai rien trouvé qui lui soit comparable. Aussi l'ai-je désirée ardemment et instamment demandée.³ » Que n'ont pas fait les anachorètes et les autres Saints, que n'ont pas souffert les martyrs, pour se procurer les trésors de la grâce et mériter ceux de la gloire ? « Mon Dieu ! s'écriait le Prophète-Roi, je suis si amoureux de votre loi sainte, que je me lève avant l'aurore pour la méditer ! Sept fois le jour, et souvent même au milieu de la nuit, je loue vos grandeurs et j'implore avec ferveur votre infinie miséricorde.⁴ » En voyant dans les Saints

(1) Matth. 5.

(2) Marc. 11, 24.

(3) Sap. 7.

(4) Ps. 118.

tant d'ardeur à demander les biens célestes, oseriez-vous encore en faire peu d'estime, et négliger les moyens de les obtenir? Ces moyens sont surtout la méditation, la prière, les lectures spirituelles, les oraisons jaculatoires, une vie de recueillement, de vigilance et d'union avec Dieu. La moindre invocation, dit saint Bonaventure, vaut à elle seule, plus que le monde entier. Quels mérites n'amasserons-nous donc pas, si, au lieu de nous occuper de pensées inutiles, nous élevons souvent notre cœur vers Dieu, par des élans d'amour et des actes de demande! O Jésus! rappelez-moi ma misère et l'excellence des grâces divines, afin que je sois porté à prier sans relâche.

XIV. — Ce que nous devons demander à Dieu.

PRÉPARATION. — « Voici comment vous prierez, » disait le Sauveur à ses disciples. Et il leur enseignait l'Oraison dominicale.¹ Nous y trouvons ce que nous devons demander 1° Par rapport à Dieu. 2° Par rapport à nous. Proposons-nous de réciter souvent cette belle prière, et d'en méditer le sens profond, afin d'entrer dans les sentiments du Rédempteur qui nous l'a enseignée. *Sic ergo vos orabitur : Pater noster qui es in cœlis!*

1° CE QU'ON DEMANDE D'ABORD DANS LE PATER.

N'est-il pas juste de placer, dans nos prières, les intérêts de Dieu avant les nôtres, et de nous occuper du Père céleste avant de penser à nous? Il est notre Créateur, notre Père tout-puissant, notre souverain Bienfaiteur; il a tous les titres à notre respect, à notre attention, à notre reconnaissance et à notre amour. Aussi nous demandons avant tout dans le *Pater* que Dieu soit glorifié, qu'il règne dans tous les cœurs, et que sa volonté s'accomplisse aussi parfaitement en nous que dans les Anges et les Élus. Qui nous dira ce que vaut ce désir de

(1) Matth. 6, 9.

glorifier et de voir glorifié l'Être éternel et infini ? Qui mieux que lui mérite la gloire ? qui mieux en use à notre égard, puisqu'il s'en sert uniquement pour notre bonheur ? S'il désire régner en nous, c'est parce que son règne nous apporte toutes les richesses du salut. — Mais le divin Maître ne veut pas seulement notre salut ; il veut encore que nous soyons des Saints. Or, la sainteté consiste à accomplir sur la terre la volonté divine, comme on le fait dans le ciel. D'où il suit que plus nous cherchons à connaître, à aimer, à servir le Seigneur, plus nous nous sanctifions et procurons la gloire de Dieu et notre propre bien. Disons donc souvent : O Dieu, notre Père tout-puissant, infiniment bon et infiniment aimable ! que puis-je souhaiter au ciel et sur la terre, sinon votre gloire, votre grâce et votre bon plaisir ? Votre GLOIRE, puisque c'est un bien que vous vous êtes réservé, et qui est la première fin de notre création ; votre GRÂCE, puisque c'est par elle que vous réglez en nous et que nous arriverons au royaume des élus ; votre BON PLAISIR ; car il renferme tous mes devoirs envers vous, envers le prochain et envers moi-même. Soyez donc, ô gloire de Dieu ! l'intention dominante de mon esprit, la sanctification de mon intelligence. Et vous, ô grâce sanctifiante ! bannissez de mon cœur le péché, purifiez-en mon âme, et rendez-la digne de l'héritage des Saints. O bon plaisir de mon Seigneur ! soyez à jamais mon amour. Elevez mes sentiments, ennoblissez mon cœur, rendez irréprochables mes paroles, mes désirs, mes affections, toute ma conduite. Désormais, ô mon Dieu ! je ne veux plus rien aimer, rien chercher en ce monde que votre gloire, votre grâce et votre volonté sainte. *Sanctificetur nomen tuum ! Adveniat regnum tuum ! Fiat voluntas tua, sicut in cœlo et in terra.*

2^o CE QUE NOUS DEMANDONS POUR NOUS DANS LE PATER.

Nous avons besoin, dans le présent, du pain qui sustente le corps, et de l'aliment spirituel qui soutient l'âme, et en particulier de la sainte Eucharistie. Or, c'est ce que nous réclamons en disant : « Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque

jour. » Comme le corps a sa nourriture, l'âme a la sienne : pour l'esprit, la vérité ; nous la trouvons en croyant, en lisant, en méditant, en écoutant la parole de Dieu, en nous rappelant la présence divine, la Passion du Sauveur, le très saint Sacrement, l'action incessante de la Providence au milieu de nous ; pour le cœur, ce sont les sacrements, la prière, les pieuses affections, aspirations et résolutions pratiques. Nous demandons ces aliments, en implorant la grâce d'user de ces moyens pour nous fortifier spirituellement, arriver à la sainteté et à la gloire éternelle. — Mais n'avons-nous pas, dans le passé, commis des fautes ? Nos péchés ne sont-ils pas des dettes contractées par nous envers Dieu ? Comment en obtenir la rémission ? en remettant nous-mêmes à notre prochain ce qu'il nous doit, c'est-à-dire en lui pardonnant les offenses qu'il nous a faites. Car le Seigneur ne veut oublier nos fautes, qu'autant que, par charité et clémence, nous oublions les torts de nos frères envers nous. O Bonté désintéressée ! votre majesté souveraine, plus élevée que les cieux, daigne nous accorder le pardon à nous, vers de terre, vils et ingrats ; et à quelle condition ? à la seule condition de pardonner nous-mêmes à nos semblables. O miséricorde ! ô charité sans bornes ! *Sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.* — Mais n'avons-nous pas encore à craindre, dans l'avenir, des maux contraires à notre salut ? Et en effet, combien de dangers nous entourent ! que d'occasions de péché peuvent se présenter à nous ! Comment conjurer ce malheur ? en priant le Père céleste de ne point nous laisser exposés à la tentation ou au péril de tomber. *Et ne nos inducas in tentationem.* Bien plus, nous le supplions de nous délivrer de tout mal. Que signifie cette expression ? Elle indique les maux du corps et de l'âme, en cette vie et en l'autre. Inutile de les énumérer ; ils sont sans nombre. Mais parmi eux, les principaux sont le péché et la damnation. O mon Dieu et mon Père ! aidez-moi à me prémunir contre tous ces maux, au moyen de la prière, de la confiance en vous, et de l'union continuelle de ma volonté à la vôtre. Faites-moi pardonner à mes ennemis, comme je souhaite de vous le pardon. Conduisez-moi dans la voie de vos préceptes, et à cette

fin éclairez mon esprit, fortifiez mon cœur, et rendez-moi fidèle à toutes les pratiques pieuses que recommande votre sainte Eglise. *Panem nostrum da nobis hodie, et dimitte nobis debita nostra; et ne nos inducas in tentationem, sed libera nos a malo.*

XV. — De la vertu de religion.

PRÉPARATION. — La vertu de religion, selon saint Alphonse, est une vertu morale, par laquelle nous rendons à Dieu le culte qui lui est dû. Méditons donc 1° L'excellence de cette vertu. 2° Les effets salutaires qu'elle doit produire en nous. Proposons-nous de fuir la dissipation, la distraction, le manque de retenue, de modestie, surtout en la présence du très saint Sacrement. *Religio est virtus exhibens Deo debitum cultum.*¹

1° EXCELLENCE DE LA VERTU DE RELIGION.

L'honneur est dû aux savants pour leur science, aux supérieurs pour leur autorité, aux saints pour leurs vertus; combien plus ne le devons-nous pas à Celui qui a créé l'univers, qui le gouverne si sagement, et qui est en lui-même l'excellence infinie? Rendre un culte au Seigneur, c'est reconnaître son souverain domaine par la soumission la plus profonde et le plus complet anéantissement; c'est l'adorer, le glorifier, selon notre pouvoir. — Comme les rayons lumineux sont plus brillants et les eaux plus limpides, en proportion du voisinage de leur foyer et de leur source; ainsi la vertu de religion, qui se rapproche davantage du centre de toute lumière et de toute pureté. Comme à la cour des rois, le plus proche du trône est réputé le plus élevé, ainsi la même vertu de religion, qui traite avec Dieu de plus près, doit être préférée à celles qui ne conduisent qu'indirectement à lui. Elle est donc la première en

(1) Homo apostol. tr. IV.

dignité et en mérite, parmi toutes les vertus morales. Les esprits célestes eux-mêmes la trouvent si excellente qu'ils se font un plaisir de venir la pratiquer ici-bas. Que de fois les Saints les ont vus autour de nos autels ! Saint Jean Chrysostome témoigne qu'au moment où un prêtre commençait la messe, apparurent à ses yeux une multitude d'AnGES, au visage lumineux, les pieds nus, et revêtus de splendides tuniques. Ils se plaçaient autour de l'autel, la tête inclinée et dans un profond silence ; et ils servaient avec respect le célébrant. Quelles leçons pour ceux qui montrent si peu de foi, d'humilité, de vénération dans les églises ! Examinez quelle est votre conduite, pendant le divin sacrifice, à l'autel, à la table sainte, ou quand vous visitez le très saint Sacrement. Etes-vous modeste pendant les offices ? attentif et silencieux au temps de la prière, de la prédication et des cérémonies du culte ? Avec quel recueillement faites-vous oraison, et marchez-vous tout le jour en la présence divine ? Prenez la résolution de remédier à votre légèreté, à votre dissipation habituelle, à votre défaut de foi, de réflexion et d'humilité devant Dieu.

20 EFFETS SALUTAIRES DE LA VERTU DE RELIGION.

Notre grandeur, notre perfection, notre béatitude même, selon le Docteur angélique, dépendent de notre assujettissement à Dieu. Quand le corps est uni et soumis à l'âme, il vit, grandit, se meut, se réjouit, sous l'influence de notre esprit qui le gouverne. De même le bois, le marbre deviennent des statues, des chefs-d'œuvre, sous la main de l'artiste. L'atmosphère, sous l'action de l'astre du jour, s'illumine, s'échauffe et s'enflamme. Ainsi en est-il de notre âme dans ses rapports avec Dieu. Assujettie à lui par l'exercice du culte, elle en reçoit les lumières, les pensées, les convictions religieuses qui passent dans ses sentiments et dans toute sa conduite. Dieu l'élève à sa hauteur par la grâce qui est une participation de la nature divine ; il lui communique sa sainteté par les vertus et les dons surnaturels qu'il répand en elle, et lui fait part de son bonheur par la paix et les délices dont il la remplit, lors-

qu'elle est fidèle à son amour. De là saint Augustin a pu dire : « Le culte que nous rendons à la majesté divine sert plus à la créature qu'au Créateur. » Car en adorant Dieu, en le remerciant, en l'aimant, nous devenons grands comme lui, saints et heureux comme il l'est lui-même ; nous méritons des récompenses que l'œil de l'homme n'a point vues, ni son cœur comprises en cette misérable vie. Quel ami des princes, quel courtisan des rois peut se flatter d'obtenir de telles gratifications ? Aussi avec quelle ardeur les Saints ne rendaient-ils pas au Seigneur les hommages qu'il mérite ! Saint Alphonse enviait le sort des cierges et de la lampe qui brûlent auprès du saint Sacrement, ainsi que celui des fleurs qui ornent les autels et y laissent la vie au service de Jésus. Si nous avions des sentiments semblables, on ne nous verrait pas si froids, si lâches, si distraits, quand nous assistons à la messe, ou que nous faisons notre action de grâces après la communion ; nous ne serions pas dans l'oraison comme une terre aride, sans pensée de foi, sans affection pieuse, sans résolution sincère et énergique ; nous ne réciterions pas nos prières vocales, notre chapelet, par exemple, et notre office divin, avec tant d'égarements de l'imagination, avec si peu de dévotion et de piété. Oh ! priez la divine Mère de vous faire apporter remède à tant de négligence, de tiédeur et de lâcheté.

XVI. — Présence de Dieu au dedans de nous.

PRÉPARATION. — Pour exercer la vertu de religion et pratiquer constamment l'esprit de prière, considérons souvent le Seigneur au centre de notre âme. 1^o Cet exercice nous sera la source de très grands biens. 2^o Nous en recueillerons les fruits précieux au moyen d'une foi vive. Réjouissons-nous saintement, à la pensée que Dieu vit en nous et que nous sommes ses sanctuaires. *Nescitis quia templum Dei estis et spiritus Dei habitat in vobis ?*¹

(1) I Cor. 3, 16.

1^o LA PENSÉE DE DIEU PRÉSENT EN NOUS, SOURCE DE BIENS.

Quels précieux avantages ne nous apporte pas l'habitude de considérer le Seigneur présent dans notre âme ! Rien de plus favorable à l'esprit d'oraison. « Je n'ai jamais su, disait sainte Thérèse, ce que c'était de prier avec satisfaction, avant que Dieu m'eût appris la méthode de lui parler, en me recueillant au dedans de moi-même. J'y ai toujours trouvé grand profit.¹ » Empêchée par ses parents de se retirer dans sa chambre et d'y vaquer à la prière, sainte Catherine de Sienne se fit au dedans d'elle-même une cellule intérieure, où elle se tenait continuellement devant Dieu. Bel exemple pour nous ! Avec quel respect ne nous tenons-nous pas en la présence d'un supérieur d'un rang élevé, ou de quelque haut personnage ! Quelle serait notre vénération à l'égard d'un Ange du ciel, d'un Séraphin, ou de la Reine de l'univers qui se montrerait à nous ! Or, la foi nous dit que, dans le sanctuaire de notre âme, demeure jour et nuit l'infinie Majesté que le ciel adore, et que nous devrions nous-mêmes sans cesse adorer avec le plus profond anéantissement. — Sans avoir besoin de nous, avec quelle tendresse ce grand Dieu se communique à nos âmes ! « Comme une mère, dit-il, caresse son enfant, ainsi je vous consolerais ;² » je serai attentif à vos prières, je mettrai à votre service mes attributs divins, ma sagesse, ma puissance, ma bonté, dès que vous m'invoquerez dans vos doutes, vos peines et vos combats. En vertu de ces promesses, toutes les richesses de Dieu sont à nous, si nous savons le prier et nous confier en lui.³ A chaque instant, il nous donne la vie, la raison, la foi, la grâce, et nous préserve d'une foule de maux dont tant d'autres sont frappés. Ne devrions-nous pas en retour le remercier, lui faire des actes d'amour, d'abandon, de demande, aussi souvent, pour ainsi dire, que nous respirons ? Chacune de nos respirations est un bienfait de sa part. Comment donc oublier un Dieu qui ne nous oublie jamais ? O Seigneur ! rappelez-moi

(1) Chem. de la P. ch. 30.

(2) Is. 66, 13.

(3) Marc. 11, 24.

sans cesse votre présence en mon âme, et faites-moi comprendre combien je dépends de vous à tout instant pour mon être, ma santé, ma vie, pour tous les biens de ma faible nature, et tous ceux que j'attends de votre grâce. *Providebam Dominum in conspectu meo semper.*¹

20 FOI VIVE A LA PRÉSENCE DE DIEU EN NOUS.

« Si quelqu'un m'aime, dit le Sauveur, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous établirons en lui notre demeure.² » Un Dieu en trois personnes habite donc en nous ; il est en nous comme dans le ciel, avec ses adorables perfections. Il est plus en nous que l'air qui nous fait vivre, plus intime à notre âme que celle-ci ne l'est à elle-même. O vérité digne de toutes nos réflexions ! La divinité me remplit, me pénètre plus complètement que ne fait l'eau imbibant l'éponge au sein de l'océan. Je suis en Dieu comme le poisson dans la mer, comme l'oiseau dans l'atmosphère ; je puis jouir de lui, me reposer en lui, me nourrir de lui, l'adorer, l'aimer, le louer, comme les Anges le font dans le ciel. — « Mon Père, disait Jésus, agit à toute heure, et moi j'opère avec lui.³ » « Le Dieu qui vit en moi, pouvons-nous dire, me continue à chaque instant l'existence ; mais il s'occupe plus encore de ma sanctification. Avec quelle sollicitude il me protège, me défend, me fortifie, m'encourage dans l'ordre du salut ! Que de fois il m'avertit par des remords et de tendres reproches ! Souvent il m'éclaire d'un rayon de sa grâce ; il m'inspire de m'humilier, de me renoncer, mortifier, résigner. Tantôt il m'attire à lui par le recueillement, la dévotion, la prière ; tantôt il me presse de travailler, de rendre service aux autres, de remplir exactement tous mes devoirs. » Ah ! si chacun de nous était fidèle à suivre cette conduite de Dieu, quel progrès ne ferions-nous pas ? N'aurions-nous pas soin d'éviter les moindres fautes, et de consacrer à la gloire divine toutes nos pensées, paroles et actions ? « Quoi ! dirions-nous

(1) Ps. 15, 8.

(2) Joan. 14, 23

(3) Joan. 5, 17.

(1) Ps. 92, 25.

souvent, mon Dieu est en moi ! je puis me perdre en lui comme l'atome dans l'espace, comme la goutte d'eau dans une mer sans rivage ! mon intelligence peut s'unir à la sienne et s'éclairer de sa sagesse ; ma volonté peut s'identifier avec la sienne et devenir forte de sa puissance, et sainte de sa sainteté ; mon cœur tout entier peut puiser sans cesse en lui tout ce qui est noble, pur, généreux, tout ce qui fait les âmes d'élite et les embrase du feu de la parfaite charité !... O Marie ! faites-moi profiter sans relâche de si précieux privilèges. »

XVII. — De l'amour divin.

PRÉPARATION. — L'exercice de la présence de Dieu, quand il est continuél, nous conduit à l'amour sacré. Méditons donc
1° L'excellence de cet amour. 2° Ce qu'il exige de nous. Séparons notre cœur de tout ce qui est créé, et formons souvent des actes d'union avec le Bien suprême et infini. *Quid mihi est in cælo, et a te quid volui super terram, Deus cordis mei ?*¹

1° EXCELLENCE DE L'AMOUR DIVIN.

L'excellence de l'amour se mesure sur le principe qui le produit, sur la fin qu'il se propose, et sur les effets dont il est la source. Le principe de l'amour divin est le Saint-Esprit lui-même, qui le répand par sa grâce dans nos cœurs, comme parle l'Apôtre.² L'inclination naturelle n'est donc pas son foyer, mais il nous vient du ciel ; c'est un présent de la Divinité elle-même. Avec quelle ardeur ne devons-nous pas le demander à Dieu ! — La fin qu'il se propose, ce n'est pas l'intérêt ; ce ne sont pas les bienfaits si précieux, si abondants que Dieu prodigue aux âmes dont il est aimé ; non, l'amour a des vues plus nobles : il veut aimer le souverain Bien, parce qu'il est infiniment digne d'attirer tous les cœurs. Il aime en Dieu l'excellence

(1) Ps. 92, 25.

(2) Rom. 5, 5.

infinie de son Etre, ses perfections sans bornes, sa bonté essentielle, qui est l'unique source et la plénitude de tous les biens. Oh ! qu'un tel amour est capable d'élever nos pensées, d'ennoblir nos sentiments, de nous mettre au-dessus du monde et de nous-mêmes, pour n'envisager que le Bien suprême, éternel et infini ! — Aussi combien d'effets merveilleux ne produit-il pas en nous ! « C'est quelque chose de grand que l'amour, dit l'Imitation. Il est humble, mais sans faiblesse, sans légèreté, sans attache aux choses frivoles. Il est sobre, chaste, ferme, tranquille, et toujours attentif à veiller sur les sens. Obéissant aux supérieurs, il est dévoué à Dieu sans réserve ; reconnaissant de ses bienfaits, il ne cesse point d'espérer en lui, lors même qu'il ne trouve aucun goût à son service. Celui qui n'est pas prêt à souffrir et à suivre constamment la volonté de son Bien-Aimé, ne mérite pas le nom d'ami. Car rien ne pèse à l'amour, aucun travail ne lui coûte ; jamais il ne s'excuse sur l'impossibilité. Il rend léger ce qui est pesant, et fait supporter avec une âme égale toutes les inégalités de la vie. » O mon Dieu, Amabilité infinie ! je voudrais vous aimer, comme les Anges et les Saints vous aiment dans le ciel, parce que vous en êtes infiniment digne. Enflammez-moi du moins des ardeurs d'une sainte Thérèse, d'un saint François d'Assise, d'un saint Dominique, d'un saint Ignace, d'un saint Alphonse de Liguori. O Marie ! attachez entièrement mon cœur à votre aimable Fils.

20 CE QU'EXIGE DE NOUS L'AMOUR DIVIN.

L'amour est un baume si pur, si étranger à la terre, que l'Esprit-Saint ne le distille d'ordinaire que dans les âmes purifiées des affections mondaines. C'est une perle si précieuse, qu'il ne l'enchâsse que dans les cœurs exempts de péchés véniels volontaires. Pour l'obtenir, nous devons donc éviter toute faute délibérée, vaincre les tentations, combattre nos défauts, nos penchants, triompher de notre humeur, de nos impatiences, de nos saillies. Nous devons, en un mot, ôter les obstacles à son

(1) L. 3, c. 5.

régne en nous. « Vous n'y parviendrez, dit l'Imitation, qu'en proportion de la violence que vous vous ferez à vous-même, » pour être fidèle à Dieu.¹ L'amour comprend toutes les vertus. Or on ne les acquiert qu'en déracinant les vices opposés. Comment donc pourrions-nous devenir humbles, patients, charitables, sans combattre en nous l'orgueil, la susceptibilité, les tendances à l'égoïsme et à la recherche de tout ce qui n'est pas Dieu ? Comment conserver toujours la paix, la résignation, le recueillement, comme l'exige l'amour sacré, sans calmer notre intérieur, étouffer nos mécontentements, enchaîner notre imagination volage et dissipée ? On n'arrive là que par une continuelle abnégation. L'amour divin réclame donc le renoncement à nous-mêmes et à tout ce qui n'est pas Dieu. — Mais il nous serait peu utile de réprimer en nous certains défauts, si nous épargnons celui qui nous domine, qui fait comme le fond de notre caractère, et s'est tellement identifié avec nous, que nous l'apercevons à peine. Que servirait, en effet, à un avaro, de se mortifier dans la nourriture, en conservant son avarice ? à un homme colère, de pratiquer la tempérance, en s'enivrant de haine contre le prochain ? Il faut que chacun lutte contre le penchant pernicieux qui est la source de ses fautes ordinaires : chez l'un, c'est là vanité et le désir de plaire à la créature ; chez l'autre, c'est la dissipation ou la difficulté de se recueillir ; chez un troisième, c'est la médisance, ou la démanigaison de parler contre ses semblables ; chez un quatrième, ce sera l'impatience, le manque de douceur, ou l'immortification de son jugement et de sa volonté dans l'exercice de l'obéissance. Toutes ces inclinations vicieuses doivent être combattues vigoureusement et constamment, au moyen de la vigilance, de l'abnégation et de la prière. A ce prix, on acquerra la perfection de l'amour sacré. O Jésus ! ô Marie ! communiquez-moi cet amour, qui est le lien des vertus, le gage de la persévérance et la source de tout mérite pour l'éternité bienheureuse.

(1) L. 1, c. 25.

XVIII. — Motifs d'aimer Dieu.

PRÉPARATION. — « Que puis-je désirer au ciel ou sur la terre, si ce n'est vous, ô le Dieu de mon cœur ? » disait le Psalmiste.¹ Considérons 1° Les motifs qui nous pressent d'aimer le Seigneur. 2° Comment nous pouvons nous exercer dans cet amour. Rappelons-nous souvent les perfections du Créateur, ses grandes œuvres, ses bienfaits et surtout sa tendresse envers nous. *In charitate perpetua dilexi te.*²

1° MOTIFS QUI NOUS PRESSENT D'AIMER DIEU.

Quel est le Dieu que nous devons aimer ? C'est l'Être par excellence, l'être infiniment parfait, la sagesse, la puissance, la bonté, la sainteté par essence. Qu'est-il par rapport à nous ? il est notre Roi, notre Père, notre Bien suprême, notre premier Principe et notre dernière Fin. Rien n'est plus grand, ni plus noble, ni plus beau, ni plus aimable que lui, au ciel et sur la terre. Les Anges et les Bienheureux qui le voient face à face, sont ravis d'une éternelle extase, et de leurs cœurs embrasés s'échappent de continuelles louanges. Ici-bas même, dans ce triste exil, que n'ont pas éprouvé les Saints, en contemplant l'amabilité divine à travers les voiles de la foi ? que de soupirs, de larmes et de ravissements ! « Je vous ai aimée trop tard, s'écriait le docteur d'Hippone, je vous ai aimée trop tard, ô Beauté toujours ancienne et toujours nouvelle ! » Il suffisait de prononcer le nom du Seigneur devant les Gertrude, les Thérèse, les Marie-Madeleine de Pazzi, pour les mettre hors d'elles-mêmes. Et combien les heures de cette vie passagère semblaient longues à ces âmes séraphiques, éprises du désir de voir le souverain Bien et de l'aimer à jamais ! Avons-nous un peu de cette ardeur ? — Pour l'obtenir, considérons souvent ce

(1) Ps. 92, 25.

(2) Jer. 31, 3.

que Dieu a fait pour nous, et ce qu'il fait encore tous les jours. Il nous a aimés de toute éternité ; il nous a donné son Fils pour nous racheter, et il ne cesse de nous combler de biens. C'est donc avec raison que, des hauteurs du Sinaï, il nous a prescrit à tous de l'aimer sans réserve, et que Jésus, la Sagesse incarnée, a renouvelé ce commandement par sa parole, l'a confirmé par son exemple, et l'a scellé de son sang infiniment précieux. Pourrions-nous encore, après cela, ne pas aimer Dieu de tout notre esprit, en pensant toujours à ses perfections et à ses bienfaits ; de tout notre cœur, en lui consacrant nos désirs et nos affections ; de toute notre âme, en luttant contre nos inclinations perverses ou notre propre volonté ; de toutes nos forces, en nous dévouant sans réserve à son service et au salut de nos frères ? Examinez où vous en êtes dans la pratique de ce précepte, qui est le premier et le plus grand de tous.

2° COMMENT ON APPREND A AIMER DIEU.

Interrogé comment on peut apprendre à aimer le Seigneur, saint François de Sales répondit : « C'est en l'aimant. » En effet, c'est en multipliant les actes d'amour, qu'on enflamme sa volonté et qu'on la décide à se donner à Dieu et à son service. Tout acte d'amour est comme le bois mis dans le feu, pour l'augmenter et en former ce vaste incendie, qui détruit dans nos cœurs le péché, les fautes, les imperfections, et toutes les affections étrangères au souverain Bien. — Nous devons aimer Dieu d'un amour de COMPLAISANCE, en nous réjouissant comme la bienheureuse Vierge, qui chantait : « Mon âme célèbre les gloires de mon Seigneur, et mon cœur tressaille dans le Dieu, mon Sauveur et mon salut. » « Que je vive ou que je meure, s'écriait saint François de Sales, il me suffit de savoir que mon Dieu est riche en tous biens et que sa bonté est infinie. » Réjouissons-nous de même de voir le Créateur adoré et aimé des Anges, servi sur la terre par tant d'âmes fidèles, parfaitement heureux en lui-même, et recevant jour et nuit les dignes hommages que lui rend Jésus sur nos autels et dans nos tabernacles. — Nous devons encore aimer Dieu d'un

amour de BIENVEILLANCE, en souhaitant qu'il soit connu, glorifié, chéri par toute la terre, comme dans le ciel ; en désirant de convertir tous les pécheurs, de délivrer toutes les âmes du purgatoire, afin que le Seigneur soit mieux loué et servi ; en lui sacrifiant volontiers tout ce que nous avons, tout ce que nous sommes, dans le dessein de l'aimer davantage, d'imiter les Saints, et de nous immoler à sa gloire comme Jésus et les martyrs. — Ajoutons à cela un désir toujours nouveau de nous conformer au bon plaisir de Dieu, et nous formerons les actes les plus capables de nous unir à lui. Mais hélas ! ne faites-vous pas souvent le contraire ? Combien de fois l'égoïsme et l'amour-propre sont les mobiles de vos actions !... Votre cœur aimera donc le Seigneur avec sincérité, si vous évitez les moindres manquements ; si vous cherchez à lui plaire en tout ; si vous acceptez paisiblement les peines qu'il vous envoie ; si vous faites les sacrifices que sa Providence vous demande. Voyez où vous en êtes de ces dispositions.

« O mon Dieu ! vous dirai-je avec saint Augustin, donnez-moi la grâce de m'attacher à vous avec une grande contrition de cœur et une source abondante de larmes ; avec un respect profond et une crainte vraiment filiale. Que toujours et partout je vous aie dans mon cœur, sur mes lèvres, et devant l'œil intérieur de mon âme, afin que nulle affection étrangère ne puisse jamais m'éloigner de vous. »

XIX. — Du spectacle de la nature.

PRÉPARATION. — A l'exemple des Saints, et pour nous former à l'amour sacré, considérons 1° Combien la vue de la création peut nous aider à connaître Dieu. 2° Combien elle nous presse de l'aimer et de le servir fidèlement. Gardez-vous d'être insensible au spectacle de tant de créatures que gouverne la sagesse de Dieu, et n'oubliez jamais de le remercier des biens qu'il vous accorde chaque jour. *In omnibus gratias agite.*¹

(1) I Thess. 5, 18.

10 LA VUE DE LA CRÉATION NOUS FAIT CONNAÎTRE DIEU.

Qui pourrait contempler sans émotion le spectacle de l'univers et tout l'ensemble de merveilles dont Dieu l'a parsemé ? Lorsque par une nuit sereine, nous admirons les magnificences du firmament, ces espaces incommensurables où des milliers de globes immenses comme le soleil sont jetés et soutenus par une force invisible, nous sommes contraints de nous incliner avec une religion profonde devant l'Auteur de tant de prodiges. Si, descendant parmi les êtres les plus infimes, nous y découvrons ces infiniments petits, organisés avec une perfection qui surpasse nos idées, nous ne pouvons que nous anéantir devant la Toute-Puissance qui s'abaisse à ces détails. Non seulement il donne et conserve la vie au plus petit insecte qui échappe à nos regards, mais il observe tous ses mouvements, dirige son existence, avec une sagesse qui nous force à avouer notre ignorance profonde. Et puis quelle étonnante et bienfaisante bonté, Dieu manifeste à notre égard dans toutes ses œuvres ! Combien de créatures de tout genre, de toute espèce n'a-t-il pas destinées à notre usage ! Non content de nous donner le nécessaire, n'y a-t-il pas joint l'utile, l'agréable, souvent même le superflu ? « Il ouvre sa main généreuse, dit le Psalmiste, et il remplit toute la terre des effets de son amour. » Ses ennemis eux-mêmes sont comblés de ses dons.² Bon envers tous, il fait participer tous les hommes à sa bienfaisance infinie. Ah ! si nous savions nous élever de la vue des créatures à la contemplation des perfections du Créateur, toute la nature serait pour nous un livre sublime où nous apprendrions à connaître Dieu ; l'océan nous parlerait de son immensité, le firmament de ses grandeurs, tout l'univers, de sa beauté et de ses attributs divins. O mon Dieu ! que j'aurais alors de respect pour votre majesté, de crainte de vous déplaire, de soumission à votre puissance, et d'amour pour votre bonté infinie ! Ne permettez pas que, recevant de vous tant de dons, je reste insensible à

(1) Ps. 103, 28.

(2) Matth. 5, 45.

vos ouvrages et à vos bienfaits. Vous vous mettez chaque jour, en quelque sorte, à mon service, au spirituel et au temporel. Ne souffrez pas que tant d'attentions et de bontés de votre part n'aient d'autre effet que de me rendre plus ingrat.

2^o LA VUE DE LA CRÉATION NOUS PRESSE D'AIMER DIEU.

Saint Paul reprochait aux philosophes païens de fermer les yeux au spectacle de la nature, qui nous montre les grandeurs et l'amabilité de notre Dieu. Toutes les créatures ne sont-elles pas des présents de sa bonté ? chacune d'elles est comme un trait enflammé qu'il lance à nos cœurs pour les embraser de son amour. Saint Paul de la Croix avait coutume de se figurer les plantes, les fleurs, les herbes des champs, comme autant de bouches lui criant tour à tour : « Aime Celui qui nous a créés pour toi. » Souvent il leur disait en les frappant doucement de son bâton : « Taisez-vous ; vous me recommandez d'aimer mon Dieu ; je vous ai comprises, taisez-vous. » Le célèbre abbé de Rancé ne pouvait voir une colline, une source, un oiseau, sans se sentir touché d'amour envers l'Auteur de tant de merveilles. Prenons les mêmes sentiments, à la vue du soleil, de la lune, des astres, à la considération de tout ce qui nous entoure et sert chaque jour à nos besoins. — Le monde sensible nous donne l'exemple du plus parfait assujettissement à Dieu. « Les étoiles, dit le Prophète, sur les ordres du Tout-Puissant, ont répandu leur lumière et se réjouissent de lui obéir. Le Seigneur les a appelées, et elles ont répondu : Nous voici.¹ » Toutes les créatures irraisonnables lui sont également soumises.² Pourquoi nous, qui avons la raison et la foi, refusons-nous si souvent de nous assujettir à lui, soit qu'il nous commande par nos supérieurs, soit qu'il nous éprouve par des peines providentielles ? Ah ! c'est que nous avons une volonté propre, une volonté trop froide dans l'amour du Créateur, et conséquemment trop peu docile à ses lumières, à ses préceptes, à ses désirs. O mon Dieu ! qui daignez vous occuper de moi sans relâche, vous plier à ma

(1) Baruch. 3, 33 35.

(2) Ps. 118, 91.

faiblesse et à mon indigence, faites-moi comprendre la tendresse et la constance de votre amour. Rendez-moi souple à vos volontés saintes ; donnez-moi la grâce d'user des choses créées avec humilité, détachement, et dans la seule intention de vous glorifier et de vous plaire.

PRATIQUE. — Selon le conseil de saint Alphonse, demandons souvent à Marie, dans nos prières, le véritable amour envers Dieu et envers Jésus, notre Rédempteur.

XX. — Signes de l'amour divin.

PRÉPARATION. — « N'aimons pas seulement de parole et de bouche, dit saint Jean, mais par les œuvres et en toute vérité.¹ » Les vrais signes de l'amour sont 1° Les œuvres saintes, 2° La patience. Examinons quelle est la perfection de notre vie, et comment nous supportons nos épreuves ; nous aurons ainsi la mesure de notre amour. *Non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.*

1° LES ŒUVRES, SIGNES DE L'AMOUR DIVIN.

« L'amour divin, dit saint Grégoire, n'est jamais oisif. » L'Écriture le compare au feu, qui est actif de sa nature et ne dit jamais : « C'est assez. » Quand on aime Dieu véritablement, on ne vit point dans la tiédeur, la lâcheté, la négligence ; mais on remplit sa carrière d'œuvres saintes et utiles. Jamais on ne laisse passer l'occasion de faire plaisir à son Créateur, soit en accomplissant les devoirs ordinaires, soit en exerçant l'humilité, la mortification, l'obéissance, la douceur, la charité et l'esprit d'oraison. Non content alors d'être fidèle à la grâce dans les entreprises importantes, on pousse cette fidélité jusque dans les détails de la vie, mais sans contrainte, sans scrupule, sans affectation, avec la générosité qu'inspire un filial amour. Jamais on

(1) I Joan. 3, 18.

ne se permet la faute la plus légère : ni un manque de respect dans l'église, ni un maintien peu religieux dans la prière, ni une parole peu charitable dans la conversation. Toujours attentif à plaire au Bien-Aimé, on lui sacrifie les goûts, les inclinations, les caprices, les répugnances de l'amour-propre ; on ne recule devant aucune difficulté, dès qu'il s'agit de le servir. — Voyez comment Jésus aimait son divin Père : « Je fais toujours, disait-il, ce qui lui plait.¹ » Pourriez-vous parler de la sorte avec vérité ? Combien de fois ne préférez-vous pas votre idée, votre honneur, votre satisfaction, au contentement de Dieu ? La grâce vous presse de renoncer à telle faute, à tel défaut, à tel attachement ; elle vous poursuit par des reproches, des remords ; néanmoins vous résistez ; vous ne voulez ni vous corriger, vous renoncer, ni devenir plus fervent, plus recueilli, plus adonné à la prière, plus vigilant sur vous-même, plus attentif à exercer les vertus. Est-ce là aimer un Dieu qui s'emploie jour et nuit à vous faire du bien ? Ne devriez-vous pas le payer de son amour, par un amour toujours plus pur, plus ardent, plus généreux ? Que ce soit là votre résolution bien sincère et bien arrêtée ! *Non diligamus verbo, neque lingua, sed opere et veritate.*

20 LA PATIENCE, SIGNE DE L'AMOUR SACRÉ.

L'amour divin, toujours désintéressé, ne cherche pas ses propres satisfactions, mais le contentement de Dieu. Une âme aimante ne considère donc point si le Seigneur la console, s'il lui rend son joug facile et suave. Son attention n'est pas sur elle-même, mais sur son Bien-Aimé. Tout ce qu'il fait, elle l'approuve et l'adore. Les volontés du Créateur lui sont des lois sacrées, qu'elle est résolue de respecter à tout prix. Il lui suffit que Dieu soit satisfait. « Seigneur, lui dit-elle avec sainte Thérèse, je ne me soucie plus de moi-même ; c'est vous seul que je veux. » — De là cette force de l'amour, que l'Esprit-Saint compare à celle de la mort. La mort nous éloigne de nos parents, de nos amis ; elle nous enlève les biens, les dignités, les plai-

(1) Joan. 8, 29.

sirs ; elle nous arrache à nous-mêmes, en séparant notre âme de son corps. L'amour opère les mêmes effets, en nous détachant de tout ce qui n'est point Dieu. Il nous fait renoncer aux amitiés mondaines, aux désirs de la chair. Quand on le possède, on met sa joie, à l'exemple des saints, dans les maladies, les douleurs, les privations, l'abjection, la vie cachée et méprisée. Que n'ont pas souffert les martyrs pour rester fidèles à leur Créateur bien-aimé ! Combien de mauvais traitements, de persécutions, de calomnies n'ont pas endurés les justes de tous les siècles, pour témoigner leur amour au Seigneur ! D'ailleurs, n'est-ce pas ainsi que Jésus lui-même a prouvé son invincible charité envers son Père et envers nous ? Ainsi nous prouverons nous-mêmes à Dieu notre attachement à son service, en supportant nos peines avec résignation. Examinez en quelles circonstances vous manquez de soumission et de patience, et corrigez-vous par un motif d'amour. Dieu ne mérite-t-il pas que vous enduriez, même la mort, pour lui plaire ? pourquoi donc vous plaindre d'un mal léger, d'un manque d'attention, d'une contrariété ? pourquoi murmurer d'une épreuve, qui est loin d'approcher de ce que Jésus a souffert de vous et pour vous ?

O mon Dieu ! je ne devrais m'affliger que du péché et du malheur des âmes qui vivent sans vous aimer. Accordez-moi, par les mérites de Jésus et de Marie, la grâce de ne tenir compte que de vos intérêts. Faites-moi désormais agir et souffrir par le seul motif de votre amour.

XXI. — La tiédeur, obstacle à l'amour sacré.

PRÉPARATION. — Il ne faut pas confondre la tiédeur apparente ou à demi volontaire avec la tiédeur réelle et entièrement délibérée dont nous allons parler. Considérons 1° Combien cette dernière sorte de tiédeur est pernicieuse. 2° Quelques motifs pour réveiller notre ferveur. Evitons les fautes que nous commettons le plus souvent, et nous ôterons ainsi en nous les

plus sérieux obstacles à l'amour divin : *Qui diligitis Dominum, odite malum.*¹

1^o LA TIÉDEUR RÉELLE EST UN GRAND MAL.

La tiédeur délibérée, selon saint Vincent de Paul, est une langueur de la volonté et une paresse de l'esprit pour les choses que Dieu demande de nous. Ce qui la distingue, c'est l'habitude de commettre des fautes vénielles volontaires, sans presque s'en soucier. Oh ! combien cette tiédeur est contraire au bien de notre âme ! En multipliant sciemment nos fautes, nous nous privons des grâces de choix, de l'onction intérieure, des attentions particulières de l'Esprit-Saint. L'amour de l'oraison et des exercices spirituels, aliment si nécessaire à notre âme, va toujours s'affaiblissant en nous. Les remords de notre conscience se font moins vivement sentir. De là notre illusion qui nous fait dire comme ce personnage de l'Apocalypse : « Je suis riche en vertus, » tandis qu'on nous répond : « Malheureux ! tu ignores que tu es un misérable, un pauvre, un aveugle, un homme manquant de tout.² » — Dieu ne peut supporter cet état de tiédeur : « Que n'es-tu chaud ou froid ! s'écrie-t-il en parlant au tiède. Mais parce que tu es tiède, je m'appête à te rejeter de ma bouche.³ » Eh quoi ! vaut-il donc mieux être froid ou privé de la grâce de Dieu que de vivre volontairement dans la tiédeur ? L'Esprit-Saint l'assure, et pourquoi ? parce que nous nous relèverons plus facilement d'une chute passagère qui nous effraie, que de la lâcheté habituelle où nous vivons. La tiédeur n'est donc pas seulement incompatible avec la perfection, mais encore très dangereuse pour le salut. Elle nous fait passer de la négligence à l'indifférence et à un certain endurcissement de cœur. On voit alors sans crainte l'abîme du péché mortel, et qu'arrive-t-il ? on y glisse peu à peu, on s'y endort, et parfois même on y meurt. Combien d'âmes appelées à la sainteté ont abouti à l'enfer par cette voie ! — Ne commettez-vous pas souvent des fautes délibérées ? Que de vanités, de médisances, d'indis-

(1) Ps. 96, 10.

(2) Apoc. 3, 15.

(3) Apoc. 3, 16.

crétions, de désobéissances, de sensualités, d'impatiences, de plaintes, de murmures, dont vous êtes peut-être coupable devant Dieu ! Prenez garde, s'écrie saint Alphonse, que les miséricordes et les tendres invitations dont vous êtes l'objet de la part du Seigneur, ne servent, par votre négligence, à augmenter vos remords et à diminuer votre confiance dans vos derniers moments, moments qui décideront de votre éternité. O Jésus ! préservez-moi ou délivrez-moi de l'habitude des fautes légères, et faites-moi suivre constamment l'attrait de votre grâce, sous la protection de Marie, la Mère de la ferveur et de la persévérance.

2^e MOTIFS DE FERVEUR.

Les anges n'ont péché qu'une fois dans le ciel, et ils n'ont pas eu le temps de se repentir ; Dieu les a précipités en un clin d'œil au fond des abîmes. Nous avons péché bien des fois peut-être, et le Seigneur nous épargne, nous donne le temps de la pénitence ; il nous y engage par des promesses, nous y force par des menaces, tant il désire nous préserver du triste sort des démons ! Le Rédempteur a passé sur la terre, faisant du bien à tous les hommes ; mais il ne témoigna que du mépris aux anges déchus. Pour eux, il ne fit jamais un pas, tandis que pour nous il entreprit tant de voyages et s'imposa tant de fatigues. Que de larmes et de sang n'a-t-il pas versés en notre faveur ! et pour les démons, pas un soupir ! Oh ! que Jésus nous a aimés de préférence aux anges eux-mêmes ! et quel motif pour nous de répondre à son amour ! Sur nos autels, il s'immole à notre profit, jour et nuit, se fait notre nourriture et le compagnon de notre exil. Oh ! que Lucifer et les siens doivent brûler d'envie en nous voyant si favorisés, et eux si punis ! Combien ces motifs ne sont-ils pas capables de nous embraser d'amour envers Dieu ? — Si nous avions le malheur d'abuser de tant de grâces, quel en serait pas notre enfer ? Nous entendrions les démons nous reprocher d'avoir eu plus de temps, plus de moyens qu'eux de nous sauver, et de n'en avoir pas profité. Nous les verrions fondre sur nous dans les abîmes, avec plus de rage et d'acharnement, que sur les païens eux-mêmes. Qu'il nous importe

donc de vivre avec ferveur, d'employer bien tous nos moments, de répondre fidèlement aux inspirations divines, et d'accomplir exactement et constamment tous nos devoirs ! Car il arrive souvent que des négligences volontaires et habituelles en font tomber dans le relâchement et dans l'oubli de leur fin dernière. Combien d'exemples de chrétiens tièdes et infidèles, qui ont perdu et la grâce, et la foi ! Fussions-nous loin de ce malheur, à quel purgatoire ne nous exposons-nous pas, en vivant sans souci de notre perfection ? « Vous ne sortirez pas de là, nous criera le souverain Juge, avant d'avoir payé la dernière obole. » O mon Dieu ! par les mérites de Jésus et de Marie, daignez vivifier ma foi sur ces vérités, et augmenter en moi votre saint amour. Alors je quitterai sans peine ma tiédeur habituelle, je pratiquerai le recueillement et l'esprit d'oraison ; j'éviterai jusqu'aux moindres fautes, et au lieu de regarder en arrière dans votre service, je cultiverai soigneusement le champ de mon âme, pour le rendre de plus en plus fécond en fruits de salut.

XXII. — Conformité à la volonté divine.

PRÉPARATION. — L'amour divin, que nous avons médité ces jours derniers, produit dans l'âme un fruit précieux, celui d'une parfaite conformité à la volonté du Seigneur. Considérons 1^o Combien cette conformité est agréable à Dieu et utile à l'homme. 2^o En quelles circonstances nous devons la pratiquer. Dans toutes nos peines, disons avec le Sauveur : « Mon Père ! que votre volonté soit faite, et non la mienne. » *Non mea voluntas, sed tua fiat !*

(1) Math. 5, 26.

(2) Luc 22, 42.

1^o CONFORMITÉ AGRÉABLE A DIEU ET UTILE A NOS ÂMES.

Quoi de plus honorable pour le Créateur, que l'assujettissement libre de la créature intelligente à ses volontés? Par l'aumône, nous donnons notre bien; par le jeûne, notre nourriture; par la flagellation, notre sang. Mais, en nous soumettant aux ordres du Seigneur, nous lui sacrifions notre libre arbitre, nous nous livrons nous-mêmes entre ses mains, pour qu'il dispose de nous selon son bon plaisir. N'est-ce pas rendre à son souverain domaine le plus glorieux hommage? N'est-ce pas grandement honorer sa puissance à laquelle on se soumet, sa sagesse et sa bonté en qui l'on se confie totalement? Aussi le Père céleste ne saurait s'empêcher d'aimer ceux qui lui obéissent à ce point. Il les appelle des hommes selon son cœur, comme il appela David et Samuël.¹ Oh! que nous serons chers à Dieu, si nous préférons son contentement à nos idées, à nos goûts, à notre propre satisfaction! — Rien d'ailleurs ne nous sera plus utile. Qu'y a-t-il, en effet, de plus avantageux pour nous, que d'échanger notre volonté vile, abjecte, inclinée au mal, contre la volonté toujours juste, toujours noble et parfaite du Dieu de l'univers? Quoi de plus sanctifiant? A peine Saul avait-il dit : « Seigneur! que voulez-vous que je fasse? » que Jésus le proclama un Vase d'élection.² Ce seul acte d'entière conformité au bon plaisir divin le fit sortir de lui-même et le transforma en Jésus-Christ, dont il prit les sentiments, adopta les maximes et pratiqua les vertus. Quand cesserons-nous d'écouter nos répugnances, nos inclinations propres, nos tendances à l'orgueil, à la vanité, aux plaisirs, notre amour excessif de la dissipation et de la fausse liberté? Quand mettrons-nous notre gloire, notre grandeur à penser comme Dieu, à vouloir comme lui, à n'aimer, à ne désirer que ce qu'il aime et désire, à pouvoir dire, en un mot, que nous accomplissons son bon plaisir ici-bas, comme les Bienheureux dans le ciel? Ils seraient prêts, dit saint Alphonse, à quitter le séjour de la gloire, et à

(1) Act. 13, 22 et I Reg. 2, 35.

(2) Act. 9, 6-15.

venir sur la terre y ramasser les grains de sable des rivages de la mer, si Dieu leur manifestait ce désir. Etes-vous ainsi toujours disposé à embrasser ce que le Seigneur vous commande par vos supérieurs, et à recevoir en paix les peines qu'il vous envoie ? Examinez là-dessus vos dispositions, et offrez-vous souvent à Dieu sans réserve et sans retour, en lui disant : « Seigneur, disposez de moi comme il vous plait. *Non mea voluntas, sed tua fiat.*

2^o QUAND IL FAUT SE CONFORMER A LA VOLONTÉ DIVINE.

Nous devons pratiquer cette conformité, dans les maux qui nous viennent directement de la main du Seigneur, comme les maladies, les peines d'esprit, la mort des parents. Il est certain, et même de foi, qu'aucun événement de ce monde n'est l'effet du hasard ; rien n'arrive ici-bas indépendamment de la permission ou de la volonté toute sage, toute-puissante et toute sainte du Créateur. « Les biens et les maux, dit l'Ecclésiastique, la vie et la mort, la pauvreté et les richesses, tout vient de Dieu.¹ » Nous le croyons, mais ne l'oublions-nous pas dans la pratique ? De là sans doute nos impatiences et nos plaintes ; surtout quand nous sommes victimes de l'injustice des hommes. Le Seigneur ne veut pas sans doute le péché de ceux qui nous offensent ; il ne les pousse pas non plus à nous souhaiter du mal ; mais il permet leur méchanceté contre nous, dans le dessein d'exercer notre humilité, notre esprit d'abnégation, et d'augmenter ainsi le trésor de nos mérites. Jésus, en nous ouvrant le ciel, n'a-t-il pas souffert, de la part de ses créatures, toutes sortes de traitements injustes et cruels ? En l'imitant dans sa résignation, dit l'Apôtre, nous aurons part à sa gloire. *Si sustinebimus, et conregnabimus.*² — Cette conformité à la volonté divine s'applique à nos obligations journalières. Il nous faut remplir nos devoirs comme Dieu le veut, sans en rien retrancher, sans en prévenir le temps, sans les différer, sans en intervertir l'ordre, et dans les dispositions qu'il demande de nous. Il nous faut embrasser généreusement

(1) Eccli. 11, 14.

(2) II Tim. 2, 12.

les peines inhérentes à chaque action, comme sont la fatigue, les contre-temps, les contrariétés. « Tout ce qui s'oppose à notre amour-propre, dit saint Augustin, regardons-le toujours comme nous venant de Dieu. » Est-ce ainsi que vous agissez ? supportez-vous les difficultés dans le travail, les défauts du prochain, son humeur, ses caprices, son mauvais caractère ? supportez-vous tout avec une douceur inaltérable, comme le ferait Jésus-Christ et comme il l'attend de vous ? — O Vierge toujours fidèle ! rendez-moi docile à la conduite de Dieu, qui cherche en tout mon véritable bien. Obtenez-moi une étincelle de la charité qui consumait votre grand cœur au pied de la croix, et qui vous fit endurer si patiemment le martyre le plus douloureux et le plus amer qui fut jamais. Je m'unis à vos souffrances et à votre résignation, en prévision des peines qui pourraient m'arriver, et que j'accepte d'avance sans aucune réserve.

XXIII. — Union de notre volonté à celle de Dieu.

PRÉPARATION. — Pour aimer Dieu véritablement, nous devons tenir notre volonté toujours unie à la sienne. A cette fin, considérons 1^o L'excellence de la volonté divine. 2^o Les motifs qui nous pressent de nous y assujettir. Habituez-vous à vous mettre en garde contre vos idées, vos caprices, votre humeur, pour chercher uniquement en tout le bon plaisir de Dieu. *Juxta voluntatem Dei vestri facite.*¹

1^o EXCELLENCE DE LA VOLONTÉ DIVINE.

La volonté divine en elle-même est infiniment parfaite, infiniment aimable ; elle participe à la sagesse, à la puissance, à la sainteté de Dieu, ou plutôt, comme dit saint Alphonse, elle est Dieu lui-même. C'est cette volonté qui a créé l'univers, et qui le gouverne avec une sagesse infinie. De tout temps, elle

(1) Esdr. 7, 18.

fut l'objet de l'amour des Saints sur la terre, comme elle fait la joie et les délices des Bienheureux dans le ciel. Les âmes du purgatoire elles-mêmes, au sein des flammes qui les dévorent, ne peuvent cesser d'aimer la volonté qui les afflige et les purifie. Le ciel, sans le bon plaisir de Dieu, leur serait plus intolérable que leurs supplices. L'enfer même, dit saint Augustin, deviendrait un paradis, si l'on pouvait y jouir de la volonté tout aimable du Créateur. — Que nous sommes donc aveugles de ne point découvrir ce trésor dans les peines qui nous arrivent ! Comme un diamant précieux se dérobe à nos yeux sous une enveloppe vile, ainsi se cache la volonté divine sous le voile des événements ; elle se présente à nous, tantôt sous la forme d'une réprimande, d'un mépris, d'une confusion, tantôt sous les dehors de l'infirmité, de la maladie, de l'adversité. Pourquoi nous laisser tromper par les apparences ? Jésus-Christ n'est-il pas aussi adorable sous les haillons d'un pauvre, que sous la pourpre d'un roi ? Ne le vénérons-nous pas dans l'Eucharistie, aussi bien quand un tabernacle grossier le renferme, que lorsqu'un chef-d'œuvre d'art l'offre à nos hommages ? De même, au fond de nos épreuves si amères, si désagréables à la nature, considérons moins l'amertume que le bijou précieux du bon plaisir de Dieu. Lui seul doit être à jamais l'objet de notre estime et de notre amour. Car la volonté divine n'a pas moins d'excellence dans les revers que dans les succès ; elle n'est pas moins digne de nos respects et de nos affections, quand elle nous afflige que lorsqu'elle nous console. — C'est d'après ces principes, ô Jésus ! que vous avez toujours agi. Toujours la volonté du Père céleste fut votre nourriture, votre joie, votre vie. Accordez-moi la grâce de lui rester uni, en tout temps, heureux ou malheureux ; dans toutes les obédiences, soit pénibles, soit agréables ; dans toutes les contrariétés, comme dans ce qui flatte et contente mon amour-propre.

20 MOTIFS DE SOUMISSION A LA VOLONTÉ DIVINE.

Une des grandes causes de nos murmures contre la volonté de Dieu, ou de notre manque de résignation dans les con-

trariétés, c'est le contrôle que se permet notre jugement sur les arrangements de la Providence divine. Or, rien n'arrive par hasard ; tout est conduit par une sagesse qui connaît et règle tout, jusqu'à la chute de l'un de nos cheveux. Nous ne devons donc jamais nous permettre des observations chagrines ou peu résignées sur les événements. Ceux-ci paraissent-ils contraires à notre bien ? disons comme saint Alphonse disgracié par le Pape : « La volonté de Dieu rectifie tout ; » elle tire le bien du mal et change même le mal en bien, quand nous lui sommes soumis. Une peine quelconque nous vaut du moins un poids immense de grâce et de gloire, quand nous l'acceptons avec patience. — S'il en est ainsi des épreuves de cette vie, combien plus quand il s'agit des prescriptions de l'obéissance, où le bon plaisir divin nous est encore plus manifeste ! N'hésitons jamais à nous y soumettre, comme à la volonté de celui qui a dit à tous les supérieurs légitimes : « Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise. »¹ Quoi de plus consolant, de plus rassurant que cette doctrine, qui s'applique même aux scribes et aux pharisiens revêtus de l'autorité, comme le déclare l'Evangile, et qui n'exclut pas les païens eux-mêmes, ainsi que saint Paul l'assure. « Enfants, dit-il aux premiers fidèles, obéissez dans le Seigneur à vos parents ; serviteurs, obéissez à vos maîtres (même idolâtres), avec crainte et tremblement, dans la simplicité de votre cœur, comme à Jésus-Christ. Ne soyez pas des serviteurs à l'œil, qui veulent plaire aux hommes, mais des disciples de Jésus, qui font avec amour la volonté divine, en se soumettant de tout cœur aux supérieurs quelconques comme à Dieu même. »² Obéir à ceux qui nous commandent, soit au spirituel, soit au temporel, c'est donc accomplir le bon plaisir de Dieu. Ce motif ne doit-il pas nous suffire pour nous faire voler, comme les Anges, où l'obéissance nous appelle ou nous envoie ? « Ne regardez nullement, dit saint François de Sales, à la substance des choses que vous faites, mais à l'honneur qu'elles ont d'être voulues de Dieu, d'être dans l'ordre de sa providence et dis-

(1) Luc. 10, 16.

(2) Eph. 6, 1-6.

posées par sa sagesse. » Oh ! que cette pratique nous serait méritoire, si nous y étions fidèles en tout temps, dans nos actions et dans nos peines !

O mon Dieu ! vous dirai-je avec saint Alphonse, j'estime plus l'accomplissement de votre volonté, que tous les biens que je pourrais acquérir. Disposez de moi et de tout ce qui me regarde, comme il vous plait, sans tenir compte de mes désirs. Et vous, Vierge parfaitement obéissante ! rendez-moi docile à la grâce et fidèle à remplir exactement tous mes devoirs.

XXIV. — Soin des actions ordinaires.

PRÉPARATION. — Un autre fruit de l'amour divin, et un moyen de nous rendre conformes à la volonté du Seigneur, c'est de faire avec soin nos actions quotidiennes. Méditons donc 1^o Les motifs qui nous pressent de les faire bien. 2^o Par quels moyens nous pourrions y parvenir. Evitons, dans toutes nos actions, l'empressement, la routine, la négligence, afin qu'on puisse dire de nous, comme on a dit de Jésus : « Il a bien fait toutes choses. » *Bene omnia fecit.*⁽¹⁾

1^o MOTIFS DE FAIRE BIEN NOS ACTIONS ORDINAIRES.

Beaucoup d'âmes pieuses, aux jours de dévotion, comme sont les neuvaines de Noël, du Saint-Esprit, de la sainte Vierge, se livrent à divers exercices de piété fort louables. Cependant, la meilleure de toutes les dévotions serait de faire alors leurs actions ordinaires avec plus d'attention et de ferveur. Dans ces œuvres journalières, en effet, se rencontrent nos devoirs les plus essentiels, ceux qui reviennent le plus souvent, ceux qui composent toute notre vie. En les accomplissant avec soin, qu'arrive-t-il ? on est sûr d'un avantage infiniment précieux, c'est d'être trouvé conforme au bon plaisir de Dieu.

(1) Marc. 7, 37.

— D'un autre côté, les œuvres difficiles et extraordinaires ne sont pas à la portée de tout le monde, et ne se pratiquent pas en tout temps. Les actions communes, au contraire, telles que l'oraison, l'assistance à la messe, la communion, la lecture, l'examen, sont de tous les jours et à la portée de tous ; il en est de même des devoirs d'état et de tout ce qui nous est commandé. Quel tort ne se cause donc pas une âme, en les faisant avec négligence et par manière d'acquit ? Le Sauveur assure que l'infidélité dans les petites choses, amène l'infidélité dans les grandes. Au contraire, si l'on est fidèle, dit-il, dans les occasions quotidiennes, on le sera de même dans les cas rares et extraordinaires.¹ — Et puis quel trésor de mérites n'acquiert-on pas, en soignant bien ses actions ! Saint Bernard, assistant une nuit à Matines, vit plusieurs anges qui prenaient note de ce que les moines faisaient au chœur : pour quelques-uns, ils écrivaient avec de l'or ; pour d'autres, avec de l'argent, ou bien avec de l'encre ; ils se servaient même d'eau à l'égard de plusieurs. N'était-ce pas indiquer clairement la perfection ou l'imperfection des prières de chacun, et le plus ou moins de mérite qu'il lui en reviendrait ? A quoi vous serviront les œuvres saintes, si vous les accomplissez négligemment ? A quoi bon tant de lectures, de messes, de communions, si par votre faute elles vous deviennent un sujet de condamnation ? Voyez donc quelles sont vos dispositions dans toutes vos actions : si c'est Dieu ou vous-même que vous y cherchez. N'ayez désormais d'autre désir que de le glorifier et contenter en tout, en union avec Jésus-Christ, qui a bien fait toutes choses lorsqu'il était sur la terre, et qui opère encore chaque jour divinement au Sacrement de nos autels, en y travaillant à notre salut.

20 MOYENS DE FAIRE BIEN TOUTES CHOSES.

Il est des âmes qui perdent courage, à la pensée d'une vie toujours pleine de ferveur et d'exactitude. Elles se figurent un long avenir d'efforts, de contrainte, de renoncement ; et cette

(1) Luc 16, 10.

effrayante perspective leur ôte la force d'aspirer à la perfection. Quel remède à ce mal, sinon de circonscrire nos réflexions à la journée présente, sans nous inquiéter du lendemain? Si nous avons aujourd'hui la force de remplir nos obligations, pourquoi ne l'aurions-nous pas demain? Bien plus, notre fidélité ne fera qu'augmenter en nous les grâces de chaque jour. — A cette fin, nous devrions même concentrer notre attention sur la seule action du moment, pour mieux nous en acquitter. Car les réflexions étrangères à l'occupation actuelle ne servent souvent qu'à nous jeter dans le trouble, l'inquiétude, l'empressement. Elles nous empêchent au moins de remplir avec perfection le devoir que Dieu nous impose. Soyons donc tout entiers, d'esprit et de cœur, à la méditation, à la messe, à l'examen, au travail, sans nous distraire inutilement par le souvenir du passé ou par les prévisions de l'avenir. Disons-nous, avec saint François de Sales : « Pendant que je fais cette action, je ne suis pas obligé d'en faire une autre. » — Allons même plus loin, en suivant le conseil de saint Bernard : « Dans tout ce que vous entreprenez, dit-il, demandez-vous à vous-même : Si je devais mourir maintenant, ferais-je cela, ou le ferais-je de cette manière? » Dites-vous parfois : « Si cette messe était la dernière que je dusse entendre, ou cette communion, le Viatique de mon suprême voyage, quelle dévotion y apporterais-je? Si cette oraison, ce chapelet, ce travail, ce repas, cette conversation étaient les dernières actions de ma vie, quel soin n'aurais-je pas de les sanctifier? » Agissez ensuite en conséquence; mettez dans l'accomplissement de chacun de vos devoirs la ferveur qui animerait un moribond plein de foi, sur le point de comparaitre devant Dieu.

O Jésus! combien de fantômes, de rêveries d'imagination, viennent souvent me distraire dans mes exercices de piété! Que d'agitation dans mes actions! Mon esprit ne sait se recueillir, parce que mon cœur manque de calme et d'union avec vous. O Mère de la divine grâce! obtenez-moi celle d'appliquer toutes les forces de mon âme à la perfection de chacune de mes œuvres.

PRATIQUE. — Renvoyez toujours à plus tard les pensées étrangères à l'action du moment.

XXV — Bon emploi du temps.

PRÉPARATION. — Un excellent moyen de bien remplir nos devoirs ordinaires, c'est le bon emploi du temps. Méditons donc
 1^o Quel tort nous fait la perte du temps. 2^o Quels fruits nous rapporte le temps bien employé. Utilisons tous nos instants, à l'aide de la bonne intention et des élans de notre cœur vers Dieu. *Quasi sapientes, redimentes tempus.*¹

1^o TORT QUE NOUS FAIT LA PERTE DU TEMPS.

Pourquoi Dieu nous a-t-il donné le temps? Saint Laurent Justinien répond : « Pour pleurer nos péchés, faire pénitence, obtenir miséricorde, acquérir les vertus, multiplier nos mérites, augmenter la grâce, éviter les supplices de l'enfer et conquérir la gloire éternelle. » En employant mal notre temps, nous perdons tous ces avantages. Le Seigneur nous a placés sur la terre et il nous y conserve, dans l'intérêt de sa gloire et de notre salut. Or, est-ce glorifier Dieu, que de passer à ne rien faire des jours qu'il nous donne pour apprendre à le connaître, à l'aimer, à le servir? Est-ce opérer notre salut que d'employer à des bagatelles, à des inutilités, un temps si précieux qui nous est accordé pour purifier notre cœur, sanctifier notre âme et mériter une sainte mort? Mais, dira-t-on, je ne fais aucun mal. Quel mal faisaient les ouvriers de l'Evangile? Cependant le maître leur adresse ce reproche : « Pourquoi restez-vous oisifs ici pendant tout le jour? » Saint François de Sales craignait d'être exclu du ciel pour la seule perte de son temps, qu'il avait cependant si bien employé. Le ruisseau reste pur tant qu'il coule rapidement sur le penchant de la colline ; mais quand ses eaux sont en repos dans la plaine, elles se troublent et deviennent le repaire de hideux reptiles. Ainsi

(1) Eph. 5, 15.

(2) Matth. 20, 6.

notre cœur : quand il cesse de s'occuper du spirituel, il se corrompt peu à peu, se remplit de vices, s'expose à s'éloigner de Dieu et à périr éternellement. Mais le dommage ne fût-il point si extrême, ne se prive-t-on pas ainsi de beaucoup de grâces dans la vie présente, et de gloire pour la vie future? ne se prépare-t-on pas un long purgatoire, vu les fautes nombreuses qu'une vie oisive ou inutile engendre nécessairement? — Formez donc la résolution d'employer bien tous vos moments, soit à la prière, soit à vos devoirs d'état, soit à quelque action sanctifiée par la bonne intention. « Laissez les lectures purement curieuses, dit l'Imitation; préférez aux livres qui ne font qu'amuser l'esprit, ceux qui portent le cœur à la componction. Renoncez aux conversations oiseuses, aux visites superflues, à la recherche des nouvelles et des bruits du monde; et vous aurez le temps de méditer les vérités de la foi,¹ » et de puiser, dans la prière, lumière, force, courage, consolation, persévérance. *Redimentes tempus, quoniam dies mali sunt.*

20 FRUITS QUE NOUS RAPPORTE LE TEMPS BIEN EMPLOYÉ.

« Quoi de plus précieux que le temps, s'écrie saint Laurent Justinien; quoi de plus avantageux, de plus excellent, de plus désirable? Ce que nous possédons au monde ne nous appartient que passagèrement; il faudra le laisser à d'autres. Mais le temps est un bien qui nous est propre, et dont nous emporterons les fruits au delà du tombeau. » Ces fruits sont des fruits de pardon, de vertus, de mérites, qui nous vaudront une béatitude sans fin. Un seul moment bien employé nous rapporte des biens infiniment plus estimables que toutes les richesses de l'univers. « Ce moment, dit saint Bernard, peut nous mériter la miséricorde, la grâce et la gloire. » « Il vaut autant que Dieu, ajoute saint Bernardin de Sienne, puisqu'il peut nous assurer la possession de Dieu lui-même, » au moyen d'un acte d'amour, qui, selon saint Thomas, est méritoire de la vie éternelle. Donnez aux damnés un seul instant pour

(1) L. I. c. 20.

mériter le ciel ; quel bon emploi n'en feront-ils pas ? Et vous qui avez en votre pouvoir, non pas seulement de courts instants, mais des jours, des mois, des années, vous osez les employer inutilement ? Les démons deviendraient des séraphins, s'ils avaient les heures que vous perdez en futilités. — Quels regrets ne ressentirez-vous pas à la mort, d'avoir été si peu soucieux de votre perfection ? Au contraire, quelle joie de pouvoir dire alors : « Seigneur ! je me suis efforcé, toute ma vie, de m'unir à vous par une intention droite et une prière habituelle. Je nourrissais mon esprit de saintes pensées, et mon cœur de pieuses affections. Loin de perdre mon temps dans des entretiens, des occupations sans but, je cherchais à profiter de tout pour m'élever à vous et inspirer aux autres le désir de vous aimer. Maintenant que j'ai achevé mon pèlerinage en ce monde, je reviens à vous, mon Créateur ! je vous remets le dépôt que vous m'avez confié, c'est-à-dire la vie. C'était un champ qu'il fallait ensemençer ; je vous en apporte les fruits. Daignez les recevoir dans votre miséricorde, et m'admettre moi-même à jouir de vous durant toute l'éternité. » — Un tel langage pourra-t-il être le vôtre, à votre dernier soupir ? Formez du moins la résolution de racheter désormais le temps perdu. A cette fin, redoublez de zèle et de ferveur dans l'accomplissement de tous vos devoirs. Pratiquez le recueillement et la prière continuelle ; ne cessez pas de travailler à votre sanctification, sous le regard de Celui qui doit un jour vous juger.

N. B. — Si les méditations qui précèdent sont en nombre insuffisant pour atteindre le Dimanche de la Quinquagésime, il faut recourir aux MÉDITATIONS SUPPLÉMENTAIRES du tome second, en en prenant, parmi les dernières, autant qu'il en faut pour combler les lacunes. (Voyez y la table des matières.)

MÉDITATIONS POUR LES FÊTES.

MOIS DE FÉVRIER.*

SEPTUAGÉSIME. DIMANCHE. — Le service de Dieu.

PRÉPARATION. — Dans l'Evangile de ce jour, le Seigneur nous envoie comme des ouvriers travailler à sa vigne ou à son service. Méditons donc 1° L'excellence du service de Dieu. 2° Ses récompenses. Proposons-nous de ranimer en nous l'esprit de foi et de prière, qui doit accompagner toutes nos œuvres. *Omnia in gloriam Dei facite*¹.

1° EXCELLENCE DU SERVICE DE DIEU.

L'Evangile d'aujourd'hui nous représente le Seigneur, comme un père de famille qui loue des ouvriers, et les envoie travailler à sa vigne ou à son service². Quel honneur pour ces ouvriers d'être appelés par le Roi des rois, à un emploi si noble que de le servir ! On se fait gloire dans le monde d'être au service des princes de la terre ; mais quel monarque peut être comparé au Créateur de l'univers ? et quoi de plus honorable que de lui obéir ? n'est-ce pas l'office des Anges dans le ciel ? et c'est ici-bas la source de toute grandeur et de toute vraie liberté. Saint Ambroise regardait le service du Seigneur, comme la plus haute des dignités ; et saint Augustin l'appelle une royauté. Quoi de plus royal, en effet, que de s'affranchir

(*) Les Méditations sur la CONFIANCE, vertu spéciale à pratiquer pendant ce mois, sont placées parmi les premières méditations supplémentaires, lesquelles commencent toujours en février. (Voyez page 296, etc.)

(1) I Cor. 10, 31.

(2) Math. 20.

du joug honteux du péché, de l'esclavage du monde, de l'enfer et des passions? et c'est précisément ce qu'exige de nous le service de Dieu. L'Evangile le compare à une vigne. La vigne est un arbre faible en apparence, qui a besoin d'appui, mais qui porte en soi les vins les plus précieux, destinés à l'autel et à la table des rois. De même le service de Dieu, qui semble vil et abject aux partisans du siècle et aux incrédules, renferme en soi une force merveilleuse qui nous fait pratiquer les plus sublimes vertus. — En nous donnant la raison et la foi, Dieu nous a dit comme aux ouvriers de l'Evangile : « Allez travailler à ma vigne ; » mettez-vous à mon service. *Ite in vineam meam.* Avez-vous fidèlement répondu à cet appel si glorieux pour vous? Quels fruits ont produits vos efforts dans l'observation des divins préceptes? En êtes-vous devenu plus humble, plus soumis, plus obéissant? N'oubliez jamais que servir, c'est obéir : obéir à Dieu, en combattant vos tentations, en vous corrigeant de vos défauts, en accomplissant tous vos devoirs ; obéir aux hommes, en tant qu'ils vous représentent Dieu et Jésus, son Fils unique. Voyez où vous en êtes de cette fidélité à obéir en tout à l'autorité légitime, et à diriger toutes vos actions selon le bon plaisir divin.

20 COMMENT DIEU RÉCOMPENSE SES SERVITEURS.

L'honneur de servir un maître tel que Dieu devrait nous paraître un salaire au-dessus de nos services ; mais le Seigneur, infiniment généreux, ne s'en contente pas : « Allez-vous-en travailler à ma vigne, dit-il aux ouvriers, et je vous donnerai une récompense convenable. » Mais combien cette récompense ne surpasse-t-elle pas toutes nos prévisions, toute notre attente ! Sans parler des joies pures, des ineffables consolations et des dons inappréciables dont Dieu nous comble ici-bas, quel ne sera pas le royaume signifié par le denier payé aux ouvriers, à la fin de leur journée ou à la fin de notre vie ! Ce qu'en disent les Saints surpasse ce que nous pouvons en concevoir. « Si nous étions nés au commencement du monde, dit saint Bernard, et que nous eussions vécu même cent mille ans, nous n'aurions

pas encore travaillé en proportion de la béatitude qui nous attend au ciel. » Et c'est cette béatitude si grande, si incompréhensible, que le Seigneur nous promet, en retour du travail de quelques années à son service ! ô générosité sans bornes ! « La félicité des élus est si grande, dit saint Augustin, que c'est peu, pour l'obtenir seulement un jour, de renoncer à d'innombrables années de plaisirs. » Et Dieu nous la promet pour toute l'éternité, et à quel prix ? au prix de quelques actes de renoncement à nous-mêmes, au monde et au péché. « Dix siècles de ferveur à son service, assure saint Anselme, ne sauraient nous mériter un demi-jour de ce bonheur indicible. » Et c'est pour le peu d'années de vie pieuse à passer ici-bas, que le Seigneur s'engage à nous accorder ce royaume sans fin ! O charité, ô bonté divines ! comment pourrions-nous jamais assez vous louer, assez vous remercier ? « S'il nous fallait mourir mille fois par jour, dit saint Jean Chrysostome, souffrir même les tourments de l'enfer, ce ne serait pas acheter trop cher le bonheur d'être compté parmi les élus. » Comment donc pouvez-vous concilier, avec les sentiments des Saints, votre horreur des souffrances, votre lâcheté dans la prière, votre faiblesse à vous vaincre, votre inconstance dans la ferveur ? — Parmi les ouvriers du père de famille, les uns sont arrivés le matin, les autres à la troisième heure, d'autres à la sixième, à la neuvième, et même à la onzième, et tous ont reçu la même récompense, c'est-à-dire le ciel, parce que tous ont travaillé selon leur pouvoir. Faites-vous tout ce qui vous est possible, dans le service de Dieu ? Rachetez-vous le temps perdu ? Votre intérêt le demande : car il y a dans la demeure du Père céleste, des places plus ou moins élevées, selon les mérites de chacun. *In domo Patris mei mansiones multæ sunt. Reddet unicuique secundum opera ejus.*¹ Examinez en quoi vous pourriez être plus fervent, améliorer ainsi votre vie et accroître votre récompense éternelle.

(1) Joan. 14, 2 et Rom. 2, 6.

SEPTUAGÉSIME. MARDI. — Jésus prie au Jardin des Olives.

PRÉPARATION. — « Demeurez ici, disait le Sauveur à ses Apôtres, pendant que j'irai plus loin pour prier¹. » Considérons les qualités de la prière, dans les exemples que Jésus nous en donne en commençant sa Passion. 1° Le Rédempteur, en priant, se recueille et s'humilie. 2° Il prie avec confiance, et avec persévérance. Etes-vous recueilli, attentif, avez-vous le cœur humilié et confiant, lorsque vous conversez avec Dieu? *Sedete hic, donec vadam illuc et orem.*

1° JÉSUS PRIE AVEC ATTENTION ET HUMILITÉ.

En arrivant au Jardin des Olives, Jésus dit à ses Apôtres : « Demeurez ici, pendant que j'irai plus loin pour prier. » Et il se retira à l'écart pour converser avec Dieu. Que nous apprend-il par là, sinon à nous recueillir, quand nous voulons parler à la Majesté divine? Il ne convient pas que des pensées profanes se mêlent au souvenir de Dieu et des choses du salut. Sans le recueillement, notre esprit manque d'attention, notre cœur de ferveur, notre âme de saints désirs, tout notre intérieur des dispositions requises pour bien faire oraison. Avant donc de nous adresser au Seigneur, bannissons de notre cœur le trouble, l'empressement, l'agitation; mettons-nous sérieusement en la présence de Dieu. — Retiré à l'écart, Jésus se prosterne la face contre terre,² nous donnant ainsi l'exemple de l'humilité profonde qui doit accompagner nos prières. En comparaison du Créateur que sommes-nous? nous ressemblons à des grains de sable, à des atomes imperceptibles; nous sommes moins encore, c'est-à-dire des coupables plus dignes de châtiments que de faveurs; comment ne pas nous humilier? Jésus s'abaisse sous le poids de nos crimes, lui la Grandeur même; quelle con-

(1) Matth. 26, 36.

(2) Ibid. 38.

fusion doit s'emparer de nous, vils néants et ingrats pécheurs, quand nous osons demander miséricorde à l'infinie Majesté offensée par nos péchés ? Prenons les plus humbles sentiments, en commençant nos prières. Elles seront alors ce cri du cœur que Dieu ne saurait mépriser. « De l'abîme de ma misère, disait David, j'ai crié vers vous, Seigneur. » Et le saint roi tire de ce cri intérieur un puissant motif d'être exaucé : « Seigneur, ajoute-t-il aussitôt, exaucez ma prière, » cette prière si capable de vous toucher, puisqu'elle vient d'un cœur rempli de l'impression de son indignité.¹ Avez-vous ces dispositions de recueillement et d'humilité, lorsque vous implorez la bonté divine ? Humiliez-vous de votre orgueil et de vos distractions, afin que Dieu vous accorde l'esprit de prière, ou la facilité de converser toujours et partout avec lui.

2^o JÉSUS PRIE AVEC CONFIANCE ET PERSÉVÉRANCE

Ainsi prosterné contre terre, Jésus s'adresse à Dieu, en lui disant : « Mon Père ! » *Pater mi.*² Cette expression pleine de tendresse ne montre-t-elle pas la confiance toute filiale qui déborde du cœur de l'Homme-Dieu ? L'humilité n'empêche donc pas la confiance, mais elle la purifie de toute présomption et la perfectionne, en nous apprenant à n'espérer qu'en Dieu et en sa bonté. C'est dans l'intention de mieux nous appuyer sur la puissance et sur les richesses de l'infinie miséricorde, que nous devons avouer d'abord notre faiblesse, notre misère et notre pauvreté. Que de motifs n'avons-nous pas de nous confier en Dieu ! Les mérites et les promesses de Jésus, l'amour que le Seigneur nous porte, tout plaide en notre faveur. Malgré cela, n'hésitez-vous pas souvent dans votre confiance ? Demandez-vous les grâces divines, avec l'assurance de les obtenir ? De là dépend, en grande partie, votre progrès dans la vertu. — Malgré l'ennui, le dégoût et la tristesse qui l'accablent, Jésus continue sa prière. Il la prolonge même pendant toute son agonie, ne cessant de répéter les mêmes paroles.³

(1) Ps. 129, 1. (2) Matth. 26, 39. (3) Luc. 22, 43. Matth. 26, 44.

Eumdem sermonem dicens. O Jésus! que votre exemple condamne bien notre lâcheté! Nous prions quand nous en avons le goût ou que les consolations abondent, mais dès qu'il faut prier péniblement, le courage nous manque et nous abandonnons tout. Notre dévotion n'est pas ce dévouement de la volonté qui ne désire que Dieu, mais c'est un calcul intéressé qui cherche le plaisir de la vertu plutôt que sa réalité. Je veux prendre d'autres sentiments; je veux désormais prier par devoir, dans l'intention de rendre à Dieu mes hommages, de le remercier de ses bienfaits, d'attirer ses miséricordes et ses grâces sur moi et sur tous ceux pour qui je dois m'intéresser. O Marie, ma Mère! faites-moi prier en tout temps, en tout lieu, en toute circonstance, parce que la prière est nécessaire à la vie de mon âme, comme la respiration de l'air est indispensable à ma vie corporelle.

PRATIQUE. — Quand nous voulons prier, unissons-nous aux dispositions du Sauveur priant dans le Jardin des Olives.

SEXAGÈSIME. DIMANCHE. — La parole de Dieu.

PRÉPARATION. — L'Évangile du jour compare la parole de Dieu à une semence précieuse que nous devons faire fructifier. Considérons donc 1° Comment il nous faut l'écouter. 2° Comment nous pouvons en tirer du profit. Rappelons-nous souvent certaines maximes ou vérités, qui nous ont touchés dans nos lectures, ou dans les sermons et instructions. *Maria conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo.*¹

1° COMMENT ON DOIT ÉCOUTER LA PAROLE DE DIEU.

Dieu nous parle de différentes manières : par la prédication, par les Livres saints, les ouvrages pieux, les avis qu'on nous donne, par les exemples que nous avons sous les yeux. Tantôt il

(1) Luc. 2, 19.

nous inspire de bonnes pensées, de saints désirs, des mouvements salutaires; tantôt il nous envoie des remords, nous fait de doux reproches, ou nous avertit de diverses autres manières. Quel que soit le moyen employé par le Seigneur pour nous éclairer et nous instruire, n'est-il pas de notre devoir de le respecter, d'y prêter notre attention et d'y correspondre fidèlement? En effet, tout ce qui procède d'une sagesse, d'une sainteté infinies, est digne à tous égards d'une suprême vénération, d'une religion profonde. Si nous avions entendu le Seigneur parler à Israël du milieu des tonnerres et des éclairs, n'en aurions-nous pas été saisis de crainte? Et si le Sauveur lui-même venait en personne nous prêcher comme aux Apôtres, ne recueillerions-nous pas comme des perles précieuses chacune de ses maximes? D'où vient donc que nous lisons ou écoutons souvent la divine parole avec un esprit distrait, moins attentifs au fond de la doctrine pour en sucer le miel, qu'à la forme ou ou aux dehors pour les soumettre à notre critique? Le Verbe incarné n'est-il pas adorable, aussi bien sous les langes de son enfance ou sous les espèces eucharistiques, que dans les splendeurs de sa gloire? Faut-il donc, âme de peu de foi! que la parole sacrée, pour être recevable, ne se présente à vous qu'avec les ornements du style et du langage? La vérité cependant est par elle-même si séduisante, qu'elle ravit les cœurs qui la cherchent sincèrement. Ce n'est pas tant la semence qui a besoin de préparation, que la terre qui la reçoit; motif pour vous de disposer votre âme par la foi, l'humilité et la docilité, aux enseignements qu'on vous donne. Voyez donc quels sont les obstacles qui vous ont empêché jusqu'ici de mieux profiter des lectures pieuses, des sermons, exhortations, conseils salutaires, et de tous les moyens extérieurs dont Dieu se sert pour vous manifester ses désirs et vous porter à la vertu.

2^o MOYENS DE PROFITER DE LA PAROLE DE DIEU.

Ces moyens se réduisent à écarter les obstacles signalés par le divin Maître dans l'Évangile de ce jour. Il en est, dit-il, qui reçoivent la parole sacrée avec un esprit dissipé, ouvert à toutes

les nouvelles du monde, où les distractions vont et viennent, foulant aux pieds la divine semence, qui est ensuite mangée par les oiseaux du ciel,¹ ou par les préoccupations que Satan nous suggère. A un si grand mal, quel remède faut-il opposer, si ce n'est celui du recueillement ? Par là nous bannissons de notre esprit les pensées étrangères à l'action du moment ; ce qui nous aide à glaner, dans les lectures et les sermons, quelques épis spirituels ou résolutions pratiques, pour mieux nous acquitter de nos devoirs. — Il en est d'autres, continue le Sauveur, qui reçoivent la divine semence avec joie, mais comme leur cœur n'est point assez docile, ni assez fidèle, elle n'y prend point racine, mais se dessèche bientôt après, au vent brûlant de l'épreuve ou de la tentation. Comment remédier à un mal si pernicieux ? En nous rendant plus attentifs à pratiquer ce que nous avons appris dans les livres ou au pied de la chaire de vérité ; en déterminant exactement ce que nous voulons faire désormais ; en le recommandant à Dieu, et en prévoyant les occasions où nous pourrions l'exécuter. — Le Sauveur parle enfin de ceux qui reçoivent, parmi les épines ou les attaches, la semence de la parole sacrée. Quand on a le cœur libre et dégagé des affections terrestres, avec quelle sainte avidité on se nourrit de la doctrine du salut ! et quelle facilité n'a-t-on pas de la retenir et de lui faire produire des fruits ! L'âme qui se soucie peu des intérêts matériels, des satisfactions des sens, de l'estime et de la réputation, et n'a d'autre souci que de se sanctifier, oh ! comme elle profite de tout ce qu'elle voit, lit et entend, pour s'unir à son Seigneur bien-aimé ! Comme il est son centre et son unique amour, elle trouve le plus doux des plaisirs d'être excitée à l'aimer et à le servir plus fidèlement.

O Jésus ! vous dirai-je avec l'auteur de l'Imitation, je sens que j'ai besoin ici-bas d'aliment et de lumière, c'est-à-dire de votre corps sacré pour me nourrir, et de votre divine parole pour m'éclairer. Faites-moi profiter de l'un et de l'autre, afin de me corriger de mes défauts, et d'acquérir toutes les vertus.

(1) Luc. 8, 5.

SEXAGÉSIME. MARDI. — **Passion de Jésus.**

PRÉPARATION. — « Armez-vous de la pensée de Jésus souffrant, pour y puiser la force dont vous avez besoin.¹ » Ainsi parle le Prince des Apôtres. 1^o La Passion de Notre-Seigneur nous console dans les peines. 2^o Elle nous soutient dans les luttes de la vertu. Prenons la salutaire habitude de jeter souvent les yeux sur le Crucifix, pour nous encourager, tantôt à la patience, tantôt à l'obéissance ou à l'accomplissement de nos devoirs. *Christo passo in carne, et vos eadem cogitatione armamini.*

1^o LA PASSION DE JÉSUS NOUS CONSOLE.

Il n'est aucune espèce d'afflictions dont la Passion du Sauveur ne nous soulage et ne nous console. Les plaies de Jésus crucifié furent toujours l'asile des pécheurs repentants. C'est là que sainte Marguerite de Cortone se purifia de ses souillures. Dès le commencement de sa conversion, elle n'eut d'autre livre que le Crucifix. Elle y puisait la haine d'elle-même et l'amour de son Dieu Rédempteur. De là ses macérations étonnantes, qu'elle estimait trop légères, en considérant les tourments de son Jésus. Les vendredis, elle redoublait de rigueur contre elle-même; elle aurait voulu souffrir autant que son Sauveur, et n'avoir ici-bas aucune consolation, même spirituelle, par amour pour lui. — C'est encore dans la méditation de Jésus souffrant que les âmes tentées trouvent force et courage. « Ce souvenir, dit saint Thomas, est une armure qui nous prémunit et nous fortifie contre toutes les attaques. » Et saint Augustin : « Lorsqu'une pensée honteuse frappe à la porte de ma volonté, je recours aussitôt aux plaies de Jésus. Si ma chair rebelle cherche à me renverser, je relève mon courage, en me rappelant les souffrances de l'Homme-Dieu. Le démon me dresse-t-il

(1) I Petr. 4, 1.

des embûches, je me réfugie dans le cœur même de mon Sauveur crucifié ; là je trouve la victoire et le salut. » Agissons ainsi dans tous nos combats ; nous en sortirons toujours vainqueurs. — La vue de Jésus souffrant nous aidera de même à supporter patiemment nos peines, nos douleurs, et conséquemment les adoucira ; car la résignation est le plus solide des soulagements. Saint Joseph de Léonissa, devant souffrir une opération douloureuse, repoussa les cordes dont on voulait le lier : « Voici mes liens, » s'écria-t-il, en montrant son Crucifix. Et il endura l'opération avec un calme parfait. Les martyrs n'ont-ils pas puisé de même leur constance dans le souvenir de Jésus crucifié ? Aussi l'Apôtre nous recommande de ne point cesser de nous rappeler Celui qui a souffert tant de contradictions de la part des pécheurs, de peur que, sans ce souvenir, nos âmes ne se fatiguent et ne perdent toute énergie dans l'accomplissement des devoirs les plus pénibles. » Heureux donc le fidèle disciple de Jésus, qui porte gravées dans son esprit et dans son cœur les plaies sacrées de son divin Maître ! Il y trouvera la joie que donne la confiance au milieu même des privations, des combats, des épreuves de cette vie. Il y trouvera l'onction de l'amour qui change en douceur toutes les amertumes. *Ut ne fatigemini animis vestris deficientes.*¹

2^o LA PASSION DE JÉSUS NOUS AIDE A NOUS SANCTIFIER.

Le souvenir des souffrances du Rédempteur, dit Origène,² doit nous inspirer une vive horreur du péché. Comment, en effet, supporter l'idée d'un Dieu qui meurt à cause de nos offenses, et ne pas détester l'ingratitude qui nous a fait rompre avec lui ? Il pleure nos fautes au Jardin des Olives ; il expie notre orgueil chez Caïphe ; il se laisse flageller au Prétoire et couronner d'épines, pour noyer dans son sang tant de honteuses faiblesses qui nous ont rendus coupables à ses yeux. En voyant un Dieu endurer tous les tourments, supporter tous les opprobres, pour nous arracher à l'enfer et nous ouvrir le ciel, quel

(1) Hebr. 12, 3.

(2) Lib. 6, in Rom. 6.

esprit si borné, quel cœur si plongé dans la matière ne comprendrait la malice du péché, le prix de la grâce, l'importance du salut éternel, et n'emploierait tous les moyens d'y parvenir? Celui qui s'applique pieusement à méditer la Passion, dit saint Bonaventure, puisera dans cet exercice tout ce qui est utile à son âme. Voilà pourquoi saint François de Sales recommandait de porter toujours sur soi le Crucifix, de le baiser souvent, de le regarder avec respect et tendresse, en lui adressant de tendres paroles. — Celui qui agit de la sorte avancera chaque jour dans l'amour de Jésus. Car il est comme impossible de ne point se sanctifier, en contemplant assiduellement un Dieu crucifié. Prosterné à ses pieds : « Non, s'écrie-t-on avec saint Alphonse, non, ô mon généreux Sauveur ! il ne m'est plus permis de m'en tenir à l'écorce de la vertu, il faut que j'entre profondément dans la pratique de l'humilité, de la patience, du détachement parfait ; il faut qu'à votre exemple je devienne obéissant, que je mortifie mon amour-propre, que je me renonce et m'oublie moi-même ; il faut que je sois sans réserve à Celui qui m'a donné son sang jusqu'à la dernière goutte ! » Et si, pour accomplir ces grands desseins, la force est nécessaire, quel meilleur moment pour l'obtenir ? Il fut révélé à sainte Marguerite de Cortone, qu'aux heures où elle se tenait en esprit au pied de la croix, la grâce pleuvait sur elle en aussi grande abondance, que le sang de Jésus en avait coulé quand il y était attaché. Nos prières, en effet, ne seront jamais plus humbles, plus confiantes, plus ferventes et plus efficaces, qu'à la vue d'un Dieu souffrant et mourant pour notre amour. O Marie, ma tendre Mère ! gravez profondément dans mon cœur les plaies de Jésus crucifié. Faites-moi comprendre combien je suis redevable à un Dieu qui m'a préservé de l'enfer et m'a ouvert le ciel, au prix de son sang et de sa vie. *Sancta Mater istud agas, Crucifixi fige plagas, Cordi meo valide.*

FÉVRIER. PREMIER VENDREDI. — **Confiance dans le Sacré-Cœur.**

PRÉPARATION. — « Vous qui craignez le Seigneur, dit l'Esprit-Saint, espérez en lui.¹ » Méditons 1° Les motifs qui nous pressent de nous confier dans le Cœur de Jésus. 2° Les promesses généreuses qu'il nous a faites. N'avons-nous pas souvent à nous reprocher des défiances, des découragements, qui blessent plus ou moins la vertu d'espérance? Combattons généreusement ces défauts. *Qui timetis Dominum, sperate in illum.*

1° CONFIANCE QUE MÉRITE LE CŒUR DE JÉSUS.

Quel fils ne se confierait dans un père plein de tendresse, jouissant de biens immenses, et mettant tout son plaisir à les prodiguer à ses enfants? Quel frère n'aurait pas confiance en son frère bien-aimé, dont il connaîtrait la générosité, la droiture et l'exquise délicatesse? Quel ami pourrait se défier d'un ami dévoué, dont il aurait éprouvé en mille rencontres le désintéressement et l'inviolable fidélité? Or, Jésus est tout à la fois notre Père le plus tendre, notre Frère le plus aimant, notre Ami le plus fidèle. Il est sage, puissant, riche, bienfaisant au delà de toute expression; rien ne lui manque pour nous faire du bien. D'où vient donc que souvent nous hésitons à nous confier en lui? nous osons à peine espérer qu'il nous exaucera, encore moins essayons-nous de nous abandonner à sa conduite. D'où peuvent naître en nous de tels sentiments? Jésus aurait-il trop de sévérité, trop d'exigence à l'égard de ceux dont il est aimé? Pourquoi sentons-nous ce frémissement secret de la nature, dès qu'on nous parle de lui remettre la totale disposition de notre libre arbitre, de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes? Ah! c'est que nous comprenons trop peu son amour et nos vrais intérêts. Quand un grand de la terre

(1) Eccli. 2, 9

nous ouvre son palais et nous prend sous sa protection, nous tressaillons d'espérance ; et voici que le Roi du ciel nous ouvre ses bras, nous presse sur son cœur, nous y fait même entrer comme dans une forteresse, et nous hésitons encore à espérer en lui, à nous abandonner à sa bonté bienfaisante. O Jésus ! c'en est fait : je soumets mon esprit à votre divine sagesse, et je confie mon cœur à votre Cœur sacré. Dirigez-moi, conduisez-moi selon votre bon plaisir. Je me plierai sans examen et sans défiance à tous vos désirs, disant toujours avec le saint homme Job : « Quand même vous me donneriez la mort, j'espérerais fermement en vous.¹ » Comment me défierais-je de Celui qui m'a cherché pendant trente-trois années, lorsque je le fuyais ? de Celui qui a donné pour moi son sang et sa vie, et qui chaque jour encore s'immole sur les autels, se fait mon prisonnier et devient même par amour mon ineffable nourriture ? *Etiamsi occiderit me in ipso sperabo.*²

2^e PROMESSES GÉNÉREUSES QUE JÉSUS NOUS A FAITES.

Le Cœur de l'Homme-Dieu, nous n'en doutons pas, est bon et puissant, mais sa puissance et sa bonté ne sauraient nous inspirer une entière confiance, sans promesses de sa part. Or, celles qu'il nous a faites sont des plus magnifiques, et il ne manquera pas de les garder à jamais. La fidélité est inhérente à sa nature, puisqu'il est la vérité par essence. « Le ciel et la terre passeront, a-t-il dit, mais mes paroles ne passeront point. » Fions-nous donc sans réserve aux assurances qu'il nous a données : de ne pas nous repousser quand nous viendrons à lui ;³ de nous aimer lorsque nous l'aimerons ;⁴ de nous exaucer quand nous lui demanderons des grâces.⁵ Toutes ces promesses si consolantes, Jésus les a toujours fidèlement exécutées. Quel est le pécheur, en effet, qui après une faute, ou même une vie de crimes, soit venu repentant vers lui, et

(1) Job. 13, 15.

(2) Math. 24, 35.

(3) I Joan. 6, 37.

(4) Prov. 8, 17.

(5) Joan. 14, 24.

n'en ait pas été reçu ? Judas lui-même aurait obtenu son pardon, s'il n'avait point désespéré. Quelle est l'âme qui, implorant sa bonté dans les églises où il habite, ne se soit retirée consolée, fortifiée, encouragée à persévérer dans son amour et dans la confiance en sa miséricorde ? Quel ami l'a jamais égalé dans l'amitié sainte, fidèle et généreuse, dont il sait nous honorer tous ? Or, si Jésus a toujours gardé ses promesses dans le passé, pourquoi y manquerait-il à l'avenir ? Vous n'êtes donc jamais excusable, quand vous entretenez en vous à son égard des sentiments de défiance, de crainte excessive, de pusillanimité ; quand, après une faute, vous tombez dans l'abattement, le chagrin, l'inquiétude, au lieu de recourir à Celui qui peut seul vous guérir. Combien de temps n'avez-vous pas perdu en plaintes et en tristesses stériles, lorsque par la prière et la confiance, vous auriez pu pénétrer jusqu'au Cœur de Jésus, votre ami, votre frère, et y puiser les remèdes à vos langueurs, à vos négligences et à vos infidélités ! L'hésitation à croire aux promesses du Sauveur n'est-elle pas peut-être chez vous passée en habitude, surtout quand vous demandez pardon de vos fautes, ou que vous priez, ou que vous pensez à la mort, au jugement et à l'éternité ?

O Cœur du meilleur des pères ! que ma main se dessèche et que ma langue s'attache à mon palais, si jamais je cesse d'appuyer sur vous seul l'espérance de mon bonheur futur et des grâces qui doivent m'y conduire ! Ma douce Mère Marie ! ne permettez pas que je déshonore Jésus par la défiance et le découragement.

PRÉPARATION. — Hérode ordonne le massacre des Innocents. Joseph, averti par un Ange, fuit en Egypte. 1° Les pêcheurs sont ici représentés par Hérode. 2° Les justes le sont par saint Joseph. Ayons horreur des moindres fautes, et soyons fidèles à

obéir à la grâce pour accomplir en tout la volonté divine. *Ut stetis perfecti in omni voluntate Dei.*¹

10 LES PÉCHEURS REPRÉSENTÉS PAR HÉRODE.

Quelle n'est pas la défiance d'Hérode à l'égard de Jésus ! Il craint que cet Enfant ne soit le grand Roi attendu par les Juifs, et qu'il ne lui ôte un jour sa couronne. Ainsi les pécheurs, à la pensée des sacrifices que Dieu leur demande, tremblent de devenir malheureux. Déplorable aveuglement ! ils oublient, les ingrats, que le Seigneur ne leur enlève leurs vaines et coupables satisfactions, que pour leur en procurer de plus nobles, de plus pures, de plus solides. Ils passent ainsi leur vie dans une défiance continuelle de leur Créateur ; et, pour comble de malheur, au moment de la mort, ils désespèrent de sa miséricorde. — Hérode ordonne le massacre de tous les enfants qui se trouvent à Bethléem et dans les environs. Il force ainsi le Sauveur à s'expatrier. Combien de chrétiens, en se rendant coupables de péché mortel, le contraignent à sortir de leur cœur, et livrent par là leur âme au démon ! « Ils me traitent, disait Jésus à sainte Brigitte, comme un roi que l'on chasse de son royaume, et que l'on remplace par un brigand. » Quel horrible attentat ! — Hérode envoie ses satellites à la recherche de l'Enfant-Dieu, pour le mettre à mort. N'est-ce pas encore ce que font les pécheurs ? non contents d'avoir ouvertement rompu avec le Roi des rois, ils s'efforcent de le faire mourir dans les cœurs, en semant partout la contagion de leurs maximes impies et de leurs mauvais exemples. Malheur à eux et à ceux qui se font complices de leurs scandales ! Pour y échapper, évitez leurs conversations, leur contact, leurs écrits. Ils ont commencé par la négligence et la tiédeur ; fuyez les fautes les plus légères et les moindres infidélités. Ils ont refusé à Dieu des sacrifices, de peur de devenir malheureux ; placez votre bonheur dans le parfait renoncement. Ils ont chassé Jésus de leur cœur ; retenez-le dans le vôtre par le plus fervent amour.

(1) Col. 4, 12.

Enfin, ils le poursuivent dans le cœur des autres ; faites le contraire, en donnant bon exemple à tous, et en travaillant, par vos prières et vos discours, à ramener à Dieu ceux qui s'égarant.

20 LES JUSTES REPRÉSENTÉS PAR SAINT JOSEPH.

Toute la vie des justes peut se résumer dans la parfaite obéissance aux préceptes divins. Or, saint Joseph, averti en songe par un Ange de fuir en Egypte, exécute aussitôt, sans aucun retard, ce qu'on lui prescrit. Il avertit sa sainte Epouse, et la nuit même ils se mettent en route, portant le divin Enfant vers la terre de l'exil. Que cet exemple de promptitude à obéir, doit faire rougir ceux qui apportent tant de lenteur dans l'accomplissement d'un ordre reçu ! Qu'il condamne bien nos délais à suivre les inspirations de la grâce, à nous acquitter des devoirs qu'on nous impose ! — Joseph exécute à la lettre et sans réplique l'ordre qui lui est signifié. L'Ange lui avait dit : « Levez-vous, prenez l'Enfant et sa Mère, puis fuyez en Egypte. » L'Evangile ajoute aussitôt : « Joseph se leva, prit de nuit l'Enfant et sa Mère, et se retira en Egypte. » Le saint Patriarche ne se permit donc aucun raisonnement ; il ne s'informa pas même de la manière de faire le voyage ; mais il s'y disposa à l'instant, et partit sans rien objecter sur les difficultés d'une telle entreprise. O simplicité et saint aveuglement de l'obéissance ! que vous condamnez bien notre tendance à contrôler ce qu'on nous commande ! — Pour aller en Egypte, il fallait traverser le désert, passer la nuit en plein air, coucher sur la terre nue. L'amour de l'obéissance aplanit à Joseph toutes ces difficultés. Avec quel courage il embrassa les fatigues, les ennuis, les privations de ce long et pénible trajet ! Avec quel dévouement il sut encore pourvoir à tout ce qui était nécessaire à Jésus et à Marie ! Rentrez ici en vous-même. N'avez-vous pas contracté la pernicieuse habitude d'examiner, de critiquer les ordres qu'on vous donne, et de ne jamais obéir sans vous plaindre, comme si tout ce qu'on vous commande devait être appro-

(1) Matth. 2, 14.

prié à vos idées et à vos goûts ? Est-ce là obéir ? n'est-ce pas plutôt assujettir à la vôtre la volonté de vos supérieurs, et vous attirer ainsi des châtimens au lieu de récompenses ? Imitiez saint Joseph : soumettez-vous humblement à toutes les divines volontés, peu importe de quelle manière elles se manifestent à vous. En cela consiste la perfection de l'obéissance, qui entraîne après elle toutes les vertus.

O Jésus, mon Sauveur ! pour l'amour de Marie et de Joseph, accordez-moi la grâce de me soumettre à mes supérieurs, comme le font à votre égard les Anges du ciel, et comme vous l'avez fait vous-même pendant votre vie sur la terre.

24 FÉVRIER. — Saint Mathias, apôtre.

PRÉPARATION. — « Dieu nous a choisis dans le Christ, de toute éternité, dit l'Apôtre, afin que nous soyons saints. »
 1° Saint Mathias fut appelé de Dieu à l'apostolat. 2° Nous sommes appelés de même à la sainteté. Soyons fidèles à correspondre à cette sublime vocation, en fuyant les moindres fautes, et en profitant de toutes les occasions de pratiquer les vertus.
Elegit nos in ipso ante mundi constitutionem, ut essemus sancti.

1° VOCATION DE SAINT MATHIAS A L'APOSTOLAT.

Jésus était monté au ciel ; les Apôtres attendaient l'Esprit-Saint dans le Cénacle, avec les disciples et les saintes femmes. Saint Pierre se lève au milieu de l'assemblée, composée d'environ cent vingt personnes. « Hommes, mes frères, s'écrie-t-il, il faut que l'oracle de l'Ecriture s'accomplisse, » sur le remplacement de Judas qui a péri misérablement. Après ces paroles, on présente deux candidats : Joseph Barsabas, surnommé le Juste, et Mathias. Puis on se met en prière pour connaître la volonté de Dieu. Elle se manifeste par le sort, qui tombe sur Mathias ; et celui-ci complète le nombre des douze

(1) Eph. 1, 4.

Apôtres. O conduite adorable de la Providence ! Elle ne choisit pas celui qui réunissait en apparence le plus de titres : Joseph, en effet, était proche parent de Notre-Seigneur ; on l'avait surnommé le Juste, à cause de sa grande vertu et de sa piété extraordinaire. Cependant Dieu lui préfère Mathias, que l'Écriture se contente de nommer, sans rien dire à sa louange. Que signifie ce mystère ? il nous apprend que ce n'est pas notre mérite qui a décidé le Seigneur à nous tirer du néant, à nous placer dans son Eglise, à nous inspirer le désir d'une plus haute perfection. « Ne dites pas dans votre cœur, s'écrie l'Esprit-Saint : c'est à cause de ma justice que Dieu m'a appelé ; puisque vous n'avez fait que l'irriter par vos offenses,¹ et que c'est uniquement son amour qui a daigné vous choisir.² » Oui, c'est gratuitement que le Créateur appelle ses créatures, les unes à une fonction, à une dignité, les autres à une autre. Il n'envie point les titres, ni la réputation, mais uniquement les desseins qu'il a sur une âme. O sagesse admirable ! Dieu tient ainsi tous les hommes dans l'humilité et sous sa dépendance : ceux qui commandent, parce qu'ils doivent à Dieu seul leur autorité ; ceux qui obéissent, parce qu'ils sont forcés de reconnaître dans leurs supérieurs les élus du ciel. Voyez si ce sont là vos principes dans l'exercice de l'obéissance. Considérez-vous l'autorité divine en ceux qui vous commandent ? et si vous commandez aux autres, le faites-vous avec douceur, patience, charité, comme tenant de Dieu votre pouvoir ? Examinez là-dessus votre conduite, selon la vocation et les emplois que Dieu vous a donnés. *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.*

2^o NOTRE VOCATION A LA SAINTETÉ.

Comprenant les devoirs de son apostolat, saint Mathias, après son élection, s'appliqua à les remplir fidèlement. Dès qu'il eut reçu l'Esprit-Saint, il manifesta le zèle qui le dévorait, en prêchant dans la Judée et en gagnant beaucoup de Juifs à l'Évangile. Etant parti pour l'Éthiopie, il y entra, dit

(1) Dent. 9, 4 7.

(2) Deut. 7, 8.

Clément d'Alexandrie, portant dans son corps la mortification de Jésus, et l'inspirant à tous par son exemple et sa parole. Car il joignait à un zèle ardent le plus grand soin de sa perfection. Convaincu qu'on ne peut faire du bien aux autres, qu'autant qu'on est soi-même animé de l'Esprit de Dieu, il vivait dans une union continuelle avec son Créateur. Ainsi devraient faire tous les chrétiens. Car tous sont appelés à la sainteté, chacun selon son état. Il est toutefois des âmes dont la vocation est plus prononcée, plus manifeste, et nous en sommes. Oui, Dieu nous a prévenus de tant de grâces, que nous ne pouvons douter de son appel à notre égard : il veut de nous une perfection consommée. Combien de preuves ne nous en donne-t-il pas ! Chaque jour encore il nous éclaire, nous pousse au bien, nous fournit les occasions et les moyens de croître en vertu. Que de méditations, de messes, de communions, de prières, de bonnes lectures nous viennent en aide à cette fin ! Et cette voix intérieure qui nous presse de devenir plus humbles, plus recueillis, moins empressés dans les affaires, plus résignés dans les contre-temps et les contrariétés ; cette voix de la conscience qui nous reproche nos moindres manquements, n'est-elle pas la voix de Dieu, nous invitant à renoncer à nos défauts, à nos attaches, pour nous donner pleinement à lui ? « Le Seigneur nous a choisis de toute éternité, dit l'Apôtre, afin que nous soyons saints et irrépréhensibles. »¹ Et comment le serons-nous ? en nous purifiant de nos péchés, en réformant notre caractère, notre humeur, nos inclinations, et en nous exerçant à toutes les vertus. Est-ce là ce que vous faites ? Ne vivez-vous pas dans la tiédeur et la lâcheté ? Vous rendrez compte à Dieu des lumières, des grâces reçues, et devenues inutiles par votre négligence. N'avez-vous pas des désirs trop faibles de la perfection à laquelle vous êtes appelé ? Secouez au plus tôt votre torpeur, et rentrez dans le chemin qui mène à Dieu, celui de l'abnégation et de la prière habituelle. *Hæc est voluntas Dei, sanctificatio vestra.*²

(1) Eph. 1, 4.

(2) I Thess. 4, 3.

25 FÉVRIER. — **Confiance en Jésus Enfant.**

PRÉPARATION. — « Un enfant nous est né, dit Isaïe, un Fils nous a été donné.¹ » Notre confiance en Jésus doit avoir 1° Pour motif, son Enfance même. 2° Pour modèle, l'abandon des enfants à leurs parents. Formons souvent des actes de foi sur les promesses du Sauveur et sur son inviolable fidélité. « Bienheureux l'homme qui espère en Jésus ! » *Beatus vir qui sperat in eo!*²

1° L'ENFANCE DE JÉSUS, MOTIF DE CONFIANCE.

Qui jamais pourrait approcher avec crainte d'un enfant royal, en qui l'on remarquerait un visage ouvert, une miséricorde toujours prête à pardonner, une profonde inclination à compatir aux maux d'autrui et à prodiguer des secours à tous les malheureux ? La seule pensée que c'est un enfant, nous ôterait toute appréhension, tout sentiment de défiance. Ce qui est vrai d'un enfant ordinaire, ne l'est-il pas davantage quand il s'agit d'un Enfant-Dieu, source infinie de richesses, trésor inépuisable de bonté ? Sous quels dehors en effet se présente-t-il à nous ? Est-ce comme le fils d'un grand monarque ? Non, mais comme un tout petit enfant, le plus humble et le plus pauvre. Est-ce dans un palais superbe, au milieu d'une cour splendide ? Loin de là : c'est dans une étable abandonnée, ouverte à tous les passants. Son berceau est une crèche dont s'approchent même les animaux ; son entourage n'a rien qui puisse nous intimider : c'est une jeune Vierge, pénétrée de tendresse envers nos âmes ; c'est un saint Patriarche dont la charité surpasse tout ce que nous pouvons imaginer. O délicate attention de la miséricorde divine ! Jésus nous cache sa majesté, et ne nous montre que sa bonté, sa mansuétude, son désir de nous faire du bien. Mais voici qu'on nous met dans les bras cet aimable

(1) Is. 9, 6.

(2) Ps 33, 9.

Enfant. Comment trembler encore ? Qui redoute un enfant ? Qui pourra donc craindre l'Enfant par excellence, la douceur divine incarnée parmi nous ? Au Sinaï, Dieu commandait le respect ; à Bethléem, il nous oblige à la confiance, et pour nous la faciliter, Jésus nous tend ses petits bras, et veut nous presser contre son cœur, qui ne respire qu'amour. O Sauveur infiniment généreux ! loin de moi la pensée que vous puissiez jamais repousser un pécheur contrit et humilié. Je viens à vous plein d'assurance. Comment appréhendrais-je encore vos châtimens, voyant votre tendre Mère vous lier les mains dans votre maillot comme pour vous empêcher de me punir ? Puis-je craindre d'essuyer un refus en vous demandant des grâces, lorsque vous venez exprès du ciel me les apporter ? Je veux donc désormais me confier en vous, m'abandonner à votre conduite, persuadé que votre désir de me sauver est bien plus vif et plus constant que celui qui me presse d'être sauvé.

2^o PRATIQUE DE LA CONFIANCE EN JÉSUS.

L'enfant sent sa faiblesse et le besoin qu'il a de ses parents. Il les voit travailler, se donner mille peines pour le nourrir et le vêtir, et, quoique convaincu de son impuissance à se pourvoir du nécessaire, il vit néanmoins sans inquiétude. Ne semble-t-il pas même que plus il est incapable de marcher, de s'alimenter sans le secours d'autrui, plus il dort paisiblement, insouciant du lendemain ? Son abandon aux auteurs de ses jours est aveugle et sans réserve. Jamais il ne raisonne sur la possibilité d'en être délaissé ; mais se reposant entièrement sur eux, il ne songe pas même aux frais, aux embarras qu'il occasionne. Beau modèle de confiance ! En voyant le Dieu qui nous a créés, devenir Enfant pour nous sauver, pouvons-nous douter qu'il ne nous aime avec plus de tendresse et de constance, que les parents ne chérissent leurs enfants ? Et s'il en est ainsi, la confiance que témoigne à son père et à sa mère un fils vertueux et soumis, ne doit-elle pas être aussi la nôtre à l'égard du Verbe incarné ? Plus nous nous sentons faibles et misérables dans la vie spirituelle, plus notre abandon à Jésus doit être

sans réserve. « Le médecin est nécessaire, dit-il, non à ceux qui se portent bien, mais aux malades ; je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs, surtout ceux qui se reconnaissent tels.¹ » « Le Père céleste, ajoute-t-il ailleurs, m'a envoyé guérir ceux qui sont contrits et humiliés.² Quiconque espère en moi aura la santé de l'âme.³ » Plus donc nous avons de plaies à fermer, plus nous devons compter sur Jésus et nous confier en lui. Il est d'ailleurs le seul qui puisse guérir notre orgueil par son humilité, notre sensualité par ses privations, notre amour-propre et notre égoïsme, par sa charité sans bornes envers nous. D'un autre côté, n'avons-nous pas le droit et le devoir de recourir à lui ? le droit, puisque le Père éternel nous l'envoie comme un Sauveur ; le devoir, puisqu'il ne nous est pas permis de croupir dans nos misères, après qu'un Dieu est descendu du ciel pour nous en relever. De la crèche donc où il repose, l'Enfant divin nous crie : « Venez à moi, vous tous qui travaillez péniblement à vous sanctifier, et qui êtes chargés du poids de vos fautes et de vos défauts ! venez à moi, et je vous soulagerai. Demandez-moi, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite.⁴ » Quelle confiance ces paroles ne doivent-elles pas nous inspirer ?

FÉVRIER. FIN DU MOIS. — De la bonne mort.

PRÉPARATION. — C'est une excellente pratique, dit saint Alphonse, de se disposer chaque mois à mourir saintement. Méditons donc 1° Les avantages de la bonne mort. 2° Comment on peut les obtenir. Souhaitons souvent de quitter cette vie comme les Saints, dans la paix de la conscience et le désir de posséder Dieu, le bien suprême et éternel. *Moriatur anima mea morte justorum.*⁵

(1) Matth. 9, 12-13.

(2) Luc. 4, 18.

(3) Prov. 28, 25.

(4) Matth. 11 et Joan. 16.

(5) Num. 23, 10.

1^o AVANTAGES DE LA BONNE MORT.

La mort du juste, aux yeux de la foi, est le commencement d'un doux et éternel repos. Après le travail de cette vie, notre corps sera couché dans la tombe, et notre âme, si elle est assez pure, ira se reposer au ciel dans la possession de Dieu. C'est à ce dernier repos que l'Esprit-Saint convie tous les défunts qui meurent dans le Seigneur,¹ c'est-à-dire tous ceux qui expirent pieusement, après avoir observé les divins préceptes. C'est le même repos que demande l'Eglise dans la liturgie pour ceux qui meurent en communion avec elle. *Requiem æternam dona eis, Domine*. Oh ! qu'il est agréable de se reposer ainsi dans l'abondance d'une paix éternelle, après avoir travaillé à se sanctifier tous les jours de sa vie ! — Que de luttas n'avons-nous pas à soutenir ici-bas ! Elles sont de chaque instant, et contre nous-mêmes, et contre le démon. Tout ce qui nous entoure nous est devenu comme un piège par la corruption de notre cœur. N'est-ce pas ce qui a fait dire à saint Ambroise, que dans ce monde nous marchons continuellement parmi des filets ? et au saint homme Job, que notre vie sur la terre est un combat sans trêve et sans fin ?² Quel service immense ne nous rend donc pas la bonne mort, lorsqu'elle vient mettre un terme à tant de dangers, de tentations et d'épreuves, qui souvent nous exposent à tomber dans le péché et à périr éternellement ! — « Quiconque aura persévéré jusqu'à la fin, nous dit le Sauveur, celui-là sera sauvé.³ » Combien doucement cette sentence retentira à nos oreilles, quand nous verrons briser les liens qui nous retiennent dans cet exil ! Que nous bénirons avec transport les jours où nous aurons triomphé de nous-mêmes, pour rester fidèles à Dieu ! Il vous en coûte aujourd'hui de vous tenir éloigné du monde et de ses plaisirs ; d'enchaîner votre liberté à l'obéissance ; de combattre en vous la vivacité et la dissipation ; il vous est dur parfois de vivre solitaire, recueilli, mortifié ; de veiller sur vous-même, de supporter l'aridité, le

(1) Apoc. 14, 13.

(2) Job. 7, 1.

(3) Mat'h. 10, 22.

dégout, la tristesse au service de Dieu. Mais que la pensée de ces peines et de ces luttres contre vos inclinations, vous sera douce à votre dernière heure, lorsque le juste appréciateur du mérite frappera à votre porte pour vous récompenser ! Placez-vous souvent en esprit sur votre couche funèbre, et demandez-vous ce qu'alors vous voudriez avoir fait, avoir évité, avoir souffert pour Dieu, pour votre âme et votre éternité.

2^o MOYENS D'OBTENIR UNE BONNE MORT.

Voulez-vous mourir saintement ? travaillez chaque jour à vous sanctifier. Ce travail consiste à défricher le champ de votre cœur, de toutes les plantes vénéneuses ou inclinations mauvaises, qui souvent vous exposent au péché ; et à les remplacer par les vertus contraires. A ce prix, vous mériterez le salaire promis aux serviteurs fidèles que le divin Maître trouvera veillant. — Le triomphe qu'apporte une bonne mort nous sera de même assuré, mais quand ? lorsque nous aurons combattu jusqu'à la fin. Il nous faut donc opposer aux maximes du monde les enseignements du Sauveur ; résister au démon par la prière et la confiance en Dieu ; réprimer les convoitises de la chair par la mortification des sens. Combien de mérites n'acquerrons-nous pas ainsi ! Chacun de nos actes de résistance aux tentations nous vaudra un poids immense de grâce en cette vie et de gloire éternelle en l'autre. Quelle joie, au moment suprême, de nous rappeler tant de triomphes sur les ennemis de notre âme ! « Je donnerai une manne cachée, dit le Sauveur, à celui qui sera victorieux. » Cette manne est le contentement qu'éprouve une âme, après ses victoires, et surtout à l'approche de la victoire finale qui va la mettre en possession de la couronne éternelle. — Mais que dire de l'allégresse que nous causera le souvenir de notre patience dans les maux de cette vie ? Combien d'occasions de mérites ne nous fournissent pas les ronces et les épines qui sèment ici-bas notre route ! Que d'actes de résignation, de mansuétude, de support, de pardon des injures, ne pouvons-nous pas former fréquemment pour accroître notre béatitude ! Plus nous aurons souffert avec Jésus

et les Martyrs, plus nous aurons part à leur bonheur et à leur gloire. N'est-ce pas de quoi faire tressaillir un moribond qui va bientôt se présenter devant son Juge, autrefois crucifié pour lui ? Prenons donc la résolution de travailler plus sérieusement à notre progrès spirituel, en nous appliquant davantage à l'oraison, à l'abnégation de nous-mêmes ; en triomphant mieux de nos répugnances à obéir, à patienter, à pardonner ; en ne fondant pas notre douceur sur la vertu des autres, mais sur notre courage à supporter leurs défauts. Aidés de la prière et de la grâce, arrachons dès maintenant de notre cœur, de notre conduite, les habitudes qui pourraient nous inquiéter à la mort, ou nous la rendre moins paisible.

MOIS DE MARS.

PREMIER VENDREDI. — Cœur aimable de Jésus.

PRÉPARATION. — « Qui ne s'attacherait, dit saint Bernard, à un cœur si pur ? Qui n'aimerait un cœur si aimant ? » Nous devons aimer le Cœur du Rédempteur à cause : 1^o De ses ineffables perfections. 2^o De sa charité sans bornes. Imitons ses vertus, spécialement son humilité, sa douceur, sa patience. Nous lui témoignerons ainsi le plus sincère amour. *Discite a me quia mitis sum et humilis corde.*

1^o PERFECTIONS DU CŒUR DE JÉSUS.

La beauté d'un tableau, d'une statue, des chefs-d'œuvre de l'art, la beauté surtout de la création ravit les esprits et les cœurs. Mais combien plus ravissante est la beauté morale ! Saurait-on se défendre, en effet, d'admirer et d'aimer l'innocence, la candeur, la simplicité des enfants ? La pensée d'un saint Louis de Gonzague, d'un saint Stanislas Kostka, d'une sainte Gertrude, d'une sainte Rose de Viterbe, et de tant de

Vierges pures comme des Anges, ne fait-elle pas sur nous une telle impression, qu'elle semble éteindre, dans notre chair même, les funestes ardeurs de la concupiscence ? Qui n'a pas été saisi d'étonnement et transporté de bonheur, en méditant les nobles sentiments de ces âmes séraphiques, qu'on appelle François d'Assise et Thérèse de Jésus ? Qui ne serait porté à aimer de telles âmes, à s'y affectionner, à s'y attacher saintement ? En lisant l'histoire des Saints, saint Philippe de Néri versait des larmes de joie, et sentait son intérieur fondre de tendresse pour de si beaux modèles. Mais que sont tous les Saints ensemble auprès de Jésus, notre Sauveur ? c'est en lui, dans son Cœur divin, qu'ils ont tous puisé leurs vertus. C'est là qu'un saint Jean l'Evangéliste est allé chercher tant de lumières sublimes, et surtout une charité si pleine de tendresse. Là saint Augustin, saint Bernard et tant d'autres ont trouvé ces accents enflammés dont l'écho, à travers tant de siècles, vient encore toucher nos cœurs si durs et réchauffer nos âmes glacées. Si les rejets produisent de tels fruits, que ne fera pas l'arbre divin lui-même ? que n'opérera pas en nous le Cœur de Jésus, si nous l'étudions, le prions et plaçons nos complaisances en ses perfections ineffables ? Un saint Dominique, un saint François Xavier, un saint Paul de la Croix, un saint Alphonse, ont su convertir tant de pécheurs, au moyen des grâces reçues de leur bon Maître ; et nous, mis en rapport direct avec son Cœur sacré, nous résisterions à ses attraits ? Oh ! laissons-nous toucher par des charmes qui raviraient l'enfer même. Aimons ce Cœur, source d'innocence, de pureté, de grandeur et de sainteté. Aimons-le pour lui-même, parce qu'il en est infiniment digne, et qu'en l'aimant, nous deviendrons humbles, purs, dociles, obéissants, patients, à son exemple, et entièrement dévoués au service de Dieu et du prochain.

2^o CHARITÉ DU CŒUR DE JÉSUS.

Le Cœur de Jésus n'est pas seulement parfait ou doué de la plus pure beauté morale qui soit dans l'univers ; mais il est encore bon, de cette bonté qui aime à faire le bien et qui gagne

ainsi tous les cœurs. Quel est l'homme, si misérable soit-il, qui n'ait pas été l'objet de la compassion, de la miséricorde ou de la tendresse de Jésus? Quel est le pécheur qu'il n'ait pas recherché, comme un pasteur sa brebis, pour la ramener au bercail? Qui ne connaît la parabole de l'Enfant prodigue? elle est l'image de cette bonté touchante, qui non seulement ne repousse point le coupable, quand il se repent, mais encore l'accueille avec amour, l'embrasse tendrement, et célèbre son retour par des fêtes et des festins de joie. On a vu un saint Paulin se vendre lui-même pour racheter le fils d'une pauvre veuve. Et d'où lui venait cette héroïque charité? Du Cœur de Jésus, qui en est le foyer. Où saint François de Sales puisa-t-il sa douceur inaltérable, et saint Vincent de Paul, son prodigieux amour du prochain? Pas ailleurs que dans le Cœur de l'Homme-Dieu. Oui, c'est là, dans ce Cœur qui a donné naissance à toutes les œuvres de la charité divine, et d'où est sortie l'Eglise, notre Mère, c'est là que tous les Saints se sont dépouillés de l'égoïsme si naturel à l'homme, pour se revêtir d'entrailles de miséricorde, et devenir des copies vivantes de Celui qui a passé sur la terre en faisant le bien. N'irons-nous pas comme eux nous abreuver à cette source de bonté, et d'amour? Jésus s'est donné tout entier à nous avec tous ses trésors; nous siérait-il, après cela, d'être avares envers lui et de partager nos affections, en aimant la créature d'un amour bas, sensuel, intéressé, et non par des motifs de foi et de grâce? Formez souvent des actes d'amour envers le divin Maître, et traduisez-les dans votre conduite par une grande charité envers tous, spécialement envers ceux qui vous font souffrir ou vous sont antipathiques.

O Jésus! par l'intercession de votre aimable Mère, faites-moi vivre dans votre sacré Cœur, comme dans un sanctuaire où je vous contemple; ou bien, comme dans une fournaise où je m'embrase d'amour envers vous et envers les âmes rachetées de votre sang précieux.

VERTU SPÉCIALE A PRATIQUER PENDANT LE MOIS. — **L'amour divin.**

PRÉPARATION. — « Vous aimerez, dit l'Écriture, le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur.¹ » Considérons 1° L'excellence de l'amour divin. 2° Son influence sur les autres vertus. Formons souvent des actes intérieurs d'amour envers Dieu, le matin, le soir, dans la journée, au milieu même de nos occupations. *Diliges Dominum, Deum tuum, ex toto corde tuo.*

1° EXCELLENCE DE L'AMOUR DIVIN.

« C'est quelque chose de grand, de précieux, que l'amour divin, » s'écrie saint Bernard. Rien sur la terre, ni même au ciel ne lui est comparable. L'Esprit-Saint l'appelle « un trésor infini, » parce que celui qui le possède jouit de l'amitié du Seigneur, qui est d'un prix inestimable.² Une âme qui aime Dieu, devient, ô mystère ineffable ! le sanctuaire des trois Personnes divines ; toutes les vertus s'y réunissent, autour de la charité qui est leur reine, comme pour lui faire la cour. Et en effet, selon les maîtres de la vie spirituelle, l'amour divin est « craintif et généreux, » tout à la fois : il craint d'offenser Dieu, mais il est en même temps plein de confiance en lui ; il ose même tout entreprendre pour sa gloire. De plus, il est « fort et obéissant : » il résiste aux mauvais penchants, aux tentations les plus violentes, mais jamais il ne résiste à la voix de Dieu. Il est encore « pur et ardent : » il n'aime que Dieu, parce que Dieu mérite seul d'être aimé ; il voudrait voir tous les cœurs consumés des mêmes flammes. Quelle estime ne devrions-nous pas avoir de l'amour sacré ? Comme le Sage, nous devrions le préférer aux royaumes, aux trônes et à toutes les richesses périssables, le placer même, dans notre cœur, au-dessus de tout ce qui nous est cher au monde. — Que

(1) Matth. 22, 37.

(2) Sap. 7, 14.

d'heureux fruits ne produit-il pas dans les âmes ! selon saint Paul, il enfante la patience, la douceur, le désintéressement. « La charité, dit-il, n'est point envieuse ni téméraire, ni précipitée ; elle ne s'enfle point d'orgueil ; elle n'est pas ambitieuse, ni avide de ses propres intérêts ; elle ne s'aigrit de rien ; elle n'a point de mauvais soupçons ; elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais de la vérité. » En un mot, elle combat tous les vices et engendre toutes les vertus. Interrogez votre cœur, et surtout votre conduite. Portez-vous en vous-même des signes du véritable amour ? Etes-vous maître de vos penchants, et avez-vous le courage de vous vaincre pour obéir à la grâce, pour ne rien faire contre votre conscience ou contre la perfection ? « Si vous m'aimez, dit le Sauveur, observez mes préceptes, » même aux dépens de vos goûts, de votre humeur, de vos répugnances. *Si diligitis me, mandata mea servate.*²

2° INFLUENCE DE L'AMOUR SUR LES AUTRES VERTUS.

La foi, sans doute, est le fondement de l'amour sacré, mais c'est l'amour qui perfectionne la foi, en la faisant passer de l'intelligence dans la volonté. Quand nous voyons des chrétiens croire tout ce que la religion enseigne, et vivre comme s'ils n'y croyaient pas, que devons-nous en conclure ? que la foi, chez eux, n'est pas nourrie, ni fortifiée par la charité. Car la charité rend la foi pratique ; elle la vivifie, au point de lui faire produire des fruits de salut. *Charitas omnia credit.*³ — L'espérance lui doit de même sa perfection. En nous rendant les enfants adoptifs de Dieu, l'amour divin, dit l'Apôtre, nous fait aussi ses héritiers ;⁴ car il appartient aux enfants d'habiter dans la maison de leur père et d'hériter de ses biens. Plus donc nous aimons Dieu, plus notre espérance de le posséder un jour, est fondée et solide. *Charitas omnia sperat.* — Il n'en est pas autrement de la patience. Quand une âme est enflammée de l'amour divin, les souffrances, les ignominies, les mauvais

(1) I Cor. 13.

(2) Joan. 14, 15.

(3) I Cor. 13, 7.

(4) Rom. 8, 17.

traitements, la consolent au lieu de l'abattre : elle sait qu'en les supportant, elle donne à son Bien-Aimé une preuve non équivoque de sa tendresse envers lui. Voulez-vous savoir jusqu'à quel point vous aimez le Seigneur? Voyez surtout jusqu'où vous savez croire, espérer dans les obscurités, les tentations, et jusqu'où vous savez supporter les fatigues, les infirmités, les douleurs, les reproches, les mépris, les contrariétés. Votre amour ne sera donc parfait qu'autant qu'il perfectionnera en vous la foi, l'espérance, la patience et les autres vertus. Exercez en conséquence votre foi sur les motifs qui vous pressent de vous confier en Dieu, de l'aimer tendrement, et d'accepter pour lui plaire les épreuves qu'il vous envoie. *Charitas omnia sustinet.*

O mon Jésus! si je vous aimais véritablement, je placerais mon bonheur en vous, et je chercherais uniquement à vous plaire, aux dépens même de mon repos. Accordez-moi, par les prières de votre bienheureuse Mère, la grâce d'agir et de souffrir par le seul motif de contenter votre cœur. Ainsi soit-il!

7 MARS. — Saint Thomas d'Aquin, docteur.

PRÉPARATION. — « Où se trouve l'humilité, dit l'Esprit-Saint, là est aussi la sagesse. »¹ Considérons 1° La vaste science et l'humilité profonde de saint Thomas. 2° Son admirable sainteté. Ne sommes-nous pas opiniâtres dans nos idées, ou remplis de présomption à cause de nos connaissances acquises? Remédions à ce grand mal, en nous humiliant souvent et sincèrement devant Dieu. *Ubi est humilitas, ibi et sapientia.*

1° SCIENCE ET HUMILITÉ DE SAINT THOMAS.

L'année qui vit mourir saint François d'Assise et monter sur le trône saint Louis, vit naître saint Thomas d'Aquin, la lumière de son siècle.² Dès l'âge de cinq ans, il étudia au Mont-Cassin,

(1) Prov. 11, 2.

(2) 1226.

et à dix ans, il fut envoyé par son père à l'université de Naples. Entré chez les Dominicains à l'âge de dix-neuf ans, il s'y distingua par l'union si difficile de vastes connaissances à une profonde humilité. Ce fut au point qu'ayant été envoyé à l'université de Paris, il s'y effaça tellement devant ses condisciples, qu'ils le surnommèrent le Bœuf muet. Mais Dieu qui exalte les humbles, sut manifester ce trésor au bienheureux Albert-le-Grand, son maître ; et celui-ci prédit dès lors le retentissement qu'auraient un jour les écrits de son élève. Ce jour ne tarda guère, mais ne changea pas les humbles sentiments du Saint. Qui le croirait ? Il fallut lui faire violence pour l'élever au grade de docteur, tant il s'en croyait incapable ! Ses ouvrages, répandus au loin, excitaient partout l'admiration et opéraient des conversions éclatantes parmi les hérétiques. Tous l'exaltaient à l'envi, lui seul se méprisait. Avec quelle soumission il obéissait comme un enfant à tous ses supérieurs ! était-il contredit, il cédait sans peine ; et quand il devait répondre, c'était avec calme, modération et une déférence telle qu'elle touchait ses plus envieux contradicteurs. Rencontrait-il des difficultés, il recourait à Dieu et joignait même le jeûne à la prière, tant il se défiait de lui-même et comptait peu sur ses propres lumières ! Que cet exemple doit confondre ces esprits prétentieux, qui, croyant tout savoir, décident de tout et ne souffrent aucune contradiction ! Dans les avis qu'il donne pour l'étude, l'angélique Docteur recommande l'oraison-continuelle, l'amour du silence et de la vie cachée. « Ne vous pressez pas de dire, ajoute-t-il, ce que vous pensez, ou de montrer ce que vous avez appris ; parlez peu, et ne répondez jamais précipitamment. » Si nous imitions le Saint et suivions ses sages conseils, jamais notre science ne pourrait nuire à notre sanctification. *Ubi est humilitas, ibi et sapientia.*

20 ADMIRABLE SAINTETÉ DE THOMAS D'AQUIN.

Dès sa plus tendre enfance, le Saint manifesta de fortes inclinations à la piété. Avec quelle générosité ne donnait-il pas aux pauvres tout ce qu'il pouvait trouver de vivres dans le

château de son père ! Celui-ci l'ayant un jour rencontré emportant dans le pli de son manteau diverses aumônes, lui ordonna de les lui montrer ; mais à sa grande surprise il n'y vit que des roses, qui tombèrent à terre jusque sur ses pieds. Il accorda dès lors à l'enfant pleine permission de soulager les nécessiteux.

— La chasteté du Saint ne fut pas moins admirable. Vers l'âge de dix-neuf ans, ayant été mis sur ce point à une rude épreuve, il en triompha si parfaitement, qu'un Ange lui apparut en songe, et lui ceignit les reins d'une ceinture miraculeuse qui l'exemptait à jamais des attaques de la convoitise. Malgré ce privilège, le saint jeune homme garda, toute sa vie, une vigilance et une retenue qui édifiaient tout le monde. Il mortifiait ses sens, surtout sa vue, et soumettait par la pénitence la chair à l'esprit. — Qui pourrait raconter combien il fut cher à Dieu et aux hommes, par la modestie de son maintien, la sagesse de ses discours et sa douceur inaltérable ? Son amour de la solitude ne nuisait jamais en rien à son affabilité, et, sans trop se familiariser avec personne, il était bon et charitable envers tous. Souvent il passait une partie des nuits aux pieds des tabernacles pour se disposer à célébrer le lendemain. Notre-Seigneur lui apparut plusieurs fois ; et un jour l'image du Crucifix lui dit : « Thomas ! tu as bien écrit de moi, quelle récompense souhaites-tu ? » « Pas d'autre que vous-même, Seigneur ! » répondit le Saint. Dans ses moments suprêmes, sur le point d'expirer, il fut interrogé par un religieux sur ce qu'il fallait faire pour être constamment fidèle à la grâce. « Celui qui marchera sans cesse en la présence de Dieu, répondit-il, sera toujours prêt à lui rendre compte de ses actions, et ne perdra jamais son amour en consentant au péché. » Ce furent ses dernières parôles. Recueillons-les comme notre bouquet spirituel ; elles serviront à nous éloigner de toute faute, à nous tenir recueillis, sans attache et sans volonté propre ; elles réveilleront notre foi, relèveront notre courage, et nous enflammeront d'ardeur au service de Jésus. Car tels sont les fruits précieux de l'exercice de la présence de Dieu. Prions la divine Mère de nous aider à les cueillir, pour en nourrir notre âme.

18 OU 19 MARS. — Mort de saint Joseph.

PRÉPARATION. — Si, selon le Psalmiste, la mort du juste est précieuse, combien le fut celle de ce juste par excellence ! 1° Considérons comment mourut le glorieux Patriarche de Nazareth. 2° Apprenons de lui à mourir saintement. Si nous vivons comme il a vécu, dans l'humilité, la prière et la fidélité à la grâce, nous obtiendrons comme il l'a obtenue, une mort précieuse devant Dieu. *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.*¹

1° COMMENT MOURUT L'ÉPOUX DE MARIE.

Qui nous dira combien la divine Mère, si remplie des saintes ardeurs de la charité, aima son auguste et chaste Epoux ? Elle voyait en lui le Représentant du Père éternel, l'Homme juste par excellence, que le Saint-Esprit avait comblé de ses dons. Avec quelle tendresse elle dut le servir pendant sa dernière maladie ! Avec quelle sollicitude elle pourvoyait à tous ses besoins, prévenant ses moindres désirs, et l'encourageant par des paroles de paix, d'espérance et d'amour ! — Le Roi des Anges, le Dieu de toute consolation se joignait à la Vierge Mère, pour aider dans ses derniers moments le Gardien fidèle, qui les avait si constamment servis. Oh ! que la présence du Rédempteur des hommes, de Celui qui fait les délices du ciel, rendit douce et précieuse la mort du plus auguste des patriarches ! Comment, en effet, eût-elle pu être amère, la mort de celui qui expirait entre les bras de la Vie même ? Quelle joie, quel bonheur, d'être invité à quitter la terre, par Celui qui ouvre aux élus les portes de la Jérusalem céleste ! Aussi, qui pourrait exprimer l'ardeur dont l'âme de Joseph fut embrasée au moment suprême ? Multipliant les actes de foi, d'abandon, d'offrande de sa vie, il s'immolait au bon plaisir de Dieu, comme une victime

(1) Ps. 115, 5.

disposée à tous les sacrifices. Que de grâces ne reçut-il pas alors, en retour de sa généreuse fidélité ! Saint François de Sales assure que le saint Patriarche expira par un effet de l'amour sacré. Heureuse mort ! dites-vous ; puisse ma dernière heure être pareille à la sienne ! Il ne tiendra qu'à vous : cessez dès aujourd'hui de vivre pour vous-même ; aimez Jésus comme Joseph l'a aimé. Faites-lui le sacrifice de votre jugement, de votre volonté ; renoncez pour lui à la dissipation, à vos défauts les plus saillants ; priez souvent Marie, et combattez sous sa conduite. En persévérant dans cette voie jusqu'à la fin, vous obtiendrez une mort sainte et précieuse devant Dieu. *Beati mortui qui in Domino moriuntur.*¹

2^o APPRENONS DE JOSEPH A MOURIR SAINTEMENT.

Quelle confiance ne doit pas nous inspirer l'insigne privilège que reçut saint Joseph, de mourir entre les bras de Jésus et de Marie ! Figurons-nous qu'à l'heure où il va rendre le dernier soupir, nous entrons dans la maison de Nazareth, et que là prosternés aux pieds du saint mourant, nous demandions en son nom, au Rédempteur des hommes et à sa Mère bien-aimée, le pardon de nos péchés et le bonheur du paradis après cette triste vie ; pourrions-nous appréhender alors de recevoir un refus ? Ne nous semble-t-il pas impossible que Jésus résiste à nos supplications, à la vue de Joseph agonisant ? Combien moins le fera-t-il, si nos prières sont appuyées par Joseph couronné dans la gloire ! Aussi considère-t-on le saint Patriarche comme le Patron spécial de la bonne mort. Ayant goûté le bonheur d'expirer entre les bras du Rédempteur et de la Dispensatrice des grâces, combien ne souhaite-t-il pas de le faire partager à ses fidèles serviteurs ! Invoquons-le donc à cette fin. Mais rappelons-nous en même temps que la mort est d'ordinaire l'écho de la vie : on meurt comme on a vécu. Si nos années se passent dans la tiédeur, dans l'habitude des fautes vénielles et dans la négligence de nos devoirs, ne pensons pas qu'à la mort nous allions

(1) Apoc. 14, 13.

tout à coup devenir fervents, pieux, vertueux. « Ne vous y trompez pas, dit l'Apôtre; l'homme récoltera ce qu'il aura semé.¹ » Si donc vous voulez avoir une mort semblable à celle de saint Joseph, imitez son éloignement du monde, sa pureté de conscience, son amour de l'oraison; comme lui, pratiquez le détachement, l'abnégation, la conformité parfaite au bon plaisir de Dieu. Vous souhaitez une sainte mort; et vous craignez de vous gêner pour vous en rendre digne? Gardez-vous de l'illusion: vous serez à la mort ce que vous aurez été pendant votre vie. *Quæ seminaverit homo, hæc et metet.*¹

O glorieux Patriarche! je me réjouis de votre mort si précieuse et si consolante. Faites-moi vivre comme vous dans une ferveur constante au service de Jésus et de Marie. Je me consacre à votre culte, et je me propose de vous honorer et invoquer tous les jours, jusqu'à mon dernier soupir.

PRATIQUE. — Disons souvent: « Jésus, Marie, Joseph! assistez-moi dans ma suprême agonie.² »

19 OU 20 MARS. — Saint Joseph dans le Ciel.

PRÉPARATION. — Plusieurs grands Docteurs pensent que saint Joseph occupe la première place parmi les Elus, après la divine Mère. 1° Voyons par quels degrés il arriva à cette éminente sainteté. 2° Excitons-nous à une vive confiance dans son intercession. Plaçons-nous sous la direction de ce grand saint, et nous éprouverons bientôt combien sa médiation est puissante auprès de Dieu. *Dilectus Deo et hominibus, cujus memoria in benedictione est.*³

1° EMINENTE SAINTETÉ DE SAINT JOSEPH.

Déjà avant son mariage avec la Reine des Anges, Joseph était, selon le langage de l'Écriture, un Homme juste,⁴ c'est-à-dire un saint possédant toutes les vertus. Lorsqu'il fut uni

(1) Gal. 6. 8.

(2) 100 jours d'indulgence chaque fois.

(3) Eccli. 45, 1.

(4) Matth. 1, 19.

par le Seigneur à la Vierge sans tache, sa perfection avait atteint un degré sublime, puisqu'elle devait être proportionnée à la dignité dont il était revêtu. Comment, en effet, aurait-il pu sans cela garder dignement le précieux dépôt qui lui était confié, c'est-à-dire la virginité de Marie, et représenter convenablement l'Esprit-Saint dont la Vierge immaculée était l'Epouse? Cette simple considération doit nous donner la plus haute idée de la sainteté de ce grand Patriarche. — Cette sainteté s'accrut de beaucoup pendant les années qu'il passa avec Marie en Egypte et à Nazareth. Car, nous imitons volontiers ceux que nous aimons, et nous prenons facilement les idées, les manières, les mœurs de ceux avec qui nous vivons. Quel progrès dans la vertu ne fit donc pas Joseph, lui qui était toujours sous le même toit que celle qu'il chérissait comme la plus pure des créatures, comme le plus parfait modèle de la perfection créée. Un mot de la divine Mère avait pu sanctifier Jean-Baptiste et remplir Elisabeth de l'Esprit-Saint. Que sera donc devenu Joseph, qui profita si longtemps des entretiens, des prières, des exemples de cette admirable Vierge dont le seul aspect ravissait les Anges du ciel? — Mais que dire des rapports ineffables du glorieux Patriarche avec le Verbe incarné? Aucune langue humaine ne saurait les exprimer. Quelles flammes d'amour s'allumaient dans son cœur si pur, quand il regardait Jésus Enfant endormi dans son berceau ou sur le sein de Marie; quand il le pressait sur son cœur, lui donnait de tendres baisers; quand il l'entendait l'appeler son Père, et recevait ses divines caresses! Combien d'actes sublimes de foi, de confiance, d'amour, de résignation, d'offrande de lui-même, ne fit-il pas chaque jour, pendant tant d'années, et en union avec l'Enfant-Dieu! Aussi ses mérites s'accrurent au delà de toute expression; d'où le père Suarez a pu dire que saint Joseph surpasse dans la gloire tous les autres Saints, excepté la divine Mère. Remercions le Seigneur des grâces accordées à ce grand Patriarche; réjouissons-nous-en, et prions-le de nous obtenir une étincelle du feu sacré qui consumait son cœur envers Jésus et Marie. Scuhaitons même de les aimer autant qu'il les a aimés.

2^e CONFIANCE EN SAINT JOSEPH.

Comme Marie, le culte que saint Joseph attend surtout de nous, c'est notre confiance en ses mérites et en son intercession. La confiance honore les Saints, autant qu'elle nous attire leur protection. Celle que les pieux fidèles mettent dans le Père nourricier de Jésus est sans bornes, et c'est avec raison. « L'expérience prouve, dit la séraphique Thérèse, que saint Joseph nous secourt dans tous nos besoins : comme Notre-Seigneur voulut être soumis sur la terre à l'autorité de ce grand Patriarche, ainsi fait-il également dans le ciel, en souscrivant à toutes ses demandes. » Ce sentiment de la sainte est partagé par tous les vrais chrétiens. Est-ce aussi le nôtre ? Le prouvons-nous, en ne séparant jamais dans nos prières ce que Dieu même a uni, le nom de Joseph, de ceux de Marie et de Jésus ? Ah ! ne craignons pas d'excéder dans notre confiance en ce puissant Protecteur, dont le crédit auprès de Jésus et de Marie est proportionné à l'intimité de ses rapports avec ces deux personnes sacrées, et aux services qu'il leur a rendus. « Depuis plusieurs années, dit sainte Thérèse, je lui demande, le jour de sa fête, une grâce particulière, et j'ai toujours vu mes désirs accomplis. » Tout ce que l'on fait en l'honneur de saint Joseph, les aumônes, les mortifications, les actes de charité, tout est récompensé au centuple par la générosité de ce grand Saint. Faisons-en nous-mêmes l'heureuse expérience. Car s'il obtient tant de faveurs temporelles à ceux qui l'invoquent, comme le rapportent les auteurs, combien plus obtiendra-t-il des grâces spirituelles. « J'ai toujours vu, dit sainte Thérèse, les personnes qui ont envers saint Joseph une vraie dévotion, faire des progrès dans la vertu. » Il les aide à se connaître elles-mêmes, à combattre leurs défauts, à réformer leur caractère, à réprimer leur vivacité, leur dissipation, leur empressement naturel, afin de les faire avancer dans l'union avec Dieu. Invoquons-le souvent pendant nos occupations ; prions-le de nous apprendre à joindre la prière au travail, la contemplation à l'action.

Aimable Saint ! vous connaissez l'impuissance où je me trouve

de pratiquer le bien. Communiquez-moi ces vives lumières, qui me montrent la route à suivre pour arriver à Dieu.

PRATIQUE. — Disons souvent : « Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie.¹ »

21 MARS. — Saint Benoît, fondateur des Bénédictins.

PRÉPARATION. — « N'aimez point le monde, dit saint Jean, ni les choses qui sont dans le monde.² » Saint Benoît accomplit cette parole à la lettre ; car 1° Il aime passionnément la solitude. 2° Il y vécut entièrement détaché. Ne sommes-nous pas trop avides de converser avec les créatures, au lieu d'aimer à nous entretenir avec Dieu, dans l'humble sanctuaire de notre cœur ? *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt.*

10 AMOUR DE SAINT BENOIT POUR LA SOLITUDE.

Issu d'une famille illustre, ayant tous les avantages de l'esprit, du cœur et de la fortune, Benoît, à peine âgé de quatorze ans, s'effraie des dangers du monde et court abriter son innocence dans une caverne presque inaccessible. Il y passe trois années, ne vivant que d'un morceau de pain. Là, jamais il ne parle aux hommes, mais ses entretiens avec Dieu sont continuels. Aussi avec quelle rage le démon l'attaque, pour le troubler et le décourager ! Mais le saint jeune homme triomphe de leurs assauts en redoublant de prières et de mortifications. Que les desseins de Dieu sont admirables ! Pendant que Benoît se cache loin du siècle, le Seigneur le prépare à devenir le patriarche des moines d'Occident ; tant il est vrai que dans la solitude l'Esprit-Saint nous parle au cœur et nous comble de ses bienfaits ! — Bientôt de nombreux disciples, attirés par la bonne odeur des vertus de notre Saint, viennent se ranger sous sa conduite. Et alors que d'occupations multipliées remplissent

(1) 100 jours d'indulgence chaque fois.

(2) I Joan. 2, 15.

chacun de ses jours ! En aime-t-il moins la vie retirée ? Loin de là : il consacre tous ses moments libres à vaquer à l'oraison dans sa cellule, afin de puiser en Dieu les lumières et les grâces dont il a besoin pour diriger ses religieux. Oh ! si nous avions la foi des Saints et leur désir des biens célestes, quelle horreur n'aurions-nous pas du monde et des dangers continuels qu'on y court ? N'en revient-on pas d'ordinaire l'esprit distrait, le cœur aride, l'imagination pleine d'images futiles et dangereuses, et la mémoire importunée de souvenirs, qui se présentent à nous dans la prière et nous empêchent d'y être seuls avec Dieu ? Que saint Benoît a donc été sage de fuir le siècle et de se retirer loin des créatures pour trouver le Créateur ! Faites de même : retirez-vous chaque jour quelque temps pour prier, et vous disposer, surtout le matin, à remplir vos devoirs avec calme, avec foi et ponctualité. Retirez-vous chaque semaine, pour vous examiner, vous confesser et renouveler vos bons propos. Chaque mois, pendant un jour, retrempez dans l'oraison votre âme si desséchée par le soin des affaires. Enfin chaque année, pendant environ une semaine, méditez plus spécialement les vérités du salut et éveillez en vous une ferveur nouvelle. Examinez pourquoi les résolutions de vos retraites et de vos jours de récollection sont si peu durables et si peu efficaces.

2^o DÉTACHEMENT PRATIQUE PAR SAINT BENOÎT.

Il servirait peu de vivre dans la solitude, si le cœur était rempli des vanités terrestres. Pour être vraiment seul avec Dieu, il est nécessaire de se détacher de tout ce qui n'est pas Dieu. Saint Benoît comprit cette vérité. A la fleur de l'âge, il quitte sa maison, ses parents, ses amis, renonce à toutes ses espérances d'avenir, fait le sacrifice de lui-même, et embrasse une vie pénitente, sans autre consolation, sans autre appui que Dieu. Qui n'admirerait cet héroïque détachement, surtout dans un jeune homme élevé avec délicatesse ? Le Seigneur, qui promet aux Apôtres le centuple en retour des biens qu'ils abandonnèrent pour lui, sut bien récompenser Benoît de son détachement sans réserve. Il le fit père de cette immense famille

bénédictine, où sont venus se réfugier tant de rois et d'empereurs, d'où sont sortis tant de Pontifes, de savants et de Saints, et dont les influences s'étendirent jusqu'aux extrémités de l'univers. Dieu lui donna surtout une sainteté éminente, enrichie de toutes les vertus, ornée des dons les plus exquis ; il lui communiqua le pouvoir de commander à la nature, de guérir les malades, de ressusciter les morts, de lire dans les consciences et de connaître les secrets les plus cachés. Grâce à son parfait dégagement, le Saint possédait une paix inaltérable qu'aucun événement ne troublait, une lucidité d'esprit qui lui fit composer une Règle si pleine de sagesse et de discrétion, qu'elle fut adoptée dans tous les monastères de l'Occident. Si, comme saint Benoît, vous voulez jouir des faveurs célestes, de cette tranquillité d'âme qui ne craint, ne désire et ne regrette rien, vivez entièrement détaché et comme indifférent à tout ce qui n'est pas du bon plaisir divin. Que vous importe, en effet, ce qui ne contribue point à la gloire du Seigneur, à son contentement, à votre progrès spirituel, à votre éternelle béatitude ? A quoi vous serviront vos sollicitudes, vos agitations à l'égard de mille bagatelles qui vous amusent et vous occupent, tandis que vous ne devriez penser qu'à la grande affaire de votre salut ? — O mon Sauveur ! ô ma Mère, Marie ! faites-moi vivre désormais sur la terre, à l'exemple de saint Benoît, comme si j'y étais seul avec Dieu et avec vous.

25 MARS. — Amour envers Jésus Enfant.

PRÉPARATION. — « Il nous a aimés, dit l'Apôtre, et il s'est livré pour nous. » Considérons les motifs qui nous pressent d'aimer l'Enfant de Bethléem : 1° C'est un Enfant infiniment aimable. 2° C'est un Bienfaiteur infiniment généreux. Dirigeons vers lui toutes nos pensées, nos intentions, nos affections ; nous ne l'aimerons jamais autant qu'il nous aime. *Dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis.*

(1) Eph. 5, 2.

1^o JÉSUS, ENFANT INFINIMENT AIMABLE.

Le Dieu du ciel et de la terre, Celui qui commande à tout l'univers, voyant que même les foudres du Sinaï n'avaient pu contraindre les hommes à s'attacher à lui ; que fit-il ? il se dépouilla de tous les appareils de sa puissance, de sa majesté, de sa justice ; il éloigna de sa personne, et même de son nom, tout ce qui pouvait inspirer la crainte et rétrécir les cœurs, et vint s'offrir au genre humain sous la forme la plus touchante, la plus gracieuse, celle d'un bel Enfant. Un enfant gagne naturellement tous les cœurs ; et celui-ci a plus de charmes que tous les autres ensemble. Il est le plus beau des enfants des hommes ; plus beau que les Anges et les Séraphins ; possédant même la beauté de la divinité jointe à la plus haute perfection de notre humanité. O délicieuse contemplation ! s'écrie saint Bernard, ô spectacle plus suave que toutes les suavités, de voir le Créateur se faire enfant, pour nous attirer à lui ! Il n'est pas seulement le fils d'un grand monarque ; mais sa noblesse surpasse toute noblesse, puisqu'il est le Fils unique de Dieu. Toutes les richesses de la nature et de la grâce lui appartiennent ; et cependant par bonté, pour ne point effrayer les déshérités de la fortune, il naît comme le plus pauvre des mortels. Quel motif de l'aimer ! Souhaitez-vous de voir en lui les qualités naturelles aux enfants, et qui les rendent si aimables : l'innocence, la candeur, la docilité, la simplicité ? il les possède toutes à un degré qui ravit les Bienheureux. Désirez-vous trouver en lui les vertus des Saints : l'humilité, la mansuétude, la tendresse, la générosité ? Quelle vertu pourrait manquer à celui qui les donne à ses Anges et à ses Elus ? Non seulement il les possède toutes, mais il est lui-même la Sainteté par essence. Trouvez-moi donc au ciel et sur la terre un objet plus digne d'amour que Jésus, l'Amabilité infinie. O Jésus ! ravissant Enfant ! vos ineffables charmes font violence à mon cœur. Je ne puis plus vous voir, ni penser à vous, sans me sentir touché, attendri, en comparant vos grandeurs à vos abaissements, vos richesses à votre dénûment, et en réfléchissant que cette pau-

vreté, cet anéantissement sont des effets de votre amour pour moi. Ah ! daignez m'accorder une étincelle du feu sacré qui vous consume, afin que je renonce sans réserve à tout ce qui m'empêche d'être entièrement à vous.

20 JÉSUS, BIENFAITEUR INFINIMENT GÉNÉREUX.

Jésus aurait pu paraître ici-bas comme Adam, à l'âge d'homme parfait ; il préféra se montrer à nous sous la forme touchante d'un Enfant, afin de gagner plus facilement nos cœurs. Non content de cela, sachant que nous nous laissons gagner par les bienfaits, il vient à nous avec tous ses trésors. Il a des grâces pour tous les hommes sans exception ; Judas lui-même n'en sera point privé. Il en a pour tous les besoins : si vous êtes pauvre, malade, affligé ; si vous souffrez des peines d'esprit, des anxiétés de conscience ; si vous avez des défauts à corriger, des plaies à guérir, des vertus ébauchées à consolider, allez à lui : c'est un Enfant, mais il a les pouvoirs et les richesses d'un Dieu ; il est innocent, mais il sait compatir aux malheureux coupables, jusqu'à prendre sur lui leurs iniquités. N'est-il pas venu nous purifier, nous faire sortir de la fange de nos vices, et nous conduire à la sainteté ? Rien donc ne le rebute ; et jamais nous ne trouverons ailleurs autant de compassion, de miséricorde et de tendresse, que dans le cœur de cet Enfant-Dieu. Quels motifs pour nous de confiance et d'amour ! — Non content de nous donner ses grâces, il nous communique même les privilèges de sa personne sacrée. Fils unique de Dieu, il nous fait part de sa filiation, au point de nous appeler ses frères, de nous faire donner à Dieu le doux nom de Père, et de nous remplir de son Esprit-Saint. Il pousse la générosité jusqu'à devenir l'aliment de nos âmes, et nous faire vivre de la vie divine dont il vit lui-même de toute éternité. O charité infinie ! — Après cela, que lui reste-t-il à nous donner, sinon le ciel ? Et c'est encore ce qu'il fait, en nous établissant ses cohéritiers, comme enfants adoptifs du Père éternel. Ah ! qui ne vous aimerait, Seigneur Jésus ! qui ne placerait en vous toutes ses affections, en vous voyant si bon, si bienfaisant, si

généreux ? C'est à pareil jour, le 25 mars, que vous vous êtes incarné et que la Vierge immaculée est devenue votre Mère ; ah ! daignez vous en souvenir et m'accorder le don de votre saint amour. Car en vous aimant, je pratiquerai avec courage l'humilité, la douceur, le détachement, l'obéissance et toutes les vertus que votre incarnation, votre naissance et votre enfance nous ont si divinement enseignées. Je vous aime, ô mon aimable Sauveur ! je vous aime plus que moi-même, plus que ma vie, et je me consacre sans réserve à votre cœur sacré.

25 OU 26 MARS. — Marie répond à l'Ange.

PRÉPARATION. — « Marie dit à l'Ange : Voici la Servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole !¹ » 1^o Considérons les qualités de cette réponse. 2^o Apprenons de là à imiter Marie dans nos entretiens, et à ne converser jamais avec les créatures qu'en présence des Anges et de Dieu, de manière à éviter ce qui blesse l'humilité, la discrétion et la charité. *Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundum verbum tuum.*

1^o QUALITÉS DE LA RÉPONSE DE MARIE.

« Voici la Servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole ! » O humilité ! Le Très-Haut demande à la Vierge si elle consent à être sa Mère, et elle, au lieu de s'élever en elle-même et d'éclater en transports de joie, considère d'un côté son néant, et de l'autre, l'infinie majesté du Créateur, et elle se reconnaît indigne du rang sublime qui lui est offert. Néanmoins, elle ne veut pas s'opposer à la volonté de Dieu. Que fait-elle ? elle se déclare sa Servante : *Ecce Ancilla Domini.*² Elle semble dire : « Si le Verbe éternel daigne me créer sa Mère, pourra-t-on jamais croire qu'il m'ait préférée à cause de mon mérite, puisque je suis sa Servante ? Que la seule bonté

(1) Luc. 1, 38.

(2) Ibid.

de Dieu soit donc à jamais louée, bénie et exaltée ! Quelle leçon pour nous, qui sommes si portés à nous attribuer ce qui n'appartient qu'à Dieu ! — Comme la malheureuse Ève nous a perdus par son imprudence présomptueuse, en conversant avec le démon, la bienheureuse Vierge nous a sauvés par sa prudence, en traitant si sagement la grande affaire de notre Rédemption. Ève croit à la parole d'un odieux serpent, et consent à manger le fruit dont l'usage lui avait été interdit sous peine de mort. Bien différente d'elle, Marie parlant à un Ange réfléchit, délibère en elle-même ; et quand enfin elle se décide à répondre, elle pèse si bien ses paroles, qu'en acceptant la maternité divine elle ne blesse ni son humilité, ni sa virginité sans tache, et attire sur elle les plus précieuses faveurs. — Qui n'admira, avec les saints Pères, l'efficacité de sa réponse si humble et si prudente : « Voici la Servante du Seigneur, *fiat* ! qu'il me soit fait selon votre parole. » A peine fut-elle prononcée que le Fils unique de Dieu devint Fils de Marie. O puissant *fiat* ! s'écrie saint Thomas de Villeneuve ; *fiat* plus puissant que celui de la création ! Il a uni le néant à l'infini, la nature humaine à la nature divine dans une seule personne ; ce qu'il y a de plus infime à ce qu'il y a de plus grand, de plus élevé. N'est-ce pas là nous montrer le pouvoir immense de l'humilité et des prières de Marie ? Demandons à cette Vierge si humble la force de dompter notre orgueil, de fuir la présomption, d'éviter toute imprudence qui nous expose au danger d'offenser Dieu. Examinez si vous êtes recueilli dans vos pensées, modeste dans vos paroles, déflant de vous-même, circonspect dans votre conduite. Avez-vous, en un mot, toutes les bonnes dispositions que procure un cœur humble et docile, un cœur qui souhaite uniquement, comme Jésus et Marie, l'accomplissement du bon plaisir de Dieu ? *Fiat mihi secundum verbum tuum.*

2^o IMITONS MARIE DANS NOS ENTRETIENS.

Si nous voulons être chers à la divine Mère, il faut que nous travaillions à lui devenir semblables. Le mystère du jour nous invite naturellement à l'imiter dans nos conversations, et

d'abord par l'humilité ou la modestie. « Qu'avez-vous, dit l'Apôtre, que vous n'avez reçu? et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous ne l'aviez point reçu? ¹ » Tout ce que nous avons de lumières, de talents, de santé, de vertu, nous le tenons de Dieu, et cela nous oblige à ne point nous en louer, nous en vanter, ni directement, ni par détours. Il faut que nos conversations portent le cachet de la sagesse chrétienne; or, dit l'Esprit-Saint, où se trouve l'humilité, là est aussi la sagesse. ² — Le monde ne sait parler que des vanités qu'il aime, des biens passagers qu'il recherche, des plaisirs bas et grossiers dont il s'enivre. L'âme pieuse, qui a le goût des choses de Dieu, ne devrait-elle pas se plaire à parler de la vertu, du bien qui se fait dans l'Eglise catholique, du malheur de ceux qui s'en éloignent, et du bonheur des justes qui y vivent et s'y sanctifient? « La sagesse véritable, dit saint Jacques, est pudique, pacifique, modeste, docile; elle se réjouit de tout ce qui est bon, sans contention ni envie; elle est indulgente, ne critique, ne censure personne; elle fuit la duplicité, le déguisement, étant elle-même toujours simple, franche et candide. ³ » Ces qualités se rencontrent-elles dans vos entretiens? Sanctifiez-vous ceux-ci par la bonne intention, la crainte d'offenser Dieu et la volonté de lui plaire? Ou bien n'est-ce pas plutôt le désir de paraître aimable ou spirituel, qui vous presse de parler? Combien de pensées d'estime propre, de retour sur vous-même, de vaine complaisance se mêlent à vos discours! Que de sentiments étrangers à la gloire de Dieu et à son bon plaisir, souillent souvent votre commerce avec le prochain!

O ma tendre Mère, Marie! obtenez-moi la grâce de rendre mes conversations salutaires et méritoires, par la pureté de mes intentions et la sainteté de mes paroles.

PRATIQUE. — Dans nos rapports avec nos semblables, disons des choses utiles, soit au bien spirituel, soit à l'union mutuelle qui doit régner entre nous.

(1) I Cor 4, 7.

(2) Prov. 11, 2.

(3) Jac. 3, 17.

FIN DU MOIS. — **Du dernier soupir.**

PRÉPARATION. — Disposons-nous à la mort, pendant ce mois, en méditant 1° Comment nous pouvons envisager notre dernier soupir 2° Comment nous devons nous rendre dignes d'une mort sainte et précieuse devant Dieu. Formons chaque soir un acte fervent de repentir, comme si nous devions mourir la nuit suivante. *Statutum est hominibus semel mori.*¹

1° COMMENT ENVISAGER LE DERNIER SOUPIR.

« Le monde, dit un auteur,² ressemble à un théâtre. La vie de l'homme est comme une représentation dramatique. » Chacun y joue son rôle, puis disparaît, quand tombe pour lui le rideau de la mort. Alors celui qui était roi ne l'est plus. Dépouillé des insignes de sa royauté, il devient comme les autres hommes : son corps est enfoui dans la terre, et son âme paraît devant Dieu. Heureux celui qui aura joué sur la terre le rôle d'un vrai disciple de Jésus ! Les richesses, les dignités servent peu, quand on va mourir. Il ne reste alors que les œuvres bonnes ou mauvaises, qui nous suivront dans l'éternité. *Opera enim illorum sequuntur illos.*³ — Notre vie, qu'est-elle, sinon un voyage, dont le terme est le dernier soupir ? La terre est un lieu de passage, par lequel nous nous rendons à notre demeure éternelle. *In domum æternitatis.*⁴ A chaque heure, à chaque instant, nous avançons, le temps nous emporte avec lui. Nos années écoulées ont fui comme une ombre. Ainsi disparaîtront de notre vie celles qu'il nous reste à passer ici-bas. Alors nous aboutirons au terme du voyage ; il nous faudra rendre le dernier soupir. Que voudrons-nous avoir fait, dans ce moment suprême ? Quelle route souhaiterons-nous d'avoir suivie ? est-ce

(1) Hebr. 9, 27.

(2) Cornelius A-Lapide.

(1) Apoc. 14, 13.

(4) Eccli. 12, 5.

celle du vice ou celle de la vertu ? — Notre existence ici-bas ressemble à la journée d'un mercenaire ; le dernier soupir en est la fin. En nous plaçant sur la terre, que s'est proposé notre Créateur et Maître ? Il a voulu nous rendre heureux, et à cette fin, il nous a prescrit une tâche à remplir, qui est celle de travailler sans relâche à notre sanctification, moyennant un salaire proportionné à nos labeurs. Or, ce salaire ne nous sera payé intégralement qu'au soir de la journée, c'est-à-dire à la fin de notre vie, lorsque la mort répandra ses ombres autour de nous. Le dernier soupir sera le signal de la récompense, si nous avons bien travaillé. Ah ! que n'employez-vous toutes vos heures, tous vos instants, à correspondre à la grâce de la prière, et aux inspirations qui vous pressent de remplir exactement tous vos devoirs ! Fuyez la lâcheté, la négligence, la tiédeur, la paresse ; soyez de ces serviteurs fidèles et vigilants que le Sauveur promet de traiter avec honneur dans le séjour de la gloire. *Faciet illos discumbere et ministrabit illis.*¹

2^e COMMENT ON DOIT SE DISPOSER A UNE SAINTE MORT.

Heureux celui qui fait servir sa vie entière de préparation à la mort ! La scène du monde passe avec la rapidité de l'éclair, mais les œuvres bonnes ou mauvaises demeurent et ont des suites éternelles. Au souvenir de leurs iniquités, dit le Sage, les pécheurs se présenteront en tremblant devant le tribunal de Dieu, pour y entendre une sentence qui les condamnera aux supplices éternels ; tandis que les justes, après les labeurs et les luttes de l'exil, entreront dans les joies de la Jérusalem céleste. Oh ! que le bonheur de mourir saintement vaut bien la peine de mener une vie fervente ! Et cette ferveur, sauvegarde de l'innocence, qu'est-elle, si ce n'est le soin de servir Dieu fidèlement ? Voyageurs ici-bas, toujours aspirant à une patrie meilleure, nous est-il jamais permis de ralentir notre marche, et de laisser diminuer notre ardeur ? Ne voyons-nous pas que plus les années nous rapprochent du tombeau, plus nous devons

(1) Luc. 12, 37.

être attentifs à nous préparer au passage qui doit fixer notre sort? Nous devons à cette fin devenir plus humbles, plus obéissants, plus charitables, plus résignés, plus adonnés à l'oraison, plus attentifs à contenter Dieu, à mesure que nous avançons dans la vie. — Sans doute il en coûte de vivre toujours avec tant de circonspection, de recommencer chaque jour la même tâche, de ne se relâcher jamais dans la pratique de devoirs pénibles, de vertus opposées aux inclinations les plus naturelles de nos cœurs. Mais que la pensée de la récompense nous anime ! Le Maître que nous servons est magnifique : pour un verre d'eau, il donne une éternité de délices ; pour un moment de légère tribulation, un poids immense de gloire qui n'aura pas de fin. Que ne font pas les mondains qui ambitionnent un poste, une fortune dont ils jouiront à peine quelques années ? Faisons-nous moins pour un royaume éternel ?

O mon Sauveur ! vous me l'avez dit par votre Apôtre : « Le travail que je m'impose pour me sanctifier, ne sera pas sans récompense. »¹ Accordez-moi le courage de le continuer jusqu'à la fin de ma carrière ici-bas. Par l'intercession de la divine Mère, donnez-moi la persévérance finale et la gloire éternelle réservée à vos amis.

PRATIQUE. — Disons-nous souvent : « Comment ferais-je cette action, si je devais mourir dans une heure, dans un instant ? »

MOIS D'AVRIL.

1^{er} VENDREDI. — Charité du Cœur de Jésus.

PRÉPARATION. — « C'est là mon précepte, que vous vous aimiez les uns les autres comme je vous ai aimés. »² Méditons la charité du Cœur de Jésus 1^o Pendant sa vie mortelle. 2^o Dans

(1) Gal. 6, 9.

(2) Joan. 15, 10.

sa vie eucharistique. Proposons-nous de veiller avec soin sur nos pensées, nos paroles, sur notre conduite, pour prévenir tout soupçon, toute médisance, tout procédé peu conforme à la charité du Sauveur. *Ut diligatis invicem sicut dilexi vos.*

1^o CHARITÉ DU CŒUR DE JÉSUS PENDANT SA VIE MORTELLE.

Le Cœur de l'Homme-Dieu est le Cœur de ce Pasteur charitable qui, possédant cent brebis et en voyant une perdue, abandonne les quatre-vingt-dix-neuf autres pour chercher la pauvre égarée. Verbe éternel, il quitte la société des Anges où il était parfaitement heureux, il vient sur la terre mener une vie dure et sauver des ingrats. Se peut-il une charité plus généreuse, plus désintéressée ? Quel roi est jamais descendu du trône pour le bien de ses sujets ? Jésus l'a fait, lui, le Roi de gloire, dont le trône est plus haut que les cieux. Si le moins élevé des Séraphins s'était abaissé jusqu'à nous, nous en serions touchés. Combien plus l'exemple d'un Dieu doit-il nous attendrir, et nous persuader de marcher à sa suite par la voie de la vraie charité ! Il a passé sur la terre, éclairant les aveugles, instruisant les ignorants, redressant les boiteux, guérissant les malades, ressuscitant les morts, faisant toute sorte de bien. On l'a vu parcourir les villes et les bourgades, prêchant, se fatiguant, avertissant les égarés, consolant les affligés, répandant partout la lumière évangélique et les grâces du salut. Combien de fois n'a-t-il pas dispensé à des multitudes affamées le pain matériel, et surtout la doctrine ! Son Cœur compatissant ne pouvait considérer sans peine les souffrances d'autrui, et on le vit pleurer sur Lazare et sur Jérusalem, par un effet de sa tendresse envers nous. Il n'hésita pas même à prendre sur lui nos péchés, ainsi que les châtiments qui nous étaient dus ; et le ciel put contempler stupéfait le spectacle d'un Dieu flagellé, bafoué, portant une pesante croix et y mourant pour ses créatures. O charité du Cœur de Jésus ! que vous condamnez bien mes réserves, mon égoïsme, et cette appréhension que je ressens tant de fois de me déranger, de me gêner et dévouer, quand il s'agit d'aider mes semblables, ou de vous rendre service à vous-même, ô mon Rédempteur ! dans la personne de

mes frères ! O Cœur adorable, touchez mon misérable cœur. Communiquez-lui ces sentiments de bonté, de miséricorde, de condescendance, qui vous ont toujours animé. Faites-moi fuir ce qui blesse tant soit peu la vertu de charité, dans mes pensées, paroles, démarches, et dans toute ma conduite.

2^o CHARITÉ DU CŒUR DE JÉSUS DANS L'EUCARISTIE.

Trente-trois années de sacrifices ne suffirent pas au Cœur de notre aimable Maître, pour nous témoigner son amour. Il voulut s'attacher inséparablement à nous par l'adorable Eucharistie. Lui qui remplit l'univers de son immensité, il daigne se renfermer dans nos églises, dans nos pauvres tabernacles ; et là que fait-il ? il soigne nos intérêts. Il n'a pas voulu confier à d'autres le soin de nous sauver, il s'en est chargé lui-même. Combien de fois il nous éclaire, nous pardonne, nous fortifie, nous console, et exauce nos prières, quand nous allons le visiter ! Non content de s'être immolé pour nous sur le Calvaire, il perpétue son sacrifice sur des milliers d'autels. Pour mieux remédier à nos maux, qui le croirait ? il vient en personne soigner nos plaies, guérir nos blessures, relever notre courage, et nous rendre une santé parfaite, en nous communiquant sa propre vie. O prodige de la bonté de Jésus ! Comme on connaît l'intensité d'un brasier à la chaleur qui s'en échappe, ainsi pouvons-nous mesurer la charité du Sacré-Cœur, sur les grandes œuvres qu'il a produites pour nous. Quel homme, quel saint a jamais fait en faveur de son semblable quelque chose qui approche des mystères eucharistiques ? Pour en venir à un tel excès d'amour, il ne faut pas moins que le Cœur d'un Dieu. Oui, un Dieu seul est capable d'un tel dévouement, dévouement sans bornes, et qui ne se ralentira jamais jusqu'à la consommation des siècles. Plein du désir de nous combler de biens, Jésus nous invite à nous approcher de lui et à le recevoir à la table sacrée : « Venez, mes amis, nous crie-t-il, mangez le Pain et buvez le Vin que je vous ai préparés. » Que

(1) Prov. 9, 5.

pouvait-il nous donner de meilleur, dans son infinie bonté, que le Froment des élus et le Vin qui produit les vierges ?¹ Voyez si vous visitez souvent cette source de vie, cette fournaise de la divine charité. Y puisez-vous ce qui manque à votre cœur, c'est-à-dire l'amour porté jusqu'au sacrifice de vous-même au service du prochain ?

O Cœur de mon Jésus ! jusques à quand serai-je toujours si sensible à mes intérêts et si peu touché de ceux d'autrui ? Inspirez-moi plus d'abnégation, de compassion envers les autres, plus de support, de patience, de douceur, d'affabilité dans mes rapports avec le prochain. Marie, ma tendre Mère ! obtenez-moi cette charité constante et généreuse, qui ne se rebute jamais des difficultés.

PRATIQUE. — Examinez où vous en êtes dans l'exercice de la parfaite charité : si vos pensées, paroles et actions ne blessent jamais en rien cette royale vertu.

VERTU SPÉCIALE A PRATIQUER PENDANT LE MOIS : Charité envers le prochain.

PRÉPARATION. — « Revêtez-vous, dit l'Apôtre, d'entrailles de miséricorde et de bénignité.² » Considérons 1° Les motifs qui nous pressent d'exercer la charité. 2° Comment nous pouvons pratiquer cette vertu. Examinons quels défauts nous avons à nous reprocher en cette matière, et travaillons à nous en corriger. *Induite vos viscera misericordiæ, supportantes invicem.*³

1° MOTIFS DE CHARITÉ.

« Comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés, revêtez-vous, dit l'Apôtre, d'entrailles de miséricorde ; pratiquez la bénignité, l'humilité, la modestie, la patience, vous supportant les uns les autres, vous pardonnant mutuellement vos torts, comme le Seigneur vous a pardonné.⁴ » Saint Paul appelle ici

(1) Zach. 9, 17

(2) Col. 3, 12.

(3) Col. 3, 12-13.

(4) Ibid.

les fidèles des « élus de Dieu, » c'est-à-dire « ceux que Dieu a choisis de toute éternité, et qu'il a prédestinés pour être ses enfants ;¹ » ceux que saint Pierre nomme « une race choisie, un sacerdoce royal.² » O dignité du prochain ! combien ne nous oblige-t-elle pas de nous revêtir, non pas de l'apparence, des dehors de la charité, qui n'est qu'une politesse mondaine, mais d'entrailles de miséricorde, comme il convient à des saints, à des chéris de Dieu ! *Sancti et dilecti*. — Et quelles qualités doit posséder cette charité ? elle doit être, continue l'Apôtre, douée d'humilité, de modestie, de patience, d'affabilité, d'esprit de clémence et de pardon. D'après ces paroles adressées à tous, que devons-nous conclure ? Premièrement, que nous sommes appelés, non pas aux dignités de la terre, mais à quelque chose de plus grand que la royauté même, c'est-à-dire, à la sainteté. Le prince des Apôtres nous nomme « Une nation sainte, un peuple d'acquisition, le peuple de Dieu.³ » Cette vocation n'est-elle pas plus sublime que toutes les grandeurs créées, puisque par là nous sommes destinés à participer à la grandeur incréée ? Secondement, ne suit-il pas de là que nous devons avoir du respect, de l'amour, de l'affection, les uns envers les autres ? Enfants d'un même Père qui est Dieu, d'une même Mère qui est l'Eglise, nous n'avons qu'un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ; c'est le même Esprit-Saint qui nous dirige, la même grâce qui nous sanctifie, le même aliment eucharistique qui nous soutient sur la route du ciel ;⁴ nous aspirons tous à un même royaume, à une même récompense ; quoi de plus capable de nous unir entre nous ? Voyons donc si, comme les premiers fidèles, nous n'avons qu'un seul cœur et une seule âme, les mêmes idées, les mêmes sentiments, les mêmes aspirations vers un but unique, qui est la gloire de Dieu, notre sanctification et celle de nos semblables, selon notre vocation. Dépouillons-nous de tout ce qui blesse la parfaite charité.

(1) Eph. 1, 4-6.

(3) I Petr. 2, 9.

(2) I Petr. 2, 9.

(4) Eph. 4, 4-6.

2^o PRATIQUE DE LA CHARITÉ.

Pour exercer parfaitement la charité, combien ne devons-nous pas veiller sur nos pensées, de peur que des soupçons, des jugements téméraires ne se glissent dans notre esprit et ne nous fassent perdre l'estime que nous devons au prochain ! « La charité, dit l'Apôtre, ne pense mal de personne, ¹ » sans raison suffisante. « De quel droit, demande-t-il, osez-vous juger et mépriser votre frère ? ne savez-vous pas que nous serons tous jugés au tribunal de Jésus-Christ ? ² » « Gardez-vous donc de penser mal des autres avant que le Seigneur vienne. ³ » « Ne jugez pas, dit le Sauveur, et vous ne serez pas jugés. ⁴ » — Nous devons veiller sur nos pensées, et plus encore sur nos paroles, à cause du scandale que nous pouvons donner et du dommage qu'un seul mot peut quelquefois causer au prochain. Il en est qui ont la coutume de tout contrôler, de tout censurer sans en avoir la charge, et qui critiquent tout le monde, comme si eux-mêmes n'avaient aucun défaut. Oh ! que cet esprit est contraire à l'humilité et à la charité ! Les Saints étaient attentifs à dire du bien de tous, même de leurs ennemis. Ils ne blâmaient personne dans leurs discours, se rappelant cette parole du Sauveur : « Ne condamnez pas, et vous ne serez point condamnés. ⁵ » — Notre conduite à l'égard du prochain doit répondre à nos paroles. Nous devons lui témoigner l'affection sincère que nous inspire notre foi, éviter de le contrister, nous empresser à l'aider, à l'encourager, à le consoler, agir, en un mot, à son égard, comme le ferait Jésus lui-même. Sainte Thérèse eût regardé comme une journée perdue, celle qu'elle aurait passée sans rendre à ses sœurs quelque service. « Qui-conque, dit le Sauveur, aura donné un verre d'eau froide seulement, au moindre des miens parce qu'il est mon disciple, je vous le dis en vérité, il ne perdra pas sa récompense. ⁶ » Quelle récompense n'aurons-nous pas, si nous passons toute notre vie à rendre aux autres de bons offices en esprit de charité ?

(1) I Cor. 13.

(2) Rom. 14. 10.

(3) I Cor. 4. 5.

(4) Luc. 6, 37.

(5) Ibid.

(6) Matth. 10, 42.

O mon aimable Sauveur ! inspirez-moi l'humilité, l'abnégation et le dévouement, afin que je me consacre au service du prochain avec un parfait désintéressement, et une généreuse cordialité. Ma douce Mère, Marie ! faites-moi servir Jésus dans la personne de mes frères.

PRATIQUE. — Formons la résolution de prendre la défense des absents, et de ne jamais rien dire contre la réputation d'autrui.

25 AVRIL. — Charité de Jésus Enfant.

PRÉPARATION. — « Il est descendu du ciel, chante la sainte Eglise, à cause de nous et pour notre salut.¹ » Considérons 1^o Combien l'Enfant Jésus nous a aimés. 2^o Combien, à son exemple, nous devons aimer le prochain. Habitons-nous, dit saint François de Sales, à voir nos semblables dans la poitrine du Sauveur, à les respecter, les chérir, les aider comme d'autres Jésus-Christ. *Quamdiu fecistis uni ex his fratribus meis minimis, mihi fecistis.*²

1^o CHARITÉ DE JÉSUS ENVERS NOUS.

« Par la création, dit saint Augustin, l'homme fut formé à l'image de Dieu, mais par l'Incarnation, Dieu se fit lui-même à l'image de l'homme ; » et pourquoi ? pour mieux compatir à nos misères et les soulager plus efficacement. Il aurait pu prendre la nature angélique et nous envoyer par d'autres ses bienfaits ; il préfère s'unir à la nature humaine et nous apporter lui-même les remèdes à nos maux. Il relève ainsi notre nature, l'ennoblit, la divinise, la rend même digne de s'asseoir un jour en sa personne sur le plus haut trône du royaume de la gloire. Qui n'admirerait une telle bonté ? Jésus ne nous doit rien, et il nous donne tout ; nous ne méritons que des châtimens, et il nous comble de biens. Que dis-je ? il se livre lui-même à nous, en se faisant l'un des nôtres, afin de mieux entrer dans notre

(1) Symb. Nicæn.
N. MÉD. I.

(2) Matth. 25, 40.

famille et de nous rendre plus de services. Aussi n'hésite-t-il pas à nous appeler ses frères,¹ à nous permettre de converser avec lui, de lui demander ses grâces, de l'importuner même pour les obtenir. Il nous assure avec serment qu'il nous les accordera, quand nous les réclamerons avec confiance et persévérance; qu'il ne nous refusera pas ses dons les plus précieux, fût-ce même son corps, son sang, son âme, sa divinité, et l'éternelle possession de son royaume. Se peut-il plus de tendresse et de générosité? Et voilà comment nous aime un Dieu, dès son entrée en ce monde! car, dès lors il est ce qu'il se montrera plus tard, la charité venue du ciel et incarnée parmi nous. Prosternés donc près de sa crèche, contemplons par la foi ce divin Soleil, qui doit répandre ici-bas tant de saintes ardeurs. Réchauffons-y nos affections, afin d'aimer comme lui ceux qu'il a tant aimés. — N'êtes-vous pas insensible, indifférent aux souffrances de vos semblables? Savez-vous descendre jusqu'à vos inférieurs, comme l'a fait le Verbe incarné? Gardez-vous d'être à leur égard, fier, dur, dédaigneux, toujours prêt à reprendre, à contredire, à contrarier. Apprenez plutôt de l'Enfant de Bethléem, à être bon, compatissant, miséricordieux, doux, condescendant et charitable envers tous, comme lui-même l'a été durant sa vie mortelle. *Ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.*²

2^e L'EXEMPLE DE JÉSUS DOIT NOUS FAIRE AIMER LE PROCHAIN.

Quoi de plus efficace, en effet, que l'exemple du Verbe incarné, pour nous engager à aimer nos frères d'un amour tendre, généreux et constant? On admire la charité de saint Paulin, qui se vend comme esclave, pour racheter le fils d'une pauvre veuve. Mais combien plus admirable est l'amour de Jésus-Christ qui, étant Dieu, devient homme, se charge de tous nos crimes, de tous les châtiments qu'ils méritent, afin de nous arracher à l'esclavage de l'enfer! Dans la crèche, Jésus garde le silence; mais le spectacle de son abaissement n'est-il

(1) Hebr. 2, 11.

(2) Joan. 13, 34.

pas une prédication muette, qui nous enseigne mieux la charité que les plus éloquents discours ? Sa pauvreté, ses humiliations, ses souffrances nous crient plus haut que toutes les voix, combien son Cœur nous aime, et combien, à son exemple, nous devons aimer nos frères. Le vénérable François de l'Enfant-Jésus, religieux espagnol, préparait chaque année, pour la fête de Noël, un festin extraordinaire, auquel il invitait tous les nécessiteux. L'Enfant divin montra par des miracles combien cette dévotion lui était agréable. Il n'en demande pas autant de nous ; mais ne pourrions-nous pas entrer dans les dispositions de charité, qui l'animent à Bethléem ? Couché dans son humble crèche, il considère tous les hommes comme les images vivantes du Dieu Créateur, comme les fils adoptifs du Père céleste, qui l'a envoyé sur la terre pour les racheter. Déjà il pardonne aux coupables repentants ; il compatit à nos maux, s'offre en victime pour nous en guérir, et se dévoue sans réserve à notre salut. Ne pourriez-vous pas imiter cette charité de l'Enfant-Dieu, en vous montrant compatissant à l'égard des pécheurs et de tous ceux qui souffrent ; en rendant de bons offices à ceux qui en ont besoin et qui vous le demandent ; en vivant uni à vos frères par les idées et par les sentiments ? Honorez les enfants pauvres, qui vous rappellent l'Enfant de Bethléem, dénué de tout ; soulagez-les, selon vos moyens, ne fût-ce que par une parole, une prière, une marque de bonté, d'intérêt, de bienveillance et d'encouragement.

Aimable Jésus ! faites-moi connaître les défauts qui empêchent en moi la pratique de la parfaite charité. Si je ne puis opérer tout le bien qui se présente à moi, donnez-moi la grâce de suppléer à mon impuissance par mes prières et mes désirs. Je voudrais, pour vous plaire, soulager toutes les infortunes, ramener à Dieu toutes les âmes égarées, procurer une bonne mort à tous les agonisants, délivrer du purgatoire tous les fidèles défunts, afin d'exercer ainsi la plus généreuse libéralité. Daignez agréer ces désirs, comme s'ils étaient effectués à votre plus grande gloire. Ainsi soit-il !

25 AVRIL. (BIS.) — **Saint Marc, évangeliste.**

PRÉPARATION. — Réveillons notre ferveur dans la pratique de deux vertus qui distinguent saint Marc : 1° La docilité. 2° La bonté de cœur. Examinons ensuite si nous sommes assez pliables dans nos rapports avec nos supérieurs, et si nous ne manquons pas de charité et de condescendance envers nos égaux et nos inférieurs. *Cum omni humilitate et mansuetudine, servare unitatem spiritus, in vinculo pacis.*¹

1° **DOCILITÉ DE SAINT MARC.**

Depuis que ce glorieux disciple de saint Pierre connut la vérité évangélique, après la Pentecôte, il semble n'avoir jamais perdu de vue la parole du divin Maître : « Si vous ne devenez comme des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. » Il suivit, en effet, partout le Prince des Apôtres, comme un fils son père ; il lui obéissait en tout, allait au-devant de ses désirs, et expliquait sa doctrine à tous ceux que saint Pierre évangélisait. Jamais il ne s'écarta de l'enseignement de son maître. Le Prince des Apôtres avait coutume, par humilité, de taire ce qui était à sa louange et de raconter ce qui pouvait tourner à sa confusion ; saint Marc use du même procédé, par cet esprit de docilité qui obéit sans raisonner et imite instinctivement ce qui le frappe dans son modèle. Il omet, en effet, dans son Evangile plusieurs traits honorables pour saint Pierre, tandis qu'il expose en détails ses trois reniements. Pierre approuva sans doute ce travail, et l'on ne sait ce que l'on doit le plus admirer, ou l'humilité du maître, ou la docilité du disciple. Comme l'humilité est la mère de l'obéissance, il n'est donc pas étonnant d'entendre le Prince des pasteurs, modèle d'humilité, donner le nom de fils à son très docile disciple. *Marcus*,

(1) Eph. 4, 2 3.

*filius meus.*¹ — Y a-t-il dans votre cœur quelque répugnance à obéir? c'est un signe que l'humilité n'a point encore entièrement assujéti votre jugement et votre volonté à l'autorité légitime. En vain prétendez-vous nourrir en vous l'orgueil, la prétention, la suffisance, et rester malgré cela docile et soumis; tôt ou tard votre amour-propre reprendra ses droits, et vous saurez par expérience combien l'humilité est nécessaire à la vertu d'obéissance. Tenez-vous donc toujours dans la pensée de votre néant, de votre ignorance, de votre impuissance au bien, et vous ferez bientôt vos délices de vous laisser conduire par vos supérieurs, comme par Dieu lui-même. *Quasi filii obedientiæ.*² Inspirez-moi, doux Jésus! cet esprit de soumission et d'obéissance que vous avez donné à saint Marc, afin que j'accomplisse en tout votre adorable volonté.

2^e BONTÉ QUI DISTINGUA SAINT MARC.

Pendant que saint Marc travaillait à Rome et à Aquilée, on remarquait en lui une propension spéciale à aider les fidèles, à leur apprendre les premiers éléments de la foi, à se faire tout à tous pour les gagner à Dieu et sauver leurs âmes. Saint Paul, qui le connaissait, en témoigne une grande estime dans une Epître, et n'hésite pas à l'appeler auprès de lui pour profiter de ses services;³ tant il est vrai que le dévouement et la bonté du cœur sont les meilleures recommandations dans le saint ministère, et dans l'exercice de la charité chrétienne! Envoyé par saint Pierre pour évangéliser l'Egypte et les provinces voisines, notre Saint convertit une foule d'idolâtres qui, gagnés par sa douceur et ses miracles, détruisirent eux-mêmes leurs temples et leurs idoles, et devinrent de fervents chrétiens. Qui ne connaît l'histoire de l'Eglise d'Alexandrie, fondée par notre Saint? Cette Eglise était si prospère, au rapport d'Eusèbe, qu'on en eût pris les nombreux fidèles pour des religieux, tant leur piété était sincère. Ces heureux résultats, dus au zèle et à la charité de saint Marc, lui valurent la couronne du martyr.

(1) 1 Petr. 5, 13.

(2) 1 Petr. 1, 14.

(3) II Tim. 4, 11.

Et quelle plus belle récompense pouvait-il ambitionner, après avoir, comme son divin Maître, passé sa vie à faire le bien ? Le bien que fait un bon cœur, peut-il trouver ici-bas un salaire plus digne de lui ? Ce n'est ni la renommée, ni la reconnaissance qui pourraient lui rendre selon son mérite. Et malheur à qui s'arrêterait à une rétribution si vulgaire ! Le vrai chrétien ne doit souhaiter d'autre récompense de ses services, que celle qu'a reçue Jésus-Christ, c'est-à-dire l'oubli, le mépris, l'ingratitude en cette vie, afin de mériter plus sûrement la vie éternelle. Est-ce là votre ambition ? n'êtes-vous pas trop sensible, quand on n'apprécie pas assez vos travaux, vos fatigues, votre dévouement, ou qu'on néglige de vous remercier d'un acte de charité, de condescendance et de bonté ? En faisant le bien, ne cherchez désormais que Dieu, sa grâce et son amour ; c'est le seul trésor qui puisse payer vos services, puisque ce trésor est d'un prix infini. *Infinitus enim thesaurus est hominibus.*¹

O belles flammes d'amour qui avez consumé la vie de mon Jésus ! venez, et consommez en moi toutes les affections terrestres, afin que mes pensées, mes paroles, mes désirs et mes actions ne respirent que la gloire et l'amour de mon Rédempteur. Je veux agir désormais, non pour contenter les hommes ou pour me satisfaire, mais uniquement dans l'intention d'honorer Dieu, de faire sa volonté et de grandir dans son amour. Ainsi soit-il !

PRATIQUE. — Priez la Reine des Apôtres de vous obtenir la grâce d'imiter saint Marc, dans sa docilité et sa bonté, en vue de plaire à Dieu seul.

26 AVRIL. — Notre-Dame de Bon-Consell.

PRÉPARATION. — « Le conseil vous gardera, dit l'Esprit-Saint, et la prudence vous préservera de la voie des pécheurs. »²
 1° Marie fut de tout temps la Conseillère de l'Eglise. 2° Elle le fut surtout des Saints qui mirent en elle leur confiance. Ne

(1) Sap. 7, 14.

(2) Prov. 2, 11.

négligeons-nous pas d'invoquer cette tendre Mère dans nos doutes, nos inquiétudes, nos tentations contre la foi? Faisons-le désormais, et nous ressentirons bientôt les effets de cette salutaire pratique. *Consilium custodiet te, et prudentia servabit te.*

1^o MARIE, CONSEILLÈRE DE L'ÉGLISE.

L'Eglise applique à Marie ce qui est dit de la Sagesse incarnée : « J'habite dans le Conseil de Dieu ; j'étais dans sa pensée, lorsqu'il organisait le monde.¹ C'est moi qui ai fait naître dans les cieux une Lumière qui ne s'éteindra jamais.² Quelle est cette Lumière éternelle, sinon le Verbe incarné? Il communiqua à sa divine Mère l'esprit de conseil dont il est la source, en sorte qu'après son Ascension glorieuse, il pût la laisser à sa place sur la terre, pour confirmer les Apôtres et leurs disciples dans la doctrine évangélique. Et en effet, elle résolvait leurs doutes et les aidait de ses conseils dans les difficultés. — Du haut du ciel, avec quelle sollicitude ne continuait-elle pas ce charitable office de Conseillère de l'Eglise ! Saint Cyrille l'appelle « la Lampe inextinguible et l'Appui de la foi orthodoxe. » L'Eglise déclare que Marie seule a écrasé dans l'univers entier toutes les hérésies.³ N'est-elle pas aussi pour nous tous cette Colonne lumineuse qui, pendant la nuit, guidait à travers la solitude le peuple élu d'Israël ? Ici-bas nous marchons comme au désert, sans pouvoir clairement discerner notre route. Or, selon saint Germain, c'est à Marie que nous devons, après Jésus, la connaissance de la religion. Qui sait ce que nous serions devenus sans sa protection maternelle ? Combien d'âmes élevées chrétiennement comme nous ont fait naufrage dans la foi ! Combien d'autres ont été victimes de funestes illusions ! Ne pensons pas être toujours exempts d'erreurs par rapport à nous-mêmes et à notre salut. Que d'ignorance dans notre esprit touchant nos défauts, nos inclinations mauvaises, nos imperfections ! Vous ne voyez en vous rien à reprendre, dites-vous. Mais êtes-vous sûr de marcher dans la voie des

(1) Prov 8, 12.

(2) Eccli. 24. 6.

(3) Off. B. M. V. Brev.

solides vertus? Votre humilité est-elle vraie, sincère, sans réserve, sans inconstance? Votre amour envers Dieu est-il à l'épreuve des sécheresses, des dégoûts, des tentations? Rendez-vous service au prochain, lors même qu'il vous déplaît, vous offense et vous persécute? Vous croire vertueux et vous reposer dans cette pensée, sans avoir acquis la perfection des Saints, est donc une illusion de votre part, illusion d'autant plus dangereuse qu'elle se couvre d'apparences qui flattent votre vanité et nourrit en vous la présomption. Priez donc Notre-Dame de Bon-Conseil de vous obtenir la connaissance de vous-même, l'esprit de discernement, de prudence, de circonspection, afin d'assurer votre progrès dans la sainteté véritable. Examinez si vous ne manquez point souvent de discrétion dans vos paroles et dans votre conduite.

2^o MARIE CONSEILLÈRE DES SAINTS.

La Reine du ciel fut surtout la conseillère des Saints que Dieu appelait à jouer un grand rôle dans l'Eglise, et qui pour cette raison avaient besoin de beaucoup de lumières. Tous s'adressèrent à la Mère du Verbe incarné, au Trône de la divine Sagesse, et ce ne fut pas en vain. Saint Dominique ne sachant plus quel moyen prendre pour convertir les Albigeois, eut recours à Marie : elle lui révéla la dévotion du Rosaire, qui ramena par milliers à la vérité les hérétiques les plus enfoncés dans l'erreur. Ce fut devant une image de Marie, dans la grotte de Manrèse, que saint Ignace reçut de si vives lumières, qu'elles lui auraient tenu lieu d'Evangile, disait-il, en cas que les Livres saints fussent perdus. Saint Alphonse, qui cultiva toute sa vie la dévotion à Notre-Dame de Bon-Conseil, fut favorisé de nombreuses apparitions de Marie, dans la grotte de Scala : « Et que vous disait-elle? » lui demanda-t-on un jour dans sa vieillesse. Il répondit : « Je prenais d'elle conseil en tout, et elle me disait de si belles choses ! » Pouvait-elle ne pas dire des choses merveilleuses, cette Mère de la Sagesse incarnée? N'est-ce point par elle que l'Eglise a été illustrée de tant d'Ordres religieux, dont elle fut l'inspiratrice et la directrice

toute spéciale, comme sont les Ordres célèbres du Carmel, de saint François, des Servites et de la Merci? Par elle, la foi s'est propagée sur toutes les plages, jusqu'aux extrémités du monde. Qui ne l'invoquerait donc dans toutes ses entreprises? Vocation à décider, doutes à éclaircir, obscurités d'esprit à dissiper, études et examens à bénir, avis à prendre et à donner, lumières particulières à obtenir, tout est l'objet de sa sollicitude, lorsque nous la prions avec confiance. — Au lieu de recourir à elle quand vous doutez, ne choisissez-vous pas alors sans délibération ce qui vous platt, ce qui flatte vos goûts, votre paresse, votre sensualité, votre amour-propre? A l'avenir, dans vos perplexités, recueillez-vous, priez Marie et consultez vos directeurs spirituels; vous agirez ainsi, non d'après le caprice, mais selon les principes de la raison et de la foi. « Mon fils, dit l'Esprit-Saint, ne faites rien sans conseil, et vous ne vous repentirez pas de vos actions. » *Sine consilio nihil facias, et post factum non pœnitebis.*

30 AVRIL. — Ouverture du mois de Marie.

PRÉPARATION. — « J'arrosrai les plantes de mon jardin, et j'enivrerai les arbres de ma prairie. » Ce texte de l'Ecclésiastique que l'on peut appliquer à Marie, nous indique les faveurs que promet la divine Mère, 1^o Aux plantes de son jardin. 2^o Aux arbres de sa prairie, c'est-à-dire aux âmes qui, pendant le mois de Mai, l'honoreront, les unes par leurs prières, les autres par les actes d'une solide vertu. Aspirons à imiter celles-ci, afin que notre dévotion à Marie produise des fruits de salut. *Rigabo hortum meum plantationum, et inebriabo prati mei fructum.*

1^o QUELLES SONT LES PLANTES DU JARDIN DE MARIE.

Le jardin de la divine Mère, c'est la sainte Eglise, puisqu'elle l'a fondée avec son adorable Fils, et que Jésus lui-même lui a

(1) Eccli. 32, 24.

(2) Eccli. 24, 42.

remis, dans la personne de Jean, tous ses vrais disciples ou tous les enfants de l'Eglise catholique. Marie d'ailleurs est la Dispensatrice des biens de la Rédemption. Elle les donne à qui elle veut, quand elle veut, et comme elle veut. De là cette parole qu'on lui applique : « J'arroserai les plantes de mon jardin. » Ces plantes sont les âmes fidèles, qui honorent la divine Mère par des visites, des pratiques pieuses, le chapelet, l'*Angelus*, l'*Ave Maria*, le petit office et les autres dévotions agréables à son Cœur. Mais comme une plante est dans la nécessité de se nourrir et de puiser en terre le suc qui la fait vivre ; ainsi nos âmes ont besoin de se retremper dans de ferventes méditations, de saintes lectures et des prédications qui traitent des gloires de leur Reine bien-aimée. Aussi quel profit ne retirerons-nous pas des exercices du mois de Mai, si nous y assistons pieusement ! Nous y trouverons les moyens de mieux connaître la divine Mère, de prendre envers elle des sentiments plus tendres, plus confiants, et conséquemment plus capables de mériter ses faveurs. Nos occupations nous empêchent-elles d'assister aux sermons ou aux réunions qui se font en son honneur ? récitons au moins quelques prières, et lisons chaque jour quelques lignes qui réveillent notre dévotion envers elle. A ce prix, cette Dispensatrice des grâces arrosera les plantes de son jardin, c'est-à-dire, qu'elle nous obtiendra lumières, force, courage, consolations. Après l'avoir priée, le matin, le soir, pendant le jour, nous nous sentirons intérieurement réconfortés, renouvelés, et disposés à revenir au pied de son autel ou de son image chérie. Avec quelle bienveillance elle nous accueillera, comme une mère ses enfants ! Voyez si vous n'avez rien à vous reprocher touchant le culte de cette auguste Souveraine ; déterminez comment vous allez, cette année, réparer vos torts envers elle, et mériter les grâces qu'elle vous promet, si vous êtes fidèle à la prier. *Rigabo hortum meum plantationum.*

2^e QUELS SONT LES ARBRES DE LA PRAIRIE DE LA DIVINE MÈRE.

Il ne suffit pas d'être une plante faible et délicate, dans le jardin de Marie, c'est-à-dire, une âme qui porte les fleurs des

bons désirs, les doux sentiments de la dévotion, une âme qui se contente de prier, sans rien faire de plus. Il faut encore s'efforcer de devenir un arbre solide comme ceux des prairies, c'est-à-dire une âme forte et généreuse qui, tout en puisant en Marie par l'oraison la sève de la grâce, porte d'abondants fruits de vertus. Une telle âme, toujours unie à la divine Mère, lui fait chaque jour l'offrande de ses actions, se dirige à sa lumière, n'entreprend rien sans son consentement et sa bénédiction, et ne va jamais à Jésus que par son entremise. Quel progrès ne fait-elle pas sous sa protection puissante ? Nourrie des pensées de la foi et d'une prière persévérante, elle croît sans cesse en humilité, en esprit d'obéissance, de patience, de charité. Jamais on ne la voit triste, ni sujette au chagrin, à l'humeur, au caprice. Toujours calme, contente et paisible, avec quelle ferveur elle s'applique à bien faire toutes choses, en harmonisant ses devoirs d'état avec ses exercices de piété ! Semblable au palmier planté le long des eaux, le véritable enfant de Marie, se retrempant sans cesse dans l'esprit d'oraison, y trouve la force de produire des fruits de bonnes œuvres, non seulement pour lui-même, mais encore pour les autres. Son exemple et son zèle amènent à la Reine du ciel de nouveaux serviteurs. S'il parle, c'est pour édifier et mêler l'utile à l'agréable. S'il rend des visites, c'est pour consoler les malades, les pauvres, les affligés, ou accomplir des devoirs de convenance ou de charité. Jamais il n'agit sans un but approuvé de Jésus et de Marie. Il mérite ainsi leur tendresse et leurs plus précieuses faveurs. *Inebriabo prati mei fructum.*

O Vierge très clément, Notre-Dame du Perpétuel-Secours ! daignez me regarder avec cet amour miséricordieux qui a converti tant de pécheurs et a produit tant d'élus. Je me propose, pendant le mois qui vous est consacré, de vous honorer, non seulement par la prière, mais aussi par la victoire sur mes défauts et par l'exercice des saintes vertus.

FIN DU MOIS. — **Le flambeau de la mort.**

PRÉPARATION. — Pour nous disposer à mourir, selon la pratique des Saints, considérons 1° Combien l'heure du trépas nous apporte de clartés. 2° Combien elle éveille en nous de souvenirs et de regrets. Figurons-nous que le Seigneur nous dit aujourd'hui : « Mettez ordre à vos affaires ; car vous allez mourir. » *Dispone domui tuæ, quia morieris tu, et non vives.*¹

1° COMBIEN L'HEURE DE LA MORT NOUS ÉCLAIRE.

Quand le néant de la vie présente se manifeste-t-il le mieux à nous, si ce n'est au moment de quitter la terre ? A la lueur du flambeau de la mort, se dissipent les vains fantômes que le monde regarde comme des réalités. Le mondain, saisi d'effroi en cet instant suprême, se demande ce que sont devenues ces années où il brillait dans le siècle, plein d'espérance et d'avenir. Hélas ! tout s'est évanoui. Que vont devenir ses dignités, sa fortune, sa vie même ? tout lui échappera malgré lui. Semblable au dernier des mendiants, ce grand de la terre n'a plus à attendre qu'un sépulcre, et, dans cette froide demeure, une poussière infecte, seul reste de sa dépouille mortelle. *Et solum mihi superest sepulchrum.*² — Oh ! combien les vérités de la foi se montrent alors à lui dans leur vrai jour ! Lorsqu'il était en pleine santé, il semblait en douter, et il oubliait sa fin dernière. Mais à l'approche du trépas, aux premières lueurs de l'éternelle clarté, il rentre en lui-même et se réveille comme d'un profond sommeil. Les mystères que jusque-là il avait seulement entrevus, se révèlent à son âme effrayée, et lui font regretter d'y avoir si peu conformé sa conduite. Qu'il est donc dangereux d'attendre le moment de la mort pour réfléchir à l'importance du salut ! — Le dernier flambeau éclaire le mo-

(1) Is. 38, 1.

(2) Job. 17, 1.

ribond sur les grâces dont Dieu l'a comblé. Né dans la religion catholique, il avait à sa disposition la prière, les sacrements, les bons livres, les instructions, les exemples, les avis salutaires. Il aurait pu se sanctifier, à l'aide de ces moyens. Mais, hélas ! qu'a-t-il fait ? Il a vécu dans la tiédeur et l'indifférence, plus occupé des affaires du temps que de celles de l'éternité. Combien le souvenir des faveurs reçues et de l'abus qu'il en a fait, est amer au mourant qui va paraître devant Dieu ! — Ame pieuse ! la mort aussi vous éclairera sur la frivolité des affections déréglées que vous entretenez au détriment de votre progrès, sur vos résistances aux inspirations célestes, aux grâces si nombreuses de chaque jour : tant d'oraisons, de lectures, de prières, de messes, de communions, qui portent à peine en vous quelque fruit, et cela par votre faute et votre lâcheté ! Dites-vous souvent : « Comment ferais-je cette action, si je devais mourir après l'avoir faite ? » « Prenez garde, dit le Sauveur ; veillez et priez ; car vous ne savez quand sonnera votre dernière heure. » *Videte, vigilate et orate ; nescitis enim quando tempus sit.*¹

30 REGRETS QUE LA MORT ÉVEILLE EN NOUS.

Qu'ils sont amers les regrets qu'éveille l'approche de la mort, dans une âme peu zélée à travailler à son salut ! A la vue des fautes qu'il aura commises, du temps qu'il aura perdu, le pauvre malade se dira avec tristesse : « Insensé que j'ai été ! Dieu m'avait prévenu de tant de lumières et de grâces, et je n'en ai pas profité. Que de fois il m'a ramené à la pénitence, à la ferveur, et appelé à la perfection ! Tant d'autres, avec les mêmes moyens, se seraient sanctifiés ; tandis que moi, je ne sais quel sort m'attend durant l'éternité. » Ah ! que ces remords sont amers, quand la conscience elle-même accuse, et qu'on va bientôt mourir !... En considérant les fautes de son enfance, de son adolescence, de sa jeunesse, de toute sa vie, de quelle terreur sera saisi le moribond ? Il verra la laideur, la malice, le nombre incalculable de ses péchés. « Hélas ! se dira-t-il,

(1) Marc. 13, 33.

quel compte terrible je devrai rendre à Dieu ! Que de reproches il me fera sur ma tiédeur, sur ma lâcheté, sur mes infidélités ! » Et ces réflexions feront frémir le pauvre mourant. — Encore, si ces regrets pouvaient réparer le passé ! mais ils sont en grande partie stériles. La pesanteur du cerveau, l'oppression de la poitrine n'empêchent-elles pas d'ordinaire le malade d'utiliser le peu d'instant qui lui restent à vivre ? « Ce n'était pas trop, se dira-t-il, de travailler plusieurs années à mériter une éternité de délices. Mais hélas ! il est trop tard. Ces années ont fui sans profit. Déjà la mort approche, elle m'envahit de toutes parts. Jamais Dieu ne me rendra une autre vie, qui m'aide à réparer les écarts de celle-ci. » C'est dans ces sentiments qu'expire le moribond qui a vécu dans la négligence. Etes-vous dans les dispositions où vous voudriez être pour mourir ? Insensé ! vous pouvez expirer à tout instant, et vous remettez à plus tard l'affaire de votre perfection, sans laquelle peut-être vous ne pourrez vous sauver ? Pensez-y sérieusement : on demandera beaucoup à celui qui a beaucoup reçu. Repassez les années de votre vie, et voyez si le mal que vous avez fait ne l'emporte pas sur le bien que Dieu a droit d'attendre de vous.

O Marie, mon Espérance ! détachez-moi du monde et de moi-même, afin que je sois tout à Jésus.

PRATIQUE. — Vivons sans péché, et nous mourrons sans remords. Gardons notre cœur pur des affections terrestres, et nous quitterons la vie sans regret.



MÉDITATIONS EN RÉSERVE.*

I. — 3 JANVIER. — Sainte Geneviève.

PRÉPARATION. — Cette illustre patronne de Paris a bien mérité de l'Eglise 1° Par sa sainteté éminente. 2° Par le bien qu'elle a fait à ses semblables. Travaillons sérieusement chaque jour à nous sanctifier; nous nous rendrons ainsi capables d'aider les autres à se sauver. *Et reversi sunt pastores, glorificantes et laudantes Deum.*¹

1° SAINTETÉ DE SAINTE GENEVIÈVE.

Cette humble vierge fut la merveille de son temps par son esprit de pénitence et d'oraison, par sa pureté virginale et ses autres vertus. Jeune encore, elle fut manifestée divinement à saint Germain d'Auxerre et à saint Loup de Troyes, qui l'engagèrent à prendre Jésus pour Epoux; ce qu'elle fit avec bonheur. Dès lors, elle commença une vie de prière et de mortification, qui fut comme la source de son humilité, de sa simplicité et droiture, de sa candeur inviolable, de sa foi, de sa confiance en Dieu, de sa charité sans bornes, et de toutes les perfections qu'elle fit éclater pendant sa longue carrière de près d'un siècle.² Son abstinence était prodigieuse : elle ne mangeait que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi, un morceau de pain d'orge et quelques fèves cuites à l'eau. Non seulement elle endurait avec patience ses infirmités corporelles, mais elle y ajoutait encore beaucoup d'austérités qu'il serait trop long de détailler. Les persécutions, les calomnies

(*) Ces méditations peuvent être employées au gré du lecteur. (Voyez la TABLE DES MATIÈRES.)

(1) Luc. 2, 20.

(2) De 422 à 512.

dont elle fut l'objet, la trouvèrent toujours forte et courageuse, toujours fidèle au service de son Dieu. Mais où trouvait-elle son énergie et sa constance héroïques? C'était dans ses communications continuelles avec son Epoux, Jésus, le Dieu qui a tant souffert et qui a soutenu les martyrs au milieu de leurs tourments. Elle passait des journées entières en oraison, et le plus souvent une partie des nuits, versant des larmes en si grande abondance, que le plancher de sa chambre en était tout trempé. Tel était le secret de sa vigueur et de sa sainteté! Elle puisait à la vraie source de toute lumière et de toute vertu. N'êtes-vous pas de ces âmes qui prétendent se sanctifier, tout en négligeant de méditer et de prier, et en donnant toute liberté à leurs sens? Ne vous faites pas illusion : vous n'aurez d'union étroite avec Dieu ou de perfection véritable, qu'autant que vous saurez, par une abnégation et une oraison habituelles, garder votre âme en paix, la nourrir de réflexions saintes, d'aspirations ferventes et de prières pleines de confiance.

20 VIE ACTIVE DE SAINTE GENEVIÈVE.

Notre Sainte ne communiquait d'ordinaire avec Dieu, que pour trouver en lui lumière et grâce, charité et zèle, afin de se dévouer sans réserve au bien de ses semblables. Ainsi sa sainteté intérieure était comme un foyer, d'où rayonnaient autour d'elle des œuvres de tout genre, des services sans nombre au profit de ses semblables. Tantôt, c'étaient des malades à soigner, des hôpitaux à visiter, des affligés à consoler; tantôt on réclamait d'elle des conseils, ou bien on implorait l'ascendant qu'elle avait sur les princes pour la délivrance des prisonniers. La ville de Paris fut préservée, par ses prières, de l'invasion redoutable d'Attila, et plus tard, délivrée des malheurs d'un nouveau siège, des incendies et des inondations de la Seine. Dans une horrible famine qui menaçait de changer la cité en un immense tombeau, on vit la Sainte s'embarquer, chercher des vivres au loin, et sauver ainsi la plupart des habitants. Ce n'était pas seulement Paris, mais beaucoup d'autres villes qui ressentaient les heureux effets de

sa charité et du don extraordinaire qu'elle avait reçu du Ciel d'opérer des miracles. Ses grandes œuvres portèrent son nom jusqu'en Asie, et son sépulcre ne fut pas moins glorieux que sa vie même. Tant il est vrai que la fécondité spirituelle d'une âme est en raison de sa sainteté ! Voulez-vous opérer beaucoup de bien autour de vous ? Embrassez-vous auprès de Dieu, de la vive ardeur qui consumait les Saints. Mourez chaque jour à vous-même, afin d'avoir le courage de vous sacrifier au bonheur des autres.

O Jésus ! par l'intercession de sainte Geneviève, donnez-moi la force de vous faire les sacrifices que vous me demandez. Je renonce pour vous à mes instincts dépravés, à mon jugement et à ma volonté propres, afin de vous appartenir sans réserve et de me dévouer, pour vous plaire, au service de tous ceux qui réclament mon assistance, mes conseils ou mes prières.

PRATIQUE. — « Nous devons être à Dieu et au prochain sans aucune réserve, disait saint Vincent de Paul ; et notre charité pour l'un et pour l'autre doit nous tenir toujours disposés à faire et à souffrir tout ce qu'il y a de plus difficile. »

II. — 8 JANVIER. — **Sainte Gudule.**

PRÉPARATION. — Cette grande patronne de la capitale de la Belgique se distingua 1° Par sa sainteté précoce. 2° Par ses mérites auprès de Dieu. Avons-nous toujours correspondu aux grâces qui nous ont été accordées dès notre enfance et notre adolescence ? Pleurons souvent nos infidélités passées. *Ploremus coram Domino qui fecit nos.*¹

1° SAINTETÉ PRÉCOCE DE SAINTE GUDULE.

Avant la naissance même de notre Sainte, sa mère eut révélation des grâces que recevrait sa fille. Née à Ham près d'Alost

(1) Ps. 94.

et appartenant à l'une des plus illustres familles du Brabant, Gudule montra de bonne heure les plus heureuses inclinations à la piété. Mais, sans l'éducation, les meilleures inclinations mêmes ne suffiraient pas à nous sauver. Celle de notre jeune Sainte fut des mieux soignées. Sainte Gertrude, sa tante, et fille de Pépin de Landen, s'en chargea dans le monastère de Nivelles. Cultivée par une main si habile, l'âme de Gudule fut bientôt comme un parterre embaumé de fleurs et agréable à l'Époux céleste. Toute petite encore, dit l'auteur de sa vie, elle ne se plaisait que dans de pieux entretiens, dans la lecture des livres spirituels et dans la méditation des divines Écritures. « Semblable à l'abeille intelligente, elle renfermait dans la ruche de son cœur le suc des fleurs des vertus, pour en composer les rayons de toutes sortes de bonnes œuvres. Chaste de corps et d'esprit, affable envers tout le monde, d'une prudence admirable, elle excellait aussi dans la patience, l'humilité, la douceur et la piété. » Rentrée dans sa famille après une telle conduite, quelle consolation ne donna-t-elle pas à ses bons parents, qui ne pouvaient assez admirer sa docilité, son respect à leur égard, ainsi que les trésors de sagesse dont elle était enrichie. Mais bientôt, désireuse de se consacrer plus spécialement au service de Dieu, Gudule se retira dans la solitude de Moorsel près de Ham, pendant que sa mère entrait elle-même au monastère de Maubeuge pour y attendre en paix son jour suprême et son heure dernière. Admirons ces siècles de foi, où les âmes, soupirant après Dieu, ne pensaient qu'à assurer leur éternité. Si nous n'avons pas eu le bonheur de recevoir une éducation aussi pieuse que celle de notre Sainte, suppléons-y par un redoublement de ferveur, afin de racheter le temps perdu. Sainte Gudule fut humble, innocente, toujours soumise à l'autorité légitime ; imitons-la dans sa modestie, sa pureté sans tache et son obéissance parfaite.

2° MÉRITES DE SAINTE GUDULE AUPRÈS DE DIEU

La pénitence et l'oraison occupèrent tous les moments de notre Sainte, dans la solitude qu'elle s'était choisie. Cependant

elle ne négligeait pas le soin des pauvres qui venaient à elle ; elle accueillait tous les malheureux et consolait toutes les infortunes. Dieu permit qu'elle subit les attaques de l'esprit de ténèbres, qui s'efforça, par ses suggestions, de lui faire abandonner le genre de vie qu'elle menait au détriment de l'enfer et au profit de tant d'âmes. Mais grâce à la prière, qui était son arme favorite, elle triompha de tous les assauts. Le Seigneur la récompensa par des délices ineffables et par le don des miracles. Elle opéra plusieurs guérisons signalées, qui étendirent au loin sa réputation, et lui attirèrent un grand nombre d'étrangers, désireux d'expérimenter son pouvoir auprès de Dieu. Mais ses œuvres l'avaient déjà rendue digne du ciel. Elle mourut âgée de cinquante-huit ans.¹ Lorsqu'on porta son corps au village de Ham, un arbre, qui était proche de là, fleurit au milieu de l'hiver, et plus tard s'arracha de lui-même du lieu où il était, et alla se transplanter, tout couvert de fleurs, devant la porte de l'église de Moorsel où l'on venait de déposer les restes mortels de la Sainte. Le Ciel ne semblait-il pas manifester ainsi les grands mérites de celle qui avait toujours eu tant de soin d'orner son âme des fleurs des vertus, afin de plaire à son Seigneur bien-aimé ? Oh ! qu'il fait bon servir un Dieu si généreux ! Il nous compte au centuple les moindres actes intérieurs que nous lui offrons, les plus humbles prières que nous lui adressons, les plus légers services que nous souhaitons lui rendre, quand même nous ne pouvons en venir à l'exécution. « Il exauce, dit l'Écriture, les désirs des pauvres ; son oreille entend même la préparation de leur cœur.² » *Præparationem cordis eorum audivit auris tua.*

O mon Dieu, Bonté infinie ! daignez me recevoir au nombre de vos serviteurs, de vos amis, de vos enfants, afin que je me conduise envers vous, comme un fils docile envers le meilleur et le plus tendre des pères. O Marie ! inspirez-moi les sentiments de tendresse et de confiance que le Seigneur attend de mon âme.

(1) De 652 à 710.

(2) Ps. 9, 41.

III. — 17 JANVIER. — **Saint Sulpice le pieux.**

PRÉPARATION. — Cet éminent et zélé archevêque de Bourges se distingua 1° Par son union avec Dieu. 2° Par son dévouement à l'égard du prochain. « Quand nous avons le nécessaire pour notre nourriture et notre vêtement, disait-il souvent, estimons que c'est bien assez, » et attachons-nous à Dieu seul en toutes choses. *Habentes autem alimenta et quibus tegamur, his contenti simus.*¹

1° SAINT SULPICE UNI A DIEU.

Sulpice naquit de parents nobles, vers la fin du vi^e siècle. Jeune encore, il fut envoyé à la cour ; mais il en comprit bientôt les dangers. Pour y échapper, il se mit à lire avec ardeur les Livres saints, fréquenta les églises et y passait même des nuits en prière. Dès qu'il le put, il quitta le service du roi, homme mortel, afin de s'unir plus étroitement à Celui qui donne à ses disciples la bienheureuse immortalité. Il avait pour pratiques et vertus favorites, la crainte de Dieu, le souvenir de sa fin dernière et le détachement parfait de toutes les créatures. La crainte de Dieu lui faisait éviter les moindres fautes et le tenait sans cesse recueilli sous le regard de la divine majesté. La pensée de la mort et de ses conséquences entretenait sa ferveur, fortifiait sa constance dans le bien, et le rendait capable des plus grands sacrifices. Il joignait à cela une extrême pureté de cœur et une pauvreté telle qu'étant archevêque de Bourges et primat de toute l'Aquitaine, il usa toujours à sa table de vaisselle de bois et de terre, quoiqu'il fût magnifique pour la fondation des églises et des maisons religieuses. Que de grâces ne lui attirèrent pas de si précieuses dispositions ! — Devenu prêtre, puis archidiacre, il aspire à de nouveaux progrès dans la vertu, et s'efforce de remplir ses sublimes fonctions avec

(1) I Tim. 6, 8.

toute la perfection possible. La multiplicité des affaires ne lui ôte point la paix, ni l'union avec Dieu. Il dirige à la gloire du Seigneur toutes les œuvres dont il est chargé, et puise en lui sans relâche, par la foi et l'oraison, les lumières et les secours nécessaires à ses emplois. Bien différent en cela de ces âmes agitées et empressées, qui comptent plus sur elles-mêmes que sur Dieu, et font dépendre de leur seule activité tout le succès de leurs entreprises les plus saintes. N'est-ce pas là votre défaut? Savez-vous penser à Jésus, quand vous travaillez? L'invoquez-vous souvent, ainsi que la divine Mère, pendant vos occupations? Prenez garde que l'esprit naturel ne l'emporte en vous peu à peu sur l'esprit de foi, de grâce et d'oraison, et que vos actions, au lieu de mériter une récompense, ne vous attirent des châtiments.

2^e SAINT SULPICE DÉVOUÉ AU PROCHAIN.

Personne n'est plus capable de rendre service aux autres, que celui qui se consacre à Dieu sans réserve. Car il puise chaque jour, en la Bonté infinie, les motifs, l'ardeur et la fécondité nécessaires à la vraie charité. Aussi, à mesure que notre Saint s'unit plus étroitement au Seigneur, il se sent dévoré d'un zèle toujours plus vif, qui ne dit jamais : C'est assez. Etant encore dans le monde, il visite les pauvres, les malades, les affligés ; il enseigne les ignorants, descend même dans les prisons et les cachots pour y convertir les malheureux détenus. Plus tard, étant archevêque, il réforme les abus, veille à l'éducation de ses diocésains, surtout des clercs ; il donne de saints prêtres, de saints pasteurs à ses ouailles. Qui pourrait compter le nombre des Juifs qu'il a su amener au bercail de l'Eglise, et celui des pécheurs que ses prédications ont convertis ? Il veillait à tout, élevait à ses frais des monastères, des hôpitaux, et ne se donnait point de repos avant d'avoir soulagé toutes les misères, remédié à tous les maux et opéré toutes les œuvres que lui inspirait l'ardeur de son zèle. Oh ! qu'une âme unie à Dieu peut faire de bien aux autres ! Semblable à un canal dont les eaux portent partout l'abondance, elle transmet

aux hommes les divines miséricordes et leur donne une idée de l'inépuisable bonté de Dieu. Peut-on dire de vous que votre piété est pour ceux qui vous entourent une source de paix et de bonheur, par la douceur de votre commerce? Ou bien n'êtes-vous peut-être pas de ces dévots sombres, chagrins, maussades, impatientes, intraitables, plus faits pour décréditer la dévotion que pour la mettre en honneur? Efforcez-vous de rendre vos œuvres conformes à votre croyance. Que vos paroles, vos procédés, vos manières, votre conduite soient en rapport avec l'opinion qu'on se fait de la vraie vertu! Celle-ci est humble et modeste, prudente et mortifiée, patiente, bienveillante, complaisante, toujours prête à se dévouer au service de Dieu et du prochain. Sont-ce là vos dispositions?

IV. — LUNDI SAINT. — La sainte Face.

PRÉPARATION. — « Seigneur! disait David, je rechercherai avec soin votre face.¹ » Considérons 1° Le culte que nous devons rendre à la sainte face du Sauveur. 2° Le profit que nous pouvons tirer de cette dévotion. Réveillons en nous les sentiments de reconnaissance et de confiance que produit comme naturellement le souvenir de la Passion ou la vue de Jésus souffrant. *Faciem tuam, Domine, requiram.*

1° CULTE DE LA SAINTE FACE.

Le Seigneur semble avoir voulu instituer lui-même la dévotion à la sainte Face, lorsqu'il imprima son visage adorable sur le voile de la Véronique, voile que l'on conserve à Rome, dans la basilique vaticane. Que d'indulgences ont été accordées par les souverains Pontifes, à ceux qui visitent cette relique insigne! Si l'on vénère la couronne d'épines, pour avoir touché le chef du Sauveur, combien plus ne devons-nous pas honorer sa sainte

(1) Ps. 26, 8.

Face elle-même dans l'image qui nous la représente? Quoi! nous célébrons les gloires de ce visage transfiguré sur le Thabor, et nous hésiterions à exalter ses ignominies, source de nos grandeurs? « Qui croira à notre parole? s'écriait Isaïe. Nous l'avons vu, il était méconnaissable; il n'avait plus ni charme, ni beauté. Il était comme le dernier, le plus méprisé des hommes, un homme de douleurs. Son visage paraissait voilé sous le sang et les crachats; on l'eût pris pour un lépreux, tant il était défiguré! » Se peut-il un portrait plus digne de notre intérêt? En considérant le Dieu du ciel, réduit à un tel état par le seul désir de nous sauver, pourrions-nous ne pas être touchés d'amour et de dévotion? Et c'est précisément ce que Jésus demande de nous. Il promet à sainte Gertrude et à sainte Mechtilde d'imprimer en elles ses traits divins, en retour des prières qu'elles adressaient à sa Face sacrée. Ne pourriez-vous pas, comme la Véronique, essuyer le visage ensanglanté de l'Homme-Dieu, en réparant les blasphèmes dont il est l'objet, de la part des impies et des mauvais chrétiens? A cette fin, unissez-vous à la Vierge-Mère qui, pendant l'enfance du Sauveur, baisa si affectueusement ses joues divines, que les bourreaux devaient un jour si cruellement meurtrir. Unissez-vous aux anges et aux bienheureux, qui adorent dans le ciel Celui qui fut si indignement bafoué sur la terre. O Jésus! vous êtes le Verbe de Dieu, l'image de sa substance, et comme sa face adorable. Offenser votre Père, même légèrement, n'est-ce pas vous faire rougir de notre ingratitude et attrister votre beau visage? Ah! préservez-moi des moindres fautes, dans mes pensées, mes paroles et mes actions. Faites-moi vivre toujours, comme les Saints, en la présence divine, sous le regard de la majesté du Créateur qui remplit l'univers.

2^o FRUITS DE LA DÉVOTION A LA SAINTE FACE.

Un prêtre distingué de Florence² avait coutume de prier devant une image de la sainte Face. Comme il passait chaque

(1) Is. 53, 1-4.

(2) Hyppolite Galléatin.

jour un temps considérable dans ce pieux exercice, il fut remarqué par une jeune mondaine de la maison voisine, qui s'imagina qu'il restait ainsi immobile devant un miroir pour s'admirer lui-même. Elle lui témoigna le désir de voir ce miroir. Le saint prêtre y consentit : il lui apporta l'image de son Sauveur. « Voilà, lui dit-il, le miroir devant lequel vous devriez, vous aussi, vous contempler journellement. Voyez l'affreux état de ce divin visage qui expie vos crimes ; c'est l'image de votre âme ; c'est l'ouvrage de vos péchés. Purifiez donc votre cœur par le repentir, afin de mériter de voir un jour cette face sacrée, qui resplendira dans la gloire. » Ces paroles dites d'un ton pénétrant, attendrirent le cœur de la pécheresse, qui commença dès lors une vie pénitente. — Et nous aussi, plaçons-nous souvent devant ce touchant miroir de la sainte Face, pour y considérer les ravages que le péché a faits dans notre âme, en la couvrant de tant de blessures, en la défigurant par tant de souillures, par tant de fautes, de négligences et d'infidélités. Lorsque nous sommes dans l'affliction, que la tribulation nous accable, quoi de plus encourageant que de comparer nos peines à celles de Jésus, et de lire dans ses yeux divins combien elles sont précieuses devant Dieu ? S'il arrive que la défiance, la tristesse, le désespoir s'emparent de nous, tournons nos regards vers la figure meurtrie, mais calme et paisible de notre Médiateur, et disons au Père céleste : « Seigneur ! mes péchés m'épouvantent, le monde et le démon me dressent des embûches, où irai-je ? à qui recourrai-je ? Ah ! cachez-moi dans la face de votre Christ. N'est-il pas le miroir de vos miséricordes ? Mon âme perdue en lui pourrait-elle voir autre chose que votre clémence toujours prête à me pardonner ? » Ah ! si, comme les Saints, nous savions contempler la face de notre Sauveur, qui est aussi celle de notre Juge, ne pourrions-nous pas comme eux mêler la crainte à l'espérance, et avancer dans la perfection par la voix sûre de la défiance de nous-mêmes et d'une confiance généreuse en la bonté divine ? Demandons cette grâce précieuse à la Mère de douleurs.

PRATIQUE. — En faisant le chemin de la croix, honorez la sainte Face, à la sixième station.

V. — Tout est consommé.

PRÉPARATION. — Lorsque Jésus en croix eut pris le vinaigre qu'on lui offrit, il s'écria, dit l'Evangile : « Tout est consommé. » Méditons 1° Ce que cette parole peut signifier. 2° Quels enseignements elle nous donne dans l'ordre du salut. Faisons à l'avenir toutes nos actions, remplissons tous nos devoirs, de manière à pouvoir dire un jour : « Tout est consommé, achevé, accompli. » *Consummatum est.*¹

1° CE QUE SIGNIFIE CETTE PAROLE : « TOUT EST CONSOMMÉ. »

Après avoir accompli une dernière prophétie, en buvant du vinaigre, Jésus, sur le point de rendre le dernier soupir, repassa dans sa pensée toute la suite de sa vie, sa pauvreté, ses travaux, ses fatigues, ses humiliations, ses tourments, et il vit que tout était achevé. Les sacrifices de l'ancienne Loi, les prières des Patriarches, les prédictions des Prophètes, tout a reçu son accomplissement, se disait-il, par mes actions, mes souffrances et ma mort. — Ainsi sans doute, à sa dernière heure, pourra parler le juste, mais avec les sentiments d'une humble reconnaissance envers Jésus, qui lui aura donné les grâces de sanctification et le don de la persévérance. « Seigneur! pourra-t-il lui dire, il m'en a coûté de renoncer à moi-même, de vivre loin du monde, et de triompher dans mes combats. Mais maintenant la peine est finie. J'ai achevé ma course, j'ai gardé ma foi, conservé votre amitié sainte, accompli vos volontés. Il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice que vous préparez à vos élus, et que j'espère par vos mérites, plutôt que par mes œuvres. » Ah! puissions-nous être en état de dire avec vérité ces paroles dans nos derniers moments! *Reposita est mihi corona justitiæ.* — A son tour, le

(1) Joan. 19, 30.

pécheur mourant sera forcé d'avouer, mais dans un sens bien différent, que tout est consommé pour lui : « Je me suis donné toutes les satisfactions, dira-t-il, j'ai flatté mes sens, contenté mon corps, j'ai suivi mes passions au détriment de mon âme ; que me revient-il de ces coupables plaisirs ? Hélas ! tout est fini ! Il ne me reste que le remords de mes crimes et la crainte trop fondée de la rigueur des jugements de Dieu. » — Prévenez ces regrets tardifs, qui enfantent le désespoir. Efforcez-vous de rendre toutes vos œuvres parfaites, surtout celles qui vous unissent plus directement à Dieu : vos méditations, vos prières, vos communions, la sainte messe, les devoirs de votre état, ce que demandent de vous l'obéissance, la charité, la patience et l'exercice des vertus. Par là, vous pourrez dire un jour avant d'expirer : « Tout est achevé, consommé, accompli. » Rentrez donc en vous-même, et voyez ce que vous devez faire pour secouer votre torpeur et vous donner entièrement à Dieu.

20 ENSEIGNEMENTS QUE NOUS DONNE LA PAROLE MÉDITÉE.

C'est sur la croix surtout que Jésus a été, comme saint Paul l'appelle, « l'Auteur et le Consommateur de notre foi. » En accomplissant jusqu'à la dernière toutes les prophéties qui concernaient sa personne sacrée, il a placé notre croyance sur un fondement inébranlable. Il avait déjà dit à saint Pierre : « Ne faut-il pas que je boive le calice que mon Père m'a donné ?² » « Et comment donc s'accompliront les prophéties ?³ » Et quand les Juifs le défiaient de descendre de la croix, n'aima-t-il pas mieux paraître impuissant que de laisser son œuvre inachevée, et de ne pas compléter ainsi les marques auxquelles nous pourrions reconnaître en lui le Sauveur qui, selon les prophètes, devait donner sa vie pour nous ? — D'un autre côté, la consommation ou la fin de notre foi, ce sont les biens éternels que nous attendons ; or ces biens, nous ne les espérons qu'en vertu de la mort de Jésus en croix. Les mots « Tout est consommé » signifient donc : « Ames rachetées ! je meurs ; mais ne craignez

(1) Hébr. 12, 2.

(2) Joan. 18, 11.

(3) Matth. 26, 54.

rien, j'ai pourvu à tout ce qui vous manquait. Je vous laisse mon Eglise ; je vous lègue ma Mère ; je me donne moi-même à vous. Tout ce que vous demanderez à mon Père, en mon nom, il vous l'accordera, ¹ la victoire sur l'enfer et sur vous-mêmes, la persévérance finale, et enfin le ciel : il suffit que vous l'en priiez avec confiance et en mon nom. » — Et maintenant que reste-t-il, si ce n'est qu'à notre tour, nous nous consacrons sans réserve au service d'un si bon Maître ? Il aurait pu nous racheter sans tant de frais, par un soupir, par une prière. Mais voulant nous donner une entière assurance de sa charité sans bornes, il livra son corps et son âme à toutes les douleurs, afin que le touchant spectacle de sa Passion ne nous laissât plus de doute sur la générosité de son amour. Il put donc s'écrier avec vérité : « Tout est consommé ! » Donnons aussi à Jésus des preuves irrécusables de notre sincère amour, en lui restant fidèles dans les dégoûts, les ennuis, les infirmités, les maladies ; en réprimant en nous les attaches qui nous tirent vers la terre, vers la chair et les sens ; en combattant sans relâche notre volonté propre et ses caprices, notre paresse et ses négligences, notre caractère et ses saillies. O Jésus ! ne permettez pas qu'aucune passion, aucune peine, aucune humiliation, confusion, calomnie, puisse jamais me séparer de vous. O Marie ! conduisez-moi vous-même à la plus solide vertu, afin que je puisse dire un jour : « Je n'ai cherché en tout que la gloire et la volonté de mon Dieu. »

VI. — Victoire de Jésus crucifié.

PRÉPARATION. — A la sainte tristesse que doit exciter dans nos cœurs la pensée de la mort de Jésus, nous pouvons joindre une douce joie à la vue de son triomphe qui est aussi le nôtre. Méditons donc 1° Sa victoire sur la mort et sur le péché. 2° Les effets précieux qui en découlent pour nous. Prions Jésus de

(1) Joan. 16, 23.

nous rendre fidèles aux grâces immenses qu'il nous a méritées par sa mort douloureuse. *Ita ut nihil vobis desit in ulla gratia.*¹

1^o JÉSUS A VAINCU LA MORT ET LE PÉCHÉ.

Comme David demanda spontanément à combattre contre Goliath, et le provoqua en allant à sa rencontre, ainsi Jésus passa sa vie entière dans un vif désir de livrer à la mort cette grande lutte que nous rappelle le vendredi saint. « Je dois être baptisé, disait-il, d'un baptême de sang ; et combien je me sens pressé du désir qu'il s'accomplisse !² » Il fit plus : il provoqua, en quelque sorte, la mort au combat, en allant au-devant de ceux qui devaient le faire mourir. David avait déposé les armes royales dont Saül l'avait revêtu, et s'était rendu au-devant de son adversaire, avec sa fronde et son bâton de pasteur ; Jésus, pour vaincre la mort, cette terrible ennemie du genre humain, déposa pour ainsi dire sa gloire et sa puissance, et ne voulut d'autre arme que sa croix. La mort cependant n'osait encore approcher de lui, pour trancher le fil de sa vie. Que fit alors Jésus ? « Mon Père ! s'écria-t-il, je remets mon âme entre vos mains, » puis il baissa la tête comme pour donner à la mort le signal qu'elle attendait en hésitant. Elle fit donc son office, mais en le faisant, elle brisa son aiguillon. L'aiguillon de la mort, dit l'Apôtre,³ c'est le péché, à cause duquel elle pouvait nous faire passer de cette vie misérable à la mort éternelle. Or le triomphe de Jésus nous délivre de cette dernière mort. Nous devons mourir selon le corps, mais nos âmes sont affranchies de la mort du péché et de la mort éternelle qui en est la suite. Telle est la grande victoire remportée par Jésus crucifié ! — Passons ce jour à savourer ces mystères ; remercions l'infinie bonté de Dieu qui nous a rachetés à si grand prix ; pleurons les douleurs de Jésus ; réjouissons-nous de sa victoire, et des grâces qu'il nous a méritées. Avant d'expirer, il nous a dit qu'il avait consommé l'œuvre de notre Rédemption ou de notre salut. Il ne nous reste plus qu'à nous appliquer

(1) I Cor. 1, 7.

(2) Luc. 12, 50

(3) I Cor. 15, 52.

ses mérites, en le priant souvent et en marchant sur ses traces. Est-ce là votre conduite ? Espérez-vous peut-être mourir comme le Chef des prédestinés, sans avoir vécu comme lui ? Ne vous faites pas illusion là-dessus : vos mérites, à la dernière heure, seront proportionnés à votre esprit d'humilité, d'abnégation, de patience, de soumission, de dévouement, ainsi qu'au zèle qui vous aura fait travailler chaque jour à devenir semblable à Jésus crucifié. Priez la Mère de douleurs de vous aider à vivre et à mourir saintement, sur le modèle qui nous a été montré au sommet du Golgotha.

2^o FRUITS DE LA VICTOIRE DE JÉSUS.

Jésus n'ayant par lui-même rien de commun avec la mort, s'il en a triomphé, c'est à notre profit. Il nous l'a rendue douce en en faisant le passage à une vie meilleure. Avant la venue du Rédempteur, il était dur de quitter cette terre, même pour les justes, puisque le ciel leur était fermé. Par sa mort, dit l'Apôtre, le Christ a affranchi ceux que la crainte tenait assujettis pendant toute leur vie. Oh ! comme la Confession, l'Eucharistie, l'Extrême-Onction, les indulgences, fruits précieux de la mort du Sauveur, contribuent à ôter à notre dernière heure toute son amertume ! « O mort ! s'écriait saint François d'Assise, qui a pu dire que tu étais amère ? » Le Sauveur, en effet, a bu le premier au calice qui nous faisait peur, et il nous le présente pour nous y faire boire à notre tour. Mais que notre part est plus douce que la sienne ! Sur la croix où il agonisait, il ne trouvait aucun repos. Tous les flots de la colère divine semblaient passer sur lui ; et il expira de pure douleur, rassasié d'opprobres par ses créatures. Un tel spectacle n'est-il pas capable d'adoucir l'amertume de nos dernières angoisses, et de nous rendre la mort consolante ? Habitons-nous à méditer Jésus crucifié, afin qu'au moment suprême la vue du Crucifix nous encourage et nous donne la paix, avec l'espérance du salut. — Rappelons-nous toutefois que la mort nous est devenue douce par la victoire de Jésus sur le péché. Pour participer aux fruits de cette victoire, nous devons aussi, aidés de la

grâce du Rédempteur, triompher en nous du péché et des tendances funestes qui nous y portent si fréquemment. C'est ce que nous ferons, en réprimant cet orgueil qui résiste à l'autorité légitime et refuse de lui obéir ; cette sensualité qui ne songe qu'au plaisir des sens et veut se satisfaire malgré les cris et les remords de la conscience ; cette avarice insatiable, qui s'attache aux biens passagers sans se soucier des richesses éternelles. Ce sont là ces trois concupiscences qui militent en nous, et que Jésus nous fera vaincre, si nous recourons à lui et à sa divine Mère par une prière continuelle.

PRATIQUE. — Passons cette journée dans un profond recueillement, et renouvelons plusieurs fois l'acceptation de la mort en union avec celle de Jésus crucifié.

VII. — La Salutation angélique.

PRÉPARATION. — Comme l'*Ave Maria* est une prière si agréable à la Reine du ciel, méditons-en 1° L'excellence. 2° La pratique. Unissons-nous aux dispositions de l'archange Gabriel, lorsque nous saluons la Mère de nos âmes. *Ave, Maria, gratia plena, Dominus tecum.*

1° EXCELLENCE DE L'AVE MARIA.

« La Salutation angélique, dit le bienheureux Albert-le-Grand, a été dictée par Dieu le Père, écrite par Dieu le Fils, confirmée par Dieu le Saint-Esprit, et annoncée par l'archange Gabriel. » Les paroles qu'y ont ajoutées sainte Elisabeth et l'Eglise, épouse de Jésus-Christ, sont également inspirées par l'Esprit de Dieu. Ce n'est donc pas de la terre que nous vient cette prière, mais du ciel. Aussi la Reine du paradis en a-t-elle conservé la plus grande estime. « Si je pouvais vous saluer, lui dit un jour sainte Mechtilde, de la plus douce salutation qu'imagina jamais cœur humain, comme je le ferais avec joie ! » Aussitôt la Reine des Anges lui apparut, portant sur sa

poitrine la Salutation angélique écrite en lettres d'or. « Jamais, lui répondit Marie, l'homme ne surpassera cette Salutation. Par elle, Dieu le Père m'a saluée le premier et m'a exemptée de la faute d'Eve, en vertu de sa toute-puissance. Par elle, le Fils de Dieu m'a éclairée de son infinie sagesse, pour me rendre l'astre brillant qui éclaire le ciel et la terre, selon la signification de mon nom de Marie. Par elle, l'Esprit-Saint, me pénétrant de la plénitude de sa divine douceur, m'a tellement comblée de sa grâce, qu'en la cherchant par moi on la trouve sûrement. » Ainsi parla la divine Mère. Rien donc, parmi les prières qu'on lui adresse, ne lui paraît préférable à la Salutation angélique. — Avons-nous soin de la réciter toujours avec le plus profond respect, imitant en cela saint Gabriël, qui aborda Marie, plein d'une humilité sincère et lui parla avec une extrême vénération ? N'oublions jamais qu'elle est notre Souveraine et que ses grandeurs sont au-dessus de tout éloge. Mais comme elle est aussi notre Mère, joignons au respect la dévotion et la confiance. C'est avec piété et amour, que sainte Elisabeth lui a dit : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, et le fruit de vos entrailles est béni. » C'est aussi avec la douce espérance de notre salut, que l'Eglise nous fait ajouter : « Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. » Voyons si nous estimons beaucoup l'*Ave Maria*, si nous le récitons souvent et avec les dispositions que réclame une si excellente prière.

20 PRATIQUE DE L'AVE MARIA.

Pour rappeler aux fidèles l'ineffable mystère de l'Incarnation du Verbe et de la Maternité divine de Marie, l'Eglise a enrichi d'indulgences la récitation de l'*Angelus*, au son de la cloche, trois fois par jour, le matin, à midi et le soir. C'est donc là un moyen d'honorer la Mère de nos âmes, en lui rappelant ses grandeurs, ses privilèges, et en implorant son assistance à diverses reprises, afin de mériter sa protection puissante. Saint Charles Borromée, saint Alphonse et tant d'autres Saints n'y manquaient jamais. Ils se prosternaient même en pleine rue

pour s'acquitter de cette dévotion. — A cette pratique, ajoutons celle des trois *Ave Maria*, le matin dès le lever, et le soir avant le coucher, en l'honneur de l'Immaculée Conception de Marie et dans l'intention d'obtenir ou de conserver intacte la vertu de chasteté. — Saluons encore la divine Mère chaque fois que l'heure sonne. Ainsi faisait le bienheureux Alphonse Rodriguez. La nuit, les Anges venaient l'éveiller au son de l'horloge, afin qu'il ne manquât point de rendre cet hommage à Marie. Agissons de même, selon l'avis de saint Alphonse, avant chacune de nos actions, avant l'oraison, la lecture, l'étude, le travail, le repos, les repas, les promenades, les voyages, les récréations. Faisons-le surtout dans les dangers, les attaques du démon, les impressions de colère, d'impatience, de répugnance, de dégoût, dans toutes les révoltes de nos passions. « La puissance de Marie, dit saint Anselme, protège spécialement les âmes qui l'invoquent fréquemment. » Avez-vous soin de la saluer, de la prier souvent, dès le matin à votre réveil, et le soir avant de vous endormir ; quand vous rencontrez ses images, ou que vous éprouvez quelque joie, quelque peine, quelque lutte et difficulté ? Marie promet à sainte Gertrude autant de secours à l'heure de la mort, qu'elle aurait récité d'*Ave Maria* pendant sa vie. Le seul motif de plaire à la divine Mère ne devrait-il pas nous suffire pour nous engager à embrasser cette dévotion si agréable à son Cœur aimant ?

« O Marie ! vous dirai-je avec Thomas A-Kempis, je m'approcherai de vous avec respect, dévotion, et avec une humble confiance, quand il s'agira de vous offrir la Salutation angélique. Je vous l'offre donc, la tête courbée par révérence pour votre Personne sacrée, et je désire que tous les esprits célestes puissent la répéter pour moi cent mille fois et plus souvent encore. Car je ne connais rien de plus glorieux pour vous, ni de plus consolant pour nous. »

PRATIQUE. — Offrons, chaque jour avec ferveur à la Reine du ciel la mystique couronne d'*Ave Maria* qu'on appelle le cha-pelet et qui lui est si agréable.

VIII. — De l'Oraison dominicale.

PRÉPARATION. — « Voici comment vous prierez, dit le Sauveur à ses disciples : Notre Père qui êtes aux cieux ! » Dans l'Oraison dominicale, nous demandons ce qui a rapport 1° Aux intérêts de Dieu. 2° Aux nôtres. Récitons toujours cette belle prière, dans les dispositions de Celui qui a daigné nous l'enseigner. *Sic ergo vos orabitur : Pater noster qui es in cœlis.*

1° DEMANDES PAR RAPPORT A DIEU.

Après un acte de respectueuse confiance renfermé dans ces paroles : « Notre Père, qui êtes aux cieux ! » nous disons au Seigneur : « Que votre Nom soit sanctifié ! » c'est-à-dire, que notre Père céleste soit connu parfaitement des infidèles qui l'ignorent, des hérétiques qui le connaissent mal, des pécheurs qui le déshonorent par leur mauvaise vie, et des justes qui ne le connaissent pas encore comme il mérite. *Sanctificetur nomen tuum !* — « Que votre règne arrive ! » Cette seconde demande signifie : « Régnez sur nous par votre saint amour. » Le Seigneur a deux règnes, celui de la grâce et celui de la gloire. Par la grâce, il nous établit dans son amour, et nous y fait croître à tous les instants de notre vie, si nous sommes fidèles. Par la gloire, il consomme en nous la charité et la rend éternelle. Disons-lui donc souvent : « Seigneur ! régnez sur notre esprit, sur notre cœur, sur nos intentions et nos désirs ; régnez et dominez dans toutes les âmes créées à votre image. » *Adveniat regnum tuum !* — « Que votre volonté soit faite, sur la terre comme dans le ciel ! » Nous souhaitons par là de voir Dieu parfaitement servi de tous les hommes, comme il l'est des Anges et des Bienheureux, ou bien d'être nous-mêmes aussi dociles et fidèles au Seigneur que le sont les habitants des cieux.

(1) Matth. 6, 9.

Ces trois premières demandes du *Pater*, récitées avec ferveur, sont un acte excellent de charité parfaite. — Concluons que nous devons entretenir en nous la dévotion à cette belle prière, comme l'ont pratiquée tant de Saints. Saint Robert avait une si haute estime de cette supplique, qu'il ne pouvait se lasser de la redire, et le faisait même parfois pendant son sommeil. Saint Hugues, évêque de Grenoble, étant tombé malade, ne fit que la répéter pendant toute une nuit. « Cela vous fatigue, » lui dit le domestique qui le soignait. « Non, répondit le saint évêque, la récitation d'une si belle prière me fait au contraire un très grand bien. »

O Dieu, notre Père ! quel amour est le vôtre de nous avoir adoptés pour vos enfants ! Mais hélas ! au lieu de chercher votre gloire, votre grâce et votre bon plaisir, je m'attache à la vanité, je vis dans la tiédeur et je me rends esclave de ma propre volonté. Inspirez-moi le désir de vous glorifier en toutes choses, en avançant dans votre amour et en accomplissant ponctuellement tout ce que vous m'ordonnez.

20 DEMANDES DU PATER PAR RAPPORT A NOUS.

Nous avons besoin, DANS LE PRÉSENT, de forces corporelles et de forces spirituelles, pour remplir nos devoirs et travailler à nous sauver. Aussi nous demandons à Dieu le pain quotidien. Par ce pain, il faut entendre, d'abord, la nourriture et les choses nécessaires à la vie ; ensuite l'aliment spirituel de la grâce, et en particulier l'Eucharistie. Nous le demandons chaque jour, parce que nous avons chaque jour besoin du pain matériel et surtout du pain spirituel. *Panem nostrum quotidianum da nobis hodie.*¹ — Dans LE PASSÉ, nous avons offensé le Seigneur peut-être bien des fois, au moins véniellement ; c'est pourquoi nous le prions de daigner nous pardonner. *Dimitte nobis debita nostra.* Le Sauveur nous fait ajouter : « Comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, » afin de nous forcer à imiter le Père céleste dans sa grande

(1) Matth. 6, 33.

miséricorde envers nous. *Sicut et nos dimittimus debitoribus nostris*. N'oublions jamais la leçon que nous donne ici le Sauveur : « Ce juste Juge nous traitera comme nous aurons traité les autres. » — Pour L'AVENIR, nous conjurons le Seigneur de nous préserver des occasions de péché, où nous succomberions : *Et ne nos inducas in tentationem*. Nous demandons ensuite la délivrance de tout mal : *Sed libera nos a malo*. Sous ce nom de mal, sont compris les maux temporels du corps, les maux spirituels de l'âme, et les maux éternels de l'autre vie. Avez-vous soin de vous prémunir par la prière, contre ces différentes espèces de maux ? Supportez-vous patiemment ceux du corps, tout en écartant ceux de l'âme ? Redoutez-vous constamment l'enfer et surtout le péché qui peut seul vous y conduire ? Récitez souvent le *Pater*, et faites-le toujours avec foi et dévotion. « Cette prière, dit Tertullien, renferme la vraie manière d'honorer Dieu ; elle nous indique ce qu'il nous faut demander ; elle nous donne le ton et la forme qui conviennent à nos requêtes auprès du Père céleste.

O mon Dieu, Père tout-puissant ! je vous conjure de m'accorder ce qui est nécessaire à ma subsistance, et surtout à la sanctification de mon âme. Oubliez les iniquités de ma vie, et faites-moi pardonner au prochain comme je désire moi-même que vous me pardonniez. Préservez-moi du danger de vous déplaire, de mourir dans votre disgrâce et de me perdre éternellement. O Marie ! faites-moi toujours réciter l'Oraison dominicale, comme vous la récitiez ici-bas, avec le respect et la dévotion que mérite une si excellente prière.

PRATIQUE. — En disant le *Pater*, ayons l'intention de rendre à Dieu nos hommages et d'obtenir ses faveurs.

(1) Matth. 7, 2.

IX. — De l'amour envers Jésus-Christ.

PRÉPARATION. — « Vous aimerez, dit l'Écriture, le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur.¹ » Considérons 1° Les motifs qui nous pressent d'aimer Jésus. 2° Comment nous pouvons lui témoigner notre attachement. Formons des actes d'amour, chaque fois que nous voyons une église, ou que nous regardons le crucifix. *Diliges Dominum, Deum tuum, ex toto corde tuo.*

1° MOTIFS D'AIMER JÉSUS.

Jésus mérite infiniment d'être aimé, puisqu'il possède en lui-même tout ce qui peut gagner les cœurs. Comme Dieu, il a la grandeur, la puissance, la sagesse, la sainteté. Comme homme, il possède la bonté, la générosité, la volonté de nous rendre heureux. Que nous faut-il de plus ? « Trouvez-moi, dit saint Augustin, au ciel ou sur la terre, un objet plus digne d'amour que notre Dieu Sauveur. » Cherchez un prince plus bienfaisant, un ami plus fidèle, un père plus aimable et plus aimant. Nulle part vous ne le trouverez. Pourquoi donc attacher vos affections à autre chose qu'à Jésus ? — Dieu, d'ailleurs, ne vous a-t-il pas fait un commandement exprès de son amour ? « Vous aimerez, nous dit-il, le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces. C'est là le plus grand et le premier commandement.² » Déjà promulgué sur le Sinaï, au milieu des éclairs et des tonnerres, il acquiert une nouvelle force, lorsque nous entendons le Fils unique du Père, nous le redire avec une bonté touchante. Sa parole doit faire sur nous bien plus d'effet, que les foudres du Sinaï n'en produisirent sur les Juifs. Elle doit nous contraindre doucement à nous attacher à Jésus, de toute notre âme et de toutes nos forces, puisqu'il est notre Frère, notre Sauveur et notre

(1) Marc. 12, 30.

(2) Matth. 22, 37.

Dieu. — Et que n'a-t-il pas fait pour nous, surtout au Cénacle et au Calvaire, où les prodiges de sa charité ont porté les derniers coups au cœur de l'humanité déchue et séparée de son Créateur? Depuis lors, les hommes commencèrent à aimer leur Dieu Sauveur. Serions-nous les seuls à résister à sa tendresse? La vue du Tabernacle et du Crucifix attire plus de cœurs à Jésus, que les plus éloquents discours. Pourrions-nous rester froids devant ces monuments de notre salut? Quoi! savoir qu'on est aimé d'un Dieu jusqu'à la folie de la croix, jusqu'à l'immolation de l'autel, n'est-ce pas avoir l'âme sous le pressoir de la charité? n'est-ce pas être dans l'heureuse nécessité d'aimer Celui qui nous a tant aimés? Attachons-nous donc à Jésus sans partage et sans retour. Servons-le fidèlement jusqu'à notre dernier soupir. *Omni vita tua dilige Deum.*¹

2° COMMENT ON AIME JÉSUS.

« Gardez-vous, dit l'Esprit-Saint, d'oublier Celui qui s'est fait votre Caution et a donné sa vie pour vous.² » La reconnaissance nous oblige à nous SOUVENIR de lui par amour, puisque c'est son amour envers nous qui l'a conduit au Calvaire, qui l'a cloué à la croix, et qui l'a fait mourir de pure douleur sur ce gibet d'ignominie. Pourrions-nous jamais oublier une charité si prodigieuse? Ne mérite-t-elle pas d'être méditée tous les jours? Considérons donc souvent le Crucifix; parcourons les stations du Chemin de la Croix; ne cessons pas de nous rappeler ce qu'un Dieu a daigné souffrir, pour nous arracher à l'enfer et nous ouvrir le ciel. *Dedit enim pro te animam suam.* — Ce n'est pas seulement en pensant à Jésus, que nous lui témoignerons notre amour, mais encore en observant SA LOI. « Si vous m'aimez, dit-il, gardez mes commandements; car celui-là m'aime en toute vérité, qui connaît mes préceptes et les met en pratique.³ » « Au contraire, ajoute saint Jean, celui qui prétend connaître et aimer Dieu, sans accomplir sa loi,

(1) Eccli. 13, 18.

(2) Eccli. 29, 20.

(3) Joan. 14, 15-21.

n'est point dans la vérité.¹ » Ce sont donc les œuvres, bien plus que les paroles, qui prouvent l'amour d'un cœur envers Jésus. Quand on l'aime, on évite de l'offenser et l'on cherche à lui faire plaisir. *Si quis diligit me, sermonem meum servabit.*²

— Bien plus, l'amour rend semblable à l'objet aimé. Le Rédempteur est devenu notre Modèle dans tous les états. Il s'est fait enfant, adolescent, homme parfait. Il a été pauvre, humilié, souffrant. Il a travaillé, prié. Il a vécu dans l'exil et dans la patrie. On l'a exalté, aimé, recherché ; mais aussi combien ne l'a-t-on pas contredit, poursuivi, persécuté ? Il est mort victime de la haine et de la calomnie. Dans ces diverses phases de son amour envers nous, il nous a donné l'exemple de toutes les vertus. Y a-t-il quelque ressemblance entre Jésus et vous ? Etes-vous humble, obéissant, doux et patient comme lui ? Savez-vous profiter de la prospérité et de l'adversité, pour avancer dans son amour ? Comparez ce qu'il a fait pour vous, à ce que vous faites pour lui, et confondez-vous en sa présence.

O mon Jésus ! que je suis loin de vous appartenir sans réserve, puisque j'hésite encore si souvent à vous faire les sacrifices que vous demandez de moi ! Accordez-moi, par les prières de Marie, votre Mère, plus de courage, plus d'ardeur, plus de fidélité.

PRATIQUE. — Cherchons à plaire à Jésus par l'exercice des bonnes œuvres. « L'amour divin, dit saint Grégoire, n'est jamais oisif. » *Nunquam est amor Dei otiosus.*

X. — De l'Office divin.

PRÉPARATION. — « Notre Dieu est le Roi de l'univers ; louez-le dignement.³ » Ainsi parle le Psalmiste. 1° Considérons l'Office divin en lui-même. 2° Efforçons-nous de le réciter avec respect, avec attention et avec dévotion, comme l'insinue la sainte Eglise. Prenons ces dispositions, non seulement dans

(1) Joan. 2, 4.

(2) Joan. 14, 23.

(3) Ps. 46, 8.

l'Office, mais encore dans toutes nos autres prières vocales.
*Ut digne, attente ac devote recitare valeam.*¹

1^o L'OFFICE DIVIN CONSIDÉRÉ EN LUI-MÊME.

Tous les hommes devraient passer leur vie à louer le Seigneur, à le remercier de ses bienfaits, à lui demander des grâces. Mais comme la plupart des séculiers vivent absorbés par les distractions et les affaires du monde, que fait l'Eglise ? elle charge ses Prêtres et ses Religieux de célébrer, au nom de tous, les louanges du Créateur, par la récitation de l'Office divin. Formée en grande partie des psaumes et d'autres passages de l'Ecriture, que de bénédictions cette prière attire sur le monde et sur les fidèles ! Combien de grâces elle obtient à ceux qui la récitent pieusement ! — Et ce n'est pas sans motif : car, après le Sacrifice de nos autels et les Sacrements, rien n'en égale la valeur devant Dieu. « Toute prière est peu méritoire, disait sainte Marie-Madeleine de Pazzi, en comparaison de celle-là. » Et en effet, cent prières privées n'équivalent pas à une seule que nous disons dans le Bréviaire, où nous prions au nom de toute l'Eglise.² Aussi la Sainte que nous venons de citer, tressaillait d'allégresse, quand on l'appelait au chœur ; elle se figurait y chanter les louanges de Dieu, comme font les Elus dans le ciel. Sainte Catherine de Bologne aurait voulu mourir en psalmodiant, tant elle estimait cet exercice tout angélique. — Par l'Office divin, non seulement Dieu est honoré, mais les fidèles sont assistés, les âmes du purgatoire soulagées, l'Eglise militante semble oublier un instant les tristesses de l'exil et célébrer les joies de la patrie. Cet exercice nous obtient des lumières, des secours particuliers, la force d'accomplir tous nos devoirs, et l'Eglise y attache la plus grande importance. N'avez-vous pas coutume de vous en acquitter sans respect, sans attention, sans dévotion, à des heures ou à des moments peu favorables au recueillement ? Unissez-vous dans cette prière aux dispositions des Anges et des Bienheureux. Acquittez-vous

(1) Brev. Aperi, etc.

(2) S. Alphonse.

de ce devoir et de toutes vos prières vocales, avec une religion profonde, en pensant à la présence de Dieu ou à quelque vérité qui excite votre ferveur et votre désir de la perfection. *In conspectu Angelorum psallam tibi, Deus meus.*¹

20 DISPOSITIONS POUR BIEN RÉCITER L'OFFICE DIVIN.

La première est le respect, qui doit être extérieur et intérieur. Lorsque vous prenez en main votre bréviaire, représentez-vous par la foi, d'un côté, votre Ange gardien, qui inscrira vos mérites au Livre de vie, si vous récitez l'Office avec dévotion ; et de l'autre, le démon qui marquera vos fautes au livre de mort, si vous le dites sans aucune piété. Figurez-vous encore que vous célébrez les louanges divines en la société des Anges et des Bienheureux, et surtout en la présence de l'infinie Majesté. Ou bien pensez que le Seigneur vous regarde, et que les Anges ont les yeux fixés sur vous, disposés à présenter au Très-Haut vos prières et vos pieuses affections. Plein de ces réflexions, commencez à célébrer les louanges de votre Dieu, avec une foi vive et une attention soutenue. — D'après saint Thomas, il y a trois sortes d'attention : aux paroles, au sens, et à Dieu. Aux paroles, quand on s'applique à les bien prononcer ; au sens, quand on réfléchit à la signification des paroles, et qu'on y joint les affections du cœur ; à Dieu, lorsqu'on s'attache à l'adorer, à l'aimer, à lui demander des grâces. Cette dernière sorte d'attention est la meilleure : on peut y rapporter la louable pratique de méditer la Passion du Sauveur, en prononçant les paroles de l'Office. Que nous recevions de précieuses grâces, si nous appliquions cette méthode à la récitation du chapelet et de toutes les autres prières vocales ! — Pendant que notre esprit est attentif au Seigneur, durant la Psalmodie, notre cœur doit se répandre devant lui en pieuses affections. « Si le psaume prie, priez, dit saint Augustin ; s'il gémit, gémissiez ; s'il espère, espérez. » Chaque fois que vous dites le *Gloria Patri*, renouvelez votre intention, ou produisez

(1) Ps. 137, 2.

divers sentiments de foi, d'adoration, d'offrande de vous-même, de remerciement, de désir d'honorer votre Créateur. Oh ! que de mérites on perd, et combien on se rend coupable, en récitant l'Office sans piété, avec des distractions volontaires, causées souvent par l'immodestie des regards, une trop grande agitation, des préoccupations étrangères et inutiles. — Adorable Jésus ! vous avez passé votre vie à louer, à glorifier le Père céleste par vos paroles et par vos actions. Accordez-moi le désir de vous imiter. Faites-moi prier toujours avec ferveur et attention. Et vous, ô Marie ! obtenez-moi la grâce de me tenir en la présence divine, surtout dans mes exercices de piété.

XI. — Zèle du prêtre.

PRÉPARATION. — « Le zèle de votre maison me dévore, dit le Psalmiste à Dieu, et les injures qu'on vous fait retombent sur moi. » Méditons 1^o Les sources du zèle. 2^o Les moyens de l'exercer. Ne sommes-nous pas indifférents à la pensée de tant d'âmes qui se perdent chaque jour ? Demandons à Dieu le zèle de sa gloire. *Zelus domus tuæ comedit me.*

1^o SOURCES DU ZÈLE.

La source première du zèle véritable est la foi. Animés de cette foi vive, les Saints estimaient les âmes par-dessus tous les trésors. « Une seule âme, assure saint Bernard, est plus précieuse que l'univers entier. » « J'accepterais volontiers autant de morts qu'il y a de pécheurs sur la terre, disait saint Bonaventure, si je pouvais par là les sauver tous. » Quoi d'étonnant dans ce langage ? Le Verbe de Dieu ne s'est-il pas incarné pour nous arracher à l'enfer ? n'a-t-il pas enduré toutes sortes de tourments et donné sa vie, pour racheter ses bourreaux eux-mêmes ? Il disait à sainte Brigitte qu'il serait prêt à mourir autant de fois qu'il y a d'âmes damnées, si elles étaient capa-

(1) Ps. 68, 10.

bles de rédemption. Voilà jusqu'où la Sagesse incarnée estime ces âmes que peut-être nous oublions! — Jamais nous ne nous élèverons à cette hauteur de pensée et de sentiment, sans un vif amour de l'oraison. Saint François de Sales, prêchant au Chablais, puisait chaque matin, dans une oraison fervente, le courage de traverser une rivière sur une poutre couverte de glace, afin de porter aux hérétiques la parole du salut. Êtes-vous froid, insensible, inactif dans votre saint ministère? entrez chaque matin dans le brasier de l'oraison. Votre esprit s'y dégagera des pensées terrestres, votre cœur s'y enflammera d'un zèle ardent. Il s'attendrira sur le malheureux sort de tant d'âmes qui vivent en état de péché et de damnation éternelle. De quelle charité, en effet, n'est-on pas embrasé dans cette fournaise sacrée, où l'on voit si clairement le prix des âmes, et les motifs de se dévouer à leur bonheur! C'est là que saint Paul s'enflammait du désir de devenir anathème pour les Juifs, ses persécuteurs, et qu'il appelait ses frères.¹ Si nous étions animés de la charité des Saints, n'embrasserions-nous pas volontiers les travaux, les fatigues, dans l'intérêt des pécheurs à convertir? Mais peut-être êtes-vous trop délicat sur votre santé, trop peu généreux quand il s'agit de vous dévouer, de vous sacrifier dans le saint ministère? Le service des malades, surtout des pauvres, vous est souvent à charge; et avec les malheureux coupables, vous manquez de cette douceur, de cette patience qui caractérisait les Saints. Voyez en quoi vous pourriez là-dessus améliorer votre conduite.

2^e MOYENS D'EXERCER LE ZÈLE.

La fin du sacerdoce chrétien est de continuer l'œuvre de la Rédemption, à l'aide des pouvoirs et des moyens que le Sauveur a confiés au Prêtre. Celui-ci est donc obligé, en vertu de sa vocation, de se rendre apte au ministère des âmes, par la science et par la sainteté. Il doit de plus exercer ce ministère selon la position qu'il occupe, selon les fonctions qu'on lui

(1) Rom. 9, 3.

confie, selon ses devoirs de Prêtre, de Pasteur, d'Homme apostolique. Qu'il prenne donc garde de laisser jamais périr une âme par sa faute ! Le juste Juge lui en demanderait un compte sévère. *Ego ipse super pastores requiram gregem meum.*¹ — Outre le ministère extérieur, le Prêtre, plus encore que le simple fidèle, doit employer la prière pour obtenir aux âmes égarées des grâces de conversion. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi ne laissait passer aucune heure dans la journée, sans recommander les pécheurs à Dieu. Un jour, le Seigneur lui dit : « Vois, ma fille, comme les chrétiens sont entre les mains du démon ! Si les supplications de mes élus ne les délivraient, ils deviendraient sa proie. » Que le Prêtre offre souvent à Dieu le sang du Rédempteur pour les infidèles, les hérétiques, les catholiques ingrats et rebelles ! Qu'il recommande aux Cœurs agonisants de Jésus et de Marie les malheureux moribonds qui sont en état de péché mortel ; qu'il ne cesse pas de prier pour les âmes dont le salut lui est confié ! — Mais pour que ses prières soient plus ferventes, il doit s'animer d'un ardent désir de la gloire de Dieu et du salut des coupables, de manière à pouvoir dire, comme le prophète Elie : *Zelo zelatus sum pro Domino Deo.*² Ce désir sera reçu de Dieu comme une œuvre méritoire, en faveur de ceux qui intéressent le Prêtre. Combien de Saints ont souhaité de traverser les mers, de supporter tous les supplices, d'endurer le martyre, afin de gagner des cœurs à Dieu ! Ces élans de ferveur et d'amour n'étaient pas inutiles au bien de ceux qui en étaient l'objet. Que le Ministre du Seigneur cherche donc aussi à les produire ! ils nourriront son zèle et lui inspireront beaucoup de courage dans l'accomplissement de ses devoirs ordinaires.

O mon Jésus ! je vous consacre mes travaux, mes actions, mes souffrances, et je veux en appliquer le fruit aux âmes les plus délaissées, et à celles dont je dois répondre devant vous. O Mère de miséricorde ! obtenez-moi le plus ardent désir du salut des pécheurs, et la grâce de les recommander souvent à Dieu, surtout pendant le saint Sacrifice.

(1) Ezech. 34, 10.

(2) III Reg. 10, 10.

XII. — Des Congrégations.

PRÉPARATION. — « Je vous bénirai, Seigneur, dans l'assemblée des justes. » Ainsi parle le Psalmiste. Considérons 1° L'utilité des Congrégations. 2° Comment doivent se conduire ceux qui en font partie. Réveillons nos craintes sur les dangers du monde, et cherchons un abri sûr dans quelque Congrégation de Marie. *Confitebor tibi, Domine, in consilio justorum et congregatione.*

1° UTILITÉ DES CONGRÉGATIONS.

Il en est, dit saint Alphonse, qui condamnent les Congrégations et refusent d'en faire partie, à cause de certains préjugés qu'ils nourrissent contre ces saintes réunions. L'Eglise au contraire, par la bouche des souverains Pontifes, les a approuvées, encouragées, enrichies de nombreuses indulgences. Les Saints les ont toujours regardées comme autant d'Arches de Noé, où se réfugiaient ceux que menacent d'entraîner les flots d'iniquités qui inondent la terre. Saint François de Sales exhortait instamment les séculiers à y entrer. Saint Charles Borromée recommande aux confesseurs d'engager leurs pénitents à en faire partie. — Les avantages spirituels qu'on y rencontre sont immenses. Que de fois on y entend la parole de Dieu, moyen si efficace de nourrir son esprit de bons principes et de saintes maximes ! On y prie d'ordinaire en commun ; or, la prière commune a plus de force auprès de Dieu que les dévotions particulières. L'exemple d'une nombreuse assemblée, réunie au nom de Jésus et de Marie, agit d'ailleurs merveilleusement sur les âmes pour les porter à la ferveur. Les courages sont par là raffermis, le respect humain disparaît, et la vigueur du corps de l'association se communique à chacun de ses membres. — Aussi la prédestination est comme assurée à ceux qui per-

(1) Ps. 110, 1.

sévèrent dans une pieuse Congrégation, surtout quand elle est consacrée à la sainte Vierge. Marie, en effet, n'est-elle pas la Mère de la persévérance, de la bonne mort et du salut? A qui obtiendrait-elle ces précieuses faveurs, sinon aux âmes qui sont assidues à la visiter, à l'honorer, à la prier dans l'assemblée de ses enfants? De là cette parole de saint Bonaventure : Porter le nom d'enfant de Marie et en remplir les devoirs, c'est déjà être inscrit au livre de vie. Prenons la résolution de nous enrôler dans quelque une des associations de piété, qui ont pour but de nous préserver des dangers du monde et de nous conserver dans la ferveur. Si nous l'avons déjà fait, félicitons-nous de notre bonheur, et rendons-nous-en de plus en plus dignes par notre fidélité aux grâces que Dieu nous accorde, dans chacune des réunions de la Congrégation dont nous sommes membres.

2^o CE QUE DOIT ÊTRE LA VIE DES CONGRÉGANISTES.

Il ne faut pas s'enrôler dans une Congrégation avec des intentions humaines, pour y trouver une distraction, ou pour faire plaisir à des amis. Le service de Jésus et de Marie et notre sanctification personnelle doivent seuls nous l'inspirer. Mûs par ces motifs, nous serons d'autant plus fidèles à remplir les devoirs de Congréganistes, que nous aurons plus d'assurance de ne pas nous y chercher nous-mêmes, mais seulement la gloire de Dieu et le bien de notre âme. — Ce que prescrit le Règlement de l'Association, surtout au sujet de la modestie, du recueillement, du silence, du respect dans les églises, de la fréquentation des sacrements et du bon exemple à donner à tous, il faut le pratiquer exactement. On doit aussi écouter la parole de Dieu avec docilité et la faire passer dans sa conduite. Il faut fuir généralement tout ce qui sent la dissipation, la prétention, la vanité, le luxe dans les habits; car Jésus et Marie ont toujours aimé l'humilité et la simplicité chrétiennes. — Il en est qui s'absentent des réunions, sous les prétextes les plus frivoles. Si on leur promettait un profit matériel, on les trouverait souvent plus exacts. Ont-ils donc plus à cœur les intérêts

du temps que ceux de l'éternité? Le ciel, le service de Dieu pèsent-ils moins dans leur balance que la terre et les plaisirs de la vie? Ah! quels regrets n'auront-ils pas au dernier moment, quand ils se rappelleront les grâces perdues par leur négligence, leur paresse, leur insouciance à assister aux réunions de la Congrégation! Comment mériteront-ils alors la protection de la sainte Vierge, après avoir été si peu fervents dans son service? Pensons au contentement que nous aurons, à la mort, si nous avons été fidèles à servir la Reine du ciel, la Mère de notre salut.

O Vierge bienheureuse! en vous visitant souvent moi-même pendant ma vie dans nos saintes réunions, je veux me donner la douce espérance que vous me visiterez vous-même à ma dernière heure. Obtenez-moi la constance à vous honorer, à vous aimer et prier, tous les jours et à chaque instant.

PRATIQUE. — Invoquons souvent la sainte Vierge dans nos occupations, afin que sa protection ne s'éloigne jamais de nous.

XIII. — Dangers du monde.

PRÉPARATION. — « Malheur au monde, s'écrie Jésus, à cause de ses scandales! » Pour mieux comprendre l'utilité des Congrégations, voyons 1° Les dangers que l'on rencontre au milieu du siècle. 2° Comment on peut s'en préserver. Ne nous fions jamais à nos résolutions, mais soyons toujours fidèles à nos exercices de piété. *Perseverantes unanimiter in oratione.*²

1° DANGERS QUE L'ON COURT DANS LE MONDE.

Les partisans du siècle, étant plongés dans la matière, ne savent parler que des choses terrestres. Leurs conversations toutes séculières inspirent peu à peu le goût des vanités mondaines, et parfois deviennent dangereuses pour la vertu. « Il y

(1) Matth. 28, 7.

(2) Act. 1, 14.

a des bouches, dit le Prophète, qui ressemblent à des sépulcres ouverts ;¹ il s'en échappe des paroles malsaines, qui portent le ravage et la mort dans les âmes. Malheur aux chrétiens qui se plaisent avec ceux dont la coutume est de tenir des discours trop libres, où la pudeur et la religion sont blessées ! On doit les fuir comme on fuit les malades atteints d'un mal contagieux. Le monde est plein de scandales, même de la part de ceux qui ont la foi. « J'ai la paix du côté des païens, semble nous dire l'Eglise, selon saint Bernard ; je la possède même du côté des hérétiques, mais je ne puis l'avoir avec mes enfants scandaleux, qui me persécutent sans relâche. » « Malheur au monde, a dit le Sauveur, à cause de ses scandales !² » — Il faut donc vivre au milieu du siècle avec les plus grandes précautions, de peur de se laisser entraîner par les mauvais exemples de ceux qui vivent mal. Le salut est une affaire personnelle ; s'il plait à d'autres de se damner, c'est un motif de plus pour nous de nous tenir sur nos gardes. Fuyons conséquemment avec le plus grand soin les occasions dangereuses, surtout en matière de chasteté. « Celui qui aime le péril y périra, » dit l'Esprit-Saint.³ Il est facile de vaincre une tentation qui vient des suggestions de Satan, parce que la prière seule suffit pour en triompher ; mais contre les occasions dangereuses, à la prière il faut joindre la fuite du danger. Sans ce dernier moyen, on risque de devenir victime de son imprudence. Examinez ce qui pourrait vous exposer à tomber, et remédiez-y sans retard.

Adorable Jésus ! tenez-moi bien uni à vous, afin que j'échappe aux pièges tendus sous mes pas. Faites-moi chercher en tout votre grâce, votre amour et l'accomplissement de votre bon plaisir.

2^e COMMENT ON SE PRÉSERVE DES DANGERS.

« Gardez-vous des faux prophètes, disait le Sauveur à ses disciples ; ils viennent à vous, couverts de peaux de brebis,

(1) Ps. 5, 11.

(2) Matth. 18, 7.

(3) Eccli. 3, 27.

tandis qu'au fond ils sont des loups ravisseurs.¹ » Ces faux prophètes sont ces amis mondains qui se présentent à vous, avec tous les dehors de l'honnêteté et de la vertu, et qui n'ont d'autre dessein que de vous séduire. « Vous les reconnaîtrez à leurs fruits, » ajoute le divin Maître ; c'est-à-dire que leur conversation et leur conduite vous feront bientôt découvrir ce qu'ils sont en eux-mêmes, ce qu'ils sont devant Dieu. Fuyez-les comme on fuit les serpents venimeux. Ne cédez jamais en cela au respect humain. « Ceux qui veulent vivre pieusement en Jésus-Christ, dit l'Apôtre, doivent s'attendre à la persécution des méchants.² » Les pécheurs ne savent pas supporter les gens de bien, parce que la vie sainte de ceux-ci est un reproche et une condamnation de leur vie scandaleuse. Si donc nous voulons être fidèles à nos devoirs religieux, il nous est nécessaire de mépriser ce « qu'en dira le monde. » Notre progrès dans la piété et même notre salut dépendent souvent du courage qui nous fait mettre le siècle sous nos pieds, et Jésus dans nos pensées, dans nos paroles, dans notre conduite. — D'un autre côté, ne nous croyons jamais assez forts pour nous exposer aux écueils. « La prudence, dit l'adage, est la mère de la sûreté. » Une âme, qui connaît la fragilité humaine, bannira totalement de sa vie les lectures dangereuses, les bals, les spectacles, les compagnies, les amitiés, où la piété et l'innocence trouvent des dangers. Elle ne se fiera pas à ses bonnes résolutions ; car elle sait que Dieu et la conscience lui interdisent toute confiance en elle-même, quand il s'agit de l'éternité. Examinez si vous n'êtes pas trop facile à vous permettre certains amusements, certaines lectures, certains rapports ou entretiens qui vous exposent au péché. Prenez la résolution de retrancher de votre conduite tout ce que votre cœur vous reproche là-dessus.

O mon Jésus ! communiquez-moi la force de fuir le monde et d'aimer la vie retirée, afin de vaquer plus constamment à la prière, qui est mon soutien dans cette vallée de misères et de dangers. O Marie ! protégez-moi contre toutes les embûches des ennemis de mon salut.

(1) Matth. 7, 15.

(2) II. Tim. 3, 12.

XIV. — La charité envers le prochain.

PRÉPARATION. — Puisque, selon saint Jean, Dieu demeure avec ceux qui exercent la charité, considérons 1° Les motifs qui nous pressent de pratiquer cette vertu. 2° Les défauts qui la blessent et que nous devons éviter. Examinons ce que nous devons corriger dans nos pensées, nos sentiments, nos paroles, notre conduite, par rapport au prochain, afin que le Seigneur soit avec nous. *Si diligamus invicem, Deus in nobis manet.*¹

1° MOTIFS DE PRATIQUER LA CHARITÉ.

« Si je parlais toutes les langues, dit l'Apôtre, et que je n'eusse pas la charité, je serais comme un airain sonore et une cymbale retentissante. Si j'avais le don de prophétie et que je connusse tous les mystères et toutes les sciences, si j'avais même une foi capable de transporter les montagnes, et que je n'eusse pas la charité, je ne suis rien. Et si je distribuais tous mes biens aux pauvres, et si je livrais mon corps aux flammes, et que je n'eusse pas la charité, cela ne me servirait de rien.² » La charité est donc une vertu aussi nécessaire qu'elle est excellente. Que d'autres motifs n'avons-nous pas de l'exercer ! Le prochain n'est-il pas, aux yeux de la foi, l'ouvrage et l'image de Dieu ? Or, dit la sainte Ecriture, le Seigneur aime toutes les œuvres de ses mains,³ et surtout celles qui manifestent le mieux ses divines perfections. Il chérit donc l'homme, le chef-d'œuvre de la création, l'image finie de son Etre infini, la ressemblance créée de ses attributs incréés. Et si Dieu l'aime, comment ne l'aimerions-nous pas ? Comment pourrions-nous le dédaigner, le prendre en aversion, sans blesser au cœur Celui qui l'a produit et dont il est le portrait vivant ? Dieu l'a placé sur la terre comme le roi de la création, comme son

(1) I Joan. 4, 12.

N. MÉDIT. 1.

(2) I Cor. 13, 1-3.

(3) Sap. 11, 25.

39°

représentant en ce monde. Il s'est ainsi rendu sensible à nous tous dans la personne du prochain. Est-il donc possible, dit saint Jean, d'aimer le Dieu invisible, quand on n'aime pas son image visible dans la personne de ses frères ?¹ Cessons de penser et de dire que nous aimons notre Créateur, si nous ne savons aimer la créature qui tient sa place en ce monde, qui est spirituelle, immortelle comme lui, et destinée à partager un jour son bonheur et ses biens. N'envisagez-vous pas d'ordinaire le côté faible et vicieux du prochain, plutôt que ses traits de ressemblance avec la Beauté incréée ? C'est sans doute ce qui vous porte si souvent à être dur, sans compassion, sans condescendance à l'égard de vos semblables ; c'est aussi ce qui vous inspire envers eux des pensées, des sentiments peu chrétiens, des procédés peu délicats, et parfois répréhensibles. Exercez donc votre foi sur les motifs si pressants qui vous font une loi sacrée de l'amour du prochain. *Si diligamus invicem, Deus in nobis manet.*

2^o DÉFAUTS QUI BLESSENT LA CHARITÉ.

Considérons, pour les détester et les fuir, certains défauts notables qui blessent la charité. Un des plus ordinaires est la médisance ou la détraction, qui consiste à révéler sans raison suffisante les fautes cachées du prochain. On s'en rend encore coupable, si l'on exagère le mal connu ; si l'on interprète malicieusement les bonnes actions d'autrui, ou qu'on lui suppose sans indice suffisant des intentions mauvaises. Il en est de même quand on nie le bien que fait le prochain, ou les justes éloges qu'on lui donne. Voyez si vous ne tombez pas d'habitude dans l'un ou l'autre de ces défauts. Prenez la résolution et les moyens de vous en corriger. — Poussez même la délicatesse jusqu'à fuir les moindres critiques. Parler, sans motif, des travers connus du prochain, n'est-ce pas manquer à la perfection de la charité ? Ne résulte-t-il pas d'ordinaire, de ces conversations, une diminution d'estime à l'égard de ceux

(1) I Joan. 4, 20.

dont il s'agit? Si ce sont des parents, des supérieurs, la faute est plus répréhensible et le dommage plus grand : on s'expose soi-même et on expose les autres à manquer de respect aux représentants de Dieu et à ne plus leur obéir qu'avec répugnance. — Selon le conseil de saint François de Sales, habituons-nous à voir le prochain dans la poitrine du Sauveur et à ne le traiter qu'avec déférence, évitant de le froisser par des plaisanteries, de le blesser par des paroles piquantes, de lui causer de la peine ou de la confusion, de lui faire, en un mot, ce que nous n'aimons pas qu'on nous fasse à nous-mêmes. N'est-il pas, en effet, ce cher prochain, de la même nature que nous, aimé de Dieu comme nous, racheté d'un sang divin comme nous, et admis avec nous à la table des Anges, en attendant le royaume qui n'aura point de fin, et dans lequel peut-être nous le verrons supérieur à nous en gloire et en sainteté?

O mon Dieu! c'est votre excellence infinie que je veux désormais considérer et aimer dans tous mes semblables. Vous leur donnez et conservez l'être, la vie, tous les biens; pourquoi leur serais-je hostile? O ma Reine et ma Mère, Marie! inspirez-moi l'amour de tous les hommes, puisqu'ils sont vos sujets et vos enfants.

XV. — Des maladies.

PRÉPARATION. — « C'est le Seigneur, dit l'Écriture, qui mortifie et qui vivifie.¹ » Considérons 1^o Que les maladies sont des faveurs. 2^o Comment nous pouvons en profiter. Evitons désormais de nous plaindre de nos infirmités corporelles. *Dominus mortificat et vivificat.*

(1) I Reg. 2, 6.

1^o LES MALADIES SONT DES FAVEURS.

Les Saints ont toujours regardé les maladies comme d'insignes faveurs. « Si nous connaissions, disait saint Vincent de Paul, le trésor qui s'y trouve caché, nous les recevriions avec autant de joie que des bienfaits signalés. » Saint François d'Assise était un jour en proie à de vives douleurs. Le frère qui l'assistait lui dit par compassion : « Mon père ! priez Dieu de vous traiter avec un peu plus de douceur ; car il semble que sa main s'appesantisse trop sur vous. » A ces mots, le Saint se précipita de sa couche, se mit à genoux, baisa la terre, et rendant grâces à Dieu, il protesta qu'il regardait les maladies comme des faveurs divines. Est-ce ainsi que nous les avons toujours considérées ? *Infirmilas hæc pro gloria Dei.*¹ — L'oraison nous attire sans doute les bénédictions célestes. Mais quelle meilleure oraison pouvons-nous faire que celle de la résignation dans la souffrance ? La patience, mieux que la prière, fait violence au cœur de Dieu ; par elle, le Sauveur nous a rachetés. Pourquoi donc nous tourmenter l'esprit, lorsque l'infirmité nous empêche d'aller à l'église, d'entendre la messe, de communier ? Nous obtiendrons plus de secours spirituels, en nous résignant à la volonté divine, qu'en exerçant les dévotions qui nous plaisent. « Il est bien plus parfait, dit saint Bonaventure, de porter courageusement la croix, que d'abonder en bonnes œuvres. » — Les infirmités, les douleurs corporelles sont des occasions continuelles de mérites. Le père Balthasar Alvarez vit un jour la grande récompense préparée dans le ciel à une bonne religieuse, qui avait supporté paisiblement une maladie. Il assura qu'elle avait plus mérité pendant huit mois de souffrances, que d'autres âmes ferventes en plusieurs années d'actions saintes. C'est que la douleur nous fait mourir à nos vices, et nous force d'exercer les plus solides vertus. N'êtes-vous pas trop délicat, trop prompt à vous plaindre, quand vous souffrez quelque légère indisposition, quelque mal de dents,

(1) Joan. 11, 4.

de tête, d'estomac, mal très supportable, il est vrai, mais qu'on aime à faire connaître aux autres par un sentiment secret d'amour-propre ? Parlez-en seulement à Dieu et à ceux qui ont charge de vous soigner ; car c'est la perfection de la patience qui nous rendra parfaits. *Patientia autem opus perfectum habet.*¹

20 MOYENS DE PROFITER DES MALADIES.

« C'est le Seigneur, dit l'Ecriture, qui mortifie et vivifie ; il conduit aux portes du tombeau et il en ramène.² Il a la puissance de la vie et de la mort.³ » Certaines personnes, visitées par la maladie, tombent dans l'abattement et paraissent inconsolables. Elles attribuent leurs maux à mille causes secondaires, sans remonter jusqu'à Dieu, cause souveraine de toutes choses. Oublient-elles donc combien le Seigneur est doux ? il nous frappe dans notre intérêt, avec le dessein de procurer notre salut. *Dominus mortificat et vivificat.* — N'est-ce pas, d'ailleurs, en souffrant, que le Sauveur a opéré notre Rédemption ? On mit un jour, dans les mains d'une personne malade, l'image de Jésus crucifié, et on l'engagea à réclamer sa guérison. « Comment voulez-vous, répondit-elle, que je demande à descendre de la croix, en y voyant mon Rédempteur attaché ? Ah ! plutôt souffrir avec Celui qui a tant souffert pour moi. » Si nous comprenions l'amour que Jésus nous a témoigné, en se livrant aux supplices du Calvaire, nous n'hésiterions jamais à nous résigner à la douleur et aux infirmités corporelles : loin d'en souhaiter la délivrance, nous serions heureux de pouvoir les unir aux tourments de Jésus. *Communicantes Christi passionibus, gaudete.*⁴ — L'espérance du ciel s'ajoute encore à ce motif. « Nous devons entrer dans le royaume de Dieu, dit la sainte Ecriture, par beaucoup de tribulations.⁵ » La dernière maladie, entre autres, comme il fut montré à sainte Lidwine, achève la couronne qu'on prépare à chacun dans l'assemblée des élus. Si donc nous souffrons

(1) Jac. 1, 4.

(2) I Reg. 2, 6.

(3) Sap. 16, 13.

(4) I Petr. 4, 13.

(5) Act. 14, 21.

patiemment avec Jésus-Christ, dans cette vallée de misères et de larmes, nous serons heureux avec lui, dans le séjour de la gloire et des délices.¹ Que cette pensée est encourageante, au milieu des ennuis, des dégoûts, des privations que nous apportent nos infirmités corporelles ! Qu'elle est capable de nous aider à mortifier notre humeur, à bannir de nos cœurs la tristesse ! Elle nous presse de nous soumettre docilement aux prescriptions des médecins, à nous montrer reconnaissants et charitables envers tous ceux qui nous prêtent assistance.

O mon Jésus ! en voyant vos douleurs sur le dur lit de la croix, comment puis-je me plaindre des souffrances que vous m'envoyez ? Pour l'amour de votre sainte Mère, accordez-moi la conformité à votre bon plaisir et la force de supporter toujours mes peines, avec la plus entière résignation.

XVI. — Le voyage à l'éternité.

PRÉPARATION. — Si nous voulons vivre ici-bas détachés, regardons-nous en ce monde comme des voyageurs. En effet 1° Notre vie est un voyage vers l'éternité. 2° Un voyage que nous devons tâcher de faire heureusement. Renouvelons-nous dans la ferveur, à la pensée que nous approchons tous les jours de notre terme final, qui est l'éternité. *Ibit homo in domum æternitatis suæ.*²

1° NOTRE VIE EST UN VOYAGE VERS L'ÉTERNITÉ.

Depuis le premier instant de notre vie jusqu'à notre mort, que faisons-nous, si ce n'est d'avancer sans relâche sur la route qui nous mène au sépulcre ? Nous y voyageons et le jour et la nuit. Dès la plus tendre enfance, pendant l'adolescence et la jeunesse, nous n'avons pas cessé de courir dans cette voie rapide. L'âge mûr, la vieillesse, loin de ralentir notre marche, semblent la précipiter ; tant il est vrai que notre vie sur la

(1) II Tim. 2, 12.

(2) Eccle. 12, 5.

terre est une course continuelle vers l'immobile éternité ! Notre point de départ est le premier moment de notre existence ; le terme de la route est le dernier soupir. Alors nous aborderons à des rivages inconnus, d'où l'on ne revient jamais. Pensons-y : on ne nous rendra pas les jours, les mois, les années que nous dépensons en futilités ; notre adieu au temps qui s'écoule est un adieu suprême, un adieu pour toujours. Quel motif pour nous d'employer utilement tous les instants de notre vie, en les marquant tous du sceau sacré de l'obéissance et de la bonne intention ! — Car le but final de notre voyage ici-bas est la mort ou la vie. Au delà des rivages du temps qui passe, il y a deux demeures éternelles, l'une heureuse, l'autre malheureuse. Ceux qui prennent la voie large du vice et du péché vont aboutir à une mort sans fin, à des supplices toujours renouvelés. Ceux au contraire qui suivent les sentiers de la vertu, entrent dans une vie bienheureuse, où les richesses, la gloire et les délices sont à jamais leur partage. Qui pourrait hésiter dans son choix, et ne pas suivre la route qui mène au vrai bonheur ? Quel chemin avez-vous pris ? Est-ce celui de la tiédeur, de la lâcheté, de la négligence, des fautes d'habitude ? est-ce celui de la vanité, de la jouissance, de la dissipation, du désir de plaire à la créature ? Quittez-le sans retard. Choisissez le sentier plus ou moins escarpé de l'humilité, de la mortification, de la chasteté, de l'obéissance et de la patience : c'est la voie qui conduit à la béatitude, même dès cette vie. *Arcta via est quæ ducit ad vitam.*¹

2^o MOYENS DE FAIRE HEUREUSEMENT LE VOYAGE DE NOTRE VIE.

Le désir de notre patrie bienheureuse doit d'abord soutenir notre ardeur, sur la route épineuse de cette vie. Le voyageur qui souhaite vivement de revoir ses parents, ses amis, presse le pas et ne s'arrête nulle part en chemin. Ainsi, si nous désirons voir notre Dieu dans sa gloire, ne perdons pas notre temps ; n'allons pas nous exposer, par nos attachements terrestres, à séjourner en purgatoire avant d'entrer dans la cité

(1) Matth. 7, 14.

des Saints. Celui qui aspire au paradis, déplore le malheur de son exil, et les dangers qu'il y court. Dirigeant ses pensées vers l'éternelle béatitude, « il ne craint pas, selon saint Augustin, de souhaiter longtemps ce qu'il possédera toujours. » — Mais les seuls désirs ne nous conduiront pas à la Jérusalem céleste. Nous devons encore y tendre efficacement, c'est-à-dire, prendre la voie qui y mène, et y marcher jusqu'à la mort. Le pèlerin, désireux d'atteindre sûrement le sanctuaire où il aspire, ne suit pas des chemins détournés, mais les routes battues. Ainsi, dans le voyage de notre vie, choisissons les sentiers tracés par Jésus-Christ et suivis par les Saints, c'est-à-dire ceux de l'humilité, du renoncement, de la chasteté, de l'obéissance, de la patience, de la prière habituelle et de la charité. « La voie du ciel est étroite, dit le Sauveur, et c'est le petit nombre qui la suit.¹ » Soyons de ce petit nombre, afin que l'espérance d'arriver un jour à la patrie nous accompagne partout. — « Nous voyageons, dit l'Esprit-Saint, avec la rapidité d'un navire qui fend les ondes.² » Cependant, que d'écueils sont cachés sous nos pas ! Les ennemis de notre salut, comme de cruels pirates, cherchent à nous égarer, à nous dépouiller, à nous faire périr. Nous avons donc besoin de courage et de confiance. Souvenons-nous que le Sauveur est notre Pilote, et sa divine Mère, l'Etoile qui nous dirige. Dans les tempêtes que nous suscitent le monde, la chair et le démon, regardons l'Etoile, et crions à l'Homme-Dieu : « Seigneur ! sauvez-nous ; nous périssons.³ » Et le divin Pilote commandera à la tempête, et Marie, l'Astre des mers, nous montrera le port.

O Jésus ! ô Marie ! pour arriver à ce port, je veux suivre désormais fidèlement ma règle de vie, et m'exercer dans toutes les vertus. Rappelez-moi souvent que chaque heure, chaque instant m'emporte vers l'interminable éternité.

(1) Matth. 7, 13-14.

(2) Sap. 5, 10.

(3) Matth. 8, 25.

XVII. — Les tourments de l'enfer.

PRÉPARATION. — « Leur ver ne meurt point, dit Jésus-Christ, et leur feu ne s'éteint point.¹ » Le Sauveur indique ici deux sortes de peines en enfer : 1° La peine du corps. 2° La peine de l'âme. Acceptons, en esprit de pénitence, toutes les tribulations qui nous arrivent, nous disant avec sainte Thérèse : « Ce n'est pas encore l'enfer. » *Ubi vermis eorum non moritur, et ignis non exstinguitur.*

1° PEINE DU CORPS.

L'enfer est un gouffre, un abîme fermé de toutes parts, où n'entre jamais le plus faible rayon de lumière. En cette vie, le feu nous éclaire ; mais au séjour des réprouvés, qui est un lieu de mort, les flammes sont obscures : elles ne laissent apercevoir que l'horrible état des damnés, et les formes hideuses que prennent les démons pour épouvanter leurs victimes. Oh ! que le souvenir des satisfactions de la vue est amer à ces infortunés, qui se voient plongés dans ces ténèbres, à cause de la trop grande liberté qu'ils ont donnée à leurs regards ! *Quibus procella tenebrarum servata est in æternum.*² — Le sens du tact aura de même son tourment particulier, celui du feu. Le feu est le supplice le plus terrible que l'on connaisse sur la terre, bien que notre feu ait été créé par la bonté divine. Que souffrira donc le réprouvé, plongé, submergé dans un océan de flammes allumées par la colère du Tout-Puissant ? Le corps du malheureux damné en est pénétré jusque dans les veines, jusque dans la moëlle des os ! supplice horrible, qui renferme tous les autres ! Car l'Esprit-Saint désigne tous les tourments de l'enfer sous le nom de feu. — Les autres sens, outre le supplice du feu, trouvent en enfer leurs châtiments particuliers.

(1) Marc. 9, 43.

(2) S. Jud. 1, 13.

L'ouïe est à jamais assourdie par les plaintes, les blasphèmes, les hurlements affreux des autres réprouvés. Le goût souffre d'une faim et d'une soif incompréhensibles, et jamais une seule miette de pain ou une seule goutte d'eau ne sera donnée au réprouvé. L'odorat est tourmenté jour et nuit par l'horrible infection de tant de cadavres entassés pêle-mêle, et dont un seul, dit saint Bonaventure, suffirait à faire mourir tous les hommes ici-bas. Oh ! que les plaisirs des sens auront coûté cher aux malheureux damnés ! Ne vous exposez-vous pas à leur sort, en cherchant vos aises, en ne mortifiant ni votre langue, ni vos regards, ni votre palais ? Combattez désormais les convoitises de la chair, évitez les excès de table, fuyez toute sensualité, infligez même à votre corps quelque fatigue ou châtiment en esprit de pénitence, afin d'échapper aux flammes éternelles. Ainsi faisait l'apôtre saint Paul lui-même. *Castigo corpus meum, ne forte reprobus efficiar.*¹

2^e PEINE DE L'ÂME.

Le Seigneur ne hait jamais l'ouvrage de ses mains, pas même les bêtes féroces ou hideuses, comme les tigres et les vipères : « Vous aimez tout ce qui existe, lui dit le Sage, et vous n'avez rien en horreur de ce que vous avez créé.² » Cependant, il est une créature que Dieu ne saurait aimer et qu'il doit même nécessairement haïr, c'est l'âme réprouvée. Toujours unie au péché que Dieu déteste, la malheureuse se voit éternellement l'objet de la juste aversion du Tout-Puissant. Quel supplice d'être sans cesse en opposition avec son Créateur, sa fin dernière, son souverain Bien ! *Similiter odio sunt Deo impius et impietas ejus.*³ — Non seulement Dieu hait l'âme damnée, mais il la repousse avec horreur. En quittant cette vie, elle sent que l'instinct de sa destinée la presse d'aller à Dieu. A peine entrée dans l'éternité, elle s'élance vers le Bien suprême dont elle ne saurait se passer un instant, tant elle est faite pour le posséder. Mais elle entend une voix qui lui crie : « Tu n'es plus à moi,

(1) I Cor. 9, 26.

(2) Sap. 11, 25.

(3) Sap. 14, 9.

et je ne suis plus à toi.¹ » En même temps, une force invincible la rejette, ou plutôt le poids de ses péchés l'entraîne vers les gouffres éternels. Là, toujours en lutte avec la justice qui la châtie, elle s'épuise en efforts inutiles. Car jamais elle ne verra le Dieu vers lequel elle aspire. *Vos non populus meus, et ego non ero vester.* — Le Seigneur non seulement la repousse, mais il la traite en ennemie. Endurcie dans le crime, elle est en opposition continuelle avec la sainteté du Créateur, qui la regarde comme son adversaire irréconciliable. « J'épuiserai sur cette malheureuse, s'écrie-t-il, toutes les flèches de ma juste fureur.² » Quel effroyable sort ! Toujours pressés d'aller à Dieu, les damnés s'en voient haïs, repoussés, traités avec la dernière rigueur, sans espoir de pardon. Oh ! que le péché est un grand mal ! Il change l'océan de la miséricorde en une mer de justice et de sévérité. — Etes-vous attentif à fuir jusqu'aux moindres fautes, à combattre vos défauts et vos tendances au mal ? Tant d'orgueil, de prétention, de susceptibilité, tant de recherches de l'estime, d'attachement aux biens de ce monde, de négligence dans vos devoirs, d'inconstance dans vos résolutions ; tout cela ne doit-il pas vous faire trembler, si vous avez la foi ? Judas s'est damné, parce qu'il a nourri dans son cœur le penchant à l'avarice. La moindre passion immortifiée peut nous conduire où il est. O Jésus ! ô Marie ! faites-moi triompher de moi-même et de toutes les tentations. Réprimez en moi l'inclination la plus préjudiciable à ma perfection et à mon salut.

XVIII. — Bonheur de servir Dieu.

PRÉPARATION. — Vainement les mondains cherchent le bonheur en dehors de Dieu ; 1° On ne le trouve point dans les trois concupiscences du monde. 2° On le trouvera certainement dans la paix avec Dieu, avec le prochain et avec soi-même. Détachons-nous de tout ce qui n'est pas notre fin dernière, et

(1) Os. 1, 9.

(2) Dent. 32, 23.

nous verrons nos désirs satisfaits. *Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui.*¹

10 POINT DE BONHEUR DANS LES CONCUPISCENCES DU SIÈCLE.

C'est en vain qu'une âme prétend trouver son repos dans la concupiscence de la chair, c'est-à-dire en se plongeant dans la matière ou les plaisirs des sens. Créée à l'image de Dieu, citoyenne du ciel qu'elle doit reconquérir, il faut à son intelligence et à sa volonté des joies plus nobles et surtout plus durables. Comment ses désirs de félicité pourraient-ils se borner à la terre et aux plaisirs charnels, puisqu'elle est créée pour Dieu ? Elle aspire sans cesse au bonheur ; mais ce bonheur, elle ne le trouvera jamais en dehors de son Créateur, son premier principe et sa dernière fin. — Sera-t-elle plus heureuse dans la possession des richesses ? Loin de là : immensément supérieure à tous les trésors que le monde ambitionne, comment pourrait-elle s'en rassasier ? Il lui faut des biens spirituels, éternels, des biens en rapport avec l'excellence de son être, de sa raison, de ses destinées. Elle sent trop le vide des richesses périssables ; elle en voit trop la fragilité. Aussi le luxe du monde, quoi qu'elle fasse, lui sera toujours une suprême vanité, parce qu'il lui faut le seul Bien en qui sont tous les biens. *Unum bonum in quo sunt omnia bona.*² — Il semble cependant que la convoitise des honneurs, ou l'orgueil de la vie, étant plus appropriée à la spiritualité de notre âme, devrait la contenter davantage. Mais il n'en est rien. Les dignités mondaines sont toujours terrestres, et notre âme a besoin des grandeurs célestes. La renommée de cette vie est une fumée passagère, et notre âme aspire à une gloire immortelle. Pourquoi donc, homme raisonnable, image vivante de Dieu ! pourquoi chercher le bonheur dans l'estime des créatures, dans le plaisir de paraître ou d'être réputé grand parmi les hommes ? Cherchez-le dans l'innocence, dans le parfait détachement, dans la vie cachée, dans l'accomplissement constant et généreux de toutes

(1) Ps 36, 4.

(2) S. Aug.

les volontés divines, et vous le trouverez certainement. Voyez donc à quoi vous êtes attaché ici-bas ; brisez tous les liens d'affections qui vous éloignent de Dieu ; n'aimez, ne souhaitez, ne cherchez que lui, et vous aurez la paix. *Delectare in Domino, et dabit tibi petitiones cordis tui.*

2° OU SE TROUVE LE VRAI BONHEUR.

Nous trouverons le contentement, autant qu'on peut le posséder ici-bas, en gardant la paix avec Dieu, avec le prochain, avec nous-mêmes. Nous l'avons avec Dieu, quand nous vivons en état de grâce ou que nous évitons constamment le péché mortel. Nous la goûtons mieux encore, quand nous fuyons jusqu'aux moindres fautes, et que nous sommes prêts à mourir plutôt que d'en commettre de propos délibéré. Ces dispositions ne sont-elles pas de nature à tranquilliser une âme, à nourrir sa confiance, à la remplir de joie ? Oh ! qu'il fait bon d'observer les lois du Seigneur ! « Une paix abondante, assure le Prophète, est le partage de ceux qui les aiment et les pratiquent fidèlement. » *Pax multa diligentibus legem tuam.*¹ — Pour avoir la paix avec le prochain, commençons par ne jamais nous occuper des autres, sans en avoir la charge, ou sans motif de vertu. Supportons avec douceur leurs défauts, leurs inattentions, leur indélicatesse. Excusons-les d'ordinaire, et n'accusons que nous-mêmes, dans les contradictions et les contrariétés. Disons-nous, en ces occasions : « Comment tel Saint ou Jésus lui-même, s'il était à ma place, supporterait-il cette peine, cette humiliation ? Imitons-le, et, à son exemple, soyons prévenants, affables et bienveillants, afin d'avoir la paix avec tous. » *Cum omnibus hominibus pacem habentes.*² — Mais le vrai bonheur exige encore que nous ayons la paix avec nous-mêmes, laquelle s'obtient par la victoire sur nos défauts, par l'empire que la grâce nous donne sur nos inclinations. Ce serait donc une erreur de fonder notre repos sur la vertu des autres, sur leur douceur à notre égard. Nous ne trouverons la tranquillité de l'âme qu'en triom-

(1) Ps. 118, 165.

(2) Rom. 12, 18.

phant de nos passions. Car alors seulement l'Esprit-Saint nous rendra ce doux témoignage dont parle l'Apôtre : il nous assurera intérieurement que nous sommes les enfants de Dieu et les héritiers du ciel.¹ Et quoi de plus capable de nous faire goûter les délices du festin perpétuel dont parle l'Écriture, et qui est le partage des âmes mortes à elles-mêmes et ne vivant que pour Dieu ? *Secura mens juge convivium.*²

O Jésus ! d'où me viennent les chagrins, les tristesses, les découragements, sinon de la sensibilité de mon amour-propre, de mon peu de confiance en vous, et du manque de soumission de ma volonté à la vôtre ? Accordez-moi plus d'humilité, de résignation, afin que toujours je garde la paix du cœur. O Marie ! établissez en moi le règne de Jésus, votre adorable Fils ; je veux vous aider à le fonder et à l'affermir en moi sur les ruines de mes penchants pervers Ainsi soit-il !

XIX. — De l'humiliation.

PRÉPARATION. — Puisqu'il est si difficile de supporter ce qui blesse en nous l'orgueil, considérons 1° Que l'humiliation est une grâce aux yeux de la foi. 2° Comment nous devons l'accepter, quand elle nous met à l'épreuve. Disons alors avec David : « C'est un bien pour moi, Seigneur, que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne à observer vos préceptes. » *Bonum mihi quia humiliasti me, ut discam justificationes tuas.*

1° L'HUMILIATION EST UN BIEN.

« Les plus grandes grâces, dit sainte Marie-Madeleine de Pazzi, que l'Époux céleste ait coutume de faire aux âmes qu'il chérit le plus, ce sont les croix et les humiliations. » Le Sauveur, en effet, se plaît à revêtir ses amis des livrées qu'il a portées lui-même au temps de sa Passion ; et comme ses

(1) Rom. 8, 16-17.

(2) Prov. 15, 15.

opprobres ont ennobli les nôtres, nous devons trouver honorable de partager ses abaissements. « C'est maintenant, devrions-nous nous écrier alors avec saint Ignace, martyr, c'est maintenant que je commence à devenir disciple de Jésus-Christ.¹ » « Vous serez heureux, a dit le divin Maître, lorsque les hommes vous haïront, vous fuiront, vous accableront d'injures, et livreront votre nom à l'infamie à cause de moi.² » Vous serez heureux ; *Beati eritis* ; pourquoi ? Saint Pierre l'explique : « Parce qu'alors, dit-il, ce qui est de l'honneur, de la gloire et de la vertu de Dieu, en un mot, son Esprit-Saint reposera sur vous,³ » et vous remplira d'une paix ineffable. Entrons dans les sentiments du Sauveur et des Apôtres : faisons-nous une joie d'être, comme eux, ignorés, oubliés, méprisés. *Gaudete in illa die, et exultate.*⁴ — Quelle abondance de biens n'attirerons-nous pas ainsi sur nous ? Les Elus ne se sont point sanctifiés par les applaudissements et les honneurs, mais par les injures et les mépris. « Soyez persuadé, disait le père Alvarez, que le temps des humiliations est le temps de sortir de ses propres misères et d'acquérir de grands mérites. » Et en effet, la confusion et l'abjection ne nous forcent-elles pas à exercer l'humilité, la patience, la douceur, la charité ? ce qui nous attire les regards de Celui qui se plaît à contempler les humbles, c'est-à-dire, ceux qui souffrent patiemment les mépris.⁵ — N'êtes-vous pas irrité ou troublé, à la moindre parole qui blesse votre vanité, votre amour-propre, votre susceptibilité ? Vous avez horreur d'être réprimandé, averti, corrigé, rebuté, dédaigné ; que vous êtes loin des sentiments des Saints, qui s'estimaient heureux d'être rassasiés d'opprobres pour Jésus-Christ ! *Si exprobramini in nomine Christi, beati eritis.*⁶ Formez la résolution de vous montrer moins sensible à ce qui blesse votre orgueil ou le trop grand amour de votre excellence, et la trop grande estime que vous faites de vous-même.

(1) Ad Rom.

(2) Luc. 6, 22.

(3) I Petr. 4, 14.

(4) Luc. 6, 23.

(5) Ps. 137, 6.

(6) I Petr. 4, 14.

2^o COMMENT ON DOIT SUPPORTER L'HUMILIATION.

Il est des personnes, dit saint Alphonse, qui ressemblent aux hérissons : tant qu'on ne les touche pas, elles paraissent calmes et pleines de douceur ; mais un supérieur ou un ami vient-il à les avertir d'un manquement, aussitôt elles deviennent tout épines ; elles répondent avec aigreur, et prétendent se disculper. Ne suivons jamais de tels exemples. Quand on nous fait la correction, recevons-la de bon cœur, le sourire sur les lèvres, avec une humilité profonde et une entière soumission. « L'homme prudent et discipliné, dit l'Esprit-Saint, ne murmurera pas lorsqu'il sera repris. » *Non murmurabit correptus.*¹ — Il recevra de même en paix tous les mépris. D'après saint Jean Chrysostome, on ne connaît jamais mieux la vertu d'une âme, que par l'épreuve de l'humiliation. Si nous acceptons, sans nous plaindre, la froideur, le dédain qu'on nous témoigne, si nous étouffons alors en nous les ressentiments de l'amour-propre, et que même nous remercions Jésus-Christ de la peine involontaire que l'humiliation nous cause, c'est un signe que l'humilité s'enracine dans notre cœur et que nous avançons dans la solide piété. — Ce signe devient encore plus manifeste, quand nous vivons résignés sous le poids de la calomnie. Un saint religieux² parle, dans une lettre, du temps où il fut humilié et traité de semeur de fausses doctrines ; cela lui valut d'être privé, pendant plusieurs années, du pouvoir d'entendre les confessions. « Sachez, dit-il, que durant tout le temps de cette épreuve, les consolations célestes furent si grandes en mon âme, que je puis assurer n'en avoir jamais goûté de semblables. » — Que vous êtes éloigné de ces dispositions ! vous craignez comme la mort d'être ignoré, oublié, méprisé, contrarié, contredit, critiqué ; comment supporteriez-vous la détraction et l'opprobre qui l'accompagne ? O Jésus ! vous nous commandez de prier pour ceux qui nous persécutent et nous calomnient ;³ et je ne sais rien souffrir de ce qui froisse

(1) Eccli. 10, 28.

(2) Le P. Antoine Torrès.

(3) Matth. 5, 44.

mon orgueil. Accordez-moi la grâce de méditer souvent les ignominies que vous avez endurées pour moi dans votre Passion ; et, par l'intercession de la plus humble des vierges, donnez-moi la constance à vous demander, chaque jour, selon l'avis de saint Alphonse, la force de supporter toutes les humiliations, sans perdre la joie spirituelle et la paix de l'âme.

XX. — De la bonne intention.

PRÉPARATION. — Puisque la fin qu'on se propose détermine en grande partie la valeur morale de nos œuvres, considérons
 1^o Le prix de la bonne intention. 2^o Comment on peut la rendre plus pure et plus méritoire. « Faites tout, dit l'Apôtre, pour la gloire de Dieu, et au nom du Seigneur Jésus. » *Omnia in gloriam Dei facite, et in nomine Domini Jesu.*¹

1^o PRIX DE LA BONNE INTENTION.

Le Seigneur étant la Grandeur par essence et le seul appréciateur du vrai mérite, parvenir à lui plaire doit être aussi la vraie noblesse et la plus haute faveur en cette vie. Combien ne se croient pas honorés les mondains, quand ils s'attirent une marque d'attention, un signe de bienveillance, de la part d'un monarque ? Une âme en état de grâce doit estimer bien plus le bonheur de contenter son Dieu. Or, elle l'obtient par la pureté de ses intentions, et c'est là, selon saint Jean Chrysostome, ce que nous devons le plus souhaiter, et ce que nous devons regarder ici-bas comme un trésor inestimable. — Et en effet, nos actions les plus communes, étant par là consacrées au service de l'infinie Majesté, deviennent des actes d'amour divin, et nous méritent d'éternelles récompenses. Combien donc n'est-il pas important d'offrir au Seigneur, non seulement nos oraisons, nos communions, tous nos exercices de piété, mais

(1) I Cor. 10, 31 et Col. 3, 17.

encore notre travail, nos loisirs, nos conversations, notre sommeil et nos repas! — Cette pratique rendra notre vie précieuse devant Dieu. « Aucun prix, disait la vénérable Béatrix de l'Incarnation, ne saurait payer ce que l'on fait à la gloire du Seigneur. » Lui-même se charge de nous récompenser d'une manière digne de lui. *Ego merces tua magnanimis.*¹ Oh! combien l'existence des mondains est inutile aux yeux du Seigneur, puisqu'ils ont en tout des fins humaines et terrestres! Les fidèles, au contraire, qui, dans leur conduite, se proposent toujours le contentement de Dieu, auront des jours remplis de saintes œuvres. Car, « pendant que l'homme considère le dehors, la Sagesse incréée, dit l'Écriture, envisage les dispositions du cœur.² » *Deus autem intuetur cor.* Examinez si vos intentions sont toujours droites, désintéressées, si elles n'ont pour objet que Dieu, sa gloire, sa volonté, son règne en vous. N'agissez-vous pas par intérêt, en vue de votre honneur ou de votre satisfaction? Prenez la résolution de purifier vos vues et vos désirs, en tout ce que vous faites. Dites souvent à Dieu que vous ne voulez que lui. Combattez en vous la vanité et le respect humain, ennemis mortels de la bonne intention. Cherchez Dieu seul, sans vous inquiéter du monde et du qu'en dira-t-on. « Vivez au milieu du siècle, dit saint Augustin, comme si vous y étiez étranger. » *Utaris hoc mundo tanquam non utens.*

2^o COMMENT ON REND L'INTENTION PLUS PURE.

Il est permis sans doute de faire des aumônes, de prier, de communier, d'entendre la messe, dans le but d'obtenir une grâce temporelle, comme serait de guérir d'une maladie, de récupérer son honneur ou ses biens. Cette intention est bonne, pourvu qu'elle soit accompagnée de résignation à la volonté de Dieu. Cependant, comme son objet ne passe pas la terre, elle est moins parfaite que les deux suivantes, qui envisagent les biens du ciel. Quand donc nous formons une intention de ce genre, ajoutons-y quelque motif plus élevé, qui la rende

(1) Gen. 15, 1.

(2) I Reg. 16, 7.

agréable au Seigneur. — Il est encore permis, et même plus louable, de faire ses actions, de pratiquer la pénitence, d'exercer la piété, en vue d'obtenir un bien spirituel, par exemple : le pardon de ses péchés, la victoire sur les tentations, l'acquisition d'une vertu quelconque. Cette intention est plus parfaite que la précédente. Elle la surpasse, comme le spirituel l'emporte sur le matériel, le céleste sur le terrestre, le divin sur l'humain. De là cette parole du Sauveur : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » *Et hæc omnia adjicientur vobis.*¹ — Mais la plus parfaite des intentions, c'est de vouloir contenter et glorifier Dieu, uniquement parce qu'il le mérite. Plus nous entrons dans ces sentiments, plus nos motifs sont purs, puisque par là nous donnons au Seigneur la première place dans notre estime ; nous confessons son domaine souverain sur toutes nos œuvres ; nous procurons son honneur, de préférence au nôtre ; et combien cet acte d'abnégation ne glorifie-t-il pas l'excellence infinie du Créateur ! Car nous vivons ainsi sous sa dépendance jusque dans les détails de notre vie. Avez-vous soin d'offrir à Dieu, chaque matin, toutes vos pensées, paroles, actions, affections et souffrances, souhaitant que tout en vous, même les battements de votre cœur et tous les instants de votre existence lui soient entièrement consacrés ? Dites souvent avec l'Apôtre : « Au Roi des siècles, Roi immortel et invisible, au seul Dieu tout-puissant, soient à jamais l'honneur et la gloire ! » *Soli Deo honor et gloria in sæcula sæculorum.*² — O Jésus ! ô Marie ! purifiez vous-mêmes mes intentions de tout alliage d'amour-propre et de recherche de l'estime humaine ou de la gloire mondaine, afin que mon esprit et mon cœur soient entièrement à Dieu jusqu'à mon dernier soupir.

(1) Matth. 6, 33.

(2) I Tim. 1, 17.

XXI. — De la présence de Dieu.

PRÉPARATION. — « J'avais toujours le Seigneur présent devant moi. » Ainsi parle le Roi-Prophète.¹ Méditons 1° Comment nous devons nous souvenir de Dieu. 2° Quels fruits il faut retirer de ce salubre exercice. Demandons souvent au Seigneur la grâce insigne de ne l'oublier jamais, mais d'agir constamment sous ses divins regards, à l'exemple des Saints. *Providebam Dominum in conspectu meo semper.*

1° COMMENT NOUS DEVONS NOUS SOUVENIR DE DIEU.

Il n'est pas de moment où le Seigneur ne pense à nous, et ne nous comble de ses bienfaits. Selon son propre langage, il aime et garde notre âme, comme la prune de ses yeux.² Sans cesse il nous donne l'existence et la vie, nous conserve la raison et la foi, nous environne de moyens de salut. Désireux d'être toujours avec nous, avec quelle complaisance il établit en nous sa demeure, afin de mieux nous entourer de sa sollicitude!³ Pourrions-nous oublier un Dieu qui nous aime à ce point? Nous devrions penser à sa bonté aussi souvent que nous respirons. *Providebam Dominum in conspectu meo semper.*⁴ — Ce souvenir nous serait facilement habituel, si nous tâchions de le rendre ONCTUEUX. L'onction attache à Dieu, non seulement notre intelligence et notre volonté, mais aussi notre imagination, nos sentiments, nos affections. Et alors combien ne nous est-il pas aisé de penser au Seigneur, de lui parler intérieurement, de vivre toujours unis à lui! Cherchons donc paisiblement à nous procurer et à conserver en nous cette dévotion tendre que donne l'Esprit-Saint. La prière nous l'obtiendra; la pureté du cœur et le recueillement l'entretiendront dans

(1) Ps. 15, 8.

(2) Deut. 32, 10.

(3) Joan. 14, 23 et Is. 66, 11-12.

(4) Ps. 15, 8.

notre âme. Supplions le Seigneur de répandre ce baume céleste dans toutes nos puissances intérieures. En goûtant sa douceur divine, nous serons comme pressés de le chercher lui-même en tout. *Gustate et videte.*¹ — Nous devons rendre surtout PRATIQUE ou efficace en nous cet exercice de la divine présence. Dieu est dans notre cœur comme il est dans le ciel, avec tous ses attributs : sa puissance, sa sagesse, sa bonté, sa justice, sa véracité, sa sainteté infinies. Quel puissant motif de l'adorer en nous, de le craindre, de l'aimer, de nous confier en sa miséricorde et de chercher à imiter ses perfections ! La pensée qu'il nous voit ne devrait-elle pas nous inspirer l'horreur de ce qui l'offense, et le plus vif désir de lui plaire en toutes nos œuvres ? Agissons désormais avec lui, dans notre intérieur, comme les Anges et les Saints le font dans la gloire. Efforçons-nous de l'aimer, de le prier, de lui rendre nos hommages, durant l'exil de la terre, comme nous le ferons un jour dans la patrie bienheureuse.²

« O mon Dieu ! vous dirai-je avec saint Augustin, je ne veux plus éloigner mes yeux de vous, puisque vous n'éloignez jamais de moi vos divins regards. » Accordez-moi la grâce de penser toujours à votre bonté, de vous prier sans relâche, et de pratiquer sous votre conduite les devoirs que votre volonté m'impose.

2^o FRUITS DE L'EXERCICE DE LA PRÉSENCE DE DIEU.

Le RESPECT doit être comme le premier effet de la pensée que la Majesté souveraine habite en nous et se rend présente à toutes nos actions. Tous les rois de la terre, avec l'éclat de leurs cours ; tous les Pontifes de l'Eglise, environnés des splendeurs du culte ; la multitude même des légions angéliques ne sauraient nous donner une idée des grandeurs de Dieu. Et c'est ce divin Créateur qui fait en nous sa demeure permanente ;³ c'est sous ses divins regards que nous vivons !⁴ O pensée capable d'humilier notre orgueil, de nous inspirer la crainte filiale, et

(1) Ps. 33, 9.

(2) Ps. 72, 23.

(3) Joan. 14, 23.

(4) Act. 17, 26.

de nous rendre adorateurs assidus de l'infinie Sainteté résidant dans notre âme! *In timore Domini esto tota die.*¹ — Comme Dieu est en nous, avec toutes les richesses de sa bonté, surtout en faveur de ceux qui l'invoquent,² nous devons joindre la CONFIANCE au respect et à la crainte filiale qui lui sont dus. Le Seigneur habite en nous pour nous communiquer surtout ses biens ineffables. Mais il ne les donne qu'à ceux qui le prient et se confient en sa miséricorde. Disons donc souvent avec David : « Il m'est avantageux de m'attacher au Seigneur et de placer en lui seul toutes mes espérances. » Prenons la sainte habitude de converser intérieurement avec lui et de lui demander sa perpétuelle assistance, sans laquelle nous ne pouvons rien. *Bonum est ponere in Domino spem meam.*³ — Efforçons-nous spécialement de L'AIMER, car le Seigneur est infiniment aimable en lui-même à cause de ses perfections. De plus, il nous aime avec une tendresse ineffable, et il ne cesse de nous combler de biens. La Création, l'Incarnation, la Rédemption nous rappellent une multitude de prodigieux bienfaits. Nous sommes en Dieu, comme dans une fournaise d'amour. Ses faveurs, semblables à des étincelles, tendent à embraser nos cœurs. Comment pouvons-nous rester froids, au milieu de tant de flammes? Laissons-nous vaincre désormais par une charité si invincible. Formons souvent des actes de complaisance, d'affection, de bienveillance envers cet aimant Créateur, qui nous entoure des soins les plus tendres. Disons-lui parfois : O mon Dieu, Majesté souveraine! je vous adore, présent dans mon cœur. Je m'abandonne à votre infinie sagesse, qui dispose tout selon mon plus grand bien. Accordez-moi le désir le plus ardent de vous aimer et de vous plaire. Par l'intercession de la Vierge-Mère, rendez-moi fidèle à m'entretenir sans cesse avec vous, dans le plus intime de mon âme. Ainsi soit-il!

(1) Prov 23, 17.

(2) Rom. 10, 12.

(3) Ps. 72, 28.

XXII. — De l'oraison.

PRÉPARATION. — « L'oraison, dit saint Jean Chrysostome, est le trésor des pauvres. » 1° Elle nous enrichit. 2° Comment devons-nous, à cette fin, en régler la pratique? Ne la négligeons jamais sous aucun prétexte. Faisons-la chaque matin dans le but de disposer notre âme à l'exercice de toutes les vertus pendant le jour. Elle nous sera par là le plus précieux des biens. *Oratio est pauperum thesaurus.*

1° L'ORAISON NOUS ENRICHIT.

En nous plaçant sous l'influence du Soleil de justice, l'oraison contribue à éclairer notre intelligence, à augmenter notre foi sur les vérités du salut. Avec quelle évidence voyons-nous alors l'obligation où nous sommes de servir Dieu, de sauver notre âme, de mériter l'éternité bienheureuse, sans laquelle nous serions éternellement esclaves de Satan et en proie à toutes les douleurs, à tous les opprobres et à tous les supplices. Telles sont les richesses de l'esprit que nous procure l'oraison ! richesses préférables à toutes les sciences des philosophes, des athées et des impies. — En nous excitant à prier, l'oraison nous donne la clef des trésors célestes. Elle nous fournit le moyen d'obtenir du Seigneur tout ce qui peut le mieux accroître en nous les vertus : l'humilité, l'abnégation, l'obéissance, la douceur, la patience, la charité, la chasteté. Ne sont-ce pas là, dit saint Prosper, les seuls biens que doit ambitionner une âme chrétienne ? — Aussi que de mérites ne lui fera pas acquérir l'oraison ! Par cet exercice, pratiqué dès le matin, nos intentions deviennent plus pures, notre recueillement plus profond, notre esprit de foi plus constant et notre dévotion plus tendre, plus généreuse, plus continuelle. Par là nos actions, nos occupations, nos actes de piété et nos devoirs d'état gagnent en valeur et en efficacité. Telle est l'heureuse

influence qu'exerce sur nous l'oraison ! Oh ! que nous perdons devant Dieu, quand nous la négligeons le matin, ou que nous la faisons mal, ou que nous la remettons à plus tard, au risque de l'omettre totalement ! Proposons-nous de la faire toujours désormais avec le plus grand soin. Regardons-la comme un des actes les plus importants de la journée, comme celui où nous puiserons le plus de saintes pensées, de pieux désirs, de généreuses et énergiques résolutions. — Adorable Jésus ! vous m'avez donné l'exemple de l'oraison assidue ; ne permettez pas que je néglige ce saint exercice. Je suis résolu de m'y appliquer chaque jour, quand même je n'y trouverais que dégoût et distractions. Enseignez-moi vous-même à méditer et à prier.

20 PRATIQUE DE L'ORAISON.

« Lorsque vous voulez faire oraison, dit Notre-Seigneur, enfermez-vous dans votre chambre, et là, priez votre Père dans le secret : » *Ora Patrem tuum in abscondito.* Chacun a donc, dans sa propre chambre, un lieu convenable à la méditation. Toutefois, lorsqu'on le peut, il est préférable de se rendre en présence du très saint Sacrement. Là se trouve le foyer des vives lumières, des saintes ardeurs, des désirs généreux et efficaces. « Aucun sanctuaire, dit le vénérable Jean d'Avila, n'excite plus à la dévotion, qu'une église où repose l'adorable Eucharistie. » On y puise, comme dans sa source, le goût des choses spirituelles et des vertus qui font les Saints. — Quant au temps propre à l'oraison, saint Bonaventure désigne le matin et le soir, comme les moments de la journée qui conviennent le mieux à ce salutaire exercice. Saint Grégoire de Nysse assure que le temps le plus opportun est le matin, parce que alors la méditation précède les occupations journalières ; elle nous aide à nous en acquitter avec esprit intérieur et avec une intention plus droite, comme nous l'avons dit. « Le soir, dit saint Jérôme, le corps ne doit pas non plus se livrer au repos, avant que l'âme ait pris, dans l'oraison, sa réfection spirituelle. » *Non prius cor-*

(1) Matth. 6, 6.

pusculum requiescat, quam anima pascatur. — La règle des Saints, concernant la durée de l'oraison, a toujours été d'employer à cet exercice toutes les heures que les autres devoirs de la vie humaine leur laissaient libres. Consacrons au moins une demi-heure le matin, et une demi-heure le soir, à une méditation réglée, si nous voulons avancer dans la vertu. Du reste, selon saint Alphonse, on peut faire oraison en tout temps, en tout lieu : il suffit de penser à Dieu et de produire de bons actes ; en cela surtout consiste l'oraison. « Une âme qui aime Dieu, dit le père Balthazar Alvarez, dès qu'elle cesse de méditer, de prier, doit se trouver comme une pierre hors de son centre, dans un état violent. » Ayons toujours dans l'esprit quelque sainte pensée, et dans le cœur quelque pieuse affection qui nous unisse à Dieu, et notre oraison, selon saint Jean Climaque, sera continuelle. Voyez où vous en êtes de cette pratique si salutaire de la méditation et de la prière assidues. — O Jésus ! donnez-moi l'amour de la vie intérieure, afin qu'en travaillant extérieurement, j'aie toujours le cœur élevé vers vous. Je vous consacre mes pensées, mes désirs et mes volontés. Par l'intercession de la divine Mère, accordez-moi la fidélité à recourir à vous, dans mes doutes, mes combats, mes difficultés, et d'employer tous mes moments libres à converser avec votre infinie bonté.



ORDRE DU JOUR

POUR LA RETRAITE ANNUELLE OU MENSUELLE.

LEVER, à une heure fixe, suivi d'une MÉDITATION d'une demi-heure, puis de la MESSE, selon les loisirs de chacun, et de la COMMUNION, selon l'avis du confesseur.

L'ACTION DE GRACE, pendant une demi-heure au moins.

TEMPS LIBRE. Le temps libre s'emploie, soit au travail, soit à la lecture spirituelle, soit à des exercices pieux, comme le chemin de la croix, selon la position de chaque personne et les heures dont elle peut disposer.

VERS ONZE HEURES. Un petit examen sur la demi-journée, avec la résolution de redoubler de ferveur après midi.

DANS L'APRÈS-DINER, au premier temps libre, lecture spirituelle dans la vie d'un Saint.

LE CHAPELET, avec la méditation des mystères.

MÉDITATION, vers trois ou quatre heures, comme le matin.

VERS LE SOIR, une autre méditation sur la Passion, ou bien l'exercice du chemin de la croix.

N. B. Les personnes qui ont trop de temps libre, peuvent réciter le rosaire en entier, en méditant les quinze mystères. Elles feront bien aussi d'écrire quelques pensées qui les ont frappées, ainsi que les résolutions qu'elles ont à cœur de garder fidèlement.

Elles doivent surtout s'appliquer à suivre les attraites de la grâce, spécialement quand celle-ci les porte à prier, à s'entretenir avec Dieu, à s'unir à sa volonté, à se consacrer à lui sans réserve. Il faut se garder de lire avec empressement et par curiosité, de se laisser troubler intérieurement, de se conduire par goût, par caprice, par humeur, et non par le désir de contenter le cœur de Dieu ou d'avancer dans la vertu.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DES MATIÈRES

DU 1^{er} JANVIER AU III^e DIMANCHE APRÈS PAQUES EXCLUSIVEMENT.

Approbations.	II
Avertissement.	IV
Tableau des Vertus et des Patrons des douze mois de l'année.	VI
Manière de faire l'oraison mentale.	VII

MOIS DE JANVIER. (VERTU SPÉCIALE : LA FOI.)

PREMIER VENDREDI DU MOIS. — Jésus Enfant nous donne son Cœur.	1
1 CIRCONCISION. — Mystère du jour.	4
2 L'imitation de l'Enfant Jésus.	7
3 Jésus, modèle de l'enfance chrétienne.	10
4 Jésus se rend accessible à tous.	12
5 <i>Vigile de l'Epiphante.</i> — Les Rois Mages.	15
6 EPIPHANIE. — Mystère du jour.	17
DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'EPIPHANIE. — Jésus perdu et retrouvé.	20
7 La foi des Mages.	23
8 Les dons des Mages.	25
9 Même sujet.	28
10 Visite à l'Enfant Jésus.	31
11 Le baptême de Jésus.	33
12 Le baptême nous unit à l'Homme-Dieu.	36
13 <i>Octave de l'Epiphante.</i> — Séjour des Mages à Bethléem et leur retour.	39
SECOND DIMANCHE APRÈS L'EPIPHANIE. — Le saint Nom de Jésus.	41
14 <i>Saint Hilaire, docteur.</i> — Sa foi et son zèle.	44
15 Les enseignements de la crèche.	47
16 Fruits de la naissance du Sauveur.	49
17 <i>Saint Antoine le Grand.</i> — Sa ferveur et sa doctrine.	52
18 <i>Chaire de saint Pierre à Rome.</i> — La foi vivifiée par la charité.	55

19 Douleur de Marie, offrant son Fils dans le temple.	57
20 Des actes d'offrande à faire chaque jour.	60
21 <i>Sainte Agnès, vierge et martyre.</i> — Sa virginité.	63
22 L'exil de Jésus.	65
23 EPOUSAILLES DE LA SAINTE VIERGE. — Mystère du jour.	68
24 Le retour en Palestine, pour servir de préparation mensuelle à la mort.	70
25 EN MÉMOIRE DE NOËL. Jésus Enfant. — La dévotion à l'Enfant Jésus.	73
25 (bis). <i>Conversion de saint Paul.</i> — Miracle de puissance et de grâce.	76
26 Jésus à Nazareth.	78
27 <i>Saint Jean Chrysostome.</i> — Son zèle et son amour des souffrances.	81
28 Fruits précieux de l'obéissance.	83
28 (bis). <i>Pour les religieux.</i> — De l'observation des Règles.	86
29 <i>Saint François de Sales.</i> — Sa douceur et sa résignation.	89
30 Jésus ami du travail.	91
31 Les progrès de l'Enfant Jésus.	94
AVIS SUR LES MÉDITATIONS QUI VONT SUIVRE.	96

QUINQUAGÉSIME.

<i>Dimanche.</i> — Pendant ces jours de désordres, il faut compatir aux peines de Jésus.	96
<i>Lundi.</i> <i>Prières de quarante-heures.</i> — Grand bienfait de l'Eucharistie.	99
<i>Mardi.</i> — Le divin sacrifice, qui répare les désordres du monde.	102

CARÈME.

MERCREDI DES CENDRES. — Cérémonie du jour.	105
<i>Jeudi.</i> — La cérémonie des cendres nous enseigne l'humilité. Motifs de cette vertu.	107
<i>Vendredi.</i> <i>La couronne d'épines du Sauveur.</i> — Mystère du jour.	110
<i>Samedi.</i> — Sanctification du Carême, temps de prière et de pénitence.	113

PREMIÈRE SEMAINE DU CARÈME.

<i>Dimanche.</i> <i>Évangile du jour.</i> — Les trois tentations du Sauveur.	115
<i>Lundi.</i> — L'épreuve des tentations.	118
<i>Mardi.</i> — L'épreuve de la souffrance.	121
<i>Mercredi.</i> — La brièveté de la vie ou du temps de nos épreuves.	124
<i>Jeudi.</i> — Le bon emploi du temps, pendant cette vie si courte.	127
<i>Vendredi.</i> <i>La lance et les clous de la Passion.</i> — Le mystère du jour.	129
<i>Samedi.</i> — Souffrances de Jésus et de Marie.	132

DEUXIÈME SEMAINE DU CARÈME.

<i>Dimanche. Evangile du jour.</i> — Transfiguration du Sauveur.	134
<i>Lundi.</i> — De l'oraison, où notre âme est comme transfigurée.	137
<i>Mardi.</i> — Importance de la réflexion, pour bien faire oraison.	139
<i>Mercredi.</i> — La passion de Jésus, grand sujet d'oraison.	142
<i>Jeudi.</i> — Le trésor de la croix dont s'entretenaient au Thabor Moïse et Elie.	145
<i>Vendredi. Le saint Suaire.</i> — Sur le mystère du jour.	148
<i>Samedi.</i> — Martyre de la divine Mère toujours unie à Jésus.	151

TROISIÈME SEMAINE DU CARÈME.

<i>Dimanche. Evangile du jour.</i> — Le grand mal du péché.	153
<i>Lundi.</i> — Le péché véniel.	156
<i>Mardi.</i> — La grâce sanctifiante ou le don de Dieu.	159
<i>Mercredi.</i> — La crainte de Dieu, moyen de conserver la grâce.	162
<i>Jeudi.</i> — La confession fréquente, moyen de se purifier du péché et d'augmenter la grâce.	165
<i>Vendredi. Les cinq plaies de Jésus.</i> — Sur le mystère du jour.	168
<i>Samedi.</i> — Biens que nous procurent les plaies de Jésus.	170

QUATRIÈME SEMAINE DU CARÈME.

<i>Dimanche. Evangile du jour.</i> — Nourriture eucharistique.	173
<i>Lundi.</i> — Jésus, modèle de charité.	176
<i>Mardi.</i> — La charité, précepte du Sauveur.	179
<i>Mercredi.</i> — Dignité de l'âme, motif de charité.	182
<i>Jeudi.</i> — Charité de Jésus au très saint Sacrement de l'autel.	185
<i>Vendredi. Le précieux sang de Jésus.</i> — Le sang du Rédempteur.	188
<i>Samedi.</i> — Obéissance de Jésus dans sa Passion.	190

SEMAINE DE LA PASSION.

<i>Dimanche.</i> — Du souvenir de la Passion.	193
<i>Lundi.</i> — La Passion nous fait haïr le péché.	196
<i>Mardi.</i> — Sentiments de contrition.	199
<i>Mercredi.</i> — Biens que nous apporte la Passion, ou la croix de Jésus.	201
<i>Jeudi.</i> — Autres fruits de la Passion, ou de la croix du Sauveur.	204
<i>Vendredi. FÊTE DE LA COMPASSION DE MARIE</i> — Marie sur le Calvaire.	207
<i>Samedi.</i> — Souffrances du Cœur de Jésus.	210

SEMAINE SAINTE.

DIMANCHE DES RAMEAUX. — Sur le mystère du jour.	213
<i>Lundi saint.</i> — La sainte face.	215
<i>Mardi saint.</i> — La croix de Jésus et la nôtre.	218
<i>Mercredi saint.</i> — Du chemin de la croix.	221
<i>Jeudi saint.</i> — La dernière Cène.	224
<i>Vendredi saint.</i> — Jésus en croix.	227
<i>Samedi saint.</i> — Sépulture de Jésus.	229

SEMAINE DE PAQUES.

<i>Dimanche.</i> — Résurrection de Jésus.	232
<i>Lundi.</i> Les disciples d'Emmaüs. — L'évangile du jour.	235
<i>Mardi.</i> Evangile du jour. — Apparition de Jésus aux disciples assemblés.	237
<i>Mercredi.</i> — Jésus est ressuscité. Nous ressusciterons tous.	240
<i>Jeudi.</i> — Jésus nous visite comme il a visité ses disciples après sa résurrection.	243
<i>Vendredi.</i> Evangile du jour. — Pouvoirs de Jésus-Christ.	246
<i>Samedi.</i> — Confiance en Jésus et en Marie.	248

PREMIÈRE SEMAINE APRÈS L'OCTAVE DE PAQUES.

<i>Dimanche Quasimodo.</i> — De la paix intérieure.	251
<i>Lundi.</i> — De la joie spirituelle.	254
<i>Mardi.</i> — De la mauvaise tristesse.	257
<i>Mercredi.</i> — De la bonne tristesse.	259
<i>Jeudi.</i> — Du trouble de l'âme.	262
<i>Vendredi.</i> — Jésus, divin Consolateur.	265
<i>Samedi.</i> — De l'Ave Maria.	268

DEUXIÈME SEMAINE APRÈS L'OCTAVE DE PAQUES.

<i>Dimanche.</i> Fête du saint Sépulcre. — Le Sépulcre de Jésus.	271
<i>Lundi.</i> — Jésus, le bon Pasteur.	273
<i>Mardi.</i> — Bonté inépuisable de Jésus.	276
<i>Mercredi.</i> — L'enfant prodigue, preuve de la miséricorde divine.	279
<i>Jeudi.</i> — Comment on perd et comment on retrouve Jésus.	282
<i>Vendredi.</i> — Pour ne point perdre Jésus, il faut le connaître.	285
<i>Samedi.</i> — Quand on connaît Jésus, il faut s'unir à lui.	288

MÉDITATIONS SUPPLÉMENTAIRES

DESTINÉES A COMBLER LES LACUNES, AVANT LE DIMANCHE DE LA QUINQUAGÉSIME, ET APRÈS LA FÊTE DU SACRÉ-COEUR.¹

I. 1 ^{er} Février. <i>Saint Ignace, martyr.</i> — Sa foi et son amour.	291
II. 2 ^e Février. PURIFICATION. — Marie offre Jésus dans le Temple.	293
III. De la confiance en Dieu.	296
IV. Comment on acquiert une vraie confiance.	299
V. Le ciel, terme final de notre espérance.	302
VI. Motifs de confiance en Jésus.	305
VII. De l'abandon à Dieu.	308
VIII. Jésus, modèle d'abandon.	311
IX. <i>Octave de la Purification.</i> — Marie, modèle de confiance en Dieu.	313
X. Puissance de la prière, unie à la confiance.	316
XI. Comment on doit prier.	319
XII. De la prière continuelle.	322
XIII. Empêchements à la prière continuelle.	324
XIV. Ce que nous devons demander à Dieu.	327
XV. La vertu de religion, soutien de la vie de prière.	330
XVI. Présence de Dieu au dedans de nous, autre soutien de la vie d'oraison.	332
XVII. Amour divin, fruit de l'exercice de la présence de Dieu.	335
XVIII. Motifs d'aimer Dieu.	338
XIX. Le spectacle de la nature nous aide à aimer Dieu.	340
XX. Signes de l'amour divin.	343
XXI. La tiédeur, obstacle à l'amour sacré.	345
XXII. Conformité à la volonté divine, fruit du saint amour.	348
XXIII. Union de notre volonté à celle de Dieu.	351
XXIV. Soins des actions ordinaires, autre fruit de l'amour divin.	354
XXV. Bon emploi du temps, moyen de bien remplir nos devoirs ordinaires.	357

N. B. — Si les méditations qui précèdent sont en nombre insuffisant pour atteindre le Dimanche de la Quinquagésime, il faut recourir aux MÉDITATIONS SUPPLÉMENTAIRES du tome second, en en prenant, parmi les dernières, autant qu'il en faut pour combler les lacunes. On pourrait aussi choisir à cet effet des MÉDITATIONS EN RÉSERVE. (Voyez la table des matières.)

(1) Voyez l'Avis, page 96.

MÉDITATIONS POUR LES FÊTES.

MOIS DE FÉVRIER.¹

SEPTUAGÈSIME.	<i>Dimanche.</i> — Sur l'Évangile du jour. Service de Dieu.	360
"	<i>Mardi.</i> — Prière de Jésus au Jardin des olives.	363
SEXAGÈSIME	<i>Dimanche.</i> — L'Évangile du jour. La parole de Dieu.	365
"	<i>Mardi.</i> — La Passion de Jésus-Christ.	368
Premier vendredi.	— Confiance dans le Sacré-Cœur.	371
1 ^{er} février.	<i>Saint Ignace, martyr.</i> — Sa foi et son amour.	291
2 "	PURIFICATION. — Marie offre Jésus dans le Temple.	293
9 "	<i>Octave de la Purification.</i> — Marie, modèle de confiance en Dieu.	313
17 "	<i>Fuite en Egypte.</i> — Les pécheurs et les justes, figurés par Hérode et saint Joseph.	373
24 "	<i>Saint Mathias, apôtre.</i> — Son élection.	376
25 "	<i>Jésus Enfant. En mémoire de Noël.</i> — Confiance en l'Enfant Jésus.	379
	<i>Vers la fin du mois. Préparation à la mort.</i> — De la bonne mort.	381

MOIS DE MARS.

Premier vendredi.	— Cœur aimable de Jésus.	384
Vertu spéciale à pratiquer :	L'AMOUR DIVIN. — Excellence de cet amour.	387
7 mars.	<i>Saint Thomas d'Aquin.</i> — Sa science et sa sainteté.	389
18 ou 19 mars.	— Mort de saint Joseph.	392
19 ou 20 "	— Gloire du saint Patriarche dans le ciel.	394
21 mars.	<i>Saint Benoît, père des moines d'Occident.</i> — Solitude et détachement.	397
25 "	<i>Jésus Enfant.</i> — Motifs d'amour envers Jésus.	399
25 "	<i>L'Annonciation ou pendant l'octave.</i> — Réponse de Marie à l'Ange.	402
	<i>Vers la fin du mois. Préparation à la mort.</i> — Le dernier soupir.	405

MOIS D'AVRIL.

Premier vendredi.	— Charité du Cœur de Jésus.	407
Vertu spéciale à pratiquer :	LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN —	
	Motifs de charité.	410

(1) Les méditations sur la CONFIANCE, vertu spéciale à pratiquer pendant ce mois, sont placées parmi les premières méditations SUPPLÉMENTAIRES, lesquelles viennent toujours en février.

25 avril. <i>Jésus Enfant.</i> — Sa charité pour nous.	413
25 " <i>Saint Marc, évangéliste.</i> — Sa docilité et sa bonté.	416
26 " <i>Notre-Dame de Bon-Conseil.</i> — Marie, conseillère universelle.	418
30 " <i>Ouverture du mois de Marie.</i>	421
<i>Vers la fin du mois. Préparation à la mort.</i> — Le flambeau de la mort.	424

MÉDITATIONS EN RÉSERVE.*

I. 3 janvier. — Sainte Geneviève, patronne de Paris.	427
II. 8 " — Sainte Gudule, patronne de Bruxelles.	429
III. 17 " — Saint Sulpice le Pieux, patron des Sulpiciens.	432
IV. <i>Lundi de la semaine sainte.</i> — Dévotion à la sainte Face.	434
V. <i>Mercredi saint.</i> — Tout est consommé.	437
VI. <i>Vendredi saint.</i> — Victoire de Jésus crucifié.	439
VII. <i>Premier samedi après l'octave de Pâques.</i> — La Salutation angélique	442
VIII. <i>Méditation supplémentaire, la XIVe.</i> — L'Oraison dominicale.	445
IX. <i>Pour le mois de mars.</i> — Motifs et moyens d'aimer Jésus-Christ.	448
X. <i>Pour les prêtres.</i> — De l'Office divin.	450
XI. " " — Le zèle.	453
XII. <i>Pour les laïques.</i> — Des Congrégations.	456
XIII. " " — Des dangers du monde.	458
XIV. <i>Pour le mois d'avril.</i> — La charité.	461
XV. Des maladies.	463
XVI. Voyage à l'éternité.	466
XVII. Tourments de l'enfer.	469
XVIII. Bonheur de servir Dieu.	471
XIX. Le support des humiliations.	474
XX. La bonne intention.	477
XXI. De la présence de Dieu.	480
XXII. De l'oraison.	483

ORDRE DU JOUR POUR LA RETRAITE ANNUELLE OU MENSUELLE.	486
---	-----

(*) Ces méditations surrogatoires sont laissées au choix du lecteur. Il peut s'en servir selon la date indiquée, quand il veut varier certains sujets déjà lus et médités plusieurs fois.

RETRAITE DE HUIT JOURS.

- 1^{er} JOUR. { 1^o Brièveté de la vie, 124. Bon emploi du temps, 127, 357.
 2^o Voyage à l'éternité, 466. Service de Dieu, 471.
 3^o Péchés mortels, 153.
- 2^e JOUR. { 1^o Péchés véniels, 156.
 2^o Tiédeur, 345.
 3^o Mort, 70, 381.
- 3^e JOUR. { 1^o Tourments de l'enfer, 469.
 2^o La Passion nous fait haïr le péché, 196.
 3^o Le ciel, 302. Sentiments de contrition, 199.
- 4^e JOUR. { 1^o Confiance en Jésus, 305, 308, 311, 248.
 2^o Désir de la perfection, 94.
 3^o Actions ordinaires, 354.
- 5^e JOUR. { 1^o Humilité, 10, 47, 107. Crainte de Dieu, 162.
 2^o Confession fréquente, 165.
 3^o Obedissance, 83, 86, 190.
- 6^e JOUR. { 1^o Oraison, 137, 139, 483.
 2^o La prière, 316, 319, 322, 324, 327.
 3^o Bonne intention, 477. Amour divin, 335, 338, 340, 343
- 7^e JOUR. { 1^o Présence de Dieu, 332.
 2^o Charité envers le prochain, 176, 179, 182, 185, 461.
 3^o Conformité à la volonté divine, 348, 351, 463.
- 8^e JOUR. { 1^o Dévotion à la Passion, 193, 201, 204, 221.
 2^o Dévotion au saint Sacrement, 31, 99, 102, 173.
 3^o Confiance en Marie, 57, 68, 151, 207, 268.

(1) On trouvera des Retraites de cinq et de trois jours aux tables des **tomcs second** et troisième. Pendant la retraite, outre la méditation, il est bon de faire **chaque jour** une lecture spirituelle. Nous recommandons spécialement le livre du R. Père Saint-Omer, intitulé : **PRATIQUE DE LA PERFECTION MISE A LA PORTÉE DE TOUT LE MONDE D'APRÈS SAINT ALPHONSE.**

(2) Les divers nombres indiquent les pages de différentes **méditations** que chacun peut choisir à son gré dans le tome premier.

RETRAITE DE DIX JOURS.

- 1^{er} JOUR. { 1^o Brièveté de la vie, 124.
2^o Bon emploi du temps, 127, 357.
3^o Pêché mortel, 153.
- 2^e JOUR. { 1^o Pêché véniel, 156.
2^o Tiédeur, 345
3^o Mort, 70, 381, 405, 424.
- 3^e JOUR. { 1^o Enfer, 469?
2^o La Passion nous fait haïr le péché, 196.
3^o Sentiments de contrition, 199.
- 4^e JOUR. { 1^o L'enfant prodigue, 279. Le bon Pasteur, 273.
2^o Ciel, 302. La grâce sanctifiante, 159.
3^o Confession fréquente, 165.
- 5^e JOUR. { 1^o Confiance en Dieu, 296, 299, 305, 308, 311.
2^o Désir de la perfection, 52, 94.
3^o Actions ordinaires, 354
- 6^e JOUR. { 1^o Humilité, 10, 47, 107.
2^o Obéissance, 83, 86, 190.
3^o Crainte de Dieu, 162.
- 7^e JOUR. { 1^o Vertu de religion, 330
2^o Esprit de prière, 316, 319, 322, 324, 327.
3^o Oraison, 137, 139, 483
- 8^e JOUR. { 1^o Présence de Dieu, 332.
2^o Bonne intention, 477.
3^o Conformité à la volonté divine, 348, 351, 463
- 9^e JOUR. { 1^o Charité envers le prochain, 176, 179, 182, 185, 461.
2^o Amour envers Dieu, 335, 338, 340, 343.
3^o Souffrances et tentations, 115, 118, 121, 132.
- 10^e JOUR. { 1^o Dévotion à la Passion, 193, 201, 204, 221.
2^o Dévotion au saint Sacrement, 31, 99, 102, 173.
3^o Confiance en Marie, 57, 68, 151, 207, 268.

RETRAITE DE QUINZE JOURS.

- 1^{er} JOUR. { 1^o Service de Dieu, 471.
2^o Voyage à l'éternité, 466.
3^o Brièveté de la vie, 124.
- 2^e JOUR. { 1^o Pêché mortel, 153.
2^o Pêché véniel, 156.
3^o Tiédeur, 345.
- 3^e JOUR. { 1^o Mort, 381.
2^o Pensée de la mort, 70.
3^o Préparation à la mort, 405, 424.
- 4^e JOUR. { 1^o Enfer, 469.
2^o Le ciel, 302.
3^o Contrition, 199.
- 5^e JOUR. { 1^o L'enfant prodigue, 279.
2^o Le bon Pasteur, 273.
3^o Confiance en Jésus, 305, 308, 311, 248
- 6^e JOUR. { 1^o Crainte de Dieu, 162.
2^o Confession fréquente, 165.
3^o Grâce sanctifiante, 159.
- 7^e JOUR. { 1^o Prix du temps, 127, 357.
2^o Désir de la perfection, 94.
3^o Actions ordinaires, 354.
- 8^e JOUR. { 1^o Humilité, 10, 47, 107.
2^o La prière, 316, 319, 322, 324, 327.
3^o Oraison, 137, 139, 483.
- 9^e JOUR. { 1^o Union avec Jésus, 36, 288.
2^o Obeissance, 78, 83, 86, 190.
3^o Offrande de soi-même à Dieu, 60.
- 10^e JOUR. { 1^o Enfance chrétienne, 10, 71.
2^o Amour du travail, 94.
3^o Tentations, 115, 118.
- 11^e JOUR { 1^o Présence de Dieu, 33.
2^o Bonne intention, 477.
3^o Charité envers le prochain, 176, 179, 182, 185, 461.

- 12^e JOUR. { 1^o Amour divin, 335, 338, 340, 343.
2^o Conformité à la volonté de Dieu, 348, 351, 463.
3^o Souffrances et patience, 121.
- 13^e JOUR. { 1^o Mauvaise tristesse, 257.
2^o Bonne tristesse, 259.
3^o La réflexion, 139
- 14^e JOUR. { 1^o Paix intérieure, 251.
2^o Connaissance de Jésus, 285.
3^o L'imitation de Jésus, 7.
- 15^e JOUR. { 1^o Dévotion à la Passion, 193, 201, 204, 221.
2^o Dévotion au saint Sacrement, 31, 99, 102, 173.
3^o Confiance en Marie, 57, 68, 151, 207, 268.
-

MÉDITATIONS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE

composées d'après les écrits de saint Alphonse de Liguori, docteur de l'Eglise, à l'usage des communautés religieuses, des ecclésiastiques, et de toutes les âmes qui tendent à la perfection.

3 vol. in-12 d'environ 520 p. chacun. Quatrième édition.

« Membre de la Congrégation du très saint Rédempteur, l'auteur de ce livre s'est inspiré des Ecrits si substantiels du saint Fondateur de son Ordre. C'est l'âme de saint Alphonse, en effet, qui respire dans ces pages ; son souffle les anime ; c'est bien là son esprit, et on le reconnaît sans peine à la solidité de la doctrine, comme à cet amour saintement passionné de la prière, dont il fait toujours et si naturellement sortir l'expression brûlante ou l'effusion suave des considérations mêmes qu'il soumet à l'esprit du lecteur. Partout c'est une parole vive, imagée, pénétrante, telle qu'elle doit sortir de la bouche ou de la plume d'un Docteur de l'Eglise, du cœur embrasé d'un Apôtre, c'est-à-dire toute débordante d'ardeur, de lumière et d'onction. *Lucet et ardet.*

« Il serait difficile, croyons-nous, de présenter, dans un cadre restreint, plus de choses en moins de mots, et sous une forme plus heureuse. — Plan général bien conçu ; — richesse et variété des matières, — aperçus souvent neufs et d'une piquante originalité, — enfin, style clair et facile, plein de couleur et de mouvement, semé des plus beaux textes de l'Ecriture, des plus saillantes maximes comme des plus heureux traits de la vie des Saints : — tels sont, dans notre humble et modeste appréciation, les caractères propres qui distinguent essentiellement cet utile Recueil. — On peut citer des livres de méditations d'un mérite incontestable et reconnu, et dont le style est plus élevé ; on n'en citera point dont le langage vif et populaire soit d'une doctrine plus sûre, d'une correction plus parfaite, d'un intérêt plus soutenu, et d'une plus élégante simplicité. C'est, en un mot, l'exercice de l'Oraison mis à la portée de tous, ou la Méditation rendue attrayante et facile par une méthode courte, simple et pratique. — Par la lecture réfléchie de ce clair et rapide exposé des principes et des règles, des devoirs et des pratiques de la piété chré-

tienne, les plus simples comme les plus instruits sont amenés à méditer fructueusement. — A tous ceux qui, par devoir ou par état, sont appelés à parler aux âmes de leurs intérêts spirituels, il y a lieu de signaler les importantes ressources que cet Ouvrage leur offre. Ils y trouveront non seulement un excellent manuel d'oraison, mais un précieux répertoire, une vraie mine d'or prêtant à une exploitation aussi facile que féconde. Le zèle apostolique, moyennant quelque travail, peut y puiser à pleines mains *ad ministerium verbi et ad opus evangelistæ*. »

L'ABBÉ G.....,

Directeur d'une Communauté religieuse
et ancien Professeur.

L'ÂME SANCTIFIÉE

PAR LA MÉDITATION QUOTIDIENNE

*ouvrage composé d'après la doctrine de S. Alphonse de Liguori,
à l'usage de toutes les âmes qui tendent à la perfection.*

In-12 d'environ 500 p.

Ce livre renferme, en un volume, des Méditations pour toute l'année, à l'usage des personnes qui n'ont que dix minutes, un quart d'heure à employer à l'exercice de l'oraison. On peut lui appliquer les éloges donnés plus haut aux trois volumes des Méditations.

MERVEILLES DE LA GRÂCE SANCTIFIANTE

In-18 de 504 p.

On lit dans *la Semaine Religieuse de Tournai* : Ce livre a pour but de faire connaître les beautés de la grâce, les charmes de la vie surnaturelle, afin d'éclairer les âmes pieuses sur les merveilles qui sont en elles, d'exciter ainsi leur ferveur et de ramener les pécheurs vers Dieu, au souvenir des douceurs de la maison paternelle... L'auteur traite successivement de la *grâce de la création*, de la *grâce de la Rédemption*, de la *grâce sanctifiante*, des *privileges* qui l'accompagnent et des *conséquences* qu'elle entraîne; vient ensuite un chapitre où sont développées

les *conséquences pratiques* de tout l'ouvrage, C'est un solide et intéressant travail : lisez, par exemple, au chapitre premier, la délicieuse peinture de la beauté de l'âme humaine au sortir des mains du Créateur. L'homme s'éveille à l'existence, revêtu d'innocence et de grâce, honoré de la double fonction de Roi-Pontife : s'il regarde vers le ciel, il est le Pontife de toute la création ; s'il regarde vers la création, il en est le Roi au nom du Ciel. La chute originelle brise sur sa tête cette double couronne. La réparation de l'humanité par Jésus-Christ est le remède divin. Rien d'intéressant comme l'application détaillée de la parabole du Samaritain au Christ Rédempteur ; toutes sortes de points de vue nouveaux jaillissent aux yeux du lecteur ; la restauration de l'homme se fait par des degrés comparables à l'œuvre des six jours.

Nous pourrions analyser ainsi tous les chapitres successivement et toujours nous rencontrerions la même doctrine sûre, les mêmes applications neuves et saisissantes, la même onction qui va toujours croissant à mesure que l'auteur entre plus intimement dans le fond de son sujet. Il met à la portée de toutes les classes de lecteurs, dans un langage limpide et facile, onctueux et mesuré, les attrayantes peintures des joies de l'âme sanctifiée par la grâce. Soins particuliers de la divine Providence ; présence, grâces et consolations du Saint-Esprit ; lumières surnaturelles ; joies de la bonne conscience ; liberté sainte ; confiance en Dieu, paix intérieure ; succès de la prière ; assistance dans les tribulations ; soins temporels ; mort douce et heureuse. Tous ces privilèges sont les suites de l'adoption divine et comme le dessert céleste de l'heureux banquet de la grâce sanctifiante.

Ces considérations sont proposées dans le livre du P. Bronchain avec une tendance pratique fortement accentuée. Comme son illustre Père saint Alphonse, l'auteur force pour ainsi dire le lecteur à prier en lisant : il lui met la prière sous les yeux et sur les lèvres. Des exemples bien choisis viennent fortifier la doctrine, empruntée aux enseignements de saint Thomas d'Aquin sur la grâce.

Nous croyons devoir prévenir les âmes pieuses qui aborderont ce livre, de ne pas se laisser arrêter dès le début par l'aspect quelque peu philosophique et dogmatique des premiers chapitres. Une entrée en matière de cette nature est souvent nécessaire pour traiter complètement un sujet. Que le lecteur s'engage sans crainte à sa suite dans les droits sentiers de ses déductions spirituelles ; il trouvera sans effort des lumières précieuses sur un sujet qui nous intéresse tous au plus haut point.

LES ENSEIGNEMENTS

DU CHEMIN DE LA CROIX

*Trente et une méthodes pour parcourir avec fruit les stations
de la voie douloureuse.*

Vol. gr. in-32 de 544 p. avec grav. Quatrième édition.

Ce livre eut un grand succès dès son début. Voici ce qu'en dirent alors plusieurs journaux très accrédités :

« Nous ne saurions assez recommander aux âmes chrétiennes la méditation de ce livre: jamais elles ne l'emploieront sans fruit. Le fond est riche de pensées, et la forme a le mérite de peindre sans éblouir. Solidité, simplicité, onction, voilà trois qualités que doit avoir tout livre destiné à élever les âmes à Dieu. Celui que nous annonçons réunit ces caractères; et, nous en sommes persuadé, il produira un grand bien parmi les fidèles. »

L'ÉCOLE DE LA VOIE DOULOUREUSE

ou l'âme méditant les vérités du salut sur le chemin du calvaire.

Gr. in-32. Deuxième édition.

C'est un extrait du précédent. Il en mérite les éloges, et comprend onze exercices choisis.

AU PIED DU CRUCIFIX

Lectures et Prières.

Gr. in-18 de 120 p. Deuxième édition.

Ce livre fait déjà les délices de beaucoup d'âmes pieuses. Les LECTURES, enrichies d'exemples, y traitent avec onction divers sujets bien propres à nourrir la piété, tels que ceux-ci : La dévotion au Crucifix, l'image du Crucifix, la voix du Crucifix, le livre du chrétien, le bouclier, le serpent d'airain, le fruit de vie, etc.

Les PRIÈRES, qu'on ne rencontre pour la plupart dans aucun autre livre, sont composées d'après les sentiments des Saints, ou

extraites de leurs écrits ; ce qui leur donne un cachet particulier d'onction et d'autorité. Ceux qui ont goûté la manne cachée dans ce modeste opuscule ne cessent d'en parler avec éloge, à cause du bien spirituel qu'ils en ont retiré.

LE PURGATOIRE ET LE CIEL

médités sur le chemin du calvaire.

Grand in-32 de 32 pages. Troisième édition.

Ces deux exercices du chemin de la croix sont destinés au soulagement des âmes du purgatoire, spécialement pour la fête et l'octave de la Toussaint, ainsi que la Commémoration des fidèles défunts. (Du 1^{er} au 9 novembre).

MERVEILLES DU T.-S. ROSAIRE

Lectures pieuses enrichies d'exemples et suivies de prières pour sanctifier le mois d'octobre.

Vol. in-18 de 288 pages Deuxième édition.

La vente si rapide de la première édition de ce livre (3000 ex. en six semaines), en fait suffisamment l'éloge. Néanmoins, pour que le lecteur l'apprecie mieux, nous ajoutons ce qui suit. Le but de ce charmant opuscule est de réveiller dans les cœurs, selon la pensée du Pape Léon XIII, la dévotion du très saint Rosaire ; de la faire aimer, pratiquer, et d'inspirer à tous la confiance qu'elle mérite. Après avoir lu ces pages si intéressantes, on ne peut résister au désir d'offrir chaque jour à Marie la couronne mystique du chapelet ; car l'auteur fait admirer partout l'immense pouvoir et l'inépuisable bonté de la Reine du Rosaire, pouvoir et bonté qu'il prouve par des exemples aussi frappants que bien choisis. On est ainsi entraîné peu à peu à prendre des sentiments de piété, de confiance, qui déterminent à cultiver, toute la vie, une dévotion si belle, si solide et si efficace.

Ce livre si intéressant est composé de trente et une lectures d'une piété onctueuse, enrichies d'exemples et suivies de prières, celles-ci tirées pour la plupart des écrits si suaves des saints Pères. On y traite successivement de l'origine historique, de

l'excellence, des trois formes du Rosaire, des Saints qui l'ont aimé et mis en honneur; de ses rapports avec les autres dévotions, etc., etc.

Suit un recueil de prières composées pour la plupart par les Saints et adaptées aux exercices recommandés par l'Eglise : la sainte Messe, la Confession, la Communion, la Visite au Saint-Sacrement et à la sainte Vierge.

Plusieurs tables de matières rendent ce livre accessible à tous et approprié à toutes les exigences. Le livre du R. P. Bronchain est un beau monument élevé en l'honneur de la Reine du très saint Rosaire; il fera les délices des fidèles pendant le mois d'octobre.

La modicité du prix, l'exécution typographique, tout concourt à lui assurer un grand succès.

RICHESSES DU T. S. ROSAIRE

*Lectures pieuses enrichies d'exemples et suivies de prières
pour sanctifier le mois de mai.*

Vol. in-18 de 324 p.

Depuis plusieurs années, le Souverain Pontife Léon XIII ne cesse d'encourager les évêques, les prêtres et les fidèles, à recourir, dans les circonstances présentes, à la Reine du Rosaire qui a sauvé tant de fois la chrétienté menacée par les hérétiques et les Turcs. A la fin d'Octobre 1886, il exprimait encore son désir de voir le Clergé romain continuer, pendant toute l'année, les exercices du mois du Rosaire.

Ils entrent donc dans les vues du Saint-Père, les ouvrages qui traitent de l'excellente dévotion apportée du ciel par Marie au glorieux patriarche saint Dominique. Le livre que nous offrons aujourd'hui au public est comme la suite d'un Opuscule qui a paru en Septembre dernier sous le titre de *Merveilles du Rosaire*, et a obtenu un succès remarquable. Il contient d'intéressantes et pieuses lectures, enrichies d'exemples et suivies de prières, pour sanctifier le MOIS DE MAI, et réveiller dans les âmes la dévotion du chapelet et l'amour des mystères qu'il rappelle. L'auteur n'y a rien épargné pour instruire, édifier, porter au bien et inspirer à tous la confiance en Marie, Dispensatrice des grâces. La doctrine en est puisée aux meilleures sources; les exemples en sont neufs et capables d'exciter l'intérêt; les prières, composées pour la plupart par des Saints, sont adaptées aux pratiques ordinaires

des fidèles. Le tout est rendu clair, facile à comprendre, par un style simple, par la division de la matière en trente et un jours, et par diverses tables, au moyen desquelles il sera aisé de retrouver dans le volume les pensées, les traits et les prières que l'on veut relire encore, après les avoir lus une première, une seconde fois.

La modicité du prix, l'exécution typographique, tout concourt à assurer à ce livre un grand succès, surtout parmi les fidèles qui méditeront sérieusement cette parole de Léon XIII, Vicaire de Jésus-Christ : « Il est dans les desseins de la Providence, que les nations chrétiennes s'attachent de plus en plus à l'habitude du Rosaire. » (Encycl. du 1^{er} Septembre 1883.)



CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

ŒUVRES COMPLÈTES
DE
SAINT ALPHONSE DE LIGUORI

DOCTEUR DE L'ÉGLISE,

Traduites par les Pères L.-J. DUJARDIN et J. JACQUES,
de la Congrégation du T. S. Rédempteur

I. Préparation à la mort. Considérations sur les vérités éternelles, Règlement de vie.

II. Voie du salut et de la perfection. Méditations. Reflexions pieuses. Traités spirituels.

III. Grands Moyens de salut et de perfection. La Prière, l'Oraison mentale et la Retraite; Le Choix d'un état et la Vocation.

IV-V-VI. Amour des âmes. 1. Incarnation, Naissance, et Enfance de Jésus-Christ. — 2. Passion et Mort de Jésus-Christ. — 3. Sacrifice, Sacrement, et Cœur de Jésus-Christ. — Pratique de l'Amour envers Jésus-Christ. — Neuvaine du Saint-Esprit.

VII-VIII. Gloires de Marie. 1. Explication du *Salve Regina*. Discours sur les fêtes de Marie. — 2. Ses Douleurs. Ses Vertus. Pratiques. Exemples. Réponses aux critiques. — Dévotion aux Saints Anges. Dévotion à saint Joseph. Neuvaine de sainte Thérèse. Neuvaine des Trépassés.

IX. Victoires des Martyrs, ou Vies des plus célèbres Martyrs de l'Eglise.

X-XI. La Véritable Epouse de Jésus-Christ. — Appendice et opuscules divers. Lettres spirituelles.

XII. Congrégation du Très Saint Rédempteur. Règles. Avis et Instructions. Lettres et Circulaires. Vies du P. Sarnelli, du P. Cataro, et du Fr. Vit Curzio.

XIII. Dignité et Devoirs du Prêtre. — Recueil de matériaux pour les retraites ecclésiastiques. Règlement de vie, etc.

XIV. La sainte Messe. Sacrifice de Jésus-Christ. Cérémonies de la Messe. Préparation et Action de grâces. La Messe et l'Office à la hâte.

XV. L'Office divin. Traduction des Psaumes et des Cantiques.

XVI. La Prédication. Exercices des Missions. Avis divers. Instructions sur le Décalogue et sur les Sacrements.

XVII. Sermons abrégés pour tous les Dimanches.

XVIII. Opuscules divers. Onze Sermons ou Discours. Reflexions utiles aux Evêques. Séminaires. Ordonnances. Lettres. La Fidélité des sujets. — TABLES GÉNÉRALES.

I-II. Vérité de la Foi. 1. De Dieu et de la Révélation contre les Matérialistes et les Déistes. — 2. De la vraie Eglise contre les sectaires. — Evidence de la Foi catholique.

III-IV-V. Triomphe de l'Eglise, ou Histoire et Réfutation des hérésies.

VI-VII. Défense des Dogmes catholiques définis par le Concile de Trente, ou Traités dogmatiques contre les prétendus réformés. — Dissertation sur l'Immaculée-Conception.

VIII-IX. Conduite admirable de la divine Providence dans l'œuvre de la rédemption des hommes. — Dissertations dogmatiques et morales sur les Fins dernières. — Défense du pouvoir suprême du Pape. — De l'Espérance chrétienne. — Tables générales.